



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

AH 4ZDF 8



770



Library of the Divinity School.

A GIFT

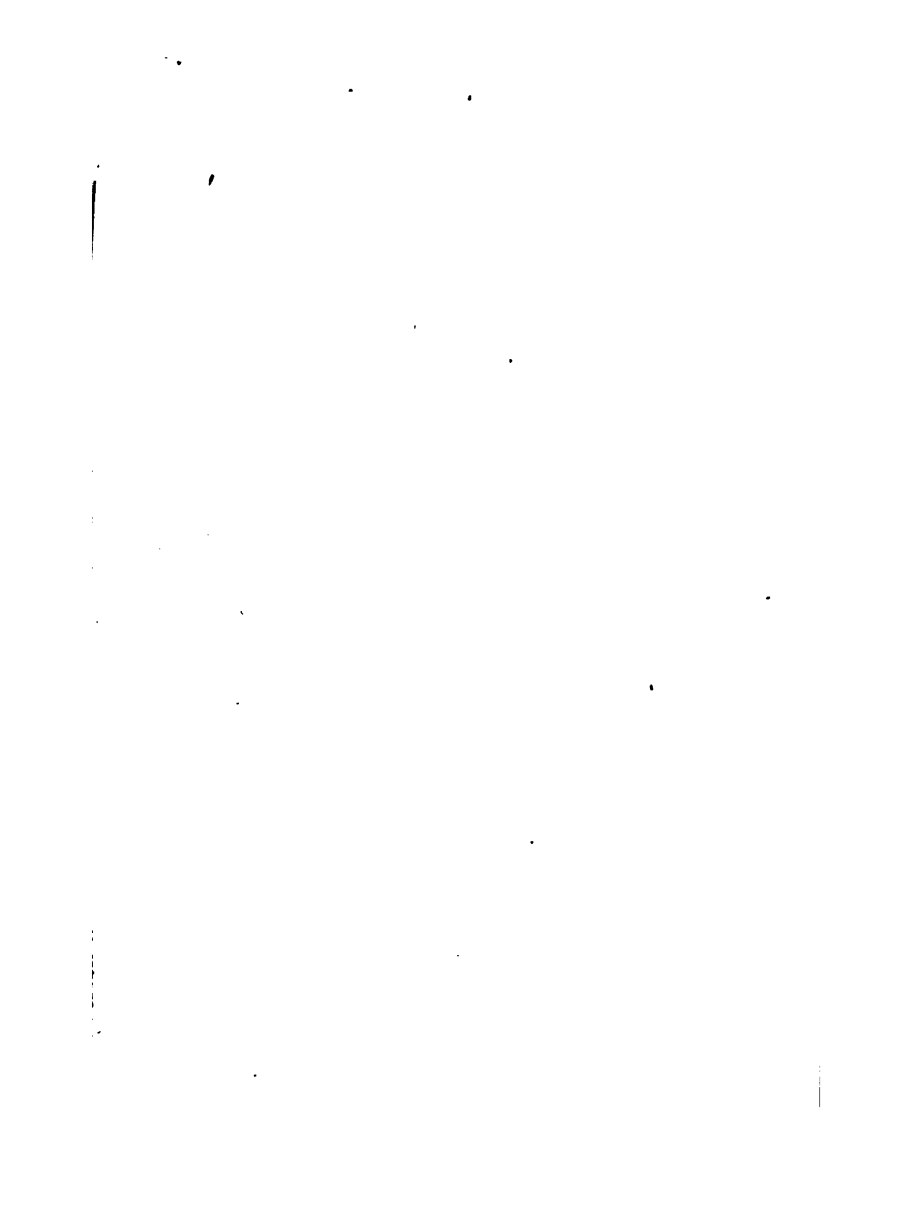
from the library of
Prof. ANDREW PRESTON PEABODY, D.D.

2 November 1893.

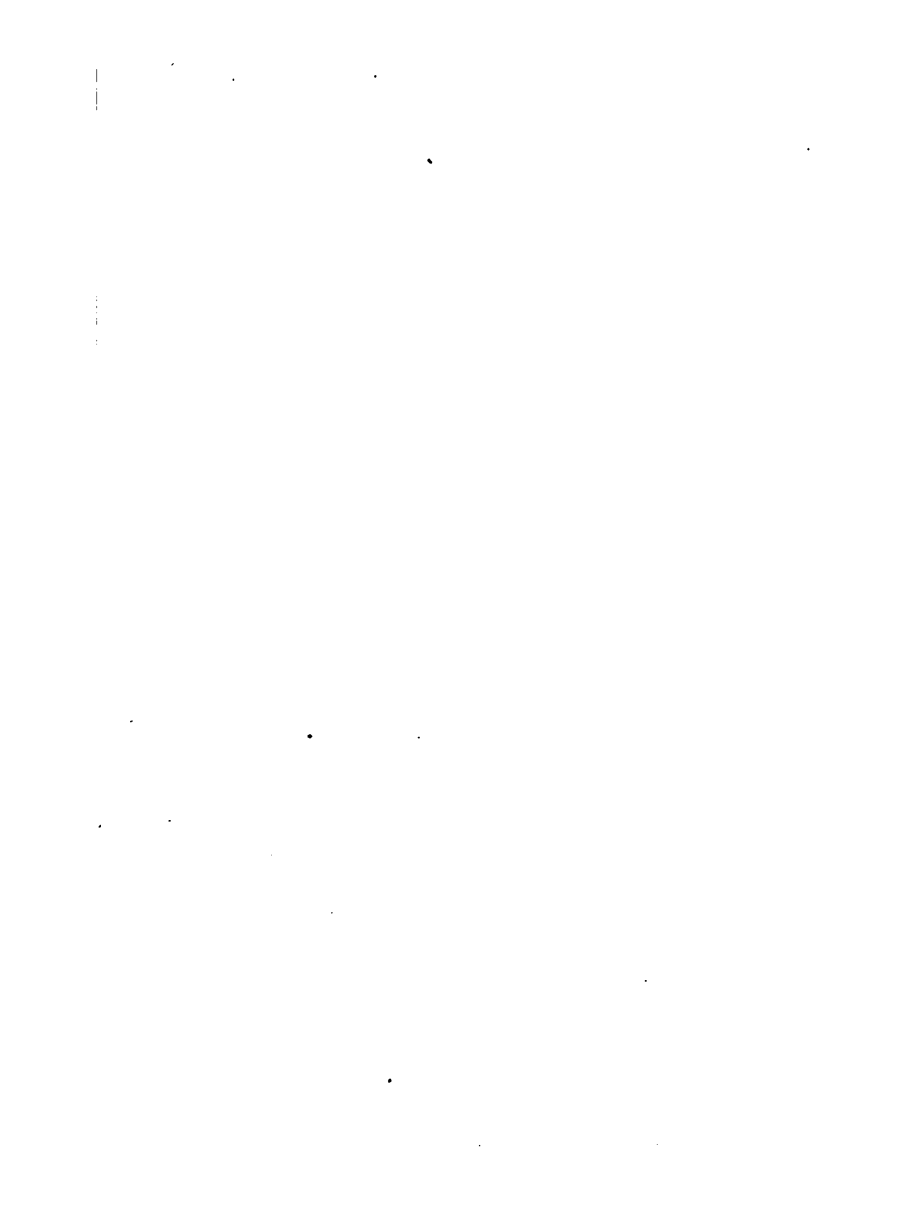


Vertical line on the left side of the page.

Vertical line on the right side of the page.









L'ESPRIT ET LA LETTRE

DANS LA

MORALE RELIGIEUSE

LA FOI

A LA MÊME LIBRAIRIE

PUBLICATIONS DE M. L'ABBÉ E. MICHAUD

**Guillaume de Champeaux et les écoles de Paris
au XII^e siècle, d'après des documents inédits; 2^e édi-
tion. Un vol. in-12..... 3 50**

**L'Esprit et la Lettre dans la morale religieuse,
première série : LA PIÉTÉ. Un volume 2 50**

EN PRÉPARATION :

**L'Esprit et la Lettre dans la morale religieuse,
troisième série : L'ESPÉRANCE.**

**Jean de Salisbury et l'école critique au XII^e
siècle.**

L'ESPRIT ET LA LETTRE

DANS LA

MORALE RELIGIEUSE

^{PAR}
Augustine
M. L'ABBÉ E. MICHAUD

DOCTEUR EN THÉOLOGIE, CHANOINE HONORAIRE
VICAIRE DE LA MADELEINE

—
LA FOI
—

« La Lettre tue, l'Esprit vivifie. »
(II^e Ep. aux Corinthiens, III, 6.)

PARIS

LIBRAIRIE ACADEMIQUE

DIDIER ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

—
1870

Tous droits réservés.

1893

From the library of
Prof. A. P. PEABODY (82)

INTRODUCTION

L'Esprit et la Lettre.

Selon le monde, la piété n'est guère qu'un de ces mots insignifiants, qui flottent vaguement au gré des caprices de quelques âmes maladivement religieuses ou plutôt religieusement malades ; qui semblent avoir été imaginés, moins pour exprimer que pour simuler une idée ; et que, du reste, on n'entend plus que sur les lèvres habituées à l'exagération et à l'illusion. On l'estime indigne d'un esprit sérieux : c'est une chose frivole, dénuée de tout fondement, qui a trouvé asile dans les esprits sans réflexion et sans critique,

et qu'il faut désormais bannir du monde intelligent, non-seulement parce que le monde est de plus en plus en possession de la vérité, et que, grâce à ses généreuses aspirations, il en a fini avec tout ce qui manque de grandeur et de noblesse, mais encore parce qu'elle entretient, tantôt à découvert, tantôt derrière des voiles que la main du bon sens soulève toujours, une école incorrigible d'idiotisme moral, et que, loin de rendre la religion plus vivante et plus délicate, elle la compromet. Pourquoi, s'écrie-t-on, tant d'âmes élevées et bienfaisantes qui seraient heureuses de se rapprocher de Dieu; qui, après l'avoir cherché dans leurs frères pauvres et malheureux, le cherchent même dans les phénomènes les plus simples de la nature, dans une fleur, dans la fraîcheur du matin, dans les premiers sourires du printemps, dans le lever du soleil et dans les teintes mélancoliques de son coucher, pourquoi

ces âmes ne l'aperçoivent-elles pas dans le christianisme ? N'est-ce point parce que la piété, qui passe pour être la perfection même du christianisme, leur apparaît vide de vérité et pleine de ridicule ? Tel est le jugement du monde.

• Cependant Dieu, dans la sainte Ecriture, loue les hommes qui ont « corroboré la piété ¹, » et nous exhorte à nous ranger parmi ceux « dont la piété n'a point failli ². » « Que la piété, nous dit-il, remplisse votre vie en ce siècle ³. Menez, avec toute la piété dont vous êtes capables, des jours calmes et tranquilles ⁴. Quoique tous ceux qui voudront vivre pieusement dans le Christ Jésus souffriront persécution, néanmoins, pour toi, ô Timothée, évite ceux qui n'ont que l'apparence de la piété sans

¹ *Ecclésiastique*, chap. XLIX, v. 4.

² *Ibid.*, ch. XLIV, v. 10.

³ *Épître de saint Paul à Tite*, ch. II, v. 12.

⁴ *1^{re} Épître de saint Paul à Timothée*, ch. II, v. 2.

en avoir la vertu ¹. Exerce-toi à la piété : car la piété est utile à tout ; elle a les promesses de la vie présente et de la vie future ². Souviens-toi que celui qui n'acquiesce pas à la doctrine qui est selon la piété, est un superbe qui ne sait rien, qui languit autour des questions et dans les disputes de mots ³. Et n'oublie jamais qu'alors même qu'on possède des richesses, la piété est encore le plus précieux des trésors⁴. » Tel est le jugement de Dieu.

Pourquoi cette différence ? Pourquoi d'une part un tel mépris, et d'autre part une estime si magnifique ?

Évidemment, c'est que le monde voit dans la piété ce qui n'y est pas, et ne voit pas ce qui s'y trouve. En effet, d'après le monde, la piété vient de l'ignorance

¹ II^e Épître à Timothée, ch. III, v. 12 et 5.

² I^e Épître à Timothée, ch. IV, v. 7 et 8.

³ *Ibid.*, ch. VI, v. 3 et 4.

⁴ *Ibid.*, v. 6.

et de l'erreur : c'est une chose qui aime le mystère, qui se trouve à l'aise dans les esprits où il fait nuit, qui tremble au lever du jour, qui s'effraye d'une discussion, qui craint les objections et les arguments de la science, qui vit de formules aveugles, et mourrait de douleur s'il fallait abjurer un préjugé et admettre une vérité nouvelle ; c'est un buisson d'épines qui étouffe les fleurs sous ses branches, en leur déroband le grand air, la rosée du ciel, la lumière et les rayons vivifiants du soleil ; c'est un étau qui se resserre sans cesse autour de l'intelligence, jusqu'à ce qu'il l'ait anéantie. En un mot, aux yeux du monde, la piété est quelque chose de rétréci où l'on n'a place qu'en s'amoin-drissant, quelque chose d'étouffant où l'on s'étirole, quelque chose enfin d'essentiellement ténébreux où l'intelligence s'affaisse continuellement sur elle-même, jusqu'à ce qu'elle tombe expirée.

Mais pourquoi le monde aperçoit-il tant de bassesse dans la piété ? Dire que cette vue erronée vient de ce qu'il regarde la piété à travers ses préjugés et sa haine, serait souvent une réponse exacte, mais insuffisante. Il faut ajouter que, s'il la regarde mal, ceux en qui il la considère ne la lui montrent pas toujours bien. « La peinture de la piété n'a pas toujours été confiée à des maîtres intelligents. On l'a parfois couverte de vêtements si bizarres, que les intelligences éclairées en ont pris peur et ne lui ont accordé qu'un regard de mépris ou du moins de railleuse indifférence ¹. » « Qu'est-ce qui décrie la piété parmi les gens du monde ? dit Fénelon. C'est que beaucoup d'esprits mal faits la réduisent à des pratiques basses et superflues et abandonnent l'essentiel... Combien voit-on de gens dont les oraisons ne servent

¹ Mgr Landriot, *1^{re} Conférence aux dames du monde*.

qu'à nourrir l'orgueil et à égarer leur imagination ! Y a-t-il rien de plus scandaleux que de voir une personne qui prie toujours sans se corriger, et qui, au sortir de ses oraisons, n'est ni moins légère, ni moins vaine, ni moins inquiète, ni moins chagrine, ni moins intéressée qu'auparavant¹ ? »

Oui, s'il y a une piété vraie, digne des éloges que lui décerne Dieu, malheureusement il en est une fausse, qui avilit les âmes autant que la première les ennoblit. Jésus-Christ nous l'a indiqué et s'en est attristé, lorsque, dans la sublime prière qu'il adressa à son Père avant sa passion, il s'est écrié à plusieurs reprises : « *Sanctifica eos in veritate, Sanctifiez-les DANS LA VÉRITÉ... Sint et ipsi sanctificati in veritate, Qu'ils soient, eux aussi, sanctifiés DANS LA VÉRITÉ*² ! »

¹ Fénelon, *Manuel*, t. VI, p. 257, 258 et 237.

² *Évangile selon saint Jean*, ch. XVII, v. 17 et 19.

La piété vraie est celle qui repose sur l'esprit ; la fausse, celle qui repose sur la lettre, suivant cette énergique parole de saint Paul : « La lettre tue, l'esprit vivifie ¹. »

Pour entrer sérieusement dans l'intelligence de cette vérité, il faut considérer que l'humanité, au moment où Jésus-Christ naquit, se trouvait en face du paganisme et du judaïsme. Le paganisme était la matérialisation de l'idée de Dieu poussée au degré le plus grossier. Le judaïsme, tout en étant bon en lui-même, n'avait cependant qu'une bonté relative et particulière. Aussi Jésus-Christ dut-il, pour accomplir sa divine mission, *spiritualiser* et *universaliser* : spiritualiser le paganisme, en rendant aux vérités révélées, que les passions humaines avaient laissées tomber dans les ténèbres et dans la fange,

¹ II^e Épître aux Corinthiens, ch. III, v. 6.

leur éclat primitif et leur pureté céleste ; universaliser le judaïsme, en brisant son particularisme et en faisant participer tous les peuples de la terre aux trésors dont le peuple juif n'avait été que le dépositaire passager. Telle fut la double œuvre d'élévation spirituelle et de dilatation universelle à laquelle Jésus-Christ consacra sa vie et sa mort, et dont nous trouvons même le symbole jusque dans la forme de sa croix.

Or, comment Jésus-Christ a-t-il accompli cette double œuvre ? En faisant passer l'humanité de la lettre à l'esprit.

Effectivement, la lettre est un signe à la fois matériel et particulier ; l'esprit, au contraire, est à la fois, comme les idées qu'il engendre, immatériel et universel. L'idée est, pour ainsi dire, l'âme, l'esprit du mot, comme le mot est la matière, le corps de l'idée. L'homme qui n'entend que les mots est grossier, matériel ; celui-là

seul qui comprend les idées est spirituel. D'autre part, ce sont les lettres et les mots qui ont divisé l'humanité en groupes linguistiques et introduit le particularisme dans les relations intellectuelles des hommes entre eux ; ce sont, au contraire, les idées, filles de l'esprit, qui concourent, par leur nature toujours et partout identique à elle-même, à ramener à l'unité les différents groupes linguistiques de l'humanité et à détruire le particularisme du langage par l'universalisme de l'esprit.

Il en est de même dans l'ordre religieux. Comme la vérité, la religion a son esprit et sa lettre : sa lettre, pour atteindre nos corps ; son esprit, pour pénétrer jusqu'à nos âmes et les nourrir. Dans le langage, la lettre sans l'idée est une plante sans sève, une fleur desséchée, un signe mort ; dans la religion, c'est plus qu'une fleur desséchée et qu'un signe mort, c'est une fleur empoisonnée et un signe qui tue,

littera occidit. Ce sont les mots séparés de l'esprit qui ont causé les haines et les divisions religieuses; ce sont les idées pénétrées de l'esprit qui rétabliront cette grande unité, toute pleine de charité, demandée et promise par Jésus-Christ.

Cela étant, il est facile de comprendre comment la piété qui repose sur la lettre est une piété fausse et antichrétienne, puisqu'elle conduit d'abord au matérialisme païen, ensuite à l'égoïsme judaïque, séparatiste et haineux; tandis que la piété qui repose sur l'esprit est une piété vraie, conforme à la doctrine et à la vie de Jésus-Christ, puisqu'elle délivre nos âmes du grossier esclavage de la matière, et les dilate au delà des barrières des peuples, jusqu'aux extrémités du monde et aux pieds du même Dieu, dans l'unité de la lumière et de l'amour.

De là cette instance continuelle avec laquelle Jésus-Christ et les apôtres nous re-

commandent de nous détacher de la lettre et de nous attacher inébranlablement à l'esprit.

Écoutons Jésus-Christ : « Ce qui est né de l'esprit, nous dit-il, est esprit ¹. Vous adorez, vous, ce que vous ne connaissez point ; nous, nous adorons ce que nous connaissons. Vient l'heure, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car ce sont là les adorateurs que le Père cherche. Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent le doivent adorer en esprit et en vérité ². C'est l'esprit qui vivifie. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie ³. »

Saint Paul ajoute : « Je sers Dieu dans mon esprit selon l'Évangile de son Fils ⁴.

¹ *Évangile selon saint Jean*, ch. III, v. 6.

² *Ibid.*, ch. IV, v. 22-25.

³ *Ibid.*, ch. VI, v. 64.

⁴ *Épître aux Romains*, ch. I, v. 9.

Maintenant, en effet, nous sommes délivrés de la loi de mort qui nous retenait captifs, et nous devons servir Dieu dans la nouveauté de l'esprit et non dans la vétusté de la lettre¹ ; car nous savons que la loi est spirituelle². Quand je prierai, ce sera en esprit, dans mon âme³. Dieu nous a rendus propres à être les ministres de la nouvelle alliance, non par la lettre, mais par l'esprit ; car la lettre tue, tandis que l'esprit vivifie⁴. Je vous le dis, marchez par l'esprit⁵. Celui qui sème dans l'esprit recueillera de l'esprit la vie éternelle⁶. Pour nous, nous servons Dieu en esprit⁷. N'éteignez point l'esprit ; mais soumettez tout à l'épreuve, et retenez ce qui est bon.

¹ *Épître aux Romains*, ch. vii, v. 6.

² *Ibid.* v. 14.

³ *I^{re} Épître aux Corinthiens*, ch. xiv, v. 15.

⁴ *II^e Épître aux Corinthiens*, ch. iii, v. 6.

⁵ *Épître aux Galates*, ch. v, v. 16.

⁶ *Ibid.*, ch. vi, v. 8.

⁷ *Épître aux Philippiens*, ch. iii, v. 3.

Que le Dieu de la paix vous sanctifie par toute chose, afin que votre esprit soit entier, votre âme et votre corps sans tache, à l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ¹. »

Et, pour conclure avec saint Pierre, c'est donc un édifice spirituel que nous devons construire et des sacrifices spirituels que nous devons offrir à Dieu².

« Il y a des doctrines de la chair et des doctrines de l'esprit. Gardez-vous des premières : elles conduisent les peuples à la servitude par l'égoïsme et la corruption. Qui ne s'inquiète que du corps ne travaille que pour le corps, forge les fers avec lesquels il sera bientôt enchaîné. Malheur à qui entre dans la vie des sens, oubliant celle de l'âme ! Un homme, une nation qui en est là, qui s'est enfoncée dans la matière, et s'en nourrit et s'en engraisse,

¹ 1^{re} Épître aux Thessaloniens, ch. v, v. 19, 21, 23.

² 1^{re} Épître de saint Pierre, ch. II, v. 5.

savez-vous ce qu'elle fait ? Elle prépare un festin pour les vers. Ce sont les doctrines de l'esprit qui affranchissent et qui délivrent, qui raniment et qui sauvent ; c'est par elles que ce qui était mort renaît. Ecoutez dono la voix de l'esprit, vous qui voulez renaître, qui voulez sortir du tombeau du vieux monde, plein de pourriture et d'ossements. On ne sait d'où elle vient, car ce n'est la voix de rien de connu ; elle ne part point des chaires publiques, des lieux où s'assemblent les hommes pour écouter le bruit stérile d'un enseignement sans vertu ; elle est comme le souffle du désert, dont personne ne peut dire : Il est né là. On ne sait où elle va, ici aujourd'hui, ailleurs demain, partout où elle rencontre des oreilles attentives et des cœurs préparés. On ne sait où elle va, où elle conduit ceux qui se laissent guider par elle. Sur son passage, les morts se lèvent et marchent vers une terre que leurs yeux ne voient

point, mais qu'ils pressentent comme l'oiseau voyageur pressent les rivages où il trouvera un plus doux soleil et une pâture plus abondante. »

C'est pour combattre la piété de la lettre et faire connaître la piété de l'esprit que nous entreprenons cet ouvrage.

D'une part, afin de gagner à Jésus-Christ les âmes qui n'ont point le bonheur de connaître exactement sa doctrine, nous ne craindrons ni d'aborder leurs idées, ni de parler leur langage, ni même d'invoquer les moralistes qui les guident. Nul terrain, quelque difficile qu'il soit, n'est de trop à défricher, surtout quand de droit il appartient à Dieu, bien qu'il ne soit pas encore habité par lui au grand jour. Du reste, pourquoi n'imiterions-nous pas l'abeille, qui ne craint point la diversité des fleurs, et qui des espèces les plus opposées ne sait tirer que du miel ? Les bonnes pensées de tout le monde mènent à Dieu.

D'autre part, tout en descendant dans les détails de la vie pratique, nous nous efforcerons de remonter souvent aux principes de la véritable piété, unissant ceux-là à ceux-ci comme le corps et l'âme sont unis entre eux, et les fortifiant les uns les autres par cette mutuelle union. Et puisque le goût superficiel de notre temps fait oublier généralement que la piété, pour mieux être une vertu, doit être aussi une doctrine, nous insisterons plutôt sur les idées qui la constituent que sur les actes extérieurs qui la manifestent.

Puisse cet ouvrage concourir à procurer aux personnes pieuses tout le bien que nous leur désirons. Et si la Providence permettait que les esprits étrangers ou hostiles à la piété lui accordassent quelque attention, nous les prierions, pour qu'ils prissent courage dans cette lecture, de se rappeler cet aveu d'un penseur non suspect :

« La piété fut le sein maternel dans la

sainte obscurité duquel fut nourrie ma jeunesse, et qui la prépara pour ce monde encore fermé pour elle. C'est dans la piété que respirait mon esprit, avant qu'il eût rencontré le domaine qui lui convient dans la science et les expériences de la vie. C'est elle qui me prit sous sa protection, lorsque je passai les idées de nos pères à travers le crible, et que je secouai de mes pensées et de mes sentiments la poussière qui s'y était attachée. C'est elle enfin qui vint à mon secours lorsque le Dieu qu'avait adoré mon enfance et les pensées d'immortalité qui m'avaient bercé de leurs douces promesses venant à disparaître devant les doutes de mon esprit, je m'élançai dans une vie plus active. Sans la piété je n'aurais pu alors, ballotté entre mes qualités et mes défauts, conserver mon existence dans une sainte harmonie. »

L'ESPRIT ET LA LETTRE

DANS LA PIÉTÉ

CHAPITRE I^{er}

Le Pharisaïsme et les malédictions de Jésus.

Nous jouissons davantage des beautés du jour, lorsque auparavant nous avons subi pendant de longues heures les épaisses et froides ténèbres de la nuit. Afin donc de mieux comprendre la piété lumineuse et ardente de l'esprit, sachons d'abord traverser les tristes régions de la piété de la lettre. Décrire le mal et le flétrir, c'est commencer l'éloge du bien.

La piété de la lettre se résume tout entière dans le Pharisaïsme.

Le Pharisaïsme, en effet, c'est le corps mis à la place de l'âme, c'est l'extérieur absorbant et dévorant l'intérieur, c'est l'apparence de la

vertu et de la vie morale, et la réalité du vice et de la mort spirituelle.

Les Pharisiens se soucient très-peu de leurs pensées et de leurs désirs, parce que les pensées et les désirs sont des choses intérieures qui ne se voient point ; ce qui les préoccupe, c'est le son de leurs paroles et le dehors de leurs actions.

Peu leur importe le culte, c'est-à-dire l'adoration véritable ; ce qu'ils cherchent avant tout, ce sont les exercices du culte. Si beaucoup trop de philosophes ont déclaré qu'il n'y avait pas d'autre religion que la stricte morale, beaucoup trop de chrétiens, à leur tour, agissent comme s'il n'y avait pas d'autre morale que la stricte religion. Combien ne se jettent pas dans les cérémonies, comme pour se dispenser des œuvres ! Le culte direct qu'ils rendent à Dieu les exempte, à les juger par leur conduite, du culte indirect qu'ils doivent lui rendre dans la personne de leur prochain.

Les Pharisiens feraient cent lieues pour aller à un pèlerinage non encore recommandé par l'Église, et ils refuseraient de faire cent pas pour se réconcilier avec leurs ennemis. Ils seraient

malheureux, s'ils passaient un seul jour sans réciter toutes les prières de leurs manuels ; mais ils passent toute leur vie sans s'inquiéter de l'esprit de prière. Ils seraient abattus, désolés, pleins d'amertume envers la Providence, s'ils étaient empêchés de faire, à heure précise, l'exercice surérogatoire qui leur plait ; mais ils seraient encore bien plus abattus et bien plus désolés, s'ils ne pouvaient, à telle autre heure, éviter un exercice obligatoire qui leur déplaît. Volontiers, a-t-on dit, ils adorent le Saint-Sacrement exposé ou le suivent en procession ; mais ils s'irritent, lorsqu'on leur parle de se disposer à communier dignement.

Les Pharisiens se croiraient impies, s'ils n'étaient pas couverts de tel et tel insigne de piété ; et ils se regardent comme des saints, lorsque, porteurs de ces insignes, ils déchirent délicatement la réputation de leur prochain ou s'emparent finement du bien d'autrui.

C'est ainsi qu'ils renversent l'ordre des choses, traitant d'essentiel ce qui n'est que secondaire, et de secondaire ce qui est essentiel, *magna parvi et vicissim parva magni faciunt.*

- Ils se jettent dans la casuistique pour échapper à la morale, remplacent la conscience naturelle par la conscience artificielle, et oublient les principes essentiels pour les prescriptions quintessenciées.

En fait d'honnêteté, ils ne connaissent que la politesse, bien qu'ils ne la pratiquent pas toujours ; s'ils sont des gens honnêtes, ils ne sont pas d'honnêtes gens. Ils s'admirent parce qu'ils sont blancs, et ne voient pas que sous leur blancheur il y a une noirceur d'autant plus criminelle qu'elle est plus cachée.

Ce sont des chrétiens « comme une statue est un homme », disait saint Grégoire de Nysse.

Ils murmurent éternellement en eux-mêmes leurs formules usuelles, et s'imaginent être les hommes les plus religieux et les plus orthodoxes de la terre, « comme s'il n'y avait pas aussi des somnambules qui bercent sur leur sein des pierres du cimetière, pensant que c'est là leur enfant endormi ! »

Leur devise, c'est-à-dire la grande loi de leur vie pratique, c'est de sauver les apparences, de conserver les formes traditionnelles, et de traiter

de sacrilège tout effort qui tendrait à les faire sortir de leur ornière, à les faire rentrer dans leur âme et dans le fond substantiel des choses, à remettre en première place la sincérité, la droiture, la loyauté, en un mot, à leur faire préférer la réalité à l'apparence, l'intérieur à l'extérieur, la conviction à la routine, la lumière aux ténèbres, la vie réelle à la mort dissimulée.

Du reste, qu'on juge de leur perversité par les anathèmes de Jésus-Christ.

En effet, Jésus-Christ, qui aimait à se laisser appeler l'Agneau de Dieu, qui disait de lui : « Apprenez que je suis doux et humble de cœur », qui reflétait jusque sur son visage une douceur qui charmait les petits enfants ; Jésus-Christ, qui avait une tendresse si exquise et des larmes si compatissantes pour ses amis, des pardons si miséricordieux pour les pécheurs les plus méprisés du monde, une parole si onctueuse et une charité si divine pour toutes les faiblesses et tous les malheurs ; Jésus-Christ, cependant, s'est laissé aller contre les Pharisiens à une indignation et à des malédictions qu'il nous faut méditer sérieusement, si nous vou-

lons qu'un jour elles n'excitent aucune terreur dans notre conscience.

D'abord Jésus-Christ les signale à ses disciples :

« Les Scribes et les Pharisiens, dit-il, sont assis sur la chaire de Moïse. Observez donc et faites tout ce qu'ils vous disent; mais ne faites pas selon leurs œuvres; car ce qu'ils disent, ils ne le font pas.

« Ils lient sur les épaules des hommes des fardeaux pesants et insupportables, qu'ils ne veulent pas même remuer du doigt.

« Ils font toutes leurs œuvres pour être vus des hommes, portent de plus larges phylactères et des franges plus longues.

« Ils aiment les premières places dans les festins, et les premiers sièges dans les synagogues.

« Ils aiment qu'on les salue dans les lieux publics, et que les hommes les appellent maîtres.

« Pour vous, ne veuillez point être appelés maîtres; car vous n'avez qu'un maître et vous êtes tous frères. Et n'appellez père personne sur

la terre ; car vous n'avez qu'un père, qui est dans les cieux. Qu'on ne vous appelle point non plus maîtres, car vous n'avez qu'un maître, le Christ.

« Le plus grand parmi vous sera votre serviteur. Car quiconque s'élèvera sera abaissé ; et quiconque s'abaissera sera élevé ¹.

« Je vous le dis, si votre justice n'abonde pas plus que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux ².

« Gardez-vous soigneusement du levain des Pharisiens³.

« Toute plante que mon Père céleste n'a point plantée, sera arrachée. Laissez-les ; ce sont des aveugles et des conducteurs d'aveugles. Or, si un aveugle conduit un aveugle, ils tomberont tous deux dans la fosse ⁴. »

Puis, s'adressant directement aux Pharisiens

¹ *Évangile selon saint Mathieu*, ch. XXIII, v. 2-13.

² *Ibid.*, ch. v, v. 20.

³ *Ibid.*, ch. XVI, v. 6. Voir *Évangile selon saint Marc*, ch. VIII, v. 15.

⁴ *Ibid.*, ch. XV, v. 13-15.

eux-mêmes et les regardant en face, il leur dit :

« Vous vous écriez : Pourquoi vos disciples transgressent-ils les traditions des anciens ? Car ils ne lavent pas leurs mains, lorsqu'ils mangent du pain. Et vous, pourquoi transgressez-vous le commandement de Dieu, par votre tradition ? Car Dieu a dit : Honorez votre père et votre mère ; et quiconque maudira son père et sa mère, mourra de mort. Mais vous, vous dites : Quiconque dit à son père ou à sa mère : « Tout don que j'offre à Dieu vous est utile, » satisfait à la loi ; et cependant il n'honore point son père ou sa mère. Vous détruisez donc le commandement de Dieu par votre tradition. Hypocrites, c'est bien de vous qu'Isaïe a prophétisé, en disant : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi ; et vain est le culte qu'ils me rendent, enseignant des doctrines et des ordonnances humaines ¹. »

« Hypocrites, vous savez donc juger la face du ciel, et vous ne savez pas reconnaître les signes des temps. Cette génération mauvaise et

¹ *Évangile selon saint Matthieu*, ch. xv, v. 1-10. Voir *Évangile selon saint Marc*, ch. vii, v. 6-14.

adultère demande un signe, et il ne lui sera point donné de signe, si ce n'est le signe du prophète Jonas ¹.

« Hypocrites, pourquoi me tentez-vous ?²

« Vous jugez selon la chair ; moi, je ne juge personne ³.

« Race de vipères, comment, étant mauvais, pourriez-vous dire des choses bonnes ? Car la bouche parle de l'abondance du cœur ⁴.

« Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous fermez aux hommes le royaume des cieus : vous n'entrez point, et ne souffrez pas que les autres entrent.

« Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites et avars ⁵, parce que, faisant de longues prières, vous dévorez les maisons des veuves. C'est pourquoi vous recevrez un plus sévère jugement.

« Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hy-

¹ *Évangile selon saint Mathieu*, ch. XVI, v. 4. Voir ch. XII, v. 39.

² *Ibid.*, ch. XXII, v. 18.

³ *Évangile selon saint Jean*, ch. VIII, v. 15.

⁴ *Évangile selon saint Mathieu*, ch. XII, v. 34.

⁵ *Évangile selon saint Luc*, ch. XVI, v. 14.

pocrites, parce que vous courez les mers et la terre pour faire un prosélyte, et quand il l'est devenu, vous faites de lui un fils de la géhenne, deux fois plus que vous.

« Malheur à vous, guides aveugles, qui dites : Quiconque jure par le temple, ce n'est rien ; mais quiconque jure par l'or du temple, doit ce qu'il a juré.

« Insensés et aveugles, lequel est le plus grand, l'or ou le temple qui sanctifie l'or ?

« Et quiconque jure par l'autel, ce n'est rien ; mais quiconque jure par l'offrande déposée sur l'autel, doit ce qu'il a juré.

« Aveugles, lequel est le plus grand, l'offrande ou l'autel qui sanctifie l'offrande ?

« Celui donc qui jure par l'autel, jure par lui et par tout ce qui est dessus. Et quiconque jure par le temple, jure par lui et par celui dont il est la demeure. Et celui qui jure par le ciel, jure par le trône de Dieu et par celui qui y est assis.

« Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous payez la dîme de la menthe, de l'aneth et du cumin, et que vous ne

tenez aucun compte des points les plus graves de la loi, la justice, la miséricorde et la foi. Cela, il le fallait faire, et ne pas omettre ceci.

« Guides aveugles, qui filtrez le moucheron et avalez le chameau.

« Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous nettoyez les dehors de la coupe et du plat ; et au dedans vous êtes pleins de souillures et de rapine.

« Pharisien aveugle, nettoie d'abord le dedans de la coupe et du plat, afin que le dehors soit pur aussi.

« Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous ressemblez à des sépulcres blanchis, qui au dehors paraissent beaux aux hommes, mais au dedans sont pleins d'ossements de morts et de toute sorte de pourriture.

« Ainsi au dehors vous paraissez justes aux hommes ; mais au dedans vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquité.

« Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, qui bâtissez des tombeaux aux prophètes et ornez les monuments des justes, et qui

dites : Si nous eussions été aux jours de nos pères, nous ne nous fussions pas joints à eux pour répandre le sang des prophètes. Ainsi vous rendez de vous-mêmes ce témoignage, que vous êtes les fils de ceux qui ont tué les prophètes. Remplissez donc la mesure de vos pères.

« Serpents, race de vipères, comment fuirez-vous le jugement de la géhenne?

« C'est pourquoi voilà que je vous envoie des prophètes, des sages et des docteurs, et vous tuerez et crucifierez les uns, vous en flagellerez d'autres dans vos synagogues, et les poursuivrez de ville en ville, afin que sur vous retombe le sang juste, depuis le sang du juste Abel jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez tué entre le temple et l'autel. Je vous le dis en vérité, tout ceci viendra sur cette génération.

« Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes fils, comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as point voulu !

« Voilà que votre maison sera laissée déserte.

« Car, je vous le dis, vous ne me verrez plus, jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ¹.

« Malheur à vous, docteurs de la loi, parce que vous avez pris la clef de la science et n'y êtes point entrés, et que vous avez repoussé ceux qui entraient ² ! »

Afin que de tels enseignements ne soient point dans notre esprit comme ces lumières inutiles à travers lesquelles on ne remarque rien, essayons de décomposer le Pharisaïsme dans les divers éléments qui le constituent, ou plutôt de décharner ses ossements et de mettre à nu son squelette hideux.

¹ *Évangile selon saint Mathieu*, ch. xxiii, v. 13-39.

² *Évangile selon saint Luc*, ch. xi, v. 39-54.

CHAPITRE II

Les trois éléments constitutifs du Pharisaiisme.

I. — Ce qui forme avant tout l'essence du Pharisaiisme, c'est l'égoïsme. Mais l'égoïsme est lui-même un vice complexe qui implique l'orgueil, la jalousie, la haine, le dénigrement, l'esprit de coterie et de persécution : il est naturel, en effet, de méconnaître, de haïr et de persécuter d'autant plus les autres, qu'on ne reconnaît, qu'on n'aime et qu'on ne flatte que soi.

Un jour, Jésus, voyant quelques disciples qui se confiaient en eux-mêmes comme justes et méprisaient les autres, leur dit cette parabole : « Deux hommes montaient au temple pour prier, un Pharisien et un Publicain. Le Pharisien, debout, priait ainsi en lui-même : Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme les autres hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères ; ni comme ce Publicain. Je jeûne deux fois la semaine ; je paye la dîme de

tout ce que je possède. Et le Publicain, se tenant loin, n'osait pas même lever les yeux au ciel; mais il frappait sa poitrine, disant : Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur. Je vous le dis, celui-ci s'en retourna justifié dans sa maison, et l'autre non; car quiconque s'élève sera abaissé, et qui s'abaisse sera élevé ¹. »

On le voit, lorsque le Pharisien prie, il est plus rempli de lui-même que de Dieu. Ce n'est pas Dieu qui est honoré, c'est le Pharisien qui s'honore. Dieu ici n'est qu'une occasion, le Pharisien est le terme. Il est vrai qu'il remercie Dieu, mais est-ce des bienfaits reçus? Nullement. Il ne songe pas aux bienfaits de Dieu, mais seulement à ses prétendues qualités, et il n'a dans sa pensée d'encens que pour lui-même. Ailleurs, l'Évangile nous le montre peu satisfait de n'être l'objet que de la providence ordinaire de Dieu, et demandant que quelque miracle soit fait en sa faveur ².

Lorsqu'il agit, c'est toujours avec le même

¹ *Évangile selon saint Luc*, ch. XVIII, v. 9-15.

² *Évangile selon saint Mathieu*, ch. XII, v. 38; XVI, 1; — *selon saint Marc*, ch. VIII, v. 11.

égoïsme. La vertu n'est pour lui que le moyen du crime. Il fait le bien au dehors, mais pour pouvoir faire le mal au dedans ; il sert Dieu en apparence, mais pour se servir lui-même en réalité ; il se dit le serviteur de quelques-uns, et il s'établit le maître de tous ; il fait l'aumône en public, et il vole en secret, non d'une manière basse, mais d'une manière voilée, presque aussi délicate qu'habile, et qui lui rapporte, outre la somme soustraite, la douce réputation de bienfaiteur. Envers le prochain, il est d'une austérité qui lui donne des airs de puritain accompli : « Maître, s'écrie-t-il, voici une femme qu'il faut lapider ; qu'en dites-vous ? » Et envers lui-même, il pratique un relâchement dans lequel l'égoïsme rampant le dispute à l'hypocrisie. En un mot, c'est un saint devant les hommes et un scélérat devant Dieu : *A foris quidem paretis hominibus justus, intus autem plenus estis hypocrisis et iniquitate* ².

Souvent, afin de pouvoir mieux sacrifier au-

¹ *Evangile selon saint Jean*, ch. VIII, v. 5.

² *Evangile selon saint Mathieu*, ch. XXIII, v. 28.

trui, il prend des formes sacrifiées. Son humilité n'est que le masque de son orgueil. Qui ne connaît « ces obliquités nébuleuses, ces manières de se mettre en avant et de se morfondre, de faire des prostrations d'humilité profonde et de se redresser avec une aigreur non pareille, lorsqu'on lui a seulement piqué l'épiderme? Non, les âmes vraiment humbles sont simplement assises dans la tranquillité du vrai... Nous n'appellerons pas humilité toutes ces protestations extérieures, cet air triste et abattu, cet appareil de formes plus ou moins affectées sous lesquelles se cache souvent l'orgueil le plus délié et le plus finement invisible. Ce qui est vrai est simple, et la mesure de sa simplicité est aussi la mesure de sa vérité... Savez-vous quel est le pire et le plus profond des orgueils? C'est l'orgueil de certaines mines humbles. A les voir, à les entendre, ces personnes sont les dernières des créatures; elles deviendraient volontiers un tapis où tout le monde pourrait marcher, que l'on pourrait, que l'on devrait fouler aux pieds. Je vous engage à ne pas ordinairement les prendre au mot : vous les verriez bientôt se

redresser avec violence et se changer en serpents à mille têtes, dont les sifflements vous effrayeraient et dont les piqûres ne seraient pas toujours innocentes. C'est courir après la gloire en la fuyant, et, comme dit saint Augustin, « l'humilité fausse nous enfle bien plus qu'un orgueil manifeste... c'est le plus grand orgueil ¹. »

« Plusieurs qui se croient dévots, écrivait l'abbé de Rancé, offensent Dieu plus irréconciliablement par l'esprit qu'ils ne l'offensaient par les sens. Quand les habitudes grossières les quittent, ils en ont d'autres plus fines et plus délicates qui leur succèdent; et lorsque la cupidité est forcée d'abandonner les dehors de la place, elle ne manque pas de se retrancher dans le dedans et de s'en rendre la maîtresse... Si on n'y prend garde, on est chrétien en spéculation et en idée, et on a vu souvent des gens qui étaient regardés comme des modèles d'une éminente vertu, qui paraissaient consommés dans la vie spirituelle, qui en faisaient des leçons, et

¹ Mgr Landriot, *III^e Conférence aux dames du monde*, t. I^{er}, p. 71 et suiv.

dont la tête était pleine de tout ce que la théologie mystique a de plus grand et de plus relevé, et qui entraient en convulsions, lorsqu'il se passait quelque chose qui ne leur plaisait pas ou qui attaquait le moins du monde cette réputation qu'ils prétendaient s'être acquise... D'ordinaire, les passions des personnes spirituelles et dévotes sont encore plus vives que celles des personnes qui ne le sont pas. Il arrive quelquefois, par une faiblesse dont l'esprit de l'homme n'est que trop capable, que l'on trouve de la gloire et de la vanité dans la cendre et dans le cilice... J'ai toujours remarqué que l'abstinence des sens coûte beaucoup moins que l'abstinence de l'esprit... La religion est tout intérieure et toute sainte; autrement elle n'est rien qu'un masque, qu'une illusion, qu'une police tout humaine¹. »

L'orgueil pharisaïque se trahit encore par une ridicule obstination à se justifier partout et à s'admirer toujours, et surtout par une susceptibilité méchante. Au lieu de s'irriter contre ses

• ¹ *Lettres de l'abbé de Rancé.*

défauts, le Pharisien s'emporte contre celui qui les lui fait remarquer. Et cependant la faute en est-elle au critique ?

Je dis qu'il est un sot, mais c'est lui qui le prouve.

Le Pharisien n'en convient pas. Selon lui, ce sont les autres qui font les frais de ses sottises : s'il manque de respect, ce n'est pas parce qu'il est arrogant, c'est que son adversaire l'y a provoqué ; s'il s'oublie, ce n'est pas qu'il ait perdu la mémoire de son devoir, mais les circonstances rendaient cet oubli inévitable ; s'il n'est pas aimé, ce n'est pas qu'il ne soit pas aimable, loin de là, mais c'est le monde qui ne sait pas aimer. En un mot, accuser autrui et s'excuser lui-même, telles sont les deux moitiés de sa préoccupation.

Saint Augustin lui-même trouve qu'il n'est pas facile de dire la vérité à ces piétés de travers ; et quand on la dit, ajoutet-il, elles maugréent au fond de leur cœur, elles murmurent, elles cherchent une occasion de faire des éclats et de se plaindre ouvertement de la liberté de ceux qui osent leur

dire la vérité : ce sont comme de petits volcans qui cherchent constamment à faire éruption ¹. »

De l'orgueil à la jalousie il n'y a que le temps de détacher son regard de soi-même et de le porter sur autrui. Aussi les Pharisiens étaient-ils remplis de jalousie : « Vous voyez, disaient-ils entre eux, que rien ne nous sert ; voilà que tout le monde va à lui ². »

La jalousie a cela de parfaitement caractéristique, qu'elle ne s'en tient pas à des considérations spéculatives et tacites. Quiconque lui porte ombrage, la blesse : aussi son premier mouvement est-il de le faire sentir. Elle n'a que deux amies, la haine et la vengeance ; et l'on peut dire d'elles que ce sont trois inséparables, n'ayant qu'un cœur et qu'une âme. Ce n'est pas que la jalousie ait toujours à la main une épée à deux tranchants, et que toutes ses allées et venues soient des marches belliqueuses ; mais ses promenades en apparence les plus tranquilles comptent encore des actes d'hostilité : Comme ce Romain qui de sa baguette brisait, en se

¹ Saint Augustin, in *Psalm.* xxx, Serm. 3.

² *Évangile selon saint Jean*, ch. xii, v. 19.

jouant, les têtes de pavots qui lui semblaient les plus belles, elle immole, d'une main presque nonchalante, mais sûre, toute réputation qui se dresse devant elle.

La jalousie des Pharisiens a été admirablement peinte par Jésus-Christ, lorsqu'il a dit : « Gardez-vous du ferment des Pharisiens. » La jalousie fermente en effet. C'est une force qui travaille sourdement et s'échauffe comme d'elle-même. Concentrée d'abord, à la fin elle éclate. C'est ainsi que se forment toutes ces coteries égoïstes et vaniteuses que saint Paul condamnait, lorsqu'il ordonnait aux Corinthiens de n'être ni de Paul, ni d'Apollon, ni de Céphas, mais du Christ¹. C'est ainsi que s'ourdissent ces complots mesquins, ces trames odieuses, et que se fabriquent, comme dit le Psalmiste, ces lacets de chasseurs, ces paroles à propos, ces flèches lancées dans le jour, ces choses qui vont et viennent dans les ténèbres².

Devant les Pharisiens il n'est point permis d'avoir du mérite. Ne pouvant paraître grands

¹ 1^{re} Epître de saint Paul aux Corinthiens, ch. 1, v. 12.

² Psaume 90.

qu'à côté des petits, ils abaissent tout ce qui fait ressortir leur petitesse : selon eux, nulle montagne n'a de sommet, c'est simplement une masse de terre qui a sa base dans la plaine. L'homme vertueux, par cela même qu'il démontre leur perversité, devient leur ennemi personnel; et c'est du droit de défense qu'ils osent se prévaloir, pour le dénigrer et l'accabler de leurs calomnies. Ils n'ont ni bec ni griffes, mais ils savent y suppléer; ils maudissent les assassins de grands chemins, mais l'assassinat moral, qui enlève mille fois plus que la vie, l'honneur, n'est pour eux qu'un art et un jeu. Ce sont des vipères, disait Jésus-Christ, et des vipères qui non-seulement distillent le poison, mais qui *savent* le distiller.

Écoutez-les, en effet. Louent-ils les vertus des disciples de Jésus? Il n'en est point question. Selon eux, les disciples de Jésus sont des hommes qui ne jeûnent point ¹, qui n'observent pas la loi du sabbat ², qui

¹ *Evangile selon saint Mathieu*, ch. ix, v. 14-18; *selon saint Marc*, II, 18-23; *selon saint Luc*, v, 33-39.

² *Ibid.*, ch. xii, v. 1-9; *selon saint Marc*, II, 23-28; *selon saint Luc*, vi, 1-6.

violent les traditions¹, et dont la parole ne mérite pas d'être entendue² : telle est la définition qu'ils en donnent. Jésus-Christ lui-même, le Fils de Dieu, n'était qu'un ami des pécheurs et des pécheresses³, un pécheur lui-même⁴, un menteur⁵, un mangeur⁶, un buveur⁷, un blasphémateur⁸, un violateur du sabbat⁹, en un mot un suppôt de Satan¹⁰. Et pour joindre les actes aux paroles, que de fois n'ont-ils pas essayé de le surprendre ! Que de fois n'ont-ils pas profité d'un bienfait accordé par lui, d'une guérison opérée le jour du sabbat, pour tâcher de le perdre¹¹ !

Et si Jésus-Christ revenait parmi les Phari-

¹ *Saint Mathieu*, ch. XII, v. 2 ; *selon saint Marc*, VII, 1-6.

² *Evangile selon saint Luc*, ch. XIX, v. 39.

³ *Evangile selon saint Mathieu*, ch. IX, v. 10-14 ; *selon saint Marc*, II, 16-17 ; *selon saint Luc*, V, 30-33 ; XV, 2.

⁴ *Evangile selon saint Jean*, ch. IX, v. 16.

⁵ *Ibid.*, ch. VIII, v. 13.

⁶ *Evangile selon saint Mathieu*, ch. XI, v. 19.

⁷ *Ibid.*

⁸ *Evangile selon saint Luc*, ch. V, v. 21.

⁹ *Evangile selon saint Mathieu*, ch. XII, v. 9-15.

¹⁰ *Ibid.*, ch. IX, v. 32-35 ; XII, 24.

¹¹ *Ibid.*, ch. XXI, v. 46 ; *selon saint Marc*, III, 6 ; *selon saint Luc*, VI, 11 ; *selon saint Jean*, VII, 32 ; XI, 53, 56.

siens de nos jours, qui pourrait affirmer qu'il ne serait pas de nouveau dénigré, honni, calomnié et mis à mort?

II. — Du cœur montons à la tête. De même que dans le cœur des Phariséens nous avons trouvé l'égoïsme avec ses deux conséquences, l'orgueil jaloux et la haine persécutrice, ainsi nous trouvons dans leur esprit l'aveuglement, ce mélange d'ignorance et d'erreur, qui non-seulement repousse les coups de la lumière, mais la poursuit encore et cherche à l'étouffer jusque chez elle.

La science est la connaissance des êtres. Or les Phariséens, au lieu de contempler l'horizon et d'étudier tous les êtres qui y sont dispersés, ne contemplent et n'étudient qu'eux-mêmes. Comment donc pourraient-ils être les amis de la science? Comment l'égoïsme, qui n'est que l'affirmation des chimères créées par lui à son usage, pourrait-il se concilier avec la science, qui est l'affirmation des réalités créées par Dieu contre l'égoïsme? Aussi l'entendement des Phariséens est-il comme un cachot noir muré de toutes parts, sans aucun soupirail à travers le-

quel puisse se glisser le plus faible rayon de lumière.

Les Phariséens, par suite de leur orgueil, ne voient point les choses telles qu'elles sont, mais telles qu'ils les désirent. Regardées à travers leurs caprices, elles ne leur arrivent que faussées : ce ne sont plus des vérités, mais des fantaisies et des mensonges.

La lumière véritable révélerait leurs défauts à eux et aux autres. En les révélant à eux, elle les humilierait ; en les révélant aux autres, elle les ruinerait. Donc, par orgueil et par intérêt, ils doivent la détester et la persécuter.

Jamais les Phariséens n'ont manqué à cette double tâche. Le vrai les blesse comme le bien, et le Dieu des sciences leur est aussi haïssable que le Dieu de l'humilité et de la mansuétude. Du milieu du peuple ils criaient à Jésus : « Maître, gourmandez donc vos disciples et faites-les donc taire ¹ ; » comme si l'on pouvait condamner la vérité au silence. Aussi Jésus-Christ leur répondait-il : « Si ceux-ci se taisaient, les pierres

¹ *Évangile selon saint Luc*, ch. XIX, v. 39.

mêmes crieraient » ; parce que la vérité éclate toujours, quoi qu'on fasse, et que, si elle en arrivait à ne plus pouvoir sortir du cœur de l'homme, elle sortirait des entrailles de la terre, comme la voix de Celui par qui tout existe et se développe.

« Malheur à vous, docteurs de la loi, s'écriait Jésus, parce que vous avez pris la clef de la science sans y entrer, et que vous avez repoussé ceux qui entraient ¹ ! »

Ils les repoussaient, d'abord, parce que, à force de corrompre la loi et d'en détruire l'esprit, ils avaient perdu eux-mêmes la lumière qu'ils avaient cachée aux autres ; ensuite, parce qu'ils comprenaient qu'un véritable prophète, en éclairant la conscience publique et en la réveillant de son assoupissement, ébranlait l'empire qu'ils exerçaient sur le peuple crédule. C'est pourquoi ils faisaient plus que les repousser : ils flagellaient et crucifiaient, au nom de Dieu, les envoyés de Dieu ! « Voilà que je vous envoie des prophètes, des sages et des docteurs ; vous tuez

¹ *Evangile selon saint Luc*, ch. XI, v. 52.

les uns, vous poursuivez les autres ! Oui, je vous le dis, ce sang de tous les prophètes qui a été versé depuis le sang d'Abel jusqu'au sang de Zacharie, ce sang vous sera redemandé¹ ! »

Il est donc manifeste que l'aveuglement passif et actif est un caractère des Pharisiens. « Ils aiment les ténèbres, ils s'y complaisent ; la lumière porterait en eux un trouble gênant, mais surtout elle ruinerait leur autorité sur les peuples. Ils useront donc de tous les moyens, de la ruse et de la violence, pour empêcher qu'elle ne leur arrive ; ils garderont avec jalousie la clef de la science, repoussant ceux qui voudraient entrer. Que si néanmoins la vérité, qu'on ne retient pas longtemps captive, pénètre en quelques-uns, ils tâcheront de l'y enfermer ; ils étendront un voile épais entre elle et la foule plongée dans l'obscurité. Quiconque essaiera de la guérir de son ignorance, ils lui fermeront la bouche, ils le bâillonneront, ou, s'ils ne le peuvent, ils tâcheront de surprendre quelque parole de lui pour l'accuser, en attendant qu'ils le crucifient.

¹ *Évangile selon saint Luc*, ch. xi, v. 49-52 ; *selon saint Mathieu*, xxiii, 34-37.

A qui comparerai-je ces esprits de la nuit ? Ils ressemblent aux vents qui amassent les nuées pour dérober à la terre et la lumière et la chaleur du soleil ; mais le soleil a monté et il a dissipé les nuées, et la terre s'est réjouie aux rayons de l'astre qui la vivifie. »

III. — Enfin, lorsque l'âme est vide, lorsque le cœur et l'esprit repoussent la vie, le premier pour faire place à l'égoïsme et étouffer la vertu, le second pour faire place à l'aveuglement et étouffer la vérité, alors la vie chassée de l'âme se réfugie idiotement dans le corps. Matérialisée bientôt, elle matérialise tout à son tour. Dès lors il n'est plus question d'idées spirituelles, de sentiments immatériels, mais uniquement d'exercices extérieurs et de pratiques corporelles. La dévotion se restreint, les dévotions se multiplient ; et comme elles ne peuvent se multiplier qu'en empiétant les unes sur les autres, il arrive que plus elles deviennent nombreuses, plus chacune devient étroite et grêle. L'augmentation du nombre diminue la valeur de chacune. C'est alors que l'absence de la raison ap-

paraît ce qu'elle est réellement, la folie, et que tous ces mouvements extérieurs, au lieu d'être des expressions intelligentes de l'âme, n'en sont que des grimaces ridicules et niaisés.

Dans cette matérialisation de la religion, il faut donc distinguer trois degrés : dans le premier, la piété surchargée est beaucoup plus extérieure qu'intérieure; dans le deuxième, elle est exclusivement extérieure; dans le troisième, elle perd même les formes extérieures du bon sens pratique et tombe dans une mesquinerie insensée.

D'abord, la piété formaliste a été condamnée par les Saints et les moralistes les plus autorisés.

« Quant aux nouvelles pratiques que l'on introduit et dont on fait comme de nouveaux sacrements, je ne saurais les approuver, disait saint Augustin, quoique je ne m'en explique pas aussi librement que je le ferais, si je ne craignais de donner lieu aux scandales que pourraient faire certains esprits turbulents, et même quelques personnes d'ailleurs bonnes et pieuses. Mais je ne puis me consoler de voir

que, pendant qu'on néglige des choses très-salutaires que l'Écriture prescrit, tout est plein d'institutions humaines. . . Je ne fais donc aucune difficulté qu'il ne faille abolir, dès qu'on le peut, toutes ces sortes de choses, qui ne sont ni exprimées dans l'Écriture, ni ordonnées par les conciles, ni confirmées par l'usage universel de toute l'Église. . . Car, quand on ne pourrait pas montrer par où elles sont contraires à la foi, c'est assez, pour les rejeter, de voir que ce sont autant de pratiques serviles qui chargent notre sainte religion, et qui de la liberté où la miséricorde de Dieu l'a établie, en ne nous prescrivant qu'un très-petit nombre de sacrements, la font retomber dans une servitude pire que celle des Juifs¹. »

Saint Thomas ajoute « que dans les pratiques adoptées par les Saints et qui ne sont point dans l'Écriture, il faut mettre une certaine modération, afin que la vie chrétienne ne soit pas surchargée². »

¹ Saint Augustin à Janvier, *Épître* 55.

² *Somme théologique*, 1, 2, CVII, 4.

« Il peut y avoir beaucoup de vanité et de vaine complaisance, dit saint Jean de la Croix, dans ce culte des images, des rosaires, et des autres exercices extérieurs... La personne vraiment pieuse fait consister sa dévotion dans des choses invisibles ; elle a besoin de peu d'images... et si on lui enlève celles qu'elle possède, elle s'en afflige peu, parce qu'elle porte en elle-même la vivante image de Jésus crucifié... La vénération des images et les autres pratiques sont louables et utiles en elles-mêmes ; mais si elles ne sont pas entendues avec sagesse, si elles ne conduisent pas à Dieu, elles deviennent un obstacle et un empêchement¹... Ces âmes se surchargent de prières, de reliques ; elles s'entourent de noms de Saints : on dirait des enfants qui ont besoin de joujoux². » — « Saint Jean de la Croix, ajoute Mgr Landriot³, est un des Saints qui a le mieux compris, et dans le sens le plus élevé,

¹ *Montée du Carmel*, l. III, ch. 34, 35, 42, 43. — *Nuit obscure*, l. I, ch. 2, 3.

² *Nuit obscure*, l. I, ch. 4.

³ *La Femme pieuse*, t. I, p. 369, 3^e édit. Paris, 1864.

l'adoration en esprit et en vérité, et dont la plume intelligente a le plus énergiquement combattu ces âmes « qui, dans toutes leurs pratiques, cherchent à se donner des fêtes à elles-mêmes plutôt qu'au Seigneur¹. »

Saint François de Sales n'est pas moins explicite : « Dieu, dit-il, n'a pas mis notre perfection dans la multitude des choses que nous faisons pour lui plaire, mais seulement dans la méthode de les faire, méthode qui n'est autre que de faire le peu que nous faisons, chacun de nous selon son état, purement en l'amour, par l'amour et pour l'amour. . . Certes, l'on ne peut assez dire combien cette variété d'exercices retarde notre perfection, parce qu'elle nous ôte la douce et tranquille attention que nous devons avoir à faire soigneusement pour Dieu ce que nous faisons. — C'est par les racines qu'il faut croître dans l'amour divin, bien plus que par les branches. — Ceux qui, étant dans un festin, vont picotant chaque mets et mangent un peu de tout, se gâtent l'estomac et se causent des

¹ *Montée du Carmel*, l. III, ch. 37.

indigestions qui les empêchent de dormir et qui sont cause que pendant toute la nuit ils ne font qu'écracher. — Les gens de Saül cherchaient David en sa maison. Michol ayant mis une statue dedans un lit et l'ayant couverte des habillements de David, leur fit accroire que c'était David même qui dormait malade. Ainsi beaucoup de personnes se couvrent de certaines actions extérieures appartenant à la sainte dévotion, et le monde croit que ce sont gens vraiment dévots et spirituels; mais en vérité ce ne sont que des statues et fantômes de dévotion. »

Après de tels aveux, nul ne saurait s'étonner en lisant Bossuet, Fénelon, Tauler, le P. Faber, et tant d'autres maîtres de la vie spirituelle.

« Il y a ordinairement, dit Bossuet, bien de l'amusement et de la superstition dans ces petites pratiques de dévotion que l'on fait pour obtenir de Dieu quelque chose : accomplir sa volonté et s'occuper du désir de lui être fidèle en tout, c'est une belle et excellente neuvaine ¹. »

¹ Bossuet, *Lettre* 163°.

« Il ne faut pas, dit aussi Fénelon, vouloir mettre l'amour au dedans par la multitude des pratiques entassées au dehors avec scrupule... Ne me dites pas : Je récite des prières. O Juifs, qui portez indignement le nom de chrétiens ! si la prière intérieure ne se joint point aux paroles que vous prononcez, votre prière est superstitieuse, et vous n'êtes point adoreurs en esprit et en vérité. Vous ne priez pas, mais vous récitez des prières, comme dit saint Augustin. »

« Il y a des chrétiens, avoue Tauler, qui avec leurs exercices de piété agissent en insensés ; opiniâtres à suivre leur propre volonté, ils se cassent la tête et se créent toutes sortes de fantaisies ; ils sont tellement occupés à leurs formules et à leurs exercices, que Dieu lui-même est obligé de les attendre jusqu'à ce qu'ils aient fini ¹. »

« Pour les Saints, remarque le P. Faber, ils vivent au large dans leur journée, au milieu d'un petit nombre d'actions qu'ils di-

¹ Tauler, *Sermon I, pour l'Épiphanie.*

minuent encore à mesure que leur ferveur s'accroît, afin d'avancer plus rapidement et ensuite de jeter plus d'énergie et de vie intérieure dans ce qu'ils font : telle est, ce me semble, la marche des Saints ; et, en conséquence, pour commencer à les suivre, nous devons mettre de côté la théorie du progrès par addition... Les Saints furent des hommes qui firent moins que les autres, mais qui firent mille fois mieux ce qu'ils avaient à faire... Qui sont les aveugles dans la vie spirituelle, si ce ne sont les gens surchargés de bonnes œuvres, ceux qui s'étouffent de pratiques pieuses, ceux qui s'accablent de dévotions, ceux qui s'épuisent à vouloir tout faire¹ ? »

Certes nul n'accusera les Saints et les maîtres que nous venons de citer, d'avoir voulu diminuer la vraie dévotion. C'est son fardeau qu'ils ont amoindri, et non pas elle. Est-ce, en effet, abaisser les sommets de la véritable piété, que de ne pas couvrir de pierres les chemins qui y mènent ? N'est-ce pas sagesse,

¹ Le P. Faber, *Conférences*, p. 233-234, 403.

au contraire, de condamner ceux qui épuisent leur vigueur, non pas à marcher vers Dieu, mais à porter dans la route toute espèce de fardeau ? N'est-ce pas sagesse de condamner ceux qui, sous prétexte de mieux s'attacher à l'Église, embrassent sans aucun discernement toutes les pratiques extérieures qui s'offrent à eux, comme si, pour s'attacher solidement à un arbre, on devait chercher à embrasser toutes ses branches, et non pas concentrer tous ses efforts autour de son tronc ? Toutes les critiques et toutes les sentences qui viennent d'être rapportées, ne sont que le simple développement de ce mot du livre des *Proverbes* : « As-tu trouvé du miel ? N'en mange que ce qui t'est suffisant, de peur que le dégoût ne te fasse vomir ¹. »

Mais de même que les âmes avancées en perfection ont une tendance à simplifier les actes extérieurs ², ainsi les âmes imparfaites et grossières les multiplient sans cesse, et, à force de les multiplier, étouffent complètement la vie intérieure. Les fausses religions nous ont per-

¹ *Livre des Proverbes*, ch. xxv, v. 16.

² Mgr Landriot, *la Femme pieuse*, t. 1, p. 369.

pétuellement donné des exemples de ce matérialisme deux fois coupable, depuis les fétichistes païens jusqu'à ces Wahabites musulmans qui déclarent mauvaise la prière faite avec un vêtement de soie. Malheureusement, les chrétiens eux-mêmes oublient quelquefois que faire brûler un cierge en l'honneur de quelque Saint ne donne pas le droit de pratiquer les sept péchés capitaux. Le pieux Tauler s'en plaignait déjà au quatorzième siècle : « On trouve aujourd'hui, disait-il, un grand nombre de Phariséens qui s'occupent de pratiques extérieures avec une apparence de piété, mais qui ne comprennent pas le culte intérieur. Ils font beaucoup de choses grandes et apparentes, ils courent en tous lieux pour gagner les indulgences, ils frappent leur poitrine, regardent les belles images, ils fléchissent les genoux, ils se promènent partout, et cependant de toutes ces pratiques rien n'est en eux agréable au Seigneur ¹. »

Depuis Tauler, Bossuet a fait la même remarque en ces termes sévères : « Aller à l'église,

¹ Tauler, *XVIII^e Dim. après la Trinité*, sermon II ;
IV^e Dim. de Carême, sermon II.

assister au sacrifice, à l'oraison, prendre de l'eau bénite, se mettre à genoux, sans prendre l'esprit de tout cela, c'est une justice pharisaïque qui semble avoir quelque exactitude, mais qui s'attire de Jésus-Christ ce juste reproche : Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi ¹. . . . Que le monde est plein de fausses piétés ! Ils ne voudraient pas qu'il manquât un *Ave Maria* à leur chapelet ; mais les rapines, mais les médisances, mais les jalousies, ils les avalent comme de l'eau : scrupuleux dans les petites obligations, larges sans mesure dans les autres... Il ne faut pas mépriser les petites choses qui sont en effet la couverture et la défense des grandes, mais aussi ne pas s'imaginer que Dieu se paye de cette écorce et de ces grimaces ². »

Enfin, le dernier caractère du Pharisaïsme, c'est l'étroitesse de l'esprit traduite par la niaiserie des actions. Le progrès dans de telles âmes ne consiste pas à développer la grandeur, la loyauté, la générosité, le dévouement, mais

¹ Bossuet, *Méditations sur l'Évangile*. 1^{re} semaine, 12^e jour.

² Bossuet, *Méditations*, dernière semaine, 70^e jour.

à devenir de plus en plus méticuleux et à user son âme à des frivolités que l'intention rend quelquefois pardonnables, mais qui sont toujours en elles-mêmes déplorables et ridicules.

On ressemble, et cette ingénieuse comparaison est fort exacte, à un homme qui, après s'être promené sur les bords de la mer, se retirerait très-satisfait d'avoir rempli ses poches de coquillages, mais sans avoir compris, sans avoir même entendu une seule des majestueuses intonations de l'Océan, sans avoir vu l'infini planer sur ses grandes eaux ¹.

Bien que nos critiques nous semblent inspirées par une modération aussi charitable que possible, et que, du reste, elles ne portent jamais sur les personnes, mais seulement sur les défauts ; néanmoins, pour le charme de nos lecteurs comme dans l'intérêt de la vertu, nous préférons substituer à notre parole celle des Saints et des maîtres de la vie spirituelle. Or, selon saint Grégoire de Nazianze, c'est tomber dans une exagération vraiment pharisaïque que

¹ Mgr Landriot, *le Christ de la tradition*, IX^e conférence ; t. II, p. 186-187.

de faire consister l'humilité « dans la dépression du cou, dans l'abaissement de la voix, dans l'inclinaison de la physionomie ou dans une certaine manière de marcher ¹. » Saint François de Sales ajoute : « Il y en a qui pensent estre fort humbles à force de baiser la terre, de porter des habits déchirez, d'avoir le visage have, les mains crasseuses, de dire des paroles d'abjection... Qui ne voit que toutes ces grimaces ne sont que des fantômes d'humilité ² ? »

Arrêtons-nous. De telles affectations se condamnent elles-mêmes, et le bon sens le plus vulgaire suffit pour en faire justice : le pire des sacrilèges n'est pas de traiter les choses saintes quand on en est indigne, c'est de les dégrader elles-mêmes jusqu'à les rendre indignes de nous. L'histoire a toujours constaté que la piété grotesque est plus pernicieuse que l'impiété.

¹ Saint Grégoire de Nazianze, *Orat. XVIII*, c. 23.

² *Esprit de saint François de Sales*, Camus, XVIII p., s. cl. 27.

CHAPITRE III

Comment la Lettre tue.

Après avoir vu en quoi consiste la Lettre en matière de piété, examinons comment se réalise dans les âmes pharisiennes ce mot de saint Paul : « La Lettre tue. »

Trois éléments, avons-nous dit, constituent le Pharisaïsme : l'égoïsme, l'aveuglement et la matérialisation des choses saintes.

Or, chacun de ces éléments est un vice qui distille dans l'âme un poison mortel.

De l'égoïsme orgueilleux, jaloux et haineux, découle l'hypocrisie. Les Pharisiens, en effet, essayent tous les dehors de la vertu. Tantôt, sous prétexte de faire triompher la véritable doctrine, ils dressent des pièges à Jésus par des questions insidieuses et même par des compliments adulateurs¹. Tantôt, afin de mieux

¹ *Evangile selon saint Mathieu*, ch. XIX, v. 3; XXII, 15, 35; *selon saint Marc*, X, 2; XII, 13; *selon saint Luc*, VI, 7.

faire étalage de zèle et de sainteté, ils se scandalisent de la liberté que Jésus met dans ses pensées et ses paroles ¹. Ce sont eux qui lui envoient Judas, un des leurs, pour le trahir par un baiser ². Et Jésus, en voyant leurs démarches sinueuses et rampantes, en entendant leurs paroles envenimées, s'écrie : Race de vipères !

Or, l'hypocrisie n'est-elle pas la flétrissure la plus ignominieuse du caractère ? Par cela même qu'elle est une dégradation, calculée et consentie, de soi-même par soi-même, n'est-elle pas aussi le dernier degré de la bassesse morale ? En vain semble-t-elle nous obtenir le droit d'être estimé d'autrui, elle nous inflige le devoir de nous mépriser nous-mêmes. L'hypocrisie n'est pas une de ces faiblesses qu'il faut plaindre, c'est le premier des crimes qu'il faut flétrir. La conscience qui ment aux autres est une conscience criminelle, mais celle qui se ment à elle-même n'est plus une conscience :

¹ *Evangile selon saint Mathieu*, ch. xv, v. 11, 12.

² *Evangile selon saint Jean*, ch. xviii, 3.

pendant qu'en apparence elle s'attribue la vie, en réalité elle se donne la mort.

En second lieu, l'aveuglement engendre la superstition et le scrupule : la superstition, ce goût niais du merveilleux et du bizarre, qui nous fait voir Dieu où il n'est pas, et qui nous le cache où il est ; le scrupule, cette fausse délicatesse qui nous exalte à froid, cette habitude de l'entêtement qui nous agite sans nous faire agir. La superstition est une foi d'incrédule ; et le scrupule, loin d'être un mouvement vital, n'est qu'un mouvement convulsif. Si celle-là n'accuse pas la véritable foi, celui-ci n'accuse pas davantage le véritable amour. *Et vita erat lux, et la vie était la lumière*, dit saint Jean : comment donc l'aveuglement ne serait-il pas la mort ? La superstition et le scrupule sont des soulèvements nerveux de la paupière ; mais ces soulèvements ne laissent échapper aucun regard : l'œil reste terne et vitreux.

L'hypocrisie est une conscience qui a cessé de battre ; l'aveuglement, un œil qui a cessé de voir.

Quant à la matérialisation des choses saintes

et à l'absorption de l'intérieur par l'extérieur, elles ne sont pas moins mortelles pour la véritable piété.

Leur première conséquence est la routine. « Nous sommes automates autant qu'esprit », disait Pascal. Si cela est vrai de tout homme et dans tout ordre de choses, à combien plus forte raison cette vérité se réalise-t-elle chez les hommes qui ont dénaturé leur conscience, aveuglé leur esprit, et qui, en face des choses invisibles et surnaturelles, n'ont plus que des facultés externes. Leur vie n'est plus un épanouissement de leur intérieur, mais seulement un branle donné autrefois par leur âme à leurs membres dociles. Leurs actions sont moins des actes nouveaux que des restes d'actes anciens. Leurs sentiments sont des habitudes qui se maintiennent banalement, et leurs prostrations des ploiements à peu près mécaniques. L'usage remplace en eux la conviction, et ils n'agissent ainsi aujourd'hui que parce qu'ils ont agi ainsi la veille. Leur piété n'est que la conservation exacte de quelques formes de devoirs, dont ils ont perdu le sens primitif. Ils accomplissent

leur monotone rotation, par suite d'une impulsion dont ils n'ont même plus conscience. Ne dirait-on pas « ces figures d'étoiles qui brillent et marchent encore dans le ciel, quand les astres dont elles émanent sont éteints depuis des siècles? » D'impuissantes prières flottent incertaines sur leurs lèvres, sans rencontrer jamais l'Être divin, que, du reste, elles ne cherchent pas.

Or, que produit la routine? « Il me semble, disait Montaigne, que sur le duvet de mes habitudes je n'ai pas le besoin de me donner la peine de vivre. » La routine, en effet, endort l'âme et l'amollit. Mais elle fait davantage encore, elle l'avilit; non contente de la précipiter des sommets lumineux que Dieu lui avait dressés, elle l'abaisse jusqu'aux préjugés les plus mesquins et aux intérêts les plus sordides, l'enveloppe de ce réseau de petits raisonnements bassement égoïstes que sait si bien tisser la sottise humaine, et la réduit bientôt à une stupide inertie. En vain essaye-t-elle de temps à autre, de sortir de cet engourdissement: le seul résultat de ses efforts, c'est l'accomplissement exté-

rieur de la loi. Mais qu'est-ce que cette justice purement légale et formaliste? L'Évangile nous en montre, à toutes ses pages, la vanité. Tout code et tout rituel, par cela même qu'ils ne portent que sur les dehors de notre vie, sont impuissants par eux-mêmes à nous sanctifier. Voilà pourquoi l'âme qui n'a plus qu'une activité de routine, n'est pas seulement condamnée elle-même à la mollesse et à l'avilissement, mais encore à la stérilité dans ses actes. Vous n'êtes que des arbres sans fruit, disait saint Jean aux Pharisiens; vous n'êtes qu'une paille sèche. Le grain fécond, c'est l'âme qui vit de l'esprit.

Après la routine et la stérilité, apparaissent bientôt la lassitude et le dégoût.

Si le Pharisäische, en matérialisant la religion, surcharge la piété de mille pratiques purement extérieures, comment ne produirait-il pas la lassitude? Autant le fardeau de Jésus est léger, parce qu'il est un fardeau spirituel porté simultanément par l'esprit et par le cœur, autant le fardeau du Pharisäische est pesant, parce qu'il est un fardeau matériel porté seulement par le corps. L'illusion sur ce point n'est pas

possible aux âmes sensées. « Lorsque les âmes intérieures, dit saint Bonaventure, se livrent à des prières et à des exercices trop multipliés, elles écrasent l'esprit de vie, arrêtent la dévotion, enchaînent la liberté d'esprit, et laissent les meilleures choses pour des pratiques extérieures ¹. » « Et, ajoute le P. Faber, combien de personnes, après avoir pris un brillant essor, n'ont pas tardé à se sentir faibles et fatiguées, et enfin à retomber sur la terre, embarrassées dans leurs litanies, succombant sous leurs *memorare*, surchargées de chapelets, et enfin retenues, enchaînées par les obligations d'une multitude de tiers ordres et de confréries ! Elles se sont ruinées par les dévotions ². »

D'autre part, l'homme n'étant pas tous les jours un héros, il arrive que la lassitude, même celle qui dans le début était aimée, finit par engendrer le dégoût. C'est une loi de notre nature que la fatigue sans relâche nous devient nuisible : or, le surnaturel, pour être au-dessus de notre nature, n'est point contre elle. Il en est des

¹ Saint Bonaventure, *de Prof. relig.*, l. II, c. 72.

² Le P. Faber, *Tout pour Jésus*, ch. VI, p. 216.

pratiques de piété comme d'un festin copieux : celui qui veut les goûter toutes, n'ayant pas assez de force et de chaleur pour se les assimiler, se cause une véritable crudité et une indigestion suivie d'un insurmontable dégoût : *Anima nostra jam nauseat super cibo isto levissimo*¹. Exagérer un moyen, c'est se créer un obstacle. Soumettre une plante à une irrigation torrentielle, ce n'est pas l'arroser, c'est l'inonder. Aussi saint Paul écrivait-il aux Romains : « La grâce même qui m'a été donnée, me fait vous dire à tous de ne point être sages et zélés plus qu'il ne convient, mais de l'être avec modération, chacun selon la mesure de la foi que Dieu lui a départie². »

Lorsque ce dégoût s'est fait sentir plusieurs fois, il produit peu à peu une indifférence qui, loin de se tenir dans le cœur, envahit l'intelligence elle-même et y répand les doutes les plus funestes. C'est alors que l'âme tout entière, affaissée sur elle-même, souffrant d'être en face

¹ *Les Nombres*, ch. xxi, v. 5.

² *Épître de saint Paul aux Romains*, ch. xii, v. 3.

d'une religion qui lui répugne d'autant plus qu'elle semble en avoir épuisé les charmes, se retourne volontiers vers les régions où cette religion n'est pas, et, aspirant je ne sais quelles senteurs nouvelles, se laisse souvent entraîner dans le sein de l'inconnu, et se livre, séduite, à toutes les joies sans vertu que sa piété lui faisait autrefois maudire.

C'est pour prévenir ces perversions trop fréquentes, que le P. Faber a écrit cette page si pleine de sens : « Vous pouvez choisir parmi ces pratiques. Aucune d'entre elles n'est obligatoire; tout est volontaire. Vous n'êtes même point tenu, si vous en choisissez une, de choisir la plus sublime, la meilleure, celle qui se rapproche le plus de la perfection; car il peut fort bien arriver qu'elle ne soit pas celle qui vous convient le mieux. Prenez ce qui est plus conforme à vos goûts; il n'est nullement nécessaire de faire de vos dévotions des mortifications. C'est là une notion erronée, anticatholique, et que je voudrais bannir de l'esprit de tous les convertis. Au premier coup d'œil, c'est admirable, mais déplorable à l'œuvre; et cela abou-

tit toujours à l'indifférence et au relâchement. Je veux vous amener à servir Jésus par amour ; et pour cela, il faut que vous y trouviez du bonheur, et que vous suiviez votre penchant à la dévotion ¹. »

Enfin, on peut descendre encore plus bas que le relâchement : car si le relâchement dégrade l'homme, il reconnaît Dieu ; tandis que l'anthropomorphisme, en corrompant en nous la nature de Dieu, détruit sa notion autant qu'il le peut, et, du même coup, renverse la religion et la piété par leur base la plus fondamentale.

L'anthropomorphisme est l'erreur de ceux qui traitent Dieu comme un être corporel et lui prêtent une forme humaine. C'est la matérialisation la plus complète de la religion.

Qui ne voit dès lors les relations intimes qui rattachent l'anthropomorphisme au Pharisaisme ? Les Pharisiens matérialisent à la fois le culte, la vertu, le dogme et Dieu lui-même. Esclaves des apparences, ils aiment tout ce qu'ils voient, mais n'aiment rien de ce qu'ils ne voient

¹ Le P. Faber, *Tout pour Jésus*, ch. II, p. 49.

pas. Afin donc d'aimer Dieu, ils lui prêtent un corps visible et palpable. Oubliant qu'il nous a faits à son image, ils le font à la leur. Semblables aux noirs habitants de l'Éthiopie qui imaginaient des divinités noires et aux Thraces qui leur donnaient une physionomie sauvage, ils se représentent Dieu d'une manière toute sensible, toute charnelle, comme un personnage à proportions gigantesques et à barbe blanche, siégeant sur un trône au sommet des cieux et baigné dans des flots de lumière. Passionnés, ils lui attribuent toutes leurs passions : comme eux, il est jaloux, colère, haineux, vindicatif ; comme eux, il tient en main tantôt un sceptre avec lequel, despote tout-puissant, il gouverne arbitrairement le monde, tantôt une balance dans laquelle il pèse au gré de ses prédilections les vertus et les vices de chacun ; comme eux, il a des privilèges à sauvegarder, une réputation à défendre, des ennemis à poursuivre par le fer et par le feu ; comme eux, il fait des promesses et des menaces intéressées, mendie des hommages hypocrites et des offrandes, savoure le nectar et l'ambrosie, s'inquiète et tremble avant la bataille,

se rit méchamment des vaincus après leur défaite, et prend plaisir à verser leur sang goutte à goutte. De telles idées abaissent la religion à la tragédie, et font de l'Infini un dieu de théâtre.

Tels sont les ravages du Pharisaïsme dans les âmes. Après les avoir blessées dans toutes leurs facultés, et les avoir conduites de l'hypocrisie à la superstition; de la routine à la stérilité, de la lassitude au dégoût et au relâchement, il éteint en elles la dernière notion qui y était restée et qui pouvait rallumer toutes les autres; il matérialise non-seulement la doctrine enseignée par Dieu, la religion instituée par lui, mais Dieu lui-même, et crée ainsi un matérialisme et un athéisme d'autant plus funestes, qu'ils sont cachés sous les apparences du spiritualisme le plus délicat et de la foi la plus humble.

« Littera occidit, — la Lettre tue! »

*« Væ vobis, Scribæ et Pharisei hypocritæ,
« quia similes estis sepulcris dealbatis, quæ à
« foris parent hominibus speciosa, intus vero
« plena sunt ossibus mortuorum et omni spur-
« citia! — Malheur à vous, Scribes et Phari-
« siens hypocrites, parce que vous ressemblez à*

*« des sépulcres blanchis, qui au dehors parais-
« sent beaux aux hommes, mais au dedans sont
« pleins d'ossements de morts et de toute sorte
« de pourriture ! »*

CHAPITRE IV.

Les petites choses et les choses petites.

Il ne suffit pas d'avoir étudié le Pharisaïsme dans les malédictions que Notre-Seigneur Jésus-Christ a prononcées sur lui, dans les caractères que signalent en lui les maîtres de la vie spirituelle, dans les principaux éléments qui constituent son essence, enfin dans les blessures mortelles qu'il fait aux âmes. Il faut encore, par de sages réflexions, établir des règles pour diriger notre piété entre les deux abîmes qui bordent sa route, et, en évitant le Pharisaïsme, ne pas tomber dans l'excès contraire.

D'abord, une expression extérieure est nécessaire à nos sentiments religieux, parce que, comme hommes, nous n'avons pas seulement une âme, mais un corps qui sert d'extérieur et d'expression à notre âme. « Nier l'utilité des rites et des pratiques en matière de religion et de morale, c'est, disait Portalis, faire preuve de déraison et d'ineptie; car, c'est nier l'empire

des notions sensibles sur des êtres qui ne sont pas de purs esprits ; c'est encore nier la force de l'habitude... La vraie philosophie respecte les formes, autant que l'orgueil philosophique les dédaigne. Ne voir que les formes, c'est une superstition ; les mépriser, c'est ignorance et sottise¹. » Si les Pharisiens vivent terre à terre dans un matérialisme grossier, les contempteurs du culte extérieur ne sont-ils pas perpétuellement errants à travers les nuages d'une religiosité insaisissable ?

Mais, dans la piété comme dans la constitution de l'homme, l'extérieur, loin de nuire à l'intérieur, doit l'exprimer fidèlement et lui obéir avec une soumission exacte. Donc, il faut l'extérieur, mais avant tout et par-dessus tout, l'intérieur ; de telle sorte que, si l'extérieur, au lieu d'être un moyen, devient un obstacle et détourne de l'intérieur, il faut le briser dans la mesure où il est obstacle. « C'est ainsi, dit Mgr Landriot, qu'il faut tout entendre dans la religion, non-seulement l'Incarnation, mais

¹ *De l'usage et de l'abus.*

toutes les pratiques du culte, toutes les dévotions, toutes les cérémonies. Elles doivent nous faire tendre à Dieu, nous conduire au Dieu invisible, à l'adoration en esprit et en vérité, comme le fleuve conduit tout à la mer; et le fleuve qui s'arrêterait sans aller à la mer, me représente ces chrétiens qui s'arrêtent aux formes extérieures du christianisme, sans aller au fond, sans atteindre le but, qui est la Divinité dans sa forme immatérielle. « Le Christ comme homme, dit saint Augustin, doit nous conduire au Christ comme Dieu; le Verbe fait chair doit être la voie pour arriver au Verbe qui était dans le principe, Dieu en Dieu. ¹ »

Cela posé, arrivons à la question des *Petites choses*.

Si le corps, pour vivre et pour faciliter la vie de l'âme, est soumis à mille petits détails matériels, pourquoi n'en serait-il pas ainsi du culte extérieur?

Du reste, la loi des petites choses est une loi générale. Le temps, si immense qu'il soit, n'est formé que d'instantants indivisibles; l'espace, de

¹ Mgr Landriot, *le Christ de la tradition*, 7^e conférence.

points imperceptibles; la terre, d'atomes insé-
cables. En sorte que nous pouvons affirmer que
les infiniment grands ne sont que des infiniment
petits ajoutés les uns aux autres. En mathéma-
tique, que penserait-on du calculateur qui mé-
prisera le zéro et le placerait indifféremment à
droite ou à gauche des nombres, sous prétexte
qu'il n'est d'aucune valeur par lui-même? En
philosophie, ne pourrait-on pas composer un
ouvrage qui aurait pour titre : Les grands évé-
nements par les petites causes? En politique, à
quoi tiennent les triomphes et les revers? S'il
n'eût pas plu dans la nuit du 17 au 18 juin 1815,
Napoléon n'eût pas été obligé de livrer la ba-
taille de Waterloo dans l'après-midi, et alors,
n'ayant pas laissé aux Prussiens le temps de
venir aider Wellington, peut-être eût-il rem-
porté la victoire : voilà donc quelques gouttes
de pluie qui ont bouleversé la face de l'Eu-
rope! Qui ignore, d'ailleurs, le mot de Pascal :
« Si le nez de Cléopâtre eût été plus long, l'his-
toire du monde eût été changée? » — « Il
suffit d'un fil pour commencer une toile, écri-
vait Ozanam, et souvent une pierre jetée dans

les eaux devient la base d'une grande ile ¹. »

Mais, c'est surtout en religion que cette loi a son application. On le comprendra aisément, si l'on fait cette simple réflexion, que la religion est toute d'amour et de charité, et que, si rien n'est grand comme l'amour, rien n'est petit comme lui. Les choses sublimes et les riens, tels sont ses aliments nécessaires. Dieu lui-même, Dieu, l'Infini, que fait-il, lorsque par amour il veut créer le monde? Se contente-t-il de jeter les astres dans les espaces et de tracer à grands coups les grandes lignes de la terre? Non. Mais, comme on l'a dit avec tant de grâce, il descend jusqu'à la petite fleur qui se cache, et, dans sa prévoyance paternelle, il lui prépare la rosée qui doit empêcher la tige et la feuille de se flétrir, et les sucs où les racines iront puiser leur vie. Il n'est pas jusqu'à la petite fontaine que le voyageur découvre dans l'obscurité de la forêt, à laquelle le Verbe ne communique sa limpide fraîcheur.

Et dans l'ordre surnaturel, à quels détails ne descend-il pas! Qu'est-ce que les sacrements

¹ Ozanam, *XVII^e lettre*.

de son Église, sinon sa propre vie pénétrant jusque dans les profondeurs les plus intimes de la nôtre, sous les humbles apparences des choses les plus simples ? Et, après nous avoir donné l'exemple par ses actes, que nous enseigne-t-il dans les saints Livres ? « Celui qui méprise les petites choses, tombera peu à peu ¹. Une petite fontaine est devenue un grand fleuve ². Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé ; c'est la plus petite de toutes les semences ; mais lorsqu'elle a crû, elle est plus grande que toutes les plantes, et devient un arbre, dans les rameaux duquel les oiseaux du ciel viennent se reposer ³. Le ciel et la terre passeront plutôt qu'un seul point de la loi n'en soit effacé ⁴. Celui donc qui violera un de ces moindres commandements et enseignera ainsi aux hommes, sera le dernier dans le royaume des cieux ; et celui qui les gardera et enseignera ainsi aux hommes, celui-là sera appelé grand

¹ *Ecclésiastique*, ch. XIX, v. 1.

² *Esther*, ch. XI, v. 10.

³ *Evangile selon saint Mathieu*, ch. XIII, v. 32.

⁴ *Evangile selon saint Luc*, ch. XVI, v. 17.

dans le royaume des cieux ¹. Qui est fidèle en chose de peu, est fidèle aussi dans les grandes ; et qui est infidèle en chose de peu, est infidèle aussi dans les grandes ². Courage, serviteur bon et fidèle ; parce que vous avez été fidèle en chose de peu, je vous confierai beaucoup ; entrez dans la joie de votre maître ³. Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu ⁴. »

Ne craignons donc pas les détails de la religion : s'ils ne sont pas la sublimité de l'amour, ils en sont la tendresse et le charme de chaque jour.

Bien que la pratique des grandes choses rende l'homme meilleur, elle peut quelquefois le rendre mauvais, en lui inspirant de l'orgueil et de la dureté ; tandis que la pratique des petites choses, en nous maintenant dans l'humilité et la douceur, répand, au milieu des âpretés de notre vie intime et de notre vie extérieure,

¹ *Évangile selon saint Mathieu*, ch. v, v. 19.

² *Évangile selon saint Luc*, ch. xvi, v. 10.

³ *Évangile selon saint Mathieu*, ch. xxv, v. 23.

⁴ *1^{re} Épître de saint Paul aux Corinthiens*, ch. x, v. 31.

cette fraîcheur que les brins d'herbe et les gouttes de rosée répandent entre les rochers ardu et secs. Souvent n'est-ce pas par de petits soins que l'on fait ressortir l'élégance d'une parure? De même, c'est par de petits détails que l'on rehausse la beauté d'une vie chrétienne.

Du reste, ce serait une erreur de croire que les petites choses sont dénuées de grandeur. La plus grande chose, c'est de faire grandement les petites. Faire un grand sacrifice qui ne dure qu'un moment, c'est de l'héroïsme à demi; mais accomplir ces petits sacrifices de tous les jours et de toutes les heures, et les poursuivre, sans fléchir, jusqu'au terme de la vie à travers toutes les monotonies qu'ils engendrent, c'est l'héroïsme parfait. Les petites actions ainsi faites valent l'accomplissement de grands devoirs; et l'homme qui travaille de la sorte, bien qu'il n'ait dans ses mains qu'une argile grossière, exécute cependant une œuvre divine: il fait, comme on l'a dit, « le plâtre de l'éternelle beauté ¹. »

¹ M. l'abbé Gerbet, *le Dogme générateur de la piété catholique*, ch. v.

Que d'énergie ne faut-il pas, en effet, pour se taire quand on éprouve le besoin de dire une parole malicieuse ou une parole emportée, pour oublier une injustice reçue, vaincre un mouvement d'antipathie, écouter avec patience un parleur ennuyeux, avoir des égards pour les personnes oubliées, prévenir les désirs de ses supérieurs et surtout de ses inférieurs, rendre leur fardeau plus léger, leur joie plus vive, leurs chagrins moins amers, renoncer à ses occupations pour être utile à autrui, se prêter de bonne grâce à un divertissement souvent plus pénible que le plus aride travail, se mettre au point de vue des autres, faciliter avec bonté l'exécution de leurs projets ! Que d'énergie ne faut-il pas pour supporter toutes ces petites souffrances joyeusement, comme si elles étaient des plaisirs et non des devoirs, et surtout pour ne s'en vanter jamais ! Le sourire constant et l'affabilité perpétuelle supposent peut-être l'abnégation la plus parfaite. Aussi toutes ces petites vertus, que l'on a comparées à de modestes violettes embaumant le foyer domestique, formeront-elles un jour un diadème de gloire sur le front

de celui qui les aura constamment cultivées.

Enfin, si les petites choses sont pleines de charme et de grandeur, elles ne sont pas moins pleines d'utilité : car ce ne sont pas les grandes qui sont l'ordinaire de la vie. Dieu, qui est infiniment bon, voyant notre faiblesse, s'est contenté de « nos petites besognes », comme dit saint François de Sales ; et dès lors, ce qui nous importe le plus, c'est la perfection dans la pratique des petites choses. C'est une des belles pensées de Joubert, que « faire les plus petites choses par les plus grands motifs et voir dans les plus petits objets les plus grands rapports, voilà le grand moyen de perfectionner en soi l'homme sensible et l'homme intellectuel. »

Si l'homme était doué d'une nature perpétuellement héroïque, peut-être y aurait-il lieu d'attaquer la religion dans quelques pratiques de son culte extérieur. Mais il faut se rappeler que la religion n'est point faite pour l'humanité telle qu'on la rêve, mais pour l'humanité telle qu'elle existe ¹. Or, l'humanité, selon saint Augustin, est « un grand malade couché d'une

¹ Mgr Landriot, *la Femme pieuse*, xi^e entretien.

extrémité du monde à l'autre ¹. » Pourquoi donc traiter d'absurdes et de contraires à la dignité de l'homme, toutes ces pratiques de piété, qui sont comme les appareils de la science, les bandelettes, les béquilles et les instruments de la chirurgie ? Pourquoi se moquer du pauvre, qui ramasse dans la forêt les petites branches sèches, tombées des arbres, et avec lesquelles il se réchauffera sous son toit de chaume ? Pourquoi s'irriter contre ces petits oiseaux qui, ne pouvant voler, bien qu'ils aient des ailes, se contentent de sautiller de branche en branche ?

Mais quoi ! dira-t-on, un philosophe avait pour devise ces deux mots : « Vaste monde et large vie » ; et des chrétiens vivaient dans des mesquineries ! Dieu a dit aux Juifs : Je vous ai portés comme l'aigle porte ses aiglons ; et dans le christianisme, à cet âge du monde où souffle avec véhémence le vent de l'Esprit d'amour, les âmes, au lieu d'être portées, seraient écrasées !

Cette plainte aurait une raison d'être, si les petites choses étaient des choses petites. Mais il

¹ Saint Augustin, *Sermon LXXXVII*, n. 13.

n'en est rien. Les petites choses se concilient avec les idées élevées, les choses petites les excluent. Les petites choses nous révèlent les grandes, parce qu'elles n'en sont que les parties; les choses petites nous les cachent, semblables à ces arbres qui, à force d'être vus isolément, nous empêchent de voir la forêt. Celles-là sont des grains de sable qui peuvent être utiles à la construction de l'édifice; celles-ci, des grains de poussière bons seulement à être jetés au vent. Pratiquer les premières, c'est descendre à des détails; pratiquer les secondes, c'est s'abaisser à des niaiseries. Là, ce sont des ornements sérieux; ici, des colifichets de mauvais goût. Celles-là ressemblent à des fils réunis en faisceau, qui soulèvent doucement nos résolutions pour en aider l'accomplissement; celles-ci, à des fils qui les retiennent à terre et les empêchent d'être mises en pratique. Avec les petites choses, on peut avoir une piété sévère, mais on se guérit; avec les choses petites, on peut avoir une piété mignonne que comprendraient les dames chinoises, mais on s'estropie.

En un mot, ne craignons pas les petites vertus,

mais craignons les petits péchés. Les petites vertus nous habituent au bien en nous le faisant aimer, tandis que les petits péchés nous habituent au mal sans nous le faire détester. C'est pour les petites vertus que Jésus-Christ a dit : « Serviteur bon et fidèle, parce que vous avez été fidèle en chose de peu, je vous confierai beaucoup ; entrez dans la joie de votre maître. » C'est contre les petits péchés qu'il s'est écrié : « Parce que tu n'es ni froid ni chaud, mais tiède, je te vomirai de ma bouche. » De là, sans doute, cette parole du P. Faber : « Il y a dans les fautes des personnes pieuses je ne sais quoi de petit, de mesquin, qui nous fait quelquefois désirer de voir à leur place les grands péchés du monde¹ » ; et cette autre : « Celui qui n'a fait qu'une faute s'en souvient toute sa vie, tandis que ceux qui en font tous les jours l'oublient l'instant d'après. » A quoi il faut ajouter que le meilleur serait de n'en pas faire du tout.

Mais, dira-t-on encore, comment, avec notre légèreté habituelle, empêcher les petites choses

¹ Le P. Faber, *Progrès*, t II, ch. 21, p. 195.

de devenir des choses petites? Car, si leur différence est grande en théorie, leur ressemblance n'est-elle pas plus grande encore en pratique?

Le moyen de résoudre cette difficulté, c'est d'unir le réel à l'idéal.

CHAPITRE V

L'Idéal et le Réel.

Lorsqu'on étudie l'homme, soit dans l'histoire, soit dans le spectacle plus modeste des détails journaliers de la vie, on constate bientôt que son existence n'est qu'une perpétuelle oscillation : tantôt il se jette à gauche, tantôt il réagit à droite, rarement il sait se tenir, par la possession de lui-même, dans le juste milieu.

Et les siècles sont comme les hommes. Celui dans lequel nous vivons nous en offre un exemple frappant : autant il a été rêveur et enthousiaste dans sa première partie, autant dans sa seconde il est réaliste, positif, et souvent matérialiste. Aussi nous, qui héritons de ces deux tendances extrêmes et contradictoires, vivons-nous tourmentés entre des mirages qui nous séduisent et des réalités qui nous répugnent.

Cependant, la vertu véritable ne se trouve

qu'à ce point central, où l'on n'est ni trop d'un côté ni trop d'un autre, et où s'embrassent dans la paix intérieure l'idéal et le réel : en effet, l'idéal qui ne pourrait pas se réaliser ne serait qu'une chimère, et la réalité qui ne pourrait pas s'idéaliser ne serait qu'un positivisme grossier, un terre à terre sans horizon. Il nous faut à la fois la terre sous nos pieds et le ciel sur nos têtes.

D'abord, « en toutes choses il faut l'étoile. »

Pour juger exactement de la nécessité d'une chose, on peut se placer à trois points de vue : celui de l'utilité, celui du bonheur, et celui de la dignité.

Or, l'expérience quotidienne ne nous enseigne-t-elle pas qu'en définitive ce sont les choses les plus nobles et les plus élevées qui sont précisément les plus utiles, par cela même qu'elles seules permettent à nos facultés de s'épanouir dans toute leur plénitude ? L'expérience quotidienne ne nous enseigne-t-elle pas également que c'est en poursuivant notre idéal, que nous trouvons nos joies les plus vives ? et au contraire, qu'il n'y a qu'ennui et dégoût dans toutes ces réalités qui ne sont que des choses, et que,

lorsqu'on ne lève pas les yeux en haut, la vie n'est plus qu'une rotation machinale et le retour perpétuel des mêmes banalités? Comme tout alors se rapetisse et s'assombrit! Comme on aperçoit d'avance l'inanité de tous ces désirs qui nous remplissent en vain de leur agitation violente! Comme on sent la misère de tous ces bonheurs qui sont si charmants quand on les espère, et si vides quand on les a goûtés!

Et l'idéal que réclament notre intérêt et notre bonheur, notre grandeur ne le réclame pas moins. Mieux que les plantes, nous aspirons à nous élever, et l'élévation vraie n'est pas autre chose que le rapprochement vers l'idéal. Il n'y a que les profanes, disait Platon, qui ne voient que ce qu'ils tiennent dans leurs mains. Les hommes nobles voient davantage ce qu'ils tiennent dans leur cœur; et que tient-on dans son cœur, sinon l'idéal de sa vie? Oui, il faut renouveler et rafraîchir la vérité : « Tout en étant observée et respectée, il lui faut je ne sais quoi qui l'accomplisse et qui l'achève, qui la rectifie sans la fausser, qui l'élève sans lui faire perdre terre, qui lui donne tout l'esprit qu'elle peut

avoir sans cesser un moment de paraître naturelle, qui la laisse reconnaissable à tous, mais plus lumineuse que dans l'ordinaire de la vie, plus adorable et plus belle. »

Telle est donc la loi des individus : il leur faut un idéal au nom de leurs intérêts, au nom de leur félicité, au nom de leur dignité. C'est aussi la loi des peuples. Quel est, en effet, le peuple le plus civilisé, le plus sérieusement chrétien, sinon celui qui se fait la plus haute idée du vrai, du beau, du bien, du juste ? Qu'est-ce que les chefs-d'œuvre dans les lettres et les arts, la perfection dans les lois et les mœurs, sinon l'application et le triomphe d'un idéal ? Au contraire, qu'est-ce qu'un peuple arriéré, ignorant, misérable, antichrétien, sinon un peuple qui s'attache à des idées fausses, rampe dans la grossièreté, et persiste dans ses abus et sa décrépitude ?

Or, si l'idéal est la vie des individus et des nations, il est manifeste que nous ne devons jamais nous en départir.

Toutefois, le réel ne nous est pas moins indispensable.

« Nul esprit bien fait, a dit un philosophe, ne peut se dérober aux conditions de la vie. » Dans l'ordre scientifique, pourquoi tant de découvertes et de progrès ? Parce qu'on en a appelé aux faits. — « Les faits gênent l'esprit », disait un jour un idéologue. — « Heureuse gêne, répliqua un savant ; on ne la sent que lorsqu'on allait s'égarer. » Et ce qui est vrai dans l'ordre scientifique, est vrai dans tous les autres ordres. Dès lors, pourquoi n'en serait-il pas ainsi dans la religion ? Oui, la piété qui se tient en dehors du réel est une piété étrangère à notre nature ; une piété fastidieuse, qui n'entre pas dans l'usage de la vie, qui ne touche personne, parce que personne ne se retrouve en elle ; une piété fatigante, qui rend notre existence agitée sans la rendre active ; enfin, une piété destructive, qui, après nous avoir désenchantés, en nous conduisant à des îles fortunées qui n'étaient que des îles imaginaires, nous abat et nous laisse périr misérablement, au milieu de ces mêmes flots qui devaient nous porter au vrai rivage et nous sauver. Oui, l'idéal, quelque noble qu'il semble, n'est une vérité qu'à la condition de

reposer sur le réel : c'est une cime qui plonge dans l'azur du ciel ; mais pourquoi cette cime est-elle si ferme et si fière dans sa hauteur et son élan, sinon parce qu'à sa base elle est vigoureusement enracinée dans la terre ? Acceptons donc le réel, et entrons dans le positif. Sachons agir selon nos vrais moyens, à notre place et à notre rang. Là seulement est l'ordre, là seulement le calme. « J'aime ce qui est, écrivait M^{me} Swetchine à une de ses amies, parce que c'est le vrai. » Il faut du courage, sans doute, pour prendre une telle décision et la réaliser ; souvent on a la plante des pieds trop délicate pour marcher sur ce sol dur, froid et rocailleux des réalités ; néanmoins il le faut, dût-on s'ensanglanter.

Nous pouvons donc conclure que, pour être dans le vrai et dans le bien, il est nécessaire d'unir l'idéal au réel et le réel à l'idéal.

Mais ce n'est là que constater la nécessité du problème. Essayons maintenant de le résoudre, en cherchant ce qu'est l'idéal et ce qu'est le réel.

D'abord, qu'est-ce que l'idéal ? Comme l'in-

dique le mot grec, l'*idéal*, c'est le type, c'est cette forme sublime, aérienne, baignée dans une lumière éblouissante, qui plane sur nos âmes pour en faire à la fois les délices et le tourment. Évidemment, cette forme, cette perfection est personnelle : car, si elle n'était pas personnelle, comment serait-elle digne d'être le type de notre personne et de notre vie personnelle? Arrière donc cet idéal impersonnel, vague et insaisissable des panthéistes, qui n'est que la réunion chimérique des éléments matériels dispersés, qui gémit avec le vent, se plaint avec la vague, soupire avec la brise, gronde avec la foudre, et s'envole sur les ailes des nuages. Non que nous méprisions ces phénomènes poétiques; mais, tout en les admirant, nous voulons plus encore. Nous voulons toute la beauté créée, mais nous voulons avec elle la beauté incréée, éternelle, infinie. L'idéal, c'est Dieu. Or, pour les chrétiens, Dieu est personnellement en Jésus-Christ. Jésus-Christ, voilà donc la sagesse, la vérité, la puissance, la bonté, la vie, l'immortalité! Jésus-Christ, voilà l'homme, l'exemplaire parfait, le type, l'idéal même de l'humanité!

Ensuite, qu'est-ce que le réel? Le réel, c'est nous, c'est notre nature avec les exigences, soit individuelles, soit sociales, de la vie actuelle. Par conséquent, ce n'est pas seulement le corps, mais le corps et l'âme; ce n'est pas seulement l'individu, mais l'individu et la société; ce n'est pas seulement la société domestique, mais aussi la société civile et la société religieuse. Le réel, c'est donc d'abord chacune de ces choses, prise séparément, avec tous les détails que comporte sa nature particulière; puis, l'ensemble de ces mêmes choses, avec tous les rapports qui naissent de leur rapprochement et de leur pénétration mutuelle.

Donc, l'union de l'idéal et du réel, c'est Jésus-Christ, Verbe de Dieu, prenant place dans le corps de l'homme, dans son âme, dans la famille, dans la société, dans la religion, et dans les rapports mutuels de toutes ces choses: dans le corps de l'homme, pour en faire un autre Parthénon, c'est-à-dire un temple à la fois consacré à la pureté et plein de grâce et de majesté: dans l'âme, pour souffler dans l'intelligence le souffle de la foi, dans le cœur le souffle

de l'espérance et de la charité, ce triple souffle qui s'appelle l'Esprit sanctificateur : dans la famille, pour remettre sur le front du père le rayon de la sagesse, sur les lèvres de la mère le sourire de la tendresse, dans les yeux de l'enfant le charme de l'obéissance et de la modestie : dans la société, pour apprendre aux rois ce qu'est l'autorité, aux peuples ce qu'est la liberté : enfin, dans la religion, pour réaliser ce vœu de Jésus-Christ : « Père saint, qu'ils soient un, comme nous sommes un ! »

L'union se fait par l'addition des deux termes, et non par la soustraction de l'un d'eux. L'union de l'idéal et du réel, ce n'est donc pas la négation de la nature ni d'aucune des choses que Dieu a mises dans la nature ; mais c'est la grâce pénétrant la nature et tout ce qui est dans la nature.

L'union se fait par le rapprochement et non par la fuite. L'union de l'idéal et du réel, ce n'est donc pas l'homme maudissant la terre et fuyant les conditions spirituelles et matérielles, individuelles et sociales, de la vie présente ; mais c'est l'homme faisant descendre le ciel sur la

terre. Celui qui, étant sorti de lui-même par la pensée, s'est élevé jusqu'à Jésus-Christ, n'a rempli que la première et la plus douce moitié de son travail. Il faut encore qu'il en redescende, mais qu'il en redescende sans le quitter, qu'il le ramène avec lui dans les détails pratiques de la vie et jusque dans les devoirs les plus humbles de chaque jour et de chaque heure. Telle est la grande difficulté de la vie chrétienne. Il est facile, en effet, de faire entrer le fini dans l'infini, le moins dans le plus : mais est-il facile de faire pénétrer l'infini dans le fini ? Il est facile de nous retrancher en Dieu, d'établir notre vie dans la sienne ; car alors, c'est lui qui, pour ainsi dire, nous cède le terrain, et nous qui l'occupons : mais est-il facile d'établir la vie de Dieu dans la nôtre, c'est-à-dire sa pensée infinie dans notre pensée finie, son amour incommensurable dans notre amour égoïste, sa volonté sainte dans notre volonté rebelle, ses actes parfaits dans nos actes imparfaits, suivant ce mot de saint Paul : « Je vis, non pas moi, mais le Christ en moi » ?

Suffit-il d'avoir, comme dit saint Grégoire de Nysse, « les ailes vigoureuses de l'aigle, afin de

traverser ces toiles d'araignée qu'on appelle les choses humaines et de les briser par le seul mouvement de notre vol rapide ¹ » ? Malheureusement les choses humaines ne sont pas toujours des toiles d'araignée, mais quelquefois des mailles de fer. Malheureusement encore, nous devons moins les briser que passer à travers : il est facile de rompre, il est difficile de dénouer. Les détails de la vie sont inévitables ; ils viennent donc de plus haut que nous : alors, de quel droit les briser ? Du reste, détruire n'est pas vaincre. Si donc nous voulons triompher des mille petites difficultés de la vie, ne cherchons ni à les détruire ni à les fuir ; nous ne pouvons ni l'un ni l'autre : mais pénétrons-les de la divine présence de Celui qui nous les impose. De cette façon tout s'embellira, parce que tout se colorera de Jésus-Christ ; et notre vie, quelque ordinaire qu'elle puisse nous paraître, deviendra semblable à ces paysages simples qu'on regarde toujours avec transport, lorsque le soleil les transfigure de ses rayons.

Pour rendre pratique cette science si impor-

¹ *In Psalm., tract. I, c. VIII.*

tante de la compénétration de l'humain par le divin, efforçons-nous simplement de n'accomplir nos actes les plus minimes qu'avec de grands sentiments. Quand on est grand soi-même, on grandit ce qui est autour de soi : « La grandeur, a dit une femme célèbre, est partout pour ceux qui portent cette faculté en eux-mêmes ; et ce n'est pas une illusion qu'ils nourrissent, c'est une révélation de ce qui est en réalité dans la nature d'une manière plus ou moins exprimée. »

CHAPITRE VI

Le travail de Spiritualisation chrétienne et les Formalistes.

I. — Jésus-Christ, avons-nous dit, a établi le spiritualisme contre le matérialisme, et universalisé ce spiritualisme, en le dégageant des étrointes du particularisme judaïque.

Celui-là donc qui veut être un vrai disciple de Jésus-Christ, doit, lui aussi, s'imposer ce double travail. Nous nous en sommes convaincus indirectement, en étudiant les ravages du matérialisme pharisaïque dans les âmes. Il faut maintenant nous en convaincre directement, en méditant cette parole de Jésus-Christ : « Vient l'heure, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car ce sont là les adorateurs que le Père cherche ¹. »

Il les *cherche*, Lui, la Sagesse infinie, le Père

¹ *Evangile selon saint Jean*, ch. iv, v. 23.

tout-puissant ! C'est donc qu'ils sont rares et difficiles à trouver.

« Pour ce qui est de l'obligation d'adorer Dieu en esprit et en vérité, il y a, dit Bossuet, tant de vérités renfermées en ce peu de mots, que je m'y perds. »

La plus sûre manière d'expliquer l'Évangile, c'est de l'expliquer par lui-même. Or, nous y lisons cette autre parole de Jésus-Christ à ses disciples : « Il vous est utile que je m'en aille ; car si je ne m'en vais pas, le Paraclet, l'esprit de vérité, ne viendra point à vous ¹. »

Qu'est-ce que ce départ de Jésus-Christ ?

S'agit-il de Jésus-Christ comme Dieu ? Non ; car Dieu, étant partout, ne peut fuir nulle part. En outre, l'Esprit-Saint procède du Fils : il ne peut donc se trouver que là où est le Fils ; et dès lors, si Jésus-Christ, qui est le Fils, pose son absence comme condition nécessaire de la présence de l'Esprit, il est évident qu'il ne s'agit pas de l'absence de Jésus-Christ comme Dieu.

Il s'agit donc de la disparition de Jésus-Christ comme homme.

¹ *Évangile selon saint Jean*, ch. xvi, v. 7, 13.

Pour la bien comprendre, il faut savoir, avant tout, qu'il y a, d'après saint Cyrille d'Alexandrie, deux connaissances de Jésus-Christ : une connaissance petite dans les petits esprits, et une connaissance grande dans les grands ¹. La connaissance petite est celle qui adhère principalement à l'humanité de Jésus-Christ ; la connaissance grande est celle qui adhère principalement à sa divinité.

Rien n'est, en effet, plus logique. Car, le but de Dieu dans l'incarnation a été de nous faire arriver à sa divinité par son humanité ; de telle sorte que l'humanité en Jésus-Christ n'a été qu'un moyen de rendre la Divinité plus accessible, soit à notre esprit, soit à notre cœur. Or, le rôle de tout moyen est de disparaître, quand sa tâche est remplie ; parce que, s'il ne disparaissait pas, s'il voulait encore attirer sur lui les regards, cette évidence dans laquelle il persisterait mettrait dans l'ombre le terme pour lequel il était fait ; et cette substitution de lui-même à l'objet qu'il devait manifester, serait la destruction de l'harmonie des choses. Donc, l'humanité

¹ « *Cognitio parva in parvis, magna vero in magnis.* »

de Jésus-Christ, après nous avoir révélé la Divinité, doit s'effacer et disparaître ; elle le doit, sous peine de se substituer à la Divinité elle-même, sous peine, par conséquent, de nous détacher de l'esprit et de nous enchaîner dans la lettre : car, la lettre en Jésus-Christ, c'est l'humanité ; et l'idée, idée substantielle et infinie de laquelle procède le Souffle de l'amour infini, c'est le Verbe. « Il vous est utile que je m'en aille, car si je ne m'en vais pas, mon esprit ne pénétrera point en vous. »

Cette doctrine est tellement importante par les conséquences qu'on doit en tirer, qu'il faut d'abord nous la rendre lumineuse par l'enseignement des principaux docteurs de l'Église.

« Il en est, dit saint Augustin, qui dans le Christ voient le Verbe ; ce sont les spirituels et les parfaits ; c'est le vrai jour de la vie chrétienne. D'autres s'arrêtent surtout à la foi du crucifié ; ce sont les enfants ; ce sont des chrétiens encore charnels ¹... Jésus-Christ n'a fait que passer dans sa vie mortelle, de peur que nous n'adhérions avec faiblesse à des choses

¹ Saint Augustin, in *Psalm. LXXIII.*

sensibles et passagères. Sa volonté est que nous traversions à la hâte et avec allégresse les mystères de son existence temporelle, pour arriver au Verbe... Nous devons donc nous servir de l'humanité du Christ, en nous y attachant non pas avec une affection qui demeure, mais plutôt par un amour qui passe pour aller plus loin. Nous devons en user comme d'un chemin, d'un véhicule ou de tout autre instrument ¹... L'humanité du Christ est un coursier que nous montons pour nous élever au Verbe ²... Pour recevoir le Christ d'en haut, élevez-vous par la pensée au-dessus de tout ce qui a été fait, au-dessus de toute créature, de tout corps, de tout esprit créé; planez au-dessus de toute chose; c'est ainsi que s'est élevé saint Jean pour atteindre le Verbe qui était en Dieu dès le principe ³... Saisir le Verbe par l'esprit, c'est la vraie manière de saisir le Christ ⁴. »

Saint Cyrille d'Alexandrie n'est pas moins

¹ Saint Augustin, *De doct. Christi*, lib. I, n. 37, 38.

² *Ibid.*, *Serm. CXIX*, n. 7.

³ *Ibid.*, in *Joan.*, tract. XXXVIII, n. 4.

⁴ *Ibid.*, tract. XLVIII, n. 11, « Mente Verbum apprehendere hoc est Christum recte apprehendere. »

clair que saint Augustin : « Remarquez d'abord, dit ce grand Docteur, que saint Paul s'indigne, en voyant ses auditeurs s'en tenir toujours aux premiers éléments. Remarquez ensuite, ajoutait-il, que saint Paul appelle éléments, alphabet, la science de l'humanité du Christ : car, on enseigne d'abord aux âmes le côté humain du Christ, comme on enseigne d'abord les lettres dans les écoles ¹. »

Saint Grégoire le Grand exprime la même pensée : « On monte la colline du Seigneur, dit-il, lorsqu'on fait des progrès dans la science spirituelle, et qu'on apprend à connaître le Rédempteur non point dans la plaine de son humanité, mais sur les hauteurs de sa divinité; alors on arrive au sommet de la science, on connaît le Rédempteur d'une manière sublime, on l'aime d'une manière ineffable ². »

Saint Thomas enseigne également la même doctrine : « Nous sommes d'abord, dit-il, nourris du lait qui est le Verbe fait chair, afin de croître et de pouvoir ensuite nous nourrir du

¹ Saint Cyrille, in *Epist. ad Hæbr.*, ch. v, v. 2.

² Saint Grégoire, in *I Reg.*, lib. IV, n. 17.

pain des anges, qui est le Verbe dans le principe en Dieu ¹. »

Saint Bernard emploie sur ce sujet des expressions d'une étonnante énergie : « L'humanité du Christ, dit-il, est comme le foin que doivent ruminer les commençants, *fœnum, pabulum jumentorum*, jusqu'à ce que, transformé par l'Homme-Dieu et sorti des régions de l'animalité, le chrétien puisse dire avec saint Paul : Si j'ai connu le Christ selon la chair, maintenant je ne le connais plus ². »

Il est vrai qu'à ce texte de saint Paul on peut objecter cet autre du même Apôtre : « Je n'ai voulu savoir au milieu de vous que Jésus et Jésus crucifié. » — Mais saint Augustin répond que saint Paul, au lieu de dire d'une manière absolue : Je n'ai voulu savoir que Jésus-Christ crucifié, dit : Je n'ai voulu savoir *au milieu de vous* que Jésus crucifié, parce que les Corinthiens auxquels il s'adressait étaient des hommes grossiers, qui ne pouvaient comprendre les questions

¹ Saint Thomas, *Somme théologique*, 2.2, q. 189, art. 1, ad 4.

² Saint Bernard, *in Cant.* S. XXXV, n. 4.

élevées sur la Divinité. — Et cette réponse de saint Augustin n'est autre que la réponse même d'Origène, dont voici les paroles textuelles : « A ceux qu'il savait incapables de s'élever, l'Apôtre écrivait : Je ne veux savoir au milieu de vous que Jésus et Jésus crucifié. A ces esprits grossiers, il ne prêchait pas le Christ comme Sagesse de Dieu ; car ils n'auraient pas pu comprendre la doctrine ainsi expliquée, ils n'entendaient que la doctrine de la croix. Mais aux parfaits, l'Apôtre prêchait le Christ, comme Sagesse éternelle du Père ¹. »

Que faut-il de plus clair ?

Donc, si Jésus-Christ disparaît dans sa chair, nous devons, nous aussi, disparaître dans la nôtre : en sorte que, l'essence même de l'esprit de Jésus-Christ, c'est la spiritualisation de la religion tout entière, non-seulement de sa part, mais de la nôtre ; c'est la spiritualisation dans la manière de penser et de croire, dans la manière d'aimer, dans la manière d'adorer, c'est-à-dire dans l'interprétation du dogme et de la

¹ Origène, *in Exod.*, hom. XII, n. 4.

morale, comme dans la pratique du culte. Cette spiritualisation doit s'effectuer, d'abord, par la destruction du matérialisme païen et du formalisme pharisaïque, quelles que soient les sources desquelles l'un et l'autre nous arrivent; ensuite par l'impression de la Divinité qui doit être, selon saint Cyrille, gravée sur nos âmes en caractères immenses, *donec magni atque immensi Divinitatis characteres paulatim in mentibus imprimantur.*

II. — Afin de bien comprendre cette conclusion, orientons-nous d'abord, et distinguons les faits et les principes.

Trois écoles se disputent la vérité sur ce point.

L'une, sous prétexte de spiritualiser complètement le culte religieux, rejette tout à fait les pratiques extérieures. Ce sont, dit-elle, « des amusoires dont on paist le peuple. »

Une autre, au contraire, sous prétexte que le spirituel se voit peu et qu'il a de grandes analogies avec le chimérique, se jette dans l'extrême opposé. Ce qui la préoccupe, ce sont les cérémonies du culte, bien plus que le culte lui-même;

ce sont les signes, bien plus que les choses signifiées. Oubliant que ces cérémonies et ces signes ne sont que des sacramentaux, elle en fait la plupart du temps des sacrements, des signes qui possèdent vraiment en eux-mêmes une vertu régénératrice et vivificatrice. Pour elle, le sublime de la piété, c'est l'extérieur amoncelé sur l'extérieur : plus il y en a, plus on est héroïque. Tels sont les vrais sommets de la sainteté ; c'est là, sur ces hauteurs, que sont les nids d'aigle. Une statue dans ses habits neufs, voilà son Dieu ; une médaille scrupuleusement baisée à certaines heures, voilà sa piété.

Il suffit de réfléchir un instant, pour se convaincre des abîmes que creusent ces deux écoles. Là, c'est l'idéalisme, la rêverie ; ici, le matérialisme, et même le fétichisme. Là, c'est le paganisme des esprits cultivés ; ici, le paganisme des esprits grossiers. Les uns et les autres détruisent la religion, par des moyens différents, il est vrai, mais par des moyens infail- libles.

Si donc nous aimons Dieu vraiment, il faut faire partie du petit nombre des adorateurs que

cherche le Père; qui fuient les exagérations, quelles qu'elles soient; qui travaillent à la découverte du juste milieu; en un mot, qui consacrent tout ce que Dieu leur a donné d'énergie et de générosité à équilibrer leur vie et à concilier l'extérieur avec l'intérieur. Cette troisième école possède seule l'esprit de Jésus-Christ; c'est l'école chrétienne par excellence.

Quatre principes lui servent de base.

Premièrement, il est nécessaire que la religion se manifeste extérieurement. — L'homme, en effet, a un corps. Ce corps doit glorifier Dieu selon le mode d'action qui lui est départi. Il est donc évident que l'homme ne saurait, sans renier son corps, renier le culte extérieur. L'existence du corps et la nécessité du culte extérieur sont des vérités connexes, que nul ne saurait séparer. — Du reste, ce n'est pas seulement le vrai qui réclame en faveur du culte extérieur, c'est encore le beau et le bien. C'est le beau : car, qu'y a-t-il de plus aimable que ces dévotions populaires que l'Église permet, qu'elle bénit, et qui naissent au pied de la Croix comme les fleurs au pied du chêne? C'est le

bien : car, par leurs formes attrayantes et par les émotions qu'elles font naître, ne prétendent-elles pas une énergie à la vérité qu'elles recouvrent? Ne nous font-elles pas admirer et aimer ce qu'elles nous enseignent, et peu à peu ne nous amènent-elles pas à pratiquer ce qu'elles nous font aimer?

Toutefois, ce n'est pas assez de l'extérieur, il faut encore l'intérieur : car, si nous avons un corps, nous avons aussi une âme. Non ! ce n'est pas assez de « ces devoirs faciles qui ne sont souvent que de simples bienséances, de ces pratiques officielles, de ces patronages qui ne coûtent guère à la richesse, qui se concilient avec le luxe, qui sont même l'apanage recherché de l'élégance. » Ce n'est pas assez de ces vertus de parade, semblables à ces couches légères d'un brillant métal, qui recouvrent une matière quelquefois grossière.

Il faut davantage.

Outre les dévotions extérieures, il faut la dévotion intérieure. Outre les actes d'un jour et les apparences d'un moment, il faut les réalités qui durent, les réalités invisibles de l'âme.

L'âme, voilà le premier temple du vrai Dieu ! La vertu, ce sentiment qui fait qu'on se trouve bien dans la vérité, alors même que la vérité nous contrarie, voilà l'essence de la vraie religion ! La pensée et l'amour, voilà les deux mouvements de la véritable vie. — « *Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus* ¹. » Je conduirai l'âme dans la solitude, dit le Seigneur, et je parlerai à son amour. — « *Veni, dilecte mi, egrediamur in agrum* ². » Viens, ô mon ami, sortons, allons ensemble dans ces régions solitaires, dans ces champs d'azur de la pensée, où les bruits du monde corrompu ne se font plus entendre ; là, dans le silence des choses inférieures, mon cœur se révélera au tien. — « *Mane surgamus* ³. » Levons-nous à cette heure où la rosée scintille sur le gazon, où la fraîcheur et les parfums du matin remplissent l'atmosphère ; c'est-à-dire, viens à cette heure où ton âme ne s'est pas encore dissipée au contact du monde, je ferai descendre sur elle la rosée du

¹ *Osée*, ch. II, v. 14.

² *Cantique*, ch. VII, v. 11.

³ *Ibid.*, v. 12.

ciel, et avec ma grâce j'épancherai sur elle ma fraîcheur et mes parfums. — Telle est la vie spirituelle, celle dans laquelle l'homme donne à Dieu ce qu'il est réellement, et non ce qu'il semble être.

Un troisième principe se présente naturellement à nous. Si, en effet, la piété extérieure est à la piété intérieure comme le corps est à l'âme, il est certain que la piété extérieure, loin d'être un obstacle à la piété intérieure, doit lui être un aide, de même que le corps ne doit jamais nuire à l'âme, mais toujours la secourir. Ils se trompent donc, ceux qui, sous prétexte de marcher beaucoup et plus vite, soulèvent partout la poussière sous leurs pas : car, cette poussière finit soit par les aveugler, soit par leur dérober la vue du ciel. Ils se trompent également, ceux qui, dans l'intention de ne pas laisser leur âme défaillir en chemin, se munissent de toute espèce d'aliments, se chargent de toutes les dévotions possibles, oubliant que les dévotions accumulées sans discernement étouffent la dévotion, et que tout poids trop lourd écrase, fût-il de pierre ou d'or. On l'a dit avec raison : « Tous ces raffine-

ments de la piété sont les friandises de la conscience, et la gâtent aussi sûrement que l'abus des sucreries affadit l'estomac. » Alors les substances véritablement nutritives deviennent insupportables. L'âme rejette ce qui lui serait utile, pour ne s'assimiler que ce qui lui est agréable. Elle brise, au gré de ses goûts et même de ses caprices, l'ordre des choses saintes, mettant au premier rang les pratiques qui la laissent ce qu'elle est, et en dernier lieu celles qui la feraient ce qu'elle doit être. Jésus-Christ est trop Dieu pour qu'elle s'en trouve satisfaite ; et, sous prétexte d'arriver plus sûrement à lui par d'autres médiateurs, elle porte avant tout à d'autres autels un culte qui est sans doute adressé à Jésus-Christ, mais qui n'arrive presque jamais à son adresse. C'est de l'histoire quotidienne, dont se plaignent tous les maîtres de la vie spirituelle. Que de personnes se prosternent devant les statues inanimées des petites chapelles, et passent, sans même saluer, devant le tabernacle qu'habite le Dieu vivant ! Il est nécessaire d'honorer les Saints, mais il est plus nécessaire encore de ne point oublier Dieu.

Enfin, non-seulement l'extérieur ne doit pas nuire à l'intérieur, mais encore l'intérieur doit dominer l'extérieur. Malheur aux personnes dans la religion desquelles il n'en est pas ainsi ! Autant dans la pratique de la vie ordinaire il y a de dérèglement à laisser le corps gouverner l'âme, autant dans les choses religieuses il y a de désordre à laisser le culte extérieur prévaloir sur le culte intérieur. C'est, tout d'abord, le désordre de ces arbres touffus, dans lesquels l'abondance luxuriante des feuilles empêche la production des fleurs et des fruits ; et bientôt, c'est le désordre de ces saules noueux, à demi renversés, dont les racines sont presque toutes desséchées le long du torrent qui les baigne, et dont le tronc, insensiblement creusé par la mort, ne vit plus que par l'écorce. Il est facile de comprendre que les choses sans âme aient toutes leurs perfections à la surface, et que tout leur mérite consiste à bien frapper les yeux. Mais, quand on a une âme, quand il s'agit des rapports de l'homme avec Dieu, c'est-à-dire, de tout ce qu'il y a de plus saint sur la terre, comment pourrait-on sans crime amoindrir l'es-

prit au profit de la lettre, et se contenter du vide intérieur, pourvu qu'il soit dissimulé par un brillant extérieur? Une telle piété trompe les hommes qui ne voient que les apparences, mais elle ne trompe pas Dieu qui voit les réalités.

Du reste, alors même que nous n'aurions pas, pour nous éclairer, tous ces arguments intrinsèques, nous devrions encore nous laisser instruire par tous ces périls et ces ridicules qui compromettent si profondément ce qu'il y a de meilleur en nous, le bon sens, lorsque, oubliant que l'extérieur n'est rien sinon l'expression de l'intérieur, nous voulons enfermer dans une formule ce qui est plus grand que toutes les formules, et lorsque nous détruisons, en voulant les rendre visibles, les charmes invisibles de la vertu. Le docteur Newmann l'avoue au docteur Pusey : « Quand vous formulez, dit-il, les aspirations en exercices ou en méditations, elles nous répugnent autant que des lettres d'amour lues devant une cour judiciaire. » Il y a des choses qui ne doivent jamais sortir du secret de l'intimité, précisément parce qu'elles sont délicates, comme ces parfums qui s'évaporent au

grand air et perdent leur vertu ; et les esprits grossiers sont les seuls qui travaillent à les rendre publiques.

Tels sont les principes généraux qui doivent nous guider dans l'œuvre, si grande, si fondamentale et si difficile, de la spiritualisation toujours progressive de notre vie ; spiritualisation qui ne doit pas être la négation de l'extérieur, mais sa soumission à tout ce que dictent la raison et le cœur. Comme nous serions grands, si nous vivions par notre âme, s'il y avait une idée dans chacune de nos actions et une conviction dans chacun de nos sentiments ! Comme nous serions grands, si, n'accordant aux choses matérielles et éphémères que l'attention secondaire qu'elles méritent, nous savions nous fixer dans les choses spirituelles comme dans notre centre ! Comme nous serions grands, si, en paraissant devant Dieu, nous pouvions lui dire : Seigneur, il est possible que ma faiblesse se soit trahie dans l'extérieur de ma vie ; mais jamais je n'ai failli dans l'intérieur de mon cœur, parce que toujours j'ai donné le sceptre de ma vie à ma raison et à ma conscience !

CHAPITRE VII

Le travail d'Universalisation chrétienne et les Sectaires.

Catholique signifie *universel*. L'universel, c'est l'un dans le multiple : en sorte que le vrai catholique est celui qui, tout en respectant la multiplicité, cherche l'unité.

Dieu est à la fois un et multiple : un par la nature, multiple par les personnes. Il est Père, il est Fils, il est Esprit ; et ces trois ne sont qu'une Divinité, *et hi tres unum sunt*.

Nous ne concevons en Dieu la multiplicité des personnes, que parce que nous concevons d'abord l'unité infinie de sa nature. Si Dieu, en effet, n'était pas un être infiniment parfait, comment pourrions-nous avoir une idée du Père, du Fils et de l'Esprit ? Dans l'ordre intelligible, l'unité de la Divinité précède donc la trinité de ses personnes. C'est pourquoi l'on ne saurait mieux définir Dieu qu'en lui appliquant sous

tous les rapports l'idée de l'unité. « Par l'unité d'essence, dit le P. Lacordaire, il est esprit ; par l'unité de temps, il est éternel ; par l'unité de lieu, il est immense ; par l'unité de vue, il est la science infinie ; il est enfin l'unité dans tous les sens ¹. »

« Tous les êtres que Dieu a faits, ajoute ce grand esprit, ont reçu de lui, à des degrés divers, la puissance de l'unité, et ils périssent en cessant de la posséder dans la mesure dont ils ont besoin selon leur plus ou moins de perfection. Les germes que nous voyons semés à la surface de la terre, et y produire cette admirable variété de plantes qui ornent notre séjour, ne sont autre chose que des forces unitaires qui attirent à elles et s'incorporent des unités inférieures, telles que l'eau, l'air et la lumière, qui se décomposent elles-mêmes en d'autres unités subordonnées, jusqu'à ce qu'on arrive enfin aux dernières limites de l'être, à ces unités sourdes que nous appelons des éléments, sans savoir au fond ce que c'est. Ainsi, de l'être divin à l'être

¹ Le P. Lacordaire, *Lettre sur le Saint-Siège*.

élémentaire, de l'incompréhensible au compréhensible, s'étend une chaîne non interrompue d'unités dont les supérieures attirent les inférieures, pour leur communiquer une vie plus élevée, et les mener de chef-d'œuvre en chef-d'œuvre jusqu'à Dieu, le principe et la fin, l'alpha et l'oméga, qui par l'incarnation du Verbe rattache à son unité suprême toutes les natures créées, l'âme et le corps.

« L'unité, qui est la forme de l'être, l'est encore de la vérité ; car la vérité n'est que l'être en tant que connu, et l'être présent à l'intelligence ne peut se montrer que comme il est, c'est-à-dire *un* ; et de même que les êtres sont liés entre eux, les vérités sont liées entre elles, et tout l'effort de l'intelligence est de découvrir les rapports des choses, comme tout l'effort de la vie est de les établir. De même aussi que le défaut d'unité est le signal de la mort, il est également le signe de l'erreur.

« Enfin l'unité est la forme du beau : rien n'est beau que ce qui est un, ou, en d'autres termes, que ce qui est harmonieux. Parcourez dans votre esprit les divers genres de beautés

qui sont connues de l'homme, et vous les verrez toutes resplendir du caractère de l'unité. Qu'est-ce que dix mille soldats répandus çà et là dans les rues avec leurs uniformes grossiers? Mettez-les en ligne, et regardez. Qu'est-ce qu'un million de pierres carrées répandues au hasard sur le sol? Faites-en une figure, et regardez. Au contraire, arrêtez votre attention sur quelque chose de parfait, sur le visage de l'homme, où la vie, la lumière et le mouvement de l'âme, sont exprimés par la vie, la lumière et le mouvement du corps, ce qui fait de cette face sublime le point de rencontre du beau visible et du beau intellectuel, le chef-d'œuvre de la beauté créée : arrêtez-y votre attention, et des unités merveilleuses qui en composent l'unité totale, ôtez-en une seule, par exemple, l'unité du regard, et voyez. L'unité n'est pas le beau en soi, pas plus qu'elle n'est l'être et la vérité en soi ; mais elle est leur forme nécessaire, la condition sans laquelle il n'y a point d'être, point de vérité, point de beauté, et par conséquent point de vie, point d'intelligence, point d'amour. Car la vie est le résultat ou le terme de l'être ; l'intelli-

gence est le résultat ou le terme de la vérité ; l'amour est le résultat ou le terme du beau ; et Dieu, qui est la souveraine unité, est aussi la vie souveraine, l'intelligence souveraine, l'amour souverain ¹. »

Aussi l'unité remplit-elle le monde surnaturel comme le monde naturel.

Ouvrez les Livres Saints. A travers toutes les divisions qu'ils nous racontent, tous les peuples que nous y voyons se séparer les uns des autres, se combattre, se haïr, ne nous montrent-ils pas un peuple immense qui se forme peu à peu des débris des autres, et développe sa vie puissante par l'unité de l'esprit et l'unité du cœur ? « Des nations lointaines viendront à toi, ô Jérusalem, et adoreront en toi le Seigneur ². » « Et je vis une grande multitude, dit saint Jean ; nul ne pouvait la compter ; elle était formée de toutes les nations, de toutes les tribus, de tous les peuples, de toutes les langues ³. »

Ce peuple nouveau, qui eut son unité dans

¹ Le P. Lacordaire, *Lettre sur le Saint-Siège*.

² *Tobie*, ch. XIII, v. 14.

³ *Apocalypse*, ch. VII, v. 9.

le peuple juif, n'eut son universalité que dans le peuple chrétien. C'est donc dans l'Église chrétienne que doit se réparer la grande division introduite dans le monde par le péché. Effectivement, les Livres Saints insistent presque à chaque page sur les deux caractères d'unité et d'universalité qui doivent la distinguer entre toutes.

D'abord, qu'y a-t-il de plus évident que son caractère d'universalité? « C'est pour nous tous, écrit saint Paul, que Dieu a livré son propre Fils ¹. Il n'y a point de distinction de Juif et de Grec, car le Seigneur de tous est un, et tout homme, quel qu'il soit, qui invoquera le nom du Seigneur, sera sauvé ². Dieu a tout enfermé dans l'incrédulité, afin d'exercer sa miséricorde envers tous ³. Pour moi, je me suis fait tout à tous, afin de sauver tous les hommes ⁴. Tout a été soumis au Fils, afin que Dieu fût tout en tous ⁵. Il n'y a qu'un Dieu, père de tous, qui

¹ *Épître aux Romains*, ch. VIII, v. 32.

² *Ibid.*, ch. X, v. 12.

³ *Ibid.*, ch. XI, v. 32.

⁴ *1^{re} Épître aux Corinthiens*, ch. IX, v. 22.

⁵ *Ibid.*, ch. XV, v. 28.

est au-dessus de tous, gouverne toutes choses, et réside en nous tous ¹. »

Le caractère d'unité n'est pas moins frappant. « De même, dit encore saint Paul, que dans un seul corps nous avons beaucoup de membres, et que tous les membres n'ont pas la même fonction; ainsi, quoique nous soyons beaucoup, nous ne sommes tous qu'un seul corps en Jésus-Christ, étant tous membres les uns des autres ². Je vous en conjure par le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, tenez tous le même langage, ne faites point de schismes parmi vous, mais soyez tous parfaitement unis dans un même esprit et dans les mêmes sentiments ³. Il y a diversité de grâces, mais il n'y a qu'un même Esprit; il y a diversité de ministères, mais il n'y a qu'un même Seigneur ⁴. Nous tous, qui contemplons à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés dans la même image ⁵. Nous avons le même

¹ *Épître aux Ephésiens*, ch. IV, v. 6.

² *Épître aux Romains*, ch. XII, v. 4 et 5.

³ *I^{re} Épître aux Corinthiens*, ch. I, v. 10.

⁴ *Ibid.*, ch. XII, v. 4 et 5.

⁵ *II^e Épître aux Corinthiens*, ch. III, v. 18.

esprit de foi ¹. Il n'y a plus de Juif ni de Grec, plus d'esclave ni de libre, plus d'homme ni de femme; mais vous n'êtes tous qu'un en Jésus-Christ ². Travaillez avec soin à conserver l'unité d'un même esprit par le lien de la paix. Vous ne faites tous qu'un même corps et qu'un même esprit, comme vous avez tous été appelés à la même espérance. Il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi, qu'un baptême ³. Rendez ma joie complète, étant tous parfaitement unis, n'ayant tous qu'un même amour, une même âme et les mêmes sentiments ⁴. »

Du reste, écoutons Jésus-Christ. Il voulait une famille une et universelle : « Venez à moi, disait-il, vous tous qui ployez sous le travail, et je vous ranimerai ⁵. Non, ce n'est pas la volonté de mon Père qui est dans les cieux, qu'un seul de ces petits périsse ⁶. J'ai d'autres brebis qui ne sont point de cette bergerie; il faut que

¹ *II^e Epître aux Corinthiens*, ch. IV, v. 13.

² *Épître aux Galates*, ch. III, v. 28.

³ *Épître aux Ephésiens*, ch. IV, v. 3-5.

⁴ *Épître aux Philippiens*, ch. II, v. 2; III, 16.

⁵ *Évangile selon saint Mathieu*, ch. XI, v. 28.

⁶ *Ibid.*, ch. XVIII, v. 14.

je les amène, et elles entendront ma voix, et il n'y aura qu'une bergerie et qu'un Pasteur ¹... Père saint, conservez dans votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous ². Je prie afin que tous soient un, comme vous, Père, êtes en moi et moi en vous, afin qu'eux aussi soient un en nous, et qu'ainsi le monde croie que vous m'avez envoyé. Et la gloire que vous m'avez donnée, je la leur ai donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un. Je suis en eux et vous en moi, pour qu'ils soient consommés en un, et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé, et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé ³. »

Tels sont les soupirs, si tendres et si ardents, que Jésus laissa exhaler de son cœur la veille de mourir. Si, en effet, l'unité est la forme ou la condition de l'être, du vrai et du beau, dans tous les ordres possibles, depuis l'élément matériel jusqu'à Dieu, et si, d'autre part, Jésus-Christ a été envoyé pour être le réparateur de

¹ *Évangile selon saint Jean*, ch. x, v. 16.

² *Ibid.*, ch. xvii, v. 11.

³ *Ibid.*, v. 21-24.

l'humanité déchue, pouvait-il demander autre chose que de rendre les hommes un en eux-mêmes, un entre eux, et un avec Dieu? Il leur avait apporté du ciel, dit encore le P. Lacordaire, la vie, l'intelligence et l'amour : la vie dans sa personne sacrée, l'intelligence dans sa parole, l'amour dans son sacrifice, tout en lui seul, afin que, par leur communication avec lui sous ce triple rapport, ils fussent tous un en lui, et par conséquent entre eux et avec Dieu, et que de cette manière une seule vie, une seule intelligence, un seul amour, sortis de Dieu même et passant par le Christ, coulissent comme un seul fleuve dans les entrailles de l'humanité. Ce mystère s'est vu et se voit encore chaque jour accompli sur la terre. Les hommes l'ont prodigieusement haï : ils en ont crucifié l'auteur. Mais on ne peut tuer ni la vie, ni l'intelligence, ni l'amour. On ne l'essaye que pour leur donner plus d'éclat ; et il s'est rencontré en faveur de cette œuvre, que ce que les hommes peuvent de plus contre une chose, outrager, mutiler, tuer, servirait à rajeunir et à fortifier celle-là ¹.

¹ Le P. Lacordaire, *Lettre sur le Saint-Siège*.

Nous pouvons donc conclure que l'esprit de Jésus-Christ est d'amener le monde entier à l'unité : car, si c'est de l'unité que sort la multiplicité elle-même, c'est aussi vers l'unité qu'elle tend, *ex uno omnes et omnes in unum*.

Nous pouvons également conclure que la véritable catholicité de l'Église de Jésus-Christ porte non-seulement sur le temps et l'espace, mais surtout sur la vérité, la vertu et l'amour.

La vérité chrétienne est catholique, parce qu'elle renferme en elle toutes les vérités éparées, reflète toutes les lumières, resplendit de toutes les clartés, portant d'une main le flambeau de la science humaine, de l'autre celui de la foi divine.

La vertu chrétienne est catholique, parce qu'elle implique toutes les vertus, tressaille à tous les dévouements, et embrasse le bien partout où il se trouve.

La charité chrétienne est catholique, parce que, comme Dieu, elle ne fait point acception des personnes ¹, mais s'étend à tous, brise les barrières élevées par l'esprit de ~~caste~~ et l'esprit

¹ *Épître aux Romains*, ch. II, v. 11.

de secte, se dilate jusqu'aux extrémités du monde, salue dans tous les hommes des frères, dans toutes les âmes des images de Dieu, et laisse s'épanouir sur tous la grâce de son sourire, se souvenant qu'elle est fille du Dieu qui fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants.

On comprend dès lors combien certaines gens qui invoquent Jésus-Christ, sont loin d'en avoir l'esprit : car, s'il y a un faux christianisme qui n'est pas catholique, il y a malheureusement aussi un faux catholicisme qui n'est pas chrétien. Qui ne connaît ces gens qui se disent apôtres, et ne sont que des sectaires ? Leurs intentions peuvent être excellentes, mais leurs actions, au lieu d'étendre l'Église et d'en faire un royaume vaste et digne de Dieu, la réduisent aux limites d'une province et même d'une cité, et encore, quelle province et quelle cité ! Ils veulent le catholicisme, et rejettent la catholicité. Combien d'âmes ont-ils rapprochées de Jésus-Christ ? et combien n'en ont-ils pas éloignées ! Selon eux, la vérité, c'est ce qu'ils affirment, et la vertu, ce qu'ils font. Quand ils ont parlé, il n'y a plus d'opinions libres, parce que chacune de leurs propositions

est un dogme. En vain en appelle-t-on à l'Église instituée par Jésus-Christ : l'Église, c'est eux. En vain invoque-t-on la tradition de l'Orient et de l'Occident, depuis les premiers siècles du christianisme : la tradition, c'est eux. Du reste, le seul fait de ne les point applaudir est un acte d'orgueil, de désobéissance, d'impiété et de scandale. Si un frère ose les prier de l'éclairer, de daigner faire briller à ses faibles yeux quelques-uns de ces rayons éblouissants dont ils surabondent, et qu'il coûterait si peu à leur science et à leur charité de déverser sur lui, ils lui répondent avec une fierté blessée que la foi véritable ne réclame point toutes ces explications, mais accepte en silence la parole des maîtres, et que, du reste, il n'est point leur égal pour se permettre de traïfer avec eux.

De tels esprits, quels que soient les sujets qu'ils abordent, ne voient que le côté qui divise, et non celui qui unit. Pour eux, se dilater, c'est se perdre, comme si l'on ne pouvait aller à la circonférence sans rompre avec le centre ; et se sauver, c'est se concentrer. Ne leur dites pas qu'une telle concentration est une restriction et

même une négation du royaume de Dieu ; ils vous répondraient que le royaume de Dieu n'est pas de ce monde. Ne leur citez pas ces paroles de saint Paul : « Ne faites rien avec contention, mais tout sans aucun murmure et sans plainte, comme des enfants de Dieu, remplis de simplicité ; ¹ » ils vous citeraient cette autre parole de saint Paul : « Tout m'est permis ² », et ajouteraient que le zèle de Dieu les dévore, et que la colère n'est point un péché, *irascimini et nolite peccare*. Ne leur faites pas observer que Jésus-Christ a converti le bon larron par la douceur et non par des reproches acerbes ; ils vous feraient sans doute remarquer qu'une telle méthode a échoué sur le mauvais larron.

Ces sectaires, cherchant avant tout leur triomphe personnel, se tourmentent fort peu de la gloire de Dieu et du salut des âmes, bien qu'à les entendre, ils bornent à ces deux choses tous leurs désirs ici-bas. Aussi ont-ils une habileté consommée pour substituer aux questions de principes les questions de personnes : il est

¹ *Épître aux Philippiens*, ch. II, v. 3, 14, 15.

² *1^{re} Épître aux Corinthiens*, ch. VI, v. 12.

quelquefois si peu aisé de démontrer scientifiquement les principes, et toujours si facile de maltraiter les personnes ! Au lieu d'éclairer ce qui est obscur, ils travaillent à obscurcir ce qui est clair. Tandis que les vrais disciples de Jésus-Christ s'efforcent de faire aimer la vertu, ne dirait-on pas qu'ils prennent à cœur de la faire détester ? Ou, s'ils parviennent à se contenir quelque peu extérieurement, n'est-il pas trop évident qu'autant dans l'amour catholique c'est le cœur qui sourit à travers les yeux, autant, chez eux, le sourire des yeux n'est là que pour voiler la haine du cœur. En un mot, Jésus-Christ a invité tous les hommes à entrer dans son Église : eux, ils en chassent quiconque ne leur ressemble pas. Jésus-Christ a prié pour le progrès de l'unité dans les esprits et dans les cœurs : eux, ils fomentent les divisions de toutes sortes. Là, l'Église est la société universelle des âmes qui adorent Jésus-Christ : ici, c'est la coterie de quelques ambitieux qui s'adorent eux-mêmes.

CHAPITRE VIII

La Vie intérieure.

I. — Suivre Jésus, être vraiment son disciple, c'est combattre la Lettre, travailler à la spiritualisation de soi-même et de ses frères, et perfectionner la catholicité de l'Église par la dilatation sans cesse croissante du royaume de Dieu et par la diffusion de l'unité dans les esprits et dans les cœurs.

Mais comment accomplir ce grand travail? Par le développement de la vie intérieure.

C'est Jésus-Christ qui nous l'enseigne. « Interrogé par les Pharisiens quand viendrait le royaume de Dieu, il leur répondit : Le royaume de Dieu ne viendra point de manière qu'il frappe les regards. On ne dira point : Il est ici, ou il est là. *Car le royaume de Dieu est au dedans de vous* ¹. »

Saint Paul, expliquant la doctrine de Jésus, dit : « Le royaume de Dieu n'est pas dans les

¹ *Évangile selon saint Luc*, ch. XVII, v. 20, 21.

paroles, mais dans la vertu ¹. Nourrissons-nous, non pas avec le vieux pain fermenté, mais avec le pain de la sincérité et de la vérité ². La circoncision, la non-circoncision, tout cela n'est rien ; ce qu'il faut, c'est l'observation des commandements de Dieu et la persévérance de chacun dans sa propre vocation ³. » Or, la vocation de tous et de chacun, la véritable observation des commandements de Dieu, n'est-ce pas l'amour ? Saint Paul nous l'affirme : « Celui qui aime, dit-il, a accompli la loi ; car la plénitude de la loi, c'est la dilection ⁴. » D'autre part, l'amour n'est-il pas essentiellement dans le cœur, dans la volonté, dans l'intention, dans la conscience ? Aussi Dieu réclame-t-il avant tout les âmes : « Mon fils, donne-moi ton cœur ⁵. » Et saint Paul le répète : « Que personne ne vous juge d'après ce que vous mangez ou ce que vous buvez, non plus d'après vos jours de fête, vos nouvelles lunes et vos sab-

¹ *Épître aux Corinthiens*, ch. II, v. 20.

² *Ibid.*, ch. V, v. 8.

³ *Ibid.*, ch. VII, v. 19.

⁴ *Épître aux Romains*, ch. XIII, v. 8 et 10.

⁵ *Livre des Proverbes*, ch. XXIII, v. 26.

bats ; tout cela n'est qu'une ombre ¹. » La réalité, c'est le culte lumineux des âmes.

L'âme, en effet, n'est-elle pas l'acte et la forme du corps, comme la sève est la vie de la plante, comme la lumière est la substance de la couleur ? Si c'est par les actes extérieurs que nous appartenons au corps de l'Église, n'est-ce pas par la vie intérieure que nous appartenons à son âme ? Pourquoi donc l'Église est-elle actuellement si affaiblie, sinon parce que nous désertons son âme pour n'être plus que sa chair et son apparence ? Un malade, c'est un corps d'où l'âme cherche à s'en aller. Or, que faisons-nous à l'Église, sinon lui retirer sa vraie vie, qui est avec la grâce, la pensée dans la sincérité de l'esprit et l'amour dans la loyauté du cœur ? Et cela, pour augmenter son corps, pour appesantir sa marche, en un mot, pour l'extérioriser et la matérialiser elle-même, au lieu de la spiritualiser ! Qui nous ouvrira les yeux ? Les âmes qui échappent de toutes parts à l'Église, n'ont-elles pas encore fait autour d'elle un désert assez vaste, pour que nous dussions nous

¹ *Épître aux Colossiens*, ch. II, v. 16 et 17.

efforcer de les lui reconquérir? Or, nul ne conquiert une âme que par la sienne. Soyons donc des chrétiens pensant et pensant avec sincérité, des chrétiens aimant et aimant avec droiture, des chrétiens ayant horreur de la routine menteuse et réalisant cette belle parole du Psalmiste : « *Anima mea in manibus meis semper* ¹ » ; à quelque heure que ce soit du jour ou de la nuit, en présence des hommes ou dans la solitude, dans les grandes choses comme dans les petites, je porte mon âme dans mes mains : le ciel et la terre peuvent la regarder!

La vie intérieure! N'est-elle pas la vie la plus vraie, la plus noble, la plus suave, la plus heureuse?

Oui, la vie intérieure est la vie la plus vraie. Rien, en effet, n'est plus faux que la dissipation, parce que la dissipation nous fait sortir de ce qui est : « Nous ne sommes jamais chez nous, disait Montaigne ; nous sommes toujours au delà ; la crainte, le désir, l'espérance, nous élancent vers l'avenir, et nous dérobent le sen-

¹ Psaume CXVIII, v. 109.

timent et la considération de ce qui est ¹. » Par contre, rien n'est plus vrai que le recueillement, parce que le recueillement nous fait rentrer dans ce qui est. Le recueillement nous prend dans les choses sensibles, qui ne sont que des images passagères et des ombres glissantes, et nous ramène dans les choses immatérielles, qui sont les réalités stables. Les choses que nous atteignons avec nos sens changent continuellement ; or, changer c'est n'être qu'à demi ; aussi la véritable vie est elle dans l'âme, et l'on a raison de proclamer que les cieux et leur splendeur, la terre et ses magnificences, ne valent pas pour la gloire de Dieu un seul soupir d'un seul cœur ! « Ne va point dehors, dit saint Augustin, mais rentre en toi-même, car c'est dans l'homme intérieur qu'habite la vérité ². »

La vie intérieure est aussi la vie la plus noble. Fénelon a remarqué avec justesse que « l'homme ne va presque jamais jusqu'au bout de sa rai-

¹ Montaigne, *Essais*, I, ch. 3.

² « Noli foras ire, in te ipsum redi : in interiore homine habitat veritas. » Saint Augustin, *De la Vraie Religion*, 39.

son. » L'âme, en effet, a des cimes ; et il en est de ces cimes spirituelles comme de celles du globe : quelques hardis voyageurs seulement cherchent à les gravir. Et cependant, comme l'âme s'élève à mesure que le corps franchit les abîmes ! Comme le cœur bat avec fierté à mesure qu'il respire dans un air plus céleste ! Puis, lorsque le sommet est atteint, sur quels horizons le regard ravi ne se promène-t-il pas ! Or, plus grande encore est l'extase de ces voyageurs intrépides qui font l'ascension de leur âme : *ascensiones in corde suo disposuit* ¹.

Ce qui est grand, ce qui est beau, ce qui est suave, n'est-il pas caché et n'aspire-t-il pas, pour ainsi dire, à la vie intérieure ? Dieu, il est caché, il vit d'abord en lui-même, et il habite une lumière inaccessible. La substance, elle est cachée et ne laisse voir d'elle que des phénomènes mystérieux. La fleur, elle se montre parce que la mission qu'elle a reçue de Dieu est de charmer les hommes ; mais, tout en se montrant, ne cache-t-elle pas dans le fond de son calice ce qu'elle a de plus pur, de plus précieux,

¹ Psaume LXXXIII, v. 6.

de plus soyeux, de plus velouté, de plus frais? La colombe ne se cache-t-elle pas, elle aussi? Ne vit-elle pas au fond des bois? Ses chants ne sont-ils pas trop tendres et trop délicats, pour se faire entendre sur les grands chemins et sous des ombrages qui ne sont pas mystérieux?

Or, s'il en est ainsi dans la nature matérielle, quels ne doivent pas être les charmes de la vie intérieure dans les âmes recueillies? N'est-ce pas là que sont les joies les plus nobles, et de là que toutes les autres tiennent leur pureté et leur grandeur? N'est-ce pas par la pensée et par le dévouement que nous réalisons dans notre vie ce qu'il peut y avoir d'exquis et de divin dans une vie humaine? Lorsque nous descendons sérieusement dans notre âme, n'y trouvons-nous pas Celui dont elle est l'image? Oui, Dieu habite ses profondeurs et ses sommets; il s'y promène, pour ainsi dire, comme autrefois entre les tentes d'Israël ¹. Jésus-Christ nous y verse son sang, pour y renouveler notre jeunesse. Peut-être, au premier abord, n'aperce-

¹ « Ambulabo inter vos, » *Lévitique*, ch. xxvi, v. 12; *II^e Épître aux Corinthiens*, ch. vi, v. 16.

vons-nous sur sa figure rien qui attire nos regards, mais bientôt tout les y retient. Il y a dans sa beauté je ne sais quoi qui nous ravit peu à peu, nous détache insensiblement de toutes celles qui ne peuvent pas se concilier avec elle, et nous élève dans des régions se-reines, où nous vivons bercés entre les souffrances de la terre qui ne nous atteignent plus qu'à demi, et les joies du ciel que nous sentons déjà par l'espérance.

II. — En quoi donc consiste la vie intérieure? Dans le mouvement consciencieux de l'esprit et du cœur vers Dieu, par l'union intime de l'âme avec Jésus-Christ.

L'esprit et le cœur peuvent se mouvoir d'une manière fort superficielle, soit par instinct, soit par habitude, soit par légèreté. De tels mouvements ne font qu'effleurer l'âme, comme ces brises qui rident, en passant, la surface mobile des eaux. Il est évident qu'alors l'âme échappe à elle-même, qu'elle n'a aucune conscience de ce qui s'opère dans ses puissances, et qu'une telle activité ne la rend pas vraiment vivante.

Pour qu'elle vive véritablement, il faut qu'elle ait conscience de ses actes.

L'esprit a conscience de lui-même par l'attention, et le cœur, par l'intention. Sans l'attention, en effet, l'esprit n'est qu'une force mécanique; avec l'attention, c'est une force intelligente. Pareillement, sans l'intention, le cœur n'est qu'un feu qui n'échauffe rien; avec l'intention, c'est un feu dont le calorique rayonne et qui peut embraser.

L'attention et l'intention, voilà donc les deux premières conditions de la vie intérieure.

On comprend, dès lors, pourquoi la vie intérieure est si rare. Qui, en effet, médite attentivement? Hélas! la plupart du temps, au lieu de réfléchir sur les vérités divines, nous ne regardons que les fantômes qui se produisent en nous. Ce ne sont pas les choses du ciel qui nous occupent, ce sont les choses du monde qui passent vaguement devant notre imagination comme les visions d'un songe. La demi-obscurité dans laquelle nous sommes plongés, nous plaît; notre cœur s'y meut confusément comme à tâtons, jouissant de mille surprises, courant

après de perpétuelles nouveautés, et prenant l'inconnu pour l'Infini. — De même, qui examine attentivement sa conscience? Est-ce chercher sincèrement à se connaître, que de se regarder toujours du même point de vue, de la même manière et avec le même regard? Au lieu de traiter l'âme comme un de ces globes autour desquels il faut se mouvoir, si l'on veut les connaître tels qu'ils sont, ne la traite-t-on pas comme une surface plane que l'on mesure facilement d'un coup d'œil? De là cette tendance à se persuader que, par cela même que l'on ne commet pas de péchés graves, on pratique certainement toutes les vertus. — Malheureusement la distraction, après avoir triomphé de nous dans nos méditations et nos examens de conscience, nous poursuit jusque dans nos déterminations. Que de fois, faute d'attention, le temps où nous réfléchissons, n'est-il pas celui où nous n'en avons plus besoin! — Telles sont les funestes conséquences de l'absence d'attention.

Celles de l'absence d'intention ne sont pas moins graves. Marc-Aurèle lui-même, avant de

commencer sa journée, se demandait quel usage il allait faire de son âme. Ainsi en est-il du sage : toujours il se propose un but, et il y marche. Le grain de poussière, la feuille tombée, s'en vont où le vent les pousse ; mais l'homme, être intelligent et libre, doit regarder devant lui et donner à ses pas un but. Sans but, la vie n'est qu'une de ces longues et ennuyeuses promenades, où l'on marche, parce qu'il faut marcher et que quelqu'un nous presse. mais qui ne nous donnent envie d'arriver nulle part. L'homme qui agit sans but, accuse en lui une raison absente et abdique sa première dignité. C'est l'avis de Montaigne : « L'âme qui n'a pas de but établi, dit-il, elle se perd ; car, comme on dit, c'est n'être en aucun lieu que d'être partout. »

Et cependant, que d'actes de religion, que d'exercices de piété ne faisons-nous pas, à la façon des gens qui, s'ils ont de la perspicacité, ne s'en servent pas ! Certainement, nous ne sommes pas insensés ; mais sommes-nous assez sensés ? Dans quel but accomplissons-nous cet exercice ? Où voulons-nous arriver avec cette prière ? Nous

sommes attentifs peut-être; mais l'attention n'est pas même la moitié de la sagesse; sa partie la meilleure, c'est l'intention. Il ne suffit pas de voir ce que l'on fait, il faut encore savoir pourquoi on le fait. L'attention veille à ce que l'acte soit bien accompli; mais l'intention le rend méritoire. Avec l'attention seule nous pouvons être habiles; mais avec l'attention et l'intention nous sommes sages. Là, c'est une action stérile; ici, une action féconde. Que de trésors n'amasserions-nous pas pour le ciel, si nous savions par une intention vraie et surnaturelle, y faire monter toutes ces mille petites actions qui forment le tissu de nos journées! Considérées en elles-mêmes, ces actions sont à peine quelque chose; mais ce qu'elles n'ont pas du côté de leur nature, elles l'acquièrent du côté de leur terme: car, en morale, c'est la fin qui spécifie l'acte et lui donne sa véritable valeur. Tout à l'heure, elles n'étaient qu'une poussière grossière; maintenant qu'on les a portées au soleil, en les portant vers Dieu, elles sont une poussière d'or.

Or, les deux buts principaux que nous devons sans cesse proposer à notre volonté, sont, d'une

part, la gloire de Dieu et le service du prochain ¹.

III. — Toutefois, pour que l'attention de notre esprit et l'intention de notre volonté nous fassent vivre intérieurement de la vie divine, l'une et l'autre doivent être informées et fécondées par la grâce. Selon saint Augustin, Dieu doit être la vie de notre âme, comme notre âme est la vie de notre corps. Notre corps ne diffère de celui de l'animal, que parce qu'il est intrinsèquement pénétré par notre âme; de même, notre âme n'est sérieusement chrétienne, qu'autant qu'elle est toute remplie de Dieu, c'est-à-dire, qu'elle vit de la foi, de l'espérance et de la charité.

Cette fécondation de notre âme par la grâce doit produire l'enfantement de Jésus-Christ dans notre esprit et notre cœur. « Toute créature, dit saint Paul, gémit dans le travail de l'enfantement ². » Puis, il ajoute en s'adressant aux

¹ Voir la 1^{re} Épître aux Corinthiens, ch. x, v. 31; l'Épître aux Colossiens, ch. iii, v. 17.

² Épître aux Romains, ch. viii, v. 22.

Galates : « O mes fils bien-aimés, vous que j'enfante de nouveau, jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous ¹. »

Enfanter Jésus-Christ dans notre âme !

Jésus-Christ, en effet, a plusieurs naissances. « *Generationem ejus quis enarrabit? Qui rater contera sa nativité* ²? » Il y a, dit Bossuet, celle par laquelle il sort du sein de son Père, celle par laquelle il sort du sein d'une Vierge, celle par laquelle il sort des paroles sacramentelles. Il y a enfin celle par laquelle il entre en nous, prend possession de notre âme, établit ses vérités dans notre intelligence et ses sentiments dans notre cœur, de telle sorte que nous contons le Verbe de la vie et que nous sentons en nous ce qu'a senti Jésus-Christ, *Verbum vitæ continentis... hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu* ³. C'est après l'accomplissement de ce travail intime, de cette compénétration de notre esprit par l'esprit de Jésus-Christ, que nous sommes vraiment des hommes nouveaux ⁴.

¹ *Épître aux Galates*, ch. IV, v. 19.

² *Isaïe*, ch. LIII, v. 8.

³ *Épître aux Philippiens*, ch. II, v. 16 et 5.

⁴ *Épître aux Éphésiens*, ch. IV, v. 22-25.

d'autres Christs, suivant cette profonde parole de saint Paul : « Je vis, non pas moi, mais le Christ en moi ¹. »

Il faut plus encore. Après avoir fait naître Jésus-Christ en nous, il faut l'y faire atteindre sa croissance parfaite, c'est-à-dire que nous-mêmes, après avoir sucé le lait de la doctrine et de la religion du Christ, nous devons nous nourrir de sa substance la plus fortifiante, et parvenir à la mesure de l'âge et à la plénitude du Christ ².

Donc, la vie intérieure consiste à transformer complètement notre intelligence dans la lumière du Christ, et notre cœur dans son amour. Par conséquent, vivre intérieurement, c'est devenir sans cesse meilleur par une participation toujours croissante à l'esprit de Jésus-Christ.

De même que sous les péchés il y a le péché, de même sous les devoirs il y a le devoir, et sous les œuvres, l'œuvre. Or, ce qui excite généralement notre repentir et notre horreur, c'est moins le péché que les péchés ; pareille-

¹ *Épître aux Galates*, ch. II, v. 20.

² *Épître aux Ephésiens*, ch. IV, v. 13.

ment, ce qui excite généralement notre attention, et ce qui sert d'objet à notre intention, c'est moins le devoir et l'œuvre que les devoirs et les œuvres. Il nous est plus facile d'être multiple que d'être un, parce que les péchés se détestent à la surface de l'âme comme les devoirs et les œuvres s'y accomplissent, tandis que le péché ne se déteste, le devoir ne s'accomplit, l'œuvre ne s'opère qu'au fond même de l'âme. Là on ne touche qu'aux rameaux et au feuillage, ici à la racine. Les œuvres nous occupent, mais l'œuvre nous transforme. Voilà pourquoi l'œuvre, la transformation de l'homme, l'appropriation de l'esprit de Jésus-Christ, la naissance, en un mot la vie intérieure, est si difficile !

Que de personnes sont pieuses par habitude, ou par mode et par bon ton, quelquefois par esprit de parti, mais surtout par tradition d'héritage ! Ces dernières, principalement les femmes, sont nées dans une famille pieusement chrétienne. Leurs croyances d'enfant, puis de jeune fille, se maintiennent doucement, pendant la maturité, à l'état d'axiomes irréflechis. Nul

travail, nulle secousse ne se produit ; mais aussi nulle consolidation intérieure ne s'opère. On dirait, suivant une remarque judicieuse, le serviteur de la parabole, qui a reçu un talent, qui l'a enveloppé et gardé soigneusement pour le rendre ensuite à son maître. L'Évangile bien enveloppé passe de main en main, de la mère à la fille, et de la fille aux petits-enfants ; mais qui songe à briser l'enveloppe, à s'emparer du trésor et à le faire valoir ? De telles piétés ne constituent nullement la vie intérieure, parce qu'elles n'ouvrent point à Jésus-Christ le centre de l'âme. Avec elles, le fond de chacun est à chacun, Jésus-Christ n'en a que les contours et les abords.

Selon l'Évangile, le chemin qui mène à la vie est étroit. Cette parole est vraie, puisqu'elle est de Jésus-Christ. Mais on l'interprète mal, lorsqu'on s'imagine qu'il s'agit d'une étroitesse provenant de surcharges extérieures. Elle signifie qu'une seule chose mène à la vie : la soumission à Jésus-Christ de tout ce qu'il y a de plus intime, de plus profond, de plus radical en nous. En vain cherche-t-on à passer à droite

ou à gauche; la vérité est impitoyable, parce qu'elle est une. En vain offre-t-on à Jésus-Christ toute son âme, excepté le seul point à peine perceptible que l'on se réserve. Ce point que nous jugeons à peine perceptible, est précisément aux yeux de Jésus-Christ le point central. Le lui refuser, c'est rendre le reste sans valeur. Il faut que sa domination s'étende jusque-là; il faut qu'il pénètre en nous comme un glaive à deux tranchants, qu'il atteigne jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, jusqu'aux jointures et aux moelles, jusqu'aux pensées et aux intentions du cœur ¹. On le voit, l'amour que Jésus-Christ réclame de nous, est semblable au torrent qui coule dans les ravins des montagnes : il n'est étroit que parce qu'il est profond. Sa profondeur, c'est son indivisibilité; son indivisibilité, sa simplicité; sa simplicité, sa sincérité, *in simplicitate cordis et sinceritate... ut sitis sinceri et sine offensa in diem Christi* ²!

De même que descendre la série des causes

¹ *Épître aux Hébreux*, ch. IV, v. 12.

² *II^e Épître aux Corinthiens*, ch. I, v. 12; — *Épître aux Philippiens*, ch. I, v. 10.

secondes jusqu'au dernier terme, c'est toucher à la cause première; ainsi descendre jusqu'au fond de son cœur, c'est arriver en face de Dieu. Là, sous le regard de Celui qui est la Lumière même, toute dissimulation et tout calcul sont impossibles : pour s'y donner à lui et y puiser la vie intérieure, il faut lui appartenir en esprit et en vérité. Or, quel est celui qui descend à une telle profondeur, sinon celui qui a déjà franchi tous les cieus? *Qui descendit, ipse est et qui ascendit super omnes cœlos* ¹.

¹ *Epttre aux Ephésiens, ch. iv, v. 10.*

CHAPITRE IX

Les Sources de la Vie intérieure. — Le Silence et la Lecture.

I. — « Quand le livre de l'Apocalypse raconte qu'il se fit dans le ciel un silence d'une demi-heure, je crois, dit le P. Gratry, que le texte sacré signale un fait bien rare dans le ciel des âmes. » En effet, nous fuyons habituellement le silence, soit parce que nous nous ennuyons vite en causant avec nous-mêmes, soit parce que nous avons peur du silence, comme si dans son mystère se cachait quelqu'un.

Oui, dans le silence se cache quelqu'un : Dieu ! Le silence est comme la nuit qui descend ; les objets s'y perdent insensiblement, et dans cet effacement des choses créées se manifeste de plus en plus l'Incréé.

Voilà pourquoi le silence est une des sources de la vie intérieure. Ouvrons les Saints Livres : — « C'est dans le silence, dit l'Ecclésiaste, que

s'entendent les paroles des sages ¹. » — « C'est dans le silence et l'espérance, nous dit Isaïe, que sera votre force ². » — « Le culte de la justice, ajoute-t-il, sera le silence ³. » — « Tais-toi, et je t'enseignerai la sagesse ⁴. » — « L'homme prudent doit se taire », nous apprend le livre des Proverbes ⁵. — Et saint Paul écrit aux Thessaloniens : « Nous vous supplions, par le Seigneur Jésus-Christ, de travailler avec silence ⁶. » — « Jésus, en effet, se taisait, *Jesus autem tacebat.* »

Et si, après avoir écouté les paroles, nous contemplons les exemples, que voyons-nous ? Moïse, passant quarante ans dans le désert de Madian, moins occupé à garder les troupeaux de Jéthro, qu'à prendre possession de son âme dans le silence et le recueillement, et à devenir capable de rendre à son peuple la liberté per-

¹ *Ecclésiaste*, ch. IX, v. 17.

² *Isaïe*, ch. XXX, v. 15.

³ *Ibid.*, ch. XXXII, v. 17.

⁴ *Job*, ch. XXXIII, v. 33.

⁵ *Proverbes*, ch. XI, v. 12.

⁶ *II^e Epître aux Thessaloniens*, ch. III, v. 12.

due ; David, n'arrivant au trône d'Israël qu'après s'être fortifié dans le silence des champs et dans le silence de son cœur ; puis Isaïe, Jérémie et tous les prophètes, ne parlant au peuple qu'après avoir silencieusement écouté les révélations et les ordres de Dieu ; mais surtout, nous voyons Jésus-Christ, s'enveloppant à Nazareth du silence le plus profond, vivant ignoré pendant trente ans, inaugurant sa vie publique par une retraite de quarante jours dans le désert, et cherchant encore, au milieu de ses prédications et de ses travaux, à se retirer seul sur les montagnes, pour y passer les nuits en prière.

Du reste, l'expérience de tous les jours ne constate-t-elle pas que le silence est à l'âme ce que le repos est au corps ? Le repos permet à la vie du corps de se retremper dans ses sources. Le silence met l'âme en rapport plus immédiat avec la vérité et lui découvre davantage les charmes secrets de la vertu. Quand l'eau longtemps agitée se repose avec calme, elle ne reflète plus le soleil en rayons brisés, mais elle semble le condenser en un point : c'est ainsi que la vérité se réfléchit dans les âmes silen-

cieuses. Le cristal lui-même, ce symbole de la pureté, ne s'élabore-t-il pas dans le silence et l'obscurité? « Jamais, disait Brownson, je n'étais moins seul que lorsque j'étais seul. »

Mais que l'on ne s'y trompe pas : s'il y a un vrai silence, il y en a de faux.

Il y a d'abord le silence de l'inaction et de la torpeur, ce « silence où l'âme dort et s'écoute rêver », qu'a si bien décrit Lamartine. Ce n'est pas le silence de la goutte d'eau qui se change en cristal, c'est celui de la mare d'eau qui se corrompt. Dans la mare, en effet, l'eau n'ayant plus de communication avec la source qui l'y a versée, n'y est plus vive; mille plantes grossières, nées dans la vase, en font un marais stagnant; elle reste là, sans s'écouler et sans porter nulle part la fraîcheur et la fécondité. Il en est de même, dans l'ordre moral et religieux, de l'âme oisive et engourdie. Elle contient entre ses bords l'eau de la grâce; mais n'ayant avec Dieu que le moins de communication possible, craignant d'en recevoir le plus léger mouvement, elle ne possède qu'une eau morte. Dans cet affaiblissement de la vie divine, dans

cette torpeur imposée à la grâce, croissent mille germes de la vie inférieure, qui la changent, elle, ce beau lac limpide et bleu qui auparavant reflétait le ciel avec tant de pureté, en un marais prêt à former des miasmes ; et ainsi embarrassée par toutes les pensées matérielles et les désirs terrestres, l'eau de la grâce ne sait plus briser les digues qui la retiennent ni répandre la fécondité autour d'elle.

Il y a aussi le silence de la fausse solitude. La fausse solitude, c'est l'isolement. Que de personnes, tourmentées du besoin d'échapper aux bruits du monde et de descendre dans l'intérieur de leur âme, s'imaginent que Dieu les appelle par cela même à s'isoler de leurs semblables et à fuir dans un désert inaccessible, comme si le silence des murailles faisait toujours naître le silence de l'âme ! Cette illusion est périlleuse : car, si la vraie solitude nous rapproche de Dieu, l'isolement dont nous parlons ne nous rapproche que de nous-mêmes. Là règne un silence intérieur, ici un silence seulement extérieur ; là on s'isole de ses passions, ici on les emporte avec soi, et au lieu de

les affaiblir, on les rend plus vivaces; là on quitte l'esprit du monde tout en restant dans le monde, ici on quitte le monde, mais on en garde l'esprit. Autant Dieu aime le silence de la vraie solitude, ce silence de l'âme qui permet à Dieu d'être entendu, alors même qu'il passe comme un souffle léger, *sibilus auræ tenuis* ¹; autant il hait le silence hypocrite et morbide de l'isolement. « *Væ soli* ² », est-il dit au livre de l'Ecclésiaste; et saint Paul ne parle-t-il pas des périls de l'isolement et des périls des faux frères, *periculis in solitudine, periculis in falsis fratribus* ³? « Père saint, s'écrie Jésus-Christ, je ne demande point que vous les sépariez du monde, mais que vous les sauviez du mal ⁴. »

Dieu est si bon, qu'il a hérissé de difficultés l'isolement, comme pour empêcher les hommes de tomber dans ses abîmes cachés; tandis qu'il a rendu la véritable solitude facilement accessible à tous. Ce n'est pas à dire pour cela que la

¹ III^e Livre des Rois, ch. XIX, v. 12.

² Ecclésiaste, ch. IV, v. 10.

³ II^e Epître aux Corinthiens, ch. XI, v. 26.

⁴ Evangile selon saint Jean, ch. XVII, v. 15.

véritable solitude n'exige de notre part aucune lutte. Loin de là. Mais il y a cette différence que dans l'isolement on lutte contre les hommes et les choses, sans lutter toujours contre soi-même, tandis que dans la véritable solitude on impose silence, avant tout, à ses propres passions. Dans l'isolement, si l'on a eu la force de rompre avec les splendeurs, les fêtes, et les joies du monde, souvent au fond on a la faiblesse de les regretter ; tandis que dans la véritable solitude, si l'on voit les splendeurs du monde, on n'en est point épris ; si l'on entend ses concerts, on n'en tressaille pas ; si l'on goûte ses joies, c'est pour n'en savourer que davantage celles de Dieu ; en un mot, et c'est saint Paul qui l'enseigne, on est dans le monde comme si l'on n'y était pas ; sa figure, au lieu de s'imprimer dans notre âme, glisse sur elle et disparaît, *præterit figura hujus mundi*¹. N'est-ce pas ainsi qu'agissait Esther, lorsqu'au milieu d'une cour païenne, elle se faisait une solitude ? N'est-ce pas ainsi qu'agissaient également tous ces Saints, qui ont su

¹ 1^{re} Epître aux Corinthiens, ch. VIII, v. 29-32.

trouver « cette retraite et ce silence que les emplois du dehors n'altèrent pas ¹ » ?

« On se cherche des retraites, disait Marc-Aurèle, des chaumières rustiques, des rivages, des montagnes... Retire-toi plutôt en toi-même ; nulle part tu ne seras plus calme. »

II. — Il faut occuper son silence ; et comme nous n'y suffisons pas nous-mêmes, il faut recourir à la lecture. « Quand vous priez, dit saint Augustin, vous parlez à Dieu ; mais quand vous lisez, c'est Dieu qui vous parle ². »

La lecture est à la fois un charme et une utilité.

Lire, en effet, c'est retrouver les absents ; c'est entendre sa mère, son ami, son maître, malgré la distance qui nous en sépare et l'impossibilité où ils sont de faire arriver jusqu'à nous le son de leur voix ; c'est cueillir des idées, comme on cueille des fleurs, tantôt dans des sites sublimes, tantôt dans de gracieux bosquets ; c'est converser avec les morts immortels et s'échauffer à

¹ Bossuet.

² Saint Augustin, sur le Psaume LXV, n. 7.

leur flamme toujours ardente. « Ce sont les livres qui nous donnent nos plus grands plaisirs, et les hommes qui nous causent nos plus grandes douleurs. Quelquefois même les pensées consolent des choses, et les livres consolent des hommes ¹. » « A tout prendre, écrivait M. de Tocqueville, j'aime encore mieux vivre avec les livres qu'avec leurs auteurs. Je me défie un peu de ceux-ci pour l'agrément de la vie, tandis que des livres sont des gens de beaucoup d'esprit qui n'ont pas de vanité, pas d'humeur, pas de caprice, nul besoin de parler d'eux-mêmes, pas le moindre regret d'entendre dire du bien des autres, des gens d'esprit enfin qu'on peut quitter et reprendre à volonté. »

La lecture n'est pas seulement agréable, elle est surtout utile.

D'abord, nous dit un auteur qui réunit si bien l'utile à l'agréable, « elle orne la mémoire, elle nous révèle les temps anciens, elle nous fait vivre dans le passé, et nous fait profiter de toutes les leçons qui ont été données aux hommes dans les différents siècles. Elle nous enseigne les

¹ Joubert, *Tit.* XXIII, n. 208.

maximes de sagesse et de prudence des anciens, elle met à notre disposition le résultat de leur expérience et quelquefois de leurs fautes. Il semble qu'elle les interroge les uns après les autres, et les oblige à déposer même contre eux en faveur de la vérité ; et en parlant des morts, elle donne des leçons aux vivants ¹. »

Elle nous prémunit aussi contre la frivolité et agrandit l'horizon de notre âme. « Tous, tant que nous sommes, dit le P. Faber, ne remarquons-nous pas en nous une tendance à tomber dans la vulgarité, à nous intéresser à des petites choses, à trouver nos récréations dans des niaiseries, et à nous laisser entraîner à des poursuites ignobles ? On dirait qu'en s'évaporant, la joyeuse liberté de l'enfance et sa vivacité naïve nous ont laissé un dépôt, un fond de puérité, espèce de bas-fond sur lequel nous allons de temps en temps nous ensabler... Heureusement, le goût de la lecture élève et développe notre nature, il nous donne de la gravité et agrandit tout ce qui nous entoure ; il nous aide à tempérer notre humeur et à gagner surnaturellement la

¹ Mgr Landriot, XVI^e Conférence aux dames du monde.

paix intérieure. Quand nous sommes dans l'agitation et trop faibles pour nous en tirer par des moyens héroïques, nous avons toujours sous la main la ressource de la lecture pour nous tranquilliser. Et n'est-ce pas chaque jour que nous en avons besoin, et que nous perdons des grâces en nous laissant aller à l'agitation ! Quand je dis que le goût de la lecture est une nécessité spéciale de notre temps, j'ajoute que c'est surtout pour les gens qui veulent mener une vie pieuse dans le monde ; car ce sont là les âmes qui ont le plus besoin de paix et qui la trouvent le moins... Tout en nous éclairant sur notre œuvre à nous-mêmes, la lecture élargit notre charité à juger l'œuvre des autres... La bonté qui n'est pas en même temps la grandeur, est un triste spectacle ; elle sauve, il est vrai, l'âme où elle se trouve, mais elle ne veut pas permettre aux autres d'en faire autant ; elle vient à bout, en proportion de son influence, de mettre un bâton dans la roue de tout progrès, et l'on peut dire qu'elle a un talent spécial pour se mettre à la traverse dans tout ce qui se fait pour le salut des âmes... Combien d'esprits étroits la lecture

n'a-t-elle pas agrandis ! Combien de cœurs renfermés, étouffants, n'a-t-elle pas ouverts au soleil et à l'air de la montagne, et transformés en nobles salles de réception pour le Seigneur, qui ne pouvait y entrer auparavant ¹. »

Et cependant, combien de personnes lisent maintenant ? Combien pourraient répéter sans mentir ce mot de M^{me} de Sévigné : « Enfin, tant que nous aurons des livres, nous ne nous pendrons point » ? Ou, si on lit, que lit-on ? Tout, excepté les livres. Ou, si on lit les livres, comment les lit-on ? Celui-ci, comme disait Montaigne, s'en va en les escorniflant ; cet autre s'en fait lire des passages, pendant qu'il regarde les chinoiseries de son écran ; ou s'il daigne les lire lui-même, il laisse ses yeux errer vaguement sur la page ouverte, sans apercevoir l'idée derrière les mots ; il lit comme on lit, lorsqu'on n'attend que l'occasion de fermer le volume. Et cependant, écrivait le P. Lacordaire, « quand on peut lire Homère, Plutarque, Cicéron, Platon, David, saint Paul, saint Augustin, sainte Térése, Bossuet, Pascal et d'au-

¹ Le P. Faber, *Conférences*, p. 318-320.

tres semblables, on est bien coupable de perdre le temps dans les niaiseries d'un salon. Le malheur des gens du monde est de vouloir faire de toute leur vie une distraction, tandis que la récréation ne doit être qu'un moment donné au repos pour rafraîchir l'esprit et lui donner du nerf ¹. »

Toutefois, quelques règles doivent nous guider dans le choix de nos lectures.

D'abord, il faut non-seulement repousser les livres mauvais, il faut les fuir ; parce que, loin d'être le vêtement visible de l'incorporel et de l'impalpable, ils ne sont que la violation hideuse de la pudeur, le mépris de la morale et de la raison, le délire de l'imagination, le dévergondage des sentiments, des idées et du langage, triste résultat du désordre des mœurs, de l'irrégion et de l'ignorance.

Il faut aussi fuir les livres frivoles, parce que généralement ils manquent de goût et détournent tôt ou tard de la vérité et de la vertu. On l'a dit avec un grand sens pratique ; « à force

¹ Le P. Lacordaire, *Correspondance inédite*.

de lire ces choses violentes et malsaines, la finesse de l'esprit s'é mouss e, la délicatesse du cœur s'altère, et l'on est bien près de transporter dans les habitudes de la vie pratique la mauvaise tenue du style. Ne croyez pas que ce soit chose indifférente que de manquer de goût. La conscience littéraire a plus d'une affinité avec la conscience morale; quiconque est insensible au beau n'est pas loin de se méprendre sur le bien... Ce n'est pas impunément qu'on fait son aliment de ce persiflage amusant, de ces menus propos qui étonnent par leur imprévu et étourdissent par leur originalité, de tout cet artifice de style qui ne se compose que de traits vifs, de mots piquants, d'allusions frivoles et d'anecdotes futiles. Ces faciles lectures ont le tort de dispenser de réfléchir, et finissent par dégoûter des occupations et des lectures sérieuses. Il n'en reste rien que le vide, ou quelques traits recueillis avec un soin pué ril, qui serviront d'aliment à des conversations plus pué riles encore, ou provoqueront l'émulation de cette escrime légère dans laquelle les facultés se dépensent en détail et l'esprit s'amincit

en croyant s'aiguiser ¹. » En vain voudrait-on prétexter que les ouvrages frivoles ont quelquefois des qualités enchanteresses, Diderot, qui n'est point suspect en pareille matière, n'a-t-il pas prononcé contre eux cette sentence : « Gardez-vous bien d'ouvrir ces ouvrages enchanteurs, lorsque vous aurez quelques devoirs à remplir » ? La seule exception que l'on puisse se permettre, doit être motivée par un devoir de position ; et alors, il faut les lire avec tant de ce miel intérieur qu'on appelle l'amour de Dieu, que leur poison ne nous fasse aucun mal.

Quant aux livres de sentiment, quelle règle faut-il suivre ? Des voix austères les interdisent à la jeunesse, alors même que le christianisme y est vénéré. Ces livres, dit-on, ne sont pas écrits pour les jeunes filles. « Il est vrai, répond un esprit aussi chrétien que délicat, que l'on appelle *écrits pour les jeunes filles* des livres dans lesquels elles pourraient apprendre à lire à leurs belles poupées. Faut-il donc, parce qu'on est chrétien, baisser les yeux et rougir, quand on prononce l'un de ces trois mots sa-

¹ M. l'abbé Foulon, *Discours prononcé à Paris en 1866.*

crés : raison, liberté, amour? Que serait la vie sans ces trois mots? Laissez, laissez sans crainte vos filles lire ces pages brûlantes, à condition de les tourner, et d'aller jusqu'au bout, pour apprendre la fragilité de nos désirs, la durée de nos peines, le charme consolateur de nos croyances, et la beauté de la sainte alliance de la tendresse avec la pureté, sous les regards de Dieu ¹. »

Ce qu'il faut lire de préférence, ce sont les livres solidement bons, les livres excellents, ceux qui « désenseignent la sottise » et enseignent la sagesse pratique : car, comme disait Montaigne, on nous apprend à vivre, quand la vie est passée. N'exclure aucun des livres qui peuvent nous instruire, parce que tout livre qui contient la science glorifie Celui qui s'est appelé le Dieu des sciences; en régler le choix, d'après notre caractère, nos aptitudes, notre vocation, nos charges, non de manière à satisfaire nos caprices, mais à perfectionner sérieusement notre âme; surtout lire parfaitement, ne fût-ce

¹ M. A. Cochin, *la Littérature intime, Corresp. du 25 juin 1866*, p. 291.

qu'une seule pensée par jour, à l'exemple d'Appelle, ce fameux peintre de l'antiquité qui ne passait aucun jour sans donner sur la toile un coup de pinceau : tels sont les conseils que nul ne devrait oublier.

Le premier des livres dont nous devons faire notre nourriture, c'est le Livre de Dieu, la Bible. — Pourquoi la république américaine est-elle si grande ? Parce qu'elle a un esprit profondément religieux. Pourquoi a-t-elle cet esprit si profondément religieux ? Parce qu'elle lit la Bible. — La parole de Dieu comprise avec intelligence est une épée à laquelle nul vice ne saurait longtemps résister. « L'Évangile n'est pas un livre, disait Napoléon, c'est un être vivant, avec une action, une puissance qui envahit tout ce qui s'oppose à son extension... Je ne me lasse pas de le lire, et toujours avec le même respect... On éprouve à le contempler le même plaisir qu'à contempler le ciel. » Oui, l'Évangile est un être vivant ; c'est le Christ lui-même qui se révèle. — Un livre, c'est l'écriture universalisée ; l'écriture, à son tour, c'est la parole immortalisée ; et la parole, c'est le verbe extériorisé : en sorte

qu'un livre est une idée devenue sensible, immortelle et universelle. Si donc l'Évangile a pour fond Jésus-Christ, on peut dire que l'Évangile est Jésus-Christ rendu sensible aux esprits, Jésus-Christ immortalisé dans les cœurs, Jésus-Christ universalisé à travers les lieux et les siècles. Dès lors, comment la lecture de l'Évangile ne serait-elle pas un devoir pour tous les amis de Jésus-Christ? Ne pas lire la Bible, c'est passer à côté de Dieu et fermer les yeux.

Après la Bible, ce sont les ouvrages des Docteurs de l'Église qui doivent être l'objet de nos lectures. Les lire, en effet, c'est parcourir ces forêts vierges du nouveau monde, dont on sort tout imprégné de parfums. Qui n'a ouvert, par exemple, l'*Imitation*, ce livre si plein de piété, dont « une demi-heure de lecture rend heureux pour toute la journée, heureux de cette paix intérieure qui est le plus délicieux des biens ¹ » ? Qui n'a lu, sans devenir meilleur, quelques pages de saint François de Sales, cet esprit d'une sagesse si exquise, ce maître à la fois si

¹ M. S. de Sacy, *Débats* du 26 décembre 1867.

sûr et si gracieux, si aimable et si profondément intérieur?

Viennent ensuite les vies des Saints, ces vies si pleines de sacrifices, et qui nous montrent à chaque page l'héroïsme chrétien en action. Toutefois, cette lecture doit se faire avec discernement. « Dieu laisse quelquefois des défauts chez les Saints, dit saint Grégoire le Grand, afin de les maintenir davantage dans l'humilité; et tout n'est pas toujours imitable en leur vie ¹. » — « Il arrive même, dit saint Thomas, que l'Écriture Sainte loue chez les Saints des choses qui ne sont pas toujours louables en elles-mêmes; mais l'Esprit-Saint leur tient compte de leurs bonnes intentions ². » — Bossuet, dans des lettres à la sœur Cornuau, exprime le même avis : « Vous ne vous trompez pas, dit-il, de croire qu'il y a beaucoup de choses dans la vie des Saints, que l'on y a mises avec peu de choix... On n'est pas obligé de tout croire; mais il est bon de laisser passer ce qui choque, en prenant soigneusement ce qui édifie. Eprouvez

¹ *Moral.*, l. IV, c. xxiv; *Pastor.*, 4^e partie.

² *Somme théologique*, 2.2, 110, 3, ad 3.

tout, dit saint Paul, et retenez ce qui est bon... Il est bon ordinairement de se conformer à ce que Dieu a révélé, et non pas de se perdre dans ces suppositions qu'on sait bien qui ne seront pas et qui ne peuvent être. Quand quelques Saints les ont faites, il faut regarder ces mouvements comme de pieuses extravagances d'un amour que sa violence rend insensé ; mais du reste il est dangereux de s'y laisser emporter. »

En général, il est plus utile de lire les vies écrites dans les derniers siècles, que les vies écrites anciennement. Celles-ci, en effet, sont quelquefois plutôt des légendes et des poèmes que des histoires. Les Saints y jouissent d'une humanité si constamment héroïque, qu'il est difficile, après les avoir contemplés quelque temps, de regarder à terre et d'entrer dans les réalités ordinaires de la vie. On leur prête souvent une espèce d'âme qui n'est plus la nôtre ; souvent aussi le chapitre des défauts manque totalement : et cependant, serait-ce le moins intéressant, non pas au point de vue du plaisir secret et malin que l'on peut éprouver à surprendre en défaut des gens parfaits, mais au

point de vue de la stratégie spirituelle, de la correction et du progrès? N'y a-t-il pas utilité à savoir comment saint François de Sales a dompté son irascibilité, et sainte Tèreſe sa légèreté?

Ces défauts des vies anciennes nous sont signalées par les Bénédictins de Saint-Maur, en des termes qu'il faut savoir: « Non-seulement, disent-ils, nos Français qui s'appliquèrent à l'histoire, ne l'étudièrent point par principes; mais ils manquaient même du bon goût et de la critique nécessaires pour y devenir habiles. Ils n'avaient presque aucune idée, et ne pouvaient par conséquent faire presque aucun usage de cette ingénieuse sagacité, sans laquelle on ne peut juger sainement des choses, démêler le vrai d'avec le faux, le certain d'avec le douteux, faire choix entre l'un et l'autre, peser la valeur des différentes opinions, préférer celles qui le méritent, et se borner à ce qui fait au sujet qu'on entreprend de discuter. Malgré tous ces défauts, on vit s'élever en ce siècle une nuée d'Historiens, dont la plus grande partie fut composée de Légendaires. C'est qu'alors on eut

un nouveau motif de travailler aux vies des Saints. Les anciennes légendes étant perdues, ou périées dans la destruction et l'incendie des églises et des monastères, on se trouva dans l'obligation de les renouveler : car on ne pouvait s'accoutumer à honorer les Saints et à conserver leurs reliques sans avoir quelque chose de leur histoire, ou qui passât pour leur histoire. Il est à remarquer qu'il s'agissait le plus souvent de Saints morts depuis plusieurs siècles et de reliques venues de fort loin, sur quoi l'on n'avait presque que des traditions orales. De là on préjuge sans peine, que ceux qui travaillèrent à ces légendes se trouvant privés de tous les secours nécessaires, n'ont pu réussir à nous donner des histoires exactes et certaines. De sorte qu'au défaut du mauvais goût de leur siècle, ils y ont le plus souvent réuni les vices de l'incertitude, de la confusion, et quelquefois de la fausseté. Ils y ont aussi donné dans les visions et laissé le simple et le naturel, pour s'arrêter au merveilleux et à l'extraordinaire. Il est même trop souvent arrivé qu'ils se sont cru permis d'y mêler des mensonges ; ce qu'Hériger,

abbé de Laubes, qui s'en plaint, exprime en ces termes fort énergiques : *Pro pietate mentiri, mentir pour la piété* ¹. »

Quant à ces petits livres dont l'ignorance et le mercantilisme inondent l'Eglise, il faut les proscrire à jamais. Par leur patois et leur banalité, ils sont la honte de l'esprit humain, et par leur absence de doctrine, la ruine de la piété. Ils sont, en effet, d'autant plus corrupteurs, qu'ils semblent moins corrompus ; et l'opium qu'ils distillent est le moindre de leurs poisons. Rien n'y est défini ; les affirmations y sont aussi vagues que hasardées ; aux preuves suppléent les images, les fleurs, les exclamations ; à la place de l'onction se fait sentir une religiosité à la fois sensuelle et fade, qui, d'une part, met les nerfs en excitation, et, de l'autre, allanguit le cœur, l'habitue à l'afféterie, et provoque bientôt en lui des spasmes nauséabonds. Ce serait leur faire trop d'honneur que de les comparer à ce que saint Pierre appelait « des

¹ *Histoire littéraire de la France par les Bénédictins de Saint-Maur* ; édit. Palmé, 1867, t. VI, p. 60-61.

fables savantes ¹ » ; appelons-les plutôt avec saint Paul « des fables ineptes et séniles ². » Si de tels livres plaisent à la foule, c'est que la lumière des bougies fait briller les couleurs fardées. Du reste, la foule cherche ce qui passionne et non ce qui a raison ; peu lui importe si l'idée est décharnée, quand le style est drapé ; elle aime la déclamation et l'emphase, et croit que celui qui parle, à plus forte raison celui qui crie, dit toujours quelque chose. Il n'y a que le petit nombre qui ne veuille plus de perles fausses, et qui ait le bon sens de trouver que « le moindre grain de mil ferait mieux son affaire. »

Déjà Fénelou lui-même s'écriait de son temps : « Il n'y a rien de plus noble que la religion : rien n'est plus bas ni plus méprisable que l'idée qu'en ont communément tous ceux qu'on appelle dévots ³. »

Mais écoutons les évêques de nos jours.

« Défiez-vous, écrit Mgr Dupanloup, même

¹ *II^e Epître de saint Pierre*, ch. 1, v. 16.

² *I^{re} Epître de saint Paul à Timothée*, ch. iv, v. 7.

³ Fénelon, *Essai sur le Gouvernement*, ch. x.

de certains livres de piété. La librairie, la meilleure librairie, hélas ! trop peu surveillée aujourd'hui sous ce rapport, jette chaque année dans le monde, dans les maisons religieuses, dans les bibliothèques paroissiales, dans les distributions de prix, des milliers de petits livres de piété, sans valeur, sans doctrine, sans solidité, pleins d'une quantité d'idées inexactes, d'exagérations ridicules et de sentiments faux, qui altèrent et abaissent la religion, dénaturent la dévotion, rebutent les hommes sérieux, scandalisent les chrétiens éclairés, et sont comme une sorte de corruption subtile pour les âmes ¹. »

« Avouons-le franchement, dit à son tour Mgr Landriot, la manière dont certains petits auteurs photographient les vertus, en en prenant le modèle en eux-mêmes, est bien propre à faire naître les préjugés qui existent dans le monde : sans s'en douter, quand ils peignent, ils posent devant leur propre esprit ; et, au lieu de consulter les admirables originaux qui existent dans l'Église catholique, ils se prennent eux-mêmes très-innocemment pour modèles,

¹ *Lettre de Mgr d'Orléans à son clergé, 8 mai 1863.*

et ce qu'ils nous donnent ainsi est tout simplement l'esquisse de leurs mesquines pensées. Nous croyons nécessaire d'opposer à toute cette génération d'idées rachitiques, les belles et larges idées des Docteurs ¹. »

« Chacun ne fait-il pas son Christ à sa manière? Chacun a son moule, dont la forme et la capacité sont en rapport avec l'esprit de l'artiste; chacun, dans une série de méditations plus ou moins intelligentes, construit quelquefois un Christ de fantaisie, qui est simplement le reflet de celui qui parle ou de celui qui écrit. Aussi que de fois le Christ n'est-il pas défiguré par ces petits esprits! *Cognitio parva in parvis, magna verò in magnis* ². On prête souvent à Notre-Seigneur des sentiments que certainement il n'a jamais eus, et des pensées qui sont presque opposées à la saine théologie. De ces conceptions étroites, mesquines et assez souvent ridicules, il résulte pour les fidèles un enseignement regrettable, qui entretient parmi eux une génération de petites idées, et des traditions

¹ VI^e Conférence aux dames du monde, t. I, p. 159-160.

² Saint Cyrille.

de caractères pusillanimes. Rien de grand, d'élevé, de noble, de généreux. Ces déplorables conséquences tiennent en partie à toutes ces falsifications de la noble figure de Jésus-Christ, falsifications que l'on rencontre dans ces petits livres dont les auteurs ont oublié la parole de l'Ange de l'École. « S'il est savant, qu'il nous instruisse ; s'il est simplement pieux, qu'il se borne à prier. » Aussi, « les grands et immenses caractères de la Divinité ne sont pas imprimés sur les âmes, *donec magni atque immensi Divinitatis ejus characteres paulatim in eorum mentibus imprimantur* ¹ ». C'est la vulgarité recouverte de mots vénérables, ce sont trop souvent toutes ces petites passions qui croissent naturellement dans les natures mesquines et dans les caractères abaissés... Alors le christianisme, cette religion magnifique où l'immense donne la main à l'éternel, nous apparaît comme une collection de choses puérides et sans valeur, espèce d'avorton des esprits faibles. De là un éloignement chez les hommes intelligents qui n'ont pas la foi, parce qu'ils ne voient

¹ Saint Cyrille.

plus chez nous ces grands et immenses caractères de la Divinité dont parle saint Cyrille ¹. »

Terminons ces sages réflexions par ce mot du P. Faber : « J'oserai dire que l'exagération, ce ver rongeur des livres spirituels, dans laquelle tant d'écrivains sont tombés, a fait infiniment plus de mal aux âmes des lecteurs, par les soupçons mal fondés qu'elle y a fait naître, que n'aurait pu en faire une de ces illusions qui viennent de Satan ². »

¹ Mgr Landriot, *le Christ de la tradition*, VII^e conférence.

² Le P. Faber, *Progrès*, t. II, p. 251.

CHAPITRE X

La Méditation, les Sacrements et l'Esprit de prière.

I. — De même que le silence ne serait souvent que de l'oisiveté, s'il n'était occupé par la lecture ; de même, la lecture ne serait qu'une occupation inutile, si elle n'était fécondée par la réflexion et la méditation.

La réflexion est l'acte d'un esprit qui se replie sur lui-même pour considérer sa pensée. La méditation va plus loin : elle cherche à pénétrer jusqu'au fond de la pensée à l'aide des clartés de la pensée de Dieu. La réflexion n'est donc qu'un acheminement vers la méditation : celle-ci est plus complète et plus profonde ; la première se passe souvent de Dieu, la seconde jamais. Lire, c'est rassembler les éléments de son repas ; réfléchir, c'est les faire passer en soi par le travail de la manducation ; méditer, c'est les convertir en sa propre substance par une assimila-

tion qui fortifie en alimentant les sources de la vie. « Nous prenons en garde les opinions et le sçavoir d'aultruy, disait Montaigne, et puis c'est tout : il les fault faire nostres. Nous semblons proprement celuy qui, ayant besoing de feu, en iroit querir chez son voysin, et, y en ayant trouvé un beau et grand, s'arresteroit là à se chauffer, sans plus se souvenir d'en rapporter chez soy ¹. » — « Si vous ne réfléchissez pas, vous n'êtes pas capable d'amitié : car, sans la réflexion qui rappelle le passé, le sentiment qu'on éprouve est toujours plus fort que celui qu'on a éprouvé, et vous serez capable de donner la préférence à votre ami présent sur votre ami absent. Si vous ne réfléchissez pas, l'infortune ne vous causera que du dégoût ; car vous ne connaîtrez que les dehors de l'infortune. Si vous ne réfléchissez pas, le devoir n'aura pour vous que des sacrifices, car les sacrifices du devoir sont sensibles à l'œil, et sa nécessité ou ses récompenses ne sont visibles qu'à la réflexion. L'honneur est le fruit de la réflexion, car sans la

¹ Montaigne, *Essais*, livre 1, ch. 24.

réflexion qui ne reculerait devant une épée nue ? Dans les sentiments religieux, la réflexion a sa grande part ; car sans des réflexions habituelles sur les craintes et les espérances de l'autre vie, qui sacrifierait au ciel ce dont il peut jouir sur la terre ¹ ? »

Si les âmes qui font silence en elles-mêmes, qui lisent et réfléchissent sérieusement, sont rares dans la société actuelle, combien y en a-t-il qui méditent véritablement ? On s'arrête avec ses pensées, on se penche même sur elles comme pour les respirer avant qu'elles s'évaporent : mais cherche-t-on à pénétrer au fond de leur calice et à voir à travers leur beauté la sagesse de Dieu ? Si quelques âmes se frappent, se travaillent quelque peu, et parviennent à découvrir en elles quelques filons d'or, qu'en font-elles, après les avoir ramassés ? Ont-elles le courage de les tailler, de les polir, et surtout de ne pas se complaire frivolement en eux, mais de les faire servir à leur utilité plutôt qu'à leur vanité ? Que de méditations se changent, après quelques minutes, en rêveries ! Nous voulions

¹ Madame Guizot.

rechercher les choses nettes et vraies, et nous nous amusons aux choses vaines !

Dieu nous demande des résolutions pratiques ; et nous ne lui offrons que des soupirs fiévreux et des velléités malades. Dieu veut que nous allions en ligne droite, jusqu'à cette partie de notre âme de laquelle il faut déraciner tel ou tel défaut ; et nous, au lieu de marcher énergiquement au but, nous courons, comme des enfants, après la brise qui se joue à nos côtés, dans le feuillage des arbres. Dieu, pour jouir de nous, veut que nous nous corrigions de nos défauts ; et nous, préoccupés de jouir de lui, nous oublions de travailler à devenir meilleurs. Nous consentons volontiers à contempler Dieu, à suivre Jésus-Christ de sa crèche au Calvaire ; mais, l'idéal une fois regardé, nous renvoyons au lendemain, à ce lendemain qui n'arrive jamais, le soin de nous rendre conformes à notre divin modèle. Inquiets des choses de la terre, cloués à l'accident du jour, nous nous emprisonnons dans nos petits amours-propres, au lieu de prendre le large et de nous envoler à la considération de ce qui divinise ; et nous n'employons

ainsi notre méditation qu'à abaisser Dieu jusqu'à nous, au lieu de nous en servir pour nous élever jusqu'à lui.

Cela tient à deux causes. La première, c'est que nous ne sommes point pratiquement convaincus de cette maxime des anciens, que, pour parvenir à la sagesse, le premier conseil à suivre est celui-ci : « *Tecum habita, demeure avec toi-même.* » La seconde, c'est que nous ne savons pas lire chrétiennement. Lire chrétiennement, c'est laisser la divine figure de Jésus-Christ s'interposer entre notre livre et nos yeux : il est la lumière, il est la beauté ; dès lors, comment ne nous rendrait-il pas la vérité plus lumineuse et plus belle ?

II. — La bonté de Dieu, pour nous aider à vivre intérieurement et nous faciliter l'œuvre de notre sanctification, nous a ouvert une quatrième source : les sacrements.

Dieu a fait trois mondes : le monde de la matière, le monde de l'esprit et le monde de la grâce. Dans chacun de ces mondes, il nous parle et nous excite à l'aimer ; et son moyen,

c'est le sacrement. Les êtres matériels sont les sacrements du premier, et la parole soit parlée soit écrite, celui du deuxième. Le monde de la grâce, étant surnaturel, contient des sacrements surnaturels.

Parmi ceux-ci, il en est deux auxquels nous avons plus souvent recours : la Pénitence et l'Eucharistie.

Afin que ces sacrements soient réellement pour nous des moyens d'amélioration morale, il faut, comme l'enseigne saint Thomas, ne pas s'arrêter aux signes et aux actes extérieurs qui les constituent dans leur matière et dans leur forme, mais pénétrer jusqu'à leur vertu.

Trop de personnes confondent le sacrement de Pénitence avec la confession : la confession, en effet, n'est qu'une des parties du sacrement. Ce qui importe par-dessus tout, c'est la contrition, c'est-à-dire le regret d'avoir offensé Dieu et le ferme propos de ne plus l'offenser à l'avenir. Au lieu de favoriser en soi l'épanouissement de ces deux sentiments, la plupart du temps on perd toute sa ferveur à se préoccuper de sa confession, à

« picoter sur sa chère conscience », comme dit saint François de Sales, à entrer dans des détails parfaitement inutiles, à mesurer la longueur de l'épée avec laquelle on a blessé son prochain, à se tourmenter pour savoir si l'on a bien tout dit, tout raconté ; de telle sorte que, lorsque vient le moment d'exprimer à Dieu sa douleur pour le passé et sa résolution pour l'avenir, on a l'âme épuisée, et, au lieu de faire vraiment avec son cœur un acte de contrition, on ne fait que réciter une formule avec des lèvres émues.

D'autres fois, l'idée qui domine notre esprit, c'est de jeter, sans mentir, non pas un voile, mais une gaze à demi transparente sur nos fautes, de manière à atténuer autant que possible l'opinion peu favorable que nous pourrions donner de nous-mêmes à notre confesseur. Alors, dit Bossuet, « c'est quelqu'un qui nous a entraînés, ou quelque rencontre imprévue qui nous a engagés contre notre gré ; tout autre que nous aurait fait de même. Que si nous ne trouvons pas hors de nous sur quoi rejeter notre faute, nous cherchons quelque chose en nous qui ne vienne pas de nous-mêmes, notre humeur, notre

inclination, notre naturel... Nous sommes tombés comme des feuilles, mais c'est que nos iniquités nous ont emportés comme un vent¹. »

Une autre illusion, plus générale encore et plus subtile, consiste à détourner notre contrition de son véritable objet. Pour la bien comprendre, il faut savoir que dans l'âme il y a, après la faute commise, la peine qui en est la conséquence : cette peine, c'est, dans l'âme imparfaitement chrétienne, la crainte de l'enfer et le trouble que cette crainte fait naître, et, dans l'âme plus pieuse, le réel chagrin d'avoir offensé Dieu et les larmes que ce chagrin fait souvent couler. Or, il arrive que la contrition, au lieu de porter sur la faute commise, porte davantage sur la peine ressentie; et nous allons au confessionnal pour nous décharger plutôt du malaise que du mal, parce que c'est moins le bien de Dieu que le nôtre, que nous cherchons. Et comme ces nuances sont délicates, l'illusion n'en est que plus facile; et c'est ainsi qu'au lieu

¹ *Isaïe*, ch. LXIV, v. 6 : « Cecidimus quasi folium universi, et iniquitates nostræ quasi ventus abstulerunt nos. »

d'aller jusqu'à l'esprit, nous végétons dans la lettre.

Quant à la communion, elle est sujette aux mêmes périls, surtout lorsqu'elle est fréquente.

Avec saint François de Sales, nous pensons que deux sortes de gens doivent souvent communier : les parfaits, parce que, étant bien disposés, ils auraient grand tort de ne point s'approcher de la source de la perfection ; et les imparfaits, afin de pouvoir justement prétendre à la perfection : les forts, de crainte qu'ils ne deviennent faibles ; et les faibles, afin qu'ils deviennent forts ¹.

Mais aussi, avec saint François de Sales, nous pensons que dans l'Eucharistie nous devons chercher moins l'homme que le Dieu. N'est-ce pas là, du reste, ce que proclame le sacrement lui-même, lorsqu'il nous cache jusqu'au moindre vestige de l'humanité de Jésus-Christ ? N'est-ce pas ce que nous enseigne Jésus-Christ, lorsqu'il dit : « C'est l'esprit qui vivifie ; la chair ne sert

¹ Saint François de Sales, *Introduction à la Vie dévote*, II^e partie, ch. XXI.

de rien : les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie ¹ » ?

C'est l'enseignement formel des Pères de l'Église.

Écoutons saint Jérôme : « Nous mangeons la chair du Christ et nous buvons son sang, non-seulement sous la forme sacramentelle, mais dans la lecture des Écritures; car la parole de Dieu est vraiment une nourriture et un breuvage ². »

Saint Augustin : « Qu'est-ce que manger le Christ? Ce n'est pas seulement recevoir son corps dans le sacrement, mais c'est demeurer en lui et le posséder en soi par l'amour... Le pain et le vin peuvent aussi se prendre en un sens spirituel : le pain et le vin, c'est la justice et la vérité, et le Christ c'est la vérité... Quand vous lisez la parole de Dieu, quand vous l'entendez, quand vous la ruminez, vous mangez le pain... C'est le Verbe de Dieu qui est le pain de l'âme ³. »

¹ Évangile selon saint Jean, ch. vi, v. 64.

² Saint Jérôme, *Comment. sur l'Écclésiaste*.

³ Saint Augustin, *sur le Ps. CIII, Serm. III, n. 14*;

Saint Thomas : « C'est manger spirituellement le Christ que de croire en lui et de l'aimer, alors même qu'on ne songe pas au sacrement ¹. »

Innocent III : « Celui qui croit en Dieu, mange Dieu ². »

Clément d'Alexandrie : « Il y a deux sangs du Christ : l'un charnel, qui nous rachète de la mort ; l'autre spirituel, qui nous parfume ³. »

Origène : « Il y a deux manières d'entendre l'Eucharistie : il y a le sens ordinaire du sacrement ; mais il y a le sens plus profond de la vérité qui est l'aliment de l'âme... Le sang du Christ, c'est la parole qui nourrit l'âme... La vie du juste est une Eucharistie perpétuelle, car il mange sans interruption le pain de la vie, le Verbe de Dieu, la Sagesse éternelle ⁴. »

Albert le Grand : « On devient membre du

Ps. XXXVI, Serm. III, n. 5 ; Serm. LVII, n. 7 ; Ps. CI, Serm. I, n. 5.

¹ Saint Thomas, IV Sent., Dist. 9, q. 1, a. 2.

² Innocent III, *De Sac. alt. myst.*, l. IV, c. XIV.

³ Clément d'Alexandrie, *Pedag.*, l. II, c. II.

⁴ Origène, *In Joan.*, t. XXXII, n. 16; *in Math.*; *in Levitic. hom. XVI, n. 5.*

Christ, lorsqu'on le mange spirituellement par la foi et par l'amour, car alors on se change véritablement au corps de Jésus-Christ pour vivre éternellement ¹. »

D'après ces textes, il est évident que les Pères de l'Eglise exigent moins la manducation corporelle que la manducation spirituelle, celle qui s'opère par l'esprit et par le cœur et nous fait participer au Verbe de Dieu. « O divine Eucharistie, ô sacrement de l'amour ! s'écrie Mgr Landriot, je n'enlève rien à la vérité de vos mystères en parlant ainsi. Non, je crois en vous, comme je crois à l'Incarnation. Mais c'est le Christ lui-même, ce sont les amis du Christ, qui m'ont appris que, tout en demeurant vérité, vous n'étiez vous-même qu'une préparation, qu'un escabeau, qu'un moyen de monter plus haut, de monter aux régions de l'invisible. Vous êtes la voie pour arriver ; mais le terme du voyage, c'est le Verbe avec ses splendeurs divines ². »

Que chacun examine sa conscience, et voie s'il se laisse absorber par les choses de l'ordre

¹ Albert le Grand, *De Sacram. alt.*, c. XIX.
Mgr Landriot, *L'Eucharistie, 1^{re} Conf.*

sensible, ou s'il élève son âme dans les hauteurs de l'éternelle Sagesse !

III. — Enfin, la vie intérieure s'entretient et s'accroît encore par l'esprit de prière.

Il y a une grande différence entre la prière et l'esprit de prière. Faire sa prière, c'est se mettre à genoux le matin et le soir, réciter la formule de son manuel, s'efforcer de penser à Dieu pendant quelques minutes dont le nombre est fixé à l'avance, puis, s'en aller soit au travail soit au sommeil. Cet exercice est excellent. Mais il est souverainement insuffisant à quiconque veut pratiquer la piété, parce que agir ainsi, c'est donner à Dieu quelques parcelles de sa vie et lui soustraire le reste. Or, l'âme pieuse doit donner à Dieu sa vie tout entière, quelles que soient les occupations qui la remplissent : « Il faut toujours prier et ne jamais cesser », dit Jésus-Christ ¹. Mais comment prier toujours ? Saint Paul nous l'apprend : Priez en tout temps, nous dit-il, **EN ESPRIT, *orantes omni tempore*** IN

¹ *Évangile selon saint Luc*, ch. XVIII, v. 1.

SPIRITU ¹. » C'est donc l'esprit de prière que nous devons nous efforcer d'acquérir.

Or, l'esprit de prière ne se fait point l'esclave des prières vocales : il sait que c'est aimer peu que de pouvoir dire combien l'on aime ², et que, si les sentiments ordinaires parlent, les grands se taisent ³. Il se contente de peu de paroles : « Je voudrais, dit saint François de Sales, que le matin, au lever, vous pliassiez les genoux devant Dieu, pour l'adorer, faire le signe de la croix et luy demander la benediction pour toute la journée : ce qui se peut faire au temps que l'on diroit un ou deux *Pater noster*. Si vous avez la messe, il suffira qu'avec attention et reverence vous l'escoutiez, ainsi qu'il est marqué dans l'*Introduction*, en disant vostre chapelet. Le soir avant souper ou environ, vous pourriez aysément faire un peu de prieres ferventes, vous jettant devant nostre Seigneur, autant comme on diroit un *Pater* : car il n'y a point d'occasion, qui vous tienne si subjecte, que vous ne puissiez

¹ *Épître aux Ephésiens*, ch. VI, v. 18.

² Chi può dir com' egli arde, è in picciol fuoco. »

³ « Curæ leves loquantur, ingentes stupent. » — Sénèque.

dérober ce petit bout de loysir. Le soir avant qu'aller coucher vous pourrez, faisant autres choses, en quelque lieu que ce soit, faire la revue de ce que vous aurez fait parmy la journée de gros en gros, et allant au lict vous jeter brièvement à genoux, demander pardon à Dieu des fautes que vous avez commises, et le prier de veiller sur vous, et vous donner sa bénédiction; ce que vous pourrez faire courtement comme pour un *Ave Maria.* »

L'esprit de prière ne cherche point non plus à faire de belles prières, bien apprêtées : est-ce que le cœur a de l'esprit? « Le secret des secrets en l'orayson, dit encore saint François de Sales, c'est de suivre les attraicts en simplicité de cœur... Le vray amour n'a gueres de méthode... C'est une règle générale que toujours il faut suivre ses attraicts, et se laisser aller où l'esprit nous mesne. »

L'esprit de prière ne se tourmente point, et surtout ne se laisse point abattre, lorsqu'il se sent muet et que Dieu se plaît à le faire passer par la sécheresse du cœur : il sait que les statues qui ornent le palais d'un prince, contribuent

à la gloire de ce prince, bien qu'elles ne disent rien ; et que la plus touchante prière des mendiants, c'est d'exposer silencieusement leur misère à nos yeux.

Avoir l'esprit de prière, c'est respirer Dieu dans notre âme, comme notre corps respire l'atmosphère matérielle qui nous entoure. De même que respirer l'atmosphère est une condition de la vie corporelle, ainsi respirer Dieu est une condition de la piété : de même encore que, tout en respirant l'atmosphère, notre corps peut vaquer, sans distraction, à ses différents travaux, ainsi notre âme, pour respirer Dieu, n'est point obligée de suspendre ni de mal faire ses actions.

Avoir l'esprit de prière, c'est voir Dieu en toute chose et toute chose en Dieu. De même que nous ne voudrions pas habiter une maison, dans laquelle il n'y aurait pas de fenêtre qui pût nous laisser entrevoir le ciel ; ainsi, dans la demeure spirituelle de notre âme, devons-nous avoir une perspective sur l'éternité et comme une ouverture sur Dieu. La pensée de Dieu est la lumière dans laquelle nous apercevons tout

le reste : alors même que nous ne la verrions pas plus que la lumière, du moins verrions-nous toute chose en elle.

L'âme qui vit de l'esprit de prière, sait donc faire planer sur les plus beaux spectacles, soit de la grâce, soit de la nature spirituelle, soit même de la nature matérielle, la grande pensée de Dieu.

Cet acte, qui semble n'être qu'un acte d'amour, est en même temps un acte de haute sagesse.

Chaque créature, en effet, est une théophanie, c'est-à-dire une révélation de Dieu ¹. La création est comme le poème de Dieu, et chaque être, si grand ou si petit qu'il soit, est un mot exprimant l'idée divine. Qu'est-ce que l'océan, sinon l'empire visible du Dieu invisible? L'homme n'y peut laisser sa trace; tous ces sillons qu'il essaye d'y creuser en le traversant en tout sens, ont à peine le temps d'exister, et disparaissent aussitôt devant l'infini, qui seul est assez grand pour l'habiter. La petite fleur des champs, l'insecte

¹ « Theophaniæ sunt omnes creaturæ. » — J. Scot, *in* *Evang. Joan.*

qui bourdonne dans l'air, eux aussi, nous parlent de Dieu. « Tous les petits détails de la vie privée, dit le P. Faber, sont autant de sacrements, autant de présences réelles, car Dieu est au fond de chacun ¹ » : le hasard qui exclut Dieu, n'est admis que par les volontés paresseuses ou par les intelligences courtes.

Avec l'esprit de prière, rien n'est donc plus facile que d'agrandir ce qui semble petit, de transfigurer l'humain dans le divin, de surnaturaliser les actions les plus humbles, et de faire servir les circonstances les plus vulgaires de la vie matérielle au triomphe de la grâce et à l'acquisition de la vie éternelle : nous pouvons tous être ce Mercure dont parle Plutarque, et qui arrachait les nerfs de Typhon pour en faire des cordes à la lyre divine.

Qu'il me soit permis de citer des exemples, qui, par leur naïve simplicité et leur fraîcheur de sentiment, nous apprendront cet art si vrai d'arriver au ciel par la terre, en se tenant en la présence de Dieu.

« Je considérais l'autre jour, dit saint Fran-

¹ Le P. Faber, *Le Saint-Sacrement*, t. I, p. 235.

çois de Sales, ce que quelques auteurs disent des alcyons, petits oyselets qui pondent sur la rade de la mer. C'est qu'ils font des nids tout ronds et si bien pressés, que l'eau de la mer ne peut nullement les penetrer ; et seulement au-dessus il y a un petit trou, par lequel ils peuvent respirer et aspirer. La dedans ils logent leurs petits, afin que la mer les surprenant, ils puissent nager en assurance, et flotter sur les vagues, sans le remplir, ny submerger, et l'air qui se prend par le petit trou sert de contrepoids, et balance tellement ces petits pelotons en des petites barquettes que jamais elles ne renversent... Ha ! que j'ayme ces oyseaux, qui sont environnés d'eauës et ne vivent que de l'air ; qui se cachent en mer et ne voient que le ciel : ils nagent comme poissons et chantent comme oyseaux ; et ce qui me plaist, c'est que l'ancre est jettée du costé d'en haut, et non du costé d'en bas pour les affermir contre les vagues. Le doux Jesus nous veuille rendre tels, qu'environnés du monde et de la chair, nous vivions toujours au ciel ; et que l'affermissement de nos espérances soit toujours en haut et au paradis. »

Cet aimable Saint écrit une autre fois à M^{me} de Chantal le récit suivant : « Il avait fort neigé, et la cour estoit couverte d'un grand pied de neige. Jean vint au milieu, et balaya certaine petite place emmy la neige, et jetta là de la graine à manger pour les pigeons, qui vinrent tous ensemble, en ce refectoire là, prendre la refection avec une paix et respect admirables ; et je m'amusay à les regarder. Vous ne sçauriez croire la grande édification que ces petits animaux me donnerent ; car ils ne dirent jamais un seul petit mot, et ceux qui eurent plus tost fait leur refection s'envolerent là aupres pour attendre les autres. Et quand ils eurent voidé la moytié de la place, une quantité d'oysillons qui les regardoient vinrent là autour d'eux ; et tous les pigeons qui mangeoient encor se retirèrent en un coin, pour laisser la plus grande part de la place aux petits oyseaux, qui vinrent aussi se mettre à table, sans que les pigeons s'en troublassent. J'admirois la charité ; car les pauvres pigeons avoient si grand peur de fascher ces petits oyseaux, auxquels ils donnoient l'aumosne, qu'ils se tenoient tous rassemblés en un bout de

la table. J'admiray la discretion de ces mendiants, qui ne vinrent à l'aumosne que quand ils veyrent que les pigeons estoient sur la fin du repas, et qu'il y avoit encore des restes à suffisance. En somme, je ne sceus m'empescher de venir aux larmes, de voir la charitable simplicité des colombes, et la confiance des petits oyseaux en leur charité. Je ne sçay si un predicateur m'eust touché si vivement. Ceste image de vertu me fit grand bien tout le jour. »

Qui n'a savouré également les charmantes pages du journal d'Eugénie de Guérin?

« 11 avril 1836. — Voilà sous ma plume une petite bête qui chemine, pas plus grosse qu'un point sur un *i*. Qui sait où elle va? de quoi elle vit? et si elle n'a pas quelque chagrin au cœur? Qui sait si elle ne cherche pas quelque Paris où elle a un frère? Elle va bien vite. Je m'arrête sur son chemin : là voilà hors de la page; comme elle est loin ! Je la vois à peine, je ne la vois plus. Bon voyage, petite créature, que Dieu te conduise où tu veux aller ! Nous reverrons-nous? T'ai-je fait peur? Je suis si grande à tes yeux sans doute ! Mais peut-être, par cela même

je t'échappe comme une immensité. Ma petite bête me mènerait loin, je m'arrête à cette pensée : *qu'ainsi je suis aux yeux de Dieu, petite et infiniment petite créature qu'il aime.* »

« 12 juillet 1838. — C'est joli de laver, de voir passer des poissons, des flots, des brins d'herbe, des feuilles, des fleurs tombées, de suivre cela et je ne sais quoi au fil de l'eau. Il vient tant de choses à la laveuse qui sait voir dans le cours de ce ruisseau ! C'est la baignoire des oiseaux, le miroir du ciel, l'image de la vie, un chemin courant, le réservoir du baptême. »

« 4 avril 1838. — Il fait froid, il pleut, il neige. Un vent langoureux chante à ma fenêtre et me donne envie de lui répondre; mais que dire au vent, à un peu d'air agité? Hélas! *que nous ne sommes pas souvent autre chose.* »

« 1^{er} mars 1838. — Je regardais tout à l'heure deux petits mendiants qui passaient avec extase sous le grand peuplier. Ils ne pouvaient assez lever la tête et les yeux; et je pensais qu'ainsi tout ce qui est haut attire notre intelligence..., quand un tout petit oiseau, allant se poser sur la cime du peuplier, m'a fait sentir l'impuissance

de notre pauvre nature et tomber l'orgueil de mes pensées. »

« 6 mai 1837. — J'ai cousu un drap de lit, et je cousais bien des choses dans ma couture. Un drap prête bien à la réflexion : il va recouvrir tant de monde, tant de sommeils si différents ! peut-être celui de la tombe. Qui sait s'il ne sera pas mon suaire, si ces points que je fais ne seront pas décousus par les vers ! »

Et le 10 : « Comme je descendais un chaudron du feu, papa m'a dit qu'il n'aimait pas de me voir faire ces choses ; mais j'ai pensé à saint Bonaventure, qui lavait la vaisselle de son couvent, quand on alla lui porter, je crois, le chapeau de cardinal. En ce monde il n'y a rien de bas que le péché qui nous dégrade aux yeux de de Dieu. Ainsi mon chaudron m'a fait faire une réflexion salutaire, qui me servira à faire sans dégoût certaines choses dégoûtantes, comme de me noircir les mains à la cuisine. Bonsoir ; demain matin, je vais me confesser. »

C'est ainsi que le Seigneur est près de nous, *Dominus prope est*, même lorsque nous sommes dans tous les tracas de la vie matérielle. Heu-

reux ceux qui ont le cœur assez pur pour sentir sa présence !

« Les mariniers qui voguent à l'aspect et conduite des estoilles ne vont pas au ciel pour cela, mais en terre ; aussi ne visent-ils pas au ciel, sinon pour chercher la terre. Au contraire, les chrestiens ne respirans qu'au ciel, où est leur tresor et le port assuré de leurs esperances, regardent bien souvent aux choses d'icy-bas, mais ce n'est pas pour aller à la terre, ains pour aller au ciel ¹. »

¹ Saint François de Sales.

CHAPITRE XI

La Vie dissipée.

Nous avons vu en quoi consiste la vie intérieure et quelles en sont les sources. Mais que de fois ces sources ne sont-elles pas desséchées pour nous ! Ou, si elles renferment encore quelques gouttes d'eau, que de fois ces gouttes d'eau, au lieu de suffire à nous désaltérer, ne rendent-elles pas notre soif brûlante ! Et cependant, n'est-ce pas là que doivent se trouver les torrents de la grâce ? Ah ! n'accusons point les sources de la vie, demandons-nous plutôt si nous ne sommes pas nous-mêmes ces *cisternes dissipées* dont parle Jérémie, *cisternas dissipatas quæ continere non valent aquas*¹. La dissipation est comme la fissure par laquelle l'eau de la grâce s'échappe de notre âme ; c'est elle, par conséquent, qui produit cette aridité qui nous désole si souvent, et qui empêche les ger-

¹ Jérémie, ch. II, v. 13.

mes semés en nous par le divin Laboureur, de s'épanouir et de fructifier. La dissipation est d'autant plus dangereuse, qu'elle se multiplie elle-même indéfiniment, en ce sens qu'elle nous jette dans un vide qui à son tour nous rejette vers elle. Il importe donc souverainement, pour la combattre victorieusement, de l'étudier dans ses causes et dans ses actes.

Les véritables causes de la dissipation sont internes : ce sont nos passions. Les objets externes n'en sont que les occasions. Très-souvent nous pensons le contraire, et nous nous déchargeons sur les choses extérieures des fautes dont nous sommes les véritables auteurs. Les objets physiques sont placés par eux-mêmes en dehors de l'ordre moral ; substantiellement indifférents à cet ordre, ils n'y ont que la valeur que nous leur donnons : en tout cas, créés par Dieu, ils ne sauraient contenir dans leur essence aucune malice morale. C'est ainsi que, selon saint Paul, tout est pur pour ceux qui sont purs, *omnia munda mundis*¹ ; et par contre, que tout est corrompu pour ceux qui sont corrompus,

¹ Épître de saint Paul à Tite, ch. 1, v. 15

*coinquinatis autem et infidelibus nihil est mundum*¹ : ce ne sont pas les choses qui sont impures, c'est leur esprit et leur conscience, *sed inquinatæ sunt eorum et mens et conscientia*². Telles personnes, en effet, savent rester recueillies et honnêtes, au milieu des mille occasions de dissipation et de perversité qu'elles sont obligées d'affronter pour des raisons domestiques ou sociales : telles autres, au contraire, se dissipent et se pervertissent même, au milieu des occasions de recueillement et des exercices de piété dans lesquels elles vivent. Celles-là, lorsqu'elles sont dans la nécessité de parler de choses légères, en parlent sérieusement ; celle-ci, lorsqu'elles doivent parler de choses sérieuses, en parlent légèrement. « *Regnum Dei intra vos est, le royaume de Dieu est au dedans de vous*³. »

Par conséquent, quiconque veut vaincre la dissipation, doit d'abord combattre ses passions mauvaises ; ensuite, fuir autant que possible les

¹ *Épître à Tite*, ch. 1, v. 15.

² *Ibid.*

³ *Évangile selon saint Luc*, ch. XVII, 21.

occasions qui pourraient l'affaiblir ; enfin, faire tourner à son profit celles qu'il ne peut éviter, c'est-à-dire, bien faire ce qui, étant mal fait, serait une occasion de dissipation.

I. — Or, la première et la plus fréquente de toutes les occasions, se trouve dans les conversations et les visites.

Un esprit aussi délicat que pieux a remarqué que le salon, cette pièce mixte qui se trouve entre les chambres consacrées à l'intimité et le dehors consacré à la vie publique, et dans laquelle les gens de la maison donnent la main aux étrangers, est d'origine toute chrétienne : l'antiquité, en effet, n'a connu que les gynécées et l'agora. De même que l'Eglise seule a émancipé la femme, de même aussi, elle seule a créé le salon ¹. Qui ne voit la mission que la femme peut y remplir, et l'influence considérable qu'elle peut y exercer, soit au point de vue social, soit surtout au point de vue moral et religieux ?

¹ Le R. P. Hyacinthe, *Allocution au catéchisme de Persévérance des Jeunes Filles de la Madeleine, en 1867.*

L'histoire des derniers siècles nous en fournit des preuves incontestables et illustres.

Malheureusement les temps sont bien changés. Quel est le salon dans lequel les femmes, tout en restant dans le rôle gracieux que Dieu leur a réservé, savent s'occuper des intérêts de la vie publique ? « Je vois un grand nombre de celles-ci, écrivait M. de Tocqueville à M^{me} Swetchine, qui ont mille vertus privées, dans lesquelles l'action directe et bienfaisante de la religion se fait apercevoir... Mais quant à cette partie des devoirs qui se rapporte à la vie publique, elles ne semblent pas même en avoir l'idée. Non-seulement elles ne les pratiquent pas pour elles-mêmes, ce qui est assez naturel, mais elles ne paraissent pas même avoir la pensée de les inculquer à ceux sur lesquels elles ont de l'influence. C'est une face de l'éducation qui leur est comme invisible. Il n'en était pas de même dans cet ancien régime qui, au milieu de beaucoup de vices, renfermait de fières et mâles vertus. J'ai souvent entendu dire que ma grand'mère, qui était une très-sainte femme, après avoir recommandé à son jeune fils l'exer-

cice de tous les devoirs de la vie privée, ne manquait point d'ajouter : « Et puis, mon enfant, n'oubliez jamais qu'un homme se doit avant tout à sa patrie ; qu'il n'y a pas de sacrifices qu'il ne doive lui faire ; qu'il ne peut rester indifférent à son sort, et que Dieu exige de lui qu'il soit toujours prêt à consacrer, au besoin, son temps, sa fortune, et même sa vie au service de l'État et du roi ¹. »

De quoi donc s'occupe-t-on ? Que sont maintenant les salons les plus fréquentés et en apparence les plus animés ? Il serait trop long d'enregistrer toutes les plaintes des observateurs les plus sérieux. Qu'il nous suffise de rapporter celle-ci : « On dit que le théâtre se meurt ; non, il se déplace. Ce n'est plus le théâtre qui est vivant ; c'est la vie qui est théâtrale. Ce penchant à se mettre en scène, ce perpétuel *en dehors* dans les habitudes et le langage, ces poses et ces attitudes arrangées en vue de la foule, ces phrases et ces mots qui semblent avoir passé par-dessus la rampe pour arriver dans le monde, cette manie de cacher l'homme

¹ M. de Tocqueville, *Lettre du 10 septembre 1856*.

sous le personnage, tout cela, c'est du théâtre. Le théâtre est partout, excepté chez lui, où il nous afflige de sa stérilité sénile. Il teint de ses couleurs décevantes la société, l'art et les lettres, les physionomies, les intelligences et les âmes. Son atmosphère factice s'infiltré dans notre air salubre. Ses chimères empiètent sur nos réalités, ses trappes sur notre terrain ferme, ses mensonges sur nos vérités, ses libertés sur nos servitudes. On dirait que nos fortunes, nos maisons, nos sciences, nos finances, nos vertus, nos franchises, nos dépenses, nos amitiés, nos talents, nos lois, notre politique, sont toutes affaires de théâtre, destinées à vivre comme ses œuvres entre huit heures et minuit, et à disparaître avec le rideau qui tombe et le lustre qui s'éteint ¹. »

Et si nous pénétrons dans les conversations et les visites d'*intimité*, de quoi la plupart du temps les trouvons-nous alimentées?

Tantôt on parle trop, tantôt trop peu. « Le cœur de la femme est bavard », a dit une femme d'esprit ². Qui n'a entendu, en effet, ces longs

¹ M. A. de Pontmartin, *Correspondant* du 25 juillet 1865.

² Eugénie de Guérin.

récits entrepris pour répondre à cent questions qui n'ont point été posées? « C'est pitié, disait Montaigne : je l'essaye par la preuve d'aucuns de mes privez amis ; à mesure que la mémoire leur fournit la chose entière et présente, ils reculent si arrière leur narration, et la chargent de tant de vaines circonstances, que, si le conte est bon, ils en estouffent la bonté ; s'il ne l'est pas, vous estes à maudire ou l'heur de leur mémoire, ou le malheur de leur jugement. Et c'est chose difficile de fermer un propos et de le couper depuis qu'on est arrouté ; et n'est rien où la force d'un cheval se cognoisse plus qu'à faire un arrest rond et net ¹. » Et quand ce n'est pas le bavardage, c'est le mutisme et la taciturnité ; tel qui sait éviter l'affectation d'un discours trop verbeux, ne sait point éviter le pédantisme d'un silence aussi inopportun que peu profond ; on dirait son esprit paralysé par je ne sais quel hiver intellectuel ; ses pensées, au lieu de circuler librement et de s'écouler sur ses lèvres, se prennent dans sa tête comme des glaçons ; son cœur, qui pourrait faire monter

¹ Montaigne, *Essais*, l. I, ch. ix.

jusqu'à elles quelques rayons de chaleur et leur rendre leur cours, reste froid et inerte.

Et lorsqu'on ne parle ni trop ni trop peu, que dit-on? On épuise sa légèreté sur les sujets qui réclament de la réflexion, et son attention sur les choses de fantaisie. Pourvu que les futilités soient délicates, le vide élégant, les paroles faciles, tout est bien. Si quelqu'un s'efforce d'écartier les inutilités et de ramener la conversation sur des questions importantes, c'est peut-être un homme d'esprit, mais certainement un homme d'esprit insupportable.

Aujourd'hui le vent souffle à la louange : alors ce sont partout des compliments adulateurs, des protestations métaphoriques, des assurances dérisoires de bienveillance et de sympathie qui déguisent mal un égoïsme impitoyable, ou bien encore des galanteries d'autant plus fades qu'elles ne sont que la parodie de l'amitié. Demain, au contraire, le vent est à la critique, aux indiscretions, à la médisance, voire même aux insinuations calomnieuses. On travaille son esprit à rechercher curieusement la vie des autres, cette vie qui devrait être murée, même

pour un ennemi. On se donne mille peines pour découvrir les intrigues de celui-là, les prétentions de celles-ci, les faiblesses de chacun, les circonstances dans lesquelles ont failli ceux que l'on jalouse, etc., etc. La belle occupation ! En vérité, « la belle merveille, dit Bossuet, d'avoir trouvé des péchés dans des pécheurs, et dans des hommes des défauts humains ! »

Quelquefois on se promet d'être discret. Mais qu'est-ce que cette discrétion, sinon « un voile suspendu par en haut, non attaché par en bas, voile léger que le moindre souffle d'air dérange et qui s'écarte à chaque instant » ? D'autres fois, on dépouille toute réserve : la conversation commence sur un ton doucereusement amer, continue en s'aigrissant davantage, et finit par une de ces médisances qui mettent en lambeaux la réputation d'autrui. De telles gens sont des hyènes ; il ne leur en manque que la peau. Malheureusement elles habitent autre part que dans les forêts, et les jours où elles sont le plus déchainées sont quelquefois ceux où elles se sont prosternées le plus profondément au pied des autels. Les Saints disent que ce qui nous rappro-

che le plus de Dieu, c'est la bonté ; elles proclament, elles, du moins par leurs discours et par leurs actes, que le plaisir des déesses, c'est la vengeance, cette vengeance qui procède de leur jalousie et de leur haine, qui leur fait nier dans le prochain les qualités qu'elles ne peuvent affirmer en elles, et passer sans pitié le niveau de leur médiocrité sur toute âme qui leur est supérieure.

Toute cette perfidie est, du reste, fort habilement dissimulée. « Ceux, dit saint François de Sales, qui pour médire font des prefaces d'honneur, ou qui disent des petites gentillesses et gausseries entre deux, sont les plus fins et veneneux médisans de tous. Je proteste, disent-ils, que je l'aime, et qu'au reste c'est un galand homme ; mais cependant il faut dire la vérité, il eut tort de faire une telle perfidie ; c'est une fort vertueuse fille, mais elle fut surprise ; et semblables petits agencements. Ne voyés-vous pas l'artifice ? Celuy qui veut tirer à l'arc tire tant qu'il peut la fleche à soy, mais ce n'est que pour la darder plus puissamment ¹. »

¹ Saint François de Sales, *Introduction à la Vie dévôte*, III^e partie, ch. xxix.

Si les deux premiers défauts des conversations sont l'inutilité et la médisance, la légèreté, pour ne pas dire la malhonnêteté, est le troisième.

La vanité est le quatrième. On oublie ce qu'a si justement observé La Bruyère, à savoir : que l'esprit de la conversation consiste moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres, et que celui qui sort de notre entretien content de soi et de son esprit, l'est de nous parfaitement. Et alors, qu'arrive-t-il ? On s'es-souffle à courir après l'esprit, lequel court souvent plus fort que nous ; et l'on arrive à sacrifier à un bon mot tout, jusqu'à ses amis, jusqu'à Dieu, jusqu'à soi-même. « La joliveté de l'esprit, dit encore saint François de Sales, nous donne quelques fois bien de la vanité, et on leve plus souvent le nez de l'esprit que celui du visage ; on fait les doux yeux par les paroles aussi bien que par le regard. Il n'est pas bon vraiment d'aller sur le bout du pied, ny d'esprit, ny de corps ; car si on choppe, la cheute en est plus rude. »

Que faut-il conclure de tout ce désordre habituel des conversations et des visites ? Qu'il faut les fuir ? Non. Les fuir et les rechercher

sont deux excès blâmables : les fuir, parce que c'est dédaigner le prochain ; et les rechercher, parce que c'est s'exposer à l'oisiveté et à la dissipation ¹. Il faut donc les accepter suivant le bon plaisir de la Providence qui nous les envoie, mais aussi nous efforcer, en combattant leurs défauts, de les ramener à ce qu'elles doivent être entre personnes chrétiennes.

D'abord, combattons leurs défauts, c'est-à-dire :

1° Tenons-nous à égale distance de la loquacité et de la taciturnité.

2° Sans tomber dans le pédantisme d'une discussion qui n'est pas de notre compétence, demeurons dans les choses sérieuses. « Le parler peu, tant recommandé par les anciens sages, ne s'entend pas qu'il faille dire peu de paroles, mais de n'en dire pas beaucoup d'inutiles ; car, en matière de parler, on ne regarde pas à la quantité, mais à la qualité. Et me semble qu'il faut fuir les deux extrémités ; car de faire trop l'entendu et le severe, refusant de contribuer

¹ Saint François de Sales, voir le chap. xxiv : *Des conversations et de la solitude.*

aux devis familiers qui se font és conversations, il semble qu'il y ait un manquement de confiance, ou quelque sorte de desdain ; de babiller aussi et cajoller tous-jours, sans donner ny loisir, ni commodité aux autres de parler à souhait, cela tient de l'esventé et du leger ¹. » Et ailleurs, dans une lettre à une dame, saint François de Sales donne ce sage conseil : « Soyés courte la où vous ne profiterés pas ². »

3° N'exagérons ni les compliments que nous devons faire, ni ceux que nous devons recevoir. Rappelons-nous ce mot de Henri IV à l'échevin Myron : « Compère, j'aulneray vostre affection aux veritez que vous oserez me signaler. » Par conséquent, défions-nous des éloges et méditons les blâmes. La critique est un flambeau, la louange un bandeau, et ceux qui nous louent nous montrent le chemin à suivre, tandis que ceux qui nous adressent des reproches nous avertissent des dangers à éviter. « O homme qui me louez, s'écrie Bossuet, que voulez-vous faire ? Je

¹ Saint François de Sales, *Introduction à la Vie dévôte*, III^e partie, ch. xxx.

² *Lettres spirituelles*, CCXC.

ne parle pas de vous, homme malin, qui me louez artificieusement par un côté pour montrer mon faible de l'autre, ou qui me donnez froidement de fades, de faibles louanges, qui sont pires que des blâmes, ou qui me louez fortement peut-être pour m'attirer de l'envie, ou pour me mener où vous voulez par la louange, ou pour faire dire que j'aime à être loué et ajouter ce ridicule, le plus grand de tous, aux autres que j'ai déjà. Ce n'est pas de vous que je parle, louangeur faible ou malin ; je parle à vous qui me louez de bonne foi, et c'est à vous que je demande : Que voulez-vous faire de moi ? Me cacher mes défauts, m'empêcher de me corriger, me faire fou de moi-même, m'enfler de mon mérite prétendu ? Dès là me le faire perdre... Taisez-vous, ami dangereux ¹. »

4° Fuyons les médisances que peuvent nous inspirer soit la jalousie, soit la haine, soit le goût de la raillerie et de la fausse gaieté. Ne confondons pas l'esprit avec la moquerie, et sachons trouver misérable la joie qui attriste un frère. « Faire tomber l'un, dit saint François de

¹ Bossuet, *Discours sur la vie cachée en Dieu.*

Salas, noircir l'autre, picquer le tiers, faire du mal à un fol, ce sont des risées et joyes sottes et insolentes... Quant aux jeux de paroles qui se font des uns aux autres avec une modeste gayeté et joyeuseté, ils appartiennent à la vertu que nous pouvons appeler bonne conversation, et par iceux on prend une honneste et amiable recreation sur les occasions frivoles que les imperfections humaines fournissent. Il se faut garder seulement de passer de cette honneste joyeuseté à la mocquerie. La mocquerie provoque à rire par mespris et contemnement du prochain... C'est une des plus mauvaises conditions qu'un esprit peut avoir que d'estre mocqueur. Dieu haït extrêmement ce vice ¹. »

5° Évítions également les paroles malhonnêtes. « Ceux qui pensent estre galans hommes à dire de telles paroles en conversation, ne sçavent pas pourquoy les conversations sont faites ; car elles doivent estre comme essaims d'abeilles assemblées pour faire le miel de quelque doux et vertueux entretien, et non pas

¹ Saint François de Salas, *Introduction*, etc., III^e partie ch. XXVII.

comme un tas de guespes qui se joignent pour succer quelque pourriture ¹. »

6° Enfin, efforçons-nous d'échapper à la vanité. Il n'est permis qu'au rossignol de s'écouter chanter. Quand l'homme s'écoute parler, les autres ne l'écoutent plus.

Mais il ne suffit pas que nos conversations ne soient pas défectueuses, il faut encore qu'elles soient chrétiennes.

Qu'y a-t-il de plus saint que la parole? Si nous voulons en découvrir l'origine, ne devons-nous pas remonter jusqu'au mystère de la Trinité? Là, en effet, est la Parole première, éternelle, infinie; cette Parole qui est la lumière du Père et avec le Père le principe du premier et éternel Amour. Dans notre âme, image de Dieu, se trouve une autre parole; parole que nous pouvons garder en nous et exprimer en dehors de nous. On peut donc trouver avec saint Isidore que la parole est d'une certaine manière une chose divine ². On peut aussi comprendre

¹ Saint François de Sales, *Introduction*, etc., III^e partie, ch. XXVII.

² Saint Isidore : « Divina quædam res est sermo. »

toute la profondeur du mot *causer*, employé comme synonyme de parler : c'est être cause, c'est semer des germes et en préparer l'écllosion, c'est en quelque sorte participer à la puissance créatrice de Dieu.

Dès lors, comment nos conversations pourraient-elles être bonnes et vraiment chrétiennes, si elles ne nous portaient vers Dieu? Non, ne craignons point de parler de Dieu; et si nous ne le pouvons pas, faisons du moins penser à lui, avec ce charme du laisser-aller qu'on ne suspecte jamais et qu'on pardonne toujours, et par un de ces soupirs vers le parfait qui sont, eux aussi, des démonstrations et des glorifications de Dieu. Toutefois, écoutons sur ce sujet deux conseils, l'un de Bossuet, l'autre de saint François de Sales : « Prenez garde, dit Bossuet, à l'amusement, j'oserai le dire, à la séduction des entretiens de piété qui n'aboutissent à rien ¹. » — « Ne parlés jamais de Dieu ni de la devotion, écrit saint François de Sales, par manière d'acquit et d'entretien, mais tous-jours avec attention et devotion : ce que je dis pour vous oster

¹ Bossuet, *Médit. sur la Cène*, I^e partle. 89

une remarquable vanité qui se treuve en plusieurs qui font profession de devotion, lesquelz à tous propos disent des paroles saintes et ferventes par maniere d'entregent et sans y penser nullement ; et apres les avoir dites, il leur est advis qu'ilz sont telz que les paroles tesmoignent : ce qui n'est pas ¹. »

Tels sont les moyens d'éviter la dissipation dans les conversations et les visites.

II. — La deuxième occasion de dissipation, c'est le jeu, la danse et le théâtre.

Aucune de ces trois choses n'est mauvaise, considérée en elle-même.

Toutes les trois peuvent être quelquefois nécessaires ou inévitables : le jeu, par suite du besoin de récréation qu'éprouve notre nature ; la danse et le théâtre, par suite d'exigences domestiques ou sociales.

Mais si toutes les trois peuvent être quelquefois inévitables, elles sont toujours, dans les circonstances actuelles, dangereuses. — Le jeu

¹ Saint François de Sales, *Introduction*, etc., III^e partie, ch. XXVI.

est dangereux, parce que, avec la frivolité qui nous enveloppe de toutes parts, il nous est fort difficile de ne pas en abuser, de ne pas le laisser dégénérer, sinon en perte d'argent, du moins en perte de temps, et de ne pas en faire d'une distraction qui repose une occupation qui fatigue. — La danse est dangereuse. Qui ne le sait? — Le théâtre est dangereux. Au lieu d'être un mélange de rires et de larmes qui enseignent, n'est-il pas trop souvent une succession d'émotions qui dissipent? L'atmosphère qu'on y respire n'est-elle pas « une atmosphère variable, brumeuse, orageuse, où dogmatise l'ignorance, où siffle l'envie, où rampent les cabales, où la probité du talent a si souvent été méconnue, où la noble candeur du génie est quelquefois si déplacée, où la médiocrité triomphe de rabaisser à son niveau les supériorités qui l'offusquent, où l'on trouve tant de petits hommes pour un grand!¹ »

Il est donc évident qu'une personne pieuse qui veut conserver les élans de sa vie intérieure, dans le jeu, dans la danse et au théâtre, doit

¹ Victor Hugo, *Préface de Cromwell*.

s'entourer de mille précautions austères. Écoutez saint François de Sales : « Prenés garde, Philothée, de ne point attacher votre affection à tout cela ; car, pour honneste que soit une recreation, c'est vice d'y mettre son cœur et son affection. Je ne dis pas qu'il ne faille prendre plaisir à jouer pendant que l'on joue, car autrement on ne se recreerait pas ; mais je dis qu'il ne faut pas y mettre son affection pour le desirer, pour s'y amuser et s'en empresser... Je vous dis des danses comme les medecins disent des potirons et champignons : les meilleurs n'en valent rien, disent-ils ; et je vous dis que les meilleurs balz ne sont guère bons. Si neantmoins il faut manger des potirons, prenés garde qu'ils soient bien apprestés : si par quelque occasion de laquelle vous ne puissiés pas vous bien excuser il faut aller au bal, prenés garde que votre danse soit bien apprestée. Mais comme faut-il qu'elle soit accommodée ? De modestie, de dignité et de bonne intention. Mangés-en peu, et peu souvent... Dansés et joués, selon les conditions que je vous ai marquées, quand, pour condescendre et complaire à l'honneste

conversation en laquelle vous serés, la prudence et discretion vous le conseilleront ; car la condescendance, comme surgeon de la charité, rend les choses indifferentes bonnes, et les dangereuses permises ; elle oste mesme la malice à celles qui sont aucunement mauvaises... Sainte Élisabeth d'Hongrie jouoit et dansoit parfois, sans interest de sa devotion, laquelle estoit si bien enracinée dedans son ame, qu'elle croissoit emmy les pompes et vanités ausquelles sa condition l'exposoit : ce sont les grands feux qui s'enflamment au vent, mays les petits s'esteignent si on ne les y porte à couvert¹. »

Quant au théâtre, il ne faut point y chercher la sensation, mais l'idée : l'idée morale, l'idée patriotique, l'idée religieuse. Il faut y faire abstraction de tout ce qui ne tient pas à l'âme un langage digne d'elle, et concentrer l'attention de son esprit, l'émotion de son cœur, l'admiration de toute son âme, sur la laideur du vice et la beauté de la vertu. Si nous sommes sérieux, nous verrons dans le comique son véritable but,

¹ Saint François de Sales, *Introduction*, etc., III^e partie, ch. XXXI, XXXIII et XXXIV.

qui est de nous montrer à nous-mêmes comme les autres nous voient, et le grotesque lui-même ne sera qu' « un temps d'arrêt, un terme de comparaison, un point de départ d'où l'on s'élève vers le beau, avec une perception plus fraîche et plus excitée » ; et si nous sommes sincèrement chrétiens, nous verrons le bien à travers le mal et Dieu à travers la créature.

III. — Enfin, il est une troisième occasion de dissipation, à laquelle peu de personnes échappent : le goût du luxe.

Il ne faut pas confondre le goût du luxe avec le luxe. Le luxe peut être quelquefois une nécessité, le goût du luxe est toujours un défaut. Telle personne peut être fort mal vêtue et avoir pour le luxe un amour excessif ; telle autre, au contraire, peut porter des vêtements très-luxueux et ne ressentir aucun attrait pour le luxe.

Dieu n'est pas seulement le grand géomètre et le grand législateur, il est aussi le grand artiste ; et s'il a voulu que le monde fût bon, il a voulu aussi qu'il fût beau. Nos vêtements

peuvent donc non-seulement nous couvrir, mais encore nous parer. « Pour moy, dit saint François de Sales, je voudrois que mon devot et ma devote fussent tous-jours les mieux habillés de la troupe, mais les moins pompeux et affectés¹. » L'art véritable, en effet, évite les excès, parce que le beau est dans la juste mesure des charmes et dans l'exacte pondération des ornements. Le beau tient du vrai et du bien ; or le vrai et le bien excluent l'un et l'autre toute exagération, parce qu'ils sont assez grands par eux-mêmes pour n'avoir nul besoin d'être surfaits. La Bruyère avait donc raison, lorsqu'il disait : « Il y a de l'orgueil à vouloir être trop bien vêtu ; il y en a aussi quelquefois à vouloir ne pas bien l'être. L'honnête homme se laisse habiller par son tailleur. »

Il faut avouer que cette modération et ce bon goût sont fort rares. Chacune veut enchérir sur sa voisine, et briller de manière à la mettre dans l'ombre. Celle qui ne peut avoir la gran-

¹ Saint François de Sales, *Introduction*, etc., III^e partie, ch. xxv.

deur, cherche néanmoins à la contrefaire. Il n'est pas de condition qui n'oublie ses bornes, et ne se jette dans un luxe qui la rende ridicule. « C'est en cette manière, dit Bossuet, que l'homme croit se rendre admirable. En effet, il est admiré et devient un magnifique spectacle à d'autres hommes aussi vains et autant trompés que lui. Mais ce qui le relève, c'est ce qui l'abaisse; car ne voit-il pas dans toute cette pompe qui l'environne et au milieu de tous ces regards qu'il attire, que ce qu'on regarde le moins, ce qu'on admire le moins, c'est lui-même? tant l'homme est pauvre et nécessiteux, qui n'est capable de soutenir par ses qualités personnelles les honneurs dont il se repaît. » — « Les hommes, dit encore saint François de Sales, qui sont si lasches que de s'amuser à ces muguetteries sont par-tout descriés comme hermaphrodites, et les femmes vaines sont tenuës pour imbecilles en chasteté : au moins, si elles en ont, elle n'est pas visible parmi tant de fa-tras et bagatelles¹. »

¹ Saint François de Sales, *Introduction*, etc., III^e partie, ch. xxv.

Des expressions aussi vertes, de la part d'un homme aussi modéré, nous indiquent assez combien la vie intérieure est inconciliable avec l'amour du luxe.

Quand, en effet, on est sous l'influence de tous ces goûts mondains, de quelles distractions n'est-on pas victime? Comment, au milieu de ces mille préoccupations de la vanité, pourrait-on vivre intérieurement, attacher solidement son esprit à Dieu et lui donner son cœur sans réserve? Qu'est-ce que les exercices de piété accomplis dans de telles conditions? Si l'on prie, n'est-ce pas en songeant à tout ce que les lèvres ne disent pas? Si l'on assiste à la messe, n'est-ce pas en étudiant et en jalousant les toilettes de son voisinage? — « Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. »

CHAPITRE XII

L'Imagination et le Sentimentalisme dans la Piété.

La dissipation a des complices contre nous, non-seulement dans les choses extérieures, mais jusqu'au dedans de nous.

Il est en nous, en effet, une faculté très-vive, généralement très-tourmentée, qui marche difficilement sur le terrain des réalités quotidiennes ; qui se donnerait des ailes, si la nature ou les circonstances osaient lui en refuser ; qui aime à s'envoler dans ces régions qu'elle dit être célestes, sans doute pour faire oublier qu'elles ne sont que nuageuses ; qui se plaît à y construire ces mille palais, plus ou moins féeriques, que n'habita jamais le sens commun, mais qui sont loués bien cher, pendant la première partie de la vie, à l'illusion, et pendant la seconde, au désespoir : cette faculté, qui est tellement faite pour être servante que, lorsqu'elle veut être la

reine du logis, elle n'en est que la folle, c'est l'Imagination.

Comment peindre cette faculté toujours remuante, alors même qu'elle semble assise ; cette faculté qui tient à la fois du corps et de l'âme, et se joue en même temps sur les confins de l'un et de l'autre, toujours suspendue entre la grossièreté et la délicatesse ? Nous ne l'essayerons pas. Qu'il nous suffise de savoir qu'elle peut faire beaucoup de bien et beaucoup de mal.

Elle peut faire beaucoup de bien, si elle sait obéir à la raison et s'appliquer à n'idéaliser que les sujets fournis par le bon sens. Dans ces limites, il faut lui laisser une certaine liberté d'allure, liberté qui ne doit jamais dégénérer en licence, mais qui doit faciliter son travail, tout en l'empêchant d'être irrégulier. La prison lui serait aussi funeste que la licence. Laissons-lui donc une porte ouverte, par laquelle elle puisse prendre l'air, sans sortir pour cela des domaines de la raison.

D'autre part, l'imagination peut faire beaucoup de mal.

D'abord, elle peut paralyser nos efforts et rendre notre activité complètement stérile, soit en développant en nous cette mobilité d'esprit qui nous fait esquiver la réflexion comme une ennemie ou tout au moins comme une amie ennuyeuse ; soit encore en favorisant cette légèreté de cœur qui nous fait envisager la fermeté de caractère comme une ténacité inhumaine ; soit surtout en allumant dans notre âme cette demi-lumière qui plaît quelquefois plus que la lumière complète, et qu'on appelle le rêve.

Sans doute le rêve est quelquefois utile. « Rêver, a-t-on dit, n'accomplit et ne termine rien, mais commence beaucoup de choses ; rêver, ce n'est pas encore le bien, mais ce n'est déjà plus le mal dans son action impérieuse et grossière ; rêver, c'est le premier acte de l'imagination en conflit avec de vulgaires réalités ; c'est l'état intermédiaire entre l'attrait et le dégoût ; c'est le déclin de l'orgie et l'aurore de l'amour. Rêve-t-il celui qui ne connaît encore que les aiguillons de sa chair ? Rêve-t-il celui qui se précipite dans toutes les frénésies du jeu et dans tous les raffinements de la sen-

sualité? Non, et vous souleveriez son dédain, probablement sa colère, si vous lui parliez de ces horizons indécis qui ne sont plus la terre et qui ne sont pas encore le ciel, de ces pensées incertaines et flottantes qu'on peut nommer lassitude ou regret, mais pas encore remords ou repentir. Combien de temps saint Augustin a-t-il rêvé avant de croire, avant de s'incliner et de prier? Demandez-le aux larmes de sainte Monique, elles seules pourraient vous répondre. Mais si, par malheur, vous enleviez au pauvre cœur humain cette halte passagère entre le mal et le bien qui s'appelle la rêverie, vous auriez rompu le pont entre les deux mondes invisibles que presque tout homme doit traverser pour arriver à sa propre valeur et s'établir dans son état définitif¹. »

Mais si le rêve est utile à ceux qui sont absorbés par la vie extérieure, il est facilement nuisible à ceux qui vivent déjà de la vie intérieure. Souvent, en effet, qu'est-il autre chose qu'une évaporation de leur âme, un écoulement secret

¹ M. de Falloux, *De la Musique, Correspondant* du 10 août 1868.

de leur force, un aliment de cette flamme inquiète dont le propre est de réduire en cendres sans consommation apparente ? Qui ne connaît ces papillons aux ailes diaprées, qui ne sucent les fleurs que pour s'en nourrir eux seuls ? Ils sont brillants, mais inutiles aux autres. Il en est de même des âmes qui rêvent : elles ne se reposent sur la plus divine de toutes les fleurs, Jésus-Christ, que pour puiser dans ses parfums une ivresse égoïste ; tandis qu'à l'exemple des abeilles elles devraient être actives et fécondes, et, tout en se nourrissant, composer des rayons de miel pour leurs frères.

L'imagination désordonnée nuit encore plus profondément. De même qu'elle peut, en restant dans l'ordre, rendre la vérité plus radieuse et la vertu plus attrayante, de même elle peut, en en sortant, les assombrir et les enlaidir, en prêtant leur éclat et leur charme à l'erreur et au vice.

Le premier dommage qu'elle nous cause, c'est de nous empêcher de nous connaître exactement nous-mêmes.

Effectivement, lorsque nous cherchons à nous

considérer avec notre raison, elle se glisse entre notre raison et nous, avec d'autant plus d'habileté qu'elle y dissimule mieux sa présence. Là elle remplit l'office de ces milieux réfracteurs qui font dévier le regard sans que l'œil s'en doute; et joignant la perversité à cette déviation, elle nous empêche de nous voir tels que nous sommes, laissant dans l'obscurité ce qui ne nous flatte pas, et mettant en évidence ce qui nous trompe. Et c'est ainsi qu'elle nous rend le mauvais service de nous faire passer à nos yeux pour des chefs-d'œuvre de la création, tandis que le monde, qui nous connaît, se demande si nous sommes toujours dignes d'occuper une place au bas de l'échelle des êtres sérieusement raisonnables.

Et ce qu'elle fait pour nous, elle le fait également pour le prochain.

Si, par exemple, une personne ne nous aborde jamais qu'avec des compliments sur les lèvres, c'est une personne que nous trouvons charmante. Notre imagination l'orne à son tour de toutes les belles choses qu'elle nous a dites, et lui attribue, sinon tous, du moins quelques-uns

des mérites dont elle nous a gratifiés, et que nous ne possédons, hélas ! pas plus qu'elle.

Si, au contraire, il s'agit d'une personne qui nous aime assez pour nous révéler nos défauts et s'exposer à notre défaveur, afin de mieux arriver à augmenter notre vertu, immédiatement notre imagination s'élance pour retarder le jugement favorable qu'allaient prononcer notre bon sens et notre équité. Si notre charité s'offusque de cet élan de notre imagination, notre imagination répond aussitôt qu'elle ne vient pas en ennemie, mais en amie exacte et prudente. Introduite sous ce masque, elle se prépare à agir. Elle ne tarde pas à donner au caractère de cette personne des teintes fort sombres ; puis elle lui suppose des sentiments qui ne font d'abord qu'altérer la franchise et la générosité de sa physionomie, mais qui bientôt la défigurent complètement.

Tels sont les deux premiers désastres produits par les dérèglements de l'imagination.

Il en est un troisième plus pernicieux encore : c'est le dégoût de son devoir.

L'imagination dérégulée, en effet, ne se trouve

satisfaite nulle part. Pour elle, le bonheur est toujours là où elle n'est pas ; en sorte que, si nous la laissons prendre empire sur nous et traiter notre raison en pays conquis, immédiatement elle se met à décrier les réalités qui nous entourent, les détails de notre vie pratique, les charges de notre position. Elle les accuse d'abord de monotonie, puis d'inutilité. En même temps, elle fait briller devant nous les inanités d'un rêve sans consistance, nous dégoûtant de ce que nous avons, par la pensée faussement embellie de ce que nous n'avons pas, et creusant ainsi sous nos pieds ces abîmes d'ennui et d'abattement au fond desquels bien des âmes, destinées à être grandes, n'ont su être qu'inutiles et désolées.

À l'encontre des Saints, qui, dans la pratique, sont avant tout les hommes du présent et semblent déjà vivre par avance dans le *nunc* de l'éternité, les personnes emportées par leur imagination se bercent tantôt dans le passé, tantôt dans l'avenir, entre des regrets amollissants et des espérances décevantes, se faisant de la vie une idylle, un opéra ou un jeu, mais jamais uné affaire. Dans de telles dispositions,

leur unique occupation est de changer leurs caprices en prétendue poésie de cœur et de leur adjuger le droit de mépriser la prudence. Elles croient se passionner pour Dieu, et, sous prétexte d'ardeur, elles ne veulent plus subir le frein vulgaire de la loi. Ce qui les caractérise dans leurs beaux jours, c'est un besoin d'héroïsme que rien ne satisfait, si ce n'est l'orgueil de fouler à leurs pieds, au nom de quelque sentiment supérieur, les obligations les plus rigoureuses. Comme on l'a remarqué, elles font considérer la vertu tout entière dans les beaux sentiments dégagés des préceptes positifs. Pourvu qu'elles aient conscience d'admirer ce qui est grand et sublime, sans trop se soucier de pratiquer ce qui est bien, elles se trouvent toujours assez honnêtes, et ne s'aperçoivent pas que les plus profonds précipices sont voisins des cimes les plus ardues.

« L'avantage du tour d'esprit romanesque, c'est de repousser quelques vices ; son inconvénient, c'est de fausser les vertus. Les qualités élevées sont des pièges qui disposent à s'en laisser séduire. Pour une imagination suscep-

tible d'illusion romanesque, il se forme un idéal d'élégance et de noblesse qui devient l'objet principal de la pensée ; les choses se dépouillent de leur nature réelle, pour s'assujettir à je ne sais quelles vaines combinaisons de formes imposantes, qui troublent la raison et désorientent la morale. Dans l'attrait qu'inspirent ces apparences factices, on croit sentir quelque chose qui appartient à une nature élevée, dont il n'est pas permis de dédaigner les inspirations, et l'on en vient à repousser avec un profond dédain la sévérité des principes qui s'opposeraient à une noble faute. Alors se déploient des vertus imaginaires qui apprennent trop facilement aux âmes honnêtes à se passer des vertus réelles, et enseignent aux autres de trop faciles moyens pour étaler des vertus qu'elles n'ont pas. Le désordre des idées subsiste sous des mœurs qui semblent devenir plus régulières, et le défaut de principes ne laisse pour base à la conduite que l'habitude de certains sentiments moraux devenus, pour ainsi dire, de règle et de décence dans les classes heureuses de la société ¹. »

¹ Madame Guizot.

Cette prédominance du caprice sur la raison et du romanesque sur le positif engendre bientôt, avec la mauvaise humeur, un besoin d'autant plus impérieux d'échapper à ses devoirs, que ces devoirs sont plus humbles et plus cachés. C'est alors que les liens de la famille commencent à se relâcher. En vain se rappelle-t-on ce mot effrayant de saint Paul : « Si quelqu'un n'a pas soin des siens et particulièrement de ceux de sa maison, il a renié la foi, et il est pire qu'un infidèle ¹ » ; on prend à dégoût son intérieur, et au lieu d'y faire fleurir la religion, on travaille indirectement, sans le vouloir, à en ébranler les racines. « Prenés garde soigneusement, écrivait saint François de Sales à M^{me} la présidente Brûlart, que M. vostre mary, vos domestiques et messieurs vos parents ne soyent point offensés par des trop longs séjours aux églises, des trop grandz retiremens et abandonnemens du soin de vostre mesnage ; ou, comme il arrive quelques fois, vous rendant contrerolleuse des affaires d'autruy, ou trop desdaigneuse des conversations où les règles de dévotion ne sont pas

¹ 1^{re} Épître à Timothée, ch. v, v. 8.

si exactement observées... Vous ne devés pas seulement estre devote et aymer la devotion, mais vous la devés rendre aymable, utile et agréable à un chacun... Vostre famille aymera la devotion, si elle vous reconnoist plus soigneuse de son bien, plus douce aux occurrences des affaires, plus aymable à reprendre, et ainsy du reste; M. vostre mary, s'il voit qu'à mesure que vostre devotion croist, vous estes plus cordiale en son endroit, et souëfve en l'affection que vous lui portés; messieurs vos parents et amis, s'ilz reconnoissent en vous plus de franchise, de support et de condescendance à leurs volontés qui ne seront pas contraires à celle de Dieu ¹. •

Quatrièmement enfin, l'imagination déréglée ruine jusqu'à la piété elle-même en en faussant la notion.

Les personnes qui ne se plongent en Dieu qu'avec leur imagination, sont d'abord vagues dans leurs pensées et indécises dans leur conduite; elles ressemblent à ces coquilles marines qui ne reproduisent que confusément à nos

¹ Saint François de Sales, *Lettres spirituelles*, l. xxvi.

oreilles le majestueux murmure de l'océan. Ce vague et cette indécision les troublent bientôt de manière à leur faire confondre les choses secondaires avec les choses essentielles : c'est alors qu'au lieu de laisser leur amour se tourner à la pratique de la loi de Dieu, elles se remplissent l'esprit de ciel azuré et de formes plus ou moins aériennes qu'elles appellent leurs anges. Mais les anges de Dieu ne sont pas des vapeurs dorées par l'imagination, et le ciel véritable est tout autre chose que du bleu d'azur.

..... Ainsi que des cieuz, où son vol se déploie,
L'aigle souvent trompé redescend sans sa proie,
Dans ces vastes hauteurs où mon œil s'est porté
Je n'ai rien découvert que doute et vanité¹.

Au lieu de profiter de ce premier désenchantement comme d'une leçon, elles s'en font un point d'appui pour s'élancer dans de nouveaux rêves. Sans prétendre aux miracles, elles aspirent à l'extraordinaire. Attribuant tous leurs mécomptes passés à leur indignité, elles redoublent de cette ferveur mal entendue qui détruit aveuglément la santé et laisse vivre les défauts,

¹ Lamartine, *Premières Méditations*, xx^e Méditation.

se jettent dans toutes les maximes, pourvu qu'elles soient impraticables, et demandent à leur directeur la permission d'aller nu-pieds. « Changez votre tête, répond saint François de Sales, et gardez vos souliers. »

Alors, qu'arrive-t-il? Leurs nerfs se fatiguent, leur sensibilité revêt un caractère de susceptibilité et même d'irascibilité que développent encore les moindres contrariétés; et comme il est facile de se persuader que la sainteté consiste dans ce que l'on croit et dans ce que l'on aime, elles se font bientôt une sorte de christianisme nerveux qui, au lieu de chercher à se corriger dans des idées claires et substantielles, ne s'alimente que dans les émotions, les larmes, les cris, la fièvre. Peu leur importe d'être éclairées, elles veulent sentir; ce n'est pas tant l'amour qu'elles réclament que les secousses de l'amour; selon elles, toute pratique de piété qui ne décharge pas d'électricité, tout conseil qui n'est point l'approbation de leurs élans, ne procèdent ni du cœur ni de la sagesse de Dieu.

C'est ainsi que l'imagination dérégulée, après avoir dissipé l'intelligence par l'illusion, dissipe

le cœur par le sentimentalisme, cet énervement d'autant plus dangereux pour les âmes pieuses qu'il est une contrefaçon plus parfaite de l'amour.

CHAPITRE XIII

L'Esprit de Charité : l'Amitié, le Pardon et l'Aumône.

« Un docteur de la loi demanda à Jésus pour le tenter : Maître, quel est le grand commandement de la loi ? Jésus lui dit : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit. C'est là le premier et le plus grand commandement. Le second lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Ces deux commandements renferment toute la loi et les Prophètes ¹. »

On comprend dès lors comment la piété, par cela même qu'elle est le parfait accomplissement de la loi, n'est que la délicatesse dans l'amour de Dieu et du prochain.

Si donc nous vivons réellement de la vie intérieure malgré toutes les occasions de dissipation qui peuvent nous entourer, si nous tra-

¹ *Évangile selon saint Mathieu*, ch. XXII, v. 35-41.

vaillons sérieusement à l'œuvre de la spiritualisation et de l'universalisation des âmes en Jésus-Christ, en un mot si nous opérons notre sanctification, c'est que nous sommes animés de l'esprit de Charité. « Le fruit de l'Esprit, dit saint Paul, c'est la charité, la joie, la paix, la patience, la bénignité, la bonté, la longanimité, la mansuétude, la foi, la modestie, la continence, la chasteté¹. »

Or, le propre de la charité est de s'étendre à tous, et de nous rendre aimants non-seulement en présence de nos amis, mais en présence de nos ennemis, des malheureux, des pauvres et des pécheurs.

I. — La charité envers les amis s'appelle l'amitié chrétienne.

On a dit que nous n'avons à vivre ici-bas que deux minutes et demie : une minute pour gémir, une deuxième pour rire, puis une demi-minute pour aimer. C'est une erreur. On peut aimer toute sa vie, parce que l'amour véritable peut vivre avec le gémissement et avec la joie. Com-

¹ *Épître aux Galates*, ch. v. v. 22, 23.

ment, en effet, Celui qui est l'amour infini et éternel, aurait-il pu destiner l'homme à des sentiments qui excluent celui de l'amour? Si l'amitié est, comme le dit l'Écriture, « une protection forte, un trésor supérieur à tous les trésors, un remède de vie et d'immortalité, et une source de béatitude¹ », comment Dieu aurait-il pu condamner l'homme à en être privé?

« Tu m'appelles ta vie, appelle-moi ton âme!
 Je veux un nom de toi qui dure plus d'un jour :
 La vie est peu de chose, un souffle éteint sa flamme;
 Mais l'âme est immortelle ainsi que notre amour! »

Telle est la véritable amitié : fille de l'Éternel, elle ressemble à son Père.

Or, s'il en est ainsi, il est évident qu'elle peut et doit se concilier avec ce qui doit nous occuper sans cesse, le travail de la sainteté. Bien plus, s'il est vrai, comme le dit Dante, que plus on s'élève, plus les empreintes de toute beauté deviennent plus vives²; également, plus on monte dans les régions de l'ordre surnaturel, plus les ardeurs de l'amitié doivent être géné-

¹ *Ecclésiastique*. ch. vi, v. 14-17; ch. xxv, 12.

² Dante, *le Paradis*.

reuses. Nous n'avons donc point à défendre l'amitié contre le faux rigorisme qui la condamne : elle se défend d'elle-même. Oui, « c'est une divine chose que l'amitié, le signe assuré d'une grande âme et la plus haute des récompenses visibles attachées à la vertu. Aussi ne pouvait-elle être étrangère au christianisme, qui a élevé les âmes et créé tant de vertus¹. » Qui ne sait combien saint Paul fut aimé², et combien lui-même s'attacha à Timothée³? Saint Anselme de Cantorbéry, à la mort de son ami Osberne, n'éprouva-t-il pas une telle douleur, que tous les jours il monta à l'autel de Jésus-Christ, le cœur toujours plein du souvenir de son ami? Qui ne connaît la lettre de saint Bernard à Robert? « Je suis malheureux, lui dit-il, d'être privé de toi, de ne plus te voir, de vivre sans toi. Mourir pour toi, c'est pour moi la vie; vivre sans toi, c'est pour moi la mort... Je ne puis oublier mes propres entrailles; une moitié de moi-même m'a été retranchée : comment

¹ Le P. Lacordaire, *Sainte Madeleine*, ch. 1.

² *Actes des Apôtres*, ch. xx, v. 37.

³ *Épître de saint Paul aux Philippiens*, ch. II, v. 20.

l'autre moitié ne serait-elle point désolée?... En t'enlevant, ils ont enlevé la joie de mon cœur, le fruit de mon esprit, la couronne de mon espérance, et, je le sens trop, la moitié de mon âme. » Du reste, Jésus-Christ, notre divin modèle, n'a-t-il pas eu des amis, et saint Jean ne s'est-il pas appelé « celui que Jésus aimait » ?

Mais, si l'amitié sainte existe, c'est à la condition qu'elle sera toute pénétrée de la pensée et de l'amour de Dieu. Et comme la nature précède la grâce, il est clair que cette pénétration surnaturelle de notre amitié par la pensée et l'amour de Dieu, doit être précédée de dispositions naturelles préparatoires.

La première de ces dispositions, c'est cette pudeur pleine de noblesse, qui sait préserver l'affection des démonstrations orageuses et passagères de la passion grossière; cette timidité fière, qui trahit tout sans rien avouer, qui répand sur notre vie un charme si délicat, et nous enveloppe de la plus pure et de la plus douce des atmosphères; en un mot, ce langage contenu et voilé, qui se tait non par indifférence, mais par impuissance d'exprimer le sentiment éprou-

vé, et par crainte de ne reproduire qu'à demi la beauté des choses que le cœur voudrait tant reproduire tout entière! Il y a, en effet, des sentiments que l'âme exprime beaucoup mieux par le silence que par la parole. Comment l'âme, cette force si mystérieuse dans sa substance et même dans ses actes, n'aurait-elle pas, en se donnant, une prédilection pour le mystère? L'âme n'aime pas l'inconnu, mais elle aime ce qui peut être connu sans être dit.

La seconde disposition, c'est l'amélioration morale. Elle n'est que la conséquence logique de la première : car, lorsque deux âmes se respectent avec cette pudeur délicate, elles ne s'approchent l'une de l'autre qu'en se perfectionnant toutes deux.

C'est alors que l'on commence à sentir le voisinage de Dieu. Ce sentiment est encore fort vague, il est vrai. Mais, comme l'écrivait M. de la Ferronnays, le cri de l'âme, après s'être ébattue, après avoir tout traversé, n'en arrive pas moins jusqu'à Dieu, et si, absorbée dans ce qui la ravit, elle semble ne plus le chercher, c'est qu'elle croit le posséder.

Heureux ceux qui comprennent toute la religion qu'il y a dans l'amour ! Ils voient et aiment Dieu dans leur ami et leur ami en Dieu. Cette union de l'un avec l'autre divinise l'homme sans trop humaniser Dieu, et répand une teinte céleste sur tout ce qui auparavant ne paraissait que terrestre. Dieu est le ciment de ceux qui s'aiment en lui : de même que de tels amis s'aident mutuellement à trouver Dieu plus aimable et à l'aimer davantage, de même Dieu, à son tour, les aide à rendre leur union plus étroite, leur félicité plus profonde, leur fidélité plus inébranlable. Tout ce qu'ils donnent à Dieu leur revient au centuple ; et quand ils semblent se sacrifier pour lui, ils ne font que se fortifier dans leur amitié : le sang de leur âme ainsi versé, loin de les épuiser, les arrose et les fait fleurir.

Notre cœur ressemble à une montagne dont la base est consacrée à l'amour du prochain en général, et le sommet à Dieu. Nos amis sont ceux que nous détachons de la base et que nous faisons monter à une place spéciale, plus élevée et plus pure. Plus notre amitié les distingue de la multitude, plus elle les porte vers le sommet,

qu'habite Dieu. En sorte qu'il est vrai de dire que plus l'amitié est vive, plus elle se divinise, et aussi que plus elle se divinise, plus elle devient vive. Elle est parfaite, sublime, quand nos amis sont au sommet, transfigurés par la présence du Dieu qui nous les a donnés. C'est alors que nous sommes tous en Dieu et que Dieu est en nous tous ; et cette union de Dieu avec nous et de nous avec Dieu, qu'est-elle sinon le ciel qui commence à s'ouvrir sur nos têtes, et à nous laisser entrevoir les joies de l'éternelle extase ?

« Vous avez dit : Mon Dieu ! Moi, j'ai dit : Je vous aime!...
Nous n'avons pu trouver que ces deux mots — le même ! »

Aimer chrétiennement quelqu'un, c'est faire par sa pensée, sa prière et toutes les ressources de son âme, ce qu'un peintre de ce siècle faisait avec son pinceau, lorsque, décorant une église, il inscrivait dans l'épaisseur d'un pli de la draperie du Christ et à la hauteur du cœur les noms de son père et de sa mère, de ses frères, de sa femme et de ses enfants, de tous ceux qu'il avait perdus ou que Dieu lui avait laissés, de tous ceux qui avaient fait ou faisaient encore vivre son cœur.

II. — La charité chrétienne est universelle. Si en présence des amis elle s'appelle l'amitié, en présence des ennemis elle se nomme le pardon.

« Vous avez entendu, dit Jésus-Christ, qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain, et vous haïrez votre ennemi. Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient ¹. »

Qu'est-ce qu'un ennemi ? Un homme qui nous refuse son amitié, *inimicos* ; qui nous charge de sa haine, *qui oderunt vos* ; qui dirige contre nous toutes les ressources qui sont à son service, *persequentibus* ; qui non-seulement nous poursuit dans notre être physique, mais dans notre être moral, notre réputation et notre honneur, *calumniantibus vos*. Tels sont tous les degrés de l'inimitié : son premier acte, c'est de nous priver de l'amour auquel nous avons droit, et son dernier, de nous ravir le bien le plus précieux, l'honneur.

Or, que doit faire un chrétien devant un tel homme ? — Premièrement, il doit l'aimer. *Dili-*

¹ *Evangile selon saint Mathieu*, ch. v, v. 43-44.

gite ; donnez-lui ce qu'il y a de plus doux en vous, ce qui vous résume le plus profondément, ce qui est le centre de votre âme, votre cœur ! — Deuxièmement, il doit lui faire du bien. *Benefacite* ; outre les biens qui sont en vous et qui se résument dans votre dilection, il en est d'autres autour de vous. Donnez-les à cet homme. A mesure que le flot de l'inimitié monte dans son cœur, que le flot de la charité s'élève dans le vôtre. Il faut que l'on voie si l'amour est plus fort que la haine. — Troisièmement, il doit prier pour lui. *Orate* ; au-dessus des biens qui sont en vous et autour de vous, il en est un autre dont vous pouvez disposer, Dieu. Donnez-le à cet homme. Pendant qu'il vous immole dans ce que vous avez de plus cher en ce monde, l'honneur, vivifiez-le par Celui qui est le principe même de l'honneur, Dieu. Répondez à sa calomnie par votre prière. Il vous enlève la terre, donnez-lui le ciel.

Lorsque vous apprenez les actes homicides de cet homme, écarterez toute pensée de vengeance, ne songez même pas qu'il se frappe lui-même de tous les coups qu'il vous porte, mais mettez-

vous à genoux dans le secret de votre chambre, et dites devant Dieu : « O mon frère, vous qui me haïssez, vous qui me persécutez, vous qui me calomniez, je vous aime ! Je vous offre mon cœur, et avec mon cœur tout ce que j'ai, et, au-dessus de cette affection et de ces bienfaits, je vous offre le plus divin soupir de mon âme tout entière, ma prière. Elle monte vers Dieu comme un parfum ; puisse-t-elle en redescendre sur vous comme une rosée ! » Et Dieu, qui entend dans le secret, vous exaucera ; et vous aurez sauvé celui qui voulait vous perdre. Puis, levez-vous, allez à vos affaires le visage joyeux, ne disant à personne de combien de douleurs est faite votre joie. Dieu, qui les connaît, sait que ce sont des vertus.

« Je n'aurai pas pour eux un seul mot d'anathème ;
 Au fort de la douleur, je veux nier le mal ;
 Je veux juger le monde à travers ceux que j'aime ;
 Rien n'existe pour moi que le seul idéal.
 Je bénis, ô mon Dieu, cette foule aveuglée ;
 Que n'importent sa haine et son exil d'un jour !
 Je vis dans un désert, mais mon âme est peuplée ;
 Lançons à tout vivant un cantique d'amour ¹. »

III. — En dehors de nos amis et de nos en-

¹ M. de Laprade.

nemis, il y a encore tout ce monde qui nous serait indifférent, s'il n'était malheureux.

La générosité qui répand des bienfaits est certainement beaucoup moins rare que celle qui pardonne des injures. Mais encore, elle l'est beaucoup trop.

Tous, nous avons en nous une racine d'égoïsme que nous avons beau couper : elle repousse toujours. Et cependant, quelle différence entre la générosité et l'égoïsme ! Si la générosité fait des efforts pour se voiler, c'est que par modestie elle veut laisser sa beauté dans le mystère ; tandis que l'égoïsme n'en fait que pour cacher sa laideur. « Le premier mouvement d'un cœur généreux, a-t-on dit, est d'accorder ; il ne refuse que par devoir. L'égoïste, au contraire, est d'abord disposé au refus ; s'il accorde, c'est par calcul ¹ ; » il rend volontiers les services dont il est sûr de tirer profit, et le sublime de son dévouement, c'est de rendre un service qui ne lui coûte rien.

Fuyons donc l'égoïsme. Rappelons-nous que Marc-Aurèle n'a élevé qu'un temple à Rome et

¹ De Latena, *Etude de l'homme*.

l'a dédié à la Bonté : nous aussi, élevons un temple à cette vertu qui nous rapproche tant de Dieu ; que notre cœur soit le temple de la Bonté ! La bonté envers les malheureux s'appelle la pitié. Que notre pitié ne soit pas passagère, mais durable et profonde, et qu'ainsi elle s'élève au-dessus d'elle-même et devienne de la compassion. Que notre compassion, à son tour, ne soit pas seulement une pitié stable, mais encore une pitié tendre, et qu'elle devienne de la commisération. Que cette commisération, au lieu de se perdre en gémissements stériles, se change, quand elle le peut, en bienfaisance, et qu'elle aille même jusqu'à la générosité : car la générosité est la magnificence de la bonté, cette magnificence qui ne se contente pas de faire le bien, mais qui va jusqu'à le rendre pour le mal. « Ce que vous ferez au dernier d'entre eux, nous dit Jésus-Christ, c'est à moi que vous le ferez ¹. » Donnons donc à ceux qui sont pauvres ; consolons les affligés, et par notre gaieté mettons un peu de soleil dans leur tristesse ; secourons les malades, prenons sous notre garde les

¹ *Évangile selon saint Mathieu*, ch. xxv, v. 40.

orphelins : la richesse n'est vraiment une fortune que lorsqu'elle supplée à l'infortune.

Écoutez ce que dit Bossuet aux mauvais riches : « C'est de la charité qu'il est écrit qu'elle couvre non-seulement les péchés, mais la multitude des péchés ¹. C'est de l'aumône qu'il est prononcé que comme l'eau éteint le feu, ainsi l'aumône éteint le péché ². Puis donc que vous avez méprisé ce remède si nécessaire, ah ! tous vos péchés seront sur vous ; malheureux, toutes vos fautes vous seront comptées. Jugement sans miséricorde à celui qui ne fait point de miséricorde ³. Cruel, vous n'en faites pas et jamais, vous n'en recevrez aucune : une vengeance implacable vous poursuivra dans la vie et à la mort, dans le temps et dans l'éternité. Vous refusez tout à Jésus-Christ dans ses pauvres : il comptera avec vous, et il exigera de vous jusqu'au dernier sou, par des supplices cruels, ce que vous devez à sa justice. Allez donc, maudits, au feu éternel ; allez, inhumains

¹ 1^{re} Épître de saint Pierre. ch. IV, v. 8.

² Ecclésiastique, ch. III, v. 33.

³ Épître de saint Jacques, ch. II, v. 13.

et dénaturés, au lieu où il n'y aura jamais de miséricorde. Vous avez eu un cœur de fer, et le ciel sera de fer sur votre tête ; jamais il ne fera distiller sur vous la moindre rosée de consolation. Riche cruel et impitoyable, vous demanderez éternellement une goutte d'eau qui vous sera éternellement refusée. Vous vous plaignez en vain de cette rigueur : elle est juste, elle est très-juste. Jésus-Christ vous rend selon vos œuvres, et vous fait comme vous lui avez fait. Il a langui dans les pauvres, il a cherché des consolateurs, et il n'en a pas trouvé ; et bien loin de le soulager dans ses maux extrêmes, vous avez imité le crime des Juifs : vous ne lui avez donné que du vinaigre dans sa soif, c'est-à-dire des rebuts dans son indigence. Vous souffrirez à votre tour, et il rira de vos maux, et il verra d'un regard tranquille cette flamme qui vous dévore, ce désespoir furieux, ces pleurs éternels, cet horrible grincement de dents. O justice terrible !... »

Sachons donc d'abord faire l'aumône. Puis, sachons aussi visiter les pauvres jusque dans leur domicile. « Il faut, écrivait Ozanam, que ces jeunes seigneurs sachent ce qu'est la faim, la

soif, le dénûment d'un grenier. Il faut qu'ils voient des misérables, des enfants malades, des enfants en pleurs. Il faut qu'ils les voient et qu'ils les aiment. Ou cette vue réveillera quelque battement dans leur cœur, ou cette génération est perdue ¹. » Oui, l'esprit de charité doit nous pousser jusque-là, nous rendre insensibles à nos *grands* chagrins pour consoler les petites peines d'autrui, nous faire oublier nos *graves* maladies pour soulager les indispositions de nos frères, nous presser de les obliger aux dépens de notre propre satisfaction, et nous faire préférer à nos petits avantages le plaisir que nous aurons à en faire jouir ceux qui y tiennent autant que nous.

Toutefois, comme nos ressources sont restreintes, appliquons-nous à ne faire l'aumône qu'à propos : donner à celui qui n'a à souffrir qu'une demi-pauvreté, c'est priver d'autant celui qui gémit dans une misère complète ; accorder des secours à celui qui n'est pauvre que par paresse ou inconduite, c'est les refuser à celui qui l'est par infortune. Or, le grand moyen de faire l'aumône à propos, c'est de n'avoir

¹ Ozanam, *Lettre du 9 juillet 1853.*

aucun choix de parti pris et d'éviter l'exclusivisme aveugle. Trop souvent on aime ses pauvres, et l'on reste indifférent aux autres, quelle que soit la profondeur de leur misère. Ce n'est point là la charité chrétienne, cette charité qui nous enseigne que les pauvres à secourir ne sont pas seulement ceux qui nous plaisent, mais tous ceux qui souffrent vraiment.

Enfin, faisons l'aumône avec délicatesse. Ingénions-nous d'autant plus à deviner les nécessités d'autrui et les moyens d'y pourvoir habilement, que les pauvres sont beaucoup plus enclins que les riches à considérer la pauvreté comme une humiliation, et qu'ils peuvent d'autre part avoir une nature plus fière et plus susceptible. On l'a remarqué, une personne délicate et fière se résout difficilement à demander ; attentive à prévenir les désirs des autres, elle veut qu'on devine les siens.

Telle est la charité chrétienne : issue du cœur de celui qui donne, elle veut aller jusqu'au cœur de celui qui reçoit ; et l'or qu'elle répand, n'est pour elle qu'un moyen de se répandre elle-même.

CHAPITRE XIV

La haine du Pêché et l'amour du Pêcheur.

Si l'esprit de charité doit nous faire compatir aux malheureux, à combien plus forte raison ne doit-il pas nous faire compatir aux incrédules et aux pécheurs, qui sont, aux yeux de la foi, les plus malheureux d'entre les malheureux !

Comme la mort est la séparation de l'âme d'avec le corps, ainsi le péché, quand il est complet, est la séparation de l'âme d'avec Dieu. Il faut donc détester et fuir le péché comme le plus grand de tous les maux.

Mais, autant nous devons avoir le péché en abomination, autant nous devons respecter et aimer les hommes que nous regardons comme pécheurs. Ce devoir est basé sur trois motifs, tirés, le premier, des exemples et des enseignements de Jésus-Christ et des Saints, le deuxième, de chacun d'entre nous, le troisième, des pécheurs eux-mêmes.

I. — Que de faux chrétiens, au lieu d'avoir de la haine pour le péché et de la bonté pour le pécheur, ont de la faiblesse pour le péché et de la dureté pour le pécheur ! Ce n'est pas le péché qu'ils poursuivent dans le pécheur, c'est le pécheur qu'ils poursuivent dans le péché ; et si par hasard ils pardonnent, ce n'est pas au pécheur, mais au péché. Agir ainsi, c'est évidemment déplacer la vérité, la justice et la charité.

Que fait Jésus-Christ ? Tandis que la fausse sainteté fuit le contact des âmes déchues, de peur d'en être souillée, Jésus montre que la sainteté véritable les recherche pour les relever. Le monde lui doit le sublime spectacle de la pureté morale attirant à elle les êtres coupables, pour se communiquer à eux et les transformer. En effet, non content d'avoir eu pour ancêtres une Moabite, Ruth, une Thamar, une Rahab, une Betzabée, n'a-t-il pas recherché la conversion des publicains ? N'a-t-il pas réservé avec une amitié plus vive des bénédictions plus abondantes à Madeleine la pécheresse ? Et sa conduite envers la femme adultère ! Et son discours

à la Samaritaine ! Et ses louanges aux Samaritains ! Et tant d'allégories charmantes comme sa charité : le bon pasteur qui s'en va, à travers les ronces et les sentiers pierreux , à la recherche de la brebis perdue ; l'enfant prodigue qui ne trouve à son retour que le pardon sur les lèvres et dans l'âme de son vieux père, désormais bien heureux ! Ne nous a-t-il pas appris à dire à Dieu : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés » ? Ne nous a-t-il pas dit lui-même : « Ce n'est pas sept fois qu'il faut pardonner, c'est soixante dix-sept fois sept fois » ? N'a-t-il pas ajouté encore : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font... Non, je ne veux pas la mort du pécheur, mais je veux qu'il revienne dans le chemin de la vérité et qu'il vive » ?

Aussi saint Paul s'écriait-il : « Les hommes dont la piété n'a pas défailli, ce sont les hommes de miséricorde, *illi viri misericordiae sunt quorum pietates non defuerunt.* » Saint François de Sales, après saint Hugues de Cluny, disait à son tour : « J'aime mieux être condamné pour

avoir été trop miséricordieux, que pour avoir été trop sévère. » Toutes les grandes âmes, celles qui ont vraiment compris l'âme de Jésus-Christ, ont senti de la sorte. Et de fait, s'il est beau de voir deux âmes justes s'aimer de manière à n'en faire qu'une, n'est-il pas divin de voir une âme juste s'attacher à une âme pécheresse, de voir un ange s'émouvoir à la vue de la bassesse d'un démon, essayer de lui rendre le ciel qu'il a perdu, et, au lieu de retourner le poignard dans la plaie qu'il s'est faite, mettre l'amour à la place de la répulsion, et lui faire comprendre ce qu'il peut devenir, en lui faisant oublier ce qu'il a été? Oui certes, un tel spectacle est divin, et les païens eux-mêmes l'ont compris, lorsqu'ils ont déclaré que c'est par la bonté qu'on appartient à la race des dieux. Comment, du reste, les vertus qui nous font aimer des hommes ne nous feraient-elles pas aimer de Dieu?

Défions-nous, au contraire, des personnes qui voient toujours les défauts d'autrui : de même que les gens qui n'ont pas de vices, voient à peine ceux des autres, de même les gens qui

ne voient continuellement que les vices des autres, sont ceux qui en sont d'abord remplis eux-mêmes. « L'homme converti qui n'a pas pitié, disait le P. Lacordaire, est à mes yeux une vile créature. » Il manque à la fois et de cœur et d'intelligence : car, ajoutait M^{me} Swetchine, « qu'est-ce qu'il faut pour être indulgent? Beaucoup de bon sens et une goutte de pitié dans le cœur. » Ainsi donc, l'exemple de Jésus-Christ et de tous les chrétiens qui ont vraiment vécu de son esprit, cet esprit de haute intelligence et de large charité, nous fait un devoir d'aimer les pécheurs ; et en nous faisant un devoir de les aimer, il nous impose par là même celui de les respecter, car on n'aime pas vraiment ce qu'on ne respecte pas.

II. — Cette conclusion s'appuie sur un deuxième motif tiré de chacun d'entre nous, et ce motif est tout ensemble un motif d'intérêt et un motif de reconnaissance.

Que ferions-nous, en effet, si Dieu usait envers nous de notre système de sévérité? Tous, qui que nous soyons, quelle que soit l'auréole dont nous

nous plaisons à nous illustrer, quelle que soit encore la réputation de sainteté que nous nous sommes faite auprès de nos amis, tous, après avoir habité Jérusalem, la cité sainte, ne nous exilons-nous pas trop souvent sur ces rives en apparence plus riantes de l'Euphrate, dont les flots, en descendant leur cours, vont baigner Babylone? Tous, ne constatons-nous pas en nous, à côté du bien, le mal; à côté des qualités, les défauts; à côté du divin, le pervers; à côté de l'homme qui regarde le ciel, l'homme qui lui ferme les yeux? Le nier serait s'adjuger une nature que Dieu nous a refusée, et faire preuve de l'orgueil le plus aveugle. Souvenons-nous donc que l'indulgence pour autrui est aussi un pardon pour nous-mêmes. « Si quelqu'un a été surpris en quelque faute, dit saint Paul, vous qui êtes spirituels, ayez soin de le relever dans un esprit de douceur, chacun de vous faisant réflexion sur lui-même, et craignant d'être tenté aussi bien que lui ¹. »

La reconnaissance nous impose le même devoir que l'intérêt. Ce ne sont pas seulement

¹ *Épître aux Galates*, ch. VI, v. 1.

les gens erronés et coupables qui nous rendent service, ce sont les erreurs elles-mêmes et les péchés. Aussi l'Esprit-Saint ne nous a-t-il pas dit par la bouche de saint Paul : « Il faut qu'il y ait des hérésies, *oportet et hæreses esse* ¹ » ? Et, en réalité, l'occasion du bien, n'est-ce pas souvent le mal ? Les hérésies, en agitant les intelligences, ne les ont-elles pas empêchées de s'assoupir ? N'ont-elles pas valu à la foi des développements et des rayons plus resplendissants ? Les péchés, qui ont été un poison pour nos frères, n'ont-ils pas été un remède pour nous ? De même que dans le monde matériel il y a des plantes vénéneuses dont l'usage rend la santé au corps, ainsi les pécheurs, ces plantes vénéneuses du monde spirituel, ne concourent-ils pas quelquefois à rendre à notre âme sa santé ? En tout cas, ne leur devons-nous pas la joie d'avoir du bien à faire, du mal à vaincre, des fautes à pallier, des torts à pardonner ? Sans doute, cette joie est peu de chose pour une âme vulgaire ; mais pour une âme digne de la

¹ 1^{re} Epître aux Corinthiens, ch. xi, v. 19.

sentir, c'est une des joies les plus douces qu'il soit possible de savourer.

III. — Enfin, ce n'est pas seulement au nom de Jésus-Christ et des Saints, ce n'est pas seulement au nom de nous-mêmes, que nous devons respecter et aimer ceux que nous traitons de pécheurs, c'est encore au nom de la charité et de la justice.

La charité, en effet, nous oblige à travailler à leur amélioration morale. Or, ce n'est point en nous emportant contre eux, que nous les rendrons meilleurs. « Quand on pense trop mal des gens, a-t-on dit, on les rend plus mauvais qu'ils ne sont ¹. » A force d'être intolérant, on devient intolérable. Alors même que le proverbe aurait raison, en soutenant qu'il n'y a que les méchantes langues qui disent les bonnes vérités, n'est-il pas certain qu'il n'y a que les bons cœurs qui les fassent accepter? Oui, « c'est en entrant dans la pensée des autres qu'on les réconcilie avec la sienne ². » Oui, les meilleures

¹ M. Thiers.

² Madame Swetchine.

digues sont celles qui flattent, pour ainsi dire, les vagues de la mer, c'est-à-dire les digues en talus incliné, qui, au lieu de rompre brusquement les vagues, en ralentissent par degrés le mouvement et le réduisent sans le violenter. Oui, il en est des infirmités de l'âme comme des maladies du corps : un médecin habile tentera toujours de guérir une fracture en rapprochant les membres disjoints, avant de recourir au remède extrême de l'amputation ; il sait bien que toute mutilation, si petite soit-elle, est suivie d'une fièvre qui peut enflammer l'organisme entier. Pareillement un homme habile et délicat dans le commerce des âmes, ne se départira jamais des moyens de conciliation que lui suggère la sagesse, pour user des moyens de violence que cherche à lui inspirer l'enthousiasme déréglé.

Aimons donc les pécheurs, soyons bons pour eux, non pas pour devenir mauvais avec eux, mais pour qu'ils deviennent bons avec nous. Ne craignons pas, à force de bienveillance, d'exciter en eux l'affection, car « l'amour, qui corrompt souvent les cœurs purs, purifie quelque-

fois les cœurs corrompus ¹. » Soyons comme ces lis parfumés et charmants, qui se laissent effeuiller chaque jour, pour embellir et embaumer le gazon desséché et flétri sur lequel ils tombent ; nous aussi, laissons tomber sur ces pauvres âmes qui gisent à terre et que le monde foule aux pieds, laissons tomber nos pensées les plus douces et nos meilleurs sentiments, comme des feuilles qui les relèvent à leurs yeux. Qu'y a-t-il de plus divin qu'effeuiller la beauté de son âme sur la laideur d'une autre, et de la couronner en la voilant ?

IV. — Mais, comme la charité, la justice réclame pour les pécheurs ce mélange de respect et d'amour qui s'appelle la bonté : — justice du côté du passé — justice du côté du présent — et justice du côté de l'avenir.

Méditons d'abord la justice qui doit s'appliquer au passé. Sans doute le mal, considéré objectivement, en lui-même, est mauvais, indépendamment des sentiments et des intentions de celui qui le commet : mais il n'en est pas ainsi

¹ De Latena, *Étude de l'homme*.

de la culpabilité, La culpabilité est nécessairement relative aux personnes ; elle dépend essentiellement du degré de leur connaissance et de leur liberté, Or, qui nous prouvera que celui que nous accusons ait eu, dans les actes moraux dont il s'agit, une intelligence parfaitement lucide et une liberté pleinement en possession d'elle-même ? Est-il donc si étonnant que des nuages aient pu assombrir l'azur de sa raison ? Est-il donc nécessaire d'être fou pour n'être pas sensé ? Qu'y a-t-il d'extraordinaire qu'il se soit trouvé des instants, dans lesquels sa liberté était comme vaincue, tantôt sous les attaques incessantes du dehors, tantôt sous ces forces faussement poétiques du dedans, qui cherchaient à le jeter hors de lui, vers l'idéal chimérique qui le trompait en le charmant ?

Dans de telles circonstances, l'âme, ailleurs si puissante, n'est plus qu'une faiblesse. Elle s'appartient encore, mais peut-elle disposer d'elle ? Elle a toujours le domaine de ses facultés, mais en a-t-elle le libre usage ? C'est ce que disait Malebranche dans cette énergique et bizarre expression : « Alors l'âme n'agit pas,

elle *est agie*. » Or, encore une fois, c'est en vain que l'acte objectif est défectueux en lui-même; si la personne, a manqué, en l'accomplissant, de la claire vue et de la pleine liberté que le bon sens et la théologie requièrent, il est évident que cette personne échappe à la culpabilité. Ses mains, il est vrai, ont mal agi, mais son âme est innocente; or ce que Dieu regarde avant tout, ce ne sont pas les mains, mais l'âme, c'est-à-dire la raison, le cœur, la conscience. Voilà pourquoi Dieu et l'homme, au nom de la justice, doivent être miséricordieux, et pourquoi l'indulgence pour les personnes n'est pas moins un devoir que la sévérité contre les vices. En un mot, la culpabilité dépend de la conscience; or, nous ignorons quelle a été la conscience du pécheur dans les actes de sa vie passée; donc nous n'avons pas le droit de le déclarer coupable, et par conséquent, au nom de la justice, nous devons le respecter dans son passé.

Le présent exige le même respect. Il est incontestable que le pécheur semble mauvais, puisque son action est mauvaise. Mais cette action est-elle le portrait exact de son âme? N'est-

ce pas un proverbe de la sagesse populaire qu'il ne faut juger personne sur son apparence ? Si des dehors vertueux peuvent cacher une âme criminelle, pourquoi des dehors criminels ne pourraient-ils pas cacher une âme innocente ? De ce que quelqu'un paraît coupable, nous ne pouvons donc pas conclure qu'il le soit : nous ne le savons pas, il le sait à peine lui-même, Dieu seul le sait exactement. Il est possible, au contraire, qu'il soit en réalité beaucoup meilleur qu'il n'en a l'air.

Nous l'accusons la plupart du temps, soit tout haut, soit en secret, d'être en état de péché mortel, comme si le péché mortel était la chose la plus ordinaire du monde. Et qu'en savons-nous ? Si beaucoup de gens s'éloignent de Dieu, y en a-t-il beaucoup qui se séparent complètement de lui comme de leur fin dernière ? Or, commettre un péché mortel, d'après la définition de saint Thomas et de tous les théologiens, n'est-ce pas précisément se séparer de lui comme de sa fin dernière, pour la placer dans la créature ¹ ?

¹ Saint Thomas, *Somme théologique*, 1. 2., LXXII, 5.

Si notre accusation n'est pas aussi excessive, ne prétend-elle pas que ce pécheur n'a que des défauts? Or, est-ce bien exact? Encore une fois, qu'en savons-nous? Avons-nous percé à jour le fond de sa nature? « Nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, dit Bossuet, nous ignorons les richesses que nous portons dans le fond de notre nature. » L'homme le plus indigne a beau être indigne, il est toujours un homme, et par conséquent toujours l'œuvre de Dieu. Il ressemble à ces mendiantes de Tivoli qui sont vêtues de guenilles, et qui portent à leur cou de l'or et des diamants. Oui, tout ce qui est l'œuvre de Dieu est bon, tout, jusqu'aux choses sans âme. La rose ne donne-t-elle pas du miel à l'abeille, des parfums à la brise, des splendeurs à nos regards, et une eau calmante pour les yeux malades? A plus forte raison, l'être qui a une âme, une âme à l'image et à la ressemblance de Dieu, une âme que Dieu a jugée digne de l'effusion du sang de Jésus-Christ; est-il bon et capable de faire le bien.

Peut-être même cet homme, que nous trouvons si pervers, a-t-il des qualités supérieures

aux nôtres. « Souvent le fruit que l'insecte a piqué ou que le bec de l'oiseau a entamé, n'est-il pas le plus vermeil et le plus savoureux ? » Pascal n'a-t-il point dit : « A mesure que l'on a plus d'esprit, les passions sont plus grandes, parce que les passions n'étant que des sentiments et des pensées qui appartiennent purement à l'esprit, quoiqu'elles soient occasionnées par le corps, il est visible qu'elles ne sont plus que l'esprit même, et qu'ainsi elles remplissent toute sa capacité. Je ne parle que des passions de feu... La netteté d'esprit cause aussi la netteté de la passion ; c'est pourquoi un esprit grand et net aime avec ardeur ¹. »

Ce pécheur, nous l'accusons encore d'avoir l'esprit sceptique et le cœur impur. — Oh ! ici surtout soyons justes, et n'avançons que ce que nous pouvons démontrer.

Par un bonheur qui donne tort à nos accusations, que de fois cet homme qui refuse ses hommages à Dieu dans le temple, ne les lui offre-t-il pas dans son cœur ! Que de fois n'écri-

¹ Fragment publié par M. Cousin, *Des Pensées de Pascal*, 2^e édition, p. 307.

rait-il pas, lui aussi, comme Jacobi sur la fin de ses jours à son ami Reinhold : « Je suis toujours le même, païen par l'entendement, chrétien de toute mon âme » ! C'est ainsi que cet homme, dont les paroles lui méritent le nom de sceptique, est souvent chrétien par la racine de son âme et se rattache à Jésus-Christ par la meilleure partie de lui-même. Il est triste de voir avec quelle facilité de raillerie certains hommes accusent les penseurs qui ne sont pas de leur avis. Quand, en effet, on ignore les labeurs et les tourments de la pensée, on est toujours tranquille. Mais lorsqu'on pense, lorsqu'on voit le pour et le contre, le nuage et le soleil se croisant, s'effaçant comme deux ennemis tour à tour vainqueurs et vaincus, comment aurait-on l'esprit toujours satisfait ?

Défions-nous des gens qui ne doutent de rien : ce sont des gens qui ne pensent point. Quant à ceux qui hésitent, qui tremblent, qui, du haut des sommets où ils sont placés, aperçoivent les précipices dont ceux qui sont couchés sous les saules de la vallée ne sauraient se douter, ayons pour eux une pitié immense comme notre cœur.

Non, rien n'est plus émouvant pour celui qui étudie la conscience humaine, que de voir un esprit sincère, tourmenté de l'amour de la vérité et la cherchant par des efforts douloureux ; rien n'excite d'aussi profondes sympathies que ces luttes intimes, ces déchirements, ces alternatives d'espoir et d'abattement, au milieu desquels une âme aussi loyale que malheureuse enfante ses convictions les plus nécessaires¹.

« Pour un esprit supérieur, la vie est un accident qui l'étonne ; il a peine à se bien tirer de cette aventure : les aigles sont de mauvais marcheurs. » Ceux qui ne tombent jamais, sont ceux qui sont toujours à terre. Et si ceux qui n'y sont pas viennent à tomber, ne tombent-ils pas malgré eux, à cause de la situation forcée dans laquelle ils se trouvent ? La supériorité s'accorde-t-elle toujours avec la vie commune, et n'y a-t-il pas des âmes si belles qu'elles sont au-dessus de leurs fautes ? Ah ! fussent-elles, comme Lazare, des cadavres en putréfaction... soyons pour elles ce qu'a été Jésus ; disons

¹ Voir *Les dernières luttes du Paganisme*, par M. Ch. Lévêque, 1866.

comme lui : Ce sont des amis qui dorment !...
et pleurons !

V. — Mais ce qui doit plus encore nous exciter à la justice, c'est que ce pécheur dont les paroles sont si inexactes, a peut-être dans l'esprit une idée aussi exacte que la nôtre. Les mots, en effet, au lieu d'exprimer nettement les idées, ne les dénaturent-ils jamais? Il en est souvent de deux hommes en discussion comme de deux rayons d'un même cercle : l'un se termine à droite, l'autre à gauche; ils se regardent comme opposés l'un à l'autre, et ne s'aperçoivent pas que ce n'est là qu'une opposition de surface, et qu'au fond, c'est-à-dire au centre, ils sont tellement unis qu'il n'y font qu'un seul point. En religion, le centre des choses, c'est Dieu. Tous les hommes, quels qu'ils soient, sont un en lui; ils ne diffèrent qu'à la surface. Chacun, du point de la circonférence où il est, voit un côté de la vérité divine et agit en conséquence de ce qu'il voit. Lors donc que nous nous croyons opposés les uns aux autres, la plupart du temps nous faisons preuve d'un ju-

gement superficiel, parce que nous jugeons d'après ce qui se passe sur les différents points de la surface, et non d'après le centre, là où tous les hommes sont un dans l'unité de Dieu, leur unique Maître et leur unique Père à tous.

VI. — Enfin, si nous considérons l'avenir du pécheur, n'y voyons-nous pas, comme dans son présent et dans son passé, la même obligation de le respecter et de l'aimer? « Je conçois le mépris qui s'attache aux actions, disait M^m Swetchine, mais je n'admets pas le mépris pour les hommes, et je n'en vois pas trace dans l'Écriture-Sainte. Qu'est-ce en effet qu'un homme qu'on méprise aujourd'hui? C'est celui qu'il faudra peut-être admirer demain. Il y a dans les ressources infinies que Dieu a mises au fond de l'âme humaine une puissance de réaction, de réparation, de réhabilitation, qui dépasse toutes les limites du mal; avec la grâce de Dieu la créature la plus abjecte peut monter au rang des forces célestes. » Peut-être même, « sans son effroyable chute, ajoutait le P. Laccordaire, cet homme n'eût été qu'un chré-

« tien médiocre. La miséricorde est une source qui jaillit des plus profonds abîmes, et elle ne s'élève jamais plus haut que quand elle vient de plus bas¹. »

« Et je vous dis que plusieurs viendront de l'Orient et de l'Occident, et s'assoieront avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux ; tandis que les fils du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures². »

¹ *Correspondance inédite.*

² *Évangile selon saint Mathieu, ch. VIII, v. 11, 12.*

CHAPITRE XV

Nos Devoirs envers les Pécheurs.

La bonté que nous devons avoir envers les pécheurs doit, pour n'être pas illusoire, ne pas rester purement spéculative : car, ce qui nous est imposé par l'exemple de Jésus-Christ et des Saints, au nom de la charité, de la reconnaissance et de la justice, doit non-seulement s'accepter dans l'ordre des idées, mais encore se réaliser dans l'ordre des faits.

Or, nous pouvons pratiquer cette bonté envers les pécheurs, soit d'une manière négative, en nous abstenant des fautes que commettent si souvent contre eux ceux qui passent pour innocents, soit d'une manière positive, en accomplissant directement les actes de générosité dont ils sont dignes, par leur situation difficile et peut-être même par leur mérites cachés.

I. — Au point de vue négatif, trois devoirs s'imposent à nous.

D'abord, nous devons être bons dans nos pensées et nos jugements, en ne nous permettant jamais de soupçonner de mal de qui que ce soit.

Soupçonner, c'est déjà mépriser, et comment aimer celui que l'on méprise? Du reste, une telle manière d'agir ne compromet pas seulement celui qui en est l'objet, elle compromet surtout notre personne et notre religion : notre personne, car, c'est un fait qui s'opère tous les jours et qui a rarement tort, le soupçon accuse aussi souvent celui qui le conçoit que celui qui en est l'objet ; notre religion, car combien d'hommes l'ont jugée dépravée et sont devenus incrédules, en voyant ses prétendus serviteurs préjuger défavorablement des intentions et de la conduite des personnes qui ne partageaient pas leurs opinions ! Aussi Jésus-Christ a-t-il dit : « Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés. »

Ce n'est pas à dire pour cela que nous devons nous mentir à nous-mêmes sur la conduite des autres. Non, nous ne devons pas nier le mal lorsqu'il s'affirme lui-même avec évidence ;

mais du moins devons-nous toujours croire au bien tant que nous ne sommes pas forcés par l'évidence du mal. Et encore ne devons-nous affirmer que ce que nous voyons ; et comme nous ne voyons que le fait, ne jugeons jamais l'intention. Croyons qu'une mauvaise action peut procéder d'un bon sentiment, et, à plus forte raison, ne soupçonnons jamais qu'une bonne action puisse procéder d'un mauvais sentiment. En un mot, ayons un esprit qui sache avoir confiance dans autrui ; nous n'y perdrons rien, car la confiance donnée devient toujours une confiance rendue. La confiance donnée est l'estime de soi étendue jusqu'aux autres, et la confiance rendue est cette même estime des autres étendue jusqu'à nous.

Ensuite, si la force des choses extérieures est telle que nous ne puissions pas ne pas soupçonner le mal, du moins ne cherchons pas à le constater ; efforçons-nous, au contraire, de le voiler aux yeux des autres et même à nos propres yeux, et, si son évidence s'obstine à passer à travers les voiles que nous avons jetés sur lui, marchons à reculons et par charité imposons-

lui l'avantage et la gloire de rester inconnu.

Enfin, si, malgré nous, nous n'avons pu éviter ni de soupçonner ni de constater le mal, du moins ne le disons pas. Ne soyons pas de ces personnes qui se croient douées de la meilleure piété, qui se regardent, soit à titre de naissance, soit à titre d'éducation ou d'entourage, comme infailliblement engagées dans le chemin du ciel, et qui cependant semblent prendre plaisir à ruiner la réputation de ce qu'elles appellent, devant Dieu, leur prochain, et, devant le monde, leur antipode. Elles pleurent leur petit oiseau mort, et elles déchirent leurs semblables avec tressaillement. Comme ce chevalier des ballades d'Umland, elles pourraient dire : « Amies de Dieu, ennemies de tous les hommes. » Pour nous, ayons des paroles que Dieu puisse écrire dans le ciel, quand nous les prononçons sur la terre. D'une main respectueuse et amie, écartons les personnes et ne touchons qu'aux choses. Avec cette délicatesse habile que donne la charité vraie, séparons les pécheurs de leurs péchés. ~~Allons~~ Allons jusqu'à voir dans leurs péchés le bien qui s'y trouve plutôt que celui qui ne s'y trouve pas.

Plaisons-nous à reconnaître dans leurs erreurs des rayons obscurcis de la vérité ; et, au lieu d'insister malicieusement sur le côté ténébreux qui résulte de ces obscurcissements, recueillons pieusement tous ces rayons dispersés et pâlis, pour en faire une gerbe de lumière.

Cette triple manière d'agir, qui n'est encore que le côté négatif de la charité, nous facilitera singulièrement la pratique des devoirs positifs qui incombent à tout chrétien vis-à-vis des pécheurs.

II. — Ces devoirs positifs se réduisent à sept : la prière, la pitié, l'affabilité, le discernement, le conseil, la patience et le courage. Voici, en effet, l'enchaînement des milieux par lesquels il faut passer, d'abord pour arriver jusqu'aux pécheurs, ensuite pour les conduire jusqu'à Jésus-Christ.

Nous devons prier les uns pour les autres. « Priez les uns pour les autres, afin que vous soyez sauvés », nous dit saint Jacques ¹. Ne sommes-nous pas, en effet, les créatures d'un même Dieu, les fils d'un même Père, les mem-

¹ *Épître de saint Jacques*, ch. v, v. 16.

bres d'une même famille? N'est-ce pas pour nous tous que Jésus-Christ s'est fait homme, qu'il a souffert, et qu'il est mort? Ne nous recommande-t-il pas de nous aimer les uns les autres comme il nous a aimés lui-même? Or, ne nous a-t-il pas aimés jusqu'à prier sans cesse pour nous, jusqu'à prier pour ses bourreaux?

Après le besoin de prier, le sentiment qui doit s'élever dans notre âme à la vue d'un pécheur, c'est le sentiment de la pitié. Malheur à celui qui n'a pas pitié : il ne sera jamais un apôtre. Il pourra vivre avec les heureux, s'il en trouve ; mais qu'il n'essaye pas de vivre avec les malheureux, il les rendrait plus malheureux encore. « Oh ! quelle douleur, s'écriait une âme généreuse, quelle douleur de voir s'égarer de si belles intelligences, de si nobles créatures, des êtres formés avec tant de faveur, où Dieu semble avoir mis toutes ses complaisances comme en des fils bien-aimés, les mieux faits à son image ! Ah ! qu'ils sont à plaindre ! que mon âme souvent les pleure avec Jésus venu pour les sauver ! »

¹ Eugénie de Guérin, *Journal*, 22 août 1830.

Cette compassion, lorsqu'elle est sincère, ne saurait être stérile. Elle cherche à se faire sentir à celui qui en est à la fois la cause et l'objet, à le toucher à son tour et à provoquer en lui sur nous des regards qui ne soient pas indifférents. C'est dans ce but qu'elle s'enveloppe d'affabilité, cette grâce du cœur plus encore que de l'esprit, et qu'elle met sur nos lèvres et dans nos yeux tous les attraits dont notre charité est capable. La compassion sans l'affabilité est un trésor qui rend malheureux celui qui le possède, et qui laisse dans sa misère celui qui en aurait besoin. Que de personnes dont les larmes sont inutiles, parce que, tout en étant pleines de compassion, elles manquent d'affabilité! « Votre fils est malade, disait une mère à une autre mère, c'est une grande inquiétude ; mais la mienne est plus grande encore : mon fils se porte bien, et il ne me parle jamais. » Cette pauvre mère était peut-être sans affabilité pour son fils, et son fils, hélas ! le lui rendait.

« N'avez-vous pas pleuré, est-il dit dans un livre satanique qui contient des pages célestes, n'avez-vous pas pleuré chaque fois que vous

avez lu l'histoire de cette jeune fille, qui, voyant marcher à la mort un illustre infortuné, fendit la presse des curieux indifférents, et ne sachant quel témoignage d'intérêt lui donner, pauvre et simple enfant qu'elle était, lui offrit une rose qu'elle avait à la main, une rose pure et suave comme elle..., et qui fut le seul, le dernier témoignage d'affection et de pitié que reçut un prince marchant au supplice? N'êtes-vous pas touché aussi, dans la sublime histoire du lépreux d'Aoste, de l'action naturelle et simple du narrateur qui lui tend la main? Pauvre lépreux, qui n'avait pas touché la main de son semblable depuis tant d'années!.. » Or, ce pécheur n'est-il pas à la fois un roi qui va au supplice et un lépreux? Donnons-lui donc toutes les roses que Dieu a plantées dans notre cœur, et toutes les tendresses qu'il a déposées dans nos mains.

Lorsque le pécheur, gagné par la délicatesse et, si l'on peut parler ainsi, par la beauté de notre bonté, consent à se laisser approcher, voire même à nous approcher, alors notre quatrième devoir consiste à l'étudier sans qu'il s'en

doute, et à discerner en lui le point par lequel il est saisissable. Non, en soi l'homme n'est pas une méchante créature, et tous les jours l'histoire prouve que le plus pervers a conservé dans son âme un coin de bonté et de tendresse. Or, c'est cet endroit béni par lequel cet être misérable est encore un être divin, qu'il faut découvrir ; c'est par là qu'il faut le prendre, et non par l'endroit où il est coupable : ici, nous le heurterions, parce que l'homme, quelque vicieux qu'il soit, conserve toujours assez de pudeur pour refuser de descendre publiquement sur le terrain de ses vices ; là, au contraire, nous lui plairons, et, en lui plaisant, nous le disposerons à agréer le bien que nous voulons lui faire. Si nous le saisissons par ses défauts, il nous échappera et nous n'aurons fait que diminuer les qualités qu'il avait conservées ; si, au contraire, nous le saisissons par ses qualités, il nous restera et nous pourrions facilement diminuer ses défauts. En général, ce n'est pas en attaquant directement les défauts qu'on les détruit, c'est en développant les qualités.

Le mal n'est si puissant que parce qu'on le

considère jusqu'à lui faire l'honneur de combattre avec lui face à face. Si quelqu'un mettait à faire le bien tous les soins qu'il consacre à éviter le mal, il aurait deux fois moins de vices et deux fois plus de vertus. Pareillement, si nous voulons guérir les défauts d'autrui, ne les lui reprochons pas, mais développons tellement ses qualités qu'elles finissent par absorber ses défauts. A nous de faire le bien et de le favoriser dans les autres; le bien à son tour tuera le mal. Tandis que, si nous voulons le tuer directement, nous ne ferons que le blesser. En un mot, cherchons dans les hommes le point qui unit et non celui qui divise.

Ce point délicat étant découvert, versons par lui dans ces âmes pécheresses la lumière et l'amour : la lumière, pour les éclairer, et l'amour, pour les fortifier, comme on expose au jour et à la chaleur les plantes menacées dont on veut conserver la vie. Ne dédaignons aucune de leurs objections, quelque petite qu'elle nous paraisse : souvent les petites objections contiennent de grandes difficultés. Répondons par des arguments et des conseils,

et non par des injures. L'injure ne prouve rien ni ne corrige personne, et, tandis que l'insulte méprise, la raison éclaire.

Et ce travail, dans lequel la sagesse doit le disputer à la bonté, faisons-le avec patience et courage. Tertullien s'écriait dans son *Apologétique*¹ : « *Fiunt, non nascuntur christiani*, on ne naît pas chrétien, on le devient », c'est-à-dire que la vie chrétienne ne jaillit pas dans l'homme mûr comme un flot subit, mais qu'elle s'y forme peu à peu sous la double action de la grâce et de la liberté. Il faut donc savoir attendre l'heure de l'une et de l'autre, et ne pas mettre en péril les travaux antérieurs par une impatience intempestive. Mais surtout il faut savoir être courageux. Que de fois ces hommes, pour qui nous nous dévouerons, ne nous feront-ils pas souffrir par leurs emportements, par leurs infidélités, par tous les vices qu'ils ont contractés dans l'habitude d'une vie mauvaise ! Mais n'est-il pas écrit qu'il y a plus de joie dans le ciel pour un pécheur converti, que pour cent justes persévérants ? Sachons donc tout sup-

¹ C. I et XVIII.

porter : ce fardeau qui nous pèse tant aujourd'hui, sera demain si léger ! Aujourd'hui c'est la terre, demain ce sera le ciel !...

CHAPITRE XVI

L'Esprit d'humilité et la Grandeur d'Âme.

A l'esprit de charité se lie étroitement l'esprit d'humilité. Si, en effet, l'orgueilleux n'aime que lui, comment celui qui aime les autres ne serait-il pas humble ?

En quoi donc consiste la nature intime de l'humilité ? Cette question est d'autant plus importante, que, d'une part, l'humilité est une des bases fondamentales et de la vie chrétienne et même de la vie sociale purement naturelle, et, que, d'autre part, elle est injuriée par ceux-là, ridiculisée par ceux-ci, et laissée par la grande majorité des esprits dans le vague et la confusion. Pour mieux dissiper ces préjugés et cette obscurité, il faut distinguer les sentiments que nous devons avoir de nous-mêmes, 1° en face de Dieu et du prochain, 2° en face de nous-mêmes.

I. — Lorsque l'homme se place en face de Dieu, il doit, pour être humble, reconnaître

théoriquement et pratiquement deux choses : d'abord, que tout vient de Dieu, ensuite, que tout doit lui être rapporté.

Oui, tout vient de Dieu. Qui ne le sait ? — Donc Dieu est la source première ; et l'homme, quelque considérable qu'il paraisse, n'est qu'un ruisseau. Il a beau dilater ses rives et faire entendre au loin le bruit de ses eaux : ce bruit n'est qu'un écho ; ces eaux ne sont que des eaux empruntées, qui peuvent se tarir d'un jour à l'autre, et ne laisser apparaître que des cailloux arides, là où tout à l'heure on admirait la fraîcheur et la limpidité.

Tout vient de Dieu ! Donc Dieu est la cause première ; et l'homme, quelque puissant qu'il se fasse, n'est qu'une cause seconde. Dieu est le maître ; l'homme, son serviteur.

Tout vient de Dieu ! Donc la sagesse de l'homme n'est qu'une sagesse dérivée, dépendante de Dieu comme le rayon dépend du soleil. Sa vie elle-même n'est qu'un souffle qui ne lui appartient pas. « *Substantia mea tanquam nihilum ante te*, ma substance est comme le néant devant vous, ô mon Dieu ! » L'homme n'est

qu'une faible participation de l'être ; Dieu seul est l'être même ! « Qu'est-ce qu'une créature, se demande Bossuet, sinon quelque chose qui n'est pas de soi, qui n'a rien de soi, qui est toujours à l'emprunt ? »

Reconnaître ces vérités fondamentales, en continuant avec Dieu ses relations d'origine et en lui restant uni comme à sa source et à sa cause, suivant cette belle pensée de saint Basile : « *Humilis continuatur cum sua origine, superbus discontinuatur* » : tel est donc le premier élément de l'humilité envers Dieu.

Mais le principe appelle la fin. Il ne suffit pas de sortir de sa source, il faut aller à l'océan. Après avoir reconnu que tout vient de Dieu, il faut reconnaître que tout doit lui être rapporté : car il est la source et l'océan des êtres, l'alpha et l'oméga de la création.

Oui, tout doit être rapporté à Dieu ! Donc l'homme n'est la fin dernière d'aucune chose ; et si l'univers marche, c'est vers Dieu ; si les sociétés s'agitent, quelque divers que soient leurs mouvements, tous ces mouvements doivent converger vers Dieu ; si l'homme pense, aime, veut,

travaille, ce ne doit pas être dans un but égoïste et superbe, pour la satisfaction et le triomphe de lui seul, mais pour la gloire de Dieu. En sorte que la première loi pratique de l'humilité consiste à agir par Dieu, cause première, et pour Dieu, fin dernière.

Et encore, n'est-ce pas seulement avec Dieu que l'homme doit compter, mais il a aussi une attitude à prendre vis-à-vis de ses semblables.

Or, l'humilité, dans nos relations avec nos semblables, consiste à nous incliner devant eux, à cause de leur parenté avec Dieu.

Tout homme, si infime et si dégradé qu'il paraisse, est encore une créature et une participation de Dieu ; son âme, quelque défigurée qu'elle soit, ne cesse jamais d'être une image de Dieu, par cela même qu'elle reste substantiellement identique à elle-même ; ses facultés, quelque rebelles et dévoyées qu'elles semblent, sont toujours par quelque endroit en contact avec leur cause première. Par conséquent, tout homme a naturellement un côté divin. Si ce côté divin est quelquefois voilé, néanmoins il est toujours réel. Or, n'est-ce point là un titre plus que

suffisant à la sincérité de notre respect? Et quand le respect est sincère, il est bien près d'être humble.

Il est vrai qu'en pareil cas la secrète comparaison que nous faisons de nous-mêmes avec le prochain, est facilement à notre avantage, et que, sous prétexte de ne pas manquer à la vérité, nous refusons souvent de nous humilier devant lui. — Mais cette objection n'est pas sérieuse. — D'abord, nous ne voyons que l'extérieur des choses, Dieu seul en voit l'intérieur. Comment pourrions-nous donc prouver avec certitude que notre prochain est dans ses intentions et sa conscience aussi mauvais qu'il le paraît dans ses actes? Quoi! nous n'avons qu'une vue confuse de nous-mêmes, et nous prétendrions avoir une connaissance parfaitement exacte de notre prochain! Il est évident qu'en définitive nous ignorons si réellement, dans le fond de son âme, il vaut moins que nous. Par conséquent, abstenons-nous de le juger, *nolite judicare* : c'est un devoir non-seulement de charité, mais de justice.

Même dans le cas où cet homme nous serait

vraiment inférieur, ne pourrions-nous pas nous dire, sans nous mentir aucunement, que s'il avait reçu toutes les grâces que Dieu a daigné nous accorder, il serait peut-être meilleur que nous, et, au contraire, que si nous avions dû résister à toutes les difficultés, à toutes les tentations qui se sont élevées contre lui, peut-être serions-nous pires que lui. Cette réflexion, que la simple équité devrait inspirer à tous les hommes, n'est-elle pas un motif sérieux de nous humilier devant le dernier de nos frères? Saint Thomas va même plus loin. Il affirme que chaque homme a un côté par lequel il peut être réputé supérieur aux autres ¹. Comment donc les hommes, quels qu'ils soient, n'accompliraient-ils pas, par des prévenances mutuelles de respect, cette parole de saint Paul : « Mettez-vous par l'humilité les uns au-dessous des autres » ?

II. — Enfin, en quoi consiste l'humilité par rapport à nous?

Distinguons, d'une part, les imperfections et

¹ *Somme théologique*, 2.2, q. 103, art. 2, ad 3.

les défauts, soit d'esprit, soit de cœur, soit de caractère, qui sont le propre de notre personne ; et d'autre part, les échecs, les abaissements, en un mot les humiliations extérieures dont nous pouvons être l'objet.

Cela posé, en face des défauts qu'il sent et des humiliations qu'il subit, que doit faire l'homme humble ?

Un triple devoir lui incombe.

Le premier, c'est d'en faire l'aveu avec la même sincérité qu'il avoue ses qualités et ses succès. Nos échecs, en effet, ne sont-ils pas nôtres au même titre que nos succès, et nos défauts ne sont-ils pas aussi réels que nos qualités ? Si donc la vérité est le premier élément de la vertu, pourquoi affirmerions-nous de nous-mêmes ce qui nous élève, et nierions-nous ce qui nous abaisse ? Cela est si évident qu'au premier abord cet aveu semble aussi facile en pratique que logique en théorie. Cependant, que de fois n'essayons-nous pas de dissimuler, non-seulement aux yeux du prochain, mais à nos propres yeux, la profondeur d'une humiliation reçue, et surtout la laideur d'un défaut repro-

ché ! Que de fois n'essayons-nous pas de donner de nos fautes des explications tellement naturelles, qu'à nous en croire, ces fautes ne sont que de simples accidents, dont il faut assurément nous plaindre, mais à peine nous blâmer ! Que de fois ne travaillons-nous pas à embellir nos imperfections et à farder les difformités de notre âme, de manière à pouvoir penser à autrui, lorsqu'on parle d'un défaut, et à nous, lorsqu'il s'agit d'une vertu ! Défions-nous donc de nous-mêmes, et, si nous voulons être humbles, soyons avant tout sincères : l'humilité ne ment pas ; elle serait la sœur de la vérité, si elle n'était la vérité même.

Puis, après avoir été sincères dans notre esprit, en observant et en avouant exactement les côtés défectueux et coupables de notre âme, soyons sincères dans notre cœur, en les détestant et en les corrigeant. D'abord, détestons-les. Ne soyons pas du nombre de ces personnes qui se persuadent que leurs défauts ne sont pas comme les défauts de tout le monde ; que si les défauts d'autrui sont réellement détestables, les leurs revêtent des particularités, des nuances,

des circonstances suffisamment atténuantes, peut-être même des charmes assez attrayants pour désarmer toute justice et obtenir merci. Non, ne courbons point ainsi notre haine, et ne la réduisons pas à n'être qu'une haine platonique ou impuissante. Au lieu d'effleurer légèrement nos défauts, qu'elle les frappe et les perce en ligne droite. Si notre zèle poursuit le mal jusque chez autrui, lorsqu'il ne nous menace que de loin, à combien plus forte raison doit-il l'attaquer sans pitié chez nous, lorsque ses menaces se changent en hostilités ! Plus on est humble, plus on veut être parfait : la bassesse seule est à l'aise dans le mal.

Mais, autant nous devons être énergiques pour détester et combattre nos défauts, autant nous devons l'être pour accepter et même pour aimer les humiliations qui nous arrivent du dehors. Sans doute ce devoir est âpre. Mais il est plus noble qu'âpre ; et en y réfléchissant bien, en se rappelant la subordination de l'agréable à l'utile, qui ne pourrait l'adoucir ? Souvent l'humiliation n'est-elle pas la porte par laquelle on rentre dans l'ordre, comme le suc-

cès a été celle par laquelle on en est sorti ? Souvent, si l'humiliation est l'œuvre de la malice des hommes, n'est-elle pas plus encore l'œuvre de la bonté de Dieu ? L'humiliation est la privation de la gloire humaine ; mais n'est-elle pas, si nous le voulons, l'acquisition de la gloire céleste ? L'humiliation est une affliction d'un jour ; mais ne peut-elle pas se changer en une joie éternelle ? L'humiliation est un coup qui peut, il est vrai, exciter l'hilarité et le sarcasme de nos ennemis ; mais ce coup ne peut-il pas aussi réveiller nos énergies endormies, et nous rendre capables d'un courage que ni le succès ni la gloire ne nous eussent donné ? L'humiliation, c'est un ami qui ne nous flatte pas, mais qui nous rend service. Aimons-la donc, quelles que soient ses rigueurs ; aimons-la d'autant plus, qu'elle est moins de notre goût et de notre caractère : la meilleure est toujours celle qu'on cherche le moins.

Aveu, correction, résignation, tel est donc le triple devoir que nous impose l'humilité vis-à-vis de nos défauts et de nos humiliations.

III. — Mais nos défauts ne sont que la moitié de notre personne, et nos humiliations la moitié de notre vie. A côté de nos défauts sont nos qualités, et à côté de nos humiliations, nos honneurs. Or, quelle attitude l'humilité nous inspire-t-elle en face de nos qualités et de nos honneurs ?

Devons-nous nier nos qualités et nos bonnes œuvres ? Nullement.

Ce n'est pas qu'il faille les contempler nous-mêmes et les exposer à la contemplation d'autrui, de manière à soustraire à notre profit la gloire qui doit en revenir à Celui qui en est le principe et la fin, et à nous faire admirer comme un de ces êtres précieux devant qui tout front doit s'incliner de lui-même, qui n'ont qu'à paraître pour qu'on doive leur rendre hommage ; êtres dont la valeur intrinsèque n'a nullement besoin de rayonner au-dehors pour mériter l'estime, et tellement nécessaires par eux-mêmes qu'ils sont dispensés de travailler à se rendre utiles. Un tel excès d'orgueil est assez ridicule pour porter sa condamnation avec lui-même.

Mais, de ce qu'il faut éviter cet excès, il ne

résulte pas qu'il faille tomber dans l'excès contraire. Il n'est pas plus permis de nier ce qu'on est que d'affirmer ce qu'on n'est pas. Tout excès est condamnable, parce que la vertu est dans le juste milieu. Si l'humilité est la vérité, et si, comme telle, elle doit nous faire avouer nos imperfections et nos fautes, comment pourrait-elle, sans se contredire et sans se blesser dans son essence, nous faire désavouer nos qualités et nos bonnes œuvres ? Dieu nous a créés à la fois très-faibles et très-grands. L'humilité n'a point pour tâche de le méconnaître, mais d'équilibrer notre grandeur et notre faiblesse, en corrigeant le négatif de l'une par le positif de l'autre. Dieu lui-même ne nous touche qu'avec un profond respect, *cum magna reverentia disponis nos* ¹ ; pourquoi donc prendrions-nous plaisir à nous traiter avec mépris ? Ne méprisons personne, pas même nous : ne pas se mépriser soi-même est souvent le moyen de pouvoir estimer davantage les autres. Du reste, s'il y a en nous un *moi* orgueilleux, vain, haïssable, n'y en a-t-il pas un autre noble, rempli d'aspi-

¹ *Livre de la Sagesse*, ch. XII, v. 18.

rations élevées, capable d'actions généreuses, celui-là même que Dieu a créé dans la toute-puissance de sa sagesse et de son amour, et qui nous constitue avant le premier? Nier les bienfaits de Dieu ou les mépriser, c'est offenser Dieu lui-même.

Jésus-Christ ne nous dit-il pas dans l'Évangile : « Que votre lumière luise, afin que les hommes voient vos bonnes œuvres et glorifient votre Père qui est dans les cieux ¹ »? S'il en est ainsi, n'est-il pas manifeste que l'humilité véritable ne consiste pas à s'ensevelir dans l'obscurité, mais à laisser voir simplement ses actions, de manière à en faire remonter la gloire, non pas à soi, mais à travers soi jusqu'à Dieu, qui est dans le ciel? Le mot *lucere*, qui signifie luire, jeter de la lumière, éclairer, contient toute cette leçon. Tout ce qui brille n'éclaire pas, et tout ce qui éclaire ne brille pas; c'est la différence de l'or et de la lumière. Or, Jésus-Christ ne nous dit pas : *Sic fulgeat, splendeat lux vestra*, que votre lumière brille et resplendisse; mais il dit : *Sic luceat lux vestra*, que

¹ *Évangile selon saint Mathieu*, ch. v, v. 16.

votre lumière *luisse* ou *éclaire*, pour nous indiquer que notre lumière ne doit point se concentrer inutilement en nous-mêmes, mais se dilater aux yeux de nos frères, les éclairer, et leur montrer dans sa gloire l'auteur de toute bonne œuvre, notre Père qui est dans les cieux. Se montrer ainsi, c'est faire en même temps un acte de religion et un acte de charité, puisque c'est faire bénir Dieu et édifier le prochain.

L'humilité ne consiste donc pas à se déprécier soi-même et à se laisser aller sur son propre compte à des exagérations de langage, qui ne sont que sur les lèvres et qu'on est le premier à démentir soi-même au fond de son cœur. Cette humilité, que saint Thomas appelle une ruse ¹, n'est qu'un orgueil mal dissimulé. Elle a l'air de se frapper, au fond elle se caresse. « Il y a, disait M. de Tocqueville, quelque chose de plus modeste que de parler de soi modestement, c'est de n'en pas parler du tout. » Quand on parle de soi, en effet, fût-ce même pour en dire du mal, on est soi-même au fond de sa pensée, et sou-

¹ « Humilitas est astutissima, » *De Erud. Princ.*, l. III, c. VII.

vent on y est d'autant plus que l'on se donne extérieurement plus de peine à se décrier. Ces doux acharnements contre soi-même sont d'un héroïsme trop subtil et trop calculé pour n'être pas généralement suspects, et la plupart du temps leurs auteurs se trouveraient eux-mêmes beaucoup trop châtiés, s'ils avaient la mauvaise fortune d'être crus sur parole.

Le P. Faber a écrit sur ce sujet une page dans laquelle la finesse de l'esprit est tout à fait au service de la véritable piété : « Il y a malheureusement, dit-il, des Saints à qui il est arrivé de dire du mal d'eux-mêmes. Là-dessus on veut en faire autant, sans croire un mot de ce que l'on dit, et surtout sans permettre aux autres de le prendre au sérieux. Il n'est pas jusqu'à l'insecte qui n'ait ses parasites, et chacun dans ce monde a son petit cercle de flatteurs, assez sots ou assez peu sincères pour l'admirer dans le mal qu'il dit de lui-même, avec d'autant plus de prodigalité qu'il trouve que son héroïsme ne coûte rien. Mais cette habitude de dire du mal de soi a une tendance extraordinaire à produire l'aveuglement spirituel. C'est moins une

maladie superficielle qui obstrue la vue de l'âme que la destruction même de sa puissance visuelle. L'aveuglement est complet, quand à la fin on vient à croire ce que l'on dit contre soi, bien que d'abord on ne l'ait dit que par une ruse d'amour-propre. Dans cet état on ignore le point de vie spirituelle qui serait le plus utile à connaître, savoir, son manque de courage. La fausse humilité ne permet pas que l'on s'essaye ; et cette modestie artificielle qui finit par devenir sincère dans son erreur, fait que l'on croit ne devoir rien entreprendre de généreux pour Dieu ; mais que l'on reste bien au-dessous de ce que l'on pourrait, sans essayer de connaître son niveau, ni ce qui le dépasse. Tout en devenant de plus en plus pusillanime, on n'est pas exempt d'une certaine complaisance dans sa sagesse et dans une discrétion dont on ne voit pas l'odieuse bassesse. Toutes les âmes trompées seront bien surprises au jour du jugement : mais de toutes les surprises, les plus grandes et les plus pénibles sont peut-être celles qui attendent l'âme qui s'est laissé tromper par une fausse humilité ¹. »

¹ Le P. Faber, *Conférences*, ch. III, p. 186.

Ainsi pensait également saint François de Sales : « Je n'approuve pas, dit-il, qu'on faille pour donner mauvaise opinion de soy : c'est toujours faillir, et faire faillir le prochain ; au contraire, je voudrois que, tenant les yeux sur Nostre-Seigneur, nous fissions nos œuvres sans regarder que c'est que le monde en pense, ny qu'elle mine il en fait. On peut fuir de donner bonne opinion de soy, mais non par rechercher de la donner mauvaise, surtout par des fautes faites expres... De dire qu'on n'est pas ce que le monde pense, quand il pense bien de vous, cela est bon ; car le monde est un charlatan, il en dit toujours trop, soit en bien soit en mal. » Et ailleurs il ajoute : « La vraye humilité ne fait pas semblant de l'estre, et ne dit guere de paroles d'humilité, car elle ne desire pas seulement de cacher les autres vertus, mais encor et principalement elle souhaite de se cacher soy-mesme ¹. »

Il faut donc être humble jusque dans son humilité et ne point en faire étalage. C'est pourquoi la perfection de l'humilité, c'est de s'ou-

¹ *Introduction à la Vie dévote*, III^e partie, ch. v.

blier, d'être à ses yeux comme si l'on n'était pas. Et encore faut-il que cet oubli soit sincère et le paraisse ; car, pour peu qu'il renferme d'affectation, il confine à l'orgueil. Serait-il bien humble, celui qui d'un côté s'efforcerait de s'oublier lui-même, et de l'autre se rappellerait sans cesse, à titre de dédommagement et de consolation, cette pensée bien connue que ce n'est pas l'éclat qui donne le mérite, et que les tableaux des grands maîtres sont quelquefois ceux qui se font le moins remarquer ? On l'a observé fort judicieusement, les gens qui affectent avec ostentation de ne jamais parler d'eux-mêmes, sont punis en y pensant toujours.

IV. — Quant aux honneurs, il est quelquefois bon d'y renoncer, soit pour une raison de justice, soit pour une raison de calme intérieur, soit enfin pour un motif de ressemblance avec Jésus-Christ.

D'une part, sommes-nous dignes des honneurs auxquels nous aspirons ou dont nous sommes l'objet ? La charge, dont ils ne sont que la dissimulation brillante, n'est-elle point trop

lourde pour nos épaules? « Pour pouvoir désirer sans trouble et sans bassesse la faveur de la fortune ou des honneurs, il faut être en état de s'en passer » ; or, est-ce là l'état de notre âme ?

D'autre part, la vie bruyante est-elle plus heureuse que la vie humble et simple? Si le fleuve large, majestueux, superbe, pouvait sentir et parler, se préférerait-il toujours à ce petit ruisseau tranquille, qui se fait un lit sous les feuilles, et roule avec un doux murmure ses eaux limpides à l'ombre des bois, se contentant de quelques fleurs des champs épanouies sur ses bords? Que de fois n'en est-il pas ainsi de la vie !

Enfin, si nous élevons nos regards vers Jésus-Christ, notre divin modèle, sans doute nous voyons qu'il accepte l'entrée triomphante à Jérusalem, mais ne voyons-nous pas qu'il refuse la royauté, au point de s'enfuir sur les montagnes? Qui ne reconnaît Jésus à cette fuite généreuse, qui lui fait chercher dans le désert un asile contre les honneurs qu'on lui prépare? « Celui qui venait se charger d'opprobres, dit Bossuet, devait éviter les grandeurs humaines.

Mon Sauveur ne connaît sur la terre aucune sorte d'exaltation que celle qui l'élève à sa croix, et comme il s'est avancé quand on eût résolu son supplice, il était de son esprit de prendre la fuite pendant qu'on lui destinait un trône. »

Mais, s'il est bon quelquefois de renoncer aux honneurs, il est vrai aussi que l'humilité ne défend pas de les désirer modérément. Saint Thomas n'en condamne pas la recherche, mais seulement la recherche désordonnée ¹, à savoir, cet empressement fiévreux qui n'est autre qu'une des formes multiples de la concupiscence humaine. Et peut-être même, en certaines circonstances, y a-t-il plus d'humilité réelle à accepter certains honneurs qu'à les refuser. « Les humilités que l'on voit le moins, sont les plus fines », dit saint François de Sales. Du reste, les honneurs peuvent être reportés vers Dieu ; et se glorifier en Dieu, loin d'être un acte d'orgueil, est un acte de véritable humilité ².

¹ *Somme théologique*, 2, 2, q. 162, art. 2, ad 3; q. 161, art. 1, ad 3.

² V. saint Thomas, *in Ep. I ad Corinth.*, c. iv, lect. 2.

Au-dessus des honneurs plane l'honneur, non cet honneur mondain qui n'est que le masque de l'orgueil, mais ce véritable honneur, inséparable de la probité, dont il est la parure et l'éclat. Autant le premier répugne à l'humilité chrétienne, autant le second s'harmonise avec elle. « J'ai porté, nous dit Dieu par la bouche de Zacharie, j'ai porté un sceptre qui s'appelait l'honneur ¹. » — « O Dieu, s'écrie David, éloigne de moi l'opprobre et le mépris ². » — Saint Paul, à son tour, écrit à Tite : « Que personne ne te méprise ³. » — Et le Saint-Esprit, dans le livre de l'*Ecclésiastique*, nous impose le précepte d'avoir soin de notre bonne renommée ⁴.

Ce n'est pas que l'esprit du christianisme nous incline à faire grand cas de l'estime du monde. Jésus-Christ et les Saints nous ont appris ce que vaut le monde et ce que valent ses jugements. Néanmoins, soit à cause de nos frères, soit à cause de nous-mêmes, nous devons faire rendre justice à la loyauté de notre âme et

¹ Zacharie, ch. XI, v. 10.

² Psaume CXVIII, v. 22.

³ Epître à Tite, ch. II, v. 15.

⁴ Ch. XLI, v. 15.

à l'équité de notre vie. Saint François de Sales exprime admirablement cet enseignement en ces termes : « Il est vray que l'humilité mespreroit la renommée, si la charité n'en avoit besoin ; mays, parce qu'elle est un des fondemens de la société humaine, et que sans elle nous sommes non-seulement inutiles, mays dommageables au public à cause du scandale qu'il en reçoit, la charité requiert et l'humilité agréée que nous la désirions et conservions précieusement. Outre cela, comme les feuilles des arbres, qui d'elles-mesmes ne sont pas beaucoup prisables, servent neantmoins de beaucoup, non-seulement pour les embellir, mais aussi pour conserver les fruitz tandis qu'ilz sont encor tendres : ainsy la bonne renommée, qui de soy-mesme n'est pas une chose fort désirable, ne laisse pas d'estre tres-utile, non-seulement pour l'ornement de nostre vie, mays aussi pour la conservation de nos vertus, et principalement des vertus encor tendres et foibles ¹. »

V. — A ceux-là donc qui, ne voyant l'humili-

¹ *Introduction à la Vie dévote*, III^e partie, ch. vii.

lité qu'à travers les préjugés de leur cœur ou les chimères orgueilleuses de leur imagination, la dénaturent et la traitent de mensonge, de bassesse, et d'obstacle au progrès de l'humanité, il faut répondre :

Non ! l'humilité n'est point un mensonge : car vis-à-vis de Dieu elle s'appuie sur la vérité la plus profonde de la philosophie, à savoir, que Dieu est le principe premier et la fin dernière des êtres ; vis-à-vis de nos semblables, elle nous maintient dans les limites de la plus respectueuse et de la plus stricte équité ; vis-à-vis de nous-mêmes, elle ne consiste ni à affirmer les défauts que nous n'avons pas, ni à nier les qualités que nous avons, mais à nous avouer tels que nous sommes, avec tout ce qui nous abaisse et tout ce qui nous élève.

Non ! l'humilité n'est point une bassesse : car elle implique la haine de nos défauts et le respect des vertus que nous tenons de Dieu. Et ils sont dans le vrai, ceux qui proclament, avec saint Isidore de Péluse, que la véritable humilité se trouve dans les âmes grandes et élevées,

comme l'orgueil chez les petits esprits ¹ ; avec le pape saint Grégoire, qu'être humble ce n'est point être petit, mais seulement ignorer en quelque manière sa grandeur pour la mieux conserver ² ; avec Albert le Grand, que celui qui ne s'estime pas lui-même et ne respecte pas sa dignité, est un insensé ³ ; enfin avec saint Thomas, que si nous ne devons pas nous élever au-dessus de ce que nous sommes, nous ne devons pas non plus descendre au-dessous ; qu'on s'abaisse au-dessous de son mérite contrairement à la vérité, lorsqu'on s'attribue des choses basses qu'on n'a point à se reprocher, ou lorsqu'on se dénie de grandes choses que l'on possède ; que se déprécier de cette manière est une humilité feinte et toujours un péché, parce que alors, comme dit saint Augustin, si l'on n'était pas pécheur auparavant, on le devient par le fait de ce mensonge ⁴.

¹ Liv. III, *Ep.* 381.

² *Homil.*, VII, in *Ev.*, n. 4.

³ *Ethic.*, lib. IV, tract. II.

⁴ *Somme contre les Gentils*, liv. IV, ch. LV. — *De Erud. Princ.*, lib. III, c. VII. — *Somme théolog.*, 2. 2, q. 113. art. 1 ; 109, 4 ; 111, 13.

Non ! « l'humilité chrétienne n'est pas un abattement de courage, s'écrie Bossuet ; au contraire, les difficultés l'encouragent, les impossibilités l'animent et la déterminent ; elle nous rend plus fervents et plus appliqués au travail. Dans l'accablement de ce coup de mort, elle ne médite que des pensées d'immortalité ; elle a cela d'admirable que plus elle est faible, plus elle est hardie et entreprenante. »

Non ! l'humilité n'est point un obstacle au progrès et à la perfection de l'homme : car elle a pour fonction de réfréner en nous les mouvements emportés et d'écarter ce qui peut entraver notre marche. « J'aime beaucoup le frein dans le chemin de fer, dit ingénieusement Mgr Landriot, mais à la condition qu'il n'arrêtera pas la marche ; de même, l'humilité, quand elle est une vraie vertu, doit laisser à l'âme toute sa vigueur, toute son ampleur, toute son intelligence, toute son activité, toutes ses aspirations : elle a pour mission d'empêcher le désordonné, d'éloigner tout ce qui viendrait à la traverse pour faire sortir le train de sa voie

divine ; mais la marche elle-même, elle ne doit en aucune façon la gêner¹. »

Il est vrai que l'homme humble est souvent comme enveloppé d'un voile. Mais faut-il en conclure qu'il est effacé et amoindri ? Eh quoi ! Dieu n'est-il pas plus que voilé, et ne s'appelle-t-il pas le Dieu caché ? Les premiers principes de la raison, ces fondements des sciences, ne sont-ils pas entourés de mystère autant que d'évidence ? Même dans l'ordre physique et palpable, les atomes, ces éléments premiers des corps, ne sont-ils pas cachés, eux aussi ? Et jusque dans le ciel, cette étoile autour de laquelle se meuvent toutes les autres, n'est-elle pas presque invisible à nos regards ? En vérité, ne dirait-on pas que tout ce qui est grand et joue un rôle important en ce monde, est voilé ? Pourquoi dès lors infirmer l'humilité ? Si elle recouvre les autres vertus sans plus d'apparence que la cendre de nos foyers, n'est-ce pas pour les empêcher de s'éteindre et conserver le feu sacré dans nos âmes ?

Du reste, l'expérience est là pour nous en-

¹ 1^{re} Conférence aux Dames du monde.

seigner que la grandeur d'une âme ne doit pas être suspecte parce qu'elle est humble, mais au contraire, que plus une âme est humble, plus elle est sincère, élevée, parfaite. De nos jours, comme au temps de saint Basile, l'âme humble « est pleine de bonté pour ses amis, de douceur pour ses domestiques, de patience envers les hommes violents ; elle aime à consoler les affligés, elle visite ceux qui souffrent, elle ne méprise personne, elle est remplie de suavité dans ses questions, de gracieuse affabilité dans ses réponses ; elle a un accès facile, ne racontant point ses propres louanges et ne subornant personne pour les raconter, mais voilant plutôt ses propres vertus. » — « L'humilité et la bonté sont presque une même chose, écrivait le P. Lacordaire. Quand on est bon, l'on se sent porté à se donner, à se sacrifier, à se faire petit, et c'est là l'humilité. Autant donc vous ferez de progrès dans la bonté, autant vous en ferez dans l'humilité. Ce qui fait que l'orgueil est haï plus qu'aucun autre vice, ce n'est pas seulement qu'il blesse notre amour-propre personnel, mais c'est qu'on y sent le manque de

bonté, vertu sans laquelle il est impossible d'obtenir l'amour¹. »

Nous ne saurions mieux compléter cet enseignement qu'en citant deux fragments, l'un d'un discours de saint Jacques de Nisibe, l'autre d'un ouvrage de saint Grégoire le Grand ; le premier nous montrera la beauté de l'humilité en elle-même, le second nous la fera voir par contraste à travers la laideur de l'orgueil.

« L'humilité, dit saint Jacques, donne la sagesse et l'intelligence ; elle est une cause d'élévation. L'âme humble est aimable, ses paroles sont douces, sa physionomie toujours épanouie ; elle rit et se livre à la joie. Les humbles et les doux sont préservés de toute sorte de maux ; leur figure est heureuse à cause de la bonté de leur cœur. L'âme humble parle avec condescendance, ses lèvres souriantes semblent continuer le discours commencé. Elle boit la sagesse comme l'eau, et la fait descendre comme une huile parfumée dans son intérieur. Elle demeure aux pieds de ses frères, et cependant son cœur habite les lieux élevés. Les yeux de son

¹ *Lettres à des Jeunes gens*, 16^e lettre.

corps sont penchés, mais le regard de l'âme est fixé sur les hauteurs. Elle s'approche de l'orgueil, le soumet et le captive. Elle ne connaît point la ruse, mais elle aime la sincérité et l'ingénuité. Beaucoup aiment celui qui est humble ; l'orgueilleux est détesté même de ceux qui lui ressemblent. L'humilité est plantée sous la terre, mais l'abondance de ses fruits est proportionnée à la profondeur de ses racines ; ses fruits sont délicieux, et en rassasiant l'âme ils lui communiquent leur suavité et leur douceur¹. »

Au contraire, « tous les orgueilleux, dit saint Grégoire, élèvent leur voix dans leurs paroles ; ils sont tristes dans leur silence, dissolus dans leur joie, furieux dans leur tristesse, deshonnêtes dans leurs actions, honnêtes dans les apparences, fastueux dans leurs démarches, aigrés dans leurs réponses. Leur esprit est toujours fort pour lancer des injures à autrui, et faible pour supporter celles qui leur sont adressées ; il est lent à obéir, et importun pour obtenir des autres ce qu'ils en désirent ; il est paresseux à

¹ Sermon IX, de *Humilitate*.

exécuter ce qu'ils doivent et peuvent faire, et prêt à faire ce qu'ils ne doivent ni ne peuvent pas. Rien ne saurait persuader de se porter aux choses qu'ils ne désirent pas d'eux-mêmes, et ils cherchent à être comme entraînés vers celles qu'ils souhaitent, parce que, craignant que leurs désirs ne les fassent mésestimer, ils sont satisfaits de paraître violentés dans leur volonté¹. »

C'est ainsi que l'humilité, au lieu de comprimer les facultés de notre âme, les dilate, les ennoblit en les rendant plus libres; et que, même dans l'ordre purement naturel, se justifie cette parole de Jésus : « Celui qui s'humilie, sera exalté². »

¹ *Moral.*, lib. XXXIV, ch. XIV.

² *Evangile selon saint Luc*, ch. XIV, v. 11.

CHAPITRE XVII

L'Esprit d'obéissance et la Liberté.

I. — L'esprit de charité et l'esprit d'humilité impliquent nécessairement l'esprit d'obéissance. Ces trois esprits n'en sont qu'un.

De même que l'esprit de charité n'exclut point l'amour légitime de soi et que l'esprit d'humilité se concilie avec la grandeur d'âme, ainsi l'esprit d'obéissance s'harmonise parfaitement avec la liberté.

Pour avoir l'intelligence de cette harmonie il faut d'abord comprendre l'erreur et le désordre que recèlent deux excès contraires : l'exagération de la liberté ou la licence, et le défaut de la liberté ou l'esclavage.

En matière de piété, la licence produit le laxisme ou le relâchement, et l'esclavage engendre l'étroitesse et le scrupule.

De même que la piété étroite et scrupuleuse n'est autre que la manie des choses petites et

l'oubli des choses grandes, ainsi la piété relâchée n'est autre que l'oubli des grandes caché sous le mépris des petites.

Le relâchement ne reconnaît les lois qu'en théorie : pratiquement, il invoque la liberté, mais exerce la licence. C'est l'adoration de soi-même à la place de l'adoration de Dieu.

L'étroitesse et le scrupule, ces deux formes de l'esclavage mystique, ne sont pas l'adoration de l'homme, mais la fausse adoration de Dieu. Ce qui les entretient, c'est le formalisme et l'esprit de parti. — Le formalisme, en nous faisant entrer de force dans des moules pour lesquels notre nature n'est point faite, rétrécit notre âme, étouffe notre intelligence, ôte à nos facultés le libre déploiement de leurs forces, pour ne leur laisser qu'un exercice comprimé et malsain ; il met en jeu une activité factice qui nous use au lieu de nous fortifier ; et finalement, à force de tenir notre vue attachée sur le même objet et dans la même direction, il la brise. L'expérience quotidienne le démontre : les moules sacrifient les âmes, non pas à la gloire de Dieu, mais au bénéfice des mouleurs. —

L'esprit de parti n'est ni moins oppressif ni moins destructeur. Dans son exclusivisme, il ne discute ni ne tolère, mais renverse tout ce qui lui est opposé. Ce n'est ni la vérité ni la vertu qu'il cherche : car, dit Platon, « la vertu n'a pas de maître ; comme la vérité, elle s'attache à qui l'honore et abandonne qui la néglige. » Ce qu'il veut et ce qu'il cherche, c'est la justification de ses capricieuses violences. Il croit régner sur autrui, il ne règne pas même sur lui ; il s'estime indépendant des hommes, et il subit le pire des esclavages, l'esclavage de son aveuglement et de ses passions.

Tel est l'esclavage dans lequel languissent des âmes que Jésus-Christ est venu délivrer. Cet esclavage, si on ne lui fait obstacle, étend son joug humiliant sur la religion tout entière. En effet, au lieu d'une prière qui glorifie Dieu en nous élevant jusqu'à lui, n'y a-t-il pas une prière esclave, « qui devient un oreiller de sécurité et un prétexte d'inaction, qui nous dispense de la lutte et presque de la fidélité, qui confond la résignation avec l'apathie, et remet si bien tout à Dieu que nous nous savons gré de

nous croiser les bras? » Au lieu d'une humilité qui marche à la perfection par la grandeur d'âme, n'y a-t-il pas une humilité esclave, « qui se résigne à végéter dans les bas-fonds, qui renonce à combattre se sentant indigne de vaincre, qui donne la main à toutes les langues et à toutes les lâchetés? » — « Ce serait une terrible histoire que celle de la piété qui asservit; mais c'est une glorieuse histoire que celle de la piété qui rend libre. » Comme David, sachons donc répondre aux tentateurs : Je ne connais qu'un parti, le parti de tous ceux qui craignent Dieu ¹.

La piété libre, c'est la piété large; et la piété large diffère autant de la piété relâchée, que la piété exacte diffère de la piété étroite. « Je crois, dit Mgr Landriot, que la ruse la plus perfide du démon pour égarer les âmes est de leur donner de fausses idées sur les vertus... Il les conduit ainsi à l'étroitesse d'esprit, au découragement et à une sorte d'impasse spirituelle, où l'âme se replie douloureusement sur elle-même. Il empêche la vraie croissance et le

¹ *Psaume CXVIII, v. 63.*

développement intérieur auxquels faisait allusion le Prophète, quand il disait: « J'ai couru la voie de vos commandements aussitôt que vous avez eu *dilaté* mon cœur ¹. » — « L'âme des Saints, dit saint Cyrille d'Alexandrie, n'a rien de bas ni de déprimé ². » — Du reste, n'est-il pas écrit que « le commandement de Dieu est d'une largeur excessive, *latum mandatum tuum nimis* ³. »

Le Seigneur n'a-t-il pas dit aux Juifs par la bouche de Jérémie: « Vous ne m'avez pas écouté pour prêcher la liberté chacun à votre frère et à votre ami. Eh bien! moi, je vous prêche la liberté. (Allez) à l'épée, à la peste et à la famine, et soyez en commotion dans tous les royaumes de la terre ⁴? »

Et si Dieu parle ainsi aux Juifs, s'il les châtie si sévèrement, lorsqu'ils refusent à leurs frères une liberté inférieure à la liberté religieuse, que ne dira-t-il pas aux chrétiens par les lèvres

¹ VI^e Conférence aux Dames du monde.

² In Exod., lib. III.

³ Psaume CXXVIII, v. 96.

⁴ Jérémie, ch. XXXIV, v. 17.

bénies de Jésus-Christ ? D'abord, Jésus-Christ lui-même n'est-il pas le Libérateur par excellence ? Ensuite, n'enseigne-t-il pas que la liberté est fille de la vérité ¹, et par conséquent qu'elle est bonne essentiellement comme la vérité elle-même ? — « Si le Fils vous délivre, ajoutez-il, vous serez vraiment libres ²... Les fils sont libres ³. »

Mais écoutons saint Paul : « Les choses créées elles-mêmes, dit-il, seront délivrées de la servitude de la corruption, et participeront à la liberté de la gloire des enfants de Dieu ⁴... L'esprit scrute tout, même les profondeurs de Dieu. Car qui des hommes sait ce qui est de l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en lui ? De même personne ne connaît ce qui est de Dieu, sinon l'esprit de Dieu. Or, nous n'avons point reçu l'esprit de ce monde, mais l'esprit qui est de Dieu, afin que nous sachions les

¹ *Évangile selon saint Jean*, ch. VIII, v. 32.

² *Ibid.*, v. 36.

³ *Évangile selon saint Mathieu*, ch. XVII, v. 25.

⁴ *Épître aux Romains*, ch. VIII, v. 21.

dons que Dieu nous a faits ; et nous les annonçons, non avec les discours étudiés de la sagesse humaine, mais avec la doctrine de l'esprit, accommodant les choses spirituelles aux hommes spirituels. L'homme animal ne perçoit pas les choses qui sont de l'esprit de Dieu ; c'est une folie à son égard et il n'y peut rien comprendre, parce que c'est spirituellement qu'on les examine. Mais l'homme spirituel juge toutes choses, et n'est jugé par personne : car qui connaît les pensées de Dieu pour pouvoir l'instruire ¹?... Dieu est esprit, et là où est l'esprit de Dieu, là est la liberté ²... La Jérusalem, qui est en haut et qui est notre mère, est libre ³... Frères, nous ne sommes point les enfants de l'esclave, mais de celle qui est libre ; et c'est cette liberté que le Christ nous a donnée ⁴. Restez fermes, et ne vous remettez point sous le jong de la servitude ⁵... Car vous êtes appelés à la liberté ⁶. »

¹ 1^{re} Epître aux Corinthiens, ch. II, v. 10-16.

² II^e Epître aux Corinthiens, ch. III, v. 17.

³ Epître aux Galates, ch. IV, v. 26.

⁴ *Ibid.*, v. 31.

⁵ *Ibid.*, ch. V, v. 1.

⁶ *Ibid.*, v. 13.

Saint Jacques, à son tour, appelle la loi de Jésus-Christ « une loi parfaite de liberté ¹. »

Les Pères et les Docteurs de l'Église ne sont pas moins explicites que les Apôtres.

Saint Augustin, en effet, nous déclare « que sous l'ancienne loi, dans ce temps de crainte et de servitude, le peuple était onéré par de nombreux sacrements..., mais que, depuis que la Sagesse même de Dieu s'est faite homme et nous a appelés à la liberté, peu de sacrements ont été institués, afin que la société du peuple chrétien fût une multitude libre sous un Dieu unique ². » Et ce grand Docteur avait de cette liberté l'idée la plus large. Loin de vouloir s'imposer dans les matières les plus graves, il savait se défier de lui et professait pour tous le respect le plus profond. Dans son explication du mystère de la Trinité, voici ce qu'il nous dit : « Que quiconque lit ces choses, s'avance avec moi, s'il est convaincu ; si au contraire il hésite, qu'il cherche avec moi ; s'il s'aperçoit de son erreur,

¹ *Épître de saint Jacques*, ch. I, v. 25 ; ch. II, v. 12

² Saint Augustin, *De Vera Relig.*, c. XVII.

qu'il revienne à moi, et s'il s'aperçoit de la mienne, qu'il me rappelle ¹. »

Saint Thomas enseigne que dans l'ordre naturel notre volonté est libre, parce qu'elle est proche de Dieu ². Quelle ne doit donc pas être notre liberté dans les choses de l'ordre surnaturel ! Car, si par la nature nous sommes à l'image de Dieu, par la grâce nous participons à sa propre essence, *divinæ consortes naturæ* ³.

« Je désire, écrit saint François de Sales, que vous ayez une sainte liberté d'esprit touchant les moyens de vous perfectionner. »

« Quoi ! s'écrie Bellarmin, le don de la liberté n'est-il pas le plus précieux que Dieu nous ait fait, celui que Grégoire de Nysse appelle le bien le plus utile et le plus excellent qui soit dans l'homme ! »

Déjà saint Bernard n'avait-il pas dit : « La

¹ *De Trinitate*, lib. I, n. 5.

² Saint Thomas, *Opusc. LXI*, ch. III.

³ *II^e Epître de saint Pierre*, ch. I, v. 4.

liberté est un don tout divin, qui brille dans l'âme comme un diamant enchâssé dans l'or... Je suis misérable, mais je suis libre. Je suis libre, parce que je suis homme ; je suis misérable, parce que je suis esclave. Je suis libre, parce que je suis semblable à Dieu ; je suis misérable, parce que je suis contraire à Dieu ¹ ? »

Et l'Église ne met-elle pas tous les jours cette prière sur les lèvres de ses prêtres : « Seigneur, daignez nous diriger et nous sanctifier, nous conduire et nous gouverner..., afin que, ici et dans l'éternité, nous méritions par votre secours d'être saufs et libres ² ? »

D'ailleurs, il suffit d'interroger l'histoire et la raison, pour se convaincre de la nécessité et de la grandeur de la liberté religieuse. Quiconque a étudié l'histoire, a constaté mille fois que l'étroitesse de quelques chrétiens a fait plus de mal au christianisme que les persécutions de ses ennemis. Et quiconque a réfléchi dans la

¹ LXXXI^e Sermon sur le Cantique des cantiques, n^o 6 et 9.

² Prière du *Pretiosa*, à Prime.

loyauté de sa conscience, n'a-t-il pas compris que, si chaque plante, tout en étant soumise aux lois générales de la végétation, a sa manière spéciale de respirer, chaque âme, bien que gouvernée selon l'ordre et les conditions du monde spirituel, a son mode particulier de vivre et de respirer en Dieu.

Aimons donc la liberté, mais surtout sachons la pratiquer. Pour cela, apprenons d'abord à la connaître.

II. — Le premier élément constitutif de la liberté, c'est l'élévation de l'âme. Une âme abaissée, en effet, est une âme esclave.

Cette élévation consiste à sentir, autant par son cœur que par sa raison, la petitesse des accidents qui composent le tissu de la vie terrestre, à dominer les circonstances dans lesquelles on est placé, à se dégager des milieux que l'on traverse, et à s'élever, au-dessus des choses et des hommes, jusqu'à ces régions seraines où n'atteignent pas les passions de la foule, où l'on sent son âme plus vaste que le monde, et où l'on se rit des partis des hommes

pour ne plus estimer que le grand parti de Dieu.

De même que le propre du génie est d'être indépendant du milieu dans lequel il se meut, et de se fixer, malgré les oscillations des choses environnantes, dans la vérité absolue, éternelle ; ainsi le propre de la vertu et de la sainteté est de s'établir, au milieu des choses incertaines et mobiles, dans le bien immuable et infini.

On le voit, une telle élévation, en nous détachant du relatif et du contingent, nous unit à Dieu, l'Être absolu. Et c'est cette union permanente de notre âme avec Dieu, cet amour insatiable du vrai, du beau et du bien, cette recherche infatigable de la justice jusque dans l'injustice, cette soif de l'idéal jusqu'au sein du réel, c'est en un mot cette poursuite constante de l'infini dans le fini, qui forme le second élément de la liberté religieuse. « Aime, et fais ce que tu veux, *ama et fac quod vis* », s'écrie saint Augustin.

La liberté qui mène à la sainteté, peut donc se définir l'élévation de la conscience couronnée par l'amour de Dieu.

Dès lors, il est facile de comprendre comment

la liberté se concilie avec l'obéissance. Car, si l'on aime Dieu, comment pourrait-on résister à sa volonté, rejeter sa loi, mépriser l'autorité légitimement transmise et légitimement exercée? Quoi! On voudrait être libre, sans vouloir être juste!

Toutefois, il est manifeste qu'il s'agit ici, avant tout, de l'obéissance à l'esprit de la loi. Obéir à la lettre d'une loi en violentant l'esprit, c'est sortir de la liberté pour tomber dans l'esclavage. Voilà pourquoi saint Paul nous dit que, si nous sommes conduits par l'esprit, nous ne sommes plus sous la loi ¹, c'est-à-dire sous la lettre de la loi, cette loi matérielle qui n'a point été posée pour le juste ² et qui n'est pour le pécheur qu'une occasion de transgressions ³. Ici comme ailleurs, c'est l'esprit qui vivifie et la lettre qui tue. Dans les préceptes comme dans les enseignements, les paroles que Jésus-Christ nous a dites sont esprit et vie; et la doctrine qui

¹ *Épître aux Galates*, ch. v, v. 18.

² *1^{re} Épître à Timothée*, ch. i, v. 9.

³ *Épître aux Galates*, ch. iii, v. 19.

les matérialise, n'est plus le Christianisme, mais le Pharisaisme.

C'est ainsi que les Saints ont compris l'obéissance et l'ont pratiquée.

« Je veux, écrit saint François de Sales, que vous considérez le cardinal Borromée, qu'on va canoniser dans peu de jours. C'estoit l'esprit le plus exact, roide et austère qu'il est possible d'imaginer : il ne beuvait que de l'eau, et ne mangeoit que du pain : si exact que depuis qu'il fut archevesque, en vingt quatre ans il n'entra que deux fois en la maison de ses frères estant malades, et deux fois dans son jardin ; et néantmoins cet esprit si rigoureux mangeant souvent avec les Suisses ses voisins pour les gagner à mieux faire, il ne faysoit nulle difficulté de faire des carus ou brindes ¹ avec eux à chaque repas, outre ce qu'il avoit beu pour sa soif. Voilà un traict de sainte liberté en l'homme le plus rigoureux de cet aage. Un esprit dissoleu eust fait trop : un esprit contrainct eust pensé pecher mortellement : un esprit de liberté eust fait cela par charité.

• ¹ Porter des santés.

« Spiridion, un ancien evesque, ayant reçu un pelerin presque mort de faim en tems de carnesme, et en un lieu ou il n'y avoit aucune chose que de la chair sallée, il fit cuire ceste chair, et la presenta au pelerin, le pelerin n'en voulut pas manger, nonobstant la necessité. Spiridion n'en avoit nulle necessité, qui en mangea lui le premier par charité, afin d'oster par son exemple le scrupule du pelerin. Voilà une charitable liberté d'un saint homme!

« Le pere Ignace de Loyola, qu'on va canoniser, le mercredy saint mangea de la chair sur la simple ordonnance du medecin, qui le jugeoit expedient pour un petit de mal qu'il avoit. Un esprit de contraincte se fust faict prier trois jours.

« Mais je vous veux présenter un soleil auprès de tout cela, un vray esprit franc et libre de tout engagement, et qui ne tient qu'à la volonté de Dieu. J'ay pensé souvent quelle estoit la plus grande mortification de tous les Saints, de la vie desquels j'ai eu connoissance : et après plusieurs considérations, j'ai trouvé celle-cy : Saint Jean-Baptiste alla au désert à l'age de cinq ans, et sçavoit que nostre Sauveur et le

sien estoit né tout proche de luy, c'est-à-dire, une journée ou deux, ou trois, comme cela. Dieu sçait si ce cœur de saint Jean touché de l'amour de Dieu dès le ventre de sa mère, eust désiré de jouir de sa sainte présence. Il passe neantmoins vingt cinq ans là au desert, sans venir une seule fois pour voir nostre Seigneur. Et sortant s'arreste à catéchiser sans venir à nostre Seigneur, et attend qu'il vienne à luy. Après cela, l'ayant baptisé, il ne le suit pas, mais demeure à faire son office. O Dieu ! quelle mortification d'esprit ! estre si pres de son Sauveur, et ne le voir point ! Et qu'est cela, sinon *avoir son esprit desengagé de tout et de Dieu mesme*, pour faire la volonté de Dieu et le servir ? Laisser Dieu pour Dieu, et *n'aymer pas Dieu pour l'aymer tant mieux et plus purement !* Cet exemple estouffe mon esprit de sa grandeur ¹. »

Lors donc qu'on a recommandé l'obéissance passive, ce n'a jamais été pour empêcher la recherche de l'esprit dans la loi. L'homme, dans l'état de passivité relative dont il s'agit, ne cesse

¹ Saint François de Sales, à M^{me} de Chantal.

pas d'être homme : il garde, par conséquent, sa faculté de discerner comme celle de vouloir, et surtout l'obligation stricte de se servir de l'une et de l'autre. « J'ai souvent surpris, écrivait un observateur délicat, la trace d'une lutte sourde au sein de l'obéissance la plus passive »¹. Une telle passivité n'est qu'un masque hypocrite, parce que, en même temps qu'elle est une soumission extérieure à l'homme, elle est une révolte intérieure contre Dieu. La seule passivité permise est celle qui consiste dans l'absence complète d'opposition à l'action de l'Esprit Saint en nous. Elle a le double avantage de ne pas nous déprimer devant l'homme et de nous incliner devant Dieu : maintenir sa dignité et ses droits en présence de l'homme, c'est se rendre capable de mieux remplir ses devoirs envers Dieu.

III. — A cette question de l'obéissance dans la liberté ou de la liberté dans l'obéissance, se rattachent celles du règlement et de la direction.

¹ M. de Tocqueville à Mme Swetchine, *lettre du 11 février 1857.*

Il est manifeste qu'un règlement détaillé est d'une absolue nécessité dans une communauté. Quant aux personnes isolées qui vivent dans le monde, il est également évident qu'il peut leur être fort utile, lorsque des habitudes de vie capricieuse peuvent faire courir des périls à leur âme. Mais il leur devient inutile et même nuisible, dès qu'il arrête en elles les saintes inspirations de Dieu et engendre ce malaise si fréquent qui mène au découragement. Les lois sont faites pour les hommes et non les hommes pour les lois. Celui qui souffre de la faim, à neuf heures, attendra-t-il que midi sonne, parce qu'il a fixé à midi l'heure de son repas? Celui qui se sent disposé au travail, repoussera-t-il toute idée sérieuse, parce que c'est le moment auquel il a résolu de se distraire? De même, laissera-t-il échapper l'occasion de rendre service à son frère qui est dans le besoin, sous prétexte que d'après son règlement l'heure présente doit être consacrée à la méditation? Ce serait manquer du bon sens de la vie.

« Certes, dit le P. Faber, si les personnes qui vivent dans le monde et dans la société dési-

rent mener une vie dévote, qu'elles n'aillent pas s'imaginer qu'une vie monastique, plus ou moins déguisée, plus ou moins tronquée, soit le genre de spiritualité qui leur convient. Leur position et leurs devoirs leur ôtent le libre usage de leur temps ; elles ne peuvent diviser leur journée en demi-heures, en quart d'heures, comme si elles étaient dans un paisible cloître, n'ayant d'autre obligation que d'obéir à la cloche du couvent. C'est pourquoi, dans neuf cas sur dix, dire aux personnes de cette catégorie de se tracer une règle et de s'astreindre à la suivre ; les forcer à s'assujettir à des heures fixes pour vaquer à leurs exercices de piété, équivaut à dire aux personnes qui composent la société moderne, qu'elles ne doivent pas aspirer à mener ce qu'on appelle une vie dévote.

« Combien de gens ont abandonné entièrement la piété, parce qu'ils avaient essayé de suivre une règle, et qu'ils ont trouvé impossible d'y rester asservis ! Combien de gens se sont attachés uniquement à avoir des heures fixes, à faire les choses en temps donné, à suivre de point en point leur chronomètre dans l'accom-

plissement de pratiques divisées à l'infini, et dont ensuite le zèle s'est ralenti, parce qu'une santé faible, un changement d'occupations, ou les plaisirs de la saison sont venus déranger leurs heures fixes et rendre impossibles leurs plans tracés sur le papier ! Si le vêtement de la spiritualité se dessèche, il n'est pas d'un long usage. Il éclatera en une douzaine d'endroits différents, dans le cours d'une semaine, comme l'habit de peau dont se revêtent les Patagons. Les gens du monde ne tarderont pas à le jeter de côté avec dédain et à se contenter d'une piété moins qu'ordinaire. Ils ont essayé de la spiritualité, mais ils n'ont pas réussi : leurs efforts ont échoué, et comme le genre de spiritualité qu'ils ont tenté, n'a point été couronné de succès, ils ne veulent pas croire qu'un autre pourrait être plus heureux.

« Or, le mauvais succès de cette piété d'ordonnance, aussi bien que le préjugé qui repousse toutes les autres comme peu sûres ou peu solides, provient du manque de liberté d'esprit. Où règne la loi de Dieu, où souffle l'esprit du Christ, là est la liberté...

« D'après ces rigides auteurs, tous les jeunes gens doivent mener une vie de séminariste, ou renoncer entièrement à la dévotion. Chaque demoiselle doit être, en quelque sorte, une religieuse, moins l'habit, ou sinon abandonner tout espoir de devenir tant soit peu meilleure que la plupart de ses compagnes. Oh ! quels obstacles une pareille doctrine apporte à l'amour, à un amour sage, à un amour tel que Jésus en demande à chacun d'entre nous ! Faire du monde un immense couvent plus ou moins relâché, ce n'est pas là le moyen de servir les intérêts de notre aimable Maître. Les règlements spirituels peuvent produire la confiance en soi-même. Ils ne sont que d'une médiocre utilité à la véritable, simple et constante piété. L'esprit de la religion catholique est un esprit facile, un esprit de liberté... Les écrivains modernes ont cherché à tout circonscrire, et cette déplorable méthode a causé plus de mal que de bien. En effrayant le monde, ils diminuent la dévotion ; en outrepassant les bornes, ils l'abaissent ¹. »

De tels conseils sont pleins de sagesse, parce

¹ Le P. Faber, *Tout pour Jésus*, ch. viii, p. 355-358.

que la conscience n'est pas un rouage, et que les vertus qui ne reposent que sur un chronomètre ne valent jamais celles qui reposent sur le cœur.

IV. — Quant à la Direction, elle a toujours été pratiquée dans l'Église. Saint Jérôme a dirigé les dames romaines, saint François de Sales M^me de Chantal, Bossuet la sœur Cornuau, Fénelon M^me Guyon, et tant d'autres si célèbres dans l'histoire. De tels saints et de tels hommes répondent suffisamment par eux-mêmes à ceux qui ont fait de la direction une machine de guerre contre l'Église.

Leibnitz lui-même, tout protestant qu'il était, n'a-t-il pas écrit cet aveu : « Je regarde un confesseur pieux, grave et prudent, comme un grand instrument de Dieu pour le salut des âmes : car ses conseils servent à diriger nos affections, à nous éclairer sur nos défauts, à nous faire éviter l'occasion du péché, à dissiper les doutes, à relever l'esprit abattu, enfin à enlever ou mitiger toutes les maladies de l'âme ; et si l'on peut à peine trouver sur la terre quel-

que chose de plus excellent qu'un ami fidèle, quel bonheur n'est-ce pas d'en trouver un qui soit obligé par la religion inviolable d'un sacrement divin à garder la foi et à secourir les âmes ? »

C'est donc méconnaître la faiblesse humaine, se faire de notre nature une conception chimérique, et révéler un cœur à la fois superbe et cruel, que de prétendre que « quiconque ne peut être à soi-même son unique médecin, ne mérite pas que Dieu lui donne la force de guérir ¹. »

Toutefois, de quoi les hommes ne peuvent-ils pas abuser, eux qui ont abusé de Dieu ?

Si donc on veut sauvegarder dans la direction l'obéissance et la liberté, il faut s'efforcer, avec une grande vigilance, d'éviter les écueils qui peuvent tôt ou tard précipiter soit dans la révolte soit dans la servitude.

Le premier de ces écueils, c'est de ne voir dans le directeur que l'homme. Effectivement, dans ce cas, l'obéissance perd vite son carac-

¹ Madame C. Sand.

tère chrétien, les choses divines s'humanisent, l'affaire du salut tombe au second rang, et Dieu n'est plus sur les âmes qu'un soleil couchant.

Le second écueil, c'est, au contraire, de ne voir dans le directeur que Dieu. Dieu ne s'est incarné qu'une fois, et tout autre que Jésus-Christ ne peut dire sans mentir : Je suis la Sagesse de Dieu. Sans doute, chez les chrétiens, personne n'est tenté de faire de Jésus-Christ son Dieu idéal pour l'éternité, et de son directeur son Dieu réel pour le temps. Une telle exagération, outre qu'elle serait impie, rappellerait avec trop de ridicule ces folies de langage, dont se servent les Musulmans pour parler à « l'ami de Dieu » : « La première essence qui a reçu la beauté de la forme, lui disent-ils, s'est levée ; elle a brillé et a communiqué au monde la lumière émanant de la sphère du séjour de l'Éternel, et cette essence est la vôtre... Sans vous, rien n'aurait connu Allah ; sans vous, rien n'aurait honoré Allah ; sans vous, rien n'aurait glorifié Allah ! Allah vous a consolidé sur son trône ; il vous a donné son verbe ; il vous a désigné pour distribuer à chacun le lot, le sort qui lui

est destiné; il vous a élu pour transmettre leur destin à tous ceux qui sont soumis à la Providence; etc. » Les effusions orientales ont toujours abouti à la divinisation de la sottise humaine.

Le directeur est simplement un homme, mais un homme de Dieu, c'est-à-dire un homme chargé par office de faire connaître Dieu, de le faire aimer et de le faire servir. Ce n'est pas un maître, « car il n'y a qu'un seul maître, le Christ ¹; » mais c'est un ami du Maître et de nous, envoyé par le Maître et choisi par nous, pour être notre conseiller dans les choses de notre salut.

Or, quand doit-on prendre conseil? Lorsqu'on ne se suffit pas soi-même, pour éclairer sa conscience et la déterminer à agir chrétiennement. En effet, lorsque l'esprit est baigné dans l'évidence et que la volonté est en possession de la certitude pratique, tout conseil du dehors devient superflu. Il est bon de remarquer que généralement, soit par paresse, soit par besoin d'occuper quelqu'un de soi-même, on recourt volon-

¹ *Évangile selon saint Mathieu*, ch. xxii, v. 10.

tiers à une évidence et à une certitude d'emprunt. Au lieu de descendre en soi, de scruter sa conscience, de s'imposer le rude labeur d'une discussion impartiale, à la suite de laquelle on pourrait être dans la noble, mais douloureuse nécessité de condamner ses propres goûts et de porter de ses propres mains le fer et le feu dans les blessures saignantes de son cœur, on préfère réserver cette tâche à son directeur. Sans doute il peut nous guérir; mais, alors même qu'il nous guérirait, il ne saurait faire bénéficier notre âme des exercices fortifiants auxquels nous avons refusé de nous astreindre; il nous aura préservés de la mort, mais il n'aura pas augmenté la vigueur de notre vie. La raison d'autrui peut aider la nôtre, mais non la remplacer; pareillement, les consolations de nos frères peuvent sécher momentanément nos larmes, mais non en tarir la source. C'est en nous qu'il faut, autant que possible, chercher la lumière et le courage de la vie, parce que, comme disaient les anciens, la vie est un mouvement qui part de l'intérieur, *vita est motus ab intrinseco*.

« Il y a, disait Bossuet, beaucoup de choses à traiter entre Dieu et soi, sans y admettre un tiers qui souvent fait un embarras. » Au rapport de la sœur Cornuau, ce directeur prudent n'improuvait pas la conduite de ceux qui règlent jusqu'aux moindres pensées et affections dans les retraites, et veulent qu'on leur rende compte jusqu'à un iota de tout ce que l'on a fait ; mais pour lui, il ne pouvait goûter cette pratique à l'égard des âmes qui aimaient Dieu, et étaient un peu avancées dans la vie spirituelle.

Tel est donc le troisième écueil que nous devons signaler : consulter son directeur à propos de tout et à propos de rien, comme si l'on était soi-même complètement dépourvu de raison et de sens pratique. Il en est un quatrième, qui consiste à diminuer ou à grossir outre mesure la valeur des conseils qui sont donnés. ●

En général, on est fort disposé à considérer ces conseils sous un jour qui les rend suspects, lorsqu'ils contrecarrent un désir, un caprice ou une douce habitude. On commence par s'irriter ; puis on s'apaise, mais pour n'accorder à la ma-

nière de voir de son directeur qu'une demi-estime ; et à la fin, on passe outre avec une conscience nullement convaincue, mais seulement endormie d'un sommeil factice par l'opium ou le chloroforme. Pourquoi donc oublier que les amis vraiment sages et vraiment dévoués ne sont pas ceux qui flattent les défauts, mais ceux qui les combattent, et que ce qui fait du miel est souvent bien méchant ?

- Au contraire, lorsque les conseils reçus plaisent à celui qui les reçoit, il aime à en augmenter la valeur ; et pour peu que cette bonne humeur demeure sans interruption, bientôt le directeur devient un homme dont les conseils sont des ordres indiscutés, et indiscutables. On se croirait en péril de damnation, si l'on avait la simple tentation de douter de ses opinions. C'est
- alors que l'on contracte cette habitude de présumptueuse paresse dont parle Bossuet, et qui
 - mène à la langueur, et par la langueur à la mort. On peut très-bien se ranger à un conseil sans être obligé d'accepter toutes les considérations dont celui qui le donne prétend l'appuyer.
- « Vous refusez cet habit parce qu'il est trop

long pour vous, a dit une femme d'esprit ; je le refuse parce qu'il est trop court pour moi. Nous avons raison tous deux : car l'habit ne nous va ni à l'un ni à l'autre. Nous agissons cependant d'après des considérations entièrement opposées ; et celui de nous qui voudrait dissuader l'autre de prendre l'habit par les mêmes raisons qui l'ont déterminé, lui dirait certainement des absurdités. »

Qu'il nous soit permis, pour confirmer cette doctrine, d'en appeler à l'expérience et aux principes chrétiens. L'expérience, en effet, nous apprend que là où elle a été oubliée, il en est résulté dans les individus un profond abaissement du caractère, et dans les familles « une désorganisation morale et religieuse, qui se traduit par l'anarchie ou par la dictature, et dont les contre-coups, plus profonds qu'on ne pense, se font sentir à la société tout entière » ¹. Les principes chrétiens ne sont pas moins évidents : car ils sont tous renfermés dans ces paroles de saint Paul : « *Volo autem vos scire*

¹ Le R. P. Hyacinthe, III^e Conférence de Notre-Dame pendant l'Avent de 1868, analyse de la 2^e partie.

quòd omnis viri caput Christus est ; caput autem mulieris, vtr ; caput vero Christi, Deus. Je veux que vous sachiez que le chef de tout homme est le Christ ; le chef de la femme, l'homme ; et le chef du Christ, Dieu ¹. » Or, ces paroles de saint Paul, tout en maintenant le sacerdoce hiérarchique, maintiennent également le sacerdoce dont tout chrétien est investi dans le baptême, et dont le chef de la famille en particulier est investi dans le mariage.

« Oui, dit le P. Hyacinthe, le père doit être le premier directeur, et, en une certaine mesure, le premier confesseur de ses enfants. Il y a plus. Une certaine connaissance et une certaine direction de la conscience de l'épouse elle-même appartient à l'époux. Ainsi le veulent l'ordre de la nature et celui de la grâce. L'ordre de la nature par la différence de l'âge et du sexe... L'épouse doit toujours naître du cœur de l'époux, dont elle doit connaître les secrets et partager toutes les émotions et tous les sentiments. Ils ne doivent faire qu'un, non-seulement dans le commerce extérieur de la vie, mais dans l'in-

¹ 1^{re} Épître aux Corinthiens, ch. xi, v. 3.

time communauté de tous les biens humains et divins. Ils doivent vibrer à l'unisson devant ces trois grands et incessants objets de notre cœur : le berceau des enfants, l'amour des époux, le tombeau des vieillards. Et de même qu'ils doivent embrasser les choses de la terre d'un seul regard et d'un même cœur, ils doivent s'élancer vers Dieu d'une même aspiration et d'un essor unique. La loi des sexes perpétue ce que la différence des âges a rendu premièrement nécessaire.

« Et cet ordre établi par la nature est consacré par la grâce. L'institution du mariage chrétien place en effet l'épouse vis-à-vis de l'époux dans la même dépendance que l'Église vis-à-vis de Jésus-Christ. « Comme l'Église est soumise au Christ, dit saint Paul, qu'ainsi les femmes soient soumises à leurs maris en toutes choses. *Sicut Ecclesia subjecta est Christo, ita et mulieres viris suis in omnibus.* » Cette subordination s'étend aux choses de l'âme, puisque d'une part elle est universelle, *in omnibus*, et que d'autre part elle a son modèle dans l'union même du Christ et de l'Église, *sicut Ecclesia subjecta est Christo*. Et

cela est si vrai, que, d'après la doctrine générale des théologiens, le mari a le pouvoir d'invalider, ad for de la conscience, les vœux faits par la femme, depuis le mariage, sans son consentement, lorsque ces vœux intéressent, en quelque manière que ce soit, la société conjugale. Des théologiens très-graves et très-autorisés vont même jusqu'à émanciper de cette limitation la puissance maritale, et à lui soumettre tous les vœux de la femme faits sans son consentement depuis le mariage, quel que soit d'ailleurs l'objet de ces vœux. Ils n'astreignent l'exercice de ce pouvoir souverain qu'à la condition générale requise pour la validité des dispenses, à savoir qu'elles aient un motif raisonnable ; mais de ce motif le mari seul est jugé.

« Sans doute, pour la femme plus encore que pour les enfants, il y a d'importantes réserves à faire, relatives à la juste indépendance de la conscience humaine, et surtout de la conscience chrétienne. Car, s'il est vrai de dire qu'il y a un gouvernement des consciences par l'autorité extérieure, il n'en est pas moins vrai qu'il y a un gouvernement des consciences par elles-

mêmes sous l'œil et sous la main de Dieu, qui seul pénètre au fond de l'âme, selon la belle parole de saint Thomas : *Deus solus illabitur animæ*. Mais ces réserves faites, on ne doit pas hésiter à conclure que ce n'est pas seulement au point de vue temporel, mais encore et surtout au point de vue spirituel, que le père de famille est le chef de sa maison, roi et prêtre tout ensemble. « Je veux que vous sachiez que le chef de tout homme est le Christ ; le chef de la femme, l'homme ; et le chef du Christ, Dieu ! »

C'est par cette indépendance du bon sens, sanctionnée par l'esprit du christianisme, que nous saurons concilier l'esprit d'obéissance et l'esprit de liberté ; et c'est par cette conciliation que nous atteindrons à cet autre esprit qui les couronne tous et qui est le caractère suprême des véritables disciples de Jésus-Christ, je veux dire la confiance en Dieu et l'esprit de joie.

¹ Le R. P. Hyacinthe, *loc. cit.*

CHAPITRE XVIII

La Confiance en Dieu et l'Esprit de joie.

I. — Qui n'a rencontré, non-seulement dans le monde irréligieux, mais encore dans le monde qui fait profession de piété, des personnes qui sont toujours plongées dans la tristesse, et ne se complaisent que dans les contemplations lugubres et les pensées en deuil? Pour elles tout est amer; elles ne goûtent, pour ainsi dire, les choses que par la racine. Elles voient de la poussière et des pierres sur toutes les routes de la vie, mais des fleurs sur aucune; elles ne marchent pas, elles se heurtent; rien ne leur sert d'appui, tout leur est obstacle. A les croire, nulle chose ne chante autour d'elles; elles n'entendent que des gémissements. Si elles voient des gens heureux, ce sont, disent-elles, des gens incompréhensibles, sujets aux illusions, et dont l'expérience n'a point été mise face à face avec la réalité. Si elles parcourent des sites joyeux, des campagnes épanouies, elles

se demandent comment les champs peuvent fleurir, quand les âmes sont si tristes. Si on leur parle de cette existence terrestre, elles ne savent que la maudire, et avec tant d'amertume, qu'on pourrait croire qu'elles l'ont trop aimée et qu'elles lui en veulent de ne leur avoir pas donné ce qu'elles en espéraient.

Loin de nous, assurément, la pensée d'orner les choses de ce monde au point de les dénaturer, de manquer au vrai en voulant faire resplendir le beau, et de condamner absolument la tristesse et les larmes. Il suffit d'être homme pour savoir que la douleur n'est pas seulement un mot ; et l'Évangile nous apprend qu'il y a une sainte tristesse, la tristesse des enfants de Dieu, et qu'il y a de saintes larmes, les larmes qui ont mouillé les paupières de Jésus-Christ, les larmes du patriotisme et de l'amitié, larmes pleines de douceur et de charmes, qui rafraichissent les âmes qui les versent et les âmes sur lesquelles elles tombent, comme la rosée rafraichit les plantes. Qu'ils les répandent donc ceux qui sont dans l'affliction et le malheur, et s'ils n'ont pas auprès d'eux quelque main amie pour

les essayer, les anges du ciel sauront bien les recueillir dans leurs coupes invisibles et les porter devant le Dieu qui sait tout bénir.

Cependant, toujours est-il que ceux qui ne reconnaissent que la douleur sont dans l'erreur autant que ceux qui ne reconnaissent que la joie. Ce sont là deux exagérations. La vérité n'est point dans les extrêmes, mais dans le milieu. Il faut, pour être exact, combiner ensemble la tristesse et la joie, et de ce mélange résultera ce qu'on appelle le sérieux. Le sérieux : tel est le caractère véritable de la physionomie du chrétien.

Mais si l'un de ces deux éléments devait dominer sur l'autre, il faut avouer que ce serait la joie et non la tristesse.

Et en voici quelques raisons :

D'abord, c'est l'enseignement chrétien.

Les Livres Saints, en effet, ne nous disent-ils pas que le cœur de l'homme de bien est dans une fête perpétuelle, et que les justes doivent tressaillir de joie ¹?

¹ *Psaume LXVII. v. 4*

L'office divin de l'Église ne s'ouvre-t-il pas par ces paroles : « *Venite, exultemus Domino, jubilemus Deo salutari nostro*, venez, glorifions le Seigneur avec allégresse, et que notre joie s'élève vers Dieu notre sauveur » ?

Écoutons saint Paul dans son Épître aux Romains : « *Pax et gaudium in Spiritu Sancto*, que la paix et la joie soient avec vous dans l'Esprit-Saint ¹ ; — dans son Épître aux Philippiens : « *Gaudete in Domino semper, iterum dico, gaudete*, réjouissez-vous dans le Seigneur toujours, je le répète, réjouissez-vous ² ; — et dans sa deuxième Épître aux Corinthiens : « *Superabundo gaudio in omni tribulatione magna*, que me font toutes mes tribulations, quelles qu'elles soient ? Au milieu d'elles je surabonde de joie ³. *Quasi morientes, et ecce vivimus*, nous semblons mourir, mais nous sommes pleins de vie ; *ut castigati et non mortificati*, on dirait qu'on nous frappe, mais nous ne sommes nullement mortifiés ; *quasi tristes, semper autem*

¹ Ch. xiv, v. 17.

² Ch. iv, v. 4.

³ Ch. vii, v. 4.

gaudentes, nous paraissions tristes, mais nous sommes toujours dans la joie ¹. »

Saint Jacques n'est pas moins expressif : « *Omne gaudium existimate, fratres mei, cum in tentationes varias incideritis*, mes frères, dit-il, lorsque vous serez éprouvés par des tentations diverses, considérez tout comme une joie ². »

Et si, après avoir entendu l'Église et les Apôtres, nous interrogeons Jésus-Christ, qu'apprenons-nous ? « *Hæc locutus sum vobis ut gaudium meum sit in vobis et gaudium vestrum impleatur*, je vous ai dit ces choses, pour que ma joie soit en vous et que votre joie à vous soit pleine ³. *Tristitia vestra vertetur in gaudium*, tout, même votre tristesse, devra se changer en joie ⁴. » — Et ses actes étaient conformes à ses paroles. L'Évangile, en effet, nous le montre assistant à une noce, à Cana, avec sa mère et ses disciples. Sa simple présence à cette noce, la bienveillance qu'il témoigne à toute la

¹ Ch. VI, v. 9, 10.

² Ch. I, v. 2.

³ *Evangile selon saint Jean*, ch. xv, v. 11.

⁴ *Ibid.*, ch. xvi, v. 20.

réunion, le changement qu'il fait de l'eau en un vin de beaucoup supérieur à celui qui avait jusque-là alimenté le festin, en un mot tout cet ensemble de circonstances fort peu assombrissantes ne nous manifeste-t-il pas avec évidence que toutes les paroles précédentes ne doivent pas s'entendre dans un sens purement spéculatif, mais dans un sens qui comprend l'homme tout entier, avec son corps et avec son âme? Pourquoi vouloir enfouir dans l'oubli cette page sacrée? Ne fait-elle pas partie de l'Évangile au même titre que les autres, et même n'a-t-elle pas ce privilège d'être le récit du premier miracle de Jésus-Christ, *hoc fecit initium signorum Jesus* ¹?

Après des leçons aussi claires, il est facile de concevoir comment les Saints les plus parfaits se sont efforcés, au milieu des tristesses les plus amères, des déceptions les plus inattendues et même des persécutions les plus cruelles, de garder dans leur âme cette confiance en Dieu que rien ne pouvait ébranler, et sur leurs lèvres ce sourire tranquille et joyeux que nulle larme

¹ Évangile selon saint Jean, ch. 11, v. 11.

ne savait éteindre. Ces hommes intrépides comprenaient que sentir la douleur au point de ne plus sentir la joie, c'est devenir l'esclave de soi-même et perdre la liberté que nous a conquise Jésus-Christ ; et tous s'en allaient traversant la vie avec allégresse et liberté.

« L'allégresse et la liberté de l'âme, dit Mgr Landriot, sont les deux grands ressorts de la vie intérieure. La joie, c'est l'expansion de la vie, quand elle s'épanouit librement et avec les transports de l'être heureux ; et la liberté, c'est le développement sans entraves de l'être divinisé, c'est le vol en Dieu, aussi libre que celui de l'oiseau, quand il plane dans une tranquille sécurité sous un ciel serein. »

C'est aussi la pensée de saint Thomas : « L'homme, dit-il, ne peut pas supporter longtemps ce qui est triste, et la joie est une des conditions de la vertu ¹. »

La vertu, en effet, n'a point par elle-même cet air fâcheux et maussade que lui ont prêté les gens de mauvaise humeur. Pour la trouver,

¹ *In Ep. ad Cor.*, c. XIII, lect. 3 ; *Ethiq.*, l. I, lect. 13, l. VIII, lect. 6.

il n'est point nécessaire de grimper sur quelque rocher désert ou de s'enfoncer dans un tronc d'arbre : il suffit d'avoir un cœur pur et une conscience tranquille. La vertu est l'amour pratique de la sagesse. Or, d'après les Livres Saints, la sagesse, loin de fuir les hommes, cherche dans le monde entier des âmes dignes d'elle, et, quand elle les a trouvées, elle les prévient dans leurs désirs et se montre à elles avec un visage riant ; et ses voies sont belles, et tous ses sentiers sont pacifiques ¹. »

« La nature et la vie, dit le P. Faber, tendent toujours vers la joie. La joie est leur développement légitime, leur perfection propre, et en réalité la loi même de leur existence ; car l'acte pur et simple d'exister est en soi une joie inestimable. Rien ne glorifie Dieu autant que la joie. Voyez comme le parfum tarde à s'éloigner de la fleur fanée : c'est l'ange de la joie qui ne peut se résoudre à quitter la terre pour reprendre son essor vers le ciel, lors même que sa tâche est accomplie ². »

¹ *Sagesse*, ch. vi, v. 17 ; *Proverbes*, ch. iii, v. 17.

² *Bethléem*, t. I, p. 264-265.

Ainsi donc, l'enseignement chrétien nous rassure complètement contre la tendance que nous pourrions avoir à nous laisser aller à la tristesse immodérée, au découragement ou au désespoir.

II. — Du reste, si nous voulons réfléchir sérieusement et avec impartialité sur les choses de ce monde, nous nous persuaderons aisément qu'en définitive il n'y a rien sur la terre qui doive nous assombrir outre mesure. Sans doute notre âme ici-bas pourra et même devra être souvent affligée, mais ce ne sera là qu'une affliction de surface ; et, encore une fois, rien ne saurait la dépouiller de sa sérénité intime.

Qu'est-ce, en effet, qui serait logiquement capable, dans l'état actuel des choses, de tarir en nous la source de la joie ?

Serait-ce la haine dont la personne de Jésus-Christ est parfois l'objet ?

Certes, si quelque chose en était capable, ce serait ce malheur. Mais Jésus-Christ actuellement est inaccessible à toute attaque, non-seulement dans sa divinité, mais encore dans son humanité : car actuellement son humanité est

tout entière immortelle, glorieuse et impassible; elle jouit d'une félicité qui serait nulle, si elle était en quelque façon altérable; elle ne saurait donc subir en elle-même aucune des douleurs que notre piété se plaît quelquefois à lui supposer.

Seraient-ce les attaques dirigées contre l'Église?

Ah! sans doute, il est douloureux pour un fils de voir sa mère outragée : car, bien que la plupart des ennemis de l'Église attaquent moins la véritable Église de Jésus-Christ que je ne sais quel faux portrait de l'Église qu'ils se font eux-mêmes dans leur imagination aigrie, cependant il en est qui outragent réellement l'Église elle-même. Mais pour un chrétien qui a une foi vivante, est-ce que l'Église de Jésus-Christ n'a point les promesses de la vie éternelle? Est-ce que ses ennemis, soit par leurs efforts matériels, soit par leurs sourdes menées et par les exagérations que nul esprit de parti ne sait éviter, soit surtout par les altérations doctrinales qu'ils cherchent à introduire dans son dogme et dans sa morale, est-ce que ses enne-

mis, dis-je, peuvent jamais prévaloir contre elle? N'avons-nous pas dans le ciel notre Dieu qui se rit de leurs complots et de leurs manœuvres? *Portæ inferi non prævalebunt adversus eam*, les portes de l'enfer se briseront contre cette Église et contre la pierre qui lui sert de fondement ; car, qu'ils le sachent, cette pierre, dit saint Augustin, c'est Jésus-Christ lui-même, le fils du Dieu vivant.

Serait-ce enfin le monde lui-même, à cause de ses perturbations matérielles, de ses souffrances physiques, de sa perversité morale, des haines qu'il recèle contre nous dans son sein, et des humiliations qu'il trouve toujours moyen de nous faire subir ?

Sans doute, les bouleversements matériels, les fléaux, les maladies de toutes sortes dont le monde est le théâtre et l'homme la victime, ne sauraient provoquer ni notre admiration ni notre allégresse. Mais ils ne doivent pas davantage étouffer en nous cette joie intime et calme qui est le propre des enfants de Dieu, et qui est d'autant plus vraie qu'elle est le résultat direct de notre inébranlable confiance en Dieu. Et, en

vérité, qu'est-ce que toutes les choses qui ne sont que matière, sinon une ombre d'un jour qui disparaîtra dans la lumière du lendemain? Si tout cela est inexplicable quand on ne considère que l'homme et la vie présente, en est-il de même quand on lève son regard jusqu'à Dieu et à la vie future? Ô hommes de peu de foi, quand serez-vous plus touchés du bien moral qui découle du mal physique, que du mal physique qui produit le bien moral? Et quand comprendrez-vous avec votre cœur la vérité de ce mot de Bossuet : « Les châtimens mêmes de Dieu sont des caresses cachées?

D'autre part, qu'est-ce que toutes les déficiences morales que nous rencontrons à chaque pas dans le monde, sinon des déficiences humaines? Or, les déficiences humaines devraient-elles nous étonner, si nous prêtions une attention réfléchie à la nature de l'homme? Et ce qui ne doit pas nous étonner, devrait-il nous enlever l'espérance et la joie? L'homme, en effet, a une nature faible : ses yeux ne savent pas toujours regarder en face le soleil, et ses pas sont chancelans, quand on le fait marcher

sur un terrain qui n'a que la simple largeur de la ligne droite. C'est pourquoi Dieu permet souvent qu'il arrive à la vérité par l'erreur, au juste par l'absurde et au bien par le mal. Dieu, si l'on peut parler de la sorte, a une géographie qui n'est point celle de tout le monde, et les chemins par lesquels il marche nous sont impénétrables. Nous le croyons au couchant ; il est au levant.

Nos illusions sur ce point viennent de ce que nous jugeons les voies de chacun, sans connaître le terme spécial auquel chacun est appelé. Attendons la fin : c'est la fin qui jette la meilleure lumière sur le commencement. Toutefois, cette manière de raisonner n'est point de tous les goûts. « Un jour, objecte-t-on, un homme s'était jeté par la fenêtre du cinquième étage. Quand il fut à la hauteur du troisième, un de ses amis lui cria : Eh bien ! Comment cela va-t-il ? Cela va bien, répondit l'homme, ... jusqu'à présent. » Et l'on conclut de cette histoire que la fin est simplement le suicide. On aurait raison, s'il en était des chutes morales comme des chutes physiques. Heureusement la différence

est fort grande. Dans les chutes physiques on peut perdre la vie, mais dans les chutes morales on conserve la liberté, qui reste au fond de l'âme la plus dégradée, comme un germe de résurrection que la miséricorde de Dieu peut toujours féconder de sa grâce.

Du reste, il est impossible qu'en définitive Dieu soit vaincu. Le nier serait nier sa puissance et sa sagesse infinies. Or, si en ce monde la somme de la souffrance devait être plus considérable que la somme du bonheur, si le plateau du mal devait l'emporter sur celui du bien, est-ce que Dieu, le bien parfait et la bonté suprême, ne serait pas vaincu? Il est donc impossible que le monde, considéré dans son ensemble, avec la juste pondération de ses défauts et de ses qualités donne raison aux âmes désespérées.

Quant aux inimitiés dont il surabonde et qu'il déchaîne de temps en temps contre nous, pourquoi nous en attrister? C'est faire preuve de peu de christianisme et même de peu de philosophie, que de se tourmenter des choses inévitables. Par cela même qu'elles sont inévi-

tables, le vrai bon sens consiste à s'en accommoder et non à les prendre de travers. Or qui pourrait se flatter de plaire à toute l'espèce humaine? Et dès lors, est-ce bien la peine de nous mettre au noir, parce que telles personnes que peut-être nous trouvons stupides, nous trouvent ridicules, ou parce que telles autres qui ragent en secret contre elles-mêmes, ragent tout haut contre nous?

Pourquoi leur en vouloir? Nous devrions plutôt leur en être reconnaissants : car d'abord par leurs attaques elles nous mettent en relief ; n'a pas des ennemis qui veut. Ensuite, c'est quelquefois un honneur d'être critiqué, blâmé, honni, conspué par certaines gens. Ces certaines gens ne s'en doutent pas, il est vrai ; mais c'est précisément ce genre tout particulier d'innocence, qui donne du charme et du piquant à leur verve, aux yeux de ceux qui s'en doutent. Et puis, si nos ennemis se trouvent plus heureux, plus déchargés quand ils ont vomi contre nous ce qui leur pesait dans le cœur, n'est-ce pas une véritable consolation de savoir que nous leur avons servi de remède, et d'espérer

qu'à l'avenir ils ne se priveront pas de cette mesure d'hygiène, qui nous coûte si peu et qui les préserve d'engorgement moral, peut-être même de fièvre cérébrale?

Des ennemis injustes ne sont jamais que de petits Jupiters tonnants. Ils ont beau nous vouer corps et âme aux dieux infernaux : leurs foudres ne sont que des fusées plus amusantes que terribles. Loin de nous nuire, ils nous servent ; car, outre qu'ils se blessent eux-mêmes de toutes les blessures qu'ils croient nous faire, ils nous tiennent en éveil ; loin d'émousser nos facultés, ils les aiguisent ; et de la sorte, non-seulement ils nous font mériter le ciel en nous faisant pratiquer la patience, mais encore ils contribuent à donner à notre âme, même au point de vue purement humain, un développement d'autant plus sérieux qu'il est plus éprouvé. C'est sans doute pour ces raisons ou pour d'autres encore, que saint Paul disait : « *De omnibus quibus accusor à Judæis æstimo me beatum*, de toutes les choses dont les Juifs m'accusent, je m'estime, moi, bienheureux » ¹, et qu'un homme d'esprit

¹ *Actes des Apôtres*, ch. xxvi, v. 2.

a écrit cette parole : « Nous avons tous besoin d'un ennemi extérieur ou intérieur. »

Enfin, quant aux humiliations que le monde peut chercher à nous infliger, il est également facile de les traiter comme elles le méritent, en faisant cette simple réflexion : que si le monde, en nous exaltant, ne nous ajoute aucune qualité, pareillement, en nous abaissant, il ne nous en enlève aucune.

Saint François de Sales est, sur ce sujet, plein du bon sens exquis et charmant que nous avons déjà maintes fois constaté : « La crainte excessive de perdre sa renommée, dit-il, tesmoigne une grande deffiance du fondement d'icelle, qui est la verité d'une bonne vie. Les villes qui ont des pontz de bois sur des grands fleuves, craignent qu'ils ne soient emportés à toutes sortes de desbordemens ; mais celles qui les ont de pierres n'en sont en peyne que pour des inondations extraordinaires : ainsy ceux qui ont une âme solidement chrestienne mesprisent ordinairement les desbordemens des langues injurieuses ; mays ceux qui se sentent faibles s'inquiètent à tout propos. Certes, Philothée, qui

veut avoir réputation envers tous la perd envers tous ; et celuy merite de perdre l'honneur, qui le veut prendre de ceux que les vices rendent vraiment infames et deshonorés...

« Il faut estre jaloux, mays non pas idolatre de nostre renommée ; et comme il ne faut offenser l'œil des bons, aussi ne faut-il pas vouloir contenter celuy des malins. La barbe est un ornement au visage de l'homme, et les cheveux à celuy de la femme : si on arrache du tout le poil du menton et les cheveux de la teste, malaysément pourra-il jamais revenir ; mais si on le coupe seulement, voire qu'on le rase, il recroistra bien-tost après, et reviendra plus fort et plus touffu : ainsy, bien que la renommée soit coupée, ou mesme tout à fait rasée par la langue des médisans, qui « est, dit David, comme un rasoir affilé » il ne se faut point inquiéter ; car bien-tost elle renaistra, non-seulement aussi belle qu'elle estoit, ains encor plus solide. Que si toutesfois nos vices, nos lachetés, nostre mauvaise vie nous oste la réputation, il sera malaysé que jamais elle revienne, parce que la racine en est arrachée. Or, la ra-

cine de la renommée, c'est la bonté et la probité, laquelle tandis qu'elle est en nous peut toujours reproduire l'honneur qui luy est deu ¹. »

III. — Dès lors, si rien de ce qui est en dehors de nous n'est réellement capable de nous attrister sérieusement, qu'est-ce donc qui pourrait nous ébranler dans notre confiance et notre paix ?

Serait-ce notre propre personne ?

Pas encore. En effet, ou nous sommes justes ou nous sommes pécheurs.

Si nous sommes justes, n'est-ce pas pour nous que cette parole des Proverbes a été dite : « *Justus quasi leo confidens absque terrore erit*, le juste sera sans terreur, comme un lion qui a confiance ² ; » et cette autre : « *Gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis*, réjouissez-vous et tressaillez, car votre récompense est considérable dans les cieux ³ ? » Le juste ! Dieu ne lui crie-t-il pas : *Euge, serve bone*

¹ Saint François de Sales, *Introduction à la vie dévote*, III^e partie, ch. VII.

² Ch. XXVIII, v, 1.

³ *Evangile selon saint Mathieu*, ch. v, v. 12.

et fidelis, intra in gaudium Domini tui, courage bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton Maître » ? Il ne dit pas : tu entreras plus tard ; mais il dit : entre dès maintenant dans la joie de ton Maître.

Si nous avons des fautes véritables à nous reprocher, sans doute nous devons les déplorer, et les déplorer avec la même sincérité que nous avons apportée à les commettre ; mais nous devons également nous souvenir de ce mot si tendre de Jésus-Christ : « Je ne veux point la mort du pécheur, mais je veux qu'il se tourne vers moi et qu'il vive. » Nous devons nous souvenir qu'il veut que tous les hommes soient sauvés, *vult omnes homines salvos fieri*. Nous devons nous souvenir avec saint Paul qu'il n'est pas venu apporter au monde un esprit de crainte, mais de vertu et d'amour, *non dedit nobis Deus spiritum timoris, sed virtutis et dilectionis* ¹. » Nous devons nous souvenir, enfin, que s'il est juste par son essence, nous, par notre essence nous sommes faibles, et par conséquent, que sa

¹ II^e Epître à Timothée, ch. I, v. 7.

justice exige impérieusement qu'il ait pitié de nous.

Mais, dira-t-on, et nos passions ? Ces passions, qui travaillent et travailleront sans cesse contre nous, ne doivent-elles pas remplir notre vie tout entière d'une amertume profonde ? — Est-ce qu'un guerrier, s'il est valeureux, doit s'attrister d'avoir une bataille à livrer ? Et la passion, si elle est un péril, n'est-elle pas aussi l'occasion d'un triomphe, c'est-à-dire d'une gloire pour Dieu et d'un mérite pour nous ? Pourquoi donc nous affligerions-nous de nos épreuves, puisque c'est Dieu qui nous les impose ? Oserions-nous pousser l'exigence, jusqu'à suspecter, jusqu'à critiquer les permissions, les volontés et les œuvres de Dieu ? Non ! L'ordre établi par Dieu est bon, *et vidit Deus quod esset bonum* ; c'est notre esprit qui est mauvais ; et si nous étions vraiment sages, à la vue du peu de chose que nous sommes, nous ferions la prière d'un prophète, et en écoutant en nous le bruit de nos passions, nous dirions : « Convertissez-moi, Seigneur, et je serai converti ¹ » .

¹ Jérémie, ch. xxxi, v. 18.

Mais toutes ces mortifications que les lois de l'Église ne nous permettent pas d'éviter, cet esprit de pénitence qui doit nous animer sans cesse, ne sont-ce pas des raisons de vivre tristement? Nullement, et Jésus-Christ nous le dit lui-même : « Lorsque vous jeûnez, ne soyez pas tristes comme les hypocrites qui exterminent leur visage, pour que les hommes s'aperçoivent de leurs jeûnes. Je vous le dis en vérité, ces gens-là ont reçu leur récompense. Pour toi, lorsque tu jeûnes, parfume ta tête et lave ton visage, afin que les hommes ne se doutent point de ta pénitence; mais mon Père qui voit dans le secret, saura bien te récompenser ». Ce sont les paroles textuelles de Jésus-Christ ¹. — Si donc Jésus-Christ est venu apporter la guerre, c'est une guerre qui ne mène pas plus à la tristesse qu'à la défaite; et si la sainteté souffre violence, c'est une violence que ne nous met point dans les yeux des larmes perpétuelles. Par conséquent si l'Évangile est une bonne nouvelle, c'est non-seulement parce qu'il est la nouvelle de la vérité, mais encore parce qu'il est la nouvelle de

¹ *Evangile selon saint Mathieu* ch. vi, v. 16.

la joie. C'est du reste ce que proclamait l'ange qui vint annoncer au monde l'avènement du christianisme : « *Nolite timere*, bannissez toute crainte, dit-il; *ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum*, car je vous annonce une grande joie¹. » Et, effectivement, comment pourrait-elle enfanter la tristesse, la doctrine qui vient du ciel et qui conduit les hommes au ciel ?

Mais encore, tous ces délaissements si douloureux par lesquels Jésus-Christ semble se retirer complètement de notre âme ! Eh quoi ! n'est-il pas dur, cruel même, de tout sacrifier à Jésus-Christ, et de sentir d'autant moins sa présence qu'on l'aime davantage ? — O hommes de peu de foi et de peu de courage, écoutez la réponse de Jésus-Christ lui-même : « *Si diligeretis me, gauderetis utique, quia vado ad Patrem*, si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez certainement de me voir m'en aller vers mon Père², » c'est-à-dire si vous m'aimiez, moi, le Fils de Dieu, et non ce corps mortel que vous voyez de vos yeux charnels, vous vous réjouiriez de sa

¹ *Évangile selon saint Luc*, ch. II, v. 10.

² *Évangile selon saint Jean*, ch. XIV, v. 28.

disparition, puisqu'en disparaissant et en ne laissant plus rien entre vous et moi, il vous rapproche de moi comme il me rapproche de mon Père.

Et enfin, toutes ces privations que la piété chrétienne impose, tous ces efforts, tous ces sacrifices qu'elle réclame! — Hélas! pourquoi les accepter avec un cœur si partagé? Dieu ne rend-il pas au centuple ce qu'on lui donne? n'envoie-t-il pas ses eaux sur notre rivage à mesure que nous le débarrassons pour lui? Le P. Lacordaire disait en faisant allusion aux dédommagements qu'il avait reçus de Dieu pour tous les sacrifices qu'il lui avait offerts: « Les consolations ont été croissant dans mon âme, avec la douceur d'une mer qui caresse ses grèves en les couvrant. » Pourquoi n'en est-il pas ainsi pour nous? C'est que nous faisons mal le bien que nous faisons. C'est que nous hésitons à nous livrer à Dieu, voyant des orages partout et n'osant nous mettre en campagne, aujourd'hui lui donnant de la main droite et demain lui retirant de la main gauche. Et dans notre pusillanimité, nous ne nous apercevons pas que nous souf-

frons beaucoup plus de nos tergiversations que nous n'aurions à souffrir d'une résolution décisive. Une résolution décisive entraînerait avec elle les joies de la générosité, tandis que la tergiversation est une plaie que l'on ravive perpétuellement. L'amour partagé, en effet, ignore l'allégresse de l'amour complet, comme l'amour complet ignore les angoisses de l'amour partagé. C'est en ce sens que notre Dieu est un Dieu jaloux, et qu'il le fait sentir, en privant de ses extases les cœurs qui ne se donnent à lui qu'à demi.

Ainsi donc, soit en dehors de nous, en Jésus-Christ, dans l'Eglise, dans le monde, soit au dedans de nous-mêmes, dans nos fautes, dans nos passions, nos pénitences, nos délaissements, nos privations, il n'y aucun motif qui puisse nous porter à nous dépouiller de la joie.

Non ! aucune de ces peines, par cela même qu'elles nous sont clairement imposées par Dieu, ne saurait détruire la sérénité du fond de notre cœur. S'il en est une qui semble tout d'abord le pouvoir, c'est la mort ou l'abandon d'un être tendrement aimé. Ah ! qui n'a senti ce coup dans

sa vie? qui n'a connu les angoisses de ces longues heures où nous n'avons autour de nous que le désert? En vain cherchons-nous encore à nos côtés cet être qui était devenu notre être; en vain nous retournons-nous dans notre sentier si solitaire et si triste, pour revoir son ombre à l'horizon : hélas ! comme celle du bonheur, cette ombre a disparu, et le ciel nous semble éteint, et la terre vide. C'est alors que volontiers notre âme demanderait, elle aussi, à mourir ! « O toi, qui emportes la moitié de moi-même, prends celle qui me reste, ou rends-moi celle que tu m'arraches, ou frappe-les toutes deux à la fois !... » Hélas ! hélas ! quel est celui qui n'a point passé par ces douleurs?...

Cependant, à force de pleurer sur cette tombe ou sur ce vide mille fois pire que la mort, on finit par lever vers le ciel ses yeux mouillés de larmes, et que ne voit-on pas dans le ciel, quand on le regarde ainsi? C'est alors que l'on com-

« O tu, chez porte
Parte teco di me, parte nè lassi;
O prenda l'una, o rendi l'altro, o morte
Da insiemè ad ambe! »

prend cette douce vérité : que nous retrouverons un jour pour l'éternité ces êtres chéris que nous n'avions perdus que pour un instant.

IV. — Mais toutes ces réflexions ne sont, pour ainsi dire, qu'un argument négatif et indirect. Il est une raison directe et positive qui doit inspirer de la confiance et de l'allégresse à toute âme raisonnable. Cette raison, la voici :

Dieu a trois attributs qui lui sont tellement essentiels, que, s'il pouvait s'en départir un seul instant, il cesserait aussitôt d'être Dieu. Ces trois attributs sont : la science, la puissance et l'amour. Et comme Dieu est infini, il en résulte que ces trois attributs ne sont pas en lui d'une manière limitée, mais d'une manière nécessairement infinie. Ce sont là des principes d'une certitude indiscutable. Ou Dieu est cela, ou il n'est pas.

Or, 1° si Dieu a une science infinie, il est évident qu'il sait tout ; et s'il sait tout, il est évident qu'il connaît parfaitement ce qui nous est bon et utile. — 2° Si Dieu a une puissance infinie, il peut tout ; et s'il peut tout, il est ma-

nifeste qu'il peut parfaitement réaliser ce que sa science infinie lui révèle comme devant nous être bon et utile. — 3° Enfin, si Dieu a un amour infini, non-seulement il sait ce qui doit nous être bon et utile, non-seulement il le peut, mais encore il le veut, parce que si, le sachant et le pouvant, il ne le voulait pas, il est clair qu'il ne nous aimerait pas véritablement.

Nous, pauvres créatures humaines, si nous ne sommes pas pour nos amis une cause de félicité parfaite; certes la faute n'en est pas à notre amour, mais à notre impuissance et à notre ignorance. Ah! si nous savions ce qui pourrait rendre heureux les êtres que nous chérissons, et surtout si nous le pouvions, comme leur bonheur serait vite réalisé! Eh bien, est-ce que Dieu ne nous vaut pas? Est-ce que cette dignité de l'amour que nous estimons le plus bel apannage de l'homme ne serait en Dieu qu'une chimère? Quoi! abaisser Dieu jusqu'à le faire notre égal serait un blasphème, et nous pourrions lui dénier une seule de nos qualités! Donc, Dieu nous aime, et il veut la réalisation de notre félicité, aussi réellement qu'il en connaît la na-

ture et qu'il en peut rassembler les éléments. Par conséquent, tout ce qui nous arrive étant le résultat de sa sagesse, de sa puissance et de son amour, doit être ce qu'il y a actuellement de meilleur et de plus parfait pour nous. Sans doute, ce n'est pas toujours ce qu'il y a de plus agréable; mais depuis quand notre agrément, à nous créatures aveugles et égoïstes, sujettes de toutes parts à l'erreur et au caprice, depuis quand, dis-je, notre agrément doit-il être pris pour la règle de notre vie et de la juste ordonnance des choses de ce monde? Eh quoi! nous sommes au bas de la montagne, nous n'avons qu'un horizon borné, et encore ne l'entrevoions-nous qu'à travers les brouillards de la vallée, et nous voulons critiquer la conduite de Dieu, de Celui qui est au sommet de la création, qui tient tous les êtres à ses pieds et devant le regard de qui tout est à découvert! Non, ne soyons pas insensés à ce point. Défions-nous de nos impatiences de bonheur. Attendons les combinaisons de la sagesse, de la puissance et de l'amour de Dieu. Si Dieu nous fait arriver moins vite, c'est pour nous faire arriver plus

sûrement; s'il nous conduit dans des sentiers plus sauvages, c'est pour que le terme soit plus ravissant. Ne nous rangeons point parmi les découragés; mais soyons de ceux qui croient, qui espèrent, qui aiment envers et contre tout, et qui, sur les ruines mêmes de leurs rêves les plus chers, restent inébranlablement fidèles à cette voix de Dieu, que les âmes intrépides entendent toujours : « *Pax vobis*, que la paix soit avec vous ! »

Toutefois, il ne suffit pas de savoir que l'esprit du christianisme véritable, sans bannir la souffrance, est cependant un esprit de confiance et d'allégresse; il faut encore savoir la manière de le mettre en pratique sans l'exagérer et d'en user sans en abuser. Il le faut d'autant plus que, selon le beau mot de saint Augustin, la joie doit mettre notre âme en ordre ¹, et qu'elle est loin d'aboutir toujours à ce résultat. Habituellement, en effet, la joie, au lieu de nous porter vers Celui de qui nous la tenons, reste profane elle-même et nous laisse absorbés dans notre propre satisfaction. Ne serait-ce point pour

¹ « *Delectatio ordinet animam.* »

cette raison que Dieu nous en donne si peu ? Que la joie donc, au lieu de nous déprimer dans l'égoïsme, nous élève, et sachons devenir meilleurs en devenant plus heureux.

Saint Paul nous en indique le moyen, lorsqu'il nous dit de nous réjouir *dans le Seigneur*. Cette parole est profonde dans sa simplicité, et il importe de la bien comprendre.

Il y a des esprits qui s'imaginent que la sainteté consiste d'abord à faire le vide de toutes les choses créées, ensuite à se précipiter à cœur perdu dans ce vide, parce que, pensent-ils, Dieu, étant l'Être incréé, ne saurait se trouver dans les êtres créés.

C'est une grave erreur. Le créé est l'œuvre de l'Incréé, et, étant son œuvre, il est réellement, dans une mesure plus ou moins parfaite, son vestige et son image. Donc toute créature de Dieu, pour imparfaite et pour infime qu'elle soit, est une participation de la vérité infinie, une participation de la beauté infinie, une participation de la bonté infinie, c'est-à-dire une participation de Dieu. Dès lors, pourquoi faudrait-il, pour être saint, fuir cette créature ? Sa

nature aurait-elle été changée par le péché? Mais la doctrine chrétienne nous affirme qu'elle a été maintenue et qu'elle reste une participation de Dieu. Si donc la créature, même après le péché, est encore substantiellement une participation de Dieu, nous pouvons chercher Dieu en elle. Or, c'est d'abord cette acceptation de tout ce qui est créé comme étant l'œuvre de Dieu; puis cette recherche de Dieu dans tout ce qui est créé, qui nous mènent à la véritable sainteté.

Mais de même que Dieu est à la fois la souveraine perfection et la souveraine félicité, ainsi la véritable sainteté est aussi la véritable joie. Le mot de saint Paul : « Réjouissez-vous dans le Seigneur, » signifie donc : Ne séparez rien de Dieu, mais mettez Dieu en toute chose et toute chose en Dieu; et de la sorte tout ce qui vous adviendra, en vous perfectionnant, vous rendra heureux, et, en vous rendant heureux, vous perfectionnera. Vous jouirez de tout, et tout vous sanctifiera, car tout existe pour les élus, *omnia propter electos.*

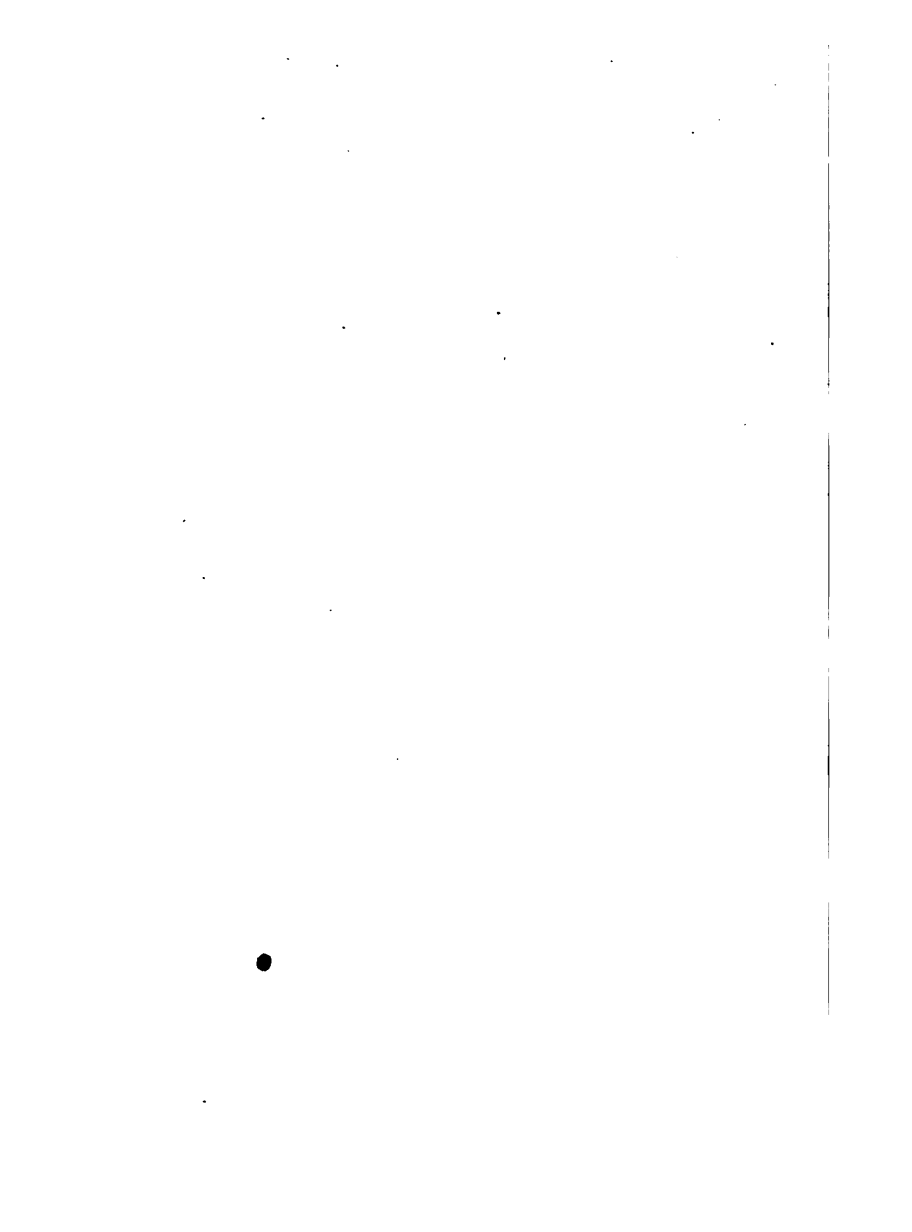
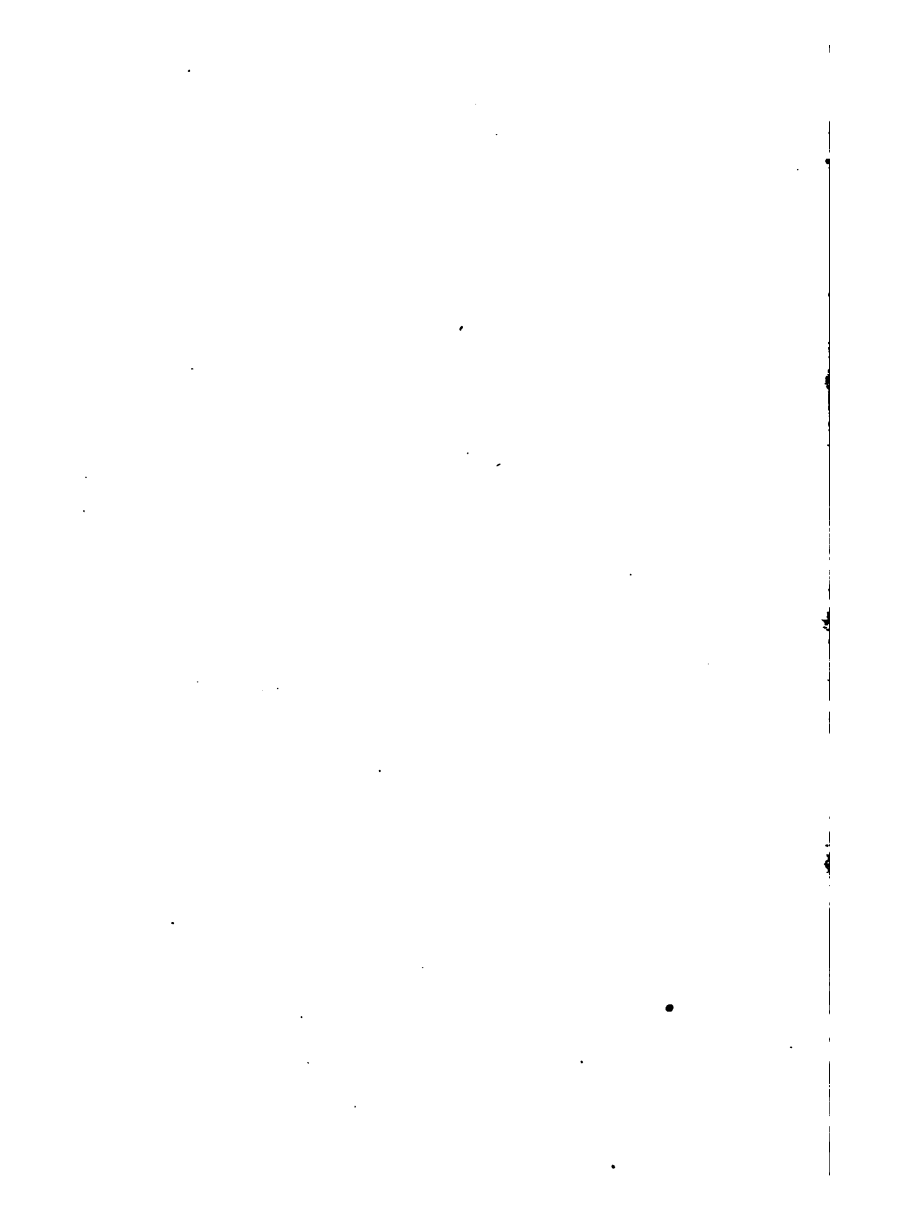


TABLE DES CHAPITRES

	Pages.
INTRODUCTION. — L'Esprit et la Lettre.....	I - XVIII
CHAPITRE I ^{er} . — Le Pharisaïsme et les malédictions de Jésus.....	1
— II. — Les trois éléments constitutifs du Pharisaïsme.....	14
— III. — Comment la Lettre tue.....	42
— IV. — Les petites choses et les choses petites.....	55
— V. — L'Idéal et le Réel.....	69
— VI. — Le travail de Spiritualisation chrétienne et les Formalistes.....	81
— VII. — Le travail d'Universalisation chrétienne et les Sectaires.....	99
— VIII. — La Vie intérieure.....	114
— IX. — Les Sources de la Vie intérieure : Le Silence et la Lecture.....	133
— X. — La Méditation, les Sacrements et l'Esprit de prière.....	161
— XI. — La Vie dissipée.....	185

CHAPITRE	XII. — L'Imagination et le Sentimentalisme dans la Piété.....	211
—	XIII. — L'Esprit de charité : l'Amitié, le Pardon et l'Aumône.....	226
—	XIV. — La haine du Péché et l'amour du Pécheur.....	243
—	XV. — Nos Devoirs envers les Pécheurs.	263
—	XVI. — L'Esprit d'humilité et la Grandeur d'âme.....	275
—	XVII. — L'Esprit d'obéissance et la Liberté.....	305
—	XVIII. — La Confiance en Dieu et l'Esprit de joie.....	338

L'ESPRIT ET LA LETTRE
DANS LA PIÉTÉ



0

2

MORALE RELIGIEUSE

L'ESPRIT ET LA LETTRE
DANS LA PIÉTÉ

PAR

augustin
M. L'ABBÉ E. MICHAUD

DOCTEUR EN THÉOLOGIE, CHANOINE HONORAIRE,
VICAIRE DE LA MADELEINE

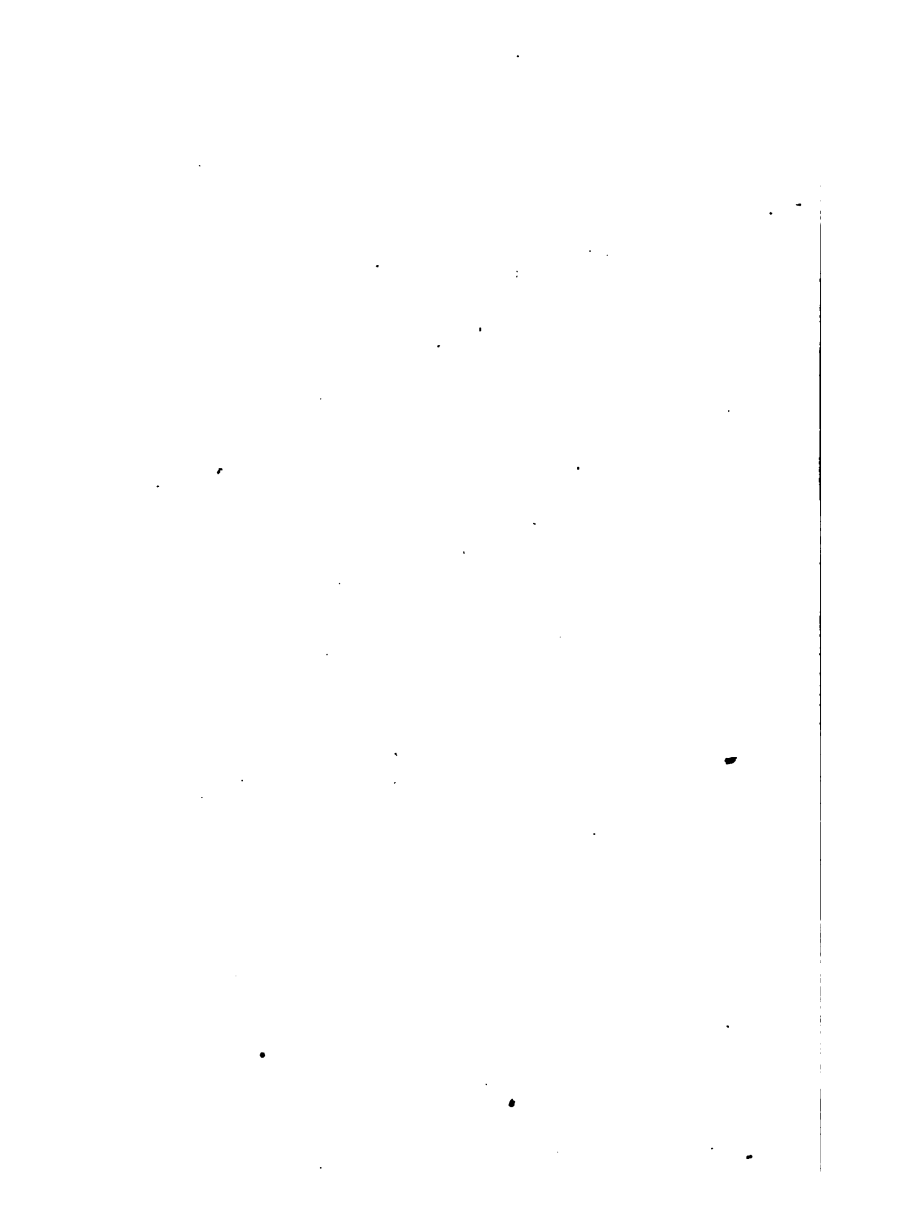
« La Lettre tue, l'Esprit vivifie. »
(1^{re} Épître de S. Paul aux Corinthiens, ch. III, v. 6)



PARIS
LIBRAIRIE FRANÇAISE
E. MAILLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR
15, RUE TRONCHET, PRÈS LA MADELEINE

1869

Tous droits réservés.



INTRODUCTION

L'esprit et la lettre, tels sont les deux éléments essentiels qui se retrouvent dans toutes les choses humaines.

C'est l'esprit qui doit vivifier la lettre, et la lettre qui doit exprimer la vie de l'esprit.

L'ordre dans les âmes ne s'obtient et ne se maintient que par l'observation de cette grande vérité, qui est à la fois, dans le monde religieux surtout, la loi vitale des esprits et la loi vitale des cœurs.

Quiconque cherche la vie dans la lettre et non dans l'esprit, n'y trouve que l'ari-

dité, puis le vide, et bientôt la mort : « *littera occidit* » la lettre tue, dit saint Paul. Celui, au contraire, qui aspire, pour ainsi dire, l'esprit des choses, qui poursuit les idées dans les mots, les vérités dans les formules, les vertus dans les préceptes, celui-là entretient sa vie dans une jeunesse perpétuelle. La mort n'est point faite pour lui; et il sent dans son âme, à travers je ne sais quels parfums d'immortalité que lui apportent les brises des régions éternelles, qu'il est réellement le fils du Dieu vivant.

Or, où en est, à ce point de vue, la société actuelle?

Il serait assurément fort curieux et plus utile encore d'examiner, avec exactitude et sans idées préconçues, si ce n'est pas la lettre qui, de nos jours, tend à triompher de l'esprit, soit dans les sciences spéculatives, par la facilité et l'espèce de satisfaction secrète avec lesquelles on subor-

donne la vérité aux systèmes, soit dans les sciences positives, par l'obstination que l'on apporte à ne constater que les faits matériels et à fermer les yeux sur les enseignements spirituels qu'ils expriment, soit aussi dans les arts, où, sous prétexte de réalité, on tombe trop souvent dans un réalisme grossier, aussi étranger à l'esthétique qu'à la morale, et muet pour le cœur autant que pour l'esprit. Là, ce sont des expressions vides et des phrases mensongères; ici, des faits incomplets et sans irradiation; plus loin, des sons qui ne frappent que les oreilles et des couleurs qui ne brillent qu'aux yeux. Évidemment les âmes ne sont point en équilibre; la lettre tend à étouffer l'esprit, non-seulement dans les arts, mais aussi dans les sciences.

Mais élevons-nous plus haut. Au-dessus des arts et des sciences se trouvent la morale et la religion.

Or là même, sur ces hauteurs que Dieu habite cependant d'une manière plus visible, n'apercevons-nous pas le mal que nous venons de signaler? Sans aucun doute la société porte encore dans son sein l'amour généreux du bien et même la recherche héroïque du parfait. Néanmoins, à côté de ces âmes sensées, nobles, éprises de l'idéal, n'y en a-t-il pas d'autres, beaucoup trop nombreuses, qui se contentent de réciter les formules de la foi et de la prière, sans se soucier aucunement du sens de leur foi et de leur prière, et qui consacrent la plus grande partie de leur temps et de leurs efforts, non pas à la recherche de la vérité et à l'adoration intérieure de Dieu, mais aux paroles plus ou moins pompeuses, au culte extérieur et sensible, au développement de la lettre, en un mot, à tout ce qui occupe leurs sens et laisse leur esprit distrait? Malheureusement il n'est que trop vrai que le pha-

risaïsme conscient ou inconscient règne dans le monde moral et religieux, et que les malédictions lancées contre lui par Jésus-Christ doivent être méditées plus que jamais.

D'autre part, beaucoup d'esprits intelligents et distingués, entraînés soit par le pharisaïsme dont ils sont témoins, soit par leurs préjugés, tendent à s'éloigner tous les jours de plus en plus du catholicisme, l'accusant de matérialiser la vérité, de rétrécir les choses divines, d'obscurcir la raison par une foi mal comprise, de fanatiser le cœur au lieu de l'améliorer, de protéger les vio- lateurs de l'esprit pourvu qu'ils soient les défenseurs de la lettre, d'exploiter la naï- veté des âmes simples, d'entraver le pro- grès des lumières, et, en définitive, de re- tenir à terre, dans une routine humiliante, les esprits et les cœurs qui voudraient mon- ter vers le ciel et se rapprocher de l'in- finie lumière et de l'éternel amour.

C'est dans l'espoir de corriger ce double mal, de remédier à la faiblesse des uns et de dissiper les funestes préjugés des autres, que nous avons publié une première série d'études de *Morale religieuse*. Mais dans cette première série nous n'avons fait que tracer les grandes lignes à suivre et qu'indiquer d'une manière générale les principales conditions de la vie spirituelle. Il faut de plus entrer dans le détail des vertus chrétiennes. Or, parmi elles se trouve une hiérarchie de dignité et de mérite; car bien que toutes se rapportent à Dieu, elles peuvent avoir avec lui un rapport plus ou moins direct, et celles qui ont Dieu lui-même pour objet direct, occupent évidemment la première place. C'est pourquoi nous traiterons avant tout de celles-ci, c'est-à-dire des trois vertus théologales : la foi, l'espérance, la charité. Et, à cause de l'importance du sujet dans les circonstances présentes, nous nous bornerons,

dans cette deuxième série, à ne parler que de la foi.

Il est manifeste, au premier abord, que les trois vertus théologiques peuvent être pratiquées ou selon la lettre ou selon l'esprit.

Pratiquées selon la lettre, elles deviennent pour l'âme un poison d'autant plus subtil et plus pernicieux qu'elles sont alors la corruption de ce qu'il y a de plus excellent, et que rien n'est mortel comme la corruption du parfait, *corruptio optimi pessima*. Au contraire, pratiquées selon l'esprit, elles alimentent et fortifient d'autant plus la vie spirituelle, qu'elles touchent de plus près et plus directement à Celui qui en est la source même. Il importe donc souverainement à ceux qui ont soif de cette vie, et qui veulent se désaltérer dans les divines eaux de la foi, de l'espérance et de la charité, de bien comprendre en quoi consistent l'action

délétère de la lettre et l'action vivifiante de l'esprit dans la pratique des trois vertus théologiques, et surtout de bien distinguer les moyens par lesquels on évite la première pour ne ressentir que la seconde.

La lettre, avons-nous dit¹, matérialise et rétrécit l'esprit, comme l'esprit spiritualise et universalise la lettre. De là ce double caractère de matérialisme et d'étroitesse, qui frappe l'observateur impartial partout où la foi, l'espérance et la charité sont subordonnées à la lettre au détriment de l'esprit. De là aussi et par contre, ce double caractère de spiritualisme et d'universalisme, partout où ces mêmes vertus sont comprises et pratiquées selon l'esprit.

En effet, les croyants qui nesoumettent pas leur foi à l'esprit, mais qui placent les mots au-dessus des idées, qui ne consultent que la linguistique sans se préoccuper de la sagesse, qui acceptent la décision

¹ Première série, *Introduction*, p. IX.

des grammairiens sans recourir au jugement des hommes éclairés, ceux-là ne sauraient être les disciples de Jésus-Christ, dont il a été prophétisé « qu'il ne jugerait point sur ce qu'auraient vu les yeux et ne condamnerait point sur ce qu'auraient entendu les oreilles¹. » Et, en effet, que se passe-t-il en eux? Ils tombent peu à peu dans ce réalisme de l'imagination qui consiste à donner des formes sensibles aux vérités les plus immatérielles, et qui conduit bientôt à ce matérialisme de l'esprit, beaucoup plus dangereux, qui, au lieu de montrer dans le symbole un signe de la foi, n'y laisse apercevoir que des mots vides qui ne sont plus eux-mêmes des symboles. Dans cet abaissement, l'intelligence ne voit plus en eux qu'un sens grossièrement littéral, qu'elle cherche encore à déprimer et à restreindre davantage; il n'y a plus pour elle de sens figuré; les allé-

¹ Isaïe, ch. xi, v. 3.

gories, auxquelles les Pères et les docteurs ont attaché tant d'importance, ne sont plus que de pieuses fantaisies, dont toute la valeur est de plaire aux esprits subtils ou aux cœurs bercés d'illusions; entrer dans la voie des interprétations allégoriques et mystiques, c'est se jeter dans des abîmes du fond desquels on ne remonte plus; le seul sens véritable des Écritures, des symboles et des articles de foi, c'est celui qui jaillit des mots considérés verbalement et tels qu'ils sonnent. On le voit, c'est le son et la lettre grammaticale qui constituent la règle et la base même de la foi, comme si les mots, signes matériels, grossiers et changeants, n'étaient pas nécessairement trop au-dessous des idées pour être leur expression parfaite et stable, et comme si l'on pouvait, sans manquer à la logique du bon sens, soumettre aveuglément les idées aux mots.

Dès lors qu'arrive-t-il? Absorbés par le

côté sensible qu'ils découvrent dans les mystères de la foi, ces esprits se matérialisent de plus en plus; et en se matérialisant davantage, ils impriment de plus en plus profondément à leur foi la marque de leur propre dégradation. C'est ainsi que l'étrécissement dans le jugement leur devient une seconde nature; en supposant qu'elle ne fût point déjà la première. Vues par de tels organes et dans de telles conditions, les vérités religieuses n'apparaissent plus que dépouillées de toute grandeur; au lieu d'être des reflets de la Vérité éternelle et infinie, elles ne sont plus que des reflets de la petitesse humaine. Ce n'est plus la foi, c'est la superstition.

La superstition, cette incrédulité mal voilée des faux croyants, est la pire de toutes: car celle des incroyants n'est que la privation de la vraie foi, tandis que la superstition en est la corruption. Là, ce n'est que l'aridité d'une terre sur laquelle

la rosée peut descendre et qui peut un jour devenir féconde; ici, c'est la stérilité d'un sol désolé sur lequel passent en vain et la rosée et la brise, et pour lequel il n'y a plus de printemps.

C'est de ces croyants selon la lettre que Jésus-Christ a dit : « En voyant ils ne voient point, en écoutant ils n'entendent ni ne comprennent. En eux s'accomplit ce que prophétisait Isaïe, disant : Vous écou-terez de toute votre ouïe, et ne comprendrez point, vous regarderez de toute votre vue, et vous ne verrez point. Car le cœur de ce peuple s'est appesanti, et leurs oreilles se sont endurcies, et leurs yeux se sont fermés, de peur que leurs yeux ne voient, que leurs oreilles n'entendent, que leur cœur ne comprenne, et que, se convertissant, je les guérisse¹. » Comme on le voit d'après les paroles de Jésus-Christ,

¹ *Évangile selon saint Mathieu, ch. XIII, v. 13-16.*

ce qui met le comble à leur abaissement, c'est qu'ils craignent de guérir, et que pour ce motif ils anathématisent la raison et ne veulent point comprendre le sens de leur foi. « Ils sont devenus comme des bêtes de somme, comme des chevaux et des mulets, sans aucune intelligence¹ », et entêtés comme eux.

Tels sont les ravages du pharisaïsme dans la foi. Ceux qu'il accomplit dans la vertu d'espérance ne sont ni moins profonds ni moins tristes.

L'espérance, en effet, se matérialise et se rétrécit comme la foi, parce que les choses du cœur sont sujettes aux mêmes égarements que celles de l'esprit. On espère comme on croit. Ceux qui ont des croyances éclairées ne sauraient avoir des espérances aveugles; et pareillement, ceux qui croient selon la lettre ne sauraient espérer selon l'esprit. Les Juifs qui avaient

¹ *Psaumes* XLVIII, v. 13; XXXI, v. 9.

matérialisé l'idée du Messie, n'avaient plus que des espérances toutes terrestres et grossières. Il en est de même chez les judéo-chrétiens de tous les siècles et de tous les pays. Ils ne travaillent dans leurs cœurs qu'à la pensée de succès temporels, de bonheurs sensibles, d'influence mondaine et de domination séculière. Le ciel lui-même n'est pour eux qu'un paradis terrestre plus embelli que le premier, sans être plus idéalisé. Quand saint Jean, dans son *Apocalypse* dépeint la Jérusalem céleste comme une cité dont les murailles sont toutes de pierres précieuses, ils prennent cette description à la lettre ou à peu près, et se représentent l'allégresse du ciel comme une série non interrompue de promenades et de fêtes à travers ces beaux palais, dans une lumière sans déclin et aux sons harmonieux des harpes et des lyres ; peut-être même s'attendent-ils aussi à des festins, dans lesquels circuleront de

saintes coupes, pour mieux célébrer les nocés de l'Agneau.

La charité, à son tour, n'est plus un don du cœur, un sentiment de délicate générosité et de noble dévouement, mais seulement, quand elle reste encore quelque chose, une aumône plus ou moins parcimonieuse ; aumône faite, souvent avec raideur, presque toujours avec sécheresse. Celui qui la reçoit sent si bien qu'elle ne tombe que des doigts, et non du cœur, de celui qui la donne ! Cette sorte d'aumône est accompagnée de silence ou de paroles plus froides encore que le silence, et elle se concilie très-bien avec la médisance, les jugements téméraires, les désirs de vengeance, voire même les dénigrement à demi-mot et les calomnies voilées. Une telle charité n'est qu'une charité de surface et d'extérieur, qui peut concéder quelques biens matériels, mais qui laisse l'âme intacte.

D'autre part, la lettre, en même temps

qu'elle matérialise la charité, soit envers Dieu, soit envers les hommes, la rapetisse. Autant l'esprit vit au large et dans les grands sentiments, autant la lettre marche d'accord avec les minuties. Ces minuties amènent les scrupules, lesquels ne sont que les petitessees de l'amour, comme la superstition n'est que la petitesse de la foi. Les superstitieux et les scrupuleux sont frères; le même poison circule dans leurs veines; il n'y a entre eux que cette différence, c'est que les premiers ont mal à la tête, les seconds au cœur.

Au contraire, pour ceux qui vivent selon l'esprit, tout se spiritualise et tout se dilate. Les signes ne sont que des signes, les symboles ne sont que des symboles, parce que, comme dit saint Paul, la foi n'est que la substance des choses qu'on doit espérer et l'argument de celles qui n'apparaissent pas ¹. Ils sentent que la foi

¹ Saint Paul, *Épître aux Hébreux*, ch. xi, v. 1

n'est dans le temps qu'un commencement de la lumière éternelle, et comme un germe duquel doit un jour sortir la vérité épanouie. Loin de la déprimer et de la rétrécir dans des formules verbales nécessairement incomplètes, ils travaillent à l'élever et à l'étendre, de manière à mieux entrevoir en elle les ineffables beautés de Celui qui est sans limites. Avec Origène, ils disent du fond de leur conscience : « Il s'agit maintenant pour nous de transfigurer l'Évangile sensible en Évangile intelligible, et dans l'Évangile temporel de voir l'Évangile éternel. » Et avec Thomas sin, ils répètent ces belles paroles : « Dans notre Évangile corporel, temporel, historique, il faut savoir lire l'Évangile éternel et intelligible, qui est dans le premier *comme l'esprit dans la lettre*, et comme l'âme dans la chair. Voilà ce qui est nécessaire, si l'enfance doit passer, si l'es-

prit doit entrer dans son adolescence ¹. »

Et pendant que l'intelligence de ces vrais chrétiens s'illumine dans ces clartés pures et plane sur les hauteurs de la grande synthèse religieuse, leur cœur s'échauffe dans de nobles espérances. Se souvenant de ce mot du Sauveur : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde ², » ils lèvent la tête, et par-dessus les ténèbres que les pharisiens hypocrites s'efforcent d'amonceler autour d'eux, ils découvrent déjà à l'horizon le disque radieux du soleil qui doit bientôt les éclairer de sa pleine lumière et les vivifier de ses rayons. Pour eux, c'est en vain que les vieux systèmes et les vieilles sociétés s'ébranlent, que les peuples semblent n'habiter que des décombres, et que le monde paraît en proie à une grande angoisse. A l'aspect de ces ruines, de ces morts accomplies ou pro-

¹ *Théol. dogm.*, l. I, ch. x.

² *Évangile selon saint Jean*, ch. xvi, v. 33.

chaines, ils se disent : « La vie n'est pas loin. Ce qui s'en va, c'est le vêtement usé de l'être impérissable ; ce qui tombe, c'est la feuille d'automne. Le soleil baisse, l'hiver approche ; mais après l'hiver le printemps, le souffle qui ranime. Cette fosse ténébreuse où les peuples descendent, c'est le tombeau d'où le Christ sortit vivant le troisième jour. »

Et leur amour s'épure ; et, en s'épurant, il devient de plus en plus opposé aux haines, aux divisions, à l'esprit de caste et de parti. « Père, s'écriait Jésus, je ne prie pas pour eux seulement, mais encore pour ceux qui par leur parole croiront en moi, afin que tous soient un, comme vous, Père, êtes en moi et moi en vous, afin qu'eux aussi soient un en nous¹. » A l'exemple de Jésus, ils ne voient dans le genre humain qu'une grande famille, dont Dieu est le père ; et brisant dans l'élan de

¹ *Évangile selon saint Jean*, ch. xvii, v. 20 et 21.

leur amour toutes les barrières élevées par les hommes, mais condamnées par Jésus, ils aspirent à cette unité en Dieu, qui est la fin de l'humanité; et comme c'est l'amour qui fait l'unité et qui par conséquent est le terme de toutes les lois et la loi suprême, eux aussi, ils aiment de toutes les forces de leur être. L'amour selon la lettre est lâche comme l'égoïsme, mais l'amour selon l'esprit est fort comme la mort.

Tel est le spectacle auquel nous convions nos lecteurs dans cet ouvrage, spectacle tantôt triste, tantôt joyeux, mais toujours instructif, nécessaire même au salut des fidèles dans les temps présents, et qui se résume dans cette profonde parole de saint Paul : « La Lettre tue, l'Esprit vivifie. »

L'ESPRIT ET LA LETTRE

DANS LA FOI

CHAPITRE I^{er}

L'amour du vrai et la sincérité de l'esprit.

La vérité est la source première de laquelle découlent tout bien, toute beauté, toute joie. C'est pourquoi le premier amour qui s'élève dans notre cœur, doit être l'amour de la vérité.

Mais, afin de mieux comprendre ce que nous devons être pour la vérité, voyons d'abord ce que la vérité est pour nous.

I. — La vérité, considérée en elle même et prise dans son acception la plus vaste, c'est ce qui est. Tout être, par cela même qu'il est, est une vérité. En sorte que Dieu, en nous mettant en rapport soit avec nous-mêmes soit avec ce qui nous entoure, nous a mis nécessairement en rapport avec la vérité.

La vérité, en effet, pénètre en nous : elle frappe d'abord nos sens ; puis, par nos sens s'insinuant jusqu'à notre intelligence, elle arrive ainsi, pour ainsi dire, jusqu'au centre de notre âme, et de là rayonne dans toutes les facultés de notre être. Ce rayonnement, quoique partout identique à lui-même, s'opère d'une manière diverse et par des bienfaits divers, selon les divers milieux qu'il traverse : là c'est la lumière qu'il répand, ici la liberté, plus loin la vie. La vérité, une dans sa nature, est donc triple dans son rayonnement et ses bienfaits.

D'abord, c'est la vérité qui produit la lumière. Malheur aux esprits qui cherchent la lumière dans l'erreur : l'erreur, c'est ce qui, tout en paraissant être, n'est pas ; et comment ce qui n'est pas pourrait-il être lumineux ? Non, l'erreur ne donne point la lumière réelle, cette lumière qui éclaire et qui dure ; elle ne donne que de fausses lueurs, ces lueurs passagères qui, loin d'éclairer la raison, ne font que surprendre, éblouir et illusionner l'imagination. Bienheureux, au contraire, les esprits qui scrutent la vérité : tôt ou tard ils y trouvent la

splendeur dont leurs yeux sont avides. L'homme privé de la vérité est un homme plongé dans les ténèbres. Qui ne connaît les angoisses nerveuses dont notre corps est torturé, lorsque la nuit s'obstine à peser sur nos paupières fatiguées d'insomnie, et qu'aux gémissements par lesquels nous appelons le lever du jour le jour ne répond point ?

« Oh ! que la nuit est longue à la douleur qui veille ! »

Cependant qu'est-ce que les ténèbres matérielles, si on les compare aux ténèbres intellectuelles ? Celles-là n'irritent que des facultés inférieures ; celles-ci des facultés plus délicates et par conséquent plus sujettes à la douleur. De là cet indescriptible tourment auquel est en proie toute intelligence élevée, tant qu'elle n'a pas aperçu la lumière ; et par contre, de là cette allégresse de l'esprit, lorsque la vérité a resplendi devant lui.

De plus, en éclairant, la vérité délivre. La liberté est fille de la vérité et sœur de la lumière : « *Veritas liberabit vos* ; c'est la vérité qui vous don-

nera la liberté, » dit Jésus-Christ¹. N'est-ce pas l'aurore, en effet, qui disperse et fait rentrer dans leurs repaires les animaux que la nuit avait amenés jusque dans le voisinage de l'homme? De même c'est la vérité qui met en fuite les passions mauvaises, contient les instincts dépravés et réprime tous ces vices que l'ignorance soulève et entretient dans l'humanité. Si l'homme privé de la vérité est un homme plongé dans les ténèbres, l'homme plongé dans les ténèbres est un captif, quelquefois même un esclave. Chacune de ses passions est une chaîne, chacun de ses vices un tyran. En dehors de la vérité, l'homme ne saurait ouvrir son âme qu'au caprice et à l'erreur : or, qu'y a-t-il de plus assujettissant que le caprice, et de plus nécessairement oppressif que l'erreur? La vérité, au contraire, par cela même qu'elle est inaccessible à la cupidité, étrangère aux passions, hostile à l'erreur, reste fidèle à elle-même, proclame sans acception des personnes les devoirs de tous et les droits de chacun, maintient la jus-

¹ *Évangile selon saint Jean*, ch. VIII, v. 32.

tice, entoure l'honneur de respect et de gloire, couvre de son bouclier les petits comme les grands, et sauve ainsi la liberté.

Enfin, la vérité, qui donne la lumière et la liberté, donne aussi la vie. Le Verbe, qui est la splendeur du Père et le libérateur des hommes, n'est-il pas appelé aussi le Verbe de vie? Si en Dieu, et par conséquent dans l'essence idéale des choses, la vie est lumière, suivant ce mot de saint Jean : *In ipso vita erat lux*¹, comment à son tour la lumière ne serait-elle pas vie? S'il est impossible de comprendre qu'une intelligence puisse vivre sans la vérité, n'est-il pas également impossible de comprendre que la vérité puisse ne pas faire vivre l'intelligence? Évidemment, ce sont là des choses identiques, ou tout ou moins solidaires. Quand l'esprit nage dans la lumière, le cœur dans la liberté, l'âme tout entière nage aussi dans la vie, dans cette vie morale qui procède de la lumière et de la liberté. Qui ne le conçoit? Autant la lumière fait ressortir la laideur du mal pour nous aider

¹ *Évangile se'on saint Jean*, ch. 1, v. 4. Voir aussi ch. XVII, v. 3, et *Psaume XXXV*, v. 10.

à secouer ses chaînes et à nous délivrer de ses étreintes, autant elle fait resplendir les charmes du bien pour nous déterminer à nous l'assimiler et à nous en vivifier.

Ainsi donc, c'est de la vérité que découlent les biens les plus essentiels à l'homme. C'est pourquoi Montaigne a dit avec raison : « La vérité est chose si grande, que nous ne devons desdaigner aucune entremise qui nous y conduise¹. » Dès lors il est facile de voir les rapports que l'homme doit entretenir avec la vérité.

II. — Avant tout, il ne doit ni la haïr, ni la craindre, ni lui être indifférent.

Haïr la vérité, c'est aimer le néant. « Non, dit Bossuet, le soleil éteint tout à coup ne jetterait pas la nature étonnée dans un état plus horrible qu'est celui d'une malheureuse âme où la vérité est éteinte. »

Craindre la vérité, c'est la croire capable de nuire. Il y a des hommes qui, tout en se disant

¹ Montaigne, *Essais*, l. III, ch. XIII.

les amis et les défenseurs de Dieu, craignent la diffusion de la vérité dans le monde. Qu'est-ce donc que leur Dieu et leur religion, si la vérité, quelle qu'elle soit, peut leur porter ombrage? La lumière ne saurait nuire qu'à l'erreur; et quand on possède la vérité, loin de craindre la lumière, on doit l'invoquer et la bénir. Agir autrement, c'est s'attaquer à la nature même de la vérité. Voilà pourquoi l'obscurantisme est plus opposé et plus nuisible à la vérité que la haine même de la vérité.

Quant à l'indifférence, si elle est moins outrageante et moins impie que la haine et la crainte, elle renferme assez de mépris pour suffire elle-même à sa propre condamnation. Eh quoi! Dieu nous aurait donné la faculté de voir et la faculté d'aimer, il placerait en face de ces deux facultés une lumière et une beauté capables de les jeter l'une et l'autre dans le ravissement, et nous, au lieu de nous laisser aller à cette extase, nous resterions inertes! Dieu aurait étendu dans notre âme ce ciel intellectuel, où brillent, plus resplendissantes que les étoiles du firmament, les idées éternelles, et

notre esprit ne daignerait pas les contempler ! et il n'éprouverait pas ce noble tressaillement que ressent tout esprit élevé au contact de la lumière ! Etre indifférent, ce n'est point cesser d'exister, mais c'est discontinuer de vivre. Qui-conque a l'intelligence de la vie et la conscience de la dignité qui en est inséparable, éprouve le besoin d'aimer la vérité et de contracter avec elle une indissoluble union.

Il faut donc aimer la vérité.

Il le faut au nom du christianisme : car tout homme qui se complait dans les ténèbres, ne saurait être vraiment le disciple de Celui qu'on a appelé la splendeur de Dieu, de Celui dont le nom est Orient ¹, de Celui enfin qui est la lumière des nations ², et qui s'est déclaré lui-même la vérité et la lumière du monde ³. Tout chrétien, comme dit saint Paul, est fils de la lumière et du jour ⁴.

¹ « Ecce vir Oriens nomen ejus. » Zacharie, ch. VI, v. 12. Voir ch. III, v. 8 ; *Évangile selon saint Luc*, ch. I, v. 78.

² Isaïe, ch. XLIX, v. 6.

³ *Évangile selon saint Jean*, ch. XIV, v. 6 ; ch. IX, v. 5.

⁴ *1^{re} Épître de saint Paul aux Thésaloniciens*, ch. V, v. 5.

Il faut encore aimer la vérité au nom de la nature que Dieu nous a faite. C'est dans la pensée qui cherche la vérité, que se trouve la racine même de la dignité humaine. « Lors même que l'univers écraserait l'homme, dit Pascal, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue : car il sait qu'il meurt. » Oui, la pensée imprime à la nature humaine un caractère indélébile de majesté. Cet être qu'on appelle l'homme et qui, au point de vue de la grandeur d'étendue, n'est qu'un raccourci d'atôme perdu dans l'immensité de l'univers, est, au point de vue de la grandeur de dignité, le roi même de la création. « C'est un être complexe et énigmatique, qui fait pitié quand on le regarde ramper, mais qui fait envie et gloire quand on le regarde penser¹. » Et ce qui constitue la gloire de l'homme est en même temps son bien le plus solide. Le philosophe Schelling disait à la fin de sa vie : « La connaissance de la vérité, accompagnée d'une entière conviction, est un bien si grand qu'à côté d'elle ne peuvent être comptées pour rien ni

¹ Lamartine.

l'estime du monde, ni l'opinion des hommes, ni aucune des vanités d'ici-bas. »

Du reste, la vérité est pour l'homme plus encore qu'une gloire et qu'un bien, elle est un besoin dont il ne peut heureusement s'affranchir. Son esprit, créé pour la posséder, ne peut trouver de repos hors de sa lumière. Elle est une des conditions de son existence comme l'air qu'il respire ou le pain dont il se nourrit. Elle lui est tellement nécessaire, que ceux-là même qui s'arment contre elle, ont besoin, pour se faire des sectateurs, de laisser croire qu'ils se proposent uniquement d'étendre son règne; et c'est toujours au nom des lumières que sont proclamées ces doctrines qui frappent de mort les intelligences ou les plongent dans l'abîme du doute universel. « La vérité, disait un savant illustre, est un trésor inestimable, dont l'acquisition n'est suivie d'aucun remords et ne trouble point la paix de l'âme. La contemplation de ses célestes attraits, de sa beauté divine, suffit pour nous dédommager des travaux que nous aurons entrepris, des sacrifices que nous aurons faits pour la découvrir; et le bonheur du ciel même

n'est que la possession pleine et entière de l'immortelle vérité ¹. »

Comme l'aveugle dont il est parlé dans l'Évangile, et qui, en entendant la foule se précipiter au-devant de Jésus, s'écriait : *Domine, ut videam*, Maître, que je voie ² ! » nous aussi, appelons la vérité, demandons de la lumière et encore de la lumière.

III. — Mais qu'est-ce que l'amour de la vérité ?

D'abord, ce n'est pas la simple curiosité du vrai. Cette remarque est d'autant plus importante, que beaucoup de personnes, confondant ces deux sentiments, se croient des amis dévoués de la vérité, et ne sont que de simples curieux. La curiosité diffère de l'amour, en ce sens que celui-ci est un feu du cœur, tandis que celle-là n'est qu'une flamme de l'esprit. La curiosité est plutôt une satisfaction que l'on veut s'accorder à l'aide des charmes d'autrui, qu'un hommage qu'on veut leur rendre. L'a-

¹ Cauchy, *Cours inédit*, fait à Turin en 1833.

² Évangile selon saint Luc, ch. XVIII, v. 41.

mour est précisément le contraire. Sans doute l'amour, à son tour, est curieux ; lui aussi, il veut soulever les voiles de la vérité : mais, tandis que le curieux les soulève d'abord pour lui, celui qui aime réellement la vérité les soulève d'abord pour elle. La curiosité du vrai, qui peut être un bien en nous soutenant dans les labeurs de l'étude, peut devenir aussi un mal, en développant insensiblement dans notre esprit le goût des curiosités intellectuelles plutôt que celui des réalités, et en favorisant ainsi les points de vue systématiques et les conceptions singulières. Que de fois, en effet, le curieux, en voulant sortir de l'ordinaire, ne tombe-t-il pas dans l'étrange, soit pour satisfaire sa propre curiosité, soit pour piquer celle des autres ! L'amour du vrai ne connaît point ce péril : sans parti pris et sans préjugé personnel, il marche droitement et simplement à ce qui est, sûr d'avance d'y trouver des charmes, et des charmes d'autant moins éphémères qu'ils ne seront point le rêve de ses illusions, mais la substance même de la vérité, et, pour ainsi dire, sa parure intrinsèque et son reflet divin.

L'amour de la vérité n'est pas non plus l'amour des maîtres qui sont sensés la connaître, l'enseigner et la défendre. « Il n'y a parmi vous qu'un seul maître, disait Jésus-Christ, et ce maître c'est le Christ ; pour vous, vous n'êtes tous que des frères, et nul d'entre vous ne doit être appelé maître ¹. » Cet ordre de Jésus-Christ est trop souvent oublié. Ceux-là même qui professent tant d'admiration pour la liberté de l'esprit et de la pensée, ont parfois une étrange tendance à la servitude intellectuelle. Au lieu de s'attacher à la vérité qui délivre, ils s'attachent aux hommes qui enchaînent, comme si la sagesse d'en haut était toujours avec les sages d'ici-bas. Il faut, en effet, une intelligence peu commune et une rare vigueur de pensée, pour n'apercevoir dans les enseignements des hommes que la parcelle de vérité qui s'y trouve, pour ne se laisser ni séduire par le ton magistral de leurs affirmations, ni terrifier par les malédictions dont ils anathématisent ceux qui osent les regarder un peu comme

¹ *Évangile selon saint Mathieu*, ch. XXIII, v. 8-11.

des hommes ; il faut une âme perspicace et grande pour mettre toujours les principes au-dessus des questions de personnes, pour accepter la vérité même de la bouche d'un ennemi et repousser l'erreur même lorsqu'elle vient des lèvres amies, pour ne point pactiser avec ces « faux apôtres » dont parle saint Paul, « qui se transfigurent en apôtres du Christ et ne sont que des mercenaires consommés dans la fourberie ¹, » pour les éviter avec d'autant plus de vigilance que « Satan lui-même se transfigure en ange de lumière ², » et pour s'élever ainsi par la sincérité de l'intelligence et par l'indépendance des docteurs humains jusqu'au Christ, le seul Maître, et jusqu'à Dieu, la Vérité infinie.

D'autre part, si l'amour de la vérité n'est pas l'amour de ceux qui font profession de nous l'enseigner, ce n'est pas davantage l'amour de nous-mêmes, de nos idées, de nos goûts, de nos caprices. Que de fois, à nos yeux, la vérité n'est que ce que nous croyons apercevoir, ce que nous

¹ II^e Épître de saint Paul aux Corinthiens, ch. xi, v. 13.

² *Ibidem*, v. 14. Voir l'Épître aux Colossiens, ch. ii, v. 18.

aimons, ce que nous voudrions voir se réaliser! Qui n'a lu, dans ce petit livre si simple et si gracieux qui a nom *Picciola*, la scène où le prisonnier Charney, se promenant dans sa cour murée et rêvant à sa liberté, aperçoit tout à coup, devant lui, sous ses yeux, presque sous ses pieds, un faible monticule de terre légèrement soulevée entre deux pavés, et divisé béant à son sommet? Il s'arrête, et le cœur lui bat sans qu'il puisse s'en rendre compte. Tout est espoir ou crainte pour un captif! Dans les objets les plus indifférents, dans l'événement le plus minime, il cherche une cause merveilleuse qui lui parle de délivrance.

« Peut-être ce faible dérangement à la surface est-il produit par un grand travail dans l'intérieur de la terre!... Des conduits praticables existent sous le sol qui va s'ouvrir et lui livrer un passage à travers les champs et les montagnes!... Peut-être ses amis ou ses complices d'autrefois emploient-ils la sape et la mine pour arriver jusqu'à lui et le rendre à la vie et à la liberté!...

« Il écoute, attentif, et croit entendre un

bruit sourd et prolongé sortir des entrailles de la forteresse : il relève la tête, et l'air ébranlé lui apporte les tintements rapides du tocsin. Le roulement du tambour se répète le long des remparts, comme un signal de guerre. Le prisonnier tressaille et porte la main à son front mouillé de sueur.

« Va-t-il donc être libre ? La France a-t-elle changé de maître?... Illusion d'un moment ! La réflexion tua le rêve. Il n'a plus de complices et n'eut jamais d'amis!... Il écoute encore ; les mêmes bruits frappent son oreille, mais en réveillant en lui de tout autres pensées. Ce bruit du tocsin, ces roulements du tambour, c'est le son lointain d'une cloche d'église qu'il entend tous les jours à la même heure ; c'est le rappel accoutumé, qui ne peut mettre en émoi que quelques soldats trainards de la citadelle.

« Charney sourit amèrement et se prend en pitié, lorsqu'il songe qu'un animal obscur, une taupe, fourvoyée de son chemin sans doute, un mulot qui a gratté la terre sous ses pieds, lui a fait croire un instant à l'affection des hommes et au bouleversement du grand empire !

« Il voulut en avoir le cœur net. S'accroupissant près du petit monticule, il enleva légèrement du doigt l'une des parties de son sommet divisé, puis l'autre, et vit avec étonnement que cette folle et rapide émotion dont il s'était senti saisi un instant, n'avait pas même été causée par un être agissant, remuant, grattant, armé de dents et de griffes, mais par une faible végétation, germant à peine, pâle et languissante (1). »

C'est ainsi que ce que nous appelons vérité n'est souvent qu'une chimère enfantée à notre insu par nos désirs. A force de nous illusionner, nous arrivons à nous faire une fausse et passagère poésie des choses, qui se dissipe à la première expérience et ne nous laisse de réel que notre désenchantement, et quelquefois même notre désespoir. La véritable poésie, comme la véritable félicité, ne se trouve que dans la réalité. Dans la nature matérielle le réalisme est souvent laid ; mais dans la nature morale et dans le commerce des hommes, le réalisme,

¹ *Picciola*, par X.-B. Saintine, 42^e édition, p. 31-33.

lorsqu'il est chrétiennement accepté, se transfigure de lui-même, devient pour notre âme une occasion de courage, et par suite un moyen de surnaturelle beauté. La simplicité, ce mélange de sincérité et d'exactitude dans l'esprit et dans le cœur, a plus fait pour la découverte et la diffusion de la vérité que toute l'éloquence du plus beau langage.

Le véritable chrétien ne doit donc pas seulement aimer dans la vérité la partie qui lui plaît; il ne doit pas la scinder selon ses caprices, ni la plier à ses goûts. Agir ainsi serait la trahir, et la trahir serait, comme le remarque saint Augustin, se condamner soi-même à l'erreur. « On aime tellement la vérité, dit ce grand docteur, que tous ceux qui aiment autre chose qu'elle, veulent que ce qu'ils aiment soit la vérité. Ils aiment la vérité, lorsqu'elle leur montre sa lumière, et ils la haïssent, lorsqu'elle fait voir leurs défauts. Car ne voulant pas être trompés et voulant bien tromper, ils l'aiment quand elle se découvre à eux, et ils la haïssent quand elle les découvre eux-mêmes. Et Dieu permet, au contraire, par un juste châtement, qu'elle les

fasse connaître pour ce qu'ils sont, malgré les efforts qu'ils font pour l'empêcher, et qu'elle leur demeure inconnue, quoiqu'ils s'efforcent de la connaître. C'est ainsi que l'esprit de l'homme, tout faible, tout aveugle, tout souillé et tout corrompu qu'il est, veut bien se cacher, mais ne veut pas que rien soit caché pour lui; et il arrive, par un événement tout contraire, que la vérité le connaît et qu'il ne connaît pas la vérité ¹. » Bossuet a fait la même remarque. « On est heureux, a-t-il dit, quand on possède la vérité; on ne nuit qu'à soi-même quand on la rejette. Elle fait également la béatitude et le supplice de tous les hommes : ceux qui se tournent vers elle sont rendus heureux par ses lumières, et ceux qui refusent de la regarder sont punis par leur propre aveuglement et par leurs ténèbres. »

Mais la curiosité, la subordination écolière, la satisfaction exagérée des caprices de l'esprit, ne sont que les trois premiers semblants de l'amour de la vérité. Il en est un quatrième qui provient du motif de cet amour.

¹ Saint Augustin, *Confessions*, liv. X, ch. XXIII.

On peut, en effet, aimer la vérité, soit à cause de la joie qu'elle procure, soit par vanité, soit encore par intérêt. Ce sont là des motifs qui vicient la nature d'un tel amour. Celui qui n'aime la vérité que parce qu'il trouve en elle de la jouissance, aime sa jouissance et non la vérité. Celui qui ne l'aime que par vanité, qui s'en fait une parure et comme un marchepied pour s'élever aux honneurs, celui-là aime sa gloire et non la vérité : « Où est le philosophe, disait Rousseau, qui pour sa gloire ne tromperait pas volontiers le genre humain ? » Pareillement celui qui n'aime la vérité que par intérêt et dans un but lucratif, est un misérable indigne de la servir.

Aimer vraiment la vérité, c'est l'aimer pour elle-même. Elle est, du reste, assez belle et assez divine pour qu'on puisse s'attacher à elle sans autre récompense que l'honneur et l'ivresse de l'aimer.

IV. — Jusqu'à présent nous avons vu que la vérité étant pour l'homme la triple source de la

¹ Rousseau, *Émile*, liv. I.

lumière, de la liberté et de la vie, l'homme ne devait ni la haïr, ni la craindre, ni lui être indifférent, mais l'aimer, et cela au nom du christianisme et de la nature humaine. Ensuite, considérant l'amour de la vérité au point de vue négatif, nous avons montré ce qu'il n'est pas, et nous avons conclu que, pour aimer vraiment la vérité, il faut l'aimer pour elle-même.

Mais qu'est-ce qu'aimer la vérité pour elle-même? Pour le bien comprendre, il faut examiner les différents actes que nous impose un tel amour.

Or, avant tout, il est manifeste que cet amour suppose en nous la disposition de souffrir pour la vérité toutes les fois qu'elle l'exigera ; car autrement nous aimerions la vérité pour nous et non pour elle. C'est bien le moins, disait un théologien du douzième siècle, que l'amour de la vérité soit aussi efficace en nous que l'a été dans les philosophes l'amour de la vanité¹. Du reste, alors même que nous n'aurions pas, pour nous encourager dans cette voie de la souffrance, l'exemple des philosophes incrédules eux-mêmes, n'avons-

¹Richard de Saint-Victor.

nous pas, nous chrétiens, le meilleur et le plus sublime de tous les exemples, celui de Jésus-Christ mourant sur la croix pour la vérité ?

Ne soyons donc pas de ceux qui s'écrient : « Heureux ceux qui vivent sans penser, prenant le pain de chaque jour sans se demander d'où vient la sève des plantes, la vie qui fait battre nos cœurs ! » A la vue des ténèbres qui pèsent actuellement sur l'humanité jusque dans les régions civilisées, sachons nous dévouer à cette grande mission du rachat du monde par l'expansion de la lumière et de l'amour. Rappelons-nous, en en augmentant le nombre, qu'il faut « des âmes avides de connaître, tourmentées du génie de la science, indifférentes à toutes les autres jouissances, ne comptant pour rien la fortune, insensibles à la misère, après au travail, insatiables de science, sans cesse tournées vers la vérité comme l'aimant vers l'étoile polaire, la cherchant à travers les fatigues et les périls, sans trêve ni repos, sans défaillance, gardant en elles le feu sacré malgré les découragements du dehors, pleines de cet ardent enthousiasme qu'on respire en travaillant pour les

siècles, et en voyant s'ouvrir enfin devant son esprit des horizons qu'aucun œil humain n'a entrevus¹. »

La première souffrance que nous devons endurer pour témoigner à la vérité la sincérité de notre amour, c'est le combat de nos passions. Si, en effet, nous voulons sérieusement marcher vers la vérité, la première chose à faire n'est-elle pas de vaincre les obstacles qui peuvent embarrasser notre route? Or, nos premiers obstacles sont nos passions. Par un étrange renversement des choses, il se trouve que les facultés qui devraient nous faciliter l'acquisition de la vérité semblent vouloir empêcher notre raison de l'atteindre, comme si elles étaient jalouses de la sentir heureuse. Que de fois l'imagination, au lieu de préparer les voies à la raison, ne lui trace-t-elle pas des sentiers capricieux et détournés, dans lesquels la perspective change à chaque pas et qui ne lui laissent ainsi apercevoir la vérité que grossie ou diminuée! Que de fois le cœur, avec ses mille préjugés, ses préférences et ses antipathies, n'embellit-il pas les

¹ M. Jules Simon.

faussetés qu'il aime, et ne voile-t il pas les réalités qu'il déteste! Que de fois notre amour-propre, au lieu de nous faire accepter les vérités douloureuses qui nous rendraient meilleurs, ne nous les fait-il pas repousser au bénéfice de l'erreur! Que de mensonges, en un mot, qui se commettent en nous tantôt par la cupidité et l'ambition, tantôt par la sensualité et l'orgueil!

« Nous fuyons la correction, disait Montaigne; il s'y faudrait présenter et produire. A chaque opposition, on ne regarde pas si elle est juste; mais, à tort ou à droit, comment on s'en desfera: au lieu d'y tendre les bras, nous y tendons les griffes¹. »

A quoi il ajoutait, avec sa franchise et sa finesse habituelles, cette leçon qu'on ne saurait trop méditer: « Le souffrirois estre rudement heurté par mes amis: Tu es un sot, tu resves. l'aime, entre les galants hommes, qu'on s'exprime courageusement, que les mots aillent où va la pensée: il nous fault fortifier l'ouïe, et la durcir contre cette tendreur du son cérimonieux des paroles. l'aime une société et familiarité

¹ Montaigne, *Essais*, liv. III, ch VIII.

forte et virile ; une amitié qui se flatte en l'aspreté et vigueur de son commerce, comme l'amour aux morsures et aux esgratigneures sanglantes : elle n'est pas assez vigoureuse et généreuse, si elle n'est querelleuse, si elle est civilisée et artiste, si elle craint le hurt, et a ses allures contrainctes. Quand on me contrarie, on esveille mon attention, non pas ma cholere ; ie m'avance vers celuy qui me contredict, qui m'instruit ; la cause de la vérité debvroit estre la cause commune à l'un et à l'autre. Que respondra il ? la passion du courroux lui a desia frappé le jugement ; le trouble s'en est saisi avant la raison. Il seroit utile qu'on passast par gageure la decision de nos disputes ; qu'il y eust une marque materielle de nos pertes, à fin que nous en teinssions estat, et que mon valet me peust dire : Il vous cousta l'annee passee cent escus, à vingt fois, d'avoir esté ignorant et opiniastre. Je festoye et caresse la vérité en quelque main que ie la treuve, et m'y rends alaignement, et luy tends mes armes vaincues, de loin que ie la veois approcher ; et, pourveu qu'on n'y procede point d'une trongne trop im-

perieusement magistrale, ie prends plaisir à estre reprints... Je cherche, à la vérité, plus la fréquentation de ceux qui me gourment, que de ceux qui me craignent : c'est un plaisir fade et nuisible d'avoir affaire à gents qui nous admirent et facent place. Antisthenes commanda à ses enfants de ne scavoir iamais gré ni grace à homme qui les louast. Je me sens bien plus fier de la victoire que ie gaigne sur moy, quand, en l'ardeur mesme du combat, ie me fais plier sous la force de la raison de mon adversaire, que ie ne me sens gré de la victoire que ie gaigne sur luy par sa foiblesse ¹. »

V. — Toutefois, ce n'est pas assez de souffrir pour détruire les obstacles, il faut encore savoir souffrir pour marcher vers la vérité, l'atteindre et l'embrasser.

Dante a dépeint dans le ciel de Mercure des esprits qui « se faisaient leur nid dans la lumière ², » Tels devraient être tous les esprits sur la terre, et tels ils seraient en effet, s'ils

¹ Montaigne, *Essais*, l. III, ch. VIII.

² *Le Paradis*, ch. v.

comprenaient toute la grandeur, toute la beauté, toute la puissance de la vie intellectuelle. D'après la philosophie de Platon, la contemplation des idées est la nourriture des dieux et des âmes qui ne sont point encore tombées dans un corps mortel ; c'est le festin où ils s'enivrent de vérité et de beauté, au milieu des plus pures et des plus chastes délices. Le philosophe doit travailler à retirer son âme de l'esclavage des sens, à briser ses fers et à la ramener pure de toute souillure au banquet des immortels. C'est pourquoi il veut que le philosophe s'exerce à mourir chaque jour et que la mort ne lui paraisse nullement redoutable, car mourir c'est se délivrer des amours, des désirs, des craintes de mille chimères et de mille sottises qui troublent la tranquillité de l'âme et qui obscurcissent l'intelligence, qui sont comme ces brouillards épais qui s'élèvent du fond des vallées humides, qui se placent entre le ciel et nous et dérobent à nos regards les rayons du soleil¹. Or, si un païen a pu, au nom de la

¹ Voir le *Phédon*.

simple raison, imposer à l'homme l'obligation de s'exercer tous les jours à cette mort morale, que notre nature trouve mille fois plus douloureuse que la mort physique, à combien plus forte raison un chrétien doit-il se résigner au travail de la pensée et revêtir, comme dit saint Paul, les armes de la lumière ¹.

Une de ces armes, la plus importante après la sincérité de l'esprit dont nous avons parlé, c'est la réflexion, non pas cette réflexion superficielle et légère qui joue avec la vérité comme les enfants avec les bulles de savon, et ne produit que des pensées d'autant plus vides qu'elles sont d'une coloration plus transparente, mais cette réflexion sérieuse qui s'applique à la substance des choses, qui aime à se reposer sur elle-même, qui descend jusqu'au fond des questions et ne s'arrête qu'après avoir atteint son objet et l'avoir mis en lumière.

« Un chêne antique s'élève, écrivait Montesquieu, l'œil en voit de loin les feuillages ; il approche, il en voit la tige, mais il n'en aperçoit

¹ *Épître de saint Paul aux Romains*, ch. XIII, v. 12.

point les racines; il faut percer la terre pour les trouver ¹. » C'est là toute l'histoire de l'intelligence humaine. Il y a, en effet, trois classes d'esprits : les uns ne regardent que de loin et ne voient que les feuillages, ce sont les esprits superficiels; d'autres regardent de plus près et voient la tige, ce sont les esprits sérieux, mais ordinaires; les autres enfin creusent jusqu'aux racines et les découvrent, ce sont les esprits profonds. Aucun des amis de la vérité ne devrait appartenir à la première catégorie; et tous ceux qui ont place dans la deuxième, devraient s'efforcer de passer dans la dernière. Tout en se défiant de soi-même, pourquoi ne tendrait-on pas à la perfection?

C'est donc un devoir de réfléchir, de développer tous les germes intellectuels que Dieu a déposés en nous, de favoriser leur croissance, pour ainsi dire, comme celle des plantes, en les soumettant à l'action bienfaisante des éléments extérieurs. La réflexion, en effet, n'est point une concentration de l'esprit qui détériore la pensée,

¹ Montesquieu, *Esprit des lois*, l. XXX, ch. 1.

mais une fécondation de la pensée par l'action combinée de notre propre esprit et de l'esprit d'autrui. Bien que l'esprit d'autrui ne soit pas toujours supérieur au nôtre, cependant, par cela même qu'il ne se place pas à notre point de vue, il est capable de nous faire voir une nuance de la vérité que nous n'aurions peut-être pas saisie nous-mêmes. Nous ne saurions être trop respectueux pour la pensée des autres. Presque toutes les grandes intelligences ont pratiqué cette maxime. « l'oys journellement dire à des sots, disait Montaigne, des mots non sots¹. »

On le voit, il y a à profiter partout, et l'on peut trouver des perles jusque dans le fumier d'Ennius. Toutefois, c'est à la condition qu'on sera perspicace et qu'on aiguïsera son attention ; car la science verbale ressemble tant à la science réelle, le faux approche de si près du vrai, l'exagération se donne si bien les apparences de l'exactitude, le mensonge sait si parfaitement se dissimuler et même se farder, qu'on

¹ Montaigne, *Essais*, l III, ch. VIII.

risque fort d'être dupé toutes les fois qu'on laisse son regard s'émousser et sa paupière s'appesantir. Nous ne saurions trop sur ce point citer Montaigne : « La vérité et le mensonge, dit-il, ont leurs visages conformes; le port, le goust, et les allures pareilles; nous les regardons de mesme œil. Le treuve que nous ne sommes pas seulement lasches à nous défendre de la piperie, mais que nous cherchons et convions à nous y enfermer : nous aymons à nous embrouiller en la vanité, comme conforme à nostre estre¹. »

C'est pourquoi notre réflexion doit être encore hardie. La témérité est un défaut; mais la hardiesse de l'esprit mise au service du vrai est une vertu, comme la hardiesse du cœur mise au service du bien. A l'exemple de Josaphat qui poussait sa piété jusqu'à l'audace, pour enlever les hauts lieux aux adorateurs des faux dieux², nous devons pousser aussi jusqu'à l'audace la sincérité de l'esprit et l'amour de

¹ Montaigne, *Essais*, l. III, ch. XI.

² « Cumque sumpsisset cor ejus audaciam propter vias Domini. » II^e livre des *Paralipomènes*, ch. XVII, v. 6.

la vérité, pour enlever à l'erreur les hauteurs qu'elle habite et desquelles elle domine et tyrannise le monde.

Enfin, notre réflexion, pour être parfaite, doit être opiniâtre autant que profonde, attentive et hardie. Nous sommes tous comme le prisonnier de *Picciola*, lorsque, cherchant la vérité avec passion, il la voyait fuir à son approche, s'évanouir sous ses pas, et, moqueuse, voltiger à ses yeux comme un feu follet qui attire pour égarer. Il la contemplait, lumineuse, devant lui, et elle s'éteignait sous son regard pour renaître où il ne la soupçonnait pas. Infatigable et tenace, s'armant de patience, il la suivait avec une prudente lenteur pour la forcer dans son sanctuaire, et rapide elle s'éloignait. Il voulait hâter sa course pour l'atteindre, et dès son premier mouvement il l'avait dépassée. Il croyait enfin en être maître : elle était sous sa main, dans sa main ; et elle glissait entre ses doigts, se divisant, se multipliant sur des points opposés. C'est ainsi que nous poursuivons la vérité, et que la vérité nous échappe ; et plus elle est précieuse, plus elle exige d'efforts.

Soyons donc des chercheurs infatigables. Écrivons dans notre âme ce qu'on lisait sur la chaumière de Jeanne d'Arc : Vive labeur ! On raconte que saint Anselme de Cantorbéry, sur son lit de mort, était triste de n'avoir pu terminer un ouvrage de métaphysique sur l'origine de l'âme. Sublime et naïve tristesse ! La recherche de la vérité passionne encore ce grand esprit au moment où il va à elle ; il préfère l'amour à la possession, et sur le seuil du ciel il regrette de la terre le travail et l'espérance¹. Puissent de tels sentiments vivifier tous les cœurs !

VI. — Mais découvrir la vérité, ce n'est que la moitié de l'œuvre à laquelle nous sommes appelés, il faut encore la partager avec autrui ; car la vérité n'est qu'un dépôt, comme la richesse ; nous n'en sommes que les trésoriers, nous ne l'amassons que pour la répandre, et ceux qui la retiennent captive dans leur esprit, non-seulement l'insultent en la croyant assez

¹ Voir *Saint Anselme de Cantorbéry*, par M. Ch de Rémusat.

petite pour y demeurer à l'aise, mais outragent Dieu dont la vie extérieure n'est qu'une manifestation finie de son infinie vérité, et se flétrissent eux-mêmes en se rendant coupables, par lâcheté ou par égoïsme, de ce silence odieux qui est à la fois un mensonge et une trahison.

Oui, c'est un devoir de dire la vérité, et de la dire à tous, aux pauvres comme aux riches, aux petits comme aux grands. Les philosophes païens, qui méprisaient le peuple jusqu'à dire : « Ceci est juste, car le peuple le trouve mauvais¹, » regardaient la vérité comme la propriété exclusive de leur caste et de leurs affidés. Mais depuis que Jésus-Christ est venu annoncer la vérité aux ignorants et aux humbles, depuis qu'il a ordonné à de pauvres pêcheurs de prêcher sur les toits ce qu'il leur avait dit dans le secret, et d'apprendre à toutes les nations les vérités qu'il leur avait enseignées, depuis ce jour la vérité, délivrée de l'esprit de caste, est devenue catholique et se nomme à bon droit le

¹ Epicure.

patrimoine de tous. Chaque chrétien doit donc être un apôtre ; et puisque la vérité est comme ces eaux qui se répandent d'autant mieux et dont le jet a d'autant plus d'étendue que la source en est plus élevée, le véritable apôtre devra tenir toujours élevée la vérité qu'il prêchera, et fuir ce terre à terre et ce réalisme grossier qui, sous prétexte de rendre sensible la vérité, la souillent dans sa pureté et la blessent dans son idéal.

Dès lors, qui ne voit combien la sincérité du langage est nécessaire ? Autant la sincérité est nécessaire dans l'esprit pour atteindre la vérité, autant elle est nécessaire sur les lèvres pour la donner aux autres. Que la vérité soit donc aussi pure en sortant de notre bouche qu'en entrant dans notre esprit. Ne connaissons jamais ces démarches souterraines, cette tactique cauteleuse, ces détours pleins de ruses et de mensonges, cet art de flatter et de dorer les surfaces, cette déloyauté de langage si formellement réprouvée par ce mot de Jésus-Christ : « Que votre discours soit oui, oui, non, non¹. » C'est

¹ *Évangile selon saint Mathieu*, ch. v, v. 37.

avec raison que saint Jean Chrysostome dit que « rien ne nous fait perdre la noblesse de l'âme, que rien ne nuit à l'Église comme la duplicité, » et que saint Thomas place la fausseté avec l'homicide parmi les crimes qui sont horribles par eux-mêmes ¹. Soyons vrais avec les autres comme avec nous-mêmes; sortons de toutes les duplicités qui composent notre civilisation malsaine, dans laquelle personne n'a le courage d'être complètement soi-même. Soyons vrais partout et toujours, puisque nous devons être fidèles à la vérité partout et toujours. Augmentons avec courage le petit nombre de ceux dont on a dit : « La logique est plus qu'une loi de leur esprit, elle est une passion de leur cœur. »

Mais ici une objection nous est faite : Si la sincérité du langage est une vertu, dit-on, la prudence est la reine des vertus. Par conséquent, toutes les fois qu'il sera prudent de s'abstenir de dire la vérité, cette abstention sera licite.

Il faut répondre qu'il y a deux sortes de pru-

¹ « Homicidium et falsitas sunt secundum se ipsa horribilia. » Saint Thomas, *Somme théologique*, 1-2, 100, 5, ad 5.

dence : l'une qui procède de l'égoïsme, l'autre de la charité.

La prudence de l'égoïsme nous conseille naturellement de manquer de franchise, lorsque la franchise doit nous attirer des désagréments. Mais ce n'est point ainsi qu'ont agi les amis de la vérité. Persuadés que la vérité est la première des forces qui peuvent sauver le monde, ils ont estimé que leur propre félicité, pendant les quelques jours de leur passage sur la terre, était trop peu de chose pour la tenir en échec ; et, comme ils avaient eu un esprit sincère pour chercher la vérité, un cœur noble pour l'aimer, ils ont eu aussi des lèvres hardies pour la proclamer. A l'exemple des Athanase, des Chrysostôme, et de mille autres que la postérité a dédommagés au centuple, ils ont pratiqué cette maxime de saint Jérôme : « La vérité ne peut être vaincue ; contente du petit nombre de ses défenseurs, elle n'est point effrayée de la multitude de ses ennemis¹. »

¹ « Veritas vinci non potest, quæ et suorum paucitate contenta est, et multitudine hostium non terretur. » Saint Jérôme, *Præf. 5 in Jerem.*

Lamennais, cet esprit si imprudent, mais quelquefois si juste, écrivait, à propos d'un ouvrage qu'il préparait sur les *Maux de l'Église et de la Société* : « J'y dirai bien des vérités, et par conséquent je soulèverai bien des haines : mais on laisse les haines sur la terre, et la vérité vous emporte au ciel¹. » Et le 13 décembre 1839 il écrivait à son ami le marquis de Coriolis : « Depuis que le monde est monde, il y a un frère et une sœur que Dieu créa inséparables, la vérité et l'inconvénient ; or, je ne crois pas qu'à cause du frère, il soit bon d'étrangler la sœur : on l'a essayé souvent, et mal en a pris à tous ceux qui l'ont essayé. »

Cependant, si c'est un devoir de parler malgré le conseil de la prudence égoïste, de cette prudence qui voudrait nous faire sacrifier l'honneur de la vérité à nos petits avantages personnels, c'est également un devoir de se taire quand la charité envers le prochain l'ordonne. Cette prudence qui procède de la charité, ne nous permet jamais de mentir et par conséquent

¹ Lettre du 29 avril 1832, datée de Frascati.

nous ordonne toujours de respecter la vérité ; mais, d'autre part, si elle nous impose l'obligation de ne jamais rien dire contre la vérité, elle ne nous impose pas celle de dire toujours toute la vérité. Jésus-Christ agissait de la sorte, lorsqu'il se contentait de parler à ses apôtres en paraboles et qu'il leur disait : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant ¹. » La vérité, en effet, est un glaive qui, tout en étant destiné à tuer l'erreur, peut blesser gravement ceux dont les mains inhabiles ne savent point s'en servir ; c'est une nourriture, excellente en elle-même, mais que sa force peut rendre nuisible aux estomacs malades ou trop faibles pour la digérer ; c'est un soleil qui éclaire les yeux valides, mais qui blesse les yeux débiles.

Il est donc manifeste que la charité nous met dans la nécessité de tempérer l'éclat de la vérité, d'en alléger le poids, d'en adoucir la force, d'en émousser la pointe, selon la faiblesse des esprits auxquels nous parlons. Mais c'est là de

¹ *Évangile selon saint Jean*, ch. xvi, v. 12.

la douceur et non de la fourberie. Pourquoi devancer l'heure de la pleine lumière? Pourquoi, au lieu de jouir en paix des charmes de l'aurore et des premiers feux du jour, se lamenter de la lenteur que le soleil met à arriver à son midi? Le sage sait qu'il y arrivera, et cela lui suffit. En attendant, tout en s'efforçant de voir beaucoup, il se contente de voir peu et de parler peu. Sa sincérité ne s'émeut point de la prudence que lui dicte sa charité : comment pourrait-il douter que, si la charité laisse la vérité s'envelopper de quelques voiles sur la terre, elle saura bien les déchirer dans le ciel?

CHAPITRE II

L'amour du bien et la loyauté de la volonté.

Notre âme n'est pas seulement une intelligence, elle est aussi une volonté. Comme intelligence, elle a pour objet la vérité; comme volonté, elle a pour objet le bien. Mais, de même que l'intelligence peut tomber dans l'erreur, ainsi la volonté peut s'attacher au mal. Le mal est multiple autant que l'erreur; par les mille nuances sous lesquelles il peut se dissimuler, il lui est facile de faire illusion à la volonté, de la séduire et de l'entraîner peu à peu dans ses abîmes. De là ces efforts sans cesse renouvelés que l'homme de bien doit s'imposer à lui-même, et qui consacrent sa volonté comme les luttes supportées au service de la vérité consacrent son intelligence. Cette consécration de l'intelligence s'achève dans la sincérité, et celle

de la volonté dans la loyauté. Après avoir étudié ce qu'est un esprit sincèrement avide de la vérité, nous devons donc chercher à comprendre ce qu'est une volonté loyalement éprise du bien.

I. — Mais, avant tout, qu'est-ce que le bien ?

A cette question, si simple en apparence, ont été faites quatre réponses.

La première est celle des hommes de plaisir : Le bien, disent-ils, c'est l'agréable, et l'agréable seulement ; tout ce qui plaît, et de quelque manière qu'il plaise, est bien ; par contre, tout ce qui assombrit le front, chagrine le cœur et affecte douloureusement le corps, tout cela est mauvais ; en sorte que la vertu se confond avec la jouissance, et que l'homme le plus vertueux est celui qui sait le mieux écarter la douleur et augmenter le plaisir.

La seconde réponse est celle des hommes d'intérêt : Non, disent-ils, le bien ce n'est pas l'agréable ; car ce qui n'est qu'agréable est souvent nuisible et toujours éphémère. Qui n'a éprouvé, en effet, combien le plaisir est fugitif ? Qui n'a été trahi par lui au moment où il com-

mençait à le savourer? Qui n'a senti, après sa disparition, le vide, l'irritation et je ne sais quelle inguérissable blessure? Le plaisir ressemble à ces êtres, à la fois charmants et trompeurs, qui ont un sourire pour nous attirer, des flèches pour nous blesser et des ailes pour s'envoler. Or, le bien ne saurait être ni éphémère ni nuisible : le bien qui nuit est un mal évident, et le bien qui ne dure pas n'est qu'un mal déguisé. Le vrai bien, c'est donc l'utile. Moins séduisant que l'agréable, il est plus stable. L'agréable met sur notre chemin des fleurs qui se fanent vite et qui sont quelquefois empoisonnées ; l'utile écarte les pierres contre lesquelles nous pourrions nous heurter, et au lieu de fleurs, c'est de fruits rafraîchissants qu'il borde la route. C'est pourquoi l'utile est l'essence même du bien.

D'autres se sont levés, qui ont dit aux premiers : Vous êtes des matérialistes ; et aux seconds : Vous êtes des positivistes. Le fond du matérialisme et du positivisme, c'est l'égoïsme. Or, l'égoïsme est un mal, sous quelque forme qu'il se cache. Donc vous êtes tous dans l'er-

reur, et votre morale, loin d'établir le règne du bien, le détruit. N'est-ce pas, en effet, détruire le bien que de le réduire à n'être plus que votre plaisir et votre intérêt? Ce n'est pas le bien qui doit exister pour vous, c'est vous qui devez exister pour le bien. Ce n'est ni la passion du plaisir ni celle de l'intérêt qui doivent absorber la vertu, c'est la vertu qui doit les absorber l'une et l'autre. Le vrai bien, c'est donc l'honnête et l'honnête seulement. Malheur à qui cherche l'agréable, parce qu'il rampe dans la matière! Malheur à qui cherche l'utile, parce qu'il rampe dans son propre égoïsme! L'homme de bien est celui qui se sacrifie lui-même, qui foule à ses pieds plaisir et intérêt, et qui n'a plus au cœur qu'un seul amour, l'amour de l'honnête.

Enfin, il est une quatrième école qui a la prétention de combattre et de concilier les trois autres. Elle les combat, parce que toutes trois sont exclusives; et elle les concilie, parce que toutes trois possèdent des parcelles de vérité qui les rendent conciliables.

En quoi donc les trois opinions précédentes

sont-elles exclusives, et quelles sont les vérités que chacune possède ?

Elles sont exclusives, parce que, au lieu de considérer le bien sous toutes ses faces, elles l'envisagent chacune sous une face particulière, et que, loin de se compléter l'une par l'autre, elles s'anathématisent réciproquement comme étant chacune en possession de toute la vérité.

D'autre part, elles sont conciliables, parce que l'agréable est un bien, que l'utile est un bien, et que l'honnête est aussi un bien. L'agréable n'est pas le bien, parce que, s'il était le bien, tout ce qui n'est pas l'agréable proprement dit serait un mal, et que, évidemment, il n'en est pas ainsi ; mais, si l'agréable n'est pas le bien, il est un bien, vu que, s'il n'était pas un bien, notre nature serait essentiellement fausse et que Dieu, qui nous a destinés au bonheur, ne saurait nous avoir créés dans la contradiction. Il en est de même de l'utile et de l'honnête : considérés séparément, ni l'un ni l'autre ne sont le bien, mais l'un et l'autre sont des biens.

Le bien est donc une essence qui rayonne

triplement; de son centre, si l'on peut parler ainsi, partent simultanément le rayon de l'agréable, celui de l'utile et celui de l'honnête; en sorte que le bien, partout où il se trouve, doit être à la fois agréable, utile et honnête. S'il est vrai que les rayons d'un même cercle, par cela même qu'ils ne sont tous que l'épanouissement et l'extension d'un même centre dans des directions diverses, ne sauraient être opposés ni au centre ni à eux-mêmes, il est également vrai que l'agréable, l'utile et l'honnête, loin de se contredire et d'être opposés au bien, doivent s'affirmer l'un de l'autre. De même que le véritable bien est à la fois agréable, utile et honnête, de même l'agréable, qui découle du vrai bien, est aussi utile et honnête; pareillement et pour la même raison, l'utile, qui comme l'agréable a son centre dans le bien, est en même temps agréable et honnête, et l'honnête, qui, comme l'agréable et l'utile, découle du bien, est à la fois agréable et utile. Par conséquent, l'agréable qui ne serait ni utile ni honnête, l'utile qui ne serait ni agréable ni honnête, et l'honnête qui ne serait ni agréable ni utile,

seraient des biens faux : le premier ne serait que le plaisir des matérialistes ; le second, l'intérêt des positivistes ; le troisième, l'excessif rigorisme des faux sages.

Il est incontestable que de nos jours la morale des deux premières écoles est beaucoup plus à craindre que celle de la troisième : car ceux qui embrassent l'agréable et l'utile en dehors de l'honnête, sont beaucoup plus nombreux que ceux qui s'attachent à l'honnête en dehors de l'utile et de l'agréable. Néanmoins l'une et l'autre morale doivent être condamnées et évitées avec d'autant plus de soin, que la première provoque les réactions de la seconde et que la seconde, à son tour, excite la première à de nouvelles exagérations. La première est trop basse, la seconde trop spécieusement élevée ; et en morale, les excès ne sont pas moins dangereux que les défauts. L'exclusivisme en un sens combat l'exclusivisme en un autre, mais n'en triomphe pas. Il n'y a que la modération qui puisse vaincre l'exagération. A ceux-là donc qui ne reconnaissent que le plaisir et l'intérêt sans l'honnêteté, ne répondons pas

en n'admettant qu'une honnêteté sans plaisir et sans intérêt ; au lieu de rejeter le plaisir et l'intérêt, spiritualisons-les par l'honnêteté. Séparés, ces trois éléments s'affaiblissent et se corrompent ; réunis, ils se fortifient en se purifiant.

Toutefois, s'il est permis d'établir par la pensée un ordre et une hiérarchie jusque dans les choses qui ne doivent pas être séparées dans l'action, on doit placer au premier rang l'honnête, au second l'utile, au troisième l'agréable. L'agréable doit servir à l'utile, et l'utile à l'honnête. C'est l'honnête qui doit régler les deux autres, mais sans les tyranniser ; et, tout en étant subordonné à l'honnête, c'est l'utile qui doit dominer l'agréable, mais sans l'absorber.

II. -- Le bien n'est pas seulement attaqué par ceux qui en falsifient l'essence, il l'est encore par ceux qui, tout en le définissant exactement, le pratiquent mal. Après avoir réfuté les premiers, réfutons les seconds.

On peut distinguer dans la pratique du bien

deux choses : la loi qui ordonne l'acte et l'acte qui accomplit la loi.

Or, la loi et l'acte sont susceptibles de deux acceptions : l'une selon la lettre et qui tue, l'autre selon l'esprit et qui vivifie.

Il y a autant de différence entre l'observance de la loi selon la lettre et l'observance de la même loi selon l'esprit, qu'il y en a entre la légalité et la justice. Qui ne sait combien de fois la légalité est injuste et la justice illégale? Cela tient à ce que les lois, considérées comme formules verbales, ne sont que l'extérieur changeant et relatif de la justice éternelle et absolue, comme les mots, signes matériels, ne sont que les expressions nécessairement inadéquates des idées. Et par cela-même que l'ordre matériel des mots et des lois ne saurait parfaitement égaler l'ordre spirituel de la vérité et de la justice, il arrive que ceux qui s'inspirent avant tout de la lettre et non de l'esprit finissent toujours par tomber dans l'erreur et dans l'injustice, malgré les apparences d'orthodoxie et de légalité dont ils s'abusent.

Jésus-Christ, le juste par excellence, n'en a-

t-il pas souvent appelé à la justice contre la légalité judaïque? N'a-t-il pas été attaqué et condamné à mort par les scribes et les docteurs de la loi? Les Saints, à l'exemple de leur Maître, n'ont-ils pas souvent dérogé à la lettre des lois, précisément pour mieux pratiquer la justice? « Il est de saintes fautes, a dit le P. Lacordaire, et la violation d'une loi peut être quelquefois l'accomplissement d'une loi plus élevée. » Les partisans de la lettre qui tue sacrifient la loi naturelle et les lois divines aux lois purement humaines, parce que celles-ci, faites par eux ou approuvées par eux, sont les instruments de leur domination, tandis que celles-là, venues du ciel, établissent le règne de la justice, et non le règne de l'arbitraire, du caprice, et de la convoitise humaine.

Saint Paul écrivait aux Romains : « Personne ne sera justifié devant Dieu par les œuvres de la loi ; car la loi fait connaître le péché. Mais maintenant la justice de Dieu est manifestée sans la loi ¹. Nous pensons que l'homme est jus-

¹ *Épître de saint Paul aux Romains*, ch. III, v. 20 et 21.

tifié par la foi sans les œuvres de la loi ¹. Car la loi opère la colère, attendu que là où la loi n'est pas, il n'y a pas non plus de prévarication ². La loi a été introduite pour que le péché abondât ³. » On voit donc, d'après saint Paul, que la loi considérée matériellement, loin d'être un élément de justice et de salut, n'est qu'une occasion de péché, et qu'il faut, par conséquent, la considérer et la pratiquer selon l'esprit. C'est dans ce sens qu'il ajoutait : « Nous savons que la loi est spirituelle ⁴. Maintenant nous sommes délivrés de la loi de mort dans laquelle nous étions détenus, afin que nous servions dans la nouveauté de l'esprit et non dans la vétusté de la lettre ⁵. »

En présence de textes aussi formels et aussi clairs, l'illusion n'est plus possible. Et cependant, que de chrétiens s'arrêtent encore à l'écorce des lois, sans pénétrer jusqu'à la sève !

¹ *Épître de saint Paul aux Romains*, ch. III, v. 28.

² *Ibid.*, ch. IV, v. 15.

³ *Ibid.*, ch. V, v. 20.

⁴ *Ibid.*, ch. VII, v. 14.

⁵ *Ibid.*, v. 6.

Erreur déplorable, qui conduit au pharisaïsme, c'est-à-dire au fanatisme de la volonté uni à la petitesse de l'intelligence. « Fanatisme ! s'écrie le P. Gratry, les pharisiens se nomment eux-mêmes les élus et les *séparés* : c'est le sens du mot Pharisien. Ils croient à la prédestination absolue. Ils imposent sans cœur ni prudence, à leurs disciples et à leurs fidèles, la lourde masse des traditions et l'écrasant fardeau de la multiplicité des pratiques. Et sous cette religion construite par eux, ils étouffent les commandements de Dieu, et la conscience, et la raison, et la nature, et rendent, comme le dit Jésus-Christ, l'homme plus pervers qu'il ne l'était auparavant. C'est là partout, toujours, le caractère et l'effet de toute fausse doctrine religieuse et de la vraie doctrine elle-même, quand le pharisaïsme la corrompt. C'est là toujours l'effet de l'orgueil religieux, du fanatisme qui, au contraire de ceux qui veulent anéantir le ciel, entreprend de détruire la nature et la terre, et foule aux pieds raison, conscience et liberté. »

Il est donc souverainement important de s'ap-

pliquer sérieusement à connaître l'esprit des lois. Pour cela il faut s'appuyer sur cette vérité fondamentale, qu'il y a dans toute loi deux parties : l'une, essentiellement restreinte à tel temps, à tel lieu, à tel peuple, et par conséquent essentiellement transitoire; l'autre, universelle et éternelle. Or, la sagesse nous indique évidemment, d'abord, que la partie éternelle doit être mise au premier rang, et la partie transitoire au second; ensuite, que ce serait une aberration coupable, de rendre transitoire la partie éternelle, ou éternelle la partie transitoire. Il en est de l'esprit par rapport à la lettre comme du fruit de l'amande par rapport à son enveloppe : il faut briser l'enveloppe pour arriver au fruit; de même il faut, sans s'arrêter à la lettre, chercher plus profondément la substance nutritive de l'esprit.

Tels sont les principes qui doivent nous guider vis-à-vis des lois, principes aussi simples en théorie que méconnus en pratique.

III. — Quant aux actes par lesquels on accomplit les lois, il est facile d'en avoir une in-

telligence nette et positive. On agit, en effet, suivant ce que l'on est. Or, l'homme est à la fois un corps et une âme. C'est pourquoi, dans l'accomplissement extérieur des lois, il faut distinguer la double action de l'âme et du corps. Quiconque admet la supériorité de l'âme sur le corps, devra, s'il est logique, admettre également la supériorité de l'action de l'âme sur celle du corps. Bien plus, s'il est vrai que les actes corporels ne sont élevés à la dignité d'actes humains que par la participation intelligente et libre de l'âme, il est évident que, dans l'obéissance aux lois, les actes extérieurs n'ont de valeur morale, de mérite ou de démérite, que par l'intention réfléchie et libre de la volonté. C'est donc l'intention de la volonté qui joue le rôle principal dans la détermination de l'innocence ou de la culpabilité. Par conséquent c'est à l'intention, c'est au mobile qui guide la volonté et la conscience, c'est au côté spirituel et intérieur de l'obéissance, que l'on doit appliquer tous ses efforts. Autant les serviteurs selon la lettre attachent de prix à l'acte apparent et à l'obéissance extérieure, autant les serviteurs

selon l'esprit doivent estimer par-dessus tout l'acte de l'âme et la fidélité intérieure.

Selon les pharisiens, c'est l'acte matériel seulement qui est coupable; selon Jésus-Christ, c'est avant tout l'acte de l'âme ¹. « Lorsque vous faites vos bonnes œuvres, disait-il, prenez garde à ne les point faire *afin d'être vus des hommes*; autrement vous ne recevriez point de récompense de votre Père qui est dans les cieux ². » Et il ajoutait : « Votre œil est la lampe de votre corps; si votre œil est simple, tout votre corps sera dans la lumière; mais si votre œil est méchant, tout votre corps sera ténébreux ³. » Les Pères de l'Église et les docteurs enseignent, que l'œil dont parle ici Jésus-Christ est l'intention de la volonté; en sorte que c'est la simplicité de l'intention, ou, ce qui est la même chose, la droiture de la conscience, la loyauté de la volonté, qui constitue le principe déterminant de notre justice dans nos actes extérieurs.

¹ *Évangile selon saint Matthieu*, ch. v, v. 27, 28.

² *Ibid.*, ch. vi, v. 1.

³ *Ibid.*, v. 22 et 23.

Pourquoi Jésus-Christ aurait-il manifesté tant de tendresse envers les enfants, et nous les aurait-il si souvent proposés comme modèles, s'il n'avait voulu nous faire admirer dans l'incorrection de leurs actes extérieurs l'humble droiture et la candeur naïve de leur âme? « Laissez ces petits enfants venir à moi, disait-il à ses disciples, et ne les empêchez point, car c'est à ceux qui leur ressemblent qu'appartient le royaume de Dieu. En vérité je vous le dis : Quiconque ne reçoit pas comme un enfant le royaume de Dieu, n'y entrera point ¹. Si vous ne changez et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Quiconque se fait donc petit comme cet enfant, celui-là est le plus grand dans le royaume des cieux ². » Et les embrassant, et leur imposant les mains, il les bénissait.

Saint Paul nous rappelle, presque à toutes les pages de ses Épîtres, combien la loyauté de l'intention et la bonne foi sont nécessaires aux

¹ *Évangile selon saint Marc*, ch. x, v. 14, 15.

² *Évangile selon saint Mathieu*, ch. xviii, v. 3, 4.

véritables disciples de Jésus-Christ et quelle place elles occupent dans la morale chrétienne.

« Le véritable israélite, écrit-il aux Romains, ce n'est pas celui qui est israélite visiblement, pas plus que la circoncision qui est visible dans la chair n'est la vraie circoncision : le véritable israélite, c'est celui qui est israélite intérieurement, qui est circoncis dans son cœur selon l'esprit et non selon la lettre, et qui tire sa gloire non des hommes, mais de Dieu ¹. Où est donc ta glorification? Elle est anéantie. Et par quelle loi? Par celle des œuvres? Non, mais par la loi de la foi : car nous jugeons que l'homme est justifié par la foi sans les œuvres de la loi ². Que dirons-nous donc? Nous dirons que les Gentils, qui ne cherchaient pas la justice, ont embrassé la justice, mais la justice qui vient de la foi, tandis qu'Israël, en recherchant la loi de justice, n'est point parvenu à la loi de justice. Et pourquoi cela? C'est parce qu'il ne l'a point re-

¹ *Épître de saint Paul aux Romains*, ch. II, v. 28, 29.

² *Ibid.*, ch. III, v. 27, 28.

cherchée par la foi, mais par les œuvres de la loi¹. »

Le chapitre quatorzième de la même Éptre est encore plus explicite. A l'occasion des viandes déclarées impures par la loi de Moïse et des observances légales, saint Paul y développe le grand principe de la distinction du subjectif et de l'objectif, c'est-à-dire de l'intention intérieure et de l'acte extérieur : « Recevez avec bienveillance, dit-il, celui qui est faible dans la foi, sans disputer sur les opinions. Car l'un croit pouvoir manger de toutes choses, et l'autre, qui est faible dans la foi, ne mange que des légumes. Que celui qui mange ne méprise point celui qui n'ose manger de tout, et que celui qui ne mange pas ne condamne point celui qui mange : car Dieu l'a accueilli à son service... De même, l'un met de la différence entre un jour et un jour, l'autre juge tous les jours pareils : que chacun abonde dans son sens. Celui qui distingue les jours, les distingue pour plaire au Seigneur ; celui qui mange de tout, le fait pour la gloire du Seigneur, car il rend grâces à Dieu ; de même celui qui s'abstient de certaines viandes, s'en abstient pour la

¹ *Eptre de saint Paul aux Romains*, ch. ix, v. 30-33.

gloire du Seigneur et rend grâces à Dieu. Car aucun de nous ne vit pour soi, et nul ne meurt pour soi. Mais soit que nous vivions, nous vivons pour le Seigneur; soit que nous mourions, nous mourons pour le Seigneur. Soit donc que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur... Mais toi, pourquoi juges-tu ton frère? et toi, pourquoi le méprises-tu? Car tous nous paraîtrons devant le tribunal du Christ... Et chacun de nous rendra compte à Dieu pour soi. Ne nous jugeons donc plus les uns les autres. Mais pensez plutôt à ne pas mettre devant votre frère une pierre d'achoppement ou de scandale.

« Je sais et je suis persuadé, selon la doctrine du Seigneur Jésus, que rien n'est impur de soi-même, et qu'il n'est impur qu'à l'égard de celui qui le croit impur... Le royaume de Dieu ne consiste pas dans le boire et le manger, mais dans la justice, la paix et la joie que donne l'Esprit-Saint. Celui qui sert Jésus-Christ de cette sorte, plaît à Dieu et est approuvé des hommes. C'est pourquoi recherchons les choses qui entretiennent la paix, et observons à l'égard

les uns des autres celles qui contribuent à l'édification. N'allez pas, pour de la nourriture, détruire l'ouvrage de Dieu. Il est vrai que tout est pur ; mais il est mal à un homme de scandaliser en mangeant... As-tu la foi ? Garde-la à part toi devant Dieu. Heureux celui qui ne se condamne pas lui-même en ce qu'il approuve ! Mais celui qui discerne et qui mange est condamné, parce qu'il n'agit pas de bonne foi. Or, tout ce qui ne se fait pas de bonne foi, est péché. »

Et dans son Épître à Tite, après lui avoir recommandé « de ne prêter aucune attention ni aux fables judaïques ni aux préceptes des hommes qui se détournent de la vérité », saint Paul ajoute : « Tout est pur pour ceux qui sont purs ; mais rien n'est pur pour ceux qui vivent dans la souillure et l'infidélité, la souillure étant dans leur esprit et leur conscience¹. »

Saint Jacques identifie également la pureté du cœur et la loyauté de la volonté².

¹ *Épître de saint Paul à Tite*, ch. I, v. 14 et 15.

² *Épître de saint Jacques*, ch. IV, v. 8.

Saint Augustin, se souvenant que l'amour est la fin des préceptes et que celui qui aime accomplit toute la loi, disait dans le même sens : « Aime et fais ce que tu veux, *ama et fac quod vis.* »

La tradition est unanime sur ce point ; du reste, il ne saurait présenter des difficultés que dans les esprits qui manquent eux-mêmes de bonne foi.

Donc, aimer le bien, c'est chercher avec ordre et intelligence l'honnête, l'utile et l'agréable, en obéissant aux lois, non selon la lettre qui en est la formule et qui n'indique que la légalité, mais selon l'esprit qui en est le sens véritable et qui constitue la justice ; aimer le bien, ce n'est pas seulement lui rendre hommage devant les hommes par des actes extérieurs, c'est lui dresser un autel dans sa conscience, forcer ses propres passions à se courber devant lui, l'établir maître de ses sentiments et de ses aspirations, et en faire le principe et le terme de tous les actes de sa vie. Telle est la loyauté. Il suffit, pour l'estimer, d'avoir conscience de sa propre dignité ; car la fourberie dans la volonté est en-

core plus honteuse que la duplicité dans l'esprit.

IV. — Toutefois noblesse oblige, et quiconque aime le bien avec une volonté loyale, doit aussi aimer le mieux et le parfait. Qu'est-ce que le mieux, en effet, sinon le bien ajouté au bien? Et qu'est-ce que le parfait, sinon le bien ajouté au mieux? Plus il y a de bien, plus il doit y avoir d'amour. « La vie est une aspiration à monter, c'est un éternel effort vers l'état le meilleur, le plus épuré et le plus divin ¹. »

C'est ce que nous a enseigné Jésus-Christ, lorsqu'il nous a dit : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait ². » N'est-ce pas là, du reste, le désir naturel de toute âme qui aime Dieu? Car, si Dieu est le bien infini et parfait, et s'il est dans la nature même de l'amour de vouloir ressembler à l'être aimé, comment pourrait-on aimer Dieu sincèrement sans s'appliquer de toutes ses forces à devenir le moins imparfait possible? Aimer le bien et ne point se

¹ M^{me} G. Sand.

² Évangile selon saint Mathieu, ch. v, v. 48.

soucier du perfectionnement de son âme, c'est n'avoir pour Dieu qu'un faux amour et s'enmailoter soi-même dans les langes d'une enfance perpétuelle.

« Vous vous trompez, mon frère, dit Bossuet, si dans la vie chrétienne vous croyez pouvoir demeurer dans un même point : il faut dans cette route monter ou descendre. — Je laisse la perfection aux religieux et aux solitaires, trop heureux d'éviter la damnation éternelle. — Non, non, vous vous abusez : qui ne tend point à la perfection tombe bientôt dans le vice ; qui grimpe sur une hauteur, s'il cesse de s'élever par un continuel effort, est entraîné par la pente même, et son propre poids le précipite. »

Bien qu'il nous soit impossible de détruire toutes nos imperfections, cependant nous pouvons les amoindrir considérablement. Un des moyens les plus efficaces pour atteindre ce résultat, c'est de tenir son âme en présence de Dieu. Notre âme, en effet, devient alors comme un ciel resplendissant, que traversent à peine quelques nuages, imprégnés eux-mêmes de la lumière transparente dans laquelle ils nagent.

« Entendez-vous, âme chrétienne? dit encore Bossuet. Ne vous détournez jamais pour peu que ce soit ; tenez-vous le plus que vous pouvez sous le coup direct de la lumière, car c'est par là que vous serez vivement éclairée. Ce n'est pas qu'il ne vienne de la lumière de côté et d'autre, et les corps illuminés se la renvoient mutuellement ; mais se tenir sous ce coup direct et demeurer toujours en plein soleil, c'est la perfection de l'âme pour être éclairée ¹. »

Mais, si dans la nature matérielle les sommets des montagnes sont entourés de précipices, et de précipices d'autant plus profonds que les sommets qui les dominent sont plus ardu, ainsi en est-il dans la nature spirituelle. Autant nous devons tendre à la perfection, autant nous devons nous défier des voies dans lesquelles nous nous engageons pour y arriver. Que de fois l'imagination ne se représente-t-elle pas le parfait sous la forme du bizarre et même de l'excentrique ! et combien d'âmes, généreuses d'ailleurs, au lieu de s'approcher de la perfec-

¹ Bossuet, *Méditations*.

tion véritable, ne s'en éloignent-elles pas, pour n'aboutir qu'à une perfection chimérique ! Autant il est facile à une âme vulgaire de pécher par défaut, autant il est facile à une âme délicate de pécher par excès ; et les excès dans la théorie du bien, pour parler avec M^{me} Swetchine, ne sont qu'une noble et attrayante manière de périr ¹.

« Ni si haut, ni si bas ». Trop bas, on se dégrade. Trop haut, on s'égare.

Saint Thomas, dans son opuscule contre les Grecs, nous montre la vérité s'avancant d'un pas lent et tenant le juste milieu entre des erreurs opposées ². Il en est de même de la vertu. Exagérer un bon sentiment, c'est lui enlever sa bonté ; et l'on n'est réellement dans le bien qu'à la condition d'être aussi dans le vrai.

Quiconque observe la nature de l'homme se convainc aisément que Dieu ne l'a point destinée aux choses extrêmes. L'œil, en effet, ne voit ni ce qui est trop grand ni ce qui est trop petit, ni

¹ M^{me} Swetchine. *De la Résignation*, ch. II.

² Saint Thomas, *Opusc. III. C. Græc.*, c. IX : « Inter errores contrarios media lento passu incedit. »

ce qui est trop près ni ce est trop loin ; l'excessive lumière empêche son action autant que l'obscurité. L'oreille également ne saisit ni les sons trop graves ni les sons trop aigus. L'odorat, comme le goût, ne perçoit qu'un certain nombre d'émanations. A un certain degré le toucher devient inactif, et ne distingue plus entre une chaleur brûlante et un froid très-vif. Pareillement, l'âme ne doit exercer ses facultés qu'entre certaines limites : si elle les franchit, elle ne mène plus qu'une vie errante en dehors de la vérité et de la vertu. Ce vagabondage de l'âme la conduit tôt ou tard à sa perte. L'expérience ne le constate-t-elle pas tous les jours ? Hélas ! tout excès est bien près d'un accès, et tout accès, même l'accès de vertu, est un pas vers la mort.

Exagérer est donc l'acte d'un petit esprit, et l'on se trompe étrangement, lorsqu'on croit se grandir avec l'objet qu'on amplifie. Au contraire, atteindre le but sans l'outrepasser, ne pas aller au-delà de ses droits et ne pas rester en deça de ses devoirs, c'est la marque d'une âme saine et forte. « Le peuple se trompe, disait Montaigne : on va bien plus facilement par les

bouts où l'extrémité sert de borne, d'arrêt et de guide, que par la voye du milieu large et ouverte ; et selon l'art, que selon nature ; mais bien moins noblement aussi, et moins recommandablement. La grandeur de l'âme n'est pas tant, tirer à mont et tirer avant, comme sçavoir se renger et circonscrire : elle tient pour grand tout ce qui est assez ; et montre sa hauteur, à aymer mieulx les choses moyennes que les éminentes. Il n'est rien si beau et légitime que de faire bien l'homme et deument ; ny science si ardue que de bien et naturellement sçavoir vivre cette vie ; et de nos maladies la plus sauvage, c'est mespriser nostre estre ¹. »

Tous les moralistes chrétiens insistent sur ce sujet.

« Ce qui se fait sans modération et à contre-temps, dit saint Grégoire de Nysse, n'est point un bien. Une action est bonne et vertueuse, lorsqu'elle est accomplie avec mesure et opportunité ; quand la mesure convenable manque ou excède, la vertu disparaît ². »

¹ Montaigne, *Essais*, l. III, ch. XIII.

² Saint Grégoire de Nysse, in *Eccles. hom.* VII.

« Enlevez la discrétion, dit saint Bernard, et la vertu devient vice ¹. »

Saint François de Sales, dans son charmant langage, nous donne la même leçon : « Je vous diray ce mot, dit-il, mais retenez-le bien ; nous nous amusons quelquefois tant à estre bons anges, que nous en layssons d'estre bons hommes et bonnes femmes. Nostre imperfection nous doit accompagner jusqu'au cercueil, nous ne pouvons y aller sans toucher terre. Il n'y faut pas s'y coucher ni vautrer, mais aussi ne faut-il pas penser voler ; car nous sommes de petits poussins qui n'avons pas encore nos aisles. Nous mourons petit à petit, il faut aussi faire mourir nos imperfections avec nous de jour en jour : chères imperfections qui nous font recognoistre nostre misère, nous exercent en l'humilité, mespris de nous-mesmes, en la patience et diligence, et nonobstant lesquelles Dieu considere la préparation de nostre cœur, qui est parfaite.

« Allons terre à terre, puisque la haute mer nous fait tourner la teste et nous donne des convulsions. Tenons nous aux piés de nostre

¹ Saint Bernard, in *Cantic.*, serm. 49, n. 5.

Seigneur avec la sainte **Magdaleine...**, pratiquons certaines petites vertus propres pour notre petitesse... Ce sont les vertus, qui s'exercent plus en descendant qu'en montant, et partant elles sont plus sortables à nos jambes ; la patience, le support du prochain, le service, l'humilité, la douceur du courage, l'affabilité, la tolérance de nostre imperfection, et ainsi ces petites vertus. Je ne dis pas qu'il ne faille monter par l'oraison, mais pas à pas....

« La vraie sainteté gist en la dilection de Dieu, et non pas à faire des niaiseries d'imaginations, de ravissements, qui nourrissent l'amour propre, dissipent l'obéissance et l'humilité; vouloir faire les extatiques c'est un abus. Mais venons à l'exercice de la vraie et véritable douceur et soumission, au renoncement de soy-même, à la souplesse du cœur, à l'amour de l'abjection, à la condescendance aux intentions d'autrui; c'est cela qui est la vraie et plus aymable extase des serviteurs de Dieu... N'aymez rien trop, je vous supplie, non pas mesme les vertus, que l'on perd quelquefois en les outrepassant. »

Appliquons-nous donc à chercher et à introduire jusque dans la pratique de notre vie cette sagesse, cette science du milieu, cette juste pondération de chaque chose, ce coup d'œil sûr qui voit l'ensemble, qui tempère ce qu'il y aurait de trop absolu et de trop violent dans les extrêmes, et qui s'arrête au point où commence l'excès. « Quelle admirable disposition d'âme! s'écrie Mgr Landriot. Mais qu'elle est rare, et rare partout! On rencontre des esprits très-capables, des natures très-intelligentes, d'excellents cœurs parfois; mais ils n'ont point de sagesse, ils manquent de mesure; alors leurs qualités deviennent ou peuvent devenir de très-dangereux écueils où tout vient se briser. Ces défauts peuvent se rencontrer et se rencontrent malheureusement trop souvent dans la pratique de la vertu et de la piété chrétienne: ils sont alors d'autant plus à craindre qu'on ne s'en défie pas, qu'on se rassure sur ses bonnes intentions, et sous le prétexte que le bien ne peut pas devenir le mal¹. »

¹ Mgr Landriot, *La Femme pieuse*, 13^e entretien.

Enfin, pour consacrer toutes ces réflexions par le texte même des saintes Écritures, rappelons-nous que nous ne devons être excessifs en rien, *noli nimius esse*¹; que c'est entre les extrêmes que l'âme peut se désaltérer dans les eaux de la grâce, *inter medium montium pertransibunt aquæ*²; que l'on ne doit pas avoir plus de sagesse qu'il ne faut, mais être sage avec sobriété, chacun suivant la mesure de foi que Dieu lui a accordée, *non plus sapere quam oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem, et unicuique sicut Deus divisit mensuram fidei*³. »

¹ *Ecclésiastique*, ch. XXXI, v. 20.

² *Psaume CIII*, v. 10.

³ *Épître de saint Paul aux Romains*, ch. XII, v. 3.

CHAPITRE III

L'amour du beau et la noblesse du cœur.

I. — Tout se fait pour le bon et pour le beau, dit saint François de Sales; toutes choses regardent vers luy, sont meues et contenues par luy et pour l'amour de luy; le bon et le beau est desirable, aymable et cherissable à tous; pour luy toutes choses font et veulent tout ce qu'elles opèrent et veulent. Et quant au beau, parce qu'il attire et rappelle à soy toutes choses, les Grecs l'appellent d'un nom qui est tiré d'une parole qui veutdire *appeler*¹. »

Pourquoi le beau attire-t-il ainsi à lui toutes choses? Parce qu'il est un attrait formé de deux autres attraitis puissants. Le beau, en effet, est

¹ Saint François de Sales, *De l'amour de Dieu*, L. VII, ch. v.

la résultante du vrai et du bien. Quand le vrai illumine l'intelligence et produit la science, quand le bien échauffe la volonté et engendre la vertu, il se dégage de cette lumière intellectuelle et de cette chaleur morale combinées ensemble un rayonnement, un reflet, une splendeur, qui contient à la fois l'esthétique de la vérité et l'esthétique de la vertu, et qui se nomme le beau.

Le beau peut donc se définir la splendeur du vrai et du bien. Sans le vrai, le beau ne saurait exister. Si le néant, en effet, ne peut pas donner l'être, l'erreur, qui, comme erreur, est une négation et par conséquent tient du néant, ne peut pas davantage refléter la beauté. Le néant qui produirait l'être, ne serait pas le néant, mais un être réel quoique invisible : de même, l'erreur de laquelle rayonnerait la beauté, ne serait pas une erreur, mais une vérité certaine quoique latente. Le mensonge peut séduire, tant qu'il porte le masque de la vérité ; mais dès que le masque tombe, la beauté disparaît. Pareillement, le beau exige et présuppose le bien ; car il en est du vice comme de l'erreur,

et de la vertu comme de la vérité : les lois de la morale ne sauraient contredire les lois de la science, et si celle-ci déclare le beau inséparable du vrai et de la lumière, celles-là le déclarent nécessairement connexe au bien et à l'ordre.

Les principes générateurs du beau sont donc le vrai et le bien, la lumière et l'ordre, la splendeur et l'harmonie. Cette vérité est élémentaire dans l'ordre intellectuel et même dans l'ordre purement physique, à plus forte raison se constate-t-elle dans l'ordre moral et religieux.

Dès lors il est facile d'analyser les éléments qui constituent la beauté morale. L'amour du vrai et la sincérité de l'esprit, l'amour du bien et la loyauté de la volonté, en sont les deux principes; de leur union féconde résulte la noblesse du cœur, qui est comme leur prolongation et leur resplendissement. Mais comment définir, à son tour, cette noblesse du cœur; cet élan qui pousse l'âme tout entière en haut; cette délicatesse qui dégage l'esprit des idées étroites, basses, toutes matérialisées par un verbalisme aveugle et idiot; cette générosité de

sentiment qui non-seulement empêche la volonté de rester terre à terre, mais l'élève dans les régions inaccessibles à l'égoïsme et à la petitesse des hommes ; en un mot, ce je ne sais quoi qui met des ailes à l'âme, qui allume dans les cœurs le feu sacré de l'idéal, qui nous transporte en face de ces horizons indescriptibles que l'œil de l'homme grossier n'a point vus, mais où l'homme qui vit selon l'esprit aperçoit les douces lueurs d'une mystérieuse aurore, et, là, dilate son cœur dans le ravissement et l'abnégation, aspire à tout ce qui est vrai, à tout ce qui est juste, à tout ce qui est beau¹, aime tout ce qu'il estime, estime tout ce qu'il aime, et ne reste indifférent à rien de ce qui rend meilleur !

La noblesse du cœur est la triple faculté d'admirer ce qui est digne d'admiration, de l'aimer, et de se dévouer, dans la mesure de ses forces, à l'accomplir généreusement.

C'est d'abord la faculté d'admirer ce qui est digne d'admiration. Que de personnes, en face

¹ Voir l'Épître de saint Paul aux Philippiens, ch. iv, v. 8.

de spectacles vraiment admirables et d'actions même sublimes, restent froides, muettes, insensibles, ne soupçonnant même pas qu'il y ait là de quoi fixer leur attention et suspendre le cours vulgaire de leurs pensées habituelles ! Plaignez-les : elles n'ont point la noblesse du cœur. « L'admiration, a dit Cousin, est à la fois pour celui qui l'éprouve un bonheur et un honneur. C'est un bonheur de sentir profondément ce qui est beau ; c'est un honneur de savoir le reconnaître. L'admiration est le signe d'une raison élevée servie par un noble cœur. Elle est au-dessus de la petite critique, sceptique et impuissante ; mais elle est l'âme de la grande critique, de la critique féconde : elle est pour ainsi dire la partie divine du goût ¹. »

Cependant l'admiration ne suffit pas. Il faut la compléter par l'amour, non par cet amour platonique qui n'est qu'un manque de sincérité ou une preuve de faiblesse, mais par cet amour pratique qui est un véritable don de soi-même.

Telle est la beauté morale, beauté à laquelle

¹ Cousin, *du Vrai, du Beau et du Bien*, sixième leçon.

nous devons d'autant plus nous attacher qu'elle est le fond de toute vraie beauté, de la beauté intellectuelle comme de la beauté physique elle-même. En effet, « considérez la figure de l'homme en repos, dit Cousin, elle est plus belle que celle de l'animal, et la figure de l'animal est plus belle que la forme de tout objet inanimé. C'est que la figure humaine, même en l'absence de la vertu et du génie, réfléchit toujours une nature intelligente et morale ; c'est que la figure de l'animal réfléchit au moins le sentiment, et déjà quelque chose de l'âme, sinon l'âme tout entière. Si de l'homme et de l'animal on descend à la nature purement physique, on y trouvera encore de la beauté, tant qu'on y trouvera quelque ombre d'intelligence, je ne sais quoi qui du moins éveille en nous quelque pensée, quelque sentiment. Arrive-t-on à quelque morceau de matière qui n'exprime rien, qui ne signifie rien, l'idée du beau ne s'y applique plus. Mais tout ce qui existe est animé. La matière est mue et pénétrée par des forces qui ne sont pas matérielles, et elle suit des lois qui attestent une intelligence partout pré-

sente. L'analyse chimique la plus subtile ne parvient point à une nature morte et inerte, mais à une nature organisée à sa manière, et qui n'est dépourvue ni de forces ni de lois. Dans les profondeurs de l'abîme comme dans les hauteurs des cieux, dans un grain de sable comme dans une montagne gigantesque, un esprit immortel rayonne à travers les enveloppes les plus grossières. Contemplons la nature avec les yeux de l'âme aussi bien qu'avec les yeux du corps : partout une expression morale nous frappera, et la forme nous saisira comme un symbole de la pensée. Nous avons dit que chez l'homme et chez l'animal même la figure est belle par l'expression. Mais, quand vous êtes sur les hauteurs des Alpes ou en face de l'immense Océan, quand vous assistez au lever ou au coucher du soleil, à la naissance de la lumière ou à celle de la nuit, ces imposants tableaux ne produisent-ils pas sur vous un effet moral ? Tous ces grands spectacles ne nous semblent-ils pas comme des manifestations d'une puissance, d'une intelligence et d'une sagesse admirables ; et, pour ainsi parler, la face de la nature n'est-elle pas

expressive comme celle de l'homme? La forme ne peut être une forme toute seule, elle doit être la forme de quelque chose. La beauté physique est donc le signe d'une beauté intérieure qui est la beauté spirituelle et morale, et c'est là qu'est le fond, le principe, l'unité du beau ¹. »

II. — Il est manifeste, d'après tout ce qui précède, que le beau est la splendeur du vrai et du bien, et que la noblesse du cœur repose sur la sincérité de l'esprit et la loyauté de la volonté.

Or, de cette vérité découlent deux conséquences, dont il importe de se pénétrer.

La première, c'est que sans idées sérieuses et sans morale solide il peut se rencontrer des apparences spécieuses, un certain brillant qui éblouit, cette espèce de joli qui est déjà le premier degré de la laideur, mais nullement cette splendeur indéfectible du beau qui est toujours nouvelle, alors même qu'elle est ancienne, et toujours ancienne, alors même qu'elle est nouvelle.

Par conséquent, c'est une règle prudente de prendre en défiance la beauté qui ne repose que

¹ Cousin, *du Vrai, du Beau et du Bien*, septième leçon.

sur les caprices et les fantaisies de l'imagination. L'imagination, quand elle est séparée de la raison, ressemble à un feu de bengale : au lieu de répandre une lumière qui éclaire, elle jette des lueurs artificielles qui ne dissipent pas les ténèbres. Les chimères qu'elle enfante ont un vague et une indécision de formes, qui émeuvent, il est vrai, beaucoup plus la masse des hommes que la netteté et la simplicité des perceptions de la raison, mais qui ne laissent après elles aucun sentiment durable. Autant les grands principes du sens commun sont admirés des esprits profonds et négligés des esprits superficiels, autant la beauté calme qui émane des vérités simples, charme les âmes élevées et laisse froides les âmes vulgaires : celles-ci admirent d'autant plus, que l'objet de leur admiration est plus compassé et plus chargé d'ornements étrangers ; celles-là s'attachent d'autant plus à la vérité, qu'elle est plus simple et que l'absence de parures empruntées fait ressortir davantage sa beauté naturelle.

« Nous n'apercevons les grâces, dit Montaigne, que poinctues, bouffies, et enflées d'ar-

tifice : celles qui coulent sous la naïveté et la simplicité, échappent aysement à une veue grossiere comme est la nostre ; elles ont une beauté délicate et cachée ; il fault la veue nette, et bien purgée, pour descouvrir cette secrette lumière. Est pas la naïveté, selon nous, germane à la sottise, et qualité de reproche ? Socrate fait mouvoir son âme d'un mouvement naturel et commun ; ainsi dict un païsan, ainsi dict une femme : il n'a iamais en la bouche, que cochers, menuisiers, savetiers et massons : ce sont inductions et similitudes tirées des plus vulgaires et cogneues actions des hommes ; chascun l'entend. Soubs une si vile forme, nous n'eussions iamais choisi la noblesse et splendeur de ses conceptions admirables, nous qui estimons plates et basses toutes celles que la doctrine ne r'esleve, qui n'apercevons la richesse qu'en montre et en pompe. Nostre monde n'est formé qu'à l'ostentation : les hommes ne s'enflent que de vent, et se manient à bonds, comme les balons¹. »

Egalement, défions-nous de cette beauté fac-

¹ Montaigne, *Essais*, l. III, ch. xii.

tice, qui, au lieu d'émaner d'une morale saine, basée sur l'amour du bien, la soumission des passions, la pratique de la justice et de la charité, a pour principe cette morale fardée qui consiste à briller par l'apparence, à cacher les vices de l'âme sous une couche de fausses vertus, à poser d'autant plus en héros qu'on ne saurait garder la simple attitude de l'honnête homme, à viser au mieux et même au parfait en manquant au bien, à suppléer aux intentions défectueuses par des actes extérieurement corrects, et à s'abandonner au sentimentalisme aux dépens de la sagesse. Autant les fantômes de l'imagination diffèrent de la vérité, autant les caprices du sentiment diffèrent de la vertu ; et par conséquent la beauté qui semble résulter des uns et des autres n'est qu'un faux éclat et une lueur éphémère.

La seconde conséquence dont nous voulons parler, c'est l'harmonie, la corrélation, et, pour ainsi dire, l'équation, qui existe entre le vrai, le beau et le bien. Si, en effet, un soleil plus éclatant produit des rayons plus lumineux, et si des rayons plus lumineux présuppo-

sent un soleil plus éclatant, il est manifeste que le beau, qui est le rayonnement du vrai et du bien, sera d'autant plus intense que le vrai et le bien seront eux-mêmes plus parfaits, et réciproquement. En sorte que l'on peut établir les trois principes suivants :

 Tout ce qui est vrai est bon et beau dans la mesure de sa vérité. Le vrai absolu est absolument bon et absolument beau, comme le vrai relatif est relativement bon et relativement beau.

 Tout ce qui est bon est vrai et beau dans la mesure de sa bonté. En Dieu la bonté est infinie, et à leur tour la vérité et la beauté sont également infinies. Dans les choses créées, la bonté n'est que limitée, et pareillement la vérité et la beauté sont limitées.

 Tout ce qui est beau est vrai et bon dans la mesure de sa beauté. Ce qui est beau sous un rapport seulement, n'est vrai et bon que sous le même rapport ; ce qui est beau sous tous les rapports est vrai et bon sous tous les rapports.

 Voilà pourquoi il y a de la beauté et de la science dans la vertu, comme il y a de la vertu dans la beauté et dans la science.

Rien n'est plus logique que cette corrélation du vrai, du bien et du beau, puisqu'ils ne sont que trois rapports d'une seule et même chose, l'être. Le vrai, c'est l'être comme objet de l'intelligence ; le bien, c'est l'être comme objet de la volonté ; le beau, c'est l'être comme objet du cœur.

C'est donc une erreur d'affirmer des hostilités entre le vrai, le bien et le beau, entre la science, la morale et l'esthétique. Sans doute, subjectivement, il peut y avoir hostilité dans notre âme entre l'intelligence, la volonté et le cœur, parce que notre âme, tout en étant une dans sa substance, peut être, par suite de sa faiblesse et de son imparfaite liberté, divisée dans ses pensées, ses résolutions et ses sentiments. Mais objectivement, le vrai, le bien et le beau, considérés en eux-mêmes et comme des rayons divers de l'être, sont inaccessibles à ces divisions et à ces hostilités. Comme l'a dit un poète :

Où donc est-il écrit que le vrai meurt du beau ?

III. — Jusqu'ici nous n'avons étudié le beau

qu'en lui-même et dans ses principes. Pour compléter la notion que nous devons en avoir, il faut encore l'étudier dans son terme.

Un reflet n'est pas une irradiation purement passive, c'est aussi une irradiation active. Émané de principes lumineux, il est lumineux à son tour; et comme tel il exprime aussi ce qu'il est. Si donc le vrai et le bien, en rayonnant, reflètent le beau, le beau, en rayonnant, doit également refléter le vrai et le bien; de la sorte, le terme du beau est son principe même, et sa mission est de rendre aimables le vrai et le bien, de favoriser le développement des idées et des vertus, et de faire ainsi de tous ses admirateurs des amis de la vérité et des hommes de bien.

Et puisque l'art est l'expression sensible du beau, il en résulte, d'une part, que l'art doit aider au progrès du vrai et du bien, et d'autre part, que l'art à son tour se perfectionnera d'autant plus que le vrai et le bien se développeront davantage. Quand les arts ne sont que des muses souriant à toutes les folies de l'imagination, ils s'écartent de leur but, et ni l'habi-

leté du dessin, ni l'éclat des couleurs ne sauraient suppléer à un tel dérèglement : ce qui brise l'équilibre dans l'homme ne saurait être vraiment beau. Il faut que les arts soient des anges gardiens, qui parlent à l'esprit, à la volonté, au cœur, à l'âme tout entière, et qui, en nous guidant sur la terre, portent devant nous le flambeau sans cesse allumé de l'idéal céleste. « La fin de l'art, dit encore Cousin, est l'expression de la beauté morale à l'aide de la beauté physique. Celle-ci n'est pour lui qu'un symbole de celle-là¹. »

Mais il s'agit ici, non d'esthétique purement artistique, mais d'esthétique morale et religieuse; et quelque importants que soient les arts, tels que la peinture, la sculpture, la musique, nous devons nous occuper d'un autre art beaucoup plus important, le grand art de la vie, cet art qui est en même temps une science et une vertu, et qui exige à la fois toutes les ressources du cœur, de l'intelligence et de la volonté.

¹ Cousin, *du Vrai, du Beau et du Bien*, huitième leçon.

Tout chrétien est artiste dans le grand sens du mot. Son âme, en effet, n'est-elle pas une lyre spirituelle? Ses facultés, lorsqu'elles sont dans leur ordre naturel et que l'Esprit-Saint les a perfectionnées de sa grâce et de ses dons, ne vibrent-elles pas, sous l'action de la liberté, comme des cordes harmonieuses? Ses pensées, ses sentiments, ses soupirs, ses prières, ses résolutions, en un mot tous ses actes, ne forment-ils pas comme une mélodie? Dieu disait à Ezéchiel qu'il était pour ses concitoyens « comme un chant suave et doux ¹ » : telle aussi doit être notre vie, pour Dieu qui nous écoute dans le ciel, et pour nos frères qui nous écoutent sur la terre.

Le chrétien est aussi un peintre. Si, en effet, la Sagesse de Dieu s'est rendue visible en Jésus-Christ pour nous servir de modèle dans l'œuvre de notre restauration spirituelle; si notre âme, créée à l'image de Dieu, souillée par le péché, est comme une toile qu'il nous faut laver avec le sang de la Rédemption et sur laquelle nous

¹ Ezéchiel, ch. xxxii, v. 32.

devons, pour recouvrer notre beauté première, reproduire tous les jours par nos efforts et nos vertus quelques-uns des traits de la divine figure de Jésus-Christ, n'est-il pas juste de dire que la vie chrétienne est non-seulement un tableau, mais un spectacle, et un spectacle digne de l'admiration du ciel?

Assurément, une vie bien remplie renferme et reflète plus de beauté que la page la plus éloquente, le concert le plus harmonieux, la peinture la plus émouvante. « Celui qui exprime dans sa conduite la justice et la charité, accomplit la plus belle de toutes les œuvres; l'homme de bien est, à sa manière, le plus grand de tous les artistes¹. »

Et, puisque la grande loi de la beauté, comme de la vérité, est l'unité aussi bien que la variété, appliquons-nous à mettre dans la multiplicité de nos pensées et de nos actes cette grande unité morale qui, d'une part, empêche le morcellement de la vie, et, d'autre part, groupe les mille petits détails de chaque jour autour d'une

¹ Cousin, *du Vrai, du Beau et du Bien*, septième leçon.

pensée qui les féconde, leur donne un but, les harmonise, les rend solidaires les uns des autres, étend aux plus petits la valeur des plus grands, et jette ainsi sur la vie la plus humble l'éclat si pur et si rare de la simplicité. Soyons de ces hommes que loue l'Écriture, comme étant « riches en vertu et pleins d'ardeur pour la beauté¹; » et puissions-nous un jour entendre Dieu dire à notre âme en la couronnant : « *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te, tu es toute belle, ô mon amie, et il n'y a pas de tache en toi*²! »

¹ *Ecclésiastique*, ch. XLIV, v. 6.

² *Cantique des cantiques*, ch. IV, v. 7.

CHAPITRE IV

L'amour de l'infini et la sublimité de l'âme.

I. — Un phénomène extraordinaire qui, sans être particulier aux sociétés modernes, tend cependant de nos jours à être plus fréquent qu'autrefois, c'est que des hommes puissent aimer sincèrement, loyalement, noblement, le vrai, le bien et le beau, sans pour cela aimer Dieu.

Pourquoi ce fait étrange?

C'est que Dieu n'est pas le vrai, le bien, le beau, à un degré quelconque, mais infiniment, et que plusieurs esprits séparent facilement le vrai, le bien, le beau, et l'infini.

Oui, Dieu est le vrai, le bien et le beau, multipliés par l'infini, et quiconque veut atteindre Dieu ne doit s'arrêter à aucune limite ni dans le vrai, ni dans le bien, ni dans le beau,

mais chercher l'infinie vérité, l'infinie perfection, l'infinie beauté.

D'autre part, cependant, toutes les âmes ne s'élèvent pas à cette sublimité. Sans doute on reconnaît volontiers qu'un perpétuel élan est nécessaire ; qu'enfermer sa pensée et son amour dans un cercle quelconque, c'est les rétrécir et les violenter, pour peu qu'ils aient conscience de leur grandeur. On se souvient de Montaigne et on l'approuve, quand il dit : « C'est signe de raccourcissement d'esprit, quand il se contente, ou signe de lasseté. Nul esprit généreux ne s'arrête en soi ; il prétend toujours, et va outre ses forces ; il a des esclans au delà de ses effects : s'il ne s'avance, et ne se presse, et ne s'accule, et ne se choque et tournevire, il n'est vif qu'à demy ; ses poursuites sont sans terme et sans forme ¹. »

Mais il y a loin de là à l'infini. En effet, l'idéal que l'on poursuit, en se bornant, dans la recherche du vrai, du bien et du beau, à reculer sans cesse la limite qui voudrait nous arrêter à

¹ Montaigne, *Essais*, l. III, ch. XIII.

chaque pas, n'est qu'un idéal vague, sans précision et sans consistance, flottant entre nos pensées de la veille et nos pensées du lendemain, proportionné à nos aspirations fugitives, en un mot, un idéal *indéfini*. Qui ne voit qu'un tel idéal n'est autre que le produit plus ou moins élaboré de notre esprit, et le mirage plus ou moins séduisant que nous nous créons à nous-mêmes pour tenir nos yeux toujours fixés en avant?

Or, qui pourrait s'en contenter? Ne sentons-nous pas qu'il faut à notre âme un idéal substantiel, réel, précis, saisissable, non-seulement indéfini, mais *infini*? O homme, avoue-le, tu ne saurais te suffire à toi-même; lorsque tu cherches à te persuader que l'univers dont tu fais partie est plus vaste que ton propre cœur, et que tu peux regarder le ciel sans t'en inquiéter, avoue ton illusion, et réponds avec le poète :

« Je ne puis; — malgré moi l'infini me tourmente.
Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir;
Et, quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante
De ne pas le comprendre et pourtant de le voir.

Qu'est-ce donc que ce monde, et qu'y venons-nous faire,
Si, pour qu'on vive en paix, il faut voiler les cieux ?
Passer comme un troupeau les yeux fixés à terre,
Et renier le reste, est-ce donc être heureux ?
Non, c'est cesser d'être homme et dégrader son âme...
Si mon cœur, fatigué du rêve qui l'obsède,
A la réalité revient pour s'assouvir,
Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide
Je trouve un tel dégoût, que je me sens mourir.
Aux jours même où parfois la pensée est impie,
Où l'on voudrait nier pour cesser de douter,
Quand je posséderais tout ce qu'en cette vie
Dans ses vastes désirs l'homme peut convoiter,...
Je leur dirais à tous : « Quoi que nous puissions faire...
Une immense espérance a traversé la terre ;
Malgré nous vers le ciel il faut lever les yeux ¹ ! »

Après le poète, écoutons le philosophe :

« Toute chose a sa fin. Ce principe est aussi absolu que celui qui rapporte tout événement à une cause. L'homme a donc une fin. Cette fin se révèle dans toutes ses pensées, dans toutes ses démarches, dans tous ses sentiments, dans.

¹ A. de Musset, *l'Espoir en Dieu*.

toute sa vie. Quoi qu'il fasse, quoi qu'il sente, quoi qu'il pense, il pense à l'infini, il aime l'infini, il tend à l'infini. Ce besoin de l'infini est le grand mobile de la curiosité scientifique, le principe de toutes les découvertes. L'amour aussi ne s'arrête et ne se repose que là. Sur la route il peut éprouver de vives jouissances, mais l'amertume secrète qui s'y mêle lui en fait bientôt sentir l'insuffisance et le vide. Souvent, dans l'ignorance où il est de son objet véritable, il se demande d'où vient ce désenchantement fatal dont successivement tous ses succès, tous ses bonheurs sont atteints. S'il savait lire en lui-même, il reconnaîtrait que, si rien ici-bas ne le satisfait, c'est parce que son objet est plus élevé, et que le vrai terme où il aspire est la perfection infinie. Enfin, comme la pensée et l'amour, l'activité humaine est sans limites. Qui peut dire où elle s'arrêtera? Voilà cette terre à peu près connue. Bientôt il nous faudra un autre monde. L'homme est en marche vers l'infini, qui lui échappe toujours et que toujours il poursuit. Il le conçoit, il le sent, il le porte pour ainsi dire en lui-même ; comment sa fin

serait-elle ailleurs? De là cet instinct indomptable de l'immortalité, cette universelle espérance d'une autre vie, dont témoignent tous les cultes, toutes les poésies, toutes les traditions. Nous tendons à l'infini de toutes nos puissances; la mort vient interrompre cette destinée qui cherche son terme, elle la surprend inachevée. Il est donc vraisemblable qu'il y a quelque chose après la mort, puisqu'à la mort en nous rien n'est terminé. Regardez cette fleur qui demain ne sera plus. Du moins aujourd'hui elle est entièrement développée : on ne la peut concevoir plus belle en son genre ; elle a atteint sa perfection. La mienne, ma perfection morale, celle dont j'ai l'idée claire et le besoin invincible, et pour laquelle je me sens né, en vain je l'appelle, en vain j'y travaille ; elle m'échappe et ne me laisse que l'espérance. Cette espérance serait-elle trompée? Tous les êtres atteignent leur fin ; l'homme seul n'atteindrait pas la sienne ! La plus grande des créatures serait la plus maltraitée ! Mais un être qui demeurerait incomplet et inachevé, qui n'atteindrait pas là fin que tous ses instincts proclament, serait un

monstre dans l'ordre éternel : problème bien autrement difficile à résoudre que les difficultés qu'on élève contre l'immortalité de l'âme ¹. »

Après ces aveux, choisis à dessein dans des auteurs profanes, nous pouvons conclure qu'il nous faut l'infini ; que ce besoin, ce tourment, soit qu'on l'envisage comme une maladie de l'âme, soit qu'on le considère comme un signe de santé morale et de grandeur intellectuelle, est une réalité à laquelle l'homme ne peut pas se soustraire.

Or, par cela même que l'infini implique toutes les perfections, il est évident que le véritable infini est un être personnel. D'autre part, qu'est-ce que l'être infini et personnel sinon Dieu ? Voilà pourquoi l'homme qui respecte sa nature et sa dignité, ne saurait pas ne pas aimer Dieu. Chercher le vrai, le bien et le beau, sans les préciser davantage, c'est sans doute la marque d'une âme déjà élevée, mais d'une âme qui n'a point encore atteint la cime de sa nature. Il faut, pour cela, qu'elle gravisse jusqu'à l'idée et au

¹ Cousin, *du Vrai, du Beau et du Bien*, seizième leçon.

sentiment de l'infini ; que là, comme Moïse au Sinaï, elle sache, dans ce face à face avec le Dieu vivant, se pénétrer de sa pensée et de son amour jusque dans ses facultés les plus intimes, et qu'ensuite elle déverse autour d'elle dans les autres âmes ce parfum, cette grâce, ce charme du divin dont elle s'est remplie au contact de Dieu même : c'est alors qu'elle est vraiment dans sa sublimité naturelle.

Les plus grands esprits ont pensé ainsi. Qu'il nous suffise de citer l'un des moins suspects sur ce sujet, Spinoza. Pour lui, le problème fondamental de la vie humaine est de découvrir les moyens par lesquels l'âme peut atteindre l'être infini, dont la connaissance et l'amour doivent combler tous nos désirs ; et, dans le but de résoudre ce problème, il distingue trois degrés dans nos connaissances. Au degré inférieur, il place les tumultueuses impressions, les images confuses dont se repaît le vulgaire ; c'est le monde de l'imagination et des sens, la région de l'opinion et des préjugés, la perception par simple ouï-dire et par voie d'expérience vague. La connaissance du deuxième degré est

un premier effort pour se dégager des ténèbres du monde sensible : elle consiste à rattacher un effet à sa cause, un phénomène à sa loi, une conséquence à son principe, et à tout ramener ainsi à des axiomes incontestables. Enfin, au degré supérieur, la raison étudie les principes, les lois, les causes, cherche leur unité dans leur multiplicité, et remonte jusqu'à l'unique principe de tous les principes, l'unique loi de toutes les lois, l'unique cause de toutes les causes, l'Être primordial et final, l'infini substantiel, Dieu. D'où Spinoza conclut que « la méthode parfaite est celle qui enseigne à diriger l'esprit sous la loi de l'idée de l'Être absolument parfait ¹. »

Ces vérités, toujours utiles, le sont d'autant plus maintenant que, si nous avons parmi nous le nom et la statue de Dieu, trop fréquemment nous manquons de Dieu lui-même. La grande majorité des esprits est au bas de l'échelle dont parle Spinoza ; quelques-uns des plus développés se tiennent au milieu, occupés à classer les

¹ Spinoza, *De la Réforme de l'Entendement*, t. III, p. 312 ; t. I, p. 17-23. Paris, 1861.

faits et à mettre de l'ordre dans les phénomènes ; mais combien peu montent au degré supérieur et s'occupent à classer les lois, à ordonner les causes, à ramener à leur soleil tous ces rayons dispersés qu'on appelle le vrai, le bien, le beau ! Et les cœurs ne sont-ils pas comme les esprits ? Les meilleurs ne se contentent-ils pas trop souvent du reflet de l'infini à travers le fini, du Dieu entrevu sous le voile de la création, comme si ce reflet et cette irradiation lointaine pouvaient se détacher de Dieu lui-même !

II. -- La véritable sagesse consiste donc non-seulement à voir et à aimer Dieu dans le vrai, le bien et le beau, mais aussi à voir et à aimer le vrai, le bien et le beau, en Dieu. Voir et aimer Dieu dans le vrai, le bien et le beau, c'est ne le voir et ne l'aimer qu'à demi, parce que c'est ne le voir et ne l'aimer qu'indirectement ; mais voir et aimer le vrai, le bien et le beau, en Dieu, c'est le voir et l'aimer parfaitement, parce que c'est le considérer comme la source même de toute vérité, de toute bonté, et de toute beauté. Dans le premier cas, c'est contempler le soleil dans

ses rayons ; dans le second, c'est contempler les rayons dans le soleil lui-même. Séparées, ces deux manières d'agir sont incomplètes et peuvent devenir nuisibles, en ce sens que la première, séparée de la seconde, peut nous faire confondre insensiblement l'infini avec l'indéfini, et que la seconde, séparée de la première, peut produire dans notre âme des éblouissements et fausser peu à peu l'exacte notion du vrai, du bien et du beau : mais réunies, elles se perfectionnent l'une l'autre et ne peuvent que nous être utiles.

Ce qui importe pour le succès de l'une et de l'autre, c'est le lien qui unit le vrai, le bien et le beau, avec Dieu : car lorsqu'on est en possession de ce lien, on peut le prendre soit à l'une soit à l'autre de ses extrémités, et passer ainsi au gré de son âme soit du vrai, du bien et du beau à Dieu, soit de Dieu au vrai, au bien et au beau. Or, ce lien, toujours délicat, est devenu de nos jours, sous l'influence du positivisme matérialiste et athée, presque insaisissable. C'est pourquoi il est nécessaire de le dégager des ténèbres dans lesquelles il est en-

veloppé, et de le rétablir dans sa lumière et sa solidité.

Oui, autant Dieu mène au vrai, au bien et au beau, autant le vrai, le bien et le beau mènent à Dieu. Autant la religion, dégagée de la lettre qui tue et comprise selon l'esprit qui vivifie, conduit les intelligences à la vérité, les volontés à la vertu, les cœurs à l'idéal, et s'harmonise ainsi avec la science, la morale et l'art, autant la science, la morale et l'art favorisent la religion dans les âmes sincères, loyales et nobles.

On s'en convaincra aisément, en faisant cette simple réflexion : de même que l'être ne saurait émaner du néant, ainsi le parfait, l'infini, ne saurait avoir pour cause l'imparfait, le fini. Or, si ce n'est pas l'infini qui sort du fini, c'est donc le fini qui a pour cause l'infini. Par conséquent, rien n'est plus logique que de voir le fini appeler l'infini, la plus petite parcelle de vérité, de bonté, de beauté, tendre et s'élever vers Celui qui est la vérité infinie, la bonté infinie, la beauté infinie.

« La vérité est incompréhensible sans Dieu, dit Cousin, comme Dieu nous serait incom-

préhensible sans la vérité... Au dernier degré comme à la cime de l'être, partout Dieu se rencontre, car partout il y a de la vérité. Étudiez la nature, élevez-vous aux lois qui la régissent et qui font d'elle comme une vérité vivante : plus vous approfondirez ses lois, plus vous vous approcherez de Dieu. Étudiez surtout l'humanité ; l'humanité est encore plus grande que la nature, parce qu'elle vient de Dieu comme elle, et qu'elle le sait, tandis que la nature l'ignore. Cherchez et aimez partout la vérité, et rapportez-la à l'être immortel qui en est la source. Plus vous saurez de la vérité, plus vous saurez de Dieu. Loin que les sciences détournent de la religion, elles y conduisent. La physique avec ses lois, les mathématiques avec leurs notions sublimes, surtout la philosophie qui ne peut faire un pas sans rencontrer des principes universels et nécessaires, sont autant de degrés pour arriver à Dieu, et pour ainsi dire autant de temples où on lui rend perpétuellement hommage... Dieu est la substance, la raison, la cause suprême, l'unité de toutes ces vérités ; Dieu, et Dieu seul, nous est le terme au-delà

duquel nous n'avons plus rien à chercher¹. »

Le lien qui unit le bien à Dieu n'est pas moins certain. Dieu est le type de la personne morale qui vit en chacun de nous. Nous n'avons aucune excellence naturelle dont il ne soit la cause et qu'il ne possède à un degré infini ; les vertus qui sont en nous la conquête laborieuse de notre liberté, sont en lui des attributs qui tiennent à l'essence même de sa nature ; la loi morale que nous portons dans notre conscience, n'est qu'une participation de son infinie justice et de son infinie charité. Si l'homme est saint, Dieu est le Saint des saints.

Enfin, le beau se relie à Dieu comme le bien et le vrai. Écoutons encore les belles paroles de Cousin sur ce sujet : « Il y a dans le fond de l'âme humaine une puissance infinie de sentir et d'aimer à laquelle le monde entier ne répond pas, encore bien moins une seule de ses créatures, si charmante qu'elle puisse être. Toute beauté mortelle, vue de près, ne suffit pas à cette puissance insatiable qu'elle excite et ne

¹ Cousin, *du Vrai, du Beau et du Bien*, quatrième leçon.

peut satisfaire¹... Pour qui a une fois conçu l'idéal, toutes les figures naturelles, si belles qu'elles puissent être, ne sont que des simulacres d'une beauté supérieure qu'elles ne réalisent point. L'idéal recule sans cesse à mesure qu'on en approche davantage. Son dernier terme est dans l'infini, c'est-à-dire en Dieu; ou pour mieux parler, le vrai et absolu idéal n'est autre que Dieu même...

« Ne faut-il pas être esclave des sens et des apparences pour s'arrêter aux mouvements, aux formes, aux sons, aux couleurs, dont les combinaisons harmonieuses produisent la beauté de ce monde visible, et ne pas concevoir derrière cette scène magnifique et si bien réglée, l'ordonnateur, le géomètre, l'artiste suprême? La beauté physique sert d'enveloppe à la beauté intellectuelle et à la beauté morale... Dieu est le principe de ces trois ordres de beauté²...

« Pénétrons-nous bien de cette pensée que l'art est aussi à lui-même une sorte de religion.

¹ Cousin, *du Vrai, du Beau et du Bien*, sixième leçon.

² *Ibid.*, septième leçon.

Dieu se manifeste à nous par l'idée du vrai, par l'idée du bien, par l'idée du beau. Ces trois idées sont égales entre elles et filles légitimes du même père. Chacune d'elles mène à Dieu, parce qu'elle en vient. La vraie beauté est la beauté idéale, et la beauté idéale est un reflet de l'infini. Ainsi, l'art est par lui-même essentiellement moral et religieux ; car, à moins de manquer à sa propre loi, à son propre génie, il exprime partout dans ses œuvres la beauté éternelle. Enchaîné de toutes parts à la matière par d'inflexibles liens, travaillant sur une pierre inanimée, sur des sons incertains et fugitifs, sur des paroles d'une signification bornée et finie, l'art leur communique, avec la forme précise qui s'adresse à tel ou tel sens, un caractère mystérieux qui s'adresse à l'imagination et à l'âme, les arrache à la réalité et les emporte doucement ou violemment dans des régions inconnues. Toute œuvre d'art, quelle que soit sa forme, petite ou grande, figurée, chantée ou parlée, toute œuvre d'art, vraiment belle ou sublime, jette l'âme dans une rêverie gracieuse ou sévère, qui l'élève vers l'infini. L'infini, c'est

là le terme commun où l'âme aspire sur les ailes de l'imagination comme de la raison, par le chemin du sublime et du beau, comme par celui du vrai et du bien ¹. »

Ainsi donc Dieu est l'être à la fois triple et un qui résume en lui la parfaite vérité, le bien suprême et l'infinie beauté; et la sublimité de l'âme consiste à s'élever jusqu'à lui avec un esprit sincère, une volonté loyale et un cœur noblement épris de l'idéal infini.

III. — Mais de ces vérités découle une conséquence pratique : c'est que tout homme sincère doit vivre religieusement dans son esprit, dans sa volonté, dans son cœur, dans toute sa personne, et, par conséquent, qu'il doit avoir une science religieuse, une morale religieuse, un idéal religieux.

D'abord, lorsque la vérité est religieuse, non-seulement elle éclaire, mais elle échauffe, pacifie et console. Elle échauffe, parce qu'elle est à la fois lumière et chaleur; elle pacifie, parce que

¹ Cousin, *du Vrai, du Beau et du Bien*, huitième leçon.

par l'onction dont elle pénètre l'âme elle adoucit l'irritabilité des passions ; elle console, parce qu'elle rapproche de Dieu et fortifie l'espérance. Telle n'est pas la vérité purement scientifique, cette vérité froide, sans onction, qui ne laisse tomber de l'esprit sur le cœur que des rayons étincelants peut-être, mais sans vie et sans charme. C'est pourquoi, nous souvenant que, selon le mot de Montaigne, « l'affinement des esprits, ce n'en est pas l'assagissement ¹, » efforçons-nous d'avoir sinon un esprit délié, du moins une raison sage ; cherchons avec zèle cette vérité dont parlent saint Jean et saint Paul, qui contient en elle la grâce, la miséricorde et la paix ², et qui sanctifie ceux qui lui demeurent fidèles ³ ; prions Dieu qu'il daigne nous l'accorder, et disons-lui avec saint Augustin :

« O Vérité qui êtes la lumière de mon âme, que ce soit vous et non pas mes ténèbres qui me parlent. Je me suis laissé emporter dans ces

¹ Montaigne, *Essais*, l. III, ch. ix.

² II^e *Épître de saint Jean*, v. 3.

³ *Épître de saint Paul aux Ephésiens*, ch. iv, v. 24. — *Évangile selon saint Jean*, ch. xvii, v. 17.

malheureuses vicissitudes des choses mortelles et passagères, et elles ont rempli mon esprit d'obscurité : mais cela même m'a servi pour vous aimer. Je me suis égaré, et dans mon égarement je me suis souvenu de vous. J'ai entendu derrière moi votre voix qui me commandait de retourner, et j'ai eu peine à l'entendre à cause du bruit et du tumulte que mes péchés faisaient en moi-même. Voici maintenant que j'accours tout haletant, pour me rafraîchir dans votre sainte fontaine. Que personne ne m'en empêche, Seigneur ! J'en boirai et je vivrai ; car mon âme n'est pas elle-même la vie dont elle vit. Elle a bien pu dans ses désordres se donner la mort à elle-même, mais c'est en vous seul qu'elle recouvre la vie ¹. »

De même, lorsque la volonté s'appuie sur Dieu, elle se sent plus courageuse et plus énergique ; les vertus qu'elle pratique alors sont plus pures, plus parfaites et plus méritoires ; les attrait du mal ont moins de prise sur elle ; excitée par le bien au mieux et par le mieux au

¹ Saint Augustin, *Confessions*, l. XII, ch. x.

parfait, elle aspire à un idéal sans tache, qu'elle s'efforce de retracer en elle. Rien ne l'arrête dans l'élan de son amour : là où l'on aime, on ne souffre pas, ou, si l'on souffre, on aime sa souffrance.

A l'exemple de sainte Cécile, qui portait sur son cœur une copie de l'Évangile, pour le remplir d'une sainte harmonie au contact des divines paroles ; à l'exemple d'Angelico de Fiesole, qui ne peignait qu'à genoux les têtes du Christ et de la Vierge ; de Palestrina, sur les manuscrits duquel on trouvait ces mots : « Seigneur, aidez-moi ; » de tous ces artistes inconnus, qui, dans le désespoir de ne pouvoir atteindre jusqu'à ce ciel si beau où se trouvait la réalité de leur idéal, jetaient, par-dessus les temples qu'ils construisaient, des flèches d'une hardiesse sublime comme leur amour ; à l'exemple de tant d'autres âmes religieuses et saintes, efforçons-nous tous, puisque tous nous avons une harmonie à faire monter vers le ciel, l'harmonie de la vertu, une divine figure à peindre dans notre cœur, la figure de Jésus-Christ, un temple à construire, le temple de la

sainteté, ohi, efforçons-nous tous de nous élever jusqu'à la hauteur de notre idéal. Pensons, aimons, travaillons, avec Dieu et pour Dieu. Que notre âme, sincère, loyale et généreuse, au lieu du tourment et de la fièvre de l'infini, en ait à jamais le calme et la céleste sérénité.

CHAPITRE V

La nature et la grâce.

Jusqu'à présent nous avons essayé de décrire ce que nous pourrions appeler l'échelle ascensionnelle de l'âme. Nous avons vu, en effet, comment l'on peut monter de l'amour du vrai et de la sincérité de l'esprit à l'amour du bien et à la droiture de la volonté, puis de ce deuxième degré à l'amour du beau et à la noblesse du cœur, enfin de ces trois amours à celui qui les résume tous, l'amour de l'infini. Ce dernier degré est la cime même de l'âme.

Toutefois ce n'est là qu'une ascension naturelle, c'est-à-dire, proportionnée à la nature de l'homme.

« Je monte à l'infini sans vous atteindre encore,
Sans toucher le milieu de votre immensité ;

Enveloppé de vous, Seigneur, je vous ignore :
A peine ai-je entrevu l'éternelle beauté¹. »

Or, Dieu, par un effet de son incommensurable amour, a voulu que l'homme pût s'élever au-dessus de sa nature, et faire de la cime dont nous parlons un marchepied et un nouveau point d'appui pour s'élancer plus haut. La grâce met, pour ainsi dire, des ailes à l'homme ; par la foi, l'espérance et la charité, dont elle est le principe, elle fait entrer l'homme dans des régions que sa nature seule ne saurait atteindre et qui, tout en étant voilées pour ses faibles regards, lui laissent cependant entrevoir le soleil de plus près.

1. — Qu'est-ce donc que cette grâce surnaturelle, surajoutée à la nature et placée sur le seuil même de la vie chrétienne ?

Un très-grand nombre d'esprits, même cultivés, confondent le surnaturel avec le merveilleux ; et entraînés par cette confusion déplorable,

¹ M. V. de Laprade, *Psaume de combat*.

les uns, en repoussant le merveilleux, repoussent également le surnaturel, et les autres, en admettant le surnaturel, réclament du même coup le miracle, le miracle à l'état continu comme le surnaturel, et ne se croient en union surnaturelle avec Dieu qu'autant qu'il se passe en eux des choses prétendues merveilleuses et miraculeuses. Les uns et les autres se trompent : car le miracle, soit qu'on le définisse un acte créateur renouvelé, soit qu'on l'envisage comme un acte divin en dehors de l'ordre commun, est une suspension du cours habituel des choses et, par cela même, une dérogation aux lois ordinaires de la nature. Or, le surnaturel proprement dit se concilie parfaitement avec le cours habituel des choses et avec les lois ordinaires qui régissent la nature ; il n'exige aucune suspension de ce cours ni aucune dérogation à ces lois ; il s'établit dans les âmes et les perfectionne, sans les soustraire à l'influence des énergies naturelles ; il apporte le divin, sans mettre l'humain en contradiction avec lui-même ; il fait le chrétien, sans détruire l'homme ;

il ajoute à la Providence naturelle et ordinaire, mais ne lui dérobe rien.

Le surnaturel proprement dit, c'est Dieu vivant dans l'homme et l'homme vivant en Dieu.

Pour bien comprendre tout le sens de ces paroles, il faut considérer Dieu comme créateur et comme père. Comme créateur, Dieu se communique à l'homme dans une certaine mesure, mesure suffisante pour que l'homme soit naturellement une image de Dieu. Comme père, Dieu se communique à l'homme dans une mesure supérieure, assez considérable pour que l'homme soit non-seulement l'image, mais le fils de Dieu. Dans l'ordre de la nature et de la création, Dieu vit en lui-même et l'homme également en lui-même, Dieu au-dessus de l'homme pour le gouverner, l'homme au-dessous de Dieu pour lui obéir et se conformer à sa volonté créatrice. Dans l'ordre de la grâce et de la sanctification, Dieu, tout en étant au-dessus de l'homme, est dans l'homme, et l'homme, tout en étant au-dessous de Dieu, est en Dieu ; Dieu, non content de vivre en lui-même, laisse dé-

border sa propre vie jusque dans l'âme de l'homme, et l'homme, ainsi vivifié de la vie même de Dieu, entre avec lui dans des relations toutes filiales. — Comme créateur, Dieu ne se manifeste qu'indirectement, par l'intermédiaire de ses œuvres; et l'homme, comme créature humaine, n'aperçoit Dieu que dans les rayons échappés de sa lumière infinie, c'est-à-dire, dans les idées universelles et les lois nécessaires que reflète le miroir de la création. Comme père, Dieu se manifeste directement, sans intermédiaire, face à face, cœur à cœur; et l'homme, comme fils engendré de Dieu par la grâce, le connaît tel qu'il est en lui-même dans sa divine essence, le possède comme par un contact substantiel, jouit non-seulement de ses dons, mais de lui-même, et participe à sa propre vie et à sa propre félicité.

Saint Pierre, en effet, nous enseigne que par la grâce « nous sommes associés à la nature divine, *ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ*¹. »

¹ II^e Epître de saint Pierre, ch. 1, v. 4.

Saint Jean nous dit expressément « que maintenant nous sommes les fils de Dieu, que nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est, *nunc filii Dei sumus... similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est*¹. »

Saint Paul écrit aux Corinthiens : « Celui qui adhère au Seigneur, est un même esprit avec lui²... L'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a jamais entendu, le cœur n'a jamais senti ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment³. Dieu sera tout en tous⁴. »

C'est en ce sens qu'il est dit dans la sainte Écriture que nous sommes des dieux⁵; que si nous vivons selon la grâce, ce n'est pas nous qui vivons, mais Jésus-Christ en nous⁶; et que, participant à la vie du Christ, nous devons jusqu'à la fin garder inviolablement en nous le

¹ 1^{re} Epître de saint Jean, ch. III, v. 2.

² 1^{re} Epître aux Corinthiens, ch. VI, v. 17.

³ *Ibid.*, ch. II, v. 9.

⁴ *Ibid.*, ch. XV, v. 28.

⁵ Psaume LXXXI, v. 6.

⁶ Epître de saint Paul aux Galates, ch. II, v. 20.

commencement de sa substance, c'est-à-dire, le germe substantiel de vie divine déposé par lui dans nos âmes ¹.

Les docteurs de l'Église ne sont pas moins explicites sur ce point fondamental de la vie chrétienne. — Selon saint Jean Chrysostome, nous sommes par la grâce « consubstantiés à Dieu, *consubstantiati sumus* ². » — « Heureux, dit Origène, celui qui est engendré continuellement de Dieu. Je ne dis pas que le juste est engendré une seule fois de Dieu, car il est engendré constamment dans chaque bonne action... Si le Sauveur est continuellement engendré par son Père, de la même manière, si vous avez l'esprit d'adoption, Dieu vous engendre continuellement à lui, à chaque action, à chaque pensée; et étant ainsi engendrés, vous êtes continuellement engendrés fils de Dieu, en Jésus-Christ ³. »

Résumons cet enseignement par ces paroles

¹ *Épître de saint Paul aux Hébreux*, ch. III, v. 14.

² Saint Jean Chrys., *In Epist. ad Hæbr.*, c. IV, Hom. VI.

³ Origène, *Homel. IX in Jerem.*, n. 4.

de Mgr Landriot : « Nous sommes ici aux sources mêmes de la piété, là où les racines de la foi baignent dans la vie divine. Etre chrétien, c'est recevoir tous les jours la vie du Christ, c'est s'animer de son souffle, c'est devenir une même chose avec lui, c'est vérifier tous les jours en soi cette parole de saint Paulin : Le Christ naît, croît et se fortifie dans nos âmes¹. Il y a plus, l'âme est fécondée par le Verbe, elle est unie au Verbe par les liens les plus doux, les plus profonds, les plus intimes qui se murmurent dans les langues humaines : elle a ses entrailles où elle reçoit la vertu de Dieu, elle contracte avec lui cette union mystérieuse qui l'atteint dans ses fibres les plus secrètes et qui fait la gloire et le bonheur de sa vie. Puis elle devient mère du Christ à son tour, lorsque sa parole engendre Dieu dans les âmes... Comment comprendre une doctrine qui peut paraître étrange à certaines âmes, comment la comprendre, sinon en admettant avec saint Grégoire que le Christ ne fait qu'une personne avec son église, avec les

¹ S. Paulin Nol., *Epist.* XXI I, n. 2.

âmes justes, *una persona est* ? Voyez donc les admirables résultats de ces principes : quand vous pratiquez la vertu, c'est le Christ qui naît en vous, *nascitur Christus!* ¹ »

Telle est donc la véritable notion de la grâce et du surnaturel : vivre dans sa nature non seulement de sa propre vie, mais de la vie même de Dieu à l'exemple de Jésus-Christ et en union avec son esprit.

II. — Or, n'est-ce là que l'illusion de cerveaux malades, illusion, ridicule selon les uns, charmante selon les autres, que le bon sens et l'impitoyable science battent en brèche tous les jours de plus en plus ? Non, la vie chrétienne ainsi expliquée n'est point une illusion ni une attaque à la raison. Pour fortifier sur ce point si grave et si essentiel les âmes ébranlées par les assertions des incroyants, démontrons qu'aux yeux de la raison purement humaine le surnaturel est à la fois pos-

¹ Mgr Landriot, *le Christ de la Tradition*, ix^e conférence, t. II, p. 170.

sible, logique et même moralement nécessaire.

D'abord, le surnaturel est *possible*. En effet, la création, étant une œuvre essentiellement limitée, n'implique de la part de Dieu qu'un amour limité; de sorte que, si l'on refuse à Dieu la possibilité de témoigner à l'homme un amour supérieur à celui qui éclate dans la création, on nie par cela même l'amour INFINI de Dieu. Or, nier l'amour infini de Dieu, n'est-ce pas nier son infinité elle-même? Et nier l'infinité de Dieu, n'est-ce pas nier son existence? Évidemment. D'où il résulte que déclarer impossible le surnaturel, c'est affirmer logiquement l'athéisme.

Ensuite, rien n'est plus *logique* et plus *raisonnable* que le surnaturel. Si le surnaturel contredisait le naturel, si la grâce attaquait la nature, si la vie divine en se communiquant à l'homme violentait sa vie humaine, on comprendrait que la raison repoussât le surnaturel. Mais le surnaturel, loin de contredire les lois de la nature, supplée à leur insuffisance. Loin de retrancher quoi que ce soit à l'âme humaine, il lui communique une nouvelle vi-

gueur et comme une nouvelle force de projection. Quiconque comprend la simple notion de l'addition, doit comprendre la notion du surnaturel. Si l'homme peut ajouter à la force naturelle de son œil matériel et par de simples verres prolonger sa vue physique jusque dans des espaces d'une immensité à peine calculable, pourquoi Dieu ne prolongerait-il pas également notre vue intellectuelle? Serait-ce parce que notre œil intellectuel serait moins avide que notre œil corporel, ou parce que Dieu serait dans l'ordre spirituel moins habile que nous dans l'ordre matériel? Admettre de telles suppositions serait en même temps blasphémer Dieu et outrager l'homme.

Eh quoi! Dieu peut ajouter à l'activité du minéral cette autre activité qui s'appelle la vie végétative, et faire ainsi la plante; Dieu peut ajouter à l'activité de la plante cette autre activité qui s'appelle la vie sensitive, et faire ainsi l'animal; Dieu peut ajouter à l'activité de l'animal cette autre activité qui s'appelle la vie rationnelle, et faire ainsi l'homme; et Dieu ne pourrait pas ajouter à l'activité de l'homme

une vie plus haute ! Serait-ce parce que la nature de l'homme est complète par elle-même et possède la plénitude de l'être ? Assurément non. Serait-ce parce que, tout en étant limitée, elle est un récipient fermé à tout ce qui lui est supérieur ? Loin de là. Car plus un être s'élève, plus il s'élargit par en haut, et sa capacité de recevoir s'augmente avec sa grandeur. Le minéral, à cause de son infériorité, n'est apte à recevoir que la vie la plus inférieure ; le végétal, plus élevé que le minéral, peut participer à la vie animale, mais son aptitude ne va pas plus loin ; l'animal, au contraire, ayant une capacité d'autant plus grande qu'il s'élève davantage au-dessus du végétal, devient dans l'homme le récipient de la vie rationnelle. Donc, par la force des choses, en vertu de la loi progressive des êtres, l'âme de l'homme, à son tour, est capable de recevoir un principe de vie supérieure à la vie purement rationnelle, et elle aspire à ce principe de vie de toute l'énergie de sa grandeur et de sa dignité. C'est ainsi que la loi du progrès, cette loi que les demi-philosophes et les demi-savants invoquent contre le

surnaturel, l'appelle, l'explique et le justifie.

Si les choses purement matérielles peuvent contenir en elles des choses purement spirituelles, n'est-il pas logique, raisonnable, conforme à la grandeur de la création, que ces choses spirituelles, telles que l'intelligence et la volonté, contiennent à leur tour, suivant leur capacité, une lumière et un amour d'un ordre supérieur, la lumière et l'amour de Dieu? « Vous connaissez et goûtez les arts, dit Mgr Darboy; par delà les lignes savantes de la sculpture, sous la magie du dessin et du coloris, à travers les mélodies les mieux inspirées, vous savez découvrir je ne sais quoi de grand et d'indéfini qui vous émeut et vous subjuge. C'est l'idéal qui vous apparaît et vous entraîne après lui; vous le poursuivez sans jamais l'atteindre; mais il vous laisse voir, en fuyant, quelque vestige de sa gloire et comme un rayonnement de sa beauté, et telle est la vérité et la force de ce qu'il vous révèle, que si vous en faites passer seulement un éclair dans vos œuvres, l'humanité les nomme sublimes et les salue par un frémissement d'admiration. Eh

bien, d'une manière analogue, mais dans un ordre de choses bien plus élevé, c'est ainsi que le surnaturel nous parle et que la grâce nous visite et nous appelle. Tous, nous avons entendu quelquefois ce langage plein de mystère et de puissance, par exemple au jour de notre première communion, au milieu des revers et des larmes, à certaines heures que Dieu lui-même a choisies et rendues salutaires. Oui, il y a partout, dans les fêtes de la religion et dans les événements de ce monde, dans la nature matérielle et dans la conscience chrétienne, il nous arrive de partout aussi, d'en haut et d'en bas, du ciel et de la terre, une voix étrange qui parle de repos et de bonheur sur un mode plaintif et désolé, une voix douce et triste qui se mêle au bruit des ruines de cette vie et qui chante les espérances de notre immortel avenir : lointain écho de la patrie céleste, où nos aïeux nous ont devancés et nous attendent ! victorieuse et sainte impression de la grâce rouvrant dans nos cœurs la blessure qu'y a faite la perte du paradis, et y réveillant cette faim et cette soif de la félicité et ces inconsolables sentiments de l'in-

fini qui nous charment et nous tourmentent ¹. »

Quant aux hommes qui nient le monde surnaturel, sous prétexte qu'ils ne le voient pas et que ne le voyant pas ils ne sauraient en admettre la possibilité, ne ressemblent-ils pas à ces enfants qui ne sont jamais sortis de leur hameau, qui n'ont jamais franchi le versant de leurs montagnes, et qui, au récit des voyageurs, se prennent à sourire de doute et de mépris, et soutiennent opiniâtrément qu'au-delà de leur horizon il n'y a plus que du vide? L'homme est ainsi fait, que ce qui lui est insaisissable lui semble vide. Celui qui par son intelligence élevée vit dans les réalités supérieures, ne saisit pas toujours les réalités inférieures, et les régions de la matière lui paraissent plus ou moins vides; de même, celui qui par son intelligence abaissée ne vit que dans les réalités inférieures ou même dans les régions moyennes, ne saisit pas les réalités de l'ordre supérieur, et il déclare vides et creuses toutes ces choses spirituelles et divines dont on lui raconte l'incom-

¹ Mgr Darboy, *Mandement pour le carême de 1865.*

préhensible beauté. C'est ce que dit saint Paul dans sa première Epître aux Corinthiens : « L'homme animal ne perçoit pas les choses qui sont de l'esprit de Dieu ; c'est une folie pour lui et il n'y peut rien entendre, parce que c'est spirituellement qu'on les examine. Mais l'homme spirituel juge tout, et n'est lui-même jugé par personne ¹. »

Enfin, on se convaincra que le surnaturel est non-seulement possible et conforme à la raison, mais même *moralement nécessaire*, si l'on réfléchit sérieusement sur cette indiscutable vérité, à savoir, que les êtres raisonnables ne sauraient avoir d'autre fin dernière que leur propre principe. En effet, tandis que l'animal voit les phénomènes extérieurs au milieu desquels il se meut et que les ayant vus il passe outre, l'homme, au contraire, les fixe, cherche à les comprendre, et ne s'arrête que lorsque sa raison, de déductions en déductions, est arrivée à saisir la cause qui les a produits. C'est ce travail, cette poursuite de la cause dans ses effets,

¹ Ch. II, v. 14 et 15.

qui constitue la dignité de la raison humaine. Mais si l'on réfléchit de nouveau sur toutes les causes que l'on a pu découvrir, on s'aperçoit bientôt qu'elles ne sont elles-mêmes que des effets; et de nouveau le besoin de creuser au-dessous d'elles, de chercher le principe sur lequel elles reposent, s'empare de nous, et nous n'avons de repos dans notre esprit que lorsque ce principe nous est à son tour apparu. Or, le principe des principes, la cause des causes, la raison première de toutes les forces répandues dans la création, l'être qui n'a d'autre principe que lui-même et duquel dépendent tous les autres êtres, c'est Dieu. Voilà pourquoi notre nature réclame Dieu, et pourquoi nous voulons, sous peine de n'être pas satisfaits même dans nos exigences purement naturelles et purement humaines, voir Dieu lui-même, Dieu dans sa sagesse, Dieu dans son amour, Dieu dans sa puissance, Dieu dans sa vie, en un mot, Dieu en lui-même et par conséquent Dieu dans sa nature et dans son essence. Mais qui ne voit que, pour atteindre l'infini en lui-même, et non pas seulement dans ses vestiges et ses

ombres, toute nature finie est par elle-même insuffisante? Donc pour satisfaire les plus nobles et conséquemment les plus impérieuses exigences de notre nature, il nous faut dans notre nature quelque chose de plus grand qu'elle, je ne sais quelle force surnaturelle et divine qui soit en proportion avec l'infini, qui nous le fasse atteindre et nous mette réellement face à face avec lui, sinon complètement sur la terre, du moins dans le ciel.

Sans cette force surnaturelle qu'on appelle la grâce, nous sommes condamnés à ne vivre que parmi les phénomènes contingents et les causes secondes, à emprisonner notre raison dans le cercle étroit des êtres remplis de non-être, à faire taire notre cœur, lorsque, ému des bienfaits dont Dieu l'a comblé, il demande à voir véritablement et à posséder réellement ce Dieu si bon et si miséricordieux. Oui, sans cette force surnaturelle, nous languissons semblables à Philoctète, atteints d'une flèche empoisonnée et souffrants d'une blessure toujours saignante; nous sentons en nous le besoin de l'infini et de l'éternel, et nous ne trouvons autour de nous.

que le fini et le transitoire. Qu'est-ce que cette vie qui passe comme le vent? Qu'est-ce que cette existence bornée par deux tombeaux, qui, à peine commencée dans le sein de notre mère, s'en va finir dans le sein de la terre? Tout n'est-il pas vanité en ce monde, depuis cette gloire mensongère qui trahit le lendemain ceux qu'elle a couronnés la veille jusqu'à cette puissance toujours impuissante à réaliser nos désirs? Toute chose créée est superficielle et éphémère, et cela suffit pour ruiner toutes les idées d'infinité et de stabilité qui forment le fonds même de notre nature.

Que voyons-nous dans les choses finies? Des ressemblances de Dieu plus inexactes qu'exactes, mais nullement Dieu lui-même. Elles nous le cachent plus encore qu'elles ne nous le révèlent; elles ne sont pas sa face, mais son masque. Ne pouvons-nous donc chercher Dieu que dans ce qui n'est pas lui, et ne se donne-t-il à nous que dans ce qui ne peut pas nous le donner? Eh quoi! tout nous le promet, et tout nous le refuse. Partout des formes fugitives et changeantes qui ne contiennent que sa décevante

image : mais lui, lui, où est-il ? Hélas ! dans la nature créée nous ne nous promenons que parmi de vaines apparences de Dieu ; vide de lui, elle n'est pleine que de ses fantômes. Et nous, moins heureux que les créatures déraisonnables qui n'ont pas le sentiment de leur infériorité, nous serions éternellement séparés de Celui que nous ne pouvons nous empêcher de toujours poursuivre ! En vérité, s'il en était ainsi, que seraient sa sagesse, sa puissance, et surtout son amour ? Les âmes les plus ensevelies dans la matière le comprennent elles-mêmes, et avec leur poète elles font cette prière :

« Brise cette voûte profonde
Qui couvre la création ;
Soulève les voiles du monde
Et montre-toi, Dieu juste et bon¹. »

III. — De ce qui précède découlent plusieurs conséquences très-graves dans la vie pratique.

¹ A. de Musset, *l'Espoir en Dieu*.

D'abord, il est manifeste que tout homme qui repousse le surnaturel blesse en même temps la raison, condamne la nature humaine à demeurer incomplète et l'âme à vivre froidement loin de Dieu. « Qu'est-ce que Dieu, dit Mgr Darboy, pour le monde qui n'écoute que la nature viciée et non soutenue par la grâce? Ce monde ignore, oublie ou méconnaît Dieu. Ce n'est pas un athéisme positif, ni un système réfléchi; non, c'est un état purement négatif des esprits qui n'ont pas le loisir de songer au Créateur, tant ils sont occupés de la créature. Au milieu des sciences, des théories et des sollicitudes terrestres qui les envahissent et les absorbent, la notion de Dieu s'éclipse comme un soleil voilé par des nuages, et ils tiennent pour absent des affaires humaines ce que leur œil ne sait plus y apercevoir. Parcourez la plupart des sphères où s'exerce leur activité, la philosophie, la littérature, les arts, l'industrie, la vie domestique et sociale; vous serez étonnés de la place insignifiante qu'ils y font à Dieu.

« Les uns l'amènent au bout de leur philoso-

phie comme une nécessité métaphysique qui lui sert de couronnement et de décoration, mais non comme un être vivant et personnel qui nous a créés, qui nous gouverne et nous jugera. D'autres le font intervenir dans leurs œuvres littéraires et artistiques comme un motif grandiose et solennel, vague expression d'une puissance incommensurable, d'une majesté qui impose à l'âme et d'un mystère qui porte à rêver. Combien sont différentes les pensées que l'Évangile inspire aux chrétiens touchés de la grâce ! Pour eux Dieu n'est pas une force reléguée au fond d'une solitaire et silencieuse éternité, ni un créateur dédaignant de gouverner cet univers qu'il n'a pas dédaigné de produire ; oh ! non, c'est un père, le meilleur des pères, qui veille tendrement sur ses fils et ne reste étranger à rien de ce qui leur importe. Aussi est-il sans cesse présent à leur esprit et surtout à leur cœur ; ils le reconnaissent et l'adorent dans tous les événements : au milieu des prospérités privées et publiques, ils s'inclinent avec amour et gratitude sous la douceur de ses bienfaits ; si, au contraire, il les frappe et fait couler leurs

larmes, ils se retournent pour baiser d'une lèvre soumise sa main paternelle, qui guérit quand elle blesse et qui sauve en corrigeant. Tel est le chrétien dirigé et soutenu par la grâce ¹. »

En face de cette école du naturalisme exclusif, se tient, à l'extrémité opposée, l'école non moins erronée et non moins dangereuse du surnaturalisme exagéré, qui nie pratiquement la nature comme la première nie spéculativement la grâce.

Le surnaturalisme exagéré est dangereux, parce qu'il mène précisément à la destruction du surnaturel. « Nous sommes tous, dit le P. Faber, en danger de perdre le surnaturel, en nous en servant tout d'abord pour détruire le naturel ². » Rien n'est plus vrai, parce que les extrêmes se touchent et que les erreurs s'appellent. D'après l'expérience de tous les jours, nier la nature ou la traiter comme si elle n'existait pas, c'est rendre la grâce illusoire, se livrer à une piété factice et parer son âme de vertus

¹ Mgr Darboy, *Mandement pour le carême de 1865*.

² Le P. Faber. *Conférences*, p. 52.

qui ne sont que des fleurs artificielles. Mépriser l'œuvre du Créateur n'est point honorer celle du Rédempteur ; le Dieu qui nous a rachetés est celui-là même qui nous a créés ; et comment recevoir avec respect la grâce qu'il nous donne d'une main, lorsqu'on repousse, sinon avec dédain, du moins avec indifférence, la nature qu'il nous donne de l'autre ? « Tout manquement au vrai, au juste, à l'honnête, écrivait saint Jérôme, est une attaque au Christ, une négation, une trahison du Christ. »

Aussi Mgr Landriot a-t-il dit avec une parfaite justesse : « Le vrai christianisme est rare. Il est facile de prendre les choses à la superficie, de se charger de quelques pratiques extérieures, de prendre des airs tout confits en piété, et de laisser échapper de ces paroles qui semblent dénoter une grande ardeur de dévotion ; mais le difficile, c'est la pratique de la vertu sérieuse, constante, journalière ; c'est le respect de toutes les vertus de l'ordre naturel, de la justice, de la probité, de la délicatesse, de la loyauté, de la vérité ; c'est la réforme de son être tout entier d'après la magnifique figure du

Christ ¹. » Chose étrange, en effet ! les personnes qui, sous prétexte de glorifier la grâce, méprisent la nature et en violent les droits, sont souvent celles qui en violent aussi le plus facilement les devoirs.

Fuyons donc avec le plus grand soin ces exagérations dangereuses, et, pour nous y aider, persuadons-nous dans le plus profond de notre esprit que la grâce ne détruit pas la nature, que Dieu n'a nullement besoin de nous dépouiller pour nous enrichir, et que la sanctification véritable n'est point une mutilation, mais une addition de la vie divine à la vie humaine.

Non, la grâce ne détruit pas la nature. Si dans la plante la vie végétative, loin de détruire l'activité physique et chimique de la substance matérielle, la présuppose ; si dans l'animal la vie sensitive, loin de détruire soit la vie végétative soit l'activité physique et chimique, les présuppose ; si dans l'homme la vie rationnelle ne détruit ni la vie sensitive, ni la vie végétative, ni l'activité purement moléculaire, mais

¹ Mgr Laudriot, *Le Christ de la tradition*, VII^e conférence.

présuppose et exige toutes ces énergies, pourquoi dans le chrétien la grâce, qui est une participation plus parfaite du Dieu qui a créé les atomes, les plantes, les animaux et les hommes, détruirait-elle les forces de la nature soit spirituelle soit corporelle? Pourquoi toutes les analogies et toutes les harmonies qui forment la beauté des ordres naturels, disparaîtraient-elles et cesseraient-elles d'être vraies, dès qu'il s'agit de la grâce? Non, la grâce ne détruit pas la nature, mais elle la présuppose et la perfectionne.

Tel est l'enseignement de saint Thomas, et cet enseignement repose sur celui de Jésus-Christ et des apôtres.

« Tout est pur¹, dit saint Paul. — Tout coopère au bien de ceux qui aiment Dieu². — Tout m'est permis, quoique tout ne soit pas expédient³. — L'homme spirituel juge tout⁴. —

¹ *Épître aux Romains*, ch. XIV, v. 20.

² *Ibid.*, ch. VIII, v. 29.

³ *1^{re} Épître aux Corinthiens*, ch. VI, v. 12.

⁴ *Ibid.*, ch. II, v. 15.

Tout est à vous; vous êtes au Christ, et le Christ à Dieu ¹. — Je me suis fait tout à tous ². — Faites tout pour la gloire de Dieu, quoi que vous fassiez ³. — C'est un seul et même esprit qui opère tout ⁴. — Voilà que tout est devenu nouveau ⁵. — Mettez tout à l'épreuve ⁶. — Dieu s'est proposé de restaurer dans le Christ tout ce qui est au ciel et sur la terre ⁷. — Tout est pur pour ceux qui sont purs ⁸. — Tout est placé sous ses pieds. C'est pour lui et par lui que tout a été fait ⁹. — Voilà, dit Dieu à saint Jean, que je renouvelle tout ¹⁰. »

Ces textes montrent suffisamment que dans le christianisme vrai il n'y a point d'exclusivisme; que rien n'y est retranché, mais tout

¹ *1^{re} Epître de saint Paul aux Corinthiens*, ch. III, v. 22.

² *Ibid.*, ch. IX, v. 22.

³ *Ibid.*, ch. X, v. 31.

⁴ *Ibid.*, ch. XII, v. 11.

⁵ *II^e Epître aux Corinthiens*, ch. V, v. 17.

⁶ *I^{re} Epître aux Thessaloniens*, ch. V, v. 21

⁷ *Epître aux Ephésiens*, ch. I, v. 10.

⁸ *Epître à Tite*, ch. I, v. 15.

⁹ *Epître aux Hébreux*, ch. II, v. 8, 10.

¹⁰ *Apocalypse*, ch. XXI, v. 5.

transformé et sanctifié; par conséquent, que pour les véritables disciples de Jésus-Christ rien n'est profane de ce qui est naturel, s'ils savent le sanctifier par l'amour de Dieu. Dès lors ce n'est point comprendre le christianisme que de faire deux portions dans sa vie et de les opposer l'une à l'autre : l'une sainte et l'autre mondaine, le temps réservé à Dieu et le temps réservé au monde, l'argent consacré à Dieu et l'argent consacré au monde, les prières et les affaires, la dévotion et les plaisirs. La vie chrétienne est une, et elle est sainte dans son unité : « C'est un seul et même esprit qui opère tout, » dit saint Paul.

Cependant les contempteurs de l'ordre naturel prétendent s'appuyer sur saint Paul, lorsqu'il a dit : « Je ne veux savoir au milieu de vous que Jésus et Jésus crucifié ¹. »

La meilleure réponse qu'on puisse leur faire est celle de Mgr Landriot : « Il est, dit-il, un texte de saint Paul dont on a prodigieusement abusé et qu'on a pris souvent dans un véritable

¹ 1^{re} Epître aux Corinthiens, ch. II, v. 2.

contre-sens, pour lui faire signifier presque le contraire de la vérité. On dirait que là encore s'est vérifiée la prophétie de saint Pierre, annonçant qu'on abuserait des paroles de l'Apôtre des gentils. Combien d'auteurs, de prédicateurs peut-être, se sont servis de ce texte pour établir un enseignement de choses obscures, petites, grossières, puériles, insensées, sous prétexte de ne prêcher que Jésus crucifié; ces expressions ne sont pas de moi; je traduis l'Ange de l'école : *Rudia, superficialia, puerilia, inutilia et stulta*¹. Or, c'est précisément le contraire qui résulte de la pensée de saint Paul. Pourquoi l'Apôtre ne voulait-il savoir parmi les Corinthiens que Jésus, et Jésus crucifié*? C'est parce qu'ils étaient des enfants et qu'ils ne pouvaient supporter que du lait pour nourriture; et n'est-ce pas le reproche que leur fait saint Paul quelques lignes plus bas : « Je n'ai pu vous parler comme à des personnes spirituelles,

¹ S. Thom. d'Aquin, *in Epist. I ad Cor.*, c. XIV, lect. IV.

² Voir d'autres raisons expliquées dans notre *Instruction pastorale sur la Folie de la Croix*, t. I de nos Œuvres.

mais plutôt comme à des personnes charnelles. Je vous ai donné du lait comme à de petits enfants, et non pas de la nourriture. Vous n'auriez pu la porter : vous ne le pourriez pas encore, car vous êtes encore charnels¹. » Ainsi l'on a parfois présenté comme type de la prédication et comme modèle de l'enseignement ce que l'Apôtre considérait comme une concession faite à des infirmes, et nécessitée par un état d'enfance qui, dans l'Épître aux Hébreux, excitait son indignation, *observa Paulum indignantem*.

« L'erreur d'interprétation que nous combattons en ce moment étant assez répandue, il est nécessaire d'appuyer notre commentaire sur de graves et nombreuses autorités. « Comme l'Apôtre, dit saint Augustin, s'adressait à des hommes charnels, grossiers, plongés dans l'enfance, *carnalibus, animalibus, parvulis*, il ne parle pas du Verbe en tant qu'égal à son Père, mais seulement des humaines faiblesses du Verbe incarné ; aussi il s'écrie : « Je n'ai voulu savoir au milieu de vous que Jésus, et Jésus

¹ 1^{re} Épître aux Corinthiens, ch. III, v. 1-2.

crucifié... » Et, plus bas : « Je n'ai pu vous parler comme à des personnes spirituelles, car vous êtes encore charnels¹... » — « A ceux qu'il savait incapables de s'élever, dit Origène, l'Apôtre écrivait : Je ne veux savoir au milieu de vous que Jésus, et Jésus crucifié. A ces esprits grossiers il ne prêchait pas le Christ comme sagesse de Dieu, car ils n'auraient pu comprendre la doctrine ainsi expliquée; ils n'entendaient que la doctrine de la croix. Mais aux parfaits l'Apôtre prêchait le Christ, comme Sagesse éternelle du Père². » — « Considérons, dit saint Grégoire le Grand, le vol sublime de cet aigle élevé jusqu'au troisième ciel, et qui se plaint de ne découvrir les choses qu'à travers un miroir. Cependant il ne pouvait, à cause de leur faiblesse, verser dans l'âme de ses auditeurs ce qu'il voyait en énigme... Ces mystères sont élevés même pour le docteur, mais intelligibles au vulgaire des auditeurs. Et, quand

¹ S. Aug., *de Trinit.*, lib. I, n. 3.

² *In Exod.*, hom. XII, n. 4; t. II, p. 386. — Saint Ambroise donne le même sens (*in Psalm.* XLVI, n. 24 et 25, p. 1175-1156).

les prédicateurs voient que les âmes qui les écoutent ne comprennent pas les discours sur la Divinité, ils se bornent à expliquer les mystères de l'Incarnation. L'aigle se nourrit avec la contemplation de la nature divine ; mais les auditeurs, ne pouvant saisir ces mystères profonds, s'abreuvent du sang qui coule des plaies du Sauveur et vénèrent ses glorieuses infirmités. Aussi l'Apôtre, qui avait été élevé au troisième ciel, disait : Je ne veux savoir au milieu de vous que Jésus crucifié ; comme si cet aigle leur disait : Ma nourriture, c'est la vision de la puissance divine que je contemple de loin ; mais à vous, qui êtes de petits enfants, je donne seulement à boire le sang précieux de son humanité sainte ¹. »

« L'Apôtre, dit Corneille de la Pierre, donne la raison pour laquelle il ne prêche pas la Sagesse parmi les Corinthiens ; il s'en justifie, il en rejette la faute sur eux : c'est qu'ils étaient charnels et enfants, et qu'on ne pouvait les nourrir qu'avec du lait, c'est-à-dire, avec la facile et simple doctrine de l'humanité du Christ. Il ap-

¹ *Moral.*, l. XXXI, c. LI-LII.

pelle, au contraire, nourriture solide la doctrine forte et parfaite sur les mystères élevés, sur la nature divine¹. »

« Nous ne croyons pas qu'après des paroles aussi formelles, aussi décisives, il puisse y avoir un doute raisonnable sur le sens de saint Paul. Nous tenons à l'éclaircir, parce que cette rectification a une importance souveraine pour la doctrine que nous développons². »

Cela posé, nous pouvons donc conclure que mépriser la nature et mépriser la grâce sont deux erreurs antichrétiennes ; que la nature et la grâce, loin de se combattre, s'appellent et s'harmonisent, la nature en préparant la grâce et la grâce en divinisant la nature. Sans doute cette divinisation de la nature par la grâce ne se fait sur la terre que d'une manière initiale et à peine consciente ; mais le fruit le plus savoureux, la fleur la plus éclatante, ne sont-ils pas tout d'abord un germe obscur qu'il faut enfouir dans la terre ? Hommes de peu de foi, affermis-

¹ *In Ep. I ad Cor.*, c. III, v. 1.

² Mgr Landriot, *Le Christ de la tradition*, VII^e conférence, § 5.

sons donc nos espérances : nous germons aujourd'hui dans le sillon, demain nous fleurirons dans le ciel.

Regardons le charbon de terre : oublions les étranges analogies de sa substance avec celle du diamant; considérons-le seulement dans son état inférieur. Qu'est-ce donc que cette pierre noire et sale? C'est la force même du soleil, c'est sa chaleur, sa puissance accumulée dans une matière infime, pour nous éclairer, nous donner des forces mille fois plus grandes que celles de tous les hommes, et nous aider à transformer le globe. N'est-ce pas là l'image du chrétien sur la terre? Ces dons merveilleux du soleil, comme le remarque le P. Gratry, ne sont-ils pas le symbole des dons surnaturels de Dieu, des forces divines de foi, de lumière, de mouvement, de liberté, d'élan, que l'éternel soleil de Dieu dépose au fond des âmes et surajoute aux faibles forces de la nature humaine¹?

Regardons encore le fer, ce métal sans éclat

¹ Le P. Gratry, *Crise de la foi*, I^{re} conférence, p. 83-85.

qui, lorsqu'il est pénétré par le feu, devient ardent et brûlant comme lui, sans cependant perdre sa nature : n'est-ce pas là encore l'image de notre âme, qui, lorsqu'elle sera toute pénétrée de Dieu et toute embrasée de sa substance, brillera de la lumière même de Dieu, brûlera de son amour et vivra de sa vie, sans cesser pour cela d'être elle-même et sans rien perdre de sa personnalité ?

« *Vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus; quod autem nunc vivo in carne, in fide vivo Filii Dei, qui dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* Je vis, ou plutôt ce n'est pas moi, c'est le Christ qui vit en moi; c'est-à-dire que, tout en vivant maintenant dans la chair, je vis aussi dans la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé et s'est livré pour moi ¹. »

¹ *Épître de saint Paul aux Galates*, ch. II, v. 20.

CHAPITRE VI

Comment la raison a besoin de la foi,

I. — S'il est vrai, comme nous avons pu nous en convaincre, que la nature a besoin de la grâce, la première conséquence à tirer de cette vérité, c'est que la raison a besoin de la foi.

La gravité de cette conséquence est d'autant plus grande en ces temps agités que parfois la faiblesse de notre esprit ne sait à quoi se fixer. Comme on l'a remarqué, il y a aujourd'hui beaucoup de croyants qui ont quelque sympathie pour le doute, et peu de sceptiques qui n'en aient pas pour la foi ; ce qui domine en ce siècle, c'est une foi qui est entraînée à douter et un doute qui a des vellétés de croire. Comme au

temps de Salomon et d'Isaïe, « nos pensées sont timides, nos prévisions incertaines ¹, tout cœur est triste et toute tête languissante ² ».

Luttons sérieusement contre ce mal, et pour nous fortifier dans cette lutte généreuse, voyons comment, au nom même des exigences les plus légitimes de notre raison, la foi nous est moralement nécessaire.

Comme toutes les autres facultés de l'homme, la raison aspire au bonheur ; et pour elle, le bonheur, c'est la possession de la vérité, sinon dans l'évidence absolue, du moins dans une certitude inébranlable. Sans la certitude, en effet, la raison est en proie au doute. Or, le doute est une douleur qui ne brûle pas, mais qui glace ; une douleur qui n'a ni larmes, ni prières, ni espérance, mais qui veille froide au fond du cœur, et paralyse tout élan. Le doute, c'est une guerre intestinale qu'on se livre soi-même à soi-même, dans laquelle la force négative s'insurge contre la force affirmative, et

¹ Livre de la *Sagesse*, ch. IX, v. 14.

² Isaïe, ch. I, v. 5.

oblige celle-ci à consentir à un compromis qui les fait chanceler toutes les deux? « Tout royaume divisé en lui-même sera dans la désolation ¹, » dit Jésus-Christ; et telle est la raison dans laquelle habite le doute.

D'autre part, sans la foi au surnaturel telle que nous l'a enseignée Jésus-Christ, la raison humaine est condamnée à rester toujours incomplète, à être travaillée par mille incertitudes sans cesse renouvelées et sans cesse grandissantes, en un mot, à porter en elle le doute comme un de ces glaives qui une fois enfoncés ne se retirent jamais. Donc, au nom de la perfection même naturelle et du bonheur même naturel de notre raison, nous devons croire en Jésus-Christ et à sa doctrine.

Loin de nous, assurément, la pensée d'attaquer la raison ou de l'amoindrir, dans le but d'agrandir et d'élever la foi. Il faudrait que la foi fût bien misérable, pour ne pouvoir répandre la lumière que lorsque la raison est éteinte. Non, la foi n'a rien à craindre des

¹ *Évangile selon saint Luc*, ch. XI, v. 17.

splendeurs de la raison : car, si la foi est divine, la raison l'est aussi ; et toutes les lumières qui émanent réellement du même Dieu, comme tous les rayons qui descendent réellement du même soleil, ne sauraient réellement se contredire. Si donc elles nous semblent parfois opposées l'une à l'autre, n'en accusons que la faiblesse de nos yeux qui ne voient le tout de rien. N'attaquons pas plus la raison que la foi ; efforçons-nous plutôt, par des pensées sérieuses et des recherches profondes, de reculer les limites dans lesquelles l'une et l'autre gémissent d'être captives. Mais pour cela faut-il mentir à la raison ? faut-il l'accabler d'éloges immérités et de ridicules adulations ? Non. Elle nous repousserait elle-même comme des amis pernicious, si nous voulions par des hommages trompeurs lui dissimuler son insuffisance.

Répétons-le donc, la raison la mieux douée, lorsqu'elle rejette la foi au surnaturel et qu'elle reste abandonnée à elle-même, ne saurait arriver, sur tout ce qui intéresse la destinée humaine, qu'à des conclusions incertaines.

Quelque grandes, en effet, que soient les

vérités de l'ordre moral et religieux démontrées par la raison humaine, cependant l'histoire de la philosophie n'est-elle pas le chaos de toutes les opinions ? Qu'est-ce que l'homme qui s'opiniâtre à chercher en lui seul et dans les seules forces de la nature la certitude et la dernière raison des choses ? « Ne l'y trouvant pas, dit Lamennais, il commence à douter. Les vérités se retirent, la nuit se fait ; au milieu de cette nuit, il cesse de se reconnaître lui-même : seul et fier de sa solitude, il essaie de créer ; il remue d'obscurs souvenirs, et croit peupler d'êtres réels son entendement désert, parce qu'il évoque des fantômes ; mais, bientôt détrompé, las de ce vain labeur, il ferme les yeux et s'assoupit dans des ténèbres éternelles ¹. »

Pascal est du même avis. « La foi, dit-il, est la dernière démarche de la raison... Vainement de prétendus philosophes chercheront Dieu sans Jésus-Christ, ils ne trouveront aucune lumière qui les satisfasse ou qui leur soit véritablement

¹ Lamennais, *Essai sur l'indifférence, en matière de religion*, t. II, ch. XIX.

utile. C'est par Jésus-Christ seul que nous pouvons prétendre de connaître Dieu d'une manière qui nous soit utile... En Jésus-Christ est tout notre bonheur, notre vertu, notre vie, notre lumière, notre espérance; hors de lui, il n'y a que vices, que misère, que désespoir, et nous ne voyons qu'obscurité et confusion dans la nature de Dieu et dans la nôtre. »

Toutefois Lamennais et Pascal ont été, dans les matières qui nous occupent, des esprits excessifs, trop enclins au fidéisme; et comme leurs conclusions, même les plus vraies, n'ont pas toujours été tirées de considérations indiscutables, peut-être pourrait-on récuser ici leur témoignage. C'est pourquoi nous aurons recours à l'autorité de saint Thomas d'Aquin et de Bossuet.

D'après saint Thomas, le plus grand nombre des hommes ne saurait découvrir la vérité, pour trois motifs : soit parce que beaucoup ont un tempérament qui les rend inaptés à l'étude et à la science; soit parce que d'autres, mieux disposés de ce côté, ont des affaires et des nécessités domestiques qui absorbent tous

leurs loisirs ; soit enfin, parce que ceux qui ne sont détournés de l'étude ni par leur tempérament ni par leurs affaires, le sont par leur paresse. En sorte que, en réalité, peu d'hommes sont en mesure de rechercher la vérité et de la découvrir.

En outre, un second inconvénient se présente : c'est que le petit nombre de ceux qui peuvent connaître et découvrir la vérité, n'y arrive, avec la raison seule, qu'après un temps long, soit parce que la vérité religieuse git dans des profondeurs difficiles à creuser, soit parce que cette recherche de la vérité dans les profondeurs qu'elle habite exige beaucoup d'études préparatoires, soit enfin parce que les passions de la jeunesse ne laissent pas toujours à l'esprit la liberté qui lui est nécessaire pour un travail si délicat et si opiniâtre.

Enfin, il est un troisième inconvénient : c'est que ceux-là même qui sont assez privilégiés pour triompher de toutes les entraves que nous venons d'énumérer ; ceux qui, préservés de toute maladie et de toute préoccupation d'affaires temporelles, jouissent à la fois d'une

santé qui leur permet le travail intellectuel et d'une aisance qui le leur facilite ; ceux qui aiment assez la vérité pour vaincre leur paresse, leurs passions et leurs préjugés, pour se livrer aux longs ennuis des études préliminaires, pour entrer ensuite avec une patience de tous les jours dans le dédale obscur où la vérité semble s'être enfermée à plaisir ; ceux-là, dis-je, n'ont pas une force d'intelligence suffisante pour dégager toujours leur jugement des chimères de leur imagination, et discerner toujours avec une parfaite exactitude la vérité de l'erreur.

Effectivement, bien que la raison, si elle reste fidèle à elle-même, ait encore de grandes découvertes à faire et de grandes destinées à parcourir, néanmoins, à la prendre telle qu'elle est, à la juger d'après ses vraies forces actuelles, que sait-elle ? Elle sait ce qui est à la surface de beaucoup de choses et de beaucoup d'idées ; mais ce qui est au fond, le sait-elle ? Les formes, elles les voit ; mais les substances qui sont sous ces formes, les voit-elle ? Les effets, elle les constate ; mais les causes qui déterminent les effets, les connaît-elle ? Quand on la presse de re-

tranchements en retranchements, à quels aveux et à quelles incertitudes ne la force-t-on pas ! Non, la raison humaine n'a qu'une science superficielle, elle ne sait actuellement le dernier mot d'aucune chose, et ne peut donner à aucune question aucune réponse péremptoire et définitive.

Cependant, est-ce là un état d'âme tolérable ? Eh quoi ! n'être parfaitement sûr d'aucune de toutes ces choses qui nous importent si fort ! Ne pas savoir, au fond, à quoi nous en tenir ni sur Dieu, ni sur le monde, ni sur la vie, ni sur nous-mêmes ! Ne pas pouvoir nous démontrer que les idées qui forment notre lumière naturelle contiennent certainement des réalités et non des chimères, que nous ne sommes pas dans cette vie comme dans un mauvais rêve, que tout n'est pas pour nous apparences trompeuses et perpétuelle hallucination ! Lorsqu'il s'agit de Dieu, de l'âme, de la conscience, du devoir, de la vertu, du bien, du mal, de la vie, de la mort, de l'immortalité, de la récompense, du châtement, en un mot, de tout ce qui est le fond même de notre existence et de notre dignité, ne pouvoir émettre aucune conclusion qui soit

complètement à l'abri de doutes et d'objections, et même quelquefois voir toutes ces notions les plus fondamentales s'évanouir une à une, laissant la terre manquer sous nos pas, le ciel fuir sur nos têtes, et le cœur tomber dans le vide et dans le désespoir !

Cet ancien avait donc raison, qui disait que « le commencement de la philosophie c'est la conscience de notre faiblesse¹. » Oui, elle était mille fois plus heureuse que la raison humaine, cette petite colombe de l'arche, errant sur les eaux du déluge; car, après s'être fatiguée, elle finit par trouver un olivier sur lequel elle put se reposer, tandis que, pour la raison laissée à ses propres forces, l'olivier sauveur ne fleurit jamais. Cet olivier, cet arbre humble et obscur, qui ne sait vivre qu'au soleil, dont le feuillage est l'emblème de la paix et le fruit l'emblème de la douceur, cet olivier sauveur c'est la foi. La foi, tel est le rameau sur lequel la raison fatiguée peut se reposer dans la douceur et dans la paix de la certitude.

C'est là un fait d'expérience dont nous pou-

¹ Arrien.

vons avoir tous les jours le spectacle sous les yeux. Tous ces gens simples, en effet, qui passent leur vie à travailler et à croire, s'ils ne peuvent donner sur les grands problèmes de la vie aucune solution scientifique, du moins possèdent-ils dans leur esprit un bon sens qui les rend inaccessibles au doute. Et dans ce bon sens chrétien de ces simples fidèles, se trouve une lumière secrète, qui, sans apporter avec elle une évidence absolue, donne cependant une certitude invincible. Aussi comme ils sont calmes ! comme leur vie s'écoule tranquille au sein de cette foi dont les premières paroles ont sanctifié leur berceau, qui a des bénédictions pour toutes les heures de la vie, qui les accompagne jusqu'à la tombe, et qui ne la referme sur leurs restes corporels que pour ouvrir à leur âme les clartés du ciel !

Les esprits distingués et instruits ne sauraient jouir de la même paix, qu'en s'attachant à la même foi. C'est la conclusion de saint Thomas¹. C'est aussi celle de Bossuet. « Cort-

¹ Saint Thomas, *Somme contre les Gentils*, l. I, ch. iv. — *Somme théologique*, 2. 2, 11, 4.

naïssons-nous la vérité, dit ce grand génie, parmi les ténèbres qui nous environnent? Hélas! durant ces jours de ténèbres, nous en voyons luire de temps en temps quelque rayon imparfait. Aussi notre raison incertaine ne sait à quoi s'attacher ni à quoi se prendre parmi ces ombres. Si elle se contente de suivre ses sens, elle n'aperçoit que l'écorce; si elle s'engage plus avant, sa propre subtilité la confond. Les plus doctes, à chaque pas, ne sont-ils pas contraints de demeurer court? Ou ils évitent les difficultés, ou ils dissimulent et font bonne mine, ou ils hasardent ce qui leur vient sans le bien entendre, ou ils se trompent visiblement et succombent sous le faix... Que ferai-je? où me tournerai-je, assiégé de toutes parts par l'opinion ou par l'erreur? Je me défie des autres, et je n'ose croire moi-même mes propres lumières. A peine crois-je voir ce que je vois et tenir ce que je tiens, tant j'ai trouvé souvent ma raison fautive¹. »

Qu'on ne l'oublie pas, c'est Bossuet qui se plaint ainsi de sa raison.

¹ Bossuet, *Sermon pour la fête de tous les Saints*.

II — Cependant, pour dissiper toute illusion sur ce sujet, laissons-là les thèses des docteurs chrétiens, quelque solides qu'elles soient; recueillons les aveux des incroyants eux-mêmes, et voyons, à cette irréfragable lumière, s'il est vrai, comme on a osé l'écrire, que « croire, c'est supprimer le meilleur de son être et immoler la moitié qui pense à la moitié qui pleure ¹. »

Écoutons d'abord les sages de l'antiquité.

Dans l'Inde, ils adressaient à Dieu cette prière : « Ton heureux avènement détruira le châtement, la souffrance, la mort. Descends donc, ô Seigneur, descends, viens, ô toi dont la béatitude est dans la sagesse, et apaise les desirs de ce monde impatient ! O Seigneur, toi le destructeur des œuvres de Mara, pourquoi tardes-tu ? Le temps est venu... O puissant, enveloppe comme d'un nuage la terre que consume le feu de la misère ; fais tomber sur elle la rosée bienfaisante d'immortalité, et adoucis les souffrances du genre humain qui périt ! ² »

¹ M. About.

² *Latita Vistara*, livre sacré du Bouddhisme écrit plus de

Chez les Grecs, Platon, le plus beau génie de l'antiquité, a écrit ces paroles : « Il est nécessaire d'attendre que quelqu'un nous instruisse de nos devoirs envers Dieu et envers les hommes, car nous ne pouvons connaître la vérité qu'autant que nous l'apprenons de Dieu lui-même ou de ceux qui sont sortis de Dieu. Il nous faut une parole divine, qui soit pour nous comme un vaisseau solide, sur lequel nous ne craindrons pas de faire naufrage... Souvenez-vous que moi qui vous parle et vous qui me jugez, nous sommes des hommes, et que d'après notre nature nous devons accepter une explication vraisemblable et n'en pas demander davantage ¹. » Et, au jugement de Diodore, « les Grecs forment des sectes et disputent sur les plus hautes questions ; ils jettent le doute dans l'esprit de leurs disciples, qui, pendant toute leur vie, ne peuvent se fixer à rien. Si l'on examine les principales sectes des philo-

deux siècles avant Jésus-Christ, cité par M. Martin de Noirlied dans son excellent *Catéchisme philosophique*. Paris, 2^e édition, p. 55.

¹ Platon; II. *Alcibiade*, *Timée*.

sophes, on trouvera qu'ils ne sont pas d'accord entre eux, même sur les maximes fondamentales. »

Quant à Aristote, qui ignore les beaux textes dans lesquels il parle en propres termes de cette vie plus haute que la vie de l'homme et dont cependant l'homme peut vivre? « Une telle vie, dit-il, est meilleure que la vie de l'homme. Ce n'est pas en tant qu'homme qu'il peut vivre ainsi, mais en tant qu'un principe divin vit en lui ¹. » Peu s'en faut, remarque le P. Gratry, qu'il ne prononce le mot surnaturel, quand il dit : « Il y a trois substances, deux *naturelles*, l'autre immuable ². »

Les philosophes et les savants de Rome ne sont pas moins explicites. « Les philosophes, dit Cicéron, ne sont que de grands douteurs... Presque tous les anciens ont dit qu'on ne peut rien connaître, rien comprendre, rien savoir ; que les sens sont bornés ; que l'intelligence est faible, la vie courte et la vérité cachée au fond

¹ Aristote, *Moral. ad Nicom.*, x, 7.

² Le P. Gratry, *Crise de la foi*, 1^{re} conférence, p. 19-20.

d'un puits ; que tout est rempli d'opinions et de coutumes ; qu'il ne reste plus de place pour la vérité ; qu'enfin tout est environné de ténèbres ¹. » — « L'aveugle humanité, ajoute Pline, est envahie par tant de doutes, que la seule chose certaine, c'est que rien n'est certain, que rien n'est comparable à la misère de l'homme et à son orgueil ². »

Si des temps anciens nous passons à l'âge moderne, nous rencontrons tout d'abord un philosophe qui, malgré sa foi, peut être cité avec autorité dans la présente nomenclature. « L'admiration, dit Montaigne, est fondement de toute philosophie ; l'inquisition, le progrès ; l'ignorance, le bout ³... Il n'est rien si souple et erratique que nostre entendement ; c'est le soulier de Theramenes, bon à tout pieds : et il est double et divers ; et les matières, doubles et diverses ⁴... La plupart des instructions de

¹ Cicéron, *De Natura Deorum*, I, 22. — *Acad. Quæst.*, lib. I.

² Pline l'Ancien, *Hist. naturelle*, 2, 7.

³ Montaigne, *Essais*, l. III, ch. XI.

⁴ *Ibid.*

la science à nous encourager, ont plus de montre que de force, et plus d'ornement que de fruit ¹... La question est de paroles, et se paye de même. Une pierre, c'est un corps : mais qui presseroit, « Et corps, qu'est-ce ? » « Substance ; » « et substance, quoy ? » ainsi de suite, accuseroit enfin le respondant au bout de son calepin. On eschange un mot pour un autre mot, et souvent plus incogneu : ie sçais mieulx que c'est qu'Homme, que ie ne sçais que c'est qu'Animal, ou Mortel, ou Raisonnable. Pour satisfaire à un doute, ils m'en donnent trois ; c'est la teste d'Hydra ²... Les roys et les philosophes fientent, et les dames aussi ³. »

Au dix-huitième siècle, Voltaire écrit à d'Alembert : « Tout ce qui nous environne est l'empire du doute ⁴ ». Et d'Alembert écrit à son tour : « Toute l'antiquité philosophique s'est perdue en dissertant sur les attributs de Dieu, sur la nature de l'âme, sur la liberté ; et la

¹ Montaigne, *Essais*, l. III, ch. XII.

² *Ibid.*, l. III, ch. XIII.

³ *Ibid.*

⁴ *Lettre de Voltaire à d'Alembert*, du 12 octobre 1770.

philosophie moderne ne doit pas espérer d'être plus heureuse dans ses recherches. »

Bayle dit à son tour : « Notre raison n'est propre qu'à brouiller tout, qu'à faire douter de tout; elle n'a pas plus tôt bâti un ouvrage qu'elle nous montre les moyens de le ruiner. C'est une véritable Pénélope, qui, pendant la nuit, défait la toile qu'elle avait faite pendant le jour. Ainsi le meilleur usage qu'on puisse faire de la philosophie, est de connaître qu'elle est une voie d'égarément, et que nous devons chercher un autre guide, qui est la lumière révélée ¹. »

Rousseau pense de même. « Le raisonnement, dit-il, ne trace dans notre esprit que des idées confuses de la Divinité... Trop souvent la raison nous trompe; nous n'avons que trop acquis le droit de la récuser... Je ne me crois pas infail-
lible; mes opinions qui me semblent les plus vraies sont peut-être autant de mensonges; j'ignore si je suis dans l'erreur... Je méditais sur le triste sort des mortels, flottant sur cette mer des opinions humaines, sans gouvernail;

¹ Bayle, *Dictionn. crit.*, art. *Bunel*, p. 740, col. 1, édit. de 1720.

sans boussole, et livrés à leurs passions orageuses, sans autre guide qu'un pilote inexpérimenté, qui méconnaît sa route, et qui ne sait d'où il vient ni où il va. Nous nous ignorons nous-mêmes. Des mystères impénétrables nous environnent de toutes parts. Je conçois que l'insuffisance de l'esprit humain est la première cause de cette prodigieuse diversité et que l'orgueil est la seconde ¹. »

« La raison, dit le chef de l'école écossaise, n'a pas fait un pas depuis les anciens philosophes. Il faut y regarder de bien près pour voir dans l'histoire de la philosophie autre chose qu'un labyrinthe de rêveries, de contradictions, d'absurdités, où se rencontrent à peine quelques vérités ². »

Cousin, après avoir parlé du « sublime et doux crucifié », dit en parlant de Platon : « S'il était venu de nos jours, dans ce siècle livré aux révolutions, où les âmes les meilleures sont atteintes de bonne heure par le souffle du

¹ Rousseau, *Emile*.

² Reid.

scepticisme... bien loin de mettre aux prises la religion chrétienne et la bonne philosophie, il se serait efforcé de les unir, de les éclairer et de les fortifier l'une par l'autre. Ce grand esprit et ce grand cœur, qui lui ont dicté *le Phédon*, *le Gorgias*, *la République*, lui eussent appris aussi que de tels livres sont faits pour quelques sages, qu'il faut au genre humain une philosophie à la fois semblable et différente, que cette philosophie-là est une religion, et que cette religion désirable et nécessaire est l'Évangile. » — « N'hésitons pas à le dire, ajoutez-il : sans la religion, la philosophie, réduite à ce qu'elle peut tirer laborieusement de la raison naturelle perfectionnée, s'adresse à un bien petit nombre et court risque de rester sans grande efficacité sur les mœurs et sur la vie... Séparer la religion et la philosophie, ç'a toujours été, d'un côté ou d'un autre, la prétention des petits esprits, exclusifs et fanatiques ; le devoir, plus impérieux aujourd'hui que jamais, de qui-conque a pour l'une ou pour l'autre un amour sérieux et éclairé, est de les rapprocher, de mettre ensemble, au lieu de les dissiper en les

divisant, les forces de l'esprit et de l'âme dans l'intérêt de la cause commune et du grand objet que la religion chrétienne et la philosophie poursuivent, chacune par les voies qui lui sont propres, je veux dire la grandeur morale de l'humanité ¹. »

Qui ne connaît les douloureux aveux de Jouffroy ? « La philosophie, dit-il, comprend un grand nombre de problèmes différents qui ont été agités dans les temps anciens comme dans les temps modernes. Or, prenez un quelconque de ces problèmes, vous trouverez que ce problème est aussi peu résolu de nos jours qu'il l'était du temps de Platon et d'Aristote. Trois ou quatre grandes opinions se disputent l'honneur de les résoudre au dix-neuvième siècle comme dans l'antiquité ; mais entre ces opinions il n'y a rien de décidé. Laquelle est la vérité ? C'est ce qu'on ne sait pas, c'est ce que tous les efforts des philosophes n'ont pu déterminer encore... Voilà où en sont les problèmes philosophiques sans aucune exception ². » Puis

¹ Cousin, *du Vrai, du Beau, du Bien*, seizième leçon.

² Jouffroy, *Nouveaux mélanges philosophiques*.

il compare la philosophie à « un trou où il manquait d'air, et où son âme, récemment exilée du christianisme, étouffait. »

Quel exil, et de quelles angoisses ne fut-il pas accompagné ! Écoutons la victime elle-même nous raconter sa douleur : « Je n'oublierai jamais la soirée de décembre où le voile qui me dérobaît à moi-même ma propre incrédulité, fut déchiré. J'entends encore mes pas dans cette chambre étroite et nue, où longtemps après l'heure du sommeil, j'avais coutume de me promener ; je vois encore cette lune à demi voilée par les nuages, qui en éclairait par intervalle les froids carreaux. Les heures de la nuit s'écoulaient et je ne m'en apercevais pas ; je suivais avec anxiété ma pensée qui, de couche en couche, descendait vers le fond de ma conscience et, dissipant l'une après l'autre toutes les illusions qui m'en avaient jusque-là dérobé la vue, m'en rendait de moment en moment les détours plus visibles.

« En vain, je m'attachais à ces croyances dernières comme un naufragé aux débris de son navire ; en vain, épouvanté du vide inconnu

dans lequel j'allais flotter, je me rejetais pour la dernière fois avec elles vers mon enfance, ma famille, mon pays, tout ce qui m'était cher et sacré ; l'inflexible courant de ma pensée était plus fort : parents, famille, souvenirs, croyances, il m'obligeait à tout laisser ; l'examen se poursuivait plus obstiné et plus sévère à mesure qu'il approchait du terme, et il ne s'arrêta que quand il l'eût atteint. Je sus alors qu'au fond de moi-même il n'y avait plus rien qui fût debout.

« Ce moment fut affreux, et quand, vers le matin, je me jetai épuisé sur mon lit, il me sembla sentir ma première vie, si riante et si pleine, s'éteindre, et derrière moi s'en ouvrir une autre sombre et dépeuplée, où désormais j'allais vivre seul, seul avec ma fatale pensée, qui venait de m'y exiler, et que j'étais tenté de maudire. Les jours qui suivirent cette découverte furent les plus tristes de ma vie. Dire de quels mouvements ils furent agités serait trop long. Bien que mon intelligence ne considérât pas sans quelque orgueil son ouvrage, mon âme ne pouvait s'accoutumer à un état si peu fait pour la

faiblesse humaine ; par des retours violents, elle cherchait à regagner les rivages qu'elle avait perdus ; elle retrouvait dans la cendre de ses croyances passées des étincelles qui semblaient par intervalles rallumer sa foi. Mais les convictions renversées par la raison ne peuvent se relever que par elle, et ces lueurs s'éteignaient bientôt ¹. »

Citons encore deux philosophes contemporains, et voyons le degré d'estime qu'ils accordent à cette philosophie à laquelle ils se sont consacrés.

« Ce n'est pas nier la philosophie, dit M. Renan, c'est lui rendre sa véritable place, la seule où elle soit grande, forte, inattaquable, que de dire qu'elle n'est pas faite pour le grand nombre. Sublime si on la considère dans le cénacle des sages dont elle a été l'aliment et l'entretien, la philosophie n'est qu'un fait imperceptible si on l'envisage dans l'histoire de l'humanité. On compterait les âmes qu'elle a ennoblies, on ferait en quatre pages l'histoire de la petite

¹ Jouffroy, *Nouveaux mélanges philosophiques*.

aristocratie qui s'est groupée sous ce signe : le reste, livré au torrent de ses rêves, de ses terreurs, de ses enchantements, a roulé pêle-mêle dans les hasardeuses vallées de l'instinct et du délire, ne cherchant sa raison d'agir et de croire que dans les éblouissements de son cerveau et les palpitations de son cœur... Il se peut que tout ce que nous aimons, tout ce qui fait à nos yeux l'ornement de la vie, la culture libérale de l'esprit, la science, le grand art, soient destinés à ne durer qu'un âge ; mais la religion ne mourra pas. Elle sera l'éternelle protestation de l'esprit contre le matérialisme systématique ou brutal qui voudrait emprisonner l'homme dans la région inférieure de la vie vulgaire. La civilisation a des intermittences, mais la religion n'en a pas ¹. »

D'autre part, il y a quelques mois M. Vacherot écrivait ce qui suit : « En face de cette immense armée de croyants de toute sorte et de toute religion, en quel nombre sont les sincères

¹ M. Renan, *Études d'histoire religieuse*, p. 2 et 71 ; Paris, 1863, 6^e édit.

adeptes de la philosophie? C'est à peine si on les trouve dans les écoles auxquelles ils se font honneur d'appartenir. On voit, en ce temps surtout de compromis et de défaillances, des philosophes de profession qui se confondent en protestations de christianisme et même de catholicisme. On en voit d'autres qui gardent leur indépendance philosophique, mais sans s'expliquer sur les questions religieuses et théologiques. A vrai dire, si l'on comptait, dans les pays où souffle le plus fort le vent du doute, le nombre des libres penseurs qui vivent et meurent en vrais philosophes, on serait tenté de se demander si la philosophie est prise au sérieux dans les choses de la vie pratique. A voir le monde à la surface, qu'est-ce que l'agitation de cette imperceptible société philosophique dans l'immensité du monde religieux? N'est-ce pas le murmure d'un ruisseau qui se perd dans le bruit des vagues de l'océan? Comment donc le moraliste et l'historien de notre temps n'éprouveraient-ils pas un sentiment d'ironique dédain pour l'*utopie* philosophique des libres penseurs qui croiraient, avec Voltaire et les encyclopé-

distes, en avoir fini avec ce qu'il plaisait à ceux-ci d'appeler la *superstition*? Comment ne prendraient-ils pas en pitié la sollicitude des philosophes pour l'avenir religieux de l'humanité, comme si la philosophie et la révolution du dernier siècle avaient tari pour tout le genre humain la source de la foi religieuse? Comment surtout le monde des libres penseurs ne sentirait-il pas un profond découragement au spectacle d'une telle puissance de la religion et d'une telle faiblesse sociale de la philosophie en plein dix-neuvième siècle ¹ ?

Sans doute cet aveu n'est pas net; tantôt il semble porter sur le fond même des choses, tantôt sur la surface seulement; là il paraît n'avoir pour objet que la religion en général, ici il nomme expressément le christianisme, la superstition avec laquelle les philosophes du dix-huitième siècle voulaient en finir. Mais cette indécision elle-même ne prouve que davantage l'incertitude du rationalisme. Du reste, à tra-

¹ M. Vacherot, *la Crise religieuse au XIX^e siècle*; Revue des Deux-Mondes, 15 octobre 1868, p. 810-817.

vers ces interrogations et ces plaintes à demi formulées, qui ne voit que la philosophie qui nie le christianisme, est noyée dans l'océan même qu'elle nie, et que sa négation n'est qu'une « utopie, » et que sa « faiblesse » ne saurait produire dans un esprit sincère qu'un « profond découragement? »

Outre les philosophes, les poètes eux-mêmes, à qui les champs illimités de leur imagination sembleraient cependant devoir suffire, n'ont pu se trouver satisfaits des lumières de leur raison.

« J'ai poursuivi, ô vérité, ta forme nuageuse, dit un poète allemand; je l'ai poursuivie incomensurablement loin. Je t'ai sacrifié chaque leur d'espérance. Échoué maintenant, je me tiens debout sur des récifs escarpés; tout autour de moi des flots obscurs..., et sur ma tête des nuages qui contiennent la foudre. »

Écoutons à son tour Alfred de Musset lui-même:

« Il existe, dit-on, une philosophie
Qui nous explique tout sans révélation,
Et qui peut nous guider à travers cette vie
Entre l'indifférence et la religion.

J'y consens. — Où sont-ils, ces faiseurs de systèmes,
Qui savent, sans la foi, trouver la vérité,
Sophistes impuissants qui ne croient qu'en eux-mêmes?
Quels sont leurs arguments et leur autorité?
L'un me montre ici-bas deux principes en guerre,
Qui, vaincus tour à tour, sont tous deux immortels¹;
L'autre découvre au loin, dans le ciel solitaire,
Un inutile Dieu qui ne veut pas d'autels².
Je vois rêver Platon et rêver Aristote;
J'écoute, j'applaudis, et poursuis mon chemin.
Sous les rois absolus je trouve un Dieu despote;
On nous parle aujourd'hui d'un Dieu républicain.
Pythagore et Leibniz transfigurent mon être.
Descartes m'abandonne au sein des tourbillons.
Montaigne s'examine, et ne peut se connaître.
Pascal fuit en tremblant ses propres visions.
Pyrrhon me rend aveugle, et Zénon insensible.
Voltaire jette à bas tout ce qu'il voit debout.
Spinoza, fatigué de tenter l'impossible,
Cherchant en vain son Dieu, croit le trouver partout.
Pour le sophiste anglais, l'homme est une machine³.
Enfin sort des brouillards un rhéteur allemand
Qui, du philosophisme achevant la ruine,
Déclare le ciel vide, et conclut au néant⁴.

¹ Système des Manichéens.

² Le théisme.

³ Locke.

⁴ Kant.

« Voilà donc les débris de l'humaine science !
 Et, depuis cinq mille ans qu'on a toujours douté,
 Après tant de fatigue et de persévérance,
 C'est là le dernier mot qui nous en est resté !
Ah ! pauvres insensés, misérables cervelles,
 Qui de tant de façons avez tout expliqué,
 Pour aller jusqu'aux cieus il vous fallait des ailes ;
 Vous aviez le désir, la foi vous a manqué.
 Je vous plains ; votre orgueil part d'une âme blessée.
 Vous sentiez les tourments dont mon cœur est rempli,
 Et vous la connaissiez, cette amère pensée
 Qui fait frissonner l'homme en voyant l'infini.
 Eh bien, prions ensemble, — abjurons la misère
 De vos calculs d'enfants, de tant de vains travaux.
 Maintenant que vos corps sont réduits en poussière,
 J'irai m'agenouiller pour vous sur vos tombeaux.
 Venez, rhéteurs païens, maîtres de la science,
 Chrétiens des temps passés et rêveurs d'aujourd'hui ;
 Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance !
 Pour que Dieu nous réponde, adressons-nous à lui¹. »

Donc, de l'aveu même des princes de la pensée, soit dans l'antiquité, soit dans les temps modernes, la raison, quelque grande qu'elle soit, est de sa nature trop étroite et trop obs-

¹ A. de Musset, *l'Espoir en Dieu*.

cure pour que l'homme s'en trouve satisfait. Les savants qui n'admettent que leurs sciences sont des esprits absorbés, mais non des esprits satisfaits ; et la différence est grande entre les uns et les autres. Ils sont absorbés, en effet, par les mille détails analytiques de leurs sciences ; et cette absorption, qui les tient perpétuellement en éveil, leur donne une certaine jouissance de leur activité, qui les empêche de sentir les vides dans lesquels ils opèrent. Mais lorsque sortant de l'analyse ils essayent d'entrer dans la synthèse, lorsqu'ils cherchent à récapituler la somme de leurs connaissances positives et indubitables, et à se faire une lumière d'ensemble pour éclairer les réalités de la vie et asseoir leur conscience sur une certitude inébranlable, en vérité sont-ils satisfaits ? S'ils étaient simples et sincères, comme ce bûcheron qui s'en revient le soir, portant sur ses épaules le fardeau de petites branches ramassées une à une dans la forêt, et qui se dit en lui-même : « C'est bien, voilà pour chauffer mes membres glacés ; mais mon cœur, lui aussi, n'a-t-il pas besoin d'être réchauffé ? et qui pourrait le réchauffer, sinon ce Dieu que

je ne vois pas, mais que je sens? » eux aussi, ne diraient-ils pas : « Tous ces détails scientifiques, toutes ces petites branches ramassées une à une, suffisent pour nous éclairer un jour; mais qui nous donnera la vaste lumière, la lumière sans déclin, que ne peut atteindre notre seule raison? »

Oui, nous devons agrandir notre raison et l'éclairer d'une lumière surnaturelle. La lumière surnaturelle, c'est la foi. La foi est, dans notre âme, comme la fenêtre qui ouvre du côté du ciel; par elle nos regards peuvent plonger avec certitude dans l'immensité des choses que nous ne voyons pas, mais auxquelles nous aspirons; sans elle, au contraire, notre âme n'est plus qu'une hutte misérable de laquelle nous ne voyons plus guère que la terre; et en vérité, quelque bien bâtie que soit cette hutte, elle ne sera jamais la maison d'un hôte immortel qui sent en lui le besoin de l'infini!

CHAPITRE VII

Nature et grandeur de la foi.

Heureux ceux qui, dans ce temps de scepticisme et d'abattement intellectuel, savent résister à l'anarchie des esprits, et prononcer au fond de leur cœur ce mot qui contient tant de consolations si vraies, ce mot d'une douceur si suave, ce mot qui charme le cœur en tranquillisant l'esprit, ce mot qui ouvre le symbole chrétien : *Credo, je crois!*

I. — Qu'est-ce donc que la foi, cette force qui vient en aide à la faiblesse de notre raison et nous ouvre les horizons du monde surnaturel ?

Souvent on la confond avec la crédulité.

Cependant rien n'est plus faux. La crédulité accepte tout. Plus une chose est obscure, plus elle lui paraît divine. Dès qu'elle entend parler d'un événement prétendu extraordinaire, elle accourt les yeux fermés et se prosterne tête baissée. Chercher à constater la réalité de cet événement et la véracité de ceux qui le racontent, serait pour elle un manque de foi et de soumission, une prétention orgueilleuse et impie. Quiconque n'est pas enthousiaste comme elle, est un chrétien suspect qu'il faut éviter. Ardente et irréfléchie, elle a sans cesse besoin de choses nouvelles, plus mystérieuses et plus extraordinaires encore que les premières, pour donner un aliment à sa piété aveugle et fébrile. De là sa passion pour les nouveautés religieuses, passion qui lui fait souvent perdre de vue les mystères et les miracles de l'Évangile, pour donner la première place dans son respect à des récits non encore approuvés par l'Église. De là aussi cette mobilité d'appréciations et de sentiments qui la caractérise d'une manière si frappante, et qui lui fait la plupart du temps répudier le lendemain

ce qu'elle avait vénéré la veille. Croire à tout sans règle et sans discernement, c'est ne croire sérieusement à rien. Aussi la crédulité est-elle, au fond, plus dangereuse pour la vraie foi que l'incrédulité elle-même.

Au contraire, la vraie foi n'a qu'un seul objet : tout ce qui est réellement révélé par Dieu et uniquement ce qui est révélé par Dieu. En sorte que tout ce qui ne fait point partie du dépôt de la révélation divine peut être l'objet de notre respect, mais ne saurait être l'objet de notre foi. L'Église elle-même n'est qu'une gardienne du dépôt des vérités révélées ; et lorsqu'elle nous enseigne des vérités distinctes de celles qui sont contenues dans ce dépôt divin, son enseignement, si exact et si solide qu'il soit, ne saurait être présenté et encore moins imposé à notre foi. La foi est donc une chose qui se passe uniquement entre Dieu, l'Église et nous : Dieu qui nous parle, nous qui écoutons Dieu et qui adhérons à sa parole, et l'Église qui garde cette parole de Dieu et nous empêche de la dénaturer, sans pouvoir elle-même y ajouter ou en retrancher un seul iota. Cela est tellement vrai que l'Église,

en rédigeant dans le cours des siècles des articles de foi, les a toujours considérés comme des enseignements tirés non de son propre esprit et de sa manière de voir purement humaine, mais seulement du dépôt de la révélation divine confié à sa garde.

Telle est la véritable notion de la foi chrétienne.

En effet, écoutons saint Paul : « La foi, écrit-il aux Hébreux, est la substance des choses que l'on doit espérer, l'argument de celles qui n'apparaissent pas¹. »

Dans cette définition trois points sont à méditer :

Premièrement, si la foi est un *argument* et si tout argument bien fait engendre la conviction et la certitude, il est manifeste que la foi diffère essentiellement du doute et de l'opinion, et qu'elle porte avec elle la certitude.

Deuxièmement, si la foi est l'argument *des choses qui n'apparaissent pas*, et si les choses qui n'apparaissent pas ne peuvent pas,

¹ Ch. XI, v. 1.

comme telles, tomber sous la science, vu que la science est une connaissance basée sur l'évidence, il est également manifeste que la foi est essentiellement distincte de la science.

En sorte que, si d'une part la foi n'implique pas l'évidence, d'autre part elle implique la certitude.

Troisièmement, enfin, quelles sont les choses que l'on doit espérer, sinon les choses célestes, les choses divines, Dieu lui-même avec sa lumière et sa beauté infinies ? Or, la foi, c'est Dieu lui-même, atteint, non-seulement dans ses manifestations externes et ses relations internes, mais jusque dans la substance de sa vérité, de sa beauté et de son amour ; ou, si l'on prend le mot *substance* dans le sens de germe, la foi, c'est Dieu lui-même, déposé comme un germe substantiel dans notre esprit pour nous vivifier divinement, nous faire fleurir et fructifier comme des dieux : « *Di estis*, vous êtes des dieux, » dit l'Écriture. La vie sur la terre n'est que le temps de la germination obscure et laborieuse ; le ciel sera celui des fleurs et des fruits.

« Voilà que j'ai franchi tout l'azur, tout l'espace...
 J'ai mis les vastes cieux entre la terre et moi ;
 Et je ne suis qu'au bord, Seigneur, à la surface...
 Mais j'ai l'éternité pour me plonger en toi ¹ ! »

On peut donc, avec saint François de Sales, définir l'acte de foi « un acquiescement de nostre esprit, lequel ayant receu l'aggreable lumière de la vérité, il y adhère par manière d'une douce, mays puissante et solide assurance et certitude qu'il prend en l'autorité de la revelation qui luy en est faicte ¹ ».

Méditons ces hautes pensées ; et, après avoir vu la nature de la foi, contemplons-en la grandeur et les ineffables bienfaits.

II. — La foi est une *lumière* ; lumière obscure, il est vrai, mais divine ; elle ne nous laisse qu'entrevoir, mais entrevoir les choses célestes.

« Comme il arrive quelquefois, dit saint

¹ M. V. de Laprade, *Psaume de combat*.

² Saint François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, l. II, ch. XIV.

François de Sales, que, la terre estant couverte de brouillards, nous ne pouvons voir le soleil, ains nous voyons seulement un peu plus de clarté du costé où il est, de façon que, par manière de dire, nous le voyons sans le voir, parce que d'un costé nous ne le voyons pas tant que nous puissions bonnement dire que nous le voyons, et d'autre part nous ne le voyons pas si peu que nous puissions dire que nous ne le voyons point; et c'est ce que nous appellons entrevoir...

« La foy est la grande amie de nostre esprit, et peut bien parler aux sciences humaines, qui se vantent d'estre plus évidentes et claires qu'elle, comme l'Espouse sacrée parlait aux autres bergères : « Je suis brune, mays belle¹. » O discours humains! ô sciences acquises! je suis brune, car je suis entre les obscurités des simples revelations, qui sont sans aucune évidence apparente et me font paroître noire, me rendant presque mesconnaissable; inays *je suis* pourtant *belle* en moy-mesme, à cause de mon infinie cer-

¹ *Cantique des cantiques*, ch. 1, v. 4.

litude ; et si les yeux des mortelz me pouvoient voir telle que je suis par nature, ilz me treuve-roient toute belle¹.

« Dieu a empreint sa piste, ses alleures et passées en toutes les choses créées ; de sorte que la connoissance que nous avons de sa divine Majesté par les creatures ne semble estre autre chose que la veuë des piedz de Dieu, et qu'en comparayson de cela, la foy est une veuë de la face mesme de sa divine Majesté, laquelle nous ne voyons pas encore au plein jour de la gloire, mays nous la voyons pourtant comme en la prime aube du jour, ainsy qu'il advint à Jacob auprès du gay de Jaboc ; car bien qu'il n'eust veu l'ange avec lequel il lutta sinon à la faible clarté du point du jour, si est-ce que, tout ravi de contentement, il ne laissa pas de s'escrier : « Jay veu le Seigneur face à face, et mon âme a esté sauvée². »

La foi est une vue initiale de la face voilée de Dieu, en ce sens qu'elle nous fait apercevoir

¹ Saint François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, l. II. ch. XIV.

² *Ibid.*, l. III, ch. IX. — *Genèse*, ch. XXXII, v. 30.

Dieu dans la créature et la créature en Dieu. Il faut l'avoir expérimenté, pour comprendre toute la différence qu'il y a, d'abord, entre voir Dieu vivant dans la créature, dans le pauvre, dans le malheureux, comme aussi dans l'homme heureux et fortuné, et le voir spéculativement dans les conceptions plus ou moins rationnelles de son esprit, ensuite, entre voir la créature en Dieu et la voir exclusivement en elle-même, en dehors de Dieu. — Voir Dieu en dehors de la créature ne produit généralement qu'un respect froid qui s'oublie bientôt pour faire place à l'indifférence pratique ; voir la créature en dehors de Dieu n'allume la plupart du temps dans notre cœur qu'une haine jalouse ou un amour malsain. — Au contraire, voir Dieu dans la créature et la créature en Dieu, c'est les regarder dans la lumière vraie, et les connaître tels qu'ils sont. Quiconque ne voit pas sur le visage de l'homme un reflet de la face de Dieu, ne connaît pas vraiment l'homme : l'homme, en effet, n'a toute sa beauté, que lorsque, à travers sa nature, transpire le divin. De même, quiconque ne voit pas dans l'idée de Dieu l'idée de l'homme, ne connaît

pas complètement Dieu ; parce que Dieu n'a toute sa beauté à nos yeux, que lorsque, à travers sa nature, transpire son amour pour l'homme.

III. — En même temps que la foi est une lumière pour notre intelligence, elle est une *certitude* pour notre conscience.

« Lorsque dans le désert la cavale sauvage,
Après trois jours de marche, attend un jour d'orage
Pour boire l'eau du ciel sur ses palmiers poudreux,
Le soleil est de plomb, les palmiers en silence
Sous leur ciel embrasé penchent leurs longs cheveux,
Elle cherche son puits dans le désert immense,
Le soleil l'a séché ; sur le rocher brûlant,
Les lions hérissés dorment en grommelant.
Elle se sent fléchir ; ses narines qui saignent
S'enfoncent dans le sable, et le sable altéré
Vient boire avidement son sang décoloré.
Alors elle se couche, et ses grands yeux s'éteignent,
Et le pâle désert roule sur son enfant
Les flots silencieux de son linceul mouvant.

Elle ne savait pas, lorsque les caravanes
Avec leurs chameliers passaient sous les platanes,

Qu'elle n'avait qu'à suivre et qu'à baisser le front,
Pour trouver à Bagdad de fraîches écuries,
Des râteliers dorés, des luzernes fleuries,
Et des puits dont le ciel n'a jamais vu le fond¹. »

Ce désert, c'est la vie sur la terre; cette cavale, c'est la raison; cette mort par la soif, c'est l'incrédulité; cette oasis, c'est la foi.

« Si un aveugle ne peut voir le soleil, disait un autre poète, il en sent néanmoins les rayons; il n'en voit pas les splendeurs, mais il en sent la chaleur. Quest-ce que Dieu? Je l'ignore, mais je me sens pressé entre ses bras. Je ne vois pas son visage, mais je repose dans son cœur². »

Comment, en effet, la foi, qui a pour motifs d'admission la véracité de Dieu et l'évidence qu'il a parlé, ne nous donnerait-elle pas la certitude? Que faut-il de plus à notre conscience pour en finir avec le doute, lorsqu'il nous est démontré, d'une part, que Dieu ne saurait nous tromper, et, d'autre part, qu'il nous a enseigné telle ou telle doctrine? Il importe, il est vrai, à

¹ A. de Musset, *Poésies*.

² Silvio Pellico.

l'avidité de notre esprit de connaître et de comprendre cette doctrine ; mais cela n'importe nullement à la certitude de notre conscience.

Aussi quelle paix, quelle sérénité, dans la conscience des véritables disciples de Jésus-Christ ! « Lisez ce petit livre, disait le philosophe Jouffroy en parlant du catéchisme ; vous y trouverez une solution de toutes les questions que j'ai posées, de toutes sans exception. Demandez au chrétien d'où vient l'espèce humaine, il le sait ; où elle va, il le sait ; comment elle va, il le sait. Demandez à ce pauvre enfant, qui de sa vie n'y a songé, pourquoi il est ici-bas et ce qu'il deviendra après sa mort : il vous fera une réponse sublime. Demandez-lui comment le monde a été créé, et à quelle fin ; pourquoi Dieu y a mis des animaux, des plantes ; comment la terre a été peuplée, si c'est par une seule famille ou par plusieurs, pourquoi les hommes parlent plusieurs langues, pourquoi ils souffrent, pourquoi ils se battent, et comment tout cela finira : il le sait. Origine du monde, origine de l'espèce, question de races, destinée de l'homme en cette vie et en l'autre, rapports

de l'homme avec Dieu, devoirs de l'homme envers ses semblables, droits de l'homme sur la création, il n'ignore rien ¹. »

IV. — De plus, la foi est aussi une *force* pour notre volonté, un *principe de vie surnaturelle et de justice*, et par conséquent un *moyen de salut*.

Lorsque les difficultés de la vie se dressent devant nous comme des montagnes infranchissables, ne perdons pas courage. Jésus n'a-t-il pas dit : « Si vous aviez de la foi comme un grain de senevé, vous diriez à cette montagne : Passe d'ici là, et elle y passerait, et rien ne vous serait impossible ²? »

Lorsque le monde nous attaque par ses maximes trompeuses et séductrices, recourons à la foi : « La victoire qui triomphe du monde, dit saint Jean, c'est notre foi ³. »

¹ Jouffroy, *Mélanges philosophiques, du Problème de la destinée humaine*.

² *Évangile selon saint Mathieu*, ch. XVII, v. 19 ; — *selon saint Luc*, ch. XVII, v. 6.

³ *1^{re} Épître de saint Jean*, ch. v, v. 4.

Lorsque le démon, comme un lion rugissant, rôde autour de nous, cherchant quelqu'un qu'il puisse dévorer, résistons-lui avec force, et cette force, dit saint Pierre, nous la puiserons dans la foi, *cui resistite fortes in fide*¹.

Lorsque nous-mêmes devenons contre nous-mêmes complices du monde et du démon, lorsque nos passions mauvaises font chanceler notre volonté et ébranlent, pour ainsi dire, notre âme tout entière, rappelons-nous ce mot de saint Paul : « C'est par la foi que vous vous tiendrez debout² ; elle est un fondement pour assurer vos pas³, et un bouclier pour repousser les traits enflammés de la perversité⁴. » Déjà Isaïe l'avait comparée à une ceinture qui fortifie les reins⁵.

Du reste, Jésus n'a-t-il pas dit : « Si tu peux croire, tout est possible au croyant⁶ ? »

En outre, la foi est un principe de vie surna-

¹ 1^{re} Épître de saint Pierre, ch. v, v. 9.

² Épître de saint Paul aux Romains, ch. xi, v. 20.

³ Épître aux Colossiens, ch. i, v. 23 ; ch. ii, v. 5.

⁴ Épître aux Éphésiens, ch. vi, v. 16.

⁵ Isaïe, ch. xi, v. 5.

⁶ Évangile selon saint Marc, ch. ix, v. 22.

turelle et de justice. — « Le juste, dit saint Paul, vit de la foi¹. La justice de Dieu par la foi de Jésus-Christ, est en tous ceux et sur tous ceux qui croient en lui². Tous vous êtes les fils de Dieu par la foi qui est en Jésus-Christ³. » — « Quiconque, ajoute saint Jean, croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu⁴. » — Et, en effet, c'est de la foi qu'ont vécu tous les justes, soit de l'ancien, soit du nouveau Testament⁵, suivant cette parole de Jésus-Christ : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle⁶. »

Aussi, la foi est-elle un moyen efficace de salut.

Un jour, une femme affligée d'un flux de sang depuis douze ans, s'approcha humblement de Jésus et toucha le bord de son vêtement. Car elle disait en elle-même : Si je touche seulement

¹ *Épître aux Romains*, ch. I, v. 17.

² *Ibid.*, ch. III, v. 22-28.

³ *Épître aux Galates*, ch. III, v. 26.

⁴ *1^{re} Épître de saint Jean*, ch. V, v. 1.

⁵ *Épître de saint Paul aux Hébreux*, ch. XI.

⁶ *Évangile selon saint Jean*, ch. V, v. 47.

son vêtement, je serai guérie. Jésus se retournant la vit et lui dit : Ma fille, ayez confiance, votre foi vous a guérie. Et la femme fut guérie à l'heure même ¹.

Un autre jour, comme Jésus partait de Jéricho avec ses disciples et une grande multitude, le fils de Timée, Bartimée l'aveugle, était assis, mendiant, sur le bord du chemin. Lequel, ayant entendu que c'était Jésus de Nazareth, se mit à crier, disant : Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. Et plusieurs s'efforçaient de le faire taire. Mais lui criait encore plus haut : Fils de David, ayez pitié de moi. Alors Jésus s'arrêtant ordonna qu'on l'appelât. Etils l'appelèrent en lui disant : Aie confiance, lève-toi, il t'appelle. Rejetant son manteau, il se lève en hâte et vient à Jésus. Et Jésus lui dit : Que voulez-vous que je fasse? L'aveugle lui dit : Seigneur, que je voie. Jésus lui dit : Allez, votre foi vous a guéri. Et aussitôt il vit, et il le suivait dans le chemin ².

Sans doute ce ne sont là que des guérisons

¹ *Évangile selon saint Mathieu*, ch. ix, v. 20-22.

² *Évangile selon saint Marc*, ch. 10, v. 46-52.

corporelles. Mais ces guérisons corporelles sont la figure de la guérison spirituelle, du salut éternel de l'âme. Toute âme malade, languissante, épuisée, qui s'approche de Jésus avec foi, entend le Sauveur lui adresser cette consolante parole : **Ma fille, ô toi qui a été créée à l'image du Père, purifiée par le sang du Fils, sanctifiée par la grâce de l'Esprit-Saint, sois guérie. Tout esprit, quelque aveugle et dénué qu'il soit, qui invoque Jésus avec foi, entend également cette douce réponse : O mon fils, va, ta foi t'a guéri.**

« **Quiconque croit au Fils de l'homme, ne périra pas, mais aura la vie éternelle¹. — Quiconque croit en lui ne sera point confondu².** »
C'est l'Esprit de vérité qui nous l'enseigne.

V. — Enfin, la foi est une *joie* pour notre cœur.

Si celui qui reste incrédule à l'égard du Fils est l'objet de la colère de Dieu³, bienheureux,

¹ *Evangile selon saint Jean*, ch. III, v. 15.

² *Épître de saint Paul aux Romains*, ch. X, v. 11.

³ *Evangile selon saint Jean*, ch. III, v. 36.

au contraire, sont ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru¹; bienheureux, ceux qui scrutent les témoignages du Seigneur². Qu'elles sont douces, en effet, les paroles de Dieu! Oui, elles sont plus douces au cœur que le miel ne l'est à la bouche, *Quam dulcia faucibus meis eloquia tua, super mel ori meo*³! Oui, elles contiennent des flammes secrètes, et quiconque les a méditées comprend ce cri des disciples d'Emmaüs: « Notre cœur n'était-il pas tout embrasé au-dedans de nous, pendant qu'il nous parlait dans le chemin et qu'il nous expliquait les Écritures⁴? »

La foi est le mariage de notre âme avec Dieu, *et sponsabo te mihi in fide*⁵. Par elle, Dieu est à nous et nous à Dieu; tout ce qui est à nous est à Dieu, et tout ce qui est à Dieu est à nous. Par elle, par conséquent, le Christ, le Fils de Dieu, habite dans notre cœur, *Christum habitare per fidem in cordibus vestris*⁶; et par elle aussi, nos

¹ *Évangile selon saint Jean*, ch. xx, v. 29.

² *Psaume cxxviii*, v. 2.

³ *Ibid.*, v. 103.

⁴ *Évangile selon saint Luc*, ch. xxiv, v. 32.

⁵ *Osée, Prophétie*, ch. ii, v. 20.

⁶ *Épître de saint Paul aux Ephésiens*, ch. iiii, v. 17.

prières sont exaucées et nos vœux accomplis, *magna est fides tua, fiat tibi sicut vis*¹.

Tout homme qui a le besoin et le sens des choses divines, qui éprouve dans son cœur, au milieu des choses finies qui l'entourent, le sublime tourment de l'infini, celui-là trouve donc dans la foi une lumière pour son esprit, une certitude pour sa conscience, une force, un principe de vie surnaturelle et de justice, un moyen de salut pour sa volonté, et enfin une joie pour son cœur. Sans doute pour le croyant il y a aussi des jours sombres et des heures douloureuses ; mais si le croyant connaît la douleur, il ignore le désespoir. Au lieu du bonheur qu'il poursuit ici-bas, comme tout être humain, il peut rencontrer des déceptions et des déceptions pleines d'amertume ; mais son rêve n'est pas détruit, il n'est qu'ajourné ; et ce que la terre lui refuse, le ciel le lui donnera un jour.

¹ *Évangile selon saint Mathieu, ch. xv, v. 28.*

CHAPITRE VIII

Les mystères de la foi.

La foi, étant une lumière obscure, emporte avec elle la notion du mystère ; et comme cette notion est généralement mal comprise en matière de religion, il importe de l'éclaircir.

Lorsqu'on lit la sainte Ecriture, on constate souvent que Dieu a pour le demi-jour une prédilection singulière. S'il entre en commerce sensible avec l'homme, c'est, en effet, pour se montrer à lui sous un voile qui le cache en le révélant. Ainsi, lorsque les Hébreux traversent le désert, Dieu les conduit par une nuée, obscure le jour et lumineuse la nuit ¹.

¹ *Exode*, ch. XIII. v. 21.

Lorsque Moïse gravit le Sinaï, Dieu lui apparaît dans l'obscurité d'une nuée, *jam nunc veniam ad te in caligine nubis* ¹. Job ne l'entend que du sein d'un nuage semblable à un tourbillon ². D'après saint Jean de la Croix, la conduite de Gédéon, dans la guerre qu'il fait aux Madianites, nous donne le même enseignement : car les lampes allumées qu'il renferme dans des vases de terre et qui ne manifestent leur lumière à ses soldats que lorsque les vases sont brisés, représentent Dieu, la vérité même, la lumière par essence, lumière qui est cachée à nos yeux dans le vase de la foi pendant le combat de notre vie terrestre, mais qui resplendira, lorsque ce vase sacré sera, comme notre corps, brisé par la mort, et que nous paraîtrons face à face devant Dieu ³. Plus tard, lorsque Salomon a terminé le temple de Jérusalem, Dieu y descend dans un nuage qui est comme sa gloire, et ce nuage remplit tellement le temple que les ministres de l'autel ne peuvent

¹ *Exode*, ch. XIX, v. 9.

² *Job*, ch. XXXVI, v. 1; ch. XI, v. 1.

³ *Les Juges*, ch. VII, v. 16.

y rester ¹. De ces faits et de tant d'autres analogues qu'il est inutile d'énumérer ici, nous pouvons conclure que Dieu aime à traiter avec nous dans l'obscurité.

Quelle que soit notre avidité de lumière et d'évidence, gardons-nous de murmurer contre cette conduite de Dieu : tout ce que Dieu fait est bien fait. Ne repoussons pas l'obscurité dont il s'enveloppe soit dans ses paroles soit dans ses actes : car l'obscurité du côté de Dieu vaut bien la lumière du côté des hommes. Ce qui est de l'homme peut commencer dans la lumière, mais finit dans les ténèbres et le doute; tandis que ce qui est de Dieu commence dans l'obscurité et finit dans la certitude.

Pour nous en convaincre sérieusement, voyons comment le mystère est rationnel dans sa notion, utile et même charmant dans son obscurité.

I. — D'abord, la notion du mystère en général

¹ *III^e Livre des Rois*, ch. VIII, v. 10 et 11.

et du mystère religieux en particulier, est parfaitement rationnelle.

C'est un principe du sens commun, qu'il ne faut pas abandonner les vérités certaines et démontrées, à cause des obscurités qu'elles renferment, pas plus qu'il ne faut nier l'existence d'une chaîne dont on tient les deux anneaux extrêmes, sous prétexte qu'on ne voit pas les anneaux intermédiaires. Le câble qui relie l'ancien monde au nouveau est invisible à nos yeux, et cependant il existe, il parle : il est de même de la foi, ce câble invisible qui relie la terre avec le ciel, par lequel Dieu parle à l'homme et l'homme à Dieu, quelque agités que soient les flots de nos passions.

Ce qui nous trompe, c'est la confusion que nous faisons des mots *concevoir* et *comprendre*. Concevoir une chose, c'est en avoir une idée suffisante pour la distinguer des autres choses. Comprendre une chose, c'est non-seulement la distinguer des autres, mais la pénétrer de part en part et en avoir une idée parfaite.

D'où il résulte qu'il y a des choses que nous pouvons non-seulement concevoir, mais com-

prendre ; d'autres, que nous ne pouvons pas comprendre, mais seulement concevoir ; d'autres enfin, que nous ne pouvons ni concevoir ni comprendre.

Premièrement, les choses que nous pouvons non-seulement concevoir, mais comprendre, sont celles qui sont pour nous évidentes, c'est-à-dire, celles qui ne sont ni contre notre intelligence ni au-dessus d'elle, mais qui lui sont égales et qui en réalité sont saisies par elle.

Deuxièmement, celles que nous pouvons seulement concevoir, sans pouvoir les comprendre, sont celles dont nous pouvons nous faire une notion, mais une notion incomplète. Elles ne sont pas contraires à notre raison, puisque nous pouvons les concevoir et nous en faire une notion ; mais elles ne sont pas non plus simplement égales à notre intelligence, puisque notre intelligence ne peut pas les égaler ou les comprendre. Elles sont donc au-dessus de notre intelligence : ce sont des vérités réelles, mais obscures.

Troisièmement enfin, celles que nous ne pouvons ni comprendre ni même concevoir, sont

celles dont nous ne pouvons nous faire absolument aucune notion, et qui répugnent tout à fait à notre bon sens.

Les premières se nomment *vérités évidentes* ;

Les deuxièmes, *vérités obscures* ou *mystères* ;

Les troisièmes, *contradictions* et *absurdités*.

Ce qu'on est convenu d'appeler mystère, en tout ordre de choses, diffère donc essentiellement de la contradiction, puisque la contradiction est *contre* la raison, tandis que le mystère n'est qu'*au-dessus* de la raison. La contradiction est une erreur, et ne saurait être un mystère. Le mystère est une vérité, non une vérité évidente à nos faibles yeux, mais une vérité réelle : c'est un soleil qui existe, mais qui n'est pas encore levé à notre horizon.

Même dans l'ordre scientifique, dans l'ordre des choses créées et finies, les vérités évidentes sont rares, tandis que les vérités obscures ou mystérieuses abondent. Qu'est-ce que ces astres qui scintillent sur nos têtes ? cette mer avec le monde qu'elle recèle, ce bizarre élément où le règne animal fleurit et où le règne végétal ne fleurit pas ? cette terre, cet amas de grains de

sable, que nous foulons aux pieds? Qu'est-ce que nous-mêmes, ce corps, cette âme, cette pensée, cet amour, cette vie? Qu'est-ce que toutes ces choses? Nous les concevons, mais nous ne les comprenons pas.

« Le dernier mot de la science, a-t-on dit, est le mystère ¹. » — « Les esprits philosophiques savent que derrière les découvertes les mieux établies, les plus solides de la science, se dresse encore l'inconnu. Le demi-savant montre orgueilleusement le trésor de ses observations; le vrai savant se trouve toujours pauvre au milieu de toutes ses richesses. Newton, qui formula la loi de l'attraction universelle, laissait planer un doute sur l'attraction. Quand on arrive sur les sommets les plus élevés de la science, on découvre de nouveaux et toujours plus vastes horizons, dont on ne peut pénétrer les lointaines profondeurs... La science pose des équations où il reste toujours une inconnue ². » Oui, au fond,

¹ Spencer.

² M. Langl, *Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1864, p. 944, 946.

tout est mystère en nous et autour de nous. Quiconque le nie est un aveugle ou un homme qui ferme volontairement les yeux.

Or, si le créé, si le fini est rempli de mystères pour nous, comment l'Incréé, l'Infini n'en serait-il pas rempli? Il suffit d'avoir le sens commun pour avouer que nous ne voyons Dieu qu'à demi sur la terre, que nous passons devant lui comme la terre devant le soleil, et que, pendant qu'il éclaire une face de notre âme, l'autre moitié reste dans l'obscurité.

Donc, dès que nous entrons dans la sphère religieuse, dès que nous nous mettons en rapport avec Dieu, il est naturel que nous trouvions plus qu'ailleurs le mystère. Eh quoi! nous n'avons en nous qu'une infime participation de la raison, et nous voudrions tout comprendre, comme si nous étions la raison même! « Dieu, a dit un philosophe, nous est à la fois une énigme impénétrable et le mot le plus clair encore que nous puissions trouver à toutes les énigmes. Êtres bornés que nous sommes, nous ne comprenons rien à ce qui est sans limites, et nous ne pouvons rien expliquer sans cela même qui est sans

limites. Par l'être que nous possédons, nous avons quelque idée de l'être infini de Dieu ; par le néant qui est en nous, nous nous perdons dans l'être de Dieu ; et ainsi toujours forcés de recourir à lui pour expliquer quelque chose, et toujours rejetés en nous-mêmes sous le poids de son infinitude, nous éprouvons en même temps pour ce Dieu qui nous élève et qui nous accable un sentiment d'attrait irrésistible et de terreur insurmontable ¹. »

Mais, si le mystère augmente, dès que nous approchons Dieu, il doit augmenter d'autant plus que nous cherchons à l'approcher de plus près dans les conditions nécessairement ingrates de cette vie terrestre, de même que nos yeux sont d'autant plus éblouis qu'ils fixent plus directement et plus immédiatement le foyer de la lumière. — Voilà pourquoi la religion naturelle, qui ne peut logiquement considérer Dieu que comme créateur et comme gouverneur, mais non réellement comme Père, et qui par conséquent se tient à une distance incommensurable

¹ Cousin, *du Vrai, du Beau, du Bien*, septième leçon.

de Dieu, contient beaucoup moins de mystères que la religion surnaturelle, laquelle, en considérant vraiment Dieu comme Père, se tient à une distance beaucoup moins considérable. Mais si la religion naturelle contient moins de mystères, elle ne contient pas, pour cela, plus de vérités ; tandis que, si la religion surnaturelle contient plus de mystères, elle contient aussi plus de vérités. — Voilà également pourquoi il y avait moins de mystères dans la religion juïdaïque qu'il n'y en a dans la religion chrétienne : celle-là était dans le lointain ; celle-ci, en spiritualisant et en universalisant celle-là, s'est rapprochée du Père céleste.

Le nombre et la profondeur des mystères du christianisme, loin de combattre contre lui, combattent, au contraire, pour lui, puisque ce sont des témoignages certains de sa proximité avec Dieu.

Dès lors, quiconque voudrait, en les rejetant, faire acte de bon sens, devrait, non pas s'appuyer sur leur nombre ou sur leur obscurité, mais prouver que ce sont des contradictions formelles, des propositions qui ne sont pas seu-

lement incompréhensibles, mais inconcevables, et qui, loin d'être simplement au-dessus de la raison, sont manifestement contre la raison.

Or, nous chrétiens, nous prétendons que, si plusieurs des explications théologiques données par certaines écoles semblent répugner à la raison, aucune des vérités réellement contenues dans le dépôt de la révélation divine n'est contraire ni à la saine philosophie ni à la science la plus exacte. De fait, tout ce que les incroyants ont renversé n'est que l'explication des hommes, mais non la vraie parole de Dieu. Or, qui a le droit de confondre les fausses explications de la foi avec la foi elle-même, et de faire partager à celle-ci le sort de celles-là ?

Sans entrer ici dans l'examen détaillé de tous les mystères du christianisme, qu'il nous suffise de constater combien leur acceptation est rationnelle.

Tout incroyant, avant d'incliner sa raison et de faire un acte de foi chrétienne, a le droit d'exiger, d'abord, la démonstration que Dieu a réellement fait une révélation, ensuite, la démonstration que les vérités proposées à sa foi

font réellement partie de cette révélation divine. Il peut être exigeant à son gré sur cette double démonstration ; mais, dès qu'elle est établie, ne fait-il pas acte de haute raison en croyant ces vérités, alors même qu'il ne les comprend pas ? et, au contraire, ne ferait-il pas acte de haute déraison, en les rejetant ?

Que dirait-on d'un homme qui, sous prétexte que son œil est une chambre obscure, soutiendrait que cet œil ne saurait lui dépeindre les objets et que par conséquent il le trompe ? Or, n'en est-il pas de même de celui qui soutient que la foi, par cela même qu'elle est obscure, est erronée et trompeuse ?

Que dirait-on d'un homme qui s'obstinerait à croire que les étoiles du firmament ne sont que ce qu'elles nous apparaissent, des points à peine perceptibles ? Or, n'en est-il pas de même de celui qui s'obstine à penser que les dogmes, ces étoiles immenses, ces mondes à peine allumés, ne sont en eux-mêmes que ce qu'ils nous apparaissent présentement ?

Que dirait-on d'un homme qui, n'ayant jamais vu que des ovaires, nierait qu'il y eût des fleurs

et des fruits, sous prétexte que dans les ovaires il n'y a ni les brillantes couleurs ni les douces saveurs dont on lui parle? Or, n'en est-il pas de même de celui qui nie les beautés et les délices de la foi, sous prétexte qu'elle n'est ici-bas qu'un germe obscur et qu'un commencement de substance, *initium substantiæ ejus*?

Que dirait-on d'un homme qui se laisserait mourir de faim, parce qu'il n'a pas encore résolu le problème de la digestion? Or, n'en est-il pas de même de celui qui refuse à son âme le pain de la vérité surnaturelle, parce que la foi qui nous assimile ce pain lui paraît incompréhensible?

Un jour Jésus fit monter ses disciples dans une barque pour qu'ils le précédassent sur l'autre bord, tandis qu'il renverrait le peuple. Et ayant renvoyé le peuple, il monta seul sur la montagne pour prier; et, le soir étant venu, il était là, seul. Cependant la barque était agitée par les flots au milieu de la mer; car le vent était contraire. Et à la quatrième veille de la nuit, il vint à eux marchant sur la mer. Et le voyant marcher sur la mer, ils se troublèrent et dirent :

C'est un fantôme; et ils poussèrent des cris de frayeur. Jésus aussitôt leur parla, disant : Ayez confiance, c'est moi, ne craignez point ¹. — Tels sont les mystères enseignés par Jésus : comme lui, ils nous semblent des fantômes, errant dans la nuit sur les flots de ce monde; mais ayons confiance, ce sont des réalités, la réalité même de Jésus.

II. — Le mystère chrétien n'est pas seulement rationnel dans sa notion, il est encore utile et même charmant dans son obscurité.

L'homme, étant essentiellement faible soit dans son corps soit dans son âme, ne peut rien supporter d'excessif. Il souffre autant du trop que du trop peu : trop de froid le paralyse, trop de chaleur l'amollit, trop de lumière l'éblouit, trop de joie l'étouffe, trop de douleur l'abat, trop d'émotion l'use, trop d'insensibilité le dénature.

Il nous faut donc quelque chose de tempéré, aussi bien pour la vie intellectuelle que pour la

¹ *Évangile selon saint Matthieu*, ch. XIV, v. 22-28.

vie sensitive et pour la vie végétative. De même que les yeux de notre corps ont besoin de la nuit pour se reposer des fatigues que leur a imposées l'éclat du jour; ainsi les yeux de notre âme ont besoin d'une alternative de jour et de nuit, d'une lumière diurne plus vive et d'une lumière nocturne plus adoucie. La première, c'est-à-dire la raison, empêche l'âme par son évidence de s'endormir dans la torpeur au milieu du clair-obscur de la seconde, c'est-à-dire de la foi; et la foi, à son tour, par sa lumière tempérée d'obscurité, empêche l'âme de se fatiguer et de s'aveugler dans les éblouissements d'une raison trop élancée.

« La lumière sidérale des nuits! Qui peut savoir, dit le P. Gratry, les vertus secrètes de cette lumière si humble, mais venant de l'immensité? L'étincelante lumière du jour, c'est le rayon d'un seul soleil; la lumière sidérale, c'est une essence composée des rayons de plusieurs milliards de soleils. — La lumière nocturne de l'âme!... Dans les deux premières pages de l'Évangile (selon saint Mathieu) il est dit jusqu'à quatre fois que les sages qui cherchent le Christ

et le juste qui le porte en ses bras, sont divinement éclairés par Dieu ou par les anges dans leur sommeil. Le jour, ils parlent à Hérode, aux Scribes, aux Pharisiens. La nuit, Dieu et les anges leur parlent. Le jour, Joseph ignore et doute, et pense à repousser la mère de Dieu ; la nuit, Dieu lui révèle le plus grand des mystères et lui déclare sa volonté¹. »

D'autre part, si le mystère est quelquefois cruel, il faut avouer que, lorsqu'il est accompagné de certitude, il n'est pas dépourvu de douceur.

Même dans l'ordre purement physique, n'est-il pas vrai que la lumière voilée du demi-jour a quelque chose qui nous charme en nous reposant ? N'est-il pas vrai que le soir, à cette heure mystérieuse où l'on ne sait si c'est déjà la fin du jour ou le commencement de la nuit, lorsque les objets n'ont plus à nos yeux que des formes effacées et des contours incertains, n'est-il pas vrai que l'univers, ainsi aperçu dans des détails

¹ Le P. Gratry, *Commentaire sur l'Évangile de saint Matthieu*, 1^{re} partie.

qui se confondent avec l'ensemble, ressemble davantage à l'infini, et que, sous les voiles qui recouvrent alors toutes choses, nous nous plaisons à imaginer un monde meilleur et des charmes secrets qui nous rendent mille fois plus heureux que la réalité?

Or, c'est surtout dans le monde moral qu'il en est ainsi. Le cœur est un lieu caché, plein de mystères, semblable à ce jardin fermé et à cette source scellée dont il est parlé dans le *Cantique des cantiques*¹. Et c'est là ce qui en fait la beauté : car il n'y a pas de beauté sans mystères ; là où l'inconnu ne se mêle point, il y a bientôt désenchantement, ennui, lassitude. Pourquoi donc n'en serait-il pas de même de l'intelligence? N'y a-t-il pas des idées mystérieuses comme il y a des sentiments mystérieux, des idées qui perdraient leur beauté si elles étaient à jour, des idées qui sont d'autant mieux exprimées qu'elles ne sont qu'entrevues, et qu'il faut savoir ne dire qu'à demi pour les dire tout entières? Plus de mystères, cela signifie plus d'in-

¹ Ch. -IV, v. 12.

connu, plus d'idéal, plus de poésie, plus d'infini, plus de ciel sur nos têtes, ou bien, un ciel désert, une terre glacée, une vie sans espérance et sans enchantement.

N'attaquons donc pas le mystère. Essayons de le reculer par la diffusion de lumières toujours de plus en plus vives : il en restera toujours assez. Mais le mystère qui triomphera de nos efforts, admirons-le et aimons-le. D'abord, admirons-le : lorsqu'on admire ce que Dieu montre, on n'a plus le temps de souffrir de ce qu'il cache. Puis, aimons-le comme un don de Dieu : notre pensée, en effet, s'y bercera à l'aise avec une liberté que le plein jour ne nous aurait peut-être pas donnée.

Trop souvent, hélas ! nous oublions que la terre n'est pas le lieu où l'absolu se montre à découvert ; et découragés de ne pouvoir y désaltérer cette soif de l'absolu qui nous consume, nous demandons aux choses relatives et contingentes le bonheur qu'elles ne sauraient nous donner. Au lieu de nous contenter de ce que nous avons, nous nous tourmentons de ce que nous n'avons pas. Au lieu d'exercer ses forces à

jour de ce qui est en son pouvoir, notre cœur s'use à chercher ce qui n'est point en ce monde ; fasciné par l'immensité qui lui échappe, il oublie que le peu qu'il possède serait immense, s'il savait en contempler tous les détails et en savourer tous les parfums. Et ce que fait notre cœur, notre esprit, également faible, le fait aussi : au lieu de s'attacher aux lumières incomplètes qui sont en lui, il s'épuise en vain à poursuivre la vision béatifique qu'il ne trouvera qu'au ciel.

Sachons donc rester, par la raison comme par le cœur, dans les limites que Dieu nous a tracées. Au lieu de pousser des gémissements inutiles et presque égoïstes, chantons la sagesse et la délicate tendresse de Dieu pour nous. Bénissons sa main, toujours paternelle, aussi bien lorsqu'elle nous tient un bandeau sur les yeux que lorsqu'elle nous découvrira les splendeurs éternelles. Pensons au ciel, mais rappelons-nous que nous sommes sur la terre, et résignons-nous à l'exil dans l'espoir de la patrie. Étudions en cette vie les infiniment petits, quelque mystérieux qu'ils soient ; dans l'autre, nous contem-

plerons l'infiniment Grand. Plus nous emploierons notre raison à éclairer et à faire respecter les mystères de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel, plus à leur tour ces mêmes mystères éclaireront et feront respecter notre raison.

CHAPITRE IX

Comment la foi a besoin de la raison.

La triple notion du surnaturel, de la foi et du mystère, que nous avons cherché à élucider dans les chapitres précédents, doit nous montrer, si nous avons été attentifs, combien la raison est nécessaire à la vie chrétienne; et déjà nous devons pouvoir conclure que, si la raison a besoin de la foi, la foi aussi a besoin de la raison; que ces deux lumières s'harmonisent et s'appellent; que plus on cherche l'une, plus on trouve l'autre, et que les meilleurs plaidoyers en faveur de la foi ne sont pas moins excellents en faveur de la raison.

Mais, comme ce sujet est l'un de ceux qui importent le plus à l'amélioration de notre âme

et à sa persévérance dans la pratique des vertus chrétiennes au milieu des préjugés de la société contemporaine, étudions-le avec un soin particulier.

I. — Oui, la foi a besoin de la raison, soit dans l'ordre spéculatif, soit dans l'ordre pratique.

Qui ne voit que la grâce présuppose la nature, et que pour être chrétien il faut d'abord être homme? Or, la raison n'est-elle pas un élément essentiel de la nature humaine? Par conséquent, il est évident que la foi exige absolument la raison. Dans l'enfant qui vient de recevoir le baptême, il n'y a qu'une raison inconsciente, parce qu'il n'y a qu'une foi qui n'est pas encore consciente.

Du reste, qu'est-ce que la raison et qu'est-ce que la foi? La raison est une lumière que Dieu met en nous, en nous créant; et la foi est une autre lumière que le même Dieu met en nous, en nous sanctifiant et en nous rachetant. Si donc Dieu ne se ment pas à lui-même, s'il est d'accord avec lui dans ses différents actes,

comme cela est certain pour quiconque croit à la sagesse et à la véracité de Dieu, il n'est pas moins certain que la raison et la foi doivent s'accorder entre elles, comme deux participations d'une seule et même lumière.

L'homme qui se sert de sa raison, ressemble au spectateur qui est au bas d'une montagne, et qui regarde les objets environnants qui sont à sa portée. Le chrétien qui se sert de sa foi, ressemble à celui qui est au sommet de cette même montagne, et qui découvre sur cette hauteur un horizon et un ciel qu'il n'eût jamais aperçus en restant dans la plaine. La raison a donc besoin de la foi pour se perfectionner dans sa propre sphère et s'élever jusqu'aux vérités de la sphère surnaturelle ; la foi, à son tour, a besoin de la raison, pour que la base de la montagne sur laquelle elle se tient soit elle-même dans la lumière, et que les sentiers étroits et difficiles qui mènent au sommet ne se changent pas en précipices.

En vérité, que serait une religion dans laquelle la foi contredirait la raison, sinon le désespoir introduit jusque dans l'essence même

de l'homme, et comme la dilacération sanglante de son âme entre deux forces, entre deux monstres déchainés l'un contre l'autre ?

Et même, que serait-elle, si la foi, sans contredire la raison, était perpétuellement unie à l'ignorance ? Loin de nous la pensée de manquer de respect à la foi simple du charbonnier. Mais loin de nous également la pensée de faire de cette foi le type parfait de la foi. Car, outre qu'elle ne fait ni admirer ni aimer les vérités révélées, qu'elle est incapable de les faire valoir et de travailler à leur diffusion, la foi ignorante a encore l'immense inconvénient de les laisser s'obscurcir insensiblement comme le fer qui se rouille peu à peu sous l'action du temps, et, en les laissant s'obscurcir, de les laisser s'altérer. En sorte que l'ignorance conduit nécessairement tôt ou tard à la destruction de la foi.

Mais voyons, par une simple analyse des éléments constitutifs de l'homme et du chrétien, que cette conclusion repose sur l'essence même des choses.

L'âme du chrétien, sur la terre, vit à la fois dans le corps, en elle-même, et en Dieu : dans

le corps, elle vit de la vie végétative et de la vie sensitive ; en elle-même, elle vit de la vie rationnelle, dans sa raison et dans sa liberté ; en Dieu, elle vit de la vie surnaturelle et divine, telle que nous l'avons expliquée.

L'expérience constate que son activité va d'abord de l'imparfait au parfait, pour atteindre le parfait, et ensuite du parfait à l'imparfait, pour dilater le parfait jusque sur l'imparfait. Ainsi elle monte de la vie corporelle à la vie rationnelle, et de la vie rationnelle à la vie surnaturelle ; puis, de la vie surnaturelle elle redescend à la vie rationnelle qu'elle doit perfectionner, et de la vie rationnelle perfectionnée à la vie corporelle qu'elle doit transfigurer.

C'est donc un fait d'expérience journalière, premièrement, que l'âme ne s'élève à la vie en Dieu, c'est-à-dire à la vie surnaturelle de la foi, qu'en passant par la raison et par la liberté ; et secondement, que la vie surnaturelle de la foi ne reflue sur la nature humaine qu'en passant par la raison et par la liberté. Dans le premier cas, fermer la raison et la liberté, c'est empêcher la nature de s'élever à la grâce ; et dans le

second, c'est condamner la grâce à n'avoir aucune efficacité sur la nature, et conséquemment c'est priver l'âme et le corps de tous les bienfaits de la vie surnaturelle.

D'où l'on peut conclure que nier ou attaquer la raison est une erreur aussi funeste que de nier ou d'attaquer la foi elle-même.

Mais ce n'est là considérer la foi que comme vertu spéculative; et la foi est aussi une vertu pratique, en ce sens que, étant la racine de tout l'ordre surnaturel, elle tend à la pratique de toutes les autres vertus surnaturelles.

Or, il est certain que bannir la raison, c'est également bannir et la morale et la piété.

En effet, le principe fondamental de la morale, c'est d'aimer le bien et de faire son devoir. — Or, la notion du bien, comme celle du beau, ne présuppose-t-elle pas celle du vrai? Oui, le vrai précède tout, parce que le bien ne saurait être le bien, comme le beau ne saurait être le beau, sans être déjà le vrai. Et voilà pourquoi tout art relève d'une science, et pourquoi la morale elle-même tire sa force des principes qui l'éclairent. — D'autre part, « si le devoir n'est

que la vérité devenue obligatoire, et si la vérité n'est connue que par la raison, obéir à la loi du devoir, c'est obéir à la raison... On peut dire qu'il n'y a qu'un seul devoir, celui de rester raisonnable. Mais l'homme ayant des relations diverses, ce devoir unique et général se détermine et se divise en autant de devoirs particuliers ¹. » Sans doute la vérité est connue aussi par la foi; mais comme la foi n'est connue que par la raison dans laquelle elle réside, il en résulte qu'en dernière analyse la ruine de la raison est la ruine même de la morale.

Boèce dit que la raison fleurit en vertu²; c'est dire que la vertu n'est pas autre chose que la raison même, s'épanouissant en fleurs et en fruits. Effectivement, qu'est-ce que les péchés, sinon des erreurs? Et si nous étions toujours logiques et raisonnables, serions-nous jamais coupables? Par contre, si notre raison n'était pas toujours là pour nous guider, notre cœur saurait-il être toujours vertueux, c'est-à-dire toujours plein d'espérance, de charité, de pru-

¹ Cousin, *du Vrai, du Beau et du Bien*, quinzième leçon.

² Boèce, *De la Servitude volontaire*.

dence, de justice, de force, de tempérance, de piété? Le cœur le plus droit ne se courbe-t-il pas quelquefois, quand l'esprit est oblique? Oui, notre cœur est comme un navire dont la raison est l'ancre : si nous perdons la raison, la première tempête peut nous entraîner dans des abîmes ou nous briser contre des récifs ; mais en sachant ne pas nous en séparer, nous éviterons, sinon la tempête, du moins la mort. Une raison droite sans cœur expose à l'égoïsme, un cœur droit sans raison expose à la légèreté : pour être homme complet et surtout parfait chrétien, il faut unir, dans une foi sincère, un cœur droit à une droite raison.

II. — Il est donc certain que la raison est nécessaire à la foi spéculative et à la foi pratique.

Toutefois nous ne l'avons prouvé que d'une manière générale ; et il est utile de préciser en quoi et pour quels services la raison est nécessaire à la foi, soit au point de vue spéculatif, soit au point de vue pratique.

La foi peut être considérée avant et après son admission.

Lorsque la foi n'est pas encore admise par suite de l'obscurité dans laquelle elle est enveloppée, il est clair que, pour pénétrer dans les esprits, elle doit leur présenter ses titres d'admission ou ses lettres de créance, et justifier devant eux de leur authenticité et de leur exactitude. Tout homme, qui est un être vraiment raisonnable, a besoin de raisons pour soumettre sa raison. Si la foi se présente comme un enseignement surnaturel de révélation divine, il est juste qu'elle démontre avec évidence, à ceux qui l'exigent, d'abord que Dieu existe, ensuite qu'il a parlé, et enfin que dans cette révélation il a réellement dit tout ce qu'elle nous propose de croire. Tant que ces trois points ne sont pas démontrés, la foi n'a pas le droit de prétendre à son admission : car, si elle y prétendait, d'une part elle violerait la raison et la liberté de l'homme, et d'autre part elle s'outragerait elle-même en faisant croire qu'elle est dans l'impossibilité de montrer des titres suffisants, et conséquemment qu'elle n'est qu'une intruse malhonnête et hypocrite.

Or, de qui relève la démonstration des trois

points indiqués? De la raison et de la science : car le premier point est une vérité philosophique, les deux autres sont des faits historiques, et la philosophie et l'histoire font partie du domaine propre de la raison.

Tel est le premier service que la foi demande à la raison.

Il en est un second. Car la démonstration précédente n'est qu'une démonstration préliminaire et indirecte de la foi : par elle nous savons que les lettres de créance que la foi nous présente sont légitimes, mais nous ne connaissons pas encore la foi en elle-même ; nous acceptons ses dogmes, parce que Dieu est véridique dans sa parole, mais leur lumière intrinsèque ne luit pas encore à nos yeux. Or, c'est cette lumière intrinsèque des dogmes, c'est-à-dire des vérités révélées par Dieu, qu'il faut dégager, par honneur pour Dieu qui est la lumière même et dont la parole ne peut rester ténébreuse, et par honneur pour nous, qui sommes fils de la lumière. Il faut la dégager, en montrant non-seulement que ces vérités révélées ne contredisent pas la raison et que ceux qui les atta-

quent sont dans l'erreur, mais encore qu'elles sont parfaitement en harmonie avec la raison la plus exigeante.

Mais qui ne voit que ce double travail relève encore de la raison et de la science? C'est la raison et la science, en effet, qui peuvent seules réfuter les sophismes que les incroyants dirigent contre les dogmes au nom même de la raison et de la science. C'est aussi la raison et la science qui peuvent seules mettre en lumière les harmonies secrètes qui existent entre elles et la foi. D'où il résulte que, « même sur les dogmes, l'esprit chrétien a un travail magnifique à accomplir et qui se poursuivra sans cesse, parce que nos dogmes ont des profondeurs infinies comme Dieu même, et que la raison chrétienne y pourra puiser toujours sans les épuiser jamais ¹. »

Ce n'est pas que la raison, lorsqu'elle s'est démontré le fait de la révélation divine et qu'elle a admis les dogmes de cette révélation, ait le

¹ Mgr Dupanloup, *Lettre sur le futur concile œcuménique*, 1868; 2^e édit., p. 43.

droit de soumettre ces mêmes dogmes à son tribunal et de les critiquer à son gré, admettant ceux-ci et rejetant ceux-là. Une telle manière d'agir serait une insulte, non-seulement à la foi, mais à la raison. Pour bien comprendre la nature du travail de la raison sur les dogmes, il faut bien distinguer les dogmes et les explications des dogmes : les dogmes sont les vérités révélées par Dieu et ils constituent l'objet de la foi ; les explications des dogmes sont les commentaires plus ou moins lucides qu'en donnent les hommes, et elles constituent la théologie. La théologie n'est donc pas la foi, mais la science de la foi ; et elle diffère autant de la foi que la parole des hommes, si respectable qu'elle soit, diffère de la parole de Dieu même. Cela posé, il est manifeste que la raison a le droit de juger les données purement théologiques, comme toutes les explications humaines des dogmes ; tandis que, lorsqu'elle examine les dogmes eux-mêmes, se souvenant que ce sont des vérités révélées par Dieu, elle les étudie, non pour les rejeter, mais pour les comprendre ; et dans cet examen qu'elle en fait, suivant le mot de saint

Paul ¹, ce n'est pas leur côté divin qu'elle critique, mais uniquement leur côté purement scientifique et purement humain.

Que voyons-nous dans les conciles œcuméniques, là même où il y a assistance de Dieu et infailibilité? Nous voyons la raison invoquée et mise en œuvre. On comprendrait que la raison y fût inutile, si Dieu devait y intervenir miraculeusement. Mais, comme on l'a remarqué, l'assistance promise par l'Esprit-Saint aux conciles est surnaturelle et non miraculeuse. Elle rend les décisions certaines, mais non moins nécessaires les recherches qui doivent les précéder. Elle préserve de l'erreur, mais n'a jamais dispensé de l'étude et de la raison. C'est un auxiliaire qui vient en aide au bon emploi des facultés humaines, non au mépris de toutes les règles de la prudence ². » Saint François de Sales compare à des œufs « l'enquête, les grandes disputes et recherches de la vérité par discours, raysons et argumens de théologie, »

¹ 1^{re} *Épître aux Corinthiens*, ch. 11, v. 14.

² *Le Concile*. Voir le *Correspondant* du 10 octobre 1869, p. 19.

et à la chaleur du soleil l'action de l'Esprit-Saint, « qui parle par les bouches *des chefs de l'Église* » : « Ainsy l'austruche produit ses œufz sur le sablon de Lybie, mais le soleil seul en fait esclorre le poussin ; et les docteurs, par leurs recherches et discours, proposent la vérité ; mais les seuls rayons du Soleil de justice en donnent la certitude et acquiescement ¹. » Or, si la raison est nécessaire à l'éclosion de la foi comme l'œuf à l'éclosion du poussin, de telle sorte que sans elle il n'y a plus que des rayons de soleil sur du sablon de Lybie ; si la raison joue un rôle aussi considérable là même où il y a assistance de l'Esprit-Saint et infailibilité, combien n'est-elle pas nécessaire dans la science théologique, dans les explications purement humaines de la foi, là où cette assistance et cette infailibilité font défaut !

La Bible elle-même, le livre de la révélation divine, ne saurait être expliquée que par la raison et par la science. Si, en effet, la Bible a

¹ Saint François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, I. II, ch. XIV.

été écrite sous l'inspiration de l'Esprit-Saint et si l'Esprit-Saint est l'Esprit infini, l'Esprit dégagé absolument de toute matière, n'est-il pas évident que, pour concevoir vraiment le sens des vérités inspirées par lui dans la Bible, il faut chercher à les dégager de la matière et de la lettre, à les spiritualiser et à les universaliser, suivant ce mot de Thomassin : « Dans notre Évangile corporel, temporel, historique, il faut savoir lire l'Évangile éternel et intelligible, qui est dans le premier comme l'esprit dans la lettre ¹ ? » Et, d'autre part, comment accomplir ce travail de spiritualisation et d'universalisation, sinon par la faculté la plus dégagée de la matière, la plus spirituelle, la plus universelle que Dieu ait mise en nous, c'est-à-dire, la raison ?

Enfin, s'il y a une connaissance spéculative de la foi, il y a aussi une connaissance pratique. Ces deux connaissances, trop souvent séparées, devraient être toujours unies : car, sans la connaissance pratique, la connaissance spéculative

¹ Thomassin, *Théol. dogm.*, t. 1, ch. x.

est généralement stérile, et quelquefois même elle conduit à des actes qui heurtent et scandalisent ; et sans la connaissance spéculative, la connaissance pratique aboutit généralement à la routine et quelquefois même à la matérialisation des choses de la foi. Or, comment appliquer les principes de la foi dans la vie individuelle, domestique et sociale ? Comment les rendre pratiques, de manière à en pénétrer les mille détails de cette triple vie ? Comment harmoniser avec eux les situations si diverses dans lesquelles tous les hommes peuvent être placés par la force des choses ? N'est-ce pas encore par le discernement du bon sens et la prudence de la raison ? Que de tact, que de précautions, que de ménagements, que de vigilance ne faut-il pas, pour que ces principes de la foi, si vrais spéculativement, fassent pratiquement tout le bien qu'ils doivent faire ! Et qu'est-ce que ce tact, ces précautions, ces ménagements, cette vigilance, sinon la juste pondération des choses, la sage appréciation des personnes, en un mot, la raison même ?

Donc en religion, comme ailleurs, recourons

au bon sens de la raison. Le bon sens est le meilleur ami et le plus solide appui de la foi, parce qu'il est la lumière la moins sujette à l'illusion. Quelque difficiles que soient les sentiers dans lesquels il nous fasse marcher, préférons-les aux routes verdoyantes et fleuries de l'imagination : les routes de l'imagination ne sont ni verdoyantes ni fleuries jusqu'à la fin, tandis que les sentiers du bon sens ne s'entr'ouvrent jamais sous nos pieds.

CHAPITRE X

La foi raisonnée et les obscurantistes.

La thèse que nous venons d'établir pour démontrer que, si la raison a besoin de la foi, la foi a également besoin de la raison, est si importante dans les circonstances actuelles, que nous devons insister sur elle, et montrer par la Bible et par l'histoire que la foi a toujours respecté et invoqué la raison, et que, si certains chrétiens se sont élevés contre la diffusion des lumières de la raison et de la science, ce n'est pas le christianisme qui les y a déterminés, mais la faiblesse de leur raison autant que la faiblesse de leur foi.

I. — D'abord, ouvrons la Bible.

Au livre de Job, nous lisons que « l'inspiration du Tout-Puissant donne l'intelligence¹. »

« Bienheureux, est-il écrit au livre des Psaumes, ceux qui scrutent les témoignages du Seigneur!... Donnez-moi l'intelligence, ô mon Dieu, et je scruterai votre loi... et je vivrai². »

Lorsque Salomon fait l'analyse des éléments qui constituent la sagesse, le premier qu'il mentionne est l'esprit d'intelligence, *est enim in illa spiritus intelligentiæ*³.

Selon l'*Ecclésiastique*, il faut prendre conseil dans son intelligence⁴, non dans l'intelligence capricieuse, fanatique et grossière, mais dans l'intelligence spiritualisée, sage et disciplinée⁵; le sage est rempli d'intelligence⁶; quant à celui qui croit promptement, il est léger de cœur, et il sera amoindri⁷.

¹ Job, ch. XXXII, v. 8.

² Psaume CXVIII, v. 2, 34 et 144.

³ Livre de la Sagesse, ch. VII, v. 22.

⁴ *Ecclésiastique*, ch. VI, v. 24.

⁵ *Ibid.*, ch. XV, v. 5; XVII, 5.

⁶ *Ibid.*, ch. XXXIX, v. 8.

⁷ *Ibid.*, ch. XIX, v. 4 : « Qui credit cito, levis corde est et minorabitur... »

Daniel est loué, de ce qu'il possède une science, une intelligence et une sagesse plus vastes que celles des autres hommes¹.

Selon le prophète Osée, il ne suffit pas d'être sage, il faut être intelligent; et ce n'est pas encore assez de concevoir les choses de Dieu, il faut les savoir : « *Quis sapiens, et intelliget ista? intelligens, et sciet hæc*². »

Dans le nouveau Testament, nous voyons Notre-Seigneur Jésus-Christ recommander aux foules l'intelligence de ses enseignements et des enseignements des Livres saints : « Que celui qui lit, dit-il, comprenne³; et vous tous qui m'écoutez, comprenez-moi⁴. » Lui-même leur ouvre le sens des Écritures, pour leur en donner l'intelligence⁵. Lorsque ses disciples ne saisissent pas immédiatement ce sens : « Vous aussi, leur dit-il, vous êtes donc sans intelligence⁶? »

¹ Daniel, ch. v, v. 11-15.

² Osée, ch. xiv, v. 10.

³ Évangile selon saint Marc, ch. xiii, v. 14.

⁴ *Ibid.*, ch. vii, v. 14.

⁵ Évangile selon saint Luc, ch. xxiv, v. 45.

⁶ Évangile selon saint Mathieu, ch. xv v. 16.

Le manque d'intelligence dans les choses de la foi ne produit que la stérilité ; quant aux fruits, ils sont le résultat non-seulement de l'audition, mais de l'intelligence : « *Omnis qui audit verbum regni et non intelligit, venit malus et rapit quod seminatum est in corde ejus... Qui vero in terram bonam seminatus est, hic est qui audit verbum, et intelligit, et fructum affert*¹. »

Saint Paul continue l'enseignement de Jésus-Christ en des termes qui ne laissent aucun doute. Dans son Épître aux Romains, il se plaint du manque d'intelligence² ; et à Rome même il répète ces paroles d'Isaïe : Vous entendrez des oreilles et vous ne comprendrez point, vous verrez des yeux et vous n'apercevrez pas³. — Quand on lui demande raison de sa foi, il en rend raison⁴. — Il professe pour les intelligences et pour les cœurs un égal respect : « Que la paix de Dieu, dit-il, garde vos cœurs et vos

¹ *Évangile selon saint Mathieu*, ch. XIII, v. 19 et 23.

² *Épître de saint Paul aux Romains*, ch. III, v. 11.

³ *Actes des Apôtres*, ch. XXVIII, v. 26 ; *Isaïe*, ch. VI, v. 9.

⁴ *Ibid.*, ch. XXV, v. 8 ; *XXVI*, 24.

intelligences ¹. » — « Tous, écrit-il aux Thessaloniens, vous êtes les fils de la lumière et les fils du jour ; non, nous ne sommes pas de la nuit ni des ténèbres ². » — Dans son Épître aux Colossiens, il rend grâce à Dieu de nous avoir appelés à l'héritage des Saints, en nous délivrant de la puissance des ténèbres et en nous plaçant dans la lumière ³. — Selon lui, celui qui dans les choses de Dieu est sans intelligence ou qui n'a qu'une intelligence grossière, celui-là tombe dans la sottise, *stultitia est illi* ⁴. — « Gardez-vous, dit-il, d'éteindre l'esprit. Ne méprisez pas les prophéties ; mais soumettez tout à l'épreuve, et ne gardez que ce qui est bon ⁵ : la prophétie elle-même doit être selon la raison de la foi ⁶. Non-seulement concevez, mais sachez, *scitote intelligentes* ⁷. Que votre obéissance et

¹ *Épître aux Philippiens*, ch. IV, v. 7.

² *1^{re} Épître aux Thessaloniens*, ch. V, v. 5.

³ *Épître aux Colossiens*, ch. I, v. 12, 13.

⁴ *1^{re} Épître aux Corinthiens*, ch. II, v. 14.

⁵ *1^{re} Épître aux Thessaloniens*, ch. V, v. 19-21.

⁶ *Épître aux Romains*, ch. XII, v. 6.

⁷ *Épître aux Ephésiens*, ch. V, v. 5.

vos hommages à Dieu soient raisonnables¹. »

Dans ses épîtres particulières, saint Paul parle comme dans ses épîtres générales. — « Que la communication de ta foi, écrit-il à Philémon, se fasse dans l'évidence². » — « Lorsque tu annonces la foi, écrit-il à Tite, que ton discours soit selon la doctrine, de telle sorte qu'il puisse exhorter sainement et réfuter ceux qui disent le contraire³. » — Enfin, « je sais à qui je crois, écrit-il à Timothée⁴. Aie l'intelligence des choses que je dis : car pour aucune le Seigneur ne te la refusera⁵ ».

L'enseignement de saint Pierre n'est pas moins formel. — « Comme des enfants nouvellement nés, dit-il, désirez le lait de la raison et de la droiture⁶... Sanctifiez dans vos cœurs notre Maître le Christ, en étant toujours prêts à donner satisfaction à quiconque vous demande

¹ *Épître aux Romains*, ch. XII, v. 1.

² *Épître à Philémon*, v. 6.

³ *Épître à Tite*, ch. I, v. 9.

⁴ *II^e Épître à Timothée*, ch. I, v. 12.

⁵ *Ibid.*, ch. II, v. 7.

⁶ *I^{re} Épître de saint Pierre*, ch. II, v. 2.

raison de l'espérance qui est en vous ¹, » et aussi, par conséquent, de votre foi, puisque l'espérance présuppose la foi.

II. — Ensuite, ouvrons l'histoire et la théologie.

A l'exemple de l'Église qui, dans l'oraison du sixième dimanche après l'Épiphanie, dit à Dieu : « Faites, Dieu tout-puissant, nous vous en conjurons, que toujours nous méditions les choses raisonnables, *semper rationabilia meditantes*, » les Pères et les Docteurs ont dans tous les siècles invoqué la raison au secours de la foi.

« Nous ne sommes pas, dit Lactance, comme les académiciens qui, pour répondre à tout, raillent et calomnient. Pour nous, nous ne proscrivons pas la philosophie ². »

« Il y en a, ajoute Clément d'Alexandrie, qui pensent que la philosophie est un fléau apporté au monde pour le malheur du genre humain, une invention funeste de quelque esprit malfaisant. Dans la suite de ce livre, je ferai voir que la phi-

¹ 1^{re} *Eptre de saint Pierre*, ch. III, v. 15.

² Lactance, *Instit. div.*, l. VII, c. VII.

losophie est en quelque manière l'œuvre de la Providence... La philosophie n'est point un fléau pour les hommes ; quoique quelques-uns l'aient injustement calomniée, comme si elle était une source de fausseté et de mauvaises actions, tandis qu'elle est l'image évidente de la vérité, un don du ciel accordé aux Grecs ¹. »

« Loin de nous, s'écrie saint Grégoire de Nazianze, de mépriser la science. Tous les bons esprits parmi nous lui assignent le premier rang parmi les biens accordés à l'humanité. Je ne parle pas seulement de la science sublime de notre ministère, mais de cette science naturelle, qui, loin de détourner de la religion, aide à pénétrer plus avant dans la connaissance du divin Auteur des choses ². »

« Si la science a des dangers, écrit saint Jean Chrysostome, l'ignorance en a bien davantage... Ce n'est pas la philosophie, c'est le manque de philosophie qui a tout perdu ³. »

¹ Clément d'Alexandrie, *Strom.*, l. I, ch. VII, II, et l. VI, ch. VII, XVII.

² Saint Grégoire de Naz., *Oraison funèbre de saint Basile*.

³ Saint Jean Chrysostome : « Non philosophia, sed philosophiæ inopia omnia pessumdedit. » *Adv. opp. mon.*, l. III, n. 9.

Nous lisons dans saint Augustin : « C'est une faiblesse honteuse d'invoquer l'autorité humaine au secours de la raison, attendu que rien ne doit être au-dessus de l'autorité de la raison même et de la vérité, laquelle est à coup sûr meilleure que n'importe quel homme ¹... Dans le second âge, l'homme ne demeure plus simplement dans le sein et comme entre les bras de l'autorité humaine, mais il s'avance par degrés vers la loi souveraine et immuable, en s'appuyant sur la raison ²... Dieu nous garde de penser qu'il haïsse en nous cette prérogative de la raison, par laquelle il nous a élevés au-dessus des animaux. A Dieu ne plaise que la soumission à tout ce qui fait partie de la foi, nous empêche de chercher et de demander raison de tout ce que nous croyons, puisque nous ne pourrions pas même croire, si nous n'étions capables de raison ³... Telle est la disposition de mon esprit, que je désire impatientement arriver à saisir

¹ Saint Augustin, *de Musica*, l. V, c. v.

² *Ibid.*, *De Vera Relig.*, c. xxvi.

³ *Ibid.*, Lettre cxx, 3.

n'importe quelle vérité, non-seulement par la foi, mais encore par l'intelligence ¹. »

Au septième siècle, le pape saint Grégoire gémissait de ce que « presque personne ne cherchait à se rendre compte de sa croyance ². »

Plus tard, Rhaban Maur disait : « Ce qui est dans Platon n'est point à craindre, il faut s'en servir ³. Et, selon son contemporain, Scot Érigène, « la religion est une vraie philosophie, comme la vraie philosophie est une religion. »

Saint Anselme enseigne que « la foi cherche l'intelligence, *fides quærens intellectum*. »

Au douzième siècle, le directeur d'une des écoles de Paris les plus illustres et les plus pieuses, Richard de Saint-Victor, donne ce conseil à ses disciples : « Il faut entrer par la foi dans le temple des mystères ; mais gardons-nous de rester à l'entrée ; avançons toujours plus avant, pénétrons dans les profondeurs de la vérité ; que toute notre activité et tous nos efforts se réunis-

¹ Saint Augustin, *Contra Academ.*, lib. III.

² *In Moral.*, l. XIX : « Pæne nullus quærit scire quod crediderit ! »

³ *De Instit. cleric.*, l. III. ch. xxvi.

sent pour accroître tous les jours notre intelligence des mystères que la foi nous révèle... Appliquons-nous à concevoir ce que nous croyons; efforçons-nous toujours de comprendre par la raison ce que nous tenons par la foi ¹. »

Au treizième siècle, saint Thomas répète à presque toutes les pages de sa *Somme* que « la lumière même naturelle de notre raison est une participation de la lumière divine et une impression de cette divine lumière en nous ². » Et qu'est-ce que sa *Somme* elle-même, comme tous ses autres ouvrages, sinon la foi éclairée par la raison et la science de son temps? « Par le temps, dit-il, c'est l'autorité qui est la première, mais par la réalité et la dignité c'est la raison ³. »

Saint François de Sales s'exprime ainsi : « Voyla, ce me semble, huit bonnes Regles de la Foy : l'Escriture, la Tradition, l'Église, le

¹ *Tract. de Trinit.*, prolog. et l. I, ch. XIII. — Voir notre étude sur *Guillaume de Champeaux et les Ecoles de Paris*, l. II, ch. III et IV, p. 287-360.

² Voir *Somme théol.*, 1, q. XII, art. 11, ad 3; 1-2, q. XCI, art. 2.

³ *De Ordine*, l. II, c. IX.

Concile, les Peres, le Pape, les Miracles, *la Rayson naturelle* ¹... La théologie ne détruit pas l'usage de raison, elle le presuppose ²... La rayson naturelle est un bon arbre que Dieu a planté en nous ; les fruitz qui en proviennent ne peuvent estre que bons ³... La raison que Dieu nous a donnée nous rend immuables, fermes et solides, et partant semblables à Dieu ⁴... Voyés-vous, Théotime, toutes les vertus sont vertus par la convenance ou conformité qu'elles ont à la rayson ; et une action ne peut estre dite vertueuse, si elle ne procede de l'affection que le cœur porte à l'honesteté et beauté de la rayson. Or si l'amour de la rayson possède et anime un esprit, il fera tout ce que la rayson voudra en toutes occurrences, et par conséquent il pratiquera toutes les vertus... Qui ayme une vertu pour l'amour de la rayson et honesteté qui y reluit, il les aymera toutes, puisque en toutes il treuvera ce mesme sujet ⁵. »

¹ Saint François de Sales, *Controverses*, t. VIII, p. 303.

² *Ibid.*, *l'Estendart de la Sainte Croix*, t. IX, p. 28.

³ *Ibid.*, *Traité de l'amour de Dieu*, l. XI, ch. 1 ; t. II, p. 367.

⁴ *Ibid.*, *Entretien III*, t. III, p. 291.

⁵ *Traité de l'amour de Dieu*, l. XI, ch. VII, t. II, p. 337-338.

Le dix-septième siècle, qui a tant brillé par sa raison et par sa foi, n'aurait besoin que d'être mentionné pour servir d'argument décisif à l'alliance de la foi et de la raison. Mais écoutons Pascal : « Si la divine sagesse qui nous instruit ne prétend pas nous rendre raison de toutes choses, elle n'entend pas non plus que nous soumettions notre croyance sans raison, ni nous assujettir avec tyrannie. Si elle nous révèle des mystères, elle ne veut pas pour cela que notre foi soit aveugle ; elle lui fournit des preuves qui motivent, qui justifient sa soumission. »

Bossuet, qui appelle le sens commun le grand maître de la vie humaine, dit ailleurs cette courte, mais grande parole : « Dieu lui-même a besoin d'avoir raison. »

Et Fénelon ajoute : « Nous manquons encore beaucoup plus de raison que de religion. » C'est Fénelon qui dit encore : « Le bel esprit plaît par son agrément, le grand esprit excite l'admiration par sa profondeur, mais il n'y a que le bon esprit qui sauve et qui rende heureux par sa solidité et par sa droiture ¹. »

¹ Fénelon, *Réflexions*, V^e jour.

« L'ignorance, dit le pape Benoît XIII, est l'origine de tous les maux, *ignorantia omnium malorum origo est.* »

Bourdaloue, sur ce sujet, a écrit cette belle page : « Si l'on demande compte de sa foi à un homme du monde qui fait profession du christianisme, et qu'il réponde : Je ne raisonne pas, mais je veux croire; ce langage bien entendu peut être bon; mais, dans un sens ordinaire, il marque peu de foi, et même une secrète disposition à l'incrédulité; car qu'est-ce à dire : Je ne raisonne point? Si ce *prétendu chrétien* savait bien là-dessus démêler les véritables sentiments de son cœur, ou s'il les voulait nettement déclarer, il reconnaîtrait que souvent cela signifie : Je ne raisonne point, parce que, si je raisonnais, ma raison ne trouverait rien qui la déterminât à croire; ma raison même m'opposerait des difficultés qui me détourneraient absolument de croire; or, penser de la sorte et être ainsi disposé, c'est manquer de foi; car la foi, je dis la foi chrétienne, n'est point un pur acquiescement à croire, ni une simple soumission de l'esprit, mais un acquies-

cement et une soumission raisonnables, et si *cette soumission, si cet acquiescement n'étaient pas raisonnables, ce ne serait plus une vertu*; mais comment sera-ce un acquiescement, une soumission raisonnables, si la raison n'y a point de part?... Quelles preuves, quels motifs, me rendent la religion que je professe, et conséquemment tous les mystères qu'elle m'enseigne, évidemment croyables? Voilà ce que je dois tâcher d'approfondir, voilà ce que je dois étudier avec soin et bien pénétrer, voilà où je dois faire usage de ma raison et sur quoi *il ne m'est pas permis* de dire : Je ne raisonne point. Car, *sans cet examen et cette discussion exacte, je ne puis avoir qu'une foi incertaine et chancelante, qu'une foi vague, sans principes et sans constance*¹. »

Enfin, citons une autorité du dix-neuvième siècle : « Il y a, dit le D^r Hettinger, deux penchans qui, enracinés profondément dans la nature humaine, cherchent avec une égale force à se faire jour et à gagner du terrain : la soif de

¹ Bourdaloue, *Pensées de la foi et vices qui lui sont opposés*.

savoir et le besoin de croire. En se développant à l'exclusion l'un de l'autre, ils produisent les deux grandes formes de l'erreur humaine, les deux principales maladies de l'esprit humain, le scepticisme et le fanatisme... La science et la foi, la raison et la révélation sont au même degré indispensables à l'esprit humain ; et, réunies, elles s'équilibrent et se modifient tour à tour pour amener une égale et juste répartition de toutes les forces intellectuelles ¹. »

Telle est la grande et magnifique tradition de tous les siècles chrétiens en faveur de la raison humaine. Nul esprit sincère ne saurait en suspecter la valeur : car, de même que, pour être impartial, nous avons voulu prouver l'insuffisance de la raison séparée, par les témoignages des incroyants ², de même nous avons voulu démontrer l'insuffisance de la foi isolée, par les témoignages des croyants et des saints.

¹ Franz Hettinger, *Apologie du Christianisme*, t. II, p. 117-118 ; Bar-le-Duc, 1869. — Voir aussi l'*Exposition et Défense des principaux dogmes du Christianisme*, par M. Martin de Noirlieu ; ch. v, 3^e édit ; Paris, 1869.

² Voir le chap. VI, *Comment la raison a besoin de la foi*.

III. — Dès lors, on peut estimer à sa juste valeur, non pas l'intention qui n'est connue et ne relève que de Dieu, mais le christianisme objectif de ces gens qui anathématisent la raison et méprisent la science; qui n'envisagent la foi que comme une vertu n'ayant rien de commun avec la raison, comme si la raison n'était pas le sujet et le récipient de la foi, et comme si les vertus n'étaient pas vertus « par la convenance ou conformité qu'elles ont à la raison¹. »

Omar, pour justifier l'incendie de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, disait : Ou ces écrits sont conformes au Coran, et alors ils sont inutiles; ou ils lui sont opposés, et alors il faut les détruire. Eux, dans leur fanatisme musulman, ils déclarent digne du feu tout livre profane, dans lequel la nature, la raison, la science, osent paraître quelque chose en face de la grâce, de la révélation et de la foi.

Des apologistes du christianisme ont comparé notre raison à notre œil corporel, et la foi à un télescope qui nous permet de découvrir des ob-

¹ Saint François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, l. XI, ch. vii.

jets lointains, qu'avec notre seule force naturelle nous n'eussions jamais pu apercevoir. Eux, pour mieux glorifier la foi, ils affaiblissent ou même nient la raison, c'est-à-dire que, pour mieux faire ressortir la puissance du télescope, ils prétendent qu'il faut se crever les yeux. Insensés, qui ne s'aperçoivent même pas qu'il faut de la raison, de la philosophie, de la science, même pour décider qu'il ne faut ni raison, ni philosophie, ni science¹. Hypocrites, qui disent avec saint Paul que la science enfle, comme si saint Paul ne parlait pas en cet endroit de la fausse science des ignorants; qui affirment avec Tertullien que les philosophes païens sont les patriarches des hérétiques², comme si Tertullien n'avait pas maudit la philosophie uniquement parce qu'elle avait altéré et couvert de scories cette raison naturelle dont elle aurait dû n'être que le simple et pur organe³, et comme si Tertullien n'avait pas avoué lui-même que ce qui vient de Dieu est ration-

¹ Voir Clément d'Alexandrie, *Stromat.*, vi, in fin.

² Tertullien, *De animâ*, c. iii.

³ Mgr Laforêt, *Etude philosophique sur Tertullien*, 1867.

nel¹ et que Dieu ne prescrit rien qui ne soit fondé en raison².

Et s'ils agissent ainsi, est-ce par respect et par amour pour la foi? est-ce pour en préparer le triomphe dans les esprits? Non. Au fond, ils n'ont pas plus souci de la foi que de la raison. Au fond, ce qui leur importe, c'est eux-mêmes. « Le veulx mal, disait Montaigne, à cette raison troublefeste, et ses proiects extravagants qui travaillent la vie, et ces opinions si fines si elles ont de la vérité; ie la treuve, cette raison, trop chere et trop incommode. Au rebours, ie m'employe à faire valoir la vanité mesme et l'asnerie, si elle m'apporte du plaisir; et me laisse aller aprez mes inclinations naturelles, sans les contrerooller de si prez³. » Ils parlent comme Montaigne, ce Montaigne qui, selon eux, est un impie de la pire espèce, et dont ils pratiquent avec bonheur les défauts. Il est si doux de n'avoir à dire le lendemain que ce qu'on a dit la veille, et de pouvoir s'abandonner sans

¹ Tertullien, *De fuga in persec.*, c. IV.

² *Ibid.*, *Scorpiac.*, c. VII.

³ Montaigne, *Essais*, l. III, ch. IX.

crainte à la molle insouciance de la routine ! Plus il fait nuit, plus le sommeil est profond. Arrière donc cette raison perverse et toutes ces sciences humaines, sciences sataniques, qui viennent les réveiller à chaque instant, qui les mettent dans l'absurde nécessité de travailler ou de renoncer à vivre au soleil, et qui blessent profondément leur orgueil, en donnant à penser, par les découvertes de tous les jours, qu'ils se sont, eux aussi, quelquefois trompés.

Dans une société telle que la nôtre, qui ne reconnaît plus comme légitime la souveraineté de la fortune, du nombre, de l'esprit, de l'imagination ; qui veut que tout soit discuté, analysé, démontré, que tout passe par l'épreuve d'une impitoyable critique ; dans une société qui ne se rend qu'à l'évidence de la raison, n'est-il pas manifeste que le devoir d'un chrétien sérieux qui veut le vrai triomphe de la foi, n'est ni de crier ni de maudire, mais d'étudier les choses humaines et les choses divines, de manière à montrer que les unes et les autres, loin de se repousser, s'harmonisent, et d'établir ainsi, dans le domaine des esprits comme dans

celui des cœurs, cette grande unité, cette divine synthèse que Jésus-Christ a tant appelée de ses vœux? Mais, encore une fois, les obscurantistes ont à soutenir d'autres intérêts que ceux de la raison et ceux de la foi chrétienne. Ce n'est pas sans motif que Bourdaloue les appelle des « prétendus chrétiens. » Peu leur importe que le christianisme paraisse stupide et que Jésus soit de nouveau vêtu comme un insensé. La peur de la science et de la recherche est-elle, en effet, autre chose qu'une incrédulité mal déguisée? La foi qui n'est pas sûre d'elle-même est-elle une foi véritable? Ils avouent et ils savent que la science ne détruit rien de réel; qu'elle ne crée pas les faits, mais les constate seulement; que, si elle dissout quelque chose, ce ne peut être que l'erreur et la fiction; et que la réalité, la substance, la vie, résistent et résisteront toujours à la critique la plus subtile. Si donc ils craignent, s'ils s'opposent à la diffusion de la lumière, s'ils injurient la raison, si, au lieu de garder la cause de la foi pure de tout sophisme et de toute déloyauté, ils préfèrent déguiser les objections, falsifier l'histoire, faire passer pour

défectueuses, et même pour fausses, les propositions acquises et démontrées par la science, c'est qu'ils n'ont pas une foi inébranlable dans la vérité de la révélation. Ils condamnent Voltaire, et avec raison ; mais pourquoi pratiquent-ils aussi bien que lui le *mentez, mentez toujours* ? Voltaire a fait triompher le christianisme en mentant contre lui ; espèrent-ils, eux, le faire triompher en mentant pour lui ? Qu'ils ne disent pas que l'ignorance est un préservatif de la candeur et de la foi naïve. La foi naïve a des charmes, lorsqu'elle est possible ; et encore, trop souvent les siècles de foi naïve n'ont-ils pas été aussi des siècles de naïve corruption, et l'ignorance des esprits a-t-elle toujours produit la pureté des cœurs ? Répondons avec le pape Benoît XIII, « l'ignorance est l'origine de tous les maux. »

Ainsi donc, l'obscurantisme est une flétrissure et un crime : une flétrissure, d'abord parce qu'il s'oppose à la diffusion de la lumière, ensuite parce qu'il a pour mobiles l'égoïsme, la paresse, l'orgueil et l'hypocrisie ; un crime, parce que, la foi étant une lumière et comme

telle ne pouvant vivre que dans la lumière, il tue la foi dans les âmes ; et cet assassinat n'est pas seulement un homicide, c'est un déicide, car, nous l'avons vu, la foi n'est pas seulement l'homme vivant en Dieu, elle est aussi Dieu vivant dans l'homme.

C'est pourquoi, si les obscurantistes peuvent être chrétiens selon la lettre, ils ne le seront jamais selon l'esprit. Le Christianisme, sachant que tout ce qui est vrai, tout ce qui est bon, tout ce qui est beau, vient de Dieu, ne réproouve rien de ce qui est vrai, bon et beau, soit dans les sciences, soit dans les lettres, soit dans les arts ; et l'Église qui seule a sauvé ce triple trésor dans les temps barbares, pourrait-elle en devenir l'ennemie dans les siècles civilisés ? Non. N'écoutez donc ni les incrédules qui prétendent que la foi avec ses dogmes surnaturels étouffe la raison, ni les chrétiens ignorants qui pensent que la raison avec ses sciences naturelles étouffe la foi. Ce n'est pas la raison que nous devons craindre, c'est le manque de raison : plus la raison sera puissante, plus elle reconnaîtra sa faiblesse et son besoin des divines vérités de la

foi. Ne craignons pas davantage les sciences de la nature : plus l'œuvre de l'homme se perfectionnera, plus nous comprendrons celle de Dieu.

« On ne rendra désormais; dit M^{me} de Staël, quelque jeunesse à la race humaine qu'en retournant à la religion par la philosophie et au sentiment par la raison. » Si la science n'expliquait rien, la religion, n'ayant alors aucune prise raisonnable sur nous, ne serait qu'un pur fanatisme; et si la religion expliquait tout, nous jouirions dès cette vie de la claire vue de Dieu. Il faut donc la science et la religion, la raison et la foi. Le naturalisme qui rejette la foi est un mal : mais le mysticisme aveugle et obscurantiste qui repousse la raison et la science, n'est pas un moindre mal ; car, lorsque la religion n'est plus qu'un instinct, elle devient bientôt une superstition. Et, comme on l'a remarqué avec justesse, « le vrai tromphe de la religion, c'est le mérite dans les âmes. Or, le mérite suppose la liberté et grandit avec elle; mais la liberté repose sur l'intelligence et non sur l'instinct, et plus les actes que l'on accomplit sont raisonnés, plus la liberté est parfaite et le mérite grand. Si

donc on perfectionne par plus de lumière ce qu'il y a d'instinctif dans la tendance des hommes vers Dieu, c'est un grand service rendu à la plus sainte des causes ¹. ».

¹ M. l'abbé F. Carrier, *la Vraie religion*, Paris, 1869.

CHAPITRE XI

La foi libre et les oppresseurs de la pensée

De ce qui précède nous pouvons conclure avec certitude que, dans l'état présent du monde civilisé, il faut d'autant plus recourir à la raison et à la science, que l'on veut travailler davantage au maintien et au progrès de la foi dans les âmes.

Mais comment peut-on se servir utilement de la raison et de la science ?

Librement et humblement.

La liberté et l'humilité sont les deux lois qui président au développement de l'esprit humain dans la foi ou de la foi dans l'esprit humain. Sans la liberté, l'humilité est stérile, parce que, tout en étant capable de voir, une intelligence esclave ne saurait mettre en acte sa capacité, et forcément elle manque de perspicacité et de

discernement. De même, sans l'humilité, la liberté est stérile, parce que la vanité fait dévier le regard; et tandis que l'on cherche la vérité, on ne trouve partout que soi-même avec ses idées préconçues et systématiques : une intelligence orgueilleuse peut agiter beaucoup de questions, mais elle n'en résout définitivement aucune; et autant elle fait de bruit, autant elle produit peu de résultats lumineux.

Étudions ces deux lois séparément, et voyons d'abord l'alliance de la foi et de la liberté.

I. — La notion de la liberté s'éclaircit par celle de l'autorité. Or, quelle autorité Jésus-Christ a-t-il instituée dans son Église?

Jésus-Christ a voulu établir sur la terre un seul règne, le règne de Dieu, et non celui des hommes. Par conséquent le seul qui règne dans l'Église, c'est Dieu; et les hommes qui le représentent ne sont que ses auxiliaires : *Dei enim sumus adiutores*, dit saint Paul; nous sommes les aides de Dieu¹; *adiutores in regno Dei*, les

¹ 1^{re} Epître aux Corinthiens, ch. III, v. 9.

aides dans le royaume de Dieu ¹; *pro Christo legatione fungimur, tanquam Deo exhortante per nos*, nous remplissons la fonction d'ambassadeurs pour le Christ, et c'est Dieu qui exhorte par notre intermédiaire ². »

Ces auxiliaires de Dieu, ces lieutenants du Christ, sont, à la vérité, des pasteurs chargés de paître leurs frères, des docteurs chargés de les instruire, des juges chargés d'apaiser leurs contestations, des gouverneurs chargés de régir la société des croyants. Mais ces pasteurs, ces docteurs, ces juges, ces gouverneurs, essentiellement religieux, sont des ministres, des serviteurs, et non des maîtres ni des dominateurs. « Les Scribes et les Pharisiens, dit Jésus-Christ, aiment que les hommes les appellent Maîtres. Pour vous, ne veuillez point être appelés Maîtres; car vous n'avez qu'un seul Maître, et vous êtes tous frères. Et n'appellez Père personne sur la terre : car vous n'avez qu'un Père, qui est dans les cieux. Qu'on ne vous appelle point non plus Maîtres : car vous n'avez qu'un

¹ *Épître aux Colossiens*, ch. 15, v. 11.

² *II^e Épître aux Corinthiens*, ch. 5, v. 20.

Maitre, le Christ. Le plus grand parmi vous sera votre serviteur ¹... Les rois des nations dominent sur elles ; et ceux qui ont puissance sur elles sont appelés bienfaiteurs. Pour vous, il n'en est pas ainsi : mais que celui de vous qui est le plus grand, soit comme le moindre, et celui qui gouverne, comme celui qui sert. Car, quel est le plus grand, celui qui est assis ou celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est assis ? Or, moi, je suis au milieu de vous comme celui qui sert ² ». Et ailleurs, Jésus-Christ, trouvant que le mot serviteur n'exprimait pas suffisamment sa pensée, dit : « Je ne vous appellerai plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maitre ; mais je vous ai appelés mes amis ³ ». Or, si dans les choses religieuses nous ne sommes même pas les serviteurs du Christ, mais ses amis, qui oserait dire que, dans ces mêmes choses, nous pouvons, sans nous dégrader, être les serviteurs des hommes ?

¹ *Evangile selon saint Mathieu*, ch. xxiii, v. 7-11.

² *Evangile selon saint Luc*, ch. xxii, v. 25-28.

³ *Evangile selon saint Jean*, ch. xv, v. 15.

« Nous ne voulons pas, dit saint Paul, dominer sur votre foi, mais contribuer à votre joie ¹. »

Mes frères, écrit saint Jacques, gardez-vous du désir qui fait que plusieurs veulent devenir maîtres, sachant que vous encourez un jugement plus sévère ². »

Et saint Pierre, après avoir banni de l'Église la coaction et le lucre honteux, ajoute : « Ne dominez point sur l'héritage, mais soyez de cœur l'exemple du troupeau, *neque ut dominantes in cleris, sed forma facti gregis ex animo* ³. Et lorsqu'apparaîtra le prince des pasteurs (Jésus-Christ), vous recevrez l'immortelle couronne de gloire, *et cum apparuerit princeps pastorum, percipietis immarcescibilem gloriæ coronam* ⁴. »

Il y a donc dans l'Église de Jésus-Christ une autorité, mais non une domination, et encore moins une tyrannie. Et s'il en est ainsi même

¹ II^e Epître aux Corinthiens, ch. 1, v. 23.

² Epître de saint Jacques, ch. III, v. 1.

³ I^{re} Epître de saint Pierre, ch. v, v. 2-3.

⁴ Ibid., v. 4.

pour les choses purement extérieures, à plus forte raison doit-il en être ainsi, lorsqu'il s'agit de la pensée, de la conscience, de la foi.

Or, qui ne voit qu'une telle autorité, loin de nier la liberté, l'affirme?

Du reste, écoutons Jésus-Christ, le libérateur par excellence. N'enseigne-t-il pas que la liberté procède de la vérité ¹, et par conséquent qu'elle est essentiellement bonne comme la vérité elle-même? Puis il ajoute : « Si le Fils vous délivre, vous serez vraiment libres ²... Les fils sont libres ³. »

Écoutons aussi saint Paul : « Les choses créées elles-mêmes, dit-il, seront délivrées de la servitude de la corruption, et participeront à la liberté de la gloire des enfants de Dieu ⁴... Tout m'est permis, mais tout n'est pas expédient ; tout m'est permis, mais je ne me rendrai l'esclave de rien ⁵... L'esprit scrute tout, même les

¹ *Évangile selon saint Jean*, ch. VIII, v. 32.

² *Ibid.*, v. 36.

³ *Évangile selon saint Mathieu*, ch. XVII, v. 25.

⁴ *Épître aux Romains*, ch. VIII, v. 21.

⁵ *I^{re} Épître aux Corinthiens*, ch. VI, v. 12.

profondeurs de Dieu. Car qui des hommes sait ce qui est de l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en lui ? De même personne ne connaît ce qui est de Dieu, sinon l'esprit de Dieu. Or, nous n'avons point reçu l'esprit de ce monde, mais l'esprit qui est de Dieu, afin que nous sachions les dons que Dieu nous a faits ; et nous les annonçons, non avec les discours étudiés de la sagesse humaine, mais avec la doctrine de l'esprit, accommodant les choses spirituelles aux hommes spirituels... C'est spirituellement qu'on examine les choses qui sont de l'esprit de Dieu. L'homme spirituel juge toutes choses, et n'est jugé par personne : car qui connaît les pensées de Dieu pour pouvoir l'instruire ¹?... Dieu est esprit, et là où est l'esprit de Dieu, là est la liberté ²... La Jérusalem qui est en haut et qui est notre mère, est libre ³... Frères, nous ne sommes point les enfants de l'esclave, mais de celle qui est libre ; et c'est cette liberté que le

¹ 1^{re} Epître aux Corinthiens, ch. II, v. 10-16.

² 2^e Epître aux Corinthiens, ch. III, v. 17.

³ Epître aux Galates, ch. IV, v. 26.

Christ nous a donnée ¹. Restez fermes, et ne vous remettez point sous le joug de la servitude ²... Car vous êtes appelés à la liberté ³. »

En vérité, peut-on parler un langage plus clair, plus explicite ? Quel homme revendiqua jamais la liberté avec des accents aussi nobles et aussi magnifiques ? On peut donc conclure avec saint Jacques, que la loi de Jésus-Christ est « une loi parfaite de liberté ⁴. »

Mais, dira-t-on, autant les Livres saints affirment la liberté, autant les docteurs de l'Église la nient : ceux-là prêchent la foi en respectant la conscience, ceux-ci imposent la foi en opprimant l'esprit. — Nous ne saurions nier les faits malheureux qui ont fait naître cette objection. Mais nous ne saurions non plus admettre que les docteurs sur lesquels on s'appuie, représentent l'Église et parlent réellement en son nom : ce sont des docteurs privés qui n'ont d'autre autorité que celle de leur propre science ;

¹ *Épître aux Galates*, ch. IV, v. 31.

² *Ibid.*, ch. V, v. 1.

³ *Ibid.*, v. 13.

⁴ *Épître de saint Jacques*, ch. I, v. 25 ; ch. II, v. 12.

et, si leur science est démontrée fausse, leur autorité est ruinée du même coup. Or, quiconque a étudié sérieusement et sincèrement la doctrine et l'histoire de l'Église, sait que l'Église n'a jamais, comme Église, rompu l'alliance évangélique de la foi et de la liberté.

Comment, en effet, le Christianisme, qui a précisément ressuscité dans le monde la liberté de la pensée religieuse, aurait-il pu, sans se suicider, étouffer cette liberté? Si la tyrannie est une des portes de l'enfer, et si la pire des tyrannies est celle qui s'exerce sur l'esprit, comment l'Église, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais, pourrait-elle exercer la tyrannie intellectuelle? Si le Christianisme, qui est une doctrine de rédemption, ne peut pas, sans se contredire, être une doctrine de servitude; si l'Évangile, qui a été prêché pour délivrer les captifs, éclairer les aveugles, et renvoyer libres ceux qui étaient brisés sous le joug ¹, n'est pas et ne peut pas être un code de domination quelconque, comment l'Église,

¹ *Évangile selon saint Luc*, ch. iv, v. 19.

la gardienne de l'Évangile et du Christianisme, pourrait-elle vivre et violenter la vie de la foi dans les consciences?

« Dans ta conscience, dit saint Augustin, il ne saurait entrer aucun homme, mais il y a Dieu et toi ¹. » Et saint Thomas n'ajoute-t-il pas que la foi relève de la volonté ²? « Si tu enlèves la liberté, écrit saint Colomban, tu enlèves la dignité, *si tollis libertatem, tollis dignitatem* ³. » Et le concile de Trente n'enseigne-t-il pas expressément que ceux qui croient la vérité de la révélation sont mus librement vers Dieu, *libere moventur in Deum credentes vera esse quæ divinitus revelata sunt* ⁴?

« On a tant usé et abusé de ces mots : progrès, civilisation, liberté, fraternité, égalité, qu'ils ont fini, dit Mgr de Ketteler, par sonner mal à l'oreille d'un grand nombre de personnes. Mais on aura beau les prostituer à la folie et au mensonge, ils conserveront toujours un fond de

¹ Saint Augustin, *Enarr. in Psalm.* XLV.

² Saint Thomas, *Somme théol.*, 22, q. X, art. 8.

³ Saint Colomban, *ad Frat. Epist.* IV.

⁴ *Conc. Trid.*, sess. VI, c. VI.

vérité, un germe divin qu'on ne parviendra pas à détruire ; car les idées qu'ils expriment intéressent la suprême destinée de l'homme et correspondent aux plus sublimes vérités du christianisme ¹... Le charme puissant du mot de *liberté* n'est point un fait extérieur et passager ; mais il a sa source dans un profond et invincible besoin de l'âme humaine. Le vrai sens de ce mot se rattache étroitement à la suprême grandeur de l'homme, et aux desseins miséricordieux que la Providence veut accomplir dans l'humanité... Rien n'est plus dangereux que de rejeter la vraie et divine signification de ce mot à cause de l'abus qu'on en a fait ². »

Puis, venant directement au vrai caractère de la foi chrétienne : « C'est, dit-il, l'assentiment de la volonté et de la raison, aidées de la grâce divine, aux vérités révélées de Dieu. La foi est un don divin, en ce qu'elle a pour objet des vérités que Dieu nous a manifestées, et en ce que l'adhésion à la foi est accompagnée de l'in-

¹ *Liberté, Autorité, Église*, par Mgr de Ketteler, évêque de Mayence, p. 1; 1862.

² *Ibid.*, p. 11 et 12.

tervention paternelle de Dieu, qui éclaire, excite et fortifie l'esprit humain... Telle est la part de l'influence divine dans l'adhésion à la foi. A cette action divine *doit* correspondre le *libre* travail de l'homme... Ces deux actions combinées constituent le grand miracle de l'histoire humaine, je veux dire cette foi solide et inébranlable, cette sainte conviction qui surpasse infiniment toute persuasion humaine ¹. »

« Rien n'est plus commun, ajoute l'éminent évêque, que d'entendre répéter : La science libre, la libre conviction sont impossibles à un catholique. Il n'était pas possible de nous jeter à la figure un mensonge plus grossier, une injure plus flétrissante ². »

Un des théologiens de la Compagnie de Jésus, le R. P. Matignon, n'est pas moins formel sur ce point. « De tous les droits que l'homme revendique, dit-il, le plus précieux sans contredit, comme aussi le plus inaliénable, c'est celui qu'il a sur sa pensée. On peut enchaîner ses

¹ *Liberte, Autorité, Eglise*, par Mgr de Ketteler, évêque de Mayence, p. 19 et 20.

² *Ibid*, p. 23 et 24.

bras ; on peut contraindre son action extérieure et la circonscrire dans des limites plus ou moins étroites. Mais quelle que soit la pression exercée sur lui, le mouvement de son intelligence demeure comme une propriété purement personnelle, comme un domaine réservé, sur lequel nulle créature ne saurait, par elle-même, avoir de droit... En vain vous multipliez les règlements et les constitutions et les sanctions pénales ; *après comme avant, je ne suis comptable de ma pensée qu'à Dieu et à ma conscience* ¹... L'homme croit librement, et c'est pour cela qu'il croit salutairement ²... L'être intelligent n'accorde pas sans motifs son assentiment à une doctrine. *Et le seul motif solide, la seule raison dernière de notre adhésion, c'est l'évidence.* Tout ce qui n'est pas évident, ou en soi-même ou dans ses preuves, ne saurait fixer les incertitudes de l'homme, ni produire en lui une *légitime* conviction. Voilà ce que nous disent les philosophes ; et nous adoptons volontiers

¹ Le P. Matignon, *la Liberté de l'esprit humain dans la foi catholique*, p. 37 et 38 ; Paris, 1864.

² *Ibid.*, p. 114.

leur point de départ ¹. » C'est, du reste, l'enseignement de Suarez ².

Donc, d'après l'enseignement évident de l'Écriture et des docteurs, il est certain que l'Église, appelée à être le guide de la foi, ne saurait être le tyran de la pensée, et que l'esprit humain reste libre dans la foi la plus inébranlable.

II. — Mais, après avoir considéré cette vérité indirectement, dans les témoignages de l'Écriture et des docteurs, il faut l'étudier directement, en elle-même, afin d'avoir, non pas une conviction d'emprunt, mais une conviction qui jaillisse du fond même de notre esprit et de notre conscience.

Nous pouvons juger de la vertu de foi par l'acte de foi. Or, l'acte de foi est un acte humain, un acte religieux, et un acte méritoire; et sous ce triple rapport il est essentiellement libre.

D'abord, l'acte de foi est un acte humain et

Le P. Maignon, *la Liberté de l'esprit humain dans la foi catholique*, p. 118; Paris, 1864.

² Suarez, *De Fide*, disp IV, sect. V.

moral ; qui oserait le nier ? Or, les deux bases premières de la morale sont la raison et la liberté, de telle sorte que tout acte qui s'opère sans la participation de la raison et de la liberté, n'est réputé ni humain ni moral.

Ensuite, l'acte de foi est un acte religieux, et, comme tel, il doit procéder de la conscience plus que tous les autres actes simplement humains. Or, au jugement de la conscience, « à cette opération admirable de l'âme, en vertu de laquelle l'homme se constitue pour ainsi dire juge de lui-même et du monde entier, l'Église attribue une telle indépendance, qu'elle intime à l'enfant lui-même ce précepte divin : Tout ce que vous faites contre votre conscience, qu'il vienne du dehors ou d'ailleurs, est un péché, et vous devez être prêt à mourir plutôt que d'agir jamais contre ses inspirations ¹. »

Enfin, l'acte de foi est un acte méritoire pour le ciel. Or, un acte n'est pas méritoire pour le ciel, uniquement parce qu'il procède de la grâce, mais encore parce qu'il procède librement

¹ Mgr de Ketteler, *Liberté, Autorité, Eglise*, p. 15 et 16.

de la grâce. La grâce, en effet, vient en aide à la nature, mais elle ne la dispense pas de l'activité qui lui est propre. Loin de là. Elle présume même cette activité, sous peine de ne point exercer la sienne.

Mais allons encore plus loin, et considérons la foi dans son propre objet.

Très-peu d'esprits savent distinguer les préambules de la foi, les dogmes de la foi, et les explications des dogmes de la foi. De là toutes les erreurs qui pullulent dans les conversations, dans les discours, dans les journaux et dans les livres, sur le grave sujet de la liberté dans la foi ; de là aussi toutes ces insultes et toutes ces qualifications d'hérétiques, de libres penseurs, etc., lancées à tout venant par le premier venu, à propos de tout et à propos de rien ; insultes qui n'éclairent personne, qui scandalisent tout le monde, et qui retombent bien plus sur l'honnêteté de l'insulteur que sur celle de l'insulté.

On appelle préambules de la foi les démonstrations, soit philosophiques soit historiques, qui établissent l'existence et la véracité de Dieu, la possibilité métaphysique et le fait historique de

la révélation, et par conséquent la nécessité de croire. Ces démonstrations conduisent, pour ainsi dire, l'homme jusque sous le vestibule du temple et lui montrent l'obligation d'en franchir le seuil. Mais là s'arrête leur mission.

Quand l'esprit, appuyé sur l'infailibilité du divin Révéléateur, pénètre dans les profondeurs du sanctuaire, il entre dans le propre domaine de la foi, parce qu'il adhère alors aux vérités révélées par Dieu lui-même. Ces vérités révélées s'appellent vérités de foi ou dogmes.

Toutefois, lorsque l'esprit a adhéré à ces dogmes, il est naturel, d'abord, que, tout en les acceptant, il cherche, sinon à les comprendre, du moins à en donner une explication rationnelle, qui mette en harmonie sa science d'homme et sa foi de chrétien; ensuite, cette explication étant donnée, il est naturel qu'il en tire les conséquences pratiques qui doivent accorder sa vie extérieure avec sa conviction intérieure. C'est dans ce difficile travail que consiste la plus noble tâche de la théologie.

Cette triple distinction étant posée, il est manifeste que l'esprit est complètement libre

sur le premier et le troisième point. En effet, ni les préambules de la foi ni les explications scientifiques des vérités de foi ne sont de foi, par cela même que ni les uns ni les autres ne sont révélés par Dieu. Les préambules de la foi, comme les explications des vérités de foi, touchent aux dogmes ; mais ni les uns ni les autres ne sont des dogmes. Or, c'est un principe élémentaire de la théologie que tout ce qui n'est pas de foi, tout ce qui n'est pas dogme, tout ce qui ne fait pas réellement partie de la révélation divine, peut être rejeté, sans que l'on tombe par cela même dans l'hérésie, l'hérésie étant le rejet formel et opiniâtre d'un article de foi. Sans doute on pourra être téméraire au premier chef ; mais qui pourrait confondre la témérité de la pensée avec l'hérésie ? L'hérésie est toujours une erreur, et une erreur qui blesse la vérité révélée par Dieu ; tandis que la témérité, qui peut contenir une erreur, peut aussi n'en pas contenir et n'être qu'un excès d'orgueil ou qu'un excès de vérité. Que de Saints, que de docteurs considérés dans l'Église, qui ont paru souverainement téméraires à leurs contemporains ignorants ou pusilla-

nimes! Les téméraires compromettent souvent leurs intérêts et les intérêts de ceux qu'ils attaquent; mais ils ne sont pas toujours forcément dans l'erreur, encore moins dans l'hérésie.

Les théologiens avouent que des erreurs scientifiques peuvent s'être glissées dans la rédaction de la Bible. « Dieu, dit le docteur Reusch, a donné aux écrivains bibliques une lumière surnaturelle; mais cette lumière surnaturelle n'avait pour but, comme la révélation en général, que la manifestation des vérités religieuses et non la communication d'une science profane; et nous pouvons, sans violer les droits que les écrivains sacrés ont à notre vénération, et sans affaiblir le dogme de l'inspiration, accorder franchement que, dans les sciences profanes et conséquemment aussi dans les sciences physiques, ils ne se sont point élevés au-dessus de leurs contemporains, que même ils ont partagé les erreurs de leur époque et de leur nation. Donc, les éloges donnés par quelques savants français au génie et aux connaissances du législateur hébreu, dans la pensée que la Genèse avait devancé les conquêtes scientifiques de

notre époque, ne sont point fondés. Par la révélation Moïse ne fut point élevé, pour ce qui regarde la science profane, au-dessus du niveau intellectuel de son époque ; de plus, rien ne nous prouve qu'il n'ait pu s'y élever par l'étude et ses réflexions personnelles ¹. » — Or, s'il en est ainsi pour des écrivains sacrés, pourquoi ceux qui ne sont point des écrivains sacrés auraient-ils un sort meilleur ? Si, même dans la Bible où il y a inspiration de Dieu et quelquefois révélation, il est permis, sans blesser la foi, de rejeter ce qui concerne les sciences profanes, comment, dans l'Église où il n'y a de la part de Dieu ni révélation ni même inspiration, mais simplement assistance, et surtout comment, dans les écoles purement théologiques où l'on ne saurait affirmer qu'il y ait assistance spéciale de Dieu, ne serait-il pas permis, sans se rendre coupable d'hérésie, de rejeter les explications scientifiques essentiellement distinctes des dogmes ?

Ces vérités nous semblent tout à fait évi-

¹ Reusch, *la Bible et la Nature*, p. 27.

dentes ; et si quelque difficulté devait être faite sur l'alliance de la foi et de la liberté intellectuelle, cette difficulté ne saurait porter que sur le second point.

Or, là même, sur le terrain véritable de la foi proprement dite, il n'y a pas, au fond, de difficulté sérieuse. En effet, nul n'a le droit de rejeter les dogmes, s'il est vraiment catholique. Mais être catholique, c'est être convaincu, d'abord, que la révélation est un fait réel, constaté selon les lois de l'histoire avec une évidence décisive, ensuite, que les dogmes auxquels on adhère sont manifestement contenus dans le dépôt de la révélation divine. Or, avec cette double conviction, avec cette double démonstration préliminaire sur laquelle on a pu être exigeant au gré de son bon sens, qu'est-il besoin de pouvoir rejeter les dogmes? Réclamer cette liberté, n'est-ce pas réclamer le droit de rejeter l'évidence et de mentir à la conviction de sa conscience? Est-ce être libre, que de pouvoir nier ce qu'on sait pertinemment être vrai? Est-ce être libre, que de pouvoir détester et repousser son ami dans le moment même où l'on a

pour lui le plus sincère et le plus vif amour? Attaquez, si vous le voulez, le fait ou le contenu de la révélation divine, et alors cessez d'être chrétien; mais, du moment que vous reconnaissez sciemment que Dieu vous parle et vous enseigne telle vérité, ne réclamez pas la liberté de rejeter cette vérité. Pour un esprit bien fait, la liberté de la contradiction paradoxale n'est point une liberté qui honore. Comme on l'a remarqué, « l'époux qui s'est uni par un mariage indissoluble à la femme de son choix et de son amour, sourit au reproche qui lui est fait d'avoir aliéné sa liberté et enchaîné sa destinée. Ce qu'on appelle sa servitude lui apparaît comme l'acte le plus heureux de sa liberté.

« Liberté et nécessité sont pour lui une même chose, car il cède à l'inclination naturelle de vouloir et de faire ce qui enchante sa vie. Qu'un autre lui parle de la contrainte du joug matrimonial; quant à lui, il n'y trouve qu'une garantie d'immutabilité pour sa volonté. Si le libertin lui vante la liberté de ses volages amours, il remercie Dieu dans le secret de son

cœur de l'avoir préservé de pareils égarements ¹. »

III. — Mais, dit-on, un catholique doit croire *tout* ce que *l'Église* lui enseigne. — Oui, un catholique doit croire, sous peine d'hérésie, tout ce que l'Église lui enseigne, quand elle constate une vérité contenue dans le dépôt divin dont elle est la gardienne, parce qu'il est de révélation divine que l'Église est la gardienne des dogmes. Mais, lorsqu'elle ne parle pas en simple **gardienne** des dogmes, lorsqu'elle ne répète pas purement et simplement, comme un écho, la parole révélée par Dieu, lorsqu'elle exprime des enseignements réellement autres que ceux que renferme la révélation divine, à plus forte raison lorsque ce n'est pas l'Église même qui parle, mais seulement un ou plusieurs docteurs de l'Église qui expliquent plus ou moins scientifiquement leur foi, d'après leur propre manière de voir ou d'après celle de leur école, alors on peut n'y pas conformer son esprit

¹ I. Von Doellinger.

et rester néanmoins catholique : peut-être, en agissant de la sorte, se trompera-t-on, peut-être manquera-t-on de respect et de prudence, peut-être sera-t-on « énormément » téméraire ; mais, par cela même qu'on ne contredira aucune des vérités révélées par Dieu, on ne sera nullement hérétique.

Mais, ajoute-t-on, lorsque les chefs de l'Église, agissant non pas collectivement, mais seulement séparément et individuellement, condamnent une doctrine, ils ont droit, même en ce cas, à l'obéissance des fidèles ; et par conséquent il n'est pas permis à ceux-ci de maintenir, même en ce cas, la doctrine condamnée. — Cette objection très-fréquente, et, à ce qu'il paraît, spécieuse, contient du vrai et du faux. Elle contient du vrai, en ce qu'elle proclame le devoir de l'obéissance. Mais elle contient du faux, en ce qu'elle fait supposer que l'obéissance dont il s'agit ici n'est qu'une même chose avec la foi, et que le fidèle qui oserait se rendre coupable de cette désobéissance blesserait par cela même la foi et se rendrait en même temps coupable d'hérésie. C'est une erreur. La vertu de

foi est essentiellement distincte de la vertu d'obéissance. Il y a sans doute des cas dans lesquels ces deux vertus sont indissolublement unies, par exemple, lorsque *l'Église infaillible* enseigne un article de foi ; il est évident qu'alors désobéir avec opiniâtreté, c'est tomber dans l'hérésie. Mais il n'en est pas de même, lorsque ce n'est pas l'Église infaillible qui parle, ou lorsqu'il ne s'agit pas d'une vérité de foi. Dans ces deux cas, désobéir n'est pas rejeter une vérité de foi, et par conséquent ce ne saurait être un crime d'hérésie.

Lorsque des chefs de l'Église croient devoir bannir de l'enseignement théologique une doctrine qui n'a pas encore été condamnée par l'Église comme positivement hérétique, mais qui leur semble dangereuse ou même erronée, ils défendent aux fidèles de l'enseigner dans leurs écrits et de la propager dans leurs discours, sous peine de *désobéissance* publique à l'ordre légal, mais ils ne leur défendent pas de l'admettre dans leur for intérieur sous peine *d'hérésie* formelle. Effectivement, ce n'est alors ni la *foi* ni le *dogme* de l'Église qu'ils veulent eux-mêmes

définir, c'est l'enseignement théologique qu'ils veulent diriger dans l'Église.

Fénelon, qui ne saurait être suspect en pareille matière, confirme cette doctrine en des termes qui étonnent par leur liberté presque audacieuse. Il s'appuie tantôt sur saint Augustin, tantôt sur saint Bernard, tantôt sur saint Thomas d'Aquin. Voici ses propres paroles :

« Tout le monde connaît ces paroles décisives de saint Augustin : « Qui ne sait pas que la sainte Écriture est préférable à toutes les lettres postérieures des évêques, en sorte qu'il n'est nullement permis de douter ni de disputer, pour savoir si ce qui y est contenu est bon et véritable ? Mais pour les lettres des évêques, qui ont été écrites ou qu'ils écrivent depuis que le canon est fixé, ne sait-on pas qu'elles peuvent être contredites *ou par le raisonnement peut-être plus sage de tout particulier plus savant qu'eux*, ou par l'autorité encore plus grande d'autres évêques, si par hasard les premiers se sont écartés de la vérité ? Qui est-ce qui ne sait pas que les Conciles mêmes, qui s'assemblent en chaque pays et en chaque pro-

vince, doivent sans doute céder à l'autorité des Conciles pléniers qui s'assemblent de tout le monde chrétien ; et qu'*entre les pléniers mêmes, les premiers sont souvent corrigés par les derniers*, quand l'expérience découvre ce qui était caché et fait connaître ce qui était inconnu ? Qui doute que cela ne soit permis, pourvu que la chose se fasse sans aucune présomption d'un orgueil sacrilège, sans aucune enflure ni arrogance, sans aucune contention ni envie, avec la sainte humilité, la paix catholique et la charité chrétienne¹ ? »

« Sans doute, ajoute Fénelon, tant de saints et savants évêques avaient pour eux ce qu'on appelle l'infailibilité naturelle et morale, c'est-à-dire un grand discernement pour connaître la vérité, supposé qu'elle fût évidente. Mais ils n'étaient pas absolument infailibles d'une infailibilité promise, et le défaut de cette infailibilité promise faisait qu'il était permis de douter de leur décision. Vous voyez que cette liberté de contredire un nombreux Concile de savants évêques est accordée par saint Augustin,

¹ Saint Augustin, *De Bapt.*, l. II, c. III.

non-seulement à un Concile postérieur d'une plus grande autorité, mais encore *au raisonnement peut-être plus sage de tout particulier plus savant* que cette assemblée d'évêques. Vous voyez que ce Père n'a pas même exigé en ce cas le silence respectueux du particulier. *Ainsi ce silence n'est qu'un adoucissement inventé en nos jours, pour faire passer plus subtilement un dogme pernicieux.* Saint Augustin assure qu'en ce cas le premier venu plus savant que tous ces évêques assemblés... est en droit de les reprendre, et qu'il le peut faire sans présomption, sans orgueil, sans enflure, sans arrogance. De même qu'il est permis à un Concile postérieur de corriger le précédent, *emendari*, il est permis au particulier de reprendre et de contredire la décision, *licere reprehendi*. Remarquez que ce Père se borne à vouloir que le particulier ne contredise l'assemblée d'évêques qu'avec douceur et modestie, qu'avec la sainte humilité, la paix catholique et la charité chrétienne¹... Ce qui est évident par cet endroit de

¹ Fénelon, *Quatrième instruction pastorale*, ch. v, t. XII, p. 159-161.

saint Augustin, est que chacun est toujours libre de disputer modestement selon sa pensée, tandis que rien n'est encore décidé par une autorité infallible ; que ces disputes douces et charitables sont même très-utiles et comme nécessaires pour préparer l'éclaircissement de la vérité, et que nul particulier n'est obligé ni de croire une décision, ni même de se taire, qu'après que l'autorité infallible a parlé ¹.

« Loin de signer, loin de croire, loin de jurer, chacun peut avoir raison contre l'Église, raisonner plus sagement qu'elle, être plus éclairé en ce point, la reprendre et la contredire, sans enflure, ni présomption, ni arrogance, avec humilité, paix et charité chrétienne. Donc, si l'Église n'est pas infallible en ce point, loin d'extorquer de ses ministres un jugement téméraire et un parjure, elle doit souffrir qu'on la reprenne et laisser en paix ceux qui la reprendront ²... Si l'Église n'agit pas ainsi, et si elle agit d'une façon tout

¹ Fénelon, *Quatrième instruction pastorale*, ch. v, t. XII, p. 163-164 ; voir p. 157-158.

² *Ibid.*, p. 168.

opposée, sans être infallible, elle tyrannise les consciences ¹.

« Il faut bien remarquer, écrit saint Bernard à un religieux qui était sorti de son monastère, qu'il y a certains biens purs et certains maux purs, et qu'en ces choses on ne doit aucune obéissance aux hommes... Comment est-ce donc que le commandement de l'abbé ou la permission du Pape ont pu rendre licite ce qui était un pur mal?... Voyez combien l'excuse qu'on tire d'avoir obéi aux hommes est vaine, quand on est convaincu d'avoir désobéi à la loi de Dieu. — Ensuite saint Bernard applique à de telles obéissances ces paroles de Jésus-Christ : Laissez faire ceux-ci, ils sont aveugles et conducteurs d'aveugles. — Enfin, il conclut ainsi : « Vous avez craint avec raison ces inconvenients, et, vous défiant de votre cause, vous tâchez d'adoucir les remords de votre conscience par la permission du siège apostolique. O frivole remède ! Ce n'est autre chose que vouloir, à l'exemple de nos premiers parents,

¹ Fénelon, *Quatrième instruction pastorale*, ch. v, t. XII, p. 158.

couvrir de feuilles des consciences cautérisées¹. »

« Encore, dit saint Thomas, que l'Église soit soutenue par le don et par l'autorité divine, il arrive néanmoins par le défaut humain quelque chose qui n'est pas divin dans ses actes, en tant qu'elle est une assemblée d'hommes. » Il ajoute que la faute « se glisse contre l'autorité divine par une erreur humaine². » Sur quoi Fénelon observe que, « quand l'Église agit pour l'accomplissement des promesses et dans leur étendue, elle est soutenue par le don du Saint-Esprit et par l'autorité divine, et qu'alors il n'est pas permis de la regarder comme une simple assemblée d'hommes pieux et savants, qui peuvent néanmoins se tromper. » — « Mais, ajoute-t-il aussitôt, dès que vous considérez l'Église hors de l'étendue des promesses, ce n'est plus qu'une assemblée d'hommes, respectables à la vérité, mais qui joignent à toutes leurs imperfections naturelles et à la corruption des enfants d'Adam depuis sa chute la confu-

¹ Fénelon, *Quatrième instruction pastorale*, ch. v, t. XII, p. 169-170. — Saint Bernard, *Epist.*, VII.

² Saint Thomas, *In IV Sent.* Dist. XLI, art. V.

sion, la prévention, les intrigues et les partialités d'ordinaire inséparables d'une grande multitude d'hommes imparfaits, telles que nous venons de les voir dépeintes par saint Hilaire, par saint Basile, par saint Grégoire de Nazianze, par saint Jérôme et par saint Augustin. Alors, il y a quelque chose *qui n'est pas divin dans les actes de l'Église*. Alors on y peut remarquer *le défaut humain*. Alors, *ce qui est irrégulier se glisse contre l'autorité divine par l'erreur humaine*. Ainsi, non-seulement ce que l'Église fait alors n'est pas *divin*, mais de plus il est *contre l'autorité divine*. Alors, l'Église *doit*, comme saint Thomas le dit au même endroit, réparer son erreur et défaire publiquement ce qu'elle a fait, dès que sa méprise vient à sa connaissance ¹. »

Les personnes qui prétendent défendre l'Église par d'autres doctrines, sont, selon Fénelon, « des personnes prévenues d'une dévotion faible et d'une crédulité populaire, qui a quelque chose de déréglé, selon saint Tho-

¹ Fénelon, *Quatrième instruction pastorale*, ch. VII; t. XII, p. 174.

mas, et qui veulent soutenir l'édifice en l'air, après en avoir sapé tous les fondements ¹. » — « Qu'y a-t-il de moins suivi, remarque ce pieux prélat, que de vouloir qu'on regarde par religion l'Église en chaque cas, comme ne pouvant s'y tromper, quoiqu'on suppose toujours que la religion ne répond nullement qu'elle ne se trompe point dans ce cas ? Qu'y a-t-il de plus contraire à soi-même, que de vouloir d'un côté que l'Église se trompe peut-être actuellement sur un tel point, et de vouloir néanmoins d'un autre côté la croire en ce point avec certitude et à l'aveugle, comme si on était assuré par les promesses qu'elle ne saurait s'y tromper ? Ce n'est pas sans raison qu'on s'est élevé si souvent contre cette docilité commode, *contre cette dévotion souple et politique*, qui ne tend qu'à se mettre à l'abri de l'orage, qui veut contenter les supérieurs pour se contenter elle-même, enfin qui ne cherche que le repos et l'approbation des hommes, au hasard de la faire aux dépens de la vérité ². »

¹ Fénelon, *Quatrième instruct. past.*, ch. iv, t. XII, p. 146.

² *Ibid.*, p. 147.

• Enfin, ajoute encore Fénelon, les plus nombreux conciles qu'il y ait eu depuis les apôtres, tels que ceux de Rimini contre le *consubstantiel* et de Constantinople contre le culte des images, sont ceux que les particuliers ont eu le plus pressant besoin de contredire. Dans ces sortes de cas, on aurait eu grand tort de se récrier : Ne faut-il pas obéir aveuglément à ses supérieurs ? Veut-on être plus éclairé que tant de savants évêques ? C'est l'orgueil et la présomption qui empêchent de croire ce qui est décidé. Dans ces sortes de cas, on aurait fait un mal irréparable, en disant qu'on doit toujours présumer que les supérieurs décident en vertu d'une infailibilité morale et naturelle. Rien n'eût été plus pernicieux dans ces occasions que cette *dévotion déréglée, indiscreète et superstitieuse*, qui va toujours à applaudir aux supérieurs pour être approuvé par eux. Cette docilité sans bornes est sans doute excellente, quand elle est fondée sur une autorité *qui n'est point un signe faillible et capable de nous tromper*. L'usage le plus raisonnable que nous puissions faire de notre raison, est de la sacri-

fier à une autorité supérieure à elle. Mais rien n'est plus déraisonnable et plus déréglé, selon le principe de saint Thomas, que de sacrifier toute sa raison, au hasard de la sacrifier à l'erreur et de s'exposer volontairement à être trompé, en croyant d'une croyance aveugle une assemblée d'hommes qu'on reconnaît capable de se tromper actuellement dans le point en question ¹. »

Donc, nous pouvons l'affirmer sans crainte comme étant la doctrine même de l'Église, autant l'Église a maintenu fermement l'unité contre les hérétiques qui attaquaient les vérités de foi, c'est-à-dire les bases nécessaires du salut, autant elle a maintenu la liberté dans les doctrines qui ne sont pas de foi. Souvent, il est vrai, des partis dans l'Église ont violé cette liberté ; mais l'Église elle-même n'a jamais cessé de proclamer la célèbre formule, qui résume si parfaitement son admirable esprit : « *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas*, dans les choses nécessaires l'unité,

¹ Fénelon, *Quatrième instruct. pastor.*, ch. iv, p. 149-151.

dans les choses douteuses la liberté, dans toutes la charité. » Et, d'après la maxime de saint Vincent de Lérins, maxime que l'Église entière a toujours proclamée, les vérités de foi, dans lesquelles l'unité est absolument nécessaire, sont celles qui ont été « crues partout, toujours, et par tous, *quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est* ¹. » Quand, en effet, l'Église proclame un dogme, elle n'impose pas aux fidèles l'obligation de croire désormais une vérité qu'ils n'ont jamais crue, mais elle leur présente une vérité qui est réellement révélée par Dieu et que tous ont crue toujours et partout. Telle est la notion catholique du dogme.

IV. — Ils violent donc l'enseignement le plus positif de l'Écriture, ils rompent avec la tradition la plus auguste, ils falsifient la notion la plus simple de la foi chrétienne et de l'autorité dogmatique de l'Église, ceux qui, au nom de l'Écriture, de la tradition et de l'Église, oppriment la

¹ S. Vincent, Lirin. *Commonitorium adv. hæres.*, c. III.

pensée et nient la liberté de l'esprit, sous prétexte d'affirmer plus catholiquement la foi. Ils ont des intentions catholiques, nous voulons le croire; mais leurs paroles et leurs actes sont essentiellement anticatholiques. Il y a une manière d'affirmer qui est pire que la négation, celle qui consiste à affirmer fausement; et telle est la leur. Confondant ce qui est de l'homme avec ce qui est de Dieu, ils apportent au service de la vérité les conceptions les plus erronées, corrompent l'or pur de la foi par l'alliage des plus mesquines idées, et compromettent la parole de Dieu en lui faisant signifier tout ce qui répugne le plus à la raison humaine.

Un païen, un turc, qui abomine leur foi, mais qui admet leurs opinions et pratique leur méthode, est leur meilleur ami. Un catholique, au contraire, un frère, qui professe la même foi et reçoit les mêmes sacrements, mais qui n'admet ni leurs opinions ni leur méthode, est pour eux le pire des ennemis. Ne pouvant, par ce qu'ils appellent le malheur des temps, s'armer contre lui du sabre de Mahomet, ils savent s'en défaire d'une manière moins sauvage, mais plus habile

et plus raffinée. La science de l'assassinat moral est leur spécialité. Ils commencent par bâillonner leur victime et la réduire au silence : c'est le premier acte. Ensuite, quand elle ne peut plus ni se plaindre, ni protester, ni même appeler au secours, ils la font passer pour la plus misérable et la plus criminelle des créatures, au moyen d'insinuations et de restrictions perfides qui laissent beaucoup plus à penser que les accusations nettes et franches : c'est le second acte. Puis, quand la victime ainsi garrottée et calomniée est condamnée à mort par le mépris public, ils lui donnent, sinon avec des larmes aux yeux, du moins avec une pitié et des regrets dont ils vantent hautement la sincérité, le dernier coup de la justice, c'est-à-dire, le coup de la mort : c'est le troisième acte. Enfin, trempant leurs mouchoirs dans son sang, ils les agitent pendant quelque temps comme les drapeaux de l'armée sainte, afin de montrer à leurs admirateurs comment ils sont les exécuteurs glorieux de la justice divine, et d'apprendre à ceux qui rejettent leurs opinions le sort qui leur est réservé, s'ils osent ne point courber leurs

fronts et ne point aimer la servitude : c'est le quatrième acte. Toute leur théologie, à eux, consiste à couvrir cette quadruple scélératesse du voile pharisaïque de l'orthodoxie la plus scrupuleuse et de la piété la plus apparente, et à donner ainsi le change aux âmes simples et naïves.

Ce qui fait leur force dans le temps présent, ce qui porte leur audace à un point qui restera célèbre dans l'histoire, c'est, d'une part, l'ignorance profonde des esprits en matière de religion, et, d'autre part, la servilité à peu près générale des caractères. La grande majorité, en effet, a besoin, comme aux époques d'abaissement, de quelqu'un qui la domine ; elle rit, dans la vie pratique, de la liberté qu'elle invoque des lèvres ; et plus encore qu'au temps de Boèce, elle a le droit de parler de servitude volontaire.

C'est donc au petit nombre des chrétiens à la fois sincères et sérieux, dépouillés de tout esprit de système, de secte et de domination, attachés religieusement aux vérités de foi et non à leurs propres idées, dévoués à l'Église autant que fermement opposés aux partis qui veulent se faire passer pour l'Église, c'est à eux à dé-

fendre d'une main l'Évangile et l'autorité dogmatique de l'Église, et de l'autre la raison et la liberté de l'homme. Malgré les déclamations injurieuses de ceux qui attaquent le catholicisme en le niant et de ceux qui l'attaquent en l'affirmant faussement, qu'ils n'oublient jamais que la religion catholique et la liberté sont non-seulement conciliables, mais nécessaires l'une à l'autre; qu'autant les dogmes sont utiles aux opinions, autant les opinions sont utiles aux dogmes, comme l'autorité est utile à la liberté et la liberté à l'autorité; qu'ôter les dogmes aux opinions, c'est ôter l'autorité à la liberté et semer l'anarchie, et qu'ôter les opinions aux dogmes, c'est ôter la liberté à l'autorité et assimiler Dieu aux tyrans. Et prenant courage dans leur esprit et dans leur cœur, qu'ils sachent résister à toutes les tentations de défaillance, qu'ils ne rendent ni Dieu ni son Église responsables des passions des hommes, et qu'au fort de la tempête ils se rappellent que plus les nuages ont déchargé d'électricité, plus les tonnerres ont été menaçants, plus ensuite le ciel reprend de pureté et de sérénité.

CHAPITRE XII

La foi humble et les orgueilleux.

I. — La foi ne contredit ni la raison ni la liberté; trop grande et trop divine pour être jalouse, elle laisse ces deux facultés, qui sont les meilleures gloires de la nature humaine, exercer sur la vie privée et sur la vie publique leur légitime activité et leur bienfaisante influence. Mais cette activité n'est légitime et irréprochable, cette influence n'est bienfaisante, que lorsque la raison et la liberté travaillent dans l'humilité.

L'humilité est une des conditions de la vie intellectuelle autant que de la vie morale, non-seulement dans l'ordre surnaturel, mais même dans l'ordre naturel.

Sans doute, il y a des savants qui sont très-

orgueilleux, comme il y a des gens humbles qui sont très-ignorants. Mais ce ne sont que des savants incomplets, dont la science n'a forcément qu'une demi-irradiation. Les savants de premier ordre, les hommes de génie, sont tous d'une simplicité, d'une modestie, d'une humilité, qui, loin de les amoindrir, les rehaussent encore davantage.

Au fond, l'homme orgueilleux ne cherche pas la vérité, parce que la vérité le blesserait et qu'il ne veut pas être blessé. Ce qu'il cherche, c'est la satisfaction de son esprit et la glorification de ses petites idées. Aussi, lorsqu'un importun démontre une vérité qui dérange son système et combat ses scientifiques fantaisies, entre-t-il en fureur et traite-t-il d'ignorant qui-conque ne pense pas comme lui.

Dès lors, rien n'est plus naturel qu'un tel esprit ne rencontre pas la vérité, ou que, s'il la rencontre, il ne la reconnaisse pas. L'orgueil va même plus loin. Non-seulement il fait dévier le regard et trompe l'œil, mais encore, à mesure qu'il devient de plus en plus infatué de lui-même, il étouffe toute sincérité. On commence

par être trompé, on finit par être trompeur; et l'on ne recule devant aucune falsification pour soutenir ses prétentions ambitieuses. L'orgueil ment aussi facilement que la lâcheté.

Dans l'ordre surnaturel cette vérité est plus manifeste encore. En effet, qui sont ceux qui ouvrent leur esprit à la doctrine de Jésus-Christ? Les humbles, et les humbles seulement : car ni les Pharisiens superbes, ni les orgueilleux docteurs de la loi, ni les Sadducéens, ni les prêtres eux-mêmes, bien que dépositaires de la croyance au Messie, ne consentent à accueillir Jésus-Christ. Les uns ne voient en lui que Jean-Baptiste, d'autres Élie, d'autres Jérémie ou un des prophètes¹. Un jour ces orgueilleux viennent le questionner et le prier de faire un signe dans le ciel; mais leurs volontés aveuglées, qui plus tard n'ont pas su comprendre le signe de Jonas, n'auraient pas davantage compris celui qu'elles demandaient; et Jésus, sans donner même une réponse, les laissa là et partit, *et relictis illis abiit*². L'orgueil chasse Jésus.

¹ *Évangile selon saint Mathieu*, ch. xvi, v. 14.

² *Ibid.*, v 4.

Si nous ouvrons la sainte Ecriture, que lisons-nous ? — « *Increpasti superbos*, Dieu gourmande les superbes ¹. » — « *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam*, Dieu résiste aux orgueilleux, mais il donne sa grâce aux humbles ². » — « *Intellectum dat parvulis*, c'est aux petits qu'il donne l'intelligence ³. »

Si nous contemplons la sainte Vierge, ne voyons-nous pas qu'elle a conçu Jésus-Christ, parce qu'elle fut humble, *quia respexit humilitatem ancillæ suæ* ⁴? Et dès lors, qui pourrait concevoir Jésus-Christ dans son esprit, sans être humble dans son cœur?

Si nous considérons les actes de Jésus-Christ lui-même, c'est encore le même enseignement qui nous est donné. — Un jour, en effet, Jésus-Christ, appelant un petit enfant, le plaça au milieu des disciples et dit : « Je vous le dis en vérité, si vous ne changez et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le

¹ *Psaume CXVIII, v. 21.*

² *1^{re} Épître de saint Pierre*, ch. v, v. 5.

³ *Psaume CXVIII, v. 130.*

⁴ *Évangile selon saint Luc*, ch. i, v. 48.

royaume des cieux ¹. » Un autre jour, comme on lui présentait des petits enfants pour qu'il les touchât, et comme ses disciples repoussaient ceux qui les présentaient, Jésus se courrouça et leur dit : « Laissez ces petits enfants venir à moi, et ne les en empêchez point, car c'est à ceux qui leur ressemblent qu'appartient le royaume de Dieu. En vérité, je vous le dis, quiconque ne reçoit pas comme un enfant le royaume de Dieu, n'y entrera point. » Et les embrassant, et imposant les mains sur eux, il les bénissait ². Qu'est-ce que ces petits enfants, sinon les symboles de l'humilité dans toute sa simplicité, sa franchise, sa naïve spontanéité? Qu'est-ce que ces bénédictions et ces baisers déposés sur leurs fronts, sinon le tendre amour que Jésus a au cœur pour cette belle vertu? Si donc nous voulons sincèrement être pressés dans les bras de Jésus-Christ et recevoir dans nos intelligences les baisers de la sienne, dépouillons cette fausse grandeur qui nous abaisse, et grandissons-nous véritablement jusqu'à de-

¹ *Évangile selon saint Mathieu*, ch. XVIII, v. 3.

² *Évangile selon saint Marc*, ch. x, v. 13-17.

venir aux pieds de Jésus-Christ de petits enfants : car, en vérité, si nous ne plaçons pas l'humilité dans notre âme, jamais nous n'entrerons dans le royaume des cieux, c'est-à-dire dans les régions du divin Soleil et de l'éternelle lumière. Un autre jour, Jésus dit aussi : « Je vous rends grâces, Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et les avez révélées aux petits. Qu'il soit ainsi, Père, puisqu'il vous a plu ainsi... Venez à moi, vous tous qui ployez sous le travail et je vous ranimerai. Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ; et vous trouverez du repos à vos âmes, car mon joug est doux et mon fardeau léger ¹. »

Lorsque Jésus, après avoir prononcé son admirable discours sur la montagne, entra dans Capharnaüm, un centurion s'approcha de lui, le priant, et disant : Seigneur, mon serviteur qui est paralytique est là gisant dans ma maison, et ses souffrances sont grandes. Jésus lui

¹ *Évangile selon saint Mathieu*, ch. XI, v. 25-30.

dit : J'irai et le guérirai. Et le centurion lui répondit : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit ; mais dites seulement un mot, et mon serviteur sera guéri. Jésus, entendant ces paroles, en fut surpris, et dit à ceux qui le suivaient : En vérité, je n'ai pas trouvé une si vive foi dans Israël ; et je vous dis que plusieurs viendront de l'Orient et de l'Occident et s'asseoiront avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux ; tandis que les fils du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures ¹. — Que ceux qui se plaignent d'avoir dans l'ordre surnaturel une intelligence paralysée, sans conceptions et sans idées véritablement vitales, soient donc humbles comme le centurion. Cette humilité est déjà la foi, et une foi si vive, qu'elle surpasse celle d'Israël. O Israël, tremble sur ta destinée : familiarisé avec la parole de Dieu, tu as laissé ta raison s'alourdir et ta foi se matérialiser dans des formules verbales ; grossièrement fidèle à la lettre, tu es devenu infidèle à l'esprit. Aussi, toi, le fils du

¹ *Évangile selon saint Mathieu*, ch. VIII, v. 5-13.

royaume, le peuple privilégié, seras-tu néanmoins jeté dans les ténèbres; tandis que ces étrangers que tu anathématises dans ton orgueil, mais qui croient humblement dans la bonté et la puissance de Dieu, entreront et s'asseoiront dans le royaume des cieux!

Une autre fois, Jésus vit, en passant, un homme aveugle de naissance, et, voulant lui rendre la vue, il cracha à terre, fit de la boue avec sa salive, enduisit de cette boue les yeux de l'aveugle, et lui dit : Allez, lavez-vous dans la piscine de Siloë. Il s'en alla donc, et se lava, et revint voyant, et aux Pharisiens qui lui demandaient le secret de sa guérison il répondait : Il m'a mis de la boue sur les yeux, je me suis lavé, et je vois¹. — Or, qu'est-ce que cette obéissance parfaite de l'aveugle, sinon une parfaite humilité? Qu'est-ce que cette salive et cette poussière, sinon encore l'humilité? Y a-t-il, en effet, quelque chose de plus bas que cette poussière et cette salive? Cependant, c'est là ce que Jésus, la lumière du monde, emploie pour

¹ *Et exquiri secum sicut Jeann. ch. ix, v. 1-16.*

rendre la vue à cet aveugle. N'est-ce pas nous apprendre combien il aime à trouver dans les âmes cette obéissance et cette sincérité qui sont les deux caractères de la véritable humilité?

II. — Pourquoi donc la vérité, soit naturelle, soit surnaturelle, fuit-elle l'orgueil et recherche-t-elle l'humilité?

C'est que Dieu, la vérité même, est créateur, et que l'homme est créature.

D'abord Dieu est créateur. Lorsque l'homme agit en dehors de lui, il trouve partout des substances pour exercer son activité; et toute son action, si puissante qu'elle soit, se borne à les modifier de telle et telle manière. Donc ce qui caractérise l'action de Dieu et ce qui la différencie de l'action de l'homme, c'est qu'elle est une action créatrice. Dieu, par cela même qu'il est infini et infiniment un, n'opère, pour produire en dehors de lui les êtres si multiples de l'univers, qu'un seul acte, lequel est assez parfait pour s'étendre dans son unité à tous les effets qui en résultent; et cet acte est l'acte créateur. Dieu n'agit pas autrement vis-à-vis

des êtres qui sont en dehors de lui ; alors même qu'il ne semble que leur conserver l'existence, il la leur donne, car la conservation de la créature n'est que sa création continuée. Telle est la puissance de Dieu, telle est aussi sa gloire.

Si donc nous voulons que Dieu agisse en nous surnaturellement et qu'il nous donne la foi comme il nous a donné la raison, disposons notre âme de manière qu'il y trouve le néant, non pas ce néant physique qui serait la négation de notre saine nature, ni ce néant idiot qui serait l'absence de la vie rationnelle, mais ce néant moral qui est la destruction de notre orgueil. Oui, il faut, au nom de la raison autant qu'au nom de la foi, que devant l'infinie personnalité de Dieu la nôtre anéantisse toute vanité et que nous soyons à ses yeux comme si nous n'étions pas. Pareille à la lumière matérielle que Dieu au commencement du monde a faite de rien, la lumière de la foi ne jaillira dans notre esprit que du fond de notre anéantissement volontaire. Ce n'est pas assez de nous élever avec Moïse sur la montagne, c'est-à-dire dans la plus haute région de l'âme ; il faut en-

core s'imposer silence à soi-même pour entendre Dieu, et entrer dans la nuée, c'est-à-dire dans la sainte obscurité de l'humilité. Ce n'est qu'à ce prix que Dieu se révélera à nous : car, s'il est si fort au-dessus de nous, n'est-il pas naturel qu'il ne pense pas comme nous et qu'il y ait une différence entre sa parole infinie et nos bégaiements enfantins? « Mes pensées, nous dit-il en Isaïe, ne sont pas vos pensées, et mes voies ne sont pas vos voies ; car autant que le ciel est élevé par-dessus la terre, autant sont élevées mes voies au-dessus de vos voies et mes pensées au-dessus de vos pensées ⁴ ». Et, ajoute Bossuet, il ne faut pas ici distinguer les grossiers d'avec les subtils, car la plus haute subtilité de l'esprit humain, qu'est-ce autre chose devant Dieu qu'une misérable ignorance? Il anéantit ceux qui se mêlent de pénétrer ses secrets, et réduit à rien les pensées de ceux qui entreprennent de juger de toutes choses. C'est ainsi que Dieu se plaît à tout tirer du néant.

Mais, si Dieu est créateur, l'homme est créa-

⁴ Isaïe, ch. l.x, v. 8 et 9

ture ; et ce titre, si noble et si misérable en même temps, nous est une nouvelle preuve de la nécessité de l'humilité pour l'acquisition de la foi.

Qu'est-ce qu'une créature, sinon un être qui n'a rien par lui-même, qui, pour exister, a besoin d'être perpétuellement uni à son principe, et qui jusque dans son activité la plus spontanée et la plus libre n'est qu'une cause seconde ? D'autre part, qu'est-ce qu'une cause seconde détachée de la cause première, sinon une cause annihilée ? Le ruisseau le plus abondant n'est-il pas à sec, dès qu'il est séparé de sa source ? Donc la raison de notre être et de notre perfection, c'est notre union avec Dieu, cause des causes. En sorte que, si nous voulons que notre esprit devienne plus lumineux, plus fort, plus étendu, nous devons l'unir davantage à Dieu, la source première de toute vérité ; et si nous voulons qu'il devienne divin par la foi, unissons-le plus profondément encore, jusqu'à ce que la lumière substantielle même de Dieu soit devenue notre lumière vivificatrice. Or, qui ne voit qu'une telle union est absolument impossible avec l'orgueil ?

« *Nemo ascendit in cœlum, nisi qui descendit de cœlo, filius hominis qui est in cœlo*, personne ne monte dans le ciel, sinon celui qui descend du ciel, le fils de l'homme qui est dans le ciel ¹. » Bien que ces paroles s'entendent d'abord de Jésus-Christ, le Fils de l'homme par excellence, ne peuvent-elles pas s'entendre aussi de ses frères les chrétiens? Oui, qui que nous soyons, si nous voulons nous élever dans le ciel de la foi, dans ce ciel divin et incréé qui n'est autre que le sein même de Dieu, descendons auparavant de ce ciel trop humain, trop terrestre et trop au niveau des fantaisies de notre égoïsme, que nous nous sommes fait à nous-mêmes avec la vanité de nos pensées et de nos ambitions. Descendre ainsi n'est point s'abaisser, mais prendre un élan pour remonter plus haut et entrer dans un ciel meilleur.

« *Nox nocti indicat scientiam*, la nuit révèle la science à la nuit ². » De même que les étoiles, si petites qu'elles paraissent, sont cependant des mondes immenses, peuplés peut-être d'une

¹ *Évangile selon saint Jean*, ch. III, v. 13.

² *Psaume XVIII*, v. 3.

multitude de créatures dont nous ne pouvons ici-bas concevoir la nature, ainsi les dogmes, les vérités révélées par Dieu, quelque infime que soit leur apparence à nos faibles yeux, sont des globes immenses de lumière, remplis d'une infinité de vérités que nous ne saurions concevoir dans notre existence imparfaite sur la terre. Or, plus la nuit est obscure, plus les étoiles scintillent avec irradiation. De même, plus l'humilité est profonde dans le firmament de notre âme, plus la foi y est lumineuse, parce que les vérités divines, ces étoiles du monde surnaturel, n'y brillent qu'avec un éclat plus vif. « C'est la nuit de la volonté, c'est-à-dire l'humilité, qui révèle la science à la nuit de l'esprit, c'est-à-dire à l'ignorance. »

III. — Qu'est-ce donc que l'humilité considérée dans ses rapports avec la foi ?

Les personnes qui croient que l'humilité extérieure consiste à déprimer son maintien et à fermer ses yeux, sont naturellement enclines à penser que l'humilité intérieure consiste à déprimer sa raison et à fermer son intelligence.

C'est une erreur profonde. L'hommage de notre foi, comme celui de notre culte, doit être « raisonnable, » dit saint Paul. Par conséquent, ne jamais raisonner, c'est faire preuve d'insanité et non d'humilité.

Mais, d'autres personnes se jettent dans l'excès contraire. A l'encontre de celles qui ne veulent raisonner jamais, elles veulent raisonner toujours, alignant les hommes sur leur plan comme elles alignent des chiffres dans un calcul, et traitant les affaires morales et religieuses comme elles traitent les questions de géométrie et d'algèbre. Ces personnes manquent généralement de sens pratique. Au lieu de se plier à la vérité, elles plient la vérité à l'exagération systématique de leur esprit. De là toutes les erreurs dans lesquelles elles tombent inévitablement.

C'est entre la souplesse sans consistance et la raideur sans souplesse, que se tient la véritable humilité. Sachant que fermer les yeux ou les ouvrir violemment sont deux manières de ne pas voir clair, elles les ouvrent simplement selon leur dimension et leur force, disposée d'avance

à voir ce qui est et à le voir tel qu'il est. Sans parti pris, elle aime le vrai pour lui-même. Autant les esprits à idées préconçues mettent d'exaltation à chercher ce qu'ils désirent, autant elle déploie de courage à poursuivre ce qui est. Le bonheur des premiers consiste à trouver ce qu'ils aiment ; son ivresse, à elle, c'est d'aimer ce qu'elle trouve.

Donc, être toujours raisonnable sans être perpétuellement raisonneur, repousser l'esprit de parti et de système, être sincère avec soi-même et avec les auteurs que l'on étudie, mettre l'exactitude de la pensée au-dessus du brillant de l'expression, être rigoureux dans son raisonnement sans être entêté et obstiné dans son jugement, faire cesser toutes questions d'intérêt ou d'amour-propre dès qu'il s'agit de la vérité à servir et à glorifier, se souvenir de la grandeur de l'intelligence humaine sans oublier la faiblesse de la raison, ne croire à l'infailibilité ni de son contradicteur ni de soi-même, être plein de respect pour la pensée d'autrui sans toutefois outrager la sienne, et, en toutes circonstances, être loyalement disposé à embrasser

la vérité dès qu'elle nous sera certainement manifestée, quelque peu sympathique que soit celui qui nous la fasse connaître, et quelque pénibles que nous paraissent les conséquences qui en découlent : telle est l'humilité que nous commande la foi.

On le voit, si la liberté repousse l'oppression, l'humilité ne repousse pas moins la dépression. Loin de violer les droits de l'esprit humain, elle enseigne avec saint Thomas que « l'homme tombe dans le dérèglement et la témérité, toutes les fois qu'il juge *certainement* sur *un signe faillible* ¹. » Mais elle enseigne aussi avec Lamennais que « la foi commence où finit l'orgueil ; » et, tout en maintenant les droits de l'esprit, elle en maintient avec la même impartialité les devoirs. Ne voulant pas mentir en niant la dignité de la raison, elle ne veut pas non plus mentir en en niant l'insuffisance ; et si elle approuve le fidèle qui cherche à démontrer tout ce qui est en deçà des limites de son intelligence, elle ne saurait approuver l'infidèle qui

¹ Saint Thomas, *In IV Sent.* Dist. XLI. art. V. — Fénelon, *Quatrième instruction pastorale*, t. XII, p. 177.

prétend comprendre tout ce qui est au-delà de ces mêmes limites. Dans la foi comme dans les autres vertus, l'humilité, c'est la vérité.

CHAPITRE XIII

L'avenir de la foi en face de l'esprit moderne.

De ce qui précède on peut conclure que la profondeur, sinon apparente, du moins réelle, de la vraie foi, est en raison directe du réel développement de la raison, de la liberté et de l'humilité. Sans doute des individualités, même puissantes, ont laissé leur foi sombrer au milieu de ce triple développement ; mais ce malheur ne doit être imputé qu'à elles ou à leur manière erronée d'entendre la foi, la raison, la liberté et l'humilité, et non à ces grandes choses, si bien faites pour se convenir et se perfectionner mutuellement.

Or, s'il en est ainsi, il est manifeste que la foi, loin de marcher à une décadence et à une ruine, est appelée à grandir sans cesse dans les âmes.

Cette thèse contredit tellement les idées qui règnent actuellement dans le monde, et, d'autre part, elle console si doucement les cœurs chrétiens ébranlés dans leur foi et dans leur espérance, que nous regardons comme un devoir de la développer.

I. — Toutes les générations et toutes les sociétés ont eu leur esprit propre. Il est donc naturel d'appeler *esprit moderne* l'esprit propre des sociétés modernes.

Mais quel est cet esprit, et en quoi consiste-t-il ?

Il y a malheureusement trois manières de l'entendre.

Lorsqu'on étudie impartialement la nature de l'homme, on découvre en elle le quadruple besoin de religion, d'évidence, de réalité et de liberté. Bien que ces quatre choses aient entre elles des points suffisamment communs pour que l'une d'elles ne puisse jamais prétendre logiquement exclure les autres ; bien qu'elles viennent toutes du même Dieu, qu'elles soient toutes dans la même nature humaine, et que,

considérées intrinsèquement, elles s'harmonisent toutes parfaitement et aient même toutes besoin l'une de l'autre ; cependant, par suite des imperfections et des passions des hommes, elles n'ont marché ni d'accord ni en équilibre soit dans les individus, soit dans les nations, soit dans les siècles. Là, où l'une d'elles a été mise en saillie, les autres sont restées presque effacées dans l'ombre.

Or, si l'on embrasse dans sa synthèse générale l'histoire du monde depuis son origine jusqu'aux derniers siècles, on constate facilement que c'est la religion qui a été au premier rang. Sous son influence dominante, en effet, les individus et les peuples ont trouvé une évidence, une réalité et une liberté qui suffisaient aux aspirations générales. Mais, dans les derniers siècles, des aspirations plus vives vers l'évidence, la réalité positive et la liberté, se sont fait sentir. Descartes a poussé les esprits à la recherche d'une plus grande évidence philosophique ; Bacon, à celle d'une expérimentation plus positive et d'un réalisme plus exigeant ; enfin la Révolution française de 1789, à celle

d'une liberté plus étendue. Ces aspirations, au lieu de se produire légitimement et avec calme, ont été accompagnées de violences qui ont fait d'un mouvement vital un mouvement réactionnaire, et qui, au lieu d'atteindre le but, l'ont dépassé.

De là la tendance des derniers siècles et en particulier du nôtre, à faire dominer l'évidence scientifique, le réalisme positif et la liberté, de manière à effacer la religion, à la tenir à l'écart et comme en pénitence.

C'est cette tendance que certains partis appellent esprit moderne. Il est incontestable qu'elle est répréhensible et mauvaise. Alors même que les fausses religions auraient tenu les hommes en esclavage et fait obstacle à leur élan vers l'évidence, la réalité et la liberté ; alors même que les représentants de la vraie religion, depuis l'origine du monde jusqu'aux temps modernes, n'auraient pas toujours favorisé ce triple élan et l'auraient même empêché quelquefois, est-ce une raison pour que ceux qui aiment l'évidence, la réalité et la liberté, se rendent coupables à leur tour et flétrissent ce

sentiment religieux qui a été autrefois leur sauvegarde et qui sera toujours leur meilleur protecteur ? Non, le mal ne légitime point le mal.

D'autres partis expliquent autrement l'esprit moderne, mais non moins faussement.

Toute chose pouvant être affirmée ou niée à l'excès, il est naturel que, dans ces temps de réaction et d'exagération plus qu'en tout autre, il se trouve des gens qui affirment ou qui nient jusqu'à l'excès l'évidence, la réalité, la liberté et même la religion.

Il se rencontre, en effet, des esprits qui s'enthousiasment pour l'évidence, jusqu'à nier tout ce qui n'est pas évident et jusqu'à rejeter tout mystère comme une absurdité ; et d'autres, qui, par une passion contraire, s'aveuglent au point de nier l'évidence et de ne se complaire que dans l'ignorance et les ténèbres de l'esprit. Ceux-là sont les Cartésiens exagérés ; ceux-ci, les obscurantistes.

De même, il y a de prétendus philosophes qui affirment le réel jusqu'à nier l'idéal et le spiritualisme, et qui vont jusqu'au positivisme le plus matérialiste et le plus grossier ; et d'au-

tres, qui affirment l'idéal jusqu'à nier toute réalité matérielle, et qui vont jusqu'à l'idéalisme le plus insensé.

La liberté n'est pas mieux traitée. Les uns l'affirment au point de nier l'autorité ; sans craindre ni la licence ni l'anarchie ; les autres affirment l'autorité au point de nier la liberté, sans redouter ni la tyrannie ni la servitude.

Enfin les mêmes excès se reproduisent vis-à-vis de la religion. Ceux-là l'affirment jusqu'à nier le reste, ceux-ci la nient jusqu'à affirmer l'athéisme. Les premiers sont de faux mystiques, pour qui Dieu est un être qui dévore la créature ; les seconds sont des athées, pour qui la créature doit dévorer le Créateur.

Tel est l'esprit moderne aux yeux de plusieurs partis : esprit d'affirmation radicale ou de négation radicale, d'exagération extrême et d'exclusivisme absurde. C'est la guerre acharnée portée jusque dans la nature même de l'homme et dans l'essence même de toute vie sociale, morale et religieuse.

Tous ces excès ont été condamnés soit par l'Évangile soit par l'Église.

Cependant, s'il y a deux manières erronées et condamnées de définir et d'expliquer l'esprit moderne, il en est une qui est vraie et qui n'est point condamnée. Elle consiste, non-seulement à affirmer comme humainement et chrétiennement légitimes les besoins de religion, d'évidence, de réalité et de liberté, qui sont dans la nature humaine, lesquels ont été affirmés en tous temps et en tous lieux par la vraie religion, mais encore à les concilier tous pratiquement et à les mettre tous en équilibre, en assignant à chacun la place qu'il mérite. Loin de repousser la religion, comme les uns, au nom d'une plus grande évidence, d'un réalisme plus positif et d'une liberté plus complète, elle réclame, au nom même de la religion, un progrès aussi considérable que possible dans l'évidence philosophique, dans l'expérimentation la plus exacte, dans les sciences les plus positives, et dans la liberté. Loin de rejeter, comme les autres, Dieu au nom de la créature ou la créature au nom de Dieu, la grâce au nom de la nature ou la nature au nom de la grâce, le mystère au nom de l'évidence ou l'évidence au nom du mystère, le réel

au nom de l'idéal ou l'idéal au nom du réel, la matière au nom de l'esprit ou l'esprit au nom de la matière, enfin la liberté au nom de l'autorité ou l'autorité au nom de la liberté, elle appelle toutes ces choses comme les éléments de la vie des individus et des peuples, elle les bénit comme des bienfaits, et cherche à sauvegarder, en pratique comme en théorie, tous leurs droits réciproques.

Telles sont les trois significations données à l'esprit moderne.

II. — Ces explications étant posées, il reste à savoir quelle perte ou quel profit la foi chrétienne tirera de cette triple situation.

En face des deux premiers partis, qui sont les plus considérables par le nombre, nous sommes convaincu que la foi n'a rien à craindre. Semblables au torrent qui dévaste et brise tout ce qui se trouve sur son passage, jusqu'à ce qu'il soit apaisé ou jusqu'à ce qu'il ait creusé un lit à ses eaux courroucées, ces partis pourront enlever à la foi les individus qui se trouveront trop

exposés sur leur passage, mais ils n'enlèveront jamais la foi au monde.

Et cela, pour deux raisons : la première, c'est qu'ils sont essentiellement violents, et que la violence ravage la surface, mais non le fond ; la seconde, c'est qu'ils ne savent que nier et détruire, et que le monde moral ne vit pas plus de négations que le monde physique ne vit de destructions. Une négation n'a de prise sur une affirmation, qu'autant que cette affirmation renferme en elle une certaine portion d'erreur. Tout ce que peuvent faire les partis négatifs contre la religion catholique, c'est donc de triompher de ses défauts. Or, un tel triomphe, loin d'ébranler le catholicisme véritable, le consolide ; parce que le catholicisme ne vit pas par ses défauts, mais malgré eux. Ses défauts combattent contre lui ; et, par cela même que les partis négatifs ne peuvent être puissants que contre ces mêmes défauts, c'est donc pour la substance et pour le fond même du catholicisme qu'ils travaillent. Si la foi venait des hommes, elle pourrait craindre pour son avenir ; mais, puisqu'elle vient de Dieu, elle ne peut envisager les siècles futurs qu'avec

espérance. Plus le côté purement humain du catholicisme sera attaqué par les hommes, plus avec la grâce de Dieu ils s'améliorera; et plus il s'améliorera, plus le côté divin resplendira et triomphera.

Aux yeux des hommes sensés, que peuvent les philosophes qui nient les mystères en religion? S'ils affirment les mystères dans la nature, ne sont-ils pas en contradiction avec eux-mêmes? Car, pourquoi y aurait-il des mystères dans la nature et n'y en aurait-il pas dans la religion, qui est plus élevée que la nature? Et s'ils nient qu'il y ait des mystères dans la nature, ont-ils le sens commun?

Que peuvent les obscurantistes, qui prétendent défendre la religion en s'opposant à la diffusion des lumières scientifiques? Ils insultent la religion, probablement sans le vouloir, en faisant penser que la religion est trop erronée pour pouvoir résister aux progrès des sciences, et ils scandalisent les esprits qui ont besoin de mettre d'accord la science et la foi. Mais l'insulte passe comme le scandale; et la religion continue sa marche, en profitant sans cesse des lumières maudites par les hommes.

Que peuvent les matérialistes, sinon épuiser plus tôt le cercle des réalités matérielles, arriver plus vite à la limite du fini, sentir et faire sentir au monde le besoin des réalités infinies, et rapprocher ainsi les hommes de l'éternelle religion du Christ?

Que peuvent les idéalistes qui nient la matière, qui maudissent la vie positive, qui anathématisent la terre, comme si la terre n'était pas le chemin du ciel? Ils rêvent, et toutes leurs chimériques théories n'ont que la consistance d'un rêve.

Que peuvent les hommes de la licence et de l'anarchie, du despotisme et de la servitude? Dévorer aujourd'hui et être dévorés demain. S'ils persécutent la religion, la religion n'en est que plus vivace dans le fond des consciences. S'ils la flattent, essayant de la corrompre, tôt ou tard la religion s'en aperçoit, et par un coup imprévu Dieu remet tout en place.

Que peuvent les athées, sinon refroidir les âmes pour un temps, couvrir de neige le tabernacle de Jésus-Christ, crier sur les toits que ce n'est qu'un tombeau vide et froid, et faire illu-

sion pendant quelques instants à quelques esprits dévoyés ou à quelques cœurs désespérés? Mais bientôt le soleil se lève, une brise de printemps souffle du ciel, la neige fond, et le tombeau vide et froid redevient ce qu'il n'a jamais cessé d'être, le tabernacle du Dieu vivant!

Que peuvent enfin les faux mystiques, qui exagèrent, non pas la gloire de Dieu, laquelle ne saurait jamais être exagérée, mais le sentiment de leur cœur, au point d'étouffer l'idée de leur intelligence, et qui prêtent à Dieu toutes les passions et tous les travers de leur âme? Sans doute, en ridiculisant la religion qu'ils professent, ils la compromettent aux yeux des personnes qui les confondent avec la religion elle-même, et qui rendent celle-ci responsable de toutes les petitesesses de ceux-là. Mais cette confusion ne dure pas. Tôt ou tard on finit par découvrir l'abîme qui sépare la religion de Dieu des pratiques des hommes, l'Église fondée par Dieu des partis formés dans l'Église par les hommes, les vérités de foi des enseignements humains, les principes révélés des opinions libres, la voix infaillible de l'Église

des voix faillibles de tel ou tel chef. Et quand cette distinction a pénétré dans les esprits et dans les cœurs, le règne des faux mystiques est évanoui et la foi est debout.

III. — En définitive, l'esprit moderne ne triomphera que dans le sens de la troisième explication donnée plus haut, c'est-à-dire, dans le sens d'un développement de l'évidence philosophique, des sciences exactes, de la vie positive et de la liberté.

Or, ici la foi catholique doit encore moins trembler que là : car les deux premiers partis travaillent contre elle, tandis que le troisième, qui ne semble travailler que pour lui, travaille au fond pour elle. Si la foi n'a qu'à vaincre ceux-là, elle n'a qu'à diriger et bénir celui-ci.

En effet, d'abord, plus les questions philosophiques seront élucidées par la raison, soit qu'il s'agisse de Dieu, soit qu'il s'agisse des choses suprasensibles, plus la foi surnaturelle en sera fortifiée par les explications plus évidentes qui en résulteront inévitablement.

Plus les sciences naturelles se perfectionne-

ront par des découvertes incontestables, plus aussi elles perfectionneront les développements scientifiques du dogme, en les rendant plus incontestables et plus clairs.

Plus l'histoire s'éclairera, plus aussi elle dissipera les ténèbres encore amoncelées sur le côté purement historique du fait de la révélation divine, de l'établissement de l'Église et de son développement à travers les peuples et les siècles.

Il est probable que ce développement scientifique contredira certaines explications des dogmes, données par les théologiens des siècles précédents d'après la science de leur pays et de leur temps. Mais nous avons déjà vu toute la différence qui existe entre les dogmes eux-mêmes ou la parole de Dieu et les explications des dogmes ou la parole des hommes. Autant la parole de Dieu est éternelle, autant celle des hommes est passagère et muable. Bien plus, ces changements purement scientifiques dans l'enseignement théologique, loin de nuire aux vérités de foi, ne feront que les rendre, non pas plus certaines, mais intrinsèquement plus

claires, en les dépouillant des explications inexactes dans lesquelles on les avait enveloppées et obscurcies.

Si donc on considère dans la foi le côté de l'obscurité, il est certain qu'il s'en fera une diminution dans les siècles futurs, selon qu'il se fera une augmentation d'évidence philosophique et scientifique. Mais ce n'est là que le côté négatif de la foi. Son côté positif est celui de la lumière; et celui-là, loin de diminuer, augmentera toujours.

N'oublions pas que, selon saint Paul, nous ne sommes pas seulement les fils de la vérité, mais les fils de la lumière, *filii lucis*, c'est-à-dire les fils de la vérité évidente; et qu'au ciel, tandis que la charité restera éternellement, la foi et l'espérance disparaîtront¹ : l'espérance disparaîtra, parce que l'on y possèdera ce que l'on aime et que l'on n'espère plus ce que l'on possède; la foi disparaîtra, parce qu'on y verra Dieu face à face et que l'on ne croit plus ce que l'on voit évidemment. Mais le voir évidemment

¹ 1^{re} Epître aux Corinthiens, ch. XIII.

et le posséder réellement, c'est y adhérer plus complètement.

Sur la terre il y aura toujours place à l'espérance et à la foi, parce qu'il n'y aura jamais possession complète et vue face à face. Mais par cela même que l'âme se perfectionne sur la terre, elle se rapproche du ciel ; par cela même que la vérité révélée devient plus lumineuse, on la croit moins, mais on la voit davantage. Loin de s'effrayer en constatant que la foi diminue dans son côté obscur et négatif, il faut se réjouir en pensant qu'elle est appelée à croître sans cesse, avec le développement de l'esprit humain, dans son côté lumineux et positif : car au fond, reculer les limites des mystères indestructibles ici-bas, c'est diminuer, non la foi, mais les obscurités de la foi.

En rendant la foi plus claire à nos yeux, le progrès des sciences nous en donnera une intelligence plus spirituelle. Trop souvent l'ignorance ou la grossièreté de notre esprit tient la foi captive dans les formules verbales qui en sont l'expression matérielle. Au lieu de vivifier la lettre par l'esprit, nous matérialisons l'esprit

par la lettre; et là où nous devrions voir une vérité éternelle et universelle, nous ne voyons qu'une vérité fugitive et particulière. C'est le progrès de la raison dans la lumière qui nous délivrera de cette infirmité dans laquelle nous avons généralement trop vécu jusqu'à présent. Rappelons que saint Paul souhaitait aux Colossiens non-seulement toute espèce de sagesse, mais encore l'intelligence spirituelle des choses divines, *in omni sapientia et intellectu spiritali*¹.

D'autre part, le besoin de réalisme intelligent qui, avec le besoin d'évidence, caractérise le véritable esprit moderne, ne saurait nuire à la foi. Si la révélation est un fait, si les vérités qu'elle contient sont des réalités certaines, pourquoi la foi récuserait-elle cet esprit de critique qui démasque les chimères, mais qui proclame les réalités? Si le sentiment de la foi et tous les autres sentiments qu'elle inspire ne sont pas illusoire, si ses principes ne sont pas des utopies, si les vertus qui s'appuient sur elle

¹ *Épître aux Colossiens*, ch. 1, v. 9

sont essentiellement pratiques, pourquoi fuirait-elle le terrain de l'expérience et de la vie positive? Loin de là. Elle n'a qu'à bénéficier, en se plaçant sur ce terrain, parce que plus elle satisfera aux exigences de la vie réelle, plus on la considérera comme une réalité incontestable, légitime, nécessaire même, non-seulement aux personnes d'une imagination exaltée, mais aux personnes d'une raison froide et impartiale. Peut-être les légendes plus ou moins dorées, les récits enguirlandés, certains faits d'un merveilleux douteux, pourront-ils souffrir de cette critique et de ce réalisme; mais les récits exacts et les faits réellement historiques, ceux-là seuls que l'Église ait sanctionnés elle-même et dont elle ait vraiment besoin, y trouveront une confirmation scientifique qui affermera la foi dans les esprits.

Enfin, le développement de la liberté, l'abolition de toute contrainte extérieure et violente, empêcheront la foi d'être accusée d'hypocrisie et la feront certainement paraître plus spontanée, plus généreuse, inspirée non par l'habitude ou la convenue, mais par la conviction,

Si donc les catholiques savent être prudents et laborieux ; s'ils savent profiter des lumières de la science, de l'extension des libertés, du sens pratique des sociétés modernes ; s'ils savent encore se dépouiller des vieux vêtements humains, usés par le temps et par l'usage, que les hommes de nos jours ne veulent plus accepter ; s'ils savent surtout ne point traiter comme éternel ce qui n'est que transitoire, ni comme transitoire et secondaire ce qui est éternel et principal, et mettre toujours, dans les détails pratiques de la vie, les vérités de foi au-dessus des opinions purement théologiques, et les préceptes moraux au-dessus de la discipline extérieure, ils prépareront à la foi un triomphe certain et glorieux.

IV. — Pour nous convaincre davantage que ce ne sont point là de vaines pensées ni de chimériques espérances, rappelons-nous que saint Paul parle d'une consommation des Saints, d'une complète édification du corps du Christ, qui doit s'opérer par la marche de l'humanité tout

entière à l'unité de la foi, par le passage de l'enfance à la maturité et à la plénitude de l'âge, en un mot, par la croissance progressive de tous dans la doctrine, la charité et l'esprit de Jésus-Christ¹. Or, n'est-ce pas là le progrès dont nous venons de parler, progrès qui doit spiritualiser l'homme et non matérialiser son intelligence, développer son cœur, sa conscience, sa liberté, et non les comprimer dans leurs plus légitimes et leurs plus nobles aspirations ?

Saint Vincent de Lérins écrivait au cinquième siècle : « Mais, dira-t-on, n'y aura-t-il donc dans l'Église du Christ aucun progrès ? Il y en aura, et un très-grand. Quel est l'esprit envieux des hommes et ennemi de Dieu qui voudra l'empêcher ? Il y aura progrès, progrès de la foi, mais non altération de la foi. Le progrès, pour toute chose, consiste à se développer, en maintenant son identité ; l'altération, c'est le passage du même au différent. Laissez donc croître avec puissance, avec magnificence, non-seulement en chacun, mais en tous, non-seulement

¹ *Épître aux Ephésiens*, ch. IV, v. 13-17

dans chaque âme, mais dans l'Église entière elle-même, de siècle en siècle et d'âge en âge, l'intelligence, la science et la sagesse. Oui, les dogmes antiques de la céleste philosophie doivent par le temps se cultiver, se travailler et s'exposer, mais s'altérer, jamais. Ils recevront plus d'évidence, de lumière et d'explication, mais ils conserveront leur identité, leur plénitude, leur intégrité¹ ».

Déjà Origène avait dit auparavant : « Il s'agit maintenant pour nous de transfigurer l'Évangile sensible en Évangile intelligible, et dans l'Évangile temporel de voir l'Évangile éternel. » Et le savant Thomassin l'a répété : « Oui, dit-il, c'est ce dont il s'agit ; sans quoi nous ne secourrions pas l'enfance intellectuelle, nous n'arriverons pas à la sagesse adulte, à la maturité chrétienne. Dans notre Évangile corporel, temporel, historique, il faut savoir lire l'Évangile éternel et intelligible, qui est dans le premier comme l'esprit dans la lettre et comme l'âme dans la chair. Voilà ce qui est nécessaire, si

¹ Saint Vincent de Lérins, *Commonit.*

l'enfance doit passer, si l'esprit doit entrer dans son adolescence ¹. »

De nos jours le P. Perrone enseigne la même doctrine : « De même, dit-il, que la connaissance intime et scientifique de l'univers nous donne une beaucoup plus auguste idée de Dieu, de même la profonde élaboration scientifique du monde surnaturel nous donne de Dieu et de la religion une beaucoup plus sublime idée ² ». Et il ajoute que le développement de la raison humaine peut élever la doctrine de la foi à des explications vraiment scientifiques ³.

Un autre membre de la Compagnie de Jésus prédit à la foi le même avenir. « Sous le coup de la libre discussion et sous le libre rayonnement de la science, on verra, dit-il, la vie catholique sortir plus brillante et plus forte du creuset scientifique où périssent les religions humaines, et dire à ses enfants effrayés des espérances de la science impie : « N'ayez pas peur

¹ Thomassin, *Theol. Dogm.*, l. I, c. x.

² Le P. Perrone, *Traité de la Raison et de la Foi*.

³ *Ibid.*, pars 3^a, c. III : « Potest præterea humana ratio doctrinam fidei ad tractationem vere scientificam evehere. »

de la discussion : n'ayez pas peur de la science ; la discussion m'affermir et la science me démontre : car je suis la vérité, *Ego sum veritas.* » Les nouvelles tentatives de la science contemporaine ne nous inquiètent pas. Au bout de la science, si c'est vraiment de la science, nous savons ce qu'il y aura : il y aura une lumière nouvelle pour éclairer notre dogme ; et comme les corps se découvrent avec plus d'éclat sous le rayon splendide de la lumière électrique, ainsi, grâce aux progrès de toutes les sciences, le caractère divin de notre vie resplendira de plus en plus dans la lumière scientifique ¹. »

Qui n'a lu cette autre page, si pleine de foi et d'espérance ? « La chrétienté, dit le P. Gratry, doit aujourd'hui, par la force des choses et par la volonté de Dieu, passer de la Foi de l'enfance à la Foi de l'homme fait. Ce passage de l'enfance à la virilité, dans l'ordre de la Foi, est partout indiqué, dans la tradition chrétienne, comme désirable, possible, nécessaire, comme le but du progrès... »

¹ Le P. Félix, Discours prononcé au Congrès de Malines, le 3 septembre 1864, sur *Les trois Phases de la vie de l'Église*.

« Voici le monde visible créé de Dieu. L'homme le regarde par l'œil du corps, et en voit la beauté apparente ; puis, peu à peu, il le sonde par l'intelligence, et alors il le trouve cent et mille fois plus beau, plus grand, plus digne de Dieu. De même, pour cet autre monde de la grâce, ce monde de la foi objective et historique, Dieu nous met sous les yeux sa première beauté apparente, la seule, presque, que la masse des hommes ait saisie jusqu'ici. Mais cette première beauté n'est rien, si nous la comparons à l'immense beauté qu'y découvrent et qu'y découvriront de plus en plus les adorateurs en esprit et en vérité.

« Pensez aux deux manières dont les hommes contemplent le ciel étoilé : l'une par les yeux seulement, l'autre par les yeux et la science. L'œil, du premier regard, voit leur splendide beauté ; mais la beauté que voit la science dépasse mille et mille fois l'éclat de ces belles apparences que les animaux voient comme nous. C'est le même ciel dans les deux cas. Mais l'œil ne voit que la belle voûte, tout étincelante de diamants, qui nous enveloppe et dont nous

sommes le centre ; la science voit l'armée des soleils, centres de vie qui fécondent l'espace, qui gouvernent et vivifient les mondes, et qui luisent avec enthousiasme sous l'œil de Dieu. — Oui, la Foi objective et historique et la lettre du dogme peuvent être aussi comprises de deux manières. C'est le même dogme dans les deux cas. Le même objet est pour nos yeux. C'est la même substance implicite donnée de Dieu au fond de l'âme. Mais les lumières que donne la lettre à l'enfance de l'esprit ne sont rien, comparées aux clartés sans fin qu'y peut puiser l'adoration et la contemplation en esprit et en vérité. Et les premières applications que le genre humain a su faire jusqu'ici des vérités de la Foi, pour gouverner le monde dans la justice, ne sont rien, comparées aux forces surnaturelles indéfinies qu'il en peut tirer à mesure qu'il avancera dans la science de la foi. Il me semble même quelquefois que jusqu'à présent le monde moderne n'a rien fait pour exploiter vraiment le Christianisme. Les hommes n'y comprennent encore rien, et n'en savent encore rien tirer. Un très-grand nom-

bre n'en voient même pas la première beauté apparente, comme fait l'œil pour le ciel. Il est même certaine manière étrange de le regarder, qui n'aperçoit dans tout son dogme qu'obscurité, laideur, infirmité, mort ou stérilité ¹. »

Et ailleurs le P. Gratry ajoute : « La science de la religion n'existe pas encore, ou ce qui en existe est caché. Les défenseurs, comme les agresseurs, frappent souvent sans rien voir. Mais courage ! la science de la religion est possible. Son jour viendra, j'en suis certain ; j'en vois l'aurore. Alors bienheureux seront ceux qui auront eu la force de croire sans voir, qui auront eu dans l'âme l'instinct prophétique et divin, le feu profond, le feu sacré d'enthousiasme et de foi, de justice, d'amour, de bonté, substance de certitude et principe assuré de lumière. Alors seulement commenceront les grands progrès de l'Évangile, les vrais progrès du genre humain. Ce qui précède était l'enfance et le premier essai de l'ère nouvelle, première communion des chrétiens, bientôt trou-

¹ *Crise de la foi*, 1^{re} conférence, p. 75, 80-82.

blée, presque emportée par les scandales du monde encore ignorant et barbare. Mais l'enfant devient homme et il va retrouver le sens et comprendre la magnificence de ce trésor de Dieu : *si scires donum Dei!* Il va s'en emparer, en esprit et en vérité, pour le répandre sur le monde entier, et commencer enfin la marche régulière du genre humain vers Dieu, unique source de la vie croissante sur notre terre, et dans le monde au delà de la mort ¹. »

Un esprit éminent, la princesse de Sayn-Wittgenstein, considérant la ruine des anciennes formes sociales et le progrès de la liberté et de l'égalité dans les sociétés modernes, s'en réjouit pour l'avenir et le triomphe de l'Église. Dans un ouvrage approuvé et imprimé à Rome même, il est question de « solutions grandioses et neuves » concernant les problèmes contemporains ². On y trouve exprimées nettement les pensées suivantes : « Lors-

¹ Le P. Grätry, *Lettres sur la Religion*, Réponse à M. Vacherot ; 1869.

² *L'Église attaquée par la médisance*, p. 186 ; Rome, 1869.

que les passions contraires à l'Église réussissent à lui soustraire un genre d'activité, la Providence ne manque jamais de lui en dévoiler un autre. L'Église se trouvant à présent réduite à une sorte d'impuissance dans le domaine de la politique intérieure et extérieure, comme dans celui de l'enseignement public, ce fait seul suffit à présager *un prochain et immense revirement dans sa situation générale*¹... Une dernière crise est pressentie, prévue, attendue, on peut même dire *souhaitée de tous*, tant chacun se sent fatigué du provisoire actuel, oppressé par l'incertitude qu'il fait peser sur toutes choses²... Il faudra que l'Église trouve un *nouveau* terrain, sur lequel son action puisse concourir avec celle de l'État, pour conserver aux hommes, *non les anciennes formes et la lettre des lois* données à des pays exclusivement catholiques, mais *l'esprit chrétien*, la possibilité de maintenir et de défendre la vérité catholique dans des pays, *ouverts désormais à tous les*

¹ *L'Église attaquée par la médisance*, p. 187. Rome, 1869.

² *Ibid.*, p. 222

*peuples de la terre et à tous leurs cultes*¹... Alors, tous les cultes, privés de leurs immenses soutiens matériels, de leurs forces répressives, ne vivront que de leur vie spirituelle. Il est évident que, réduite à cette extrémité, l'existence de la vraie religion aura ses difficultés; mais les fausses religions ne pourront pas se soutenir du tout. Elles périront plus ou moins rapidement, selon qu'elles renferment une plus ou moins grande portion de la vérité. L'Église seule, en perdant ses soutiens matériels, ses appuis administratifs, ses forces répressives, dans ses nations, regagnera au centuple, en expansion dans d'autres pays, ce qui lui aura échappé dans les siens, si inférieurs en nombre et même en puissance. L'égalité moderne qui lui aura été contraire en principe, désavantageuse en pratique, dans le petit nombre d'États soumis encore à l'ancien régime, cette égalité lui sera favorable en principe, lui sera avantageuse en pratique, dans le grand nombre d'États qui existent en dehors du Christianisme et de l'orthodoxie... L'Église retrouvera ainsi bien plus

¹ *L'Église attaquée par la médisance*, p. 236.

de vigueur, par son étendue, qu'elle n'en avait dans les étroites limites de ses empires d'autrefois¹... Les hommes ne voient leur salut que dans les formes anciennes et y tiennent avec passion, parce qu'ils ne songent pas à l'imprévu recélé *dans les formes nouvelles*, et ils ne comptent pas avec cet imprévu, *parce qu'ils ne comptent pas assez sur la Providence*, qui a donné à l'humanité un correctif aux *inévitables* destructions du temps, dans la possibilité toujours renaissante de transformer ses indestructibles éléments²... Il peut y avoir ça et là, *à Rome et ailleurs*, des esprits attachés à certains vieux *errements* par paresse stérile ou par l'habitude invétérée de gouverner selon une forme donnée, dont une longue expérience connaît les avantages et dont leur position élevée ne sent pas les inconvénients³. »

On le voit, quelque variés que soient les points de vue auxquels on se place pour considérer

¹ *L'Église attaquée par la médisance*, p. 236-238.

² *Ibid.*, p. 244.

³ *Ibid.*, p. 245-246.

l'avenir de la foi, on aperçoit toujours l'espérance et le triomphe.

Oui, espérons dans l'avenir, quelque profondes que soient les tristesses du présent. La marche de l'Église est comme celle de la mer : elle a son flux et son reflux. Quand la marée descend, les enfants croient que la mer se retire pour ne plus revenir ; mais les hommes qui connaissent les lois de la nature, savent que plus la marée baisse, plus elle sera suivie d'un reflux considérable. Il en est de même dans l'Église : l'histoire nous montre toutes les époques d'abaissement suivies de siècles glorieux. Actuellement l'Église traverse une de ces époques d'abaissement. Sous l'influence de l'obscurantisme, de l'esprit de parti, de l'intrigue, du fanatisme et du pharisaïsme, il semble que les eaux de la grâce descendent, que la foi se retire, que tout se dessèche, et que le soleil de justice va se coucher pour la dernière fois sur le monde. Ne partageons point ces craintes puérides. Bientôt la vague du spiritualisme reviendra sur le rivage, grossie par celles de la charité, de l'honnêteté et de la liberté.

O avenir de la sainte Église de Jésus-Christ, des hommes te maudissent au nom de leurs opinions, moi, je te bénis au nom de ma foi. Que la mer soit basse ou qu'elle soit haute, l'infini plane toujours sur elle. Que l'Église soit descendue ou qu'elle soit remontée, Jésus-Christ est toujours avec elle. Si maintenant la plage est à sec, le retour de la haute mer n'en est que plus prochain ; et déjà, en effet, n'entendons-nous pas le sourd mugissement des flots qui approchent ?

CHAPITRE XIV

Tentations contre la foi et moyens de résistance.

I. — « Une seule philosophie est debout ; dix-huit siècles l'ont si peu usée, que c'est à peine si l'humanité commence à la comprendre : c'est la doctrine de Celui qui seul a pu dire aux hommes : Si vous vous tenez à ma parole, vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira ¹. »

L'avenir de la foi, loin d'être sombre et triste, est donc, comme nous l'avons montré, plein de lumière et d'espérance. Toutefois des obstacles s'opposent à la diffusion de cette lumière et à la réalisation de cette espérance : ce sont les ten-

¹ M. Ed. Laboulaye, *Études morales et politiques*, 3^e édit. 1866, p. 56.

tations dont nous sommes à chaque instant assaillis et quelquefois ébranlés.

Entre les différents règnes de la nature il existe à la fois les harmonies les plus singulières et les oppositions les plus vives : la terre qui nourrit les plantes par ses sucs, les brise par ses torrents et ses orages ; les plantes qui entretiennent les animaux, les font quelquefois périr ; les animaux qui servent l'homme, lui nuisent en maintes circonstances ; l'homme, à son tour, sent, dans les deux éléments qui le constituent si harmonieusement, des révoltes de l'un contre l'autre. Il en est de même entre l'âme et Dieu, soit dans l'ordre naturel, soit dans l'ordre surnaturel : au milieu du plus parfait accord éclatent souvent les luttes les plus terribles. Ces luttes viennent de ce que notre nature finie, tout en étant un vestige et même une image de la nature infinie de Dieu, n'est capable ni de la comprendre ni de se comprendre elle-même.

Notre nature, en effet, renferme en elle-même trois sources de tentations contre la foi en Dieu : le désordre de l'imagination, le désordre du cœur et le désordre de l'esprit,

Si la Fable nous raconte qu'Enée, lorsqu'il descendit aux enfers, fut arrêté par mille monstres imaginaires qui l'effrayèrent d'abord, l'histoire nous apprend que le chrétien, lorsqu'il élève son âme vers le ciel, est arrêté également par mille formes chimériques, qui ne sont que des ombres inventées par le travail de notre imagination. S'il se laisse entraîner par elles, il arrive bientôt, de rêve en rêve, à une multitude innombrable de demi-pensées qui le charment tout d'abord, qui lui font peur ensuite, et qui finissent par ébranler sa foi. Et cet ébranlement est d'autant plus facile qu'il n'a eu lui-même rien de sérieux à quoi il puisse se prendre, et que sa foi, au lieu d'être une adhésion éclairée et ferme de son esprit à la parole de Dieu, n'est que l'impression vague d'une imagination sentimentale et mélancolique.

Il faut donc fuir avec le plus grand soin cette somnolence rêveuse du faux mysticisme, cette légèreté intellectuelle qui ne se plaît que dans l'indécision de la pensée, cette tendance à introduire dans le ciel le plus serein des nuages sur lesquels on commence par se bercer et qui ne

tardent pas à produire des orages. On l'a dit avec raison, la foi vient dans l'âme qui souffre, tandis que le doute s'approche de l'âme qui rêve.

Le désordre du cœur est plus dangereux encore que celui de l'imagination. Si l'on commet des fautes, rien, en effet, n'est plus naturel que de mettre la vertu en suspicion ; si l'on manque de principes, on aime à professer qu'il n'y a pas de principes ; si l'on se sent l'âme basse, on s'applique à tout abaisser. Si l'on trouve dans la foi une lumière qui met à jour ses défauts ou ses vices, on cherche à l'éteindre en niant que ce soit une lumière. D'autres fois, on pousse l'amour propre et le désir de se faire remarquer, jusqu'à douter des vérités auxquelles croit le commun des hommes ; on fait le fier, on fait le brave, et l'on appelle cela, selon le mot de Pascal, avoir secoué le joug. C'est ainsi que les passions déréglées obscurcissent et même ruinent la foi, que toute faute grave dans l'ordre pratique a son contre-coup dans l'ordre spéculatif, et que le mal du cœur remonte à la tête. « Si la géométrie, disait Leibnitz, s'opposait autant à

nos passions et à nos intérêts présents que la morale, nous ne la contesterions et ne la violerions guère moins, malgré toutes les démonstrations d'Euclide et d'Archimède qu'on traiterait de rêveries et qu'on croirait pleines de paralogismes. » Dès lors, qu'y a-t-il d'étonnant si la répugnance pour la morale fait rejeter la foi? « Les vérités de la foi sont chastes, dit Bossuet; elles ne prennent pas dans des cœurs immondes. »

Cependant, il faut le reconnaître, il y a des hommes qui n'ont à se reprocher ni le désordre de l'imagination ni celui du cœur, et qui cependant ressentent de violentes tentations contre la foi, éprouvent même des difficultés insurmontables à croire sérieusement. Ces tentations et ces difficultés viennent du désordre de l'esprit.

Ce désordre de l'esprit peut être triple. L'esprit, en effet, peut être grossier, paresseux, ou mal éclairé.

Les esprits grossiers sont ceux qui savent à peine surnager au-dessus de la matière, qui ne comprennent bien que ce qui se voit, se touche,

se palpe, qui végètent terre à terre dans les préjugés de la vie la plus inférieure, et qui considèrent avec un regard à demi hébété tout ce qui est quelque peu suprasensible. De tels esprits existent en nombre considérable ; on en trouve même dans les positions les plus élevées et sous des formes presque délicates. Lorsqu'on leur parle des vérités surnaturelles, ils écoutent et regardent comme ces aveugles qui ouvrent de grands yeux fixes et immobiles, mais qui ne voient pas, parce que la pellicule matérielle qui recouvre leurs yeux, si mince et si légère qu'elle paraisse, est un obstacle suffisant pour intercepter la lumière.

D'autres esprits, parfaitement perspicaces, sont paresseux et inattentifs. Aujourd'hui ils écoutent, comprennent et sont persuadés ; demain ils n'écoutent plus, ne comprennent plus et ne sont plus persuadés. Ils passent de la certitude au doute et du doute à la certitude avec une égale facilité, flottant, comme des enfants, à tout vent de doctrine.

Enfin d'autres, perspicaces et sérieux, se placent à un point de vue qui les éclaire mal. Ils

régardent la religion dans ce faux jour qui empêche les meilleurs yeux de découvrir quoi que ce soit dans les meilleurs tableaux ; ou, s'ils distinguent quelque chose, ce quelque chose est tellement confus, tellement informe, qu'il serait insensé de lui accorder la moindre valeur. Combien d'esprits sincères et même appliqués confondent les dogmes avec les explications des dogmes, les symboles de la foi avec les traités de la théologie, la parole de Dieu avec le commentaire des hommes, le divin avec l'humain, l'Église infaillible avec l'Église faillible ! Combien, en vertu de cette confusion, de ce faux jour, ne pouvant déterminer leur conscience à accepter l'humain, rejettent le divin !

Telles sont les principales tentations qui surgissent du fond même de notre nature.

II. — Voyons maintenant les moyens que Dieu a mis à notre disposition pour en triompher.

Les tentations qui viennent de la vivacité et des rêveries de l'imagination, se dissipent par le mépris. Une âme sérieuse, en effet, ne com-

bat pas contre de tels ennemis. Ce sont des conceptions creuses et sans consistance, qui s'évanouissent d'elles-mêmes, lorsqu'on les abandonne à leur propre faiblesse. Toute leur force n'est autre que l'attention que nous leur accordons. Si donc nous voulons nous en délivrer, passons au travers de leur tourbillon comme on passe au travers d'un tourbillon de poussière, les yeux fermés et sans plus d'inquiétude. Il ne faut point traiter ces démons de l'imagination comme on chasse des bêtes féroces, mais, selon le mot de saint François de Sales, comme de petits renardeaux qui se glissent insensiblement dans notre vigne fleurie¹. « Ayez le courage grand et de longue haleine, écrivait ce saint évêque, ne le perdez pas pour le bruit, et surtout ès tentations de la foy. Nostre ennemy est un grand clabaudeur, ne vous en mettez nullement en peyne; car il ne vous sçauroit nuire, je le sçai bien. Mocquez-vous de luy, et le laissez faire. Ne contestez point, mais faites-

¹ Saint François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, l. IV, ch. 1^{er}.

luy la nique ; car tout cela n'est rien. Il a bien crié autour des saintz et fait plusieurs tintamarres ; mais quoy pour cela ? les voyla logés à la place qu'il a perdue, le misérable ! »

Si les tentations viennent davantage de la sensibilité, comme cela arrive la plupart du temps chez les personnes pieuses, que consume l'impatience de jouir de Dieu et qui veulent trouver sur la terre les joies du ciel, il faut attacher plus d'importance à cette sensibilité et à cette impatience qu'aux tentations qui en proviennent. Ici la modération dans le sentiment et la résignation à la volonté de Dieu sont les meilleurs remèdes.

« Il faut en ces tentations, dit encore saint François de Sales, tenir la posture que l'on tient en celle de la chair : ne disputer ni peu ni prou ; mais faire comme faysoient les enfans d'Israël des os de l'Agneau Pascal, qu'ilz ne s'essayoyent nullement de rompre, mais les jetoient au feu. Il ne faut nullement répondre,

¹ Saint François de Sales, *Lettres spirituelles*, lettre xxiv^e ; t. X, p. 117. Voir *Lettre xxxvii^e*, p. 153

ni faire semblant d'entendre ce que l'ennemy dit. Qu'il claboude tant qu'il voudra à la porte, il ne faut pas seulement dire : Qui va là ? Il est vray, ce me dirés-vous ; mais il m'importune, et son bruit fait que ceux de dedans ne s'entendent pas les uns les autres à deviser. C'est tout un ; patience : il se faut prosterner devant Dieu et demeurer là devant ses pieds : il entendra bien par cette humble contenance que vous estes sienne, et que vous voulés son secours, encor que vous ne puissiés pas parler. Mais sur tout tenés-vous bien fermée dedans, et n'ouvrez nullement la porte, ni pour voir qui c'est, ni pour chasser cet importun : en fin il se lassera de crier et vous laissera en paix ¹.

« Après ce remède je vous en donne un autre. Les tentations de la foy vont droit à l'entendement, pour l'attirer à disputer, à resver et songer là-dessus. Sçavés-vous ce que vous ferés pendant que l'ennemy s'amuse à vouloir

¹ Saint François de Sales, *Lettres spirituelles*, lettre XII^e à sainte Chantal, t. X, p. 59.

escaller l'intellect ? Sortés par la porte de la volonté, et luy faites une bonne charge. C'est à dire, comme la tentation de la foy se présente pour vous entretenir : Mais comment se peut faire cecy ? mais si cecy ? mais si cela ? faites qu'au lieu de disputer avec l'ennemy par le discours, vostre partie affective s'eslance de vive force sur luy, et mesme joignant à la voix intérieure l'extérieure, criant : Ha ! traistre, ah ! malheureux, tu as laissé l'Église des Anges, et tu veux que je laisse celle des Saints ! Desloyal, infidèle, perfide, tu presentas à la premiere femme la pomme de perdition, et tu veux que j'y morde ? *Arrière, ô Satan. Il est escrit : Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu.* Non, je ne disputeray point, ni contesteray. Eve voulant disputer se perdit ; Eve le fict, et fut séduicte. Vive Jésus, en qui je croy ! Vive l'Église, à laquelle j'adhère ! et semblables paroles enflammées ¹.

« Vos tentations de la foy sont revenues,

¹ Saint François de Sales, *Lettres spirituelles*, lettre XII^e à sainte Chantal, t. X, p. 60.

écrit-il un autre jour ; et encor que vous ne leur répliqués pas un seul mot, elles vous present. Vous ne leur répliqués pas, voyla bon, ma fille ; mais vous y pensés trop, mais vous les apprehendés trop ; elles ne vous feroient nul mal sans cela. Vous estes trop sensible aux tentations. Vous aymés la foy, et ne voudriés pas qu'une seule pensée vous vinst au contraire ; et tout aussitost qu'une seule vous touche, vous vous en attristés et troublés. Vous estes trop jalouse de cette pureté de foy ; il vous semble que tout la gaste. Non, non, ma fille ; laissés courir le vent, et ne pensés que le frifilis des feuilles soit le cliquetis des armes.

« Dernièrement, j'estois aupres des ruches des abeilles, et quelques-unes se mirent sur mon visage : je voulus y porter la main et les oster. Non, ce me dit un paysan, n'ayés point peur, et ne les touchés point, et elles ne vous piqueront nullement ; si vous les touchés, elles vous mordront. Je le creus ; pas une ne me mordit. Croÿés-moy, ne craignés-point ces tentations, ne les touchés point, elles ne vous offen-

seront point; passés outre, et ne vous y amusés point ¹. »

Pour aider à la pratique de la patience et du calme les âmes ainsi tentées, saint François de Sales donne deux excellents conseils.

Le premier est d'éviter la peur. « La peur, dit-il, est un plus grand mal que le mal. Non, ne craignés point; vous marchés sur la mer entre les vents et les flots, mais c'est avec Jésus. Qu'y a-t-il à craindre là? Mais si la peur vous saisit, criés fort : O Sauveur, sauvés-moy. Il vous tendra la main; serrez-la bien, et allez joyeusement. Bref, ne philosophez point sur votre mal, ne répliquez point, allez franchement. »

Le deuxième conseil est de penser souvent que nous ne sommes sur la terre que dans notre première existence, qu'au ciel toutes les obscurités disparaîtront, que dès lors ici-bas notre grand devoir est la patience. « Nous sommes comme le corail, qui, dans l'Océan, lieu de son origine, est un arbrisseau pasle-verd, foible,

¹ Saint François de Sales, *Lettres spirituelles*, lettre xxii^e, p. 107-108.

fléchissant et pliable ; mays etant tiré hors du fond de la mer, comme du sein de sa mère, il devient presque pierre, se rendant ferme et impliable, à mesure qu'il change son verd blafastre en un vermeil fort vif. Car ainsy, estans encor emmy la mer de ce monde, lieu de nostre naissance, nous sommes sujetz à des vicissitudes extremes, pliables à toutes mains : à la droite de l'amour celeste par l'inspiration, à la gauche de l'amour terrestre par la tentation ; mays si une fois tirés hors de cette mortalité, nous avons changé le pasle-verd de nos craintives espérances au vif vermeil de l'asseurée jouissance, jamais plus nous ne serons muables, ains demurerons à tous-jours arrestés en l'amour éternel¹. »

Ailleurs saint François de Sales insiste sur cette même idée par une autre comparaison non moins charmante. « Pour un remede doncques, dit-il, puisque vous n'avez pas encore vos aisles pour voler, et que votre propre

¹ Saint François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, l. IV ch. I.

impuissance met une barrière à vos efforts, ne vous débattiez point, ne vous empressez point pour voler, ayez patience que vous ayez des aïles pour voler comme les colombes. Je crains infiniment que vous n'ayez un petit trop d'ardeur à la proie, que vous ne vous empressiez et multipliez les désirs un petit trop dru. Vous voyez la beauté des clartés, la douceur des résolutions ; il vous semble que presque vous les tenez, et le voisinage du bien vous en suscite un appetit de mesme, et cest appetit vous em- presse et vous fait eslancer, mais pour neant, car le maistre vous tient attachée sur la perche ou bien vous n'avez pas encore vos aïles, et cependant vous amaigrissez par ce continuel mouvement du cœur, et allanguissez continuellement vos forces. Il faut faire des essais, mais modérés, mais sans se débattre, mais sans s'eschauffer... Cest empressement doncques est un défaut en nous, et c'est je ne sçay quoi qui n'est pas satisfait, car c'est un défaut de résignation. Vous vous résignez bien, mais c'est avec un *mais*, car vous voudriez bien avoir cecy et cela, et vous vous débattiez pour l'avoir. Un

simple désir n'est pas contraire à la résignation, mais un pantelement de cœur, un débattement d'aisles, une agitation de volonté, une multiplication d'eslancemens, cela indubitablement est faute de résignation ¹. »

Quant aux tentations qui viennent des désordres du cœur, elles ne sauraient être vaincues que par l'abolition de ces désordres, parce que la seule chose qui puisse triompher du vice et de ses pernicieux résultats, c'est la vertu. Pour être un véritable croyant, il faut être un honnête homme. Or l'honnête homme est celui qui cherche sincèrement la vérité, quelle qu'elle soit, qui aspire au bien dans toute la loyauté de sa conscience, qui aime avec un cœur noble tout ce qui exprime la beauté, qui poursuit l'infini en toutes choses comme l'idéal substantiel de toute vie raisonnable, et qui, voyant sa petitesse en face de ce Dieu infini, l'adore et le prie. L'honnête homme est aussi humble et pur. Il est humble, parce qu'il est sincère avec lui et avec les autres hommes. Il est pur, parce qu'il

¹ Saint François de Sales, *Lettres spirituelles*.

sait que, jusque dans la vie corporelle, l'âme doit régner.

Enfin, les tentations contre la foi qui ont leur cause dans le désordre de l'esprit, doivent être combattues de la manière qui suit.

Ou elles sont vagues, ou elles sont précises.

Si elles sont vagues, c'est-à-dire, si elles portent sur la foi en général, sans attaquer aucun point spécial et sans s'appuyer sur aucun motif particulier, il faut simplement passer outre avec dédain, parce qu'un esprit raisonnable ne saurait s'arrêter à une objection qui ne peut ni s'affirmer avec netteté ni se prouver avec logique.

Si, au contraire, elles sont précises et portent sur un point spécial, il faut les regarder en face : c'est ainsi, et non en les fuyant, qu'on dissipe les fantômes, même ceux qu'enfante la faiblesse de la raison.

Mais de tels fantômes ne se chassent quelquefois que par un travail opiniâtre. Le moyen, en effet, de résoudre toutes les difficultés de ce genre, c'est de distinguer les vérités de foi des doctrines enseignées par les hommes ; car, lors-

que cette distinction est parfaitement claire, on s'aperçoit vite que la force de toutes les objections n'attaquâ le sens d'aucune vérité de foi proprement dite, mais seulement telle ou telle explication donnée par des docteurs essentiellement faillibles. Or, qui ne voit toutes les études que nécessite une telle distinction ? Si déjà dans la primitive Église saint Paul croyait devoir recommander à Timothée « de fuir les fables ineptes et les contes de vieilles ¹ » et de dégager ainsi la vraie doctrine révélée de tous les commentaires insensés dont elle était l'objet, de combien de difficultés un tel travail ne doit-il pas être rempli après dix-huit siècles, surtout dans un temps comme le nôtre, où l'esprit de parti a tant d'intérêt à faire passer ses propres opinions pour des vérités de foi, et où, pour atteindre ce but inique, il ne recule ni devant l'altération de l'histoire ni devant la fausse interprétation de la doctrine !

Il faut donc lire le livre de la parole de Dieu et les livres des paroles des hommes : *attende*

¹ 1^{re} Éptre à Timothée, ch. 1v, v. 7.

lectioni, exhortationi et doctrinæ ¹. Il faut les lire et les comparer avec la plus grande attention, se défiant de ses propres préjugés et ne cherchant que la véritable doctrine : *attende tibi et doctrinæ, insta in illis* ². Il faut les méditer par de sérieuses et profondes réflexions, de manière à profiter de la vérité découverte et à édifier le prochain par le progrès de son âme : *hæc meditare, in his esto, ut profectus tuus manifestus sit omnibus* ³.

Sans doute l'étude de la religion, quelque approfondie qu'elle soit, ne nous conduit jamais à la pleine évidence; mais, si elle ne dissipe pas les mystères, du moins dissipe-t-elle toutes les illusions que nous nous faisons à l'endroit des mystères; et si nous avons l'âme droite et grande, elle nous dispose à adorer Dieu dans les obscurités comme dans les clartés de sa religion, en nous persuadant que c'est une grande bonté de Dieu de nous faire arriver par des

¹ 1^{re} Epître à Timothée, ch. IV, v. 13.

² *Ibid.*, v. 16.

³ *Ibid.*, v. 15.

obscurités qui ne sont que passagères à des splendeurs qui seront éternelles.

Étudier la religion est donc un devoir. Ce devoir est d'autant plus grave que l'ignorance est plus profonde et le doute plus universel. Et s'il incombe surtout aux hommes, il incombe aussi aux femmes. Quel bien une épouse ne peut-elle pas faire à l'âme de son mari, une mère à celle de son fils, lorsque ce mari et ce fils trouvent dans la parole de cette épouse et de cette mère une réponse à toutes leurs difficultés ! Mais aussi quel mal cette même épouse et cette même mère ne peuvent-elles pas faire, lorsqu'elles n'ont à opposer à leurs préjugés qu'une parole sans lumière ou un silence sans dignité ! Ne répondront-elles pas un jour devant Dieu de tous ces loisirs qu'elles occupent si futillement, lorsqu'elles pourraient les employer si utilement et si agréablement à une étude qui leur ferait verser tant de larmes si douces et qui leur empêcherait d'en verser de si amères !

« C'est la règle commune, dit le P. Faber, qu'une personne peu instruite ne peut atteindre à une dévotion tant soit peu élevée. Il faut ordi-

nairement qu'elle ait une certaine connaissance des choses spirituelles, et même de la théologie¹... Je crois qu'une simple lecture du traité *de Dieu*, malgré la sécheresse et la dureté de son langage technique, contribuerait plus à la conversion des âmes qu'une demi-douzaine de livres spirituels, fussent-ils même les plus brûlants et les plus ascétiques qui aient jamais été écrits². »

« J'ai toujours cru, dit Mgr Landriot, que les femmes ne connaissaient pas assez, n'étudiaient pas assez la religion, et, pour expliquer toute ma pensée, la philosophie de la religion. On étudie l'écorce, l'extérieur, la superficie ; on sait des mots ; mais *le sens vrai*, mais la lumière intime, mais la sève intérieure, on l'ignore ; et je crois que c'est un malheur pour un grand nombre de femmes³... Il me semble qu'il y a une grave erreur d'appréciation sur l'éducation religieuse de la femme : sous prétexte que la

¹ Le P. Faber, *Conférences sur les lectures*, p. 312.

² Le P. Faber, *Tout pour Jésus*, ch. VIII, p. 328.

³ Mgr Landriot, *la Femme forte*, XXIX^e entretien, t. II, p. 353.

sensibilité domine chez elle, que le sentiment est la fleur qui se cultive spécialement dans son jardin, on a trop négligé et on néglige trop son instruction chrétienne, on ne cherche pas assez à développer son intelligence dans les questions religieuses : de là un culte que j'appellerai un culte de sensiblerie religieuse, beaucoup d'exclamations, de formes, de pratiques, mais *rien de sérieux au fond* ; c'est un vernis de superficie, c'est une décoration ; beaucoup de draperies, d'ornementations extérieures, mais le sanctuaire est vide souvent ¹. »

Combien il en est autrement des personnes instruites ! Combien le développement de leur intelligence avive leur foi ! Combien leur piété est profonde, solide, bien réglée, pleine de cette ardeur douce et forte qui ne brise rien, mais qui triomphe de tout !

¹ Mgr Landriot, *la Femme forte*, xxix^e entretien, t. II, p. 355

CHAPITRE XV

Les grandes objections contemporaines.

Quelque dangereuses que soient les tentations contre la foi, qui proviennent de nos dérèglements intérieurs et privés, il en est d'autres qui ont leur cause dans les dérèglements extérieurs et sociaux, et qui frappent beaucoup plus la majorité des esprits. De nos jours, en effet, la majorité des esprits considère beaucoup plus le mal extérieur et social que le mal intérieur et privé, surtout quand ce sont les autres qui sont coupables du premier, et nous, du second. Autant on a les yeux presque fermés sur le côté intrinsèque des dogmes, autant on les tient ouverts sur l'Église, avec une tendance très-prononcée à faire retomber sur les

dogmes tout ce qu'on trouve de répréhensible dans l'Église, comme si les vérités révélées par Dieu cessaient d'être vraies, par cela même qu'elles sont confiées à la garde d'hommes imparfaits et peccables. De même que certains esprits déclarent que là où est l'infailibilité, là aussi est la sainteté, ainsi certains autres déclarent que là où n'est pas la sainteté, là non plus n'est pas l'infailibilité. Comment, disent les premiers, celui qui est infailible et digne d'être cru ne serait-il pas saint ? Comment, disent les seconds, celui qui n'est pas saint serait-il infailible et digne d'être cru ? Telle est la manière de raisonner d'un nombre considérable de personnes : elle vient de l'habitude que l'on a de croire à la parole de ceux qui édifient, et de tenir pour suspectes les assertions de ceux qui scandalisent.

Le monde trouve donc qu'il y a des scandales dans l'Église, et pour cette raison il refuse de croire ses divins enseignements.

Cette objection est grave, puisqu'elle fait beaucoup de ravages dans les âmes.

Faut-il, pour la résoudre, nier imper

blement qu'il y ait des scandales dans l'Église ? — « De nos jours vouloir nier ce qui coûte à confesser ne sert de rien ; le grand jour pénètre trop vivement dans tous les coins et recoins du passé et du présent, pour qu'on puisse dissimuler les faits, préserver les faibles de leur connaissance et propager une foi simple et naïve dans son ignorance. Puisque la vraie foi a des réponses à tout, l'état de nos esprits exige qu'on donne ces réponses à tous. L'existence du mal dans l'Église est, sans nul doute, une des mauvaises raisons qui éloignent le plus de bons cœurs ; vis-à-vis de ceux-ci, tout comme vis-à-vis des hommes instruits, il est d'une meilleure tactique d'expliquer que de pallier la douloureuse présence du mauvais jusque dans le sanctuaire ; cette énigme devient par trop navrante, pour ceux qui n'en connaissent pas la glorieuse solution ¹. »

Toutefois, comme disait le pape saint Léon, en pareille matière il y a d'autant plus de dif-

¹ Princesse de Sayn-Wittgenstein, *l'Église attaquée par la médiocrance*, p. 27 ; Rome, 1869.

ficulté à parler qu'il y a plus de raison pour ne pas se taire. C'est pourquoi nous voulons être aussi respectueux que sincère et impartial, non comme un écrivain qui critique, mais comme un apôtre qui ne se fait l'écho de l'objection que pour mieux être l'écho de la vérité. Cette tâche, du reste, nous sera d'autant plus facile, que nous prendrons pour guide un livre récent que nous avons déjà mentionné, livre, publié à Rome même, approuvé par des théologiens romains, notamment par le maître du sacré Palais, et intitulé : « *l'Église attaquée par la médisance.* »

Quels sont donc les griefs que l'on a contre l'Église, et par lesquels on prétend justifier son incrédulité ?

1^{re} Objection. — L'Église, dit-on, est l'ennemie du progrès ; elle n'a que des complaisances pour tout ce qui est usé, et des anathèmes pour tout ce qui est neuf et jeune. Les sociétés d'ancien régime sont l'idéal qu'elle veut maintenir, et, à l'entendre, les sociétés

modernes sont abominables et dans un véritable état de peste. L'inertie, l'apathie, la routine, qu'elle condamne chez les autres, sont des vertus chez elle. Ce sont là des faits quotidiens qui s'accomplissent partout, même à Rome, même à l'endroit d'où le mouvement qui réforme et régénère le monde devrait partir ; en sorte que l'Église qui devrait être à la tête de tout ce qu'il y a de grand, de noble, de vital, est au contraire traînée à la suite des sociétés civilisées, comme une ennemie de la civilisation, qui ne se résigne que par contrainte à l'accepter. Autant donc l'Église a été utile aux nations barbares, autant elle est nuisible aux nations civilisées.

Or, la civilisation ne peut pas s'abdiquer ; le progrès ne peut pas reculer sur lui-même ; ce qui est écroulé et remplacé ne peut plus reparaître. Vous nous dites que la vérité est la vie ; nous disons, nous, que la vie est la vérité ; et si vous êtes les partisans de la mort, c'est en vain que vous vous déclarez les possesseurs de la vérité. Vous voulez le duel entre vous et nous ; c'est vous qui succomberez. Ouvrez les

yeux sur le présent pour vous convaincre du sort qui vous attend dans l'avenir. Déjà, qu'est devenu votre catholicisme social ? Attendez encore quelques siècles, peut-être même quelques années, votre catholicisme individuel descendra dans le même sépulcre et dans le même oubli. Toute doctrine qui ne peut s'appliquer à tous les besoins des peuples et à toutes les formes des sociétés, ne saurait venir de Dieu, le Père de tous les peuples et de toutes les sociétés ; elle vient des hommes, et tôt ou tard elle s'évanouit avec les générations qui l'ont produite. C'est pourquoi, au nom de la vie, nous ne saurions logiquement croire en vous.

Réponse. — « Le Christianisme étant divinement *progressif*, puisqu'il conduit le genre humain de la terre au ciel, l'Église fait contre-poids à cette impulsion ; éminemment *conservatrice* par nature, par essence, elle empêche les sociétés de se précipiter dans le chaos, en renversant ce qui pouvait durer encore ou ce qui doit durer toujours, pour adopter hâtivement toutes les nouveautés avant d'en avoir éprouvé la valeur réelle.

« Les incrédules et même beaucoup de croyants déplorent hautement la tendance retardataire de l'Église ; ils déblatèrent contre le rôle conservateur qui lui est assigné et qu'elle assume constamment, dans le jeu des révolutions et des évolutions qui ont marqué l'histoire des nations chrétiennes. Ils se plaignent amèrement de cet esprit, sans se demander si le but de la Providence, en partageant ainsi les tâches, n'a peut-être pas été de donner aux nations le rôle d'une initiative virile ? si en récriminant contre l'Église, ils ne lui demandent point d'être ce qu'elle n'est point appelée à être, de faire ce qu'il ne lui appartient pas de faire ?

« L'Église, infaillible dans les dénominations qu'elle adopte, s'est appelée notre *Mère* ; nous devons donc croire qu'elle en a le caractère. Or, si on ne s'attend pas à voir une mère « à la tête » de la carrière de ses fils, on n'est pas autorisé à exiger de l'Église qu'elle se mette toujours « à la tête » de la civilisation des peuples. Ceux-ci ont à se procurer eux-mêmes leur prospérité, l'augmentation du bien-être de la famille humaine, le progrès de ses connais-

sances, le perfectionnement de son organisation intérieure, l'amélioration des rapports internationaux. L'Église n'est pas plus obligée de remplacer les sociétés dans de telles tâches, qu'une mère ne remplace ses fils dans les besoins analogues de la vie privée. C'est à eux de travailler à la sueur de leur front, pour en avoir le mérite et en obtenir la récompense. L'Église n'est pas plus destinée à faire l'office des sociétés, qu'une mère n'est destinée à faire l'office de ses enfants¹. »

« L'Église qui n'est pas appelée à inciter et à stimuler l'activité des sociétés, ne saurait même les suivre dans toutes leurs tentatives d'innovations et d'inventions, car sur dix découvertes, sur cent essais, sur mille tentatives, il en est à peine une que le temps consacre comme un vrai progrès, comme une amélioration réellement profitable, un perfectionnement durable, une nouvelle vérité acquise désormais aux conquêtes de l'esprit humain. Or, l'Église ne saurait, comme les nations,

¹ Princesse de Sayn-Wittgenstein, *l'Église attaquée par la médisance*, p. 43-44.

dire un jour pour se dédire le lendemain, juger et puis se déjuger, approuver et puis désapprouver, permettre et ensuite défendre¹. »

« Le Christianisme étant essentiellement progressif, mais l'Église naturellement conservatrice, l'esprit chrétien progressif lui assimile tout ce qui est bon et profitable à la vie des peuples, l'esprit ecclésiastique conservateur rejette au dehors tout ce qui lui est hétérogène. Il se dégage de la doctrine évangélique une quantité de conséquences sociales et pratiques, dont les premières manifestations sont empreintes de rudesse et d'une tendance excessive, dont les scories souvent répulsives contrastent avec le pur flot de certaines notions antécédentes, *ce qui fait méconnaître la noble origine, le fond chrétien, juste et raisonnable, que peuvent avoir ces nouveautés.* Mais quand le temps est venu, l'Église élimine ces scories fantastiques ou rebutantes, elle écarte ce qu'il y a dans ces *formes* d'antihumain, par là d'antichrétien, d'antidivin, de mauvais ; puis elle reconnaît ce

¹ Princesse de Sayn-Wittgenstein, *l'Eglise attaquée par la médisance*, p. 53.

qui est d'elle, ce qui est conforme aux besoins propres à des sociétés informées par l'Évangile, c'est-à-dire, ce qui *dans les nouveaux besoins sociaux*, ce qui *dans les nouvelles aspirations des peuples*, provient de sentiments nés de la morale chrétienne, développés par des conceptions chrétiennes ¹. »

Quant au gouvernement des Papes « on peut, dit l'auteur romain que nous citons, lui reprocher comme à tout autre de faire et de laisser faire un certain nombre de choses regrettables, de n'en pas faire et de n'en pas laisser faire un plus grand nombre encore de désirables ; car, s'il y a des abus, il pèche encore plus souvent par incurie, par laisser-aller, par excès d'indulgence, de bonhomie, maintenant les principes avec une fermeté qui quelquefois devient une raideur intraitable, et se résignant trop facilement à voir leur application négligée, oubliée, dédaignée ; et même publiquement enfreinte ou méprisée ². »

¹ Prince-se de Sayn-Wittgenstein, *l'Église attaquée par la médisance*, p. 60.

² *Ibid.*, p. 25.

« Le gouvernement romain, assurent ses antagonistes, se laisse envahir par une inertie, une apathie, une impéritie, qui sentent la moisissure, font vaciller les piliers de l'édifice comme s'ils étaient vermoulus, sans que ces inconvénients soient d'aucun avantage pour quoi que ce soit. Leur existence n'est nullement nécessaire, dit-on avec une grande apparence de raison, pour maintenir les effets vraiment utiles et salutaires de l'esprit conservateur. Au contraire, un gouvernement sans énergie plaide mal pour les principes et les formes qu'il représente.

« Devant ces observations, le mieux n'est-il pas d'avouer simplement que de tels maux, non moins regrettables que d'autres, sont l'effet de la fragilité humaine des membres qui composent un gouvernement. Il en fut toujours ainsi. Pourquoi? Pour exercer la foi des fidèles. Seulement ne l'oublions pas : cette inertie apparente de l'Église, cette apathie, cette impéritie, tout en s'étendant et se prolongeant au delà des bornes nécessaires, trouvent pourtant et toujours une fin qui met fin

aux abus dont l'Église est attaquée, non à l'Église elle-même ¹. »

« A Rome, comme ailleurs, les individus restent faillibles de tous points, mais plus qu'ailleurs ils redoutent de faillir en principe, ce qui imprime à toutes leurs décisions ce caractère de lenteur et de maturité qui permet à l'Église de résister à tant de maux sans jamais recourir à des expédients éphémères, sans chercher des issues indignes de sa grandeur et de sa majesté, sans se compromettre dans des essais qui n'aboutiraient à rien de satisfaisant. Il en résulte que Rome est un ensemble, dont les consonances harmonieuses ne s'établissent qu'*après* toutes choses... Il a pu arriver que l'Église n'ait point fait tout ce qui eût été à faire, qu'elle n'ait point été au delà du strict nécessaire; mais elle a toujours fait ce qu'il était indispensable de faire, et n'est jamais restée en deçà du strict nécessaire. Le passé garantit l'avenir. Ses retards proviennent de ce qu'il lui importe de n'abandonner les formes connues et usitées, les

¹ Princesse de Sayn-Wittgenstein, *l'Église attaquée par la médisance*, p. 89.

coutumes *impossibles désormais*, qu'au moment opportun. Qui ne sait l'immense place réservée à ce mot d'*opportunité*, dans toutes les décisions de l'Église ? Personne ne l'ignore : l'opportunité entre pour les neuf dixièmes dans la réussite de toutes les grandes choses ¹. »

Enfin, admettant en principe la continuelle nécessité d'une réforme dans l'Église, la princesse de Sayn-Wittgenstein s'exprime ainsi : « Dans l'Église, les vérités révélées et les grâces sacramentelles ont un caractère divin, immuable, éternel. Mais l'Église renferme d'autres éléments qui participent à la nature de tout ce qui est terrestre, et sont soumis à cette détérioration, lente ou subite, *qui ne permet d'éviter la mort que par la transformation*. De tels éléments *vieillissent dans l'Église comme ailleurs* ; ils veulent aussi être *renouvelés*, et ils le sont effectivement dans l'Église comme ailleurs. Quand le moment arrive où ces éléments humains doivent enfin être régénérés, et prendre des formes en harmonie avec l'esprit des géné-

¹ Princesse de Sayn-Wittgenstein, *l'Église attaquée par la médisance*, p. 80-81.

rations et des mœurs plus récentes ; quand le moment vient où il faut les adopter *avec ampleur, radicalement, foncièrement*, la Providence envoie des hommes supérieurs aux petits défauts que nous avons mentionnés, qui, tout en connaissant à fond les choses anciennes, les aimant, les respectant, n'y touchant qu'avec précaution, savent néanmoins discerner et arracher les mauvaises herbes *prêtes à tout envahir...* C'est ainsi que le moment où l'Église se retrouve en bonne entente avec les sociétés, ne peut jamais manquer d'arriver ¹. »

Ainsi donc, en résumant cette réponse, et sans vouloir accepter toute la différence que l'on semble mettre entre le *Christianisme* comme principe de progrès et l'*Église* comme force conservatrice, nous pouvons maintenir ce qui suit :

Le Christianisme, ayant pour but de conduire l'humanité, non à un terme limité, mais à la substance même de l'Infini, est essentiellement une doctrine de progrès.

¹ Princesse de Sayn-Wittgenstein, *l'Église attaquée par la médisance*, p. 87-88.

Poussé par lui, mais entraîné par son ardeur fébrile, le monde moderne se précipite sur le chemin du vrai et du bien, avec une passion si aveugle qu'il court sans cesse le risque de tomber dans les abîmes d'erreur et de mal qui bordent le chemin.

En face de ce péril, l'Église, voulant d'autant plus le conjurer qu'elle aime davantage l'humanité, ne fait que modérer cette ardeur déréglée. Elle paraît hostile au progrès ; elle n'est hostile qu'aux imprudences dangereuses des sociétés échevelées. Elle semble ne pas vouloir marcher, et ce sont ses accusateurs qui courent comme des insensés. Soyez moins précipités, leur dit-elle, et je serai moins lente. Ce sont vos défauts qui sont la cause des miens ; il est nécessaire que j'en aie quelques-uns, non pour vous irriter, mais pour vous empêcher d'en avoir davantage. Dès que vous vous modérerez, je m'activerai moi-même ; dès que vous reculerez vers moi, je m'avancerai vers vous ; dès que vous travaillerez à votre réforme, je travaillerai à la mienne.

Tel est le véritable état de la question.

Or, en vérité, y a-t-il là l'ombre d'une raison suffisante pour rejeter la foi en Jésus-Christ et en sa doctrine? Quel homme impartial oserait l'affirmer et le soutenir?

II^e *Objection.* — Vous affirmez que l'Église accepte les *hommes supérieurs*, que la Providence lui envoie pour *transformer* le passé et *arracher les mauvaises herbes prêtes à tout envahir*. N'est-ce pas le contraire qui est vrai? L'Église n'accorde-t-elle pas ses faveurs aux intelligences vulgaires qui se contentent de la servir sans l'éclairer, et ne va-t-elle pas jusqu'à persécuter les hommes généreux qui appellent de leurs vœux la transformation du passé et qui se dévouent à préparer le triomphe du Christ dans les siècles futurs? L'ancienne Synagogue tuait les prophètes qui lui apportaient une idée nouvelle, et l'Église, que fait-elle des siens? *Jérusalem, Jérusalem, quæ occidis prophetas!*... Et dès lors, comment s'attacher à l'Église? Si Dieu est charité aussi essentiellement qu'il est vérité, comment croire qu'il soit présent comme vérité, là où il

est absent comme charité ? Dieu ne se divise pas ; et quand les hommes veulent le diviser, il se retire tout entier. Vous n'êtes point charité, donc vous n'êtes point vérité.

Réponse. — « L'Église, ayant un caractère essentiellement conservateur, se trouve tout naturellement portée à faire cas de ceux qui aiment les choses déjà établies, de ceux qui en écartent avec soin tout changement, de ceux qui se complaisent à maintenir ce qui fut, pour cela seul que cela fut... Aussi les hommes qui dans l'Église appartiennent à ce qui en tout temps s'appelle la nouvelle génération ; ceux qui dans son sein représentent les besoins et les droits des temps contemporains, non moins valides pour le présent et l'avenir que ceux des temps antérieurs pour le passé ; ceux qui prennent à tâche de trouver les joints par lesquels les principes de tous les siècles peuvent s'incarner dans les formes du siècle présent ; ceux-là doivent abdiquer d'avance toute idée de « faire carrière, » abandonner tout espoir d'être comptés parmi les conseillers et les sages, Il

leur convient même de renoncer à s'entendre louer et vanter ¹. »

« A partir de la fin tragique de Pie VI, les papes, suivant d'autres errements que leurs illustres prédécesseurs du seizième, du dix-septième, du dix-huitième siècle, préférèrent récompenser le mérite obscur d'un matelot vigilant attaché à la barque de saint Pierre, accomplissant exactement son devoir à la manœuvre quotidienne, que le génie d'un Christophe Colomb découvrant par ses intuitions un continent inconnu, et faisant cadeau à l'ancien monde d'un monde nouveau ² ! »

« Par un triste effet des complications de la vie humaine, les hommes de génie s'emporent, en rencontrant ces défiances et ces obstacles à ce qu'ils sentent intérieurement être le rayon d'une lumière céleste. Dans leur exaspération, ils se livrent à des témérités qui provoquent des sévérités exagérées à leur tour. D'où il résulte, entre les besoins de ces intelligences su-

¹ Princesse de Sajn-Wittgenstein, *l'Église attaquée par la médisance*, p. 96-97.

² *Ibid.*, p. 103-104.

périeures et les craintes des hommes au pouvoir, un conflit qui se renouvelle régulièrement et se renouvellera encore bien des fois. Plus le génie est génie, et plus il devance son époque; plus les contemporains sont ainsi distancés, et plus ils ont besoin de temps pour comprendre les œuvres produites par le génie, c'est-à-dire, pour rejoindre les jalons lancés par lui dans les champs de l'avenir... Le génie de l'initiative est toujours et partout accueilli à son début, avec un sourire sceptique et méprisant, avec une hostilité envieuse et hargneuse, au profit des médiocrités commodes qui ne gênent personne, qui flattent tout le monde, directement parce qu'elles sont de nature rampante, indirectement parce que le contact de la nullité ne donne jamais le sentiment embarrassant d'une infériorité relative ¹. »

« Ces hommes spécialement doués pour imprimer un nouvel élan à leur temps, non contre Dieu, mais avec Dieu, par sa volonté et pour ses desseins; ces hommes aident les sociétés,

¹ Princesse de Sayn-Wittgenstein, *l'Église attaquée par la médisance*, p. 112 et 113.

chacun pour leur part, à monter de cercle en cercle, non sans recul et retour partiel en arrière, mais par un mouvement toujours ascendant, comme celui d'une spirale, vers un état de civilisation morale, intellectuelle, sociale, politique, qui rendra le genre humain de plus en plus digne de ce moment béni où il n'y aura qu'un troupeau et un pasteur ¹. »

On le voit, la princesse de Sayn-Wittgenstein accorde que les hommes de progrès sont loin d'être protégés dans l'Église, et en cela elle n'a point mérité d'être contredite par les théologiens romains. Puis, après avoir constaté ce fait, elle l'explique par le caractère conservateur de l'Église.

« Il ne peut en être autrement, dit-elle, et il faut qu'il en soit ainsi. Si l'on veut devancer les anciens, on doit savoir accepter le rôle des « postes perdus, » de ceux qui, dans les grands moments de la guerre, dévouent leur vie à des coups certains pour ouvrir une voie, faire une trouée, livrer passage au gros de l'armée. Pour

¹ Princesse de Sayn-Wittgenstein, *l'Église attaquée par la médisance*, p. 108-109.

peu qu'on ait alors l'ingénuité de désirer une récompense en ce monde, au lieu de vivre dans la sérénité des serviteurs de Dieu, on usera ses jours dans les amertumes d'une ambition déçue; amertume d'autant plus incurable, qu'elle est mêlée à de pieux devoirs, à de bonnes intentions, à de bons désirs, à des idées justes. » Tel est le sort de « quiconque prend souci d'être un vrai chrétien, un enfant, non un mercenaire de l'Église, et cherche à exécuter ses pieux desseins ¹. »

« Pourra-t-il jamais en être autrement, soit à Rome, soit ailleurs? A juger froidement cette question si ardue et si pleine de douleurs, il faut répondre courageusement : Non. Dans la règle, il en sera d'ordinaire ainsi. Tous les services rendus à l'Église et à la société par l'initiative du génie, en dehors des routes battues, des ornières déjà tracées, sont toujours nécessairement méconnus de leurs contemporains... Cela fait partie de ces *afflictions d'esprit* dont parlait le grand Ecclésiaste, lorsque *se retour-*

¹ Princesse de Sayn-Wittgenstein, *l'Église attaquée par la médisance*, p. 97.

nant de toutes parts, il vit que sous le soleil la course n'est pas confiée aux agiles, ni la guerre aux valeureux ; que le pain n'est point réservé aux sages, ni la richesse aux savants, ni le succès aux grands artistes, mais c'est la chance qui décide de ces choses. Le roi-philosophe constatait une des plus tristes infortunes inhérentes à la marche, à la nature actuelle des choses d'ici-bas ! »

A cette réponse, qu'il nous soit permis d'ajouter une observation. Sans doute, dans l'univers matériel, la vie ne s'entretient que par la mort, et c'est aussi une des conditions du monde moral actuel, que quelques hommes soient victimes pour que le plus grand nombre ne le soit pas. Néanmoins, si les âmes et par conséquent les sociétés doivent progresser, il est certain que le mal moral doit diminuer proportionnellement. Si la liberté humaine doit s'améliorer sur la terre, il est également certain que les conditions dans lesquelles se pratique le bien doivent perdre de plus en plus de leur violence, la violence dans

¹ Princesse de Sayn-Wittgenstein, *l'Église attaquée par la médisance*, p. 112, 113-114.

l'ordre moral n'étant fondée que sur l'imperfection de la liberté.

Donc on peut légitimement espérer que plus la justice et la charité se développeront dans le monde, plus le fait que tous les cœurs honnêtes déplorent deviendra rare; et qu'un jour l'esprit de justice et de charité règnera dans l'Église d'une manière suffisamment parfaite, pour que ce fait soit rendu impossible.

En attendant ce progrès si désirable, il faut remarquer, d'abord, que les persécutions que l'on reproche à l'Église résultent des conditions d'imperfection dans lesquelles l'Église, comme l'humanité, est placée, plutôt que de l'Église elle-même; ensuite, que, s'il y a faute dans de telles persécutions, cette faute ne doit pas être imputée à l'Église proprement dite, mais seulement à quelques hommes qui dans l'Église abusent tristement de leur autorité ou de leur influence.

Quoi qu'il en soit, la foi divine peut-elle être logiquement ébranlée par suite de ces persécutions et de cet esprit de parti? Il faudrait pour cela que les vérités révélées par Dieu fussent

absolument dépendantes des péchés de quelques hommes. Or, quel est l'homme impartial qui oserait l'affirmer et le soutenir? La grâce de Dieu n'est certainement point avec les hommes iniques; mais qui ne sait que des lèvres impures peuvent répéter, elles aussi, la parole même de Dieu?

III^e Objection. — Mais, alors même qu'il n'y aurait, entre l'enseignement des vérités de foi et la violation de la justice et de la charité, que des rapports suffisamment indécis pour que ces vérités fussent conservées dans toute leur pureté, il ne saurait en être ainsi entre l'enseignement de ces mêmes vérités et la haine de la science: car la vraie foi et la science sont strictement enchaînées. Autant vous, catholiques, vous croyez avoir raison, lorsque vous dites que celui qui viole la foi viole du même coup la vraie science, autant nous, incroyants, nous sommes dans le vrai, lorsque nous disons que celui qui blesse la science blesse également la vraie foi. Or, tous les jours, ne blessez-vous pas la science? ne niez-vous pas les découvertes les plus posi-

tives? ne vous opposez-vous pas à la diffusion des lumières? ne persistez-vous pas à maintenir vos vieilles méthodes de raisonnements *à priori*, vos éternels jeux de mots, vos subtilités ridicules dans les questions que vous estimez les plus graves, vos théories scolastiques qui font sourire tous les vrais savants qui n'ont pas besoin d'être de votre avis pour vivre? Comment donc voulez-vous qu'avec un esprit sincère et une conscience loyale nous allions à vous? Nous ne consentirons à un rapprochement que lorsque vous aurez accepté franchement les démonstrations de nos sciences. Mais, malheureusement pour vous, lorsque vous aurez accepté ces démonstrations, c'en sera fait de vos doctrines et de vos vérités de foi.

Réponse. — Premièrement, nous avouons, avec les catholiques les plus autorisés, et même avec les chefs de l'Église, qu'il y a une grande amélioration à introduire dans les sciences sacrées, c'est-à-dire dans les commentaires et les explications scientifiques des vérités de foi.

Mais nous maintenons qu'aucune des vérités

de foi proprement dites, considérée en elle-même, ne contredit ni la philosophie, ni l'histoire, ni les sciences les plus exactes, et que toutes les lumières de l'ordre naturel, loin d'éteindre celles de l'ordre surnaturel, les font resplendir davantage, lorsque les unes et les autres sont exposées dans leur véritable jour.

Secondement, nous avouons qu'il y a dans l'Église un parti qui a peur de la science ou qui se conduit comme s'il en avait peur; un parti qui s'oppose à la diffusion des lumières naturelles, qui nie les découvertes soit de l'histoire, soit de la géologie, qui prétend que tous les enseignements de la scolastique sont la plus pure vérité, et que depuis saint Thomas d'Aquin la théologie n'a plus aucun progrès à faire.

Mais nous maintenons que ce parti de l'obscurantisme n'est point l'Église elle-même; et nous pensons avoir déjà démontré¹, que, si quelques savants ont eu à souffrir de la part du parti obscurantiste, la raison et la science

¹ Voir en particulier les chapitres IX^e, X^e et XI^e.

ont toujours été honorées par tout ce qu'il y a eu de plus grand dans l'Église.

Citons encore la princesse de Sayn-Wittgenstein :

« Que les croyants le reconnaissent donc ; leur véritable intérêt leur commande de sortir de leur indifférence hautaine, pour rendre justice à tous les efforts de l'esprit humain, même lorsqu'il est fourvoyé sur les voies de l'erreur ! Quand la valeur scientifique et artistique des œuvres qui contiennent des vérités naturelles, partielles mais neuves, et d'une influence incalculable pour l'avenir du genre humain, sera appréciée comme elle le mérite par des apologistes chrétiens, alors leur voix plus autorisée à se faire écouter par les ennemis de Dieu, plus en état de leur opposer des arguments tirés de leurs propres arsenaux, ne rencontrera certainement dans l'Église et ses représentants supérieurs, qu'une charité encourageante... Quiconque a la moindre connaissance de notre temps, quiconque a fait une comparaison superficielle seulement, entre notre siècle et les précédents, reconnaît l'inévitable nécessité pour

les catholiques de modifier leurs méthodes, dans l'enseignement, dans l'exposition, dans l'argumentation, dans la prédication, dans la réfutation, dans la polémique... En procédant ainsi, les croyants modernes fermeront la bouche à la *médiance*, lorsqu'elle reproche aux catholiques de suivre un penchant que la foi ne dissipe pas toujours : celui de mépriser ce qu'on ignore. Ils fermeront aussi la bouche aux calomniateurs qui les accusent de n'avoir ni assez de bonne foi pour honorer les grands hommes, ni assez d'intelligence pour comprendre les grandes choses que la Providence fait naître et prospérer en dehors de l'Église. Tristes reproches, tristes accusations ! Elles n'atteignent pas l'Église, mais elle l'outrage, en faisant retomber sur elle la responsabilité d'une certaine ignorance relative et d'une injustice accidentelle qui ne viennent pas d'elle, mais qui malheureusement éloignent d'elle. On attribue à la mère les défauts des enfants, et cela aussi est injuste ¹. »

¹ *L'Église attaquée par la médiance*, p. 127-129 ; Rome, 1869.

IV^e Objection. — Autant les sociétés modernes réclament la science, autant elles réclament la liberté. Personne ne leur arrachera du cœur cette double aspiration, disons plus, ce double besoin. Or, l'Église n'est-elle pas l'ennemie de la liberté? N'a-t-elle pas autrefois protégé les tyrans, et aujourd'hui encore, aujourd'hui plus que jamais, n'exerce-t-elle pas chez elle cet absolutisme qui partout s'écroule? Si l'Église agit de la sorte au nom de Jésus-Christ, n'est-ce pas parce que les dogmes de la foi lui en donnent le droit? et par conséquent, la liberté que nous, incroyants, nous proclamons au nom de la justice humaine, ne nous impose-t-elle pas le devoir de repousser à jamais votre foi et vos dogmes?

Réponse. — Premièrement, comme nous avons avoué qu'il y a dans l'Église le parti de l'obscurantisme, ainsi nous avouons qu'il existe aussi le parti de l'oppression, et de la pire des oppressions, celle qui tyrannise la pensée et la conscience.

Voici, sur ce point, les paroles textuelles de

l'auteur romain que nous avons pris pour guide : « Ces confusions entre la haine que l'absolutisme doit inspirer à tout noble cœur, et celle que de nobles cœurs ont vouée à l'Église en croyant voir en elle le suprême soutien du despotisme, sont loin d'avoir cessé. L'Église étant composée d'hommes comme les autres, ces hommes doivent nécessairement participer aux défauts de leurs temps comme à ses qualités. Il s'est donc vu, chose triste à dire, que les hommes d'Église se sentant opprimés par la domination arbitraire d'une force supérieure, ont à leur tour essayé parfois de gouverner, non-seulement par la persuasion et la douceur, mais aussi par la compression. Ce fut de toutes les calamités, que les monarchies absolues inoculèrent à l'Église, la plus désolante sans nul doute. Il était encore préférable de rencontrer des évêques pontifiant, bottés, éperonnés comme cela se faisait au moyen âge, que de les voir déplorablement préoccupés d'introduire dans leurs administrations les mortelles habitudes d'une bureaucratie sans flamme intellectuelle, sans cœur et sans entrailles ! Mais si les in-

croycants ont raison de tressaillir d'horreur devant l'idée d'un sacerdoce métamorphosé en une sorte de police sacrée dans le département des consciences, comme cela se pratique en Russie, les croyants doivent être convaincus que cette propension au despotisme, trop facile, hélas ! à contracter pour tous ceux qui gouvernent d'une façon quelconque, *étant parfaitement, essentiellement contraire à l'esprit du christianisme et de la religion*, un tel mal ne peut être que *transitoirement* imposé à l'Église ¹. »

Mais, comme il vient d'être dit, ce parti de l'oppression n'a jamais été l'Église de Jésus-Christ.

Secondement, comme il vient également d'être dit et comme il a été plus haut démontré ², l'absolutisme tyrannique, bien moins encore dans l'ordre intellectuel et moral què dans l'ordre politique et social, n'est fondé ni sur l'Évangile ni sur la tradition vraiment catholique de l'Église. La tradition catholique, en effet,

¹ *L'Église attaquée par la médisance*, p. 69-70; Rome, 1869.

² Voir le chapitre XI^e.

c'est la tradition universelle de l'Église, basée sur la révélation de Dieu dont elle n'est que l'écho. Or, l'oppression, même la mieux organisée, n'a jamais été pratiquée que par des individus influents, que l'on ne saurait, sans outrager l'Église, confondre avec elle.

Donc, tout en déplorant les scandales de la tyrannie autant que les scandales de la révolte, on peut s'attacher à la foi chrétienne avec un esprit vraiment catholique et un cœur sincèrement dévoué à la liberté.

V^e Objection. — Toutes ces distinctions sont de la théorie. Plaçons-nous sur le terrain des faits : c'est par les fruits qu'on juge sainement de l'arbre. Or, si seulement nous ouvrons les yeux avec bonne foi sur l'état des nations qui sont restées fidèles à l'Église, et si nous comparons cet état avec celui des nations qui se sont séparées d'elle, ne voyons-nous pas, là, la misère et la dégradation, ici, la prospérité matérielle, la culture intellectuelle, le progrès social ? Donc la foi catholique est une cause de décadence ; et par conséquent, elle n'est pas la vérité.

Réponse. — Tout en niant que les nations catholiques soient aussi dégradées et que les nations non catholiques soient aussi parfaites qu'on semble l'affirmer, nous avouons que les premières sont aujourd'hui dans un état inférieur à celui des secondes. C'était hier le contraire ; peut-être demain sera-ce comme hier. Quoi qu'il en soit, recherchons la cause de ce qui a lieu dans le présent. Et d'abord, demandons-nous si la mission de l'Église est de rendre les peuples temporellement prospères sur la terre.

« L'Église, dit la princesse de Sayn-Wittgenstein, ne détermine pas les destins des peuples. Elle n'a pas été chargée de les faire naître, de les faire vivre, de les soutenir, d'empêcher leur dépérissement, leur affaiblissement, leurs déchirements intérieurs, ni en Grèce, ni en Irlande, ni en Pologne ; elle n'a pu soutenir l'Espagne, ni sauver le Mexique. Pour les nations comme pour les individus, Dieu n'a point fait dépendre les prospérités de ce monde de la pratique des vertus surnaturelles ; pas plus de la connaissance des vérités révélées et de leur

acceptation par la foi, l'espérance et la charité, que de la connaissance de sa loi écrite, de sa loi de grâce et de l'accomplissement de leurs préceptes. Ni la foi ni la vertu n'eussent eu tout leur mérite, si elles avaient trouvé leur sanction dès cette terre. Avant la venue du Christ, le *peuple de Dieu* fut un des plus petits et des plus faibles ; son importance ne pouvait se mesurer ni avec les grandeurs séculaires de l'Égypte, ni avec les magnificences des empires d'Orient, ni avec les splendeurs de la Grèce, ni avec la puissance des Romains. On ne saurait non plus le comparer aux grandes nations de l'autre hémisphère : ni à l'étendue immense de la Chine, ni aux royaumes florissants de l'Inde, ni aux forces intérieures du Japon, ni même aux forces relatives des États existants au Mexique et au Pérou lors de la découverte de l'Amérique.

« Depuis Jésus-Christ les prospérités matérielles ont également suivi et récompensé, dans les individus et les nations, la pratique intelligente des vertus naturelles, des qualités sociales, politiques, nationales. Dieu permit à l'islamisme de gagner une prépondérance telle-

ment énorme, que l'existence de l'Europe chrétienne en parut menacée. La Russie se constitua, se forma et grandit démesurément sous l'influence des lumières tronquées du Christianisme, renfermées dans le schisme. L'Angleterre et les États-Unis devinrent de plus en plus formidables, la Suède et la Prusse de plus en plus redoutables, grâce à l'excellence de leurs gouvernements, aux capacités de leurs gouvernants et aux qualités solides de leurs populations. Dieu permet tout cela, afin que la foi et la vertu chrétienne reposent sur des espérances transmondaines ¹. »

Cependant cette réponse est incomplète. Bien que l'Église ait sur la terre une fin essentiellement surnaturelle, néanmoins, si elle est dépositaire d'une parole vraiment révélée et conséquemment vraiment féconde, il est manifeste que cette parole révélée et féconde doit s'exprimer par des bienfaits jusque dans l'ordre naturel. Tel est l'état normal. Si le contraire a lieu, il faut évidemment chercher la cause de cette

¹ *L'Église attaquée par la médisance*, p. 45-46; Rom., 1860.

anormalité ou dans l'Eglise ou dans les nations elles-mêmes.

Or, nous prétendons que ce sont les nations déchues qui sont coupables de leur déchéance, et que, si elles sont tombées, ce n'est pas parce qu'elles ont été trop catholiques, mais parce qu'elles l'ont été trop mal.

En effet, les nations dont il s'agit, au lieu de coopérer à la grâce de Dieu avec persévérance, se sont laissées aller peu à peu à la paresse, à la torpeur, à l'inertie la plus complète. Au lieu de se fortifier dans la foi en l'éclairant par la science, elles se sont affaiblies dans une ignorance qui a matérialisé et paralysé leur foi. Au lieu de sauvegarder l'autorité par la pratique de la liberté, elles ont par leur servilisme rampant travaillé à rendre cette autorité despotique. Au lieu de comprendre toute la largeur et toute l'étendue du catholicisme, elles en ont fait une secte d'ignorants et de fanatiques. D'une part, leur paresse naturelle, augmentée encore par le climat et le milieu, les a conduites à l'ignorance, et l'ignorance à la superstition ; d'autre part, l'orgueil, si naturel en pareil cas, si disposé à

grandir quand le caractère est servile, les a conduites à l'amour de la domination la plus lâche. En face de cet esprit de domination anti-évangélique, la foi s'est retirée avec son esprit qui vivifie, ne leur laissant d'elle-même que la lettre qui tue. Telle est l'histoire de ces malheureuses nations, histoire basée sur les faits les plus certains et les plus connus.

Ce n'est donc pas la foi qui a abaissé les nations catholiques ; ce sont les nations catholiques qui ont, au contraire, abaissé la foi. Et lorsque la foi est réduite par les petitesesses et les passions des hommes à n'être plus qu'une lettre sans esprit, un recueil de formules verbales sans lumière raisonnable, ce n'est plus que le règne de la routine idiote et du fanatisme abject. De telles nations ont abusé de Dieu jusqu'à le faire à leur propre image et jusqu'à se servir de son nom pour couvrir leurs iniquités : comment pourraient-elles n'être pas, même dans l'ordre purement naturel, les dernières des nations ?

Encore une fois, on le voit, ce n'est pas la foi qui les a tuées, c'est la foi qui les ressuscitera.

CONCLUSION. — L'Église, nous dit Jésus-Christ, est semblable à un champ qui est semencé de bon grain et d'ivraie. Dans ce champ, le bon grain n'est pas d'un côté et l'ivraie de l'autre; mais l'ivraie est au milieu même du bon grain, *in medio tritici*¹.

A la vue de ce mélange, nos adversaires scandalisés s'écrient : Il y a dans l'Église des méchants, donc l'Église est méchante. Il y a dans l'Église des erreurs, donc l'Église est une erreur. Il y a dans l'Église de l'ivraie, donc l'Église n'est qu'un champ d'ivraie, aux quatre coins duquel tout homme sensé doit mettre le feu.

Ce raisonnement est-il juste ?

Ne devrait-on pas dire, au contraire : Il y a dans l'Église des bons et des méchants. Le mal qui s'y commet doit évidemment retomber sur les méchants, mais non sur l'Église elle-même; car, s'il retombait sur l'Église elle-même, c'est-à-dire sur toute l'Église, il retomberait évidemment sur les bons : ce qui serait une injustice. — Il y a dans l'Église des vérités et des erreurs.

¹ *Évangile selon saint Mathieu*, ch. XIII, v. 22

Les erreurs qui s'y enseignent doivent évidemment être imputées aux hommes ignorants, mais non à l'Église elle-même; car, si elles étaient imputées à l'Église elle-même, elles frapperaient du même coup les chrétiens instruits qui les rejettent, et surtout Dieu, qui a précisément révélé le contraire. — Il y a dans l'Église du bon grain et de l'ivraie, de la vertu et du vice. Le bon grain, la vertu, vient évidemment du père de famille; l'ivraie, le vice, de l'homme ennemi, *inimicus homo hoc fecit*. Celui qui accuse le père de famille est un insensé; c'est l'homme ennemi qu'il faut accuser. De même, celui qui accuse Dieu à cause des iniquités commises dans l'Église, est un insensé; ce sont les hommes ennemis, les ambitieux, les jaloux, les gens rapaces, haineux, nuisibles, dominateurs, qu'il faut détester. Les serviteurs qui proposent d'arracher l'ivraie pour ne laisser dans le champ que le bon grain, sont des serviteurs imprudents que n'approuve pas le père de famille, parce que, en voulant arracher l'ivraie, ils arracheraient en même temps le bon grain. De même, les fanatiques qui proposent d'anathématiser, de dé-

raciner et de jeter au loin ceux qui vivent dans l'erreur ou dans le péché, pour ne laisser dans l'Église que la vérité et la vertu, sont des serviteurs imprudents qui n'ont pas l'esprit de Dieu, parce que, tout en voulant purifier l'Église à leur manière, ils la détruiraient et n'en feraient qu'un champ dévasté, dans lequel, à la vérité, il n'y aurait plus de vice, mais dans lequel aussi il n'y aurait plus de vertu : esprits de destruction, qui ne conçoivent que la sainteté par l'éradication, la sainteté par l'anathème, la sainteté par le feu.

Laissez, laissez le bon grain et l'ivraie croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson; c'est alors que l'on verra la conduite de Dieu : « *sinite utraque crescere usque ad messem.* »

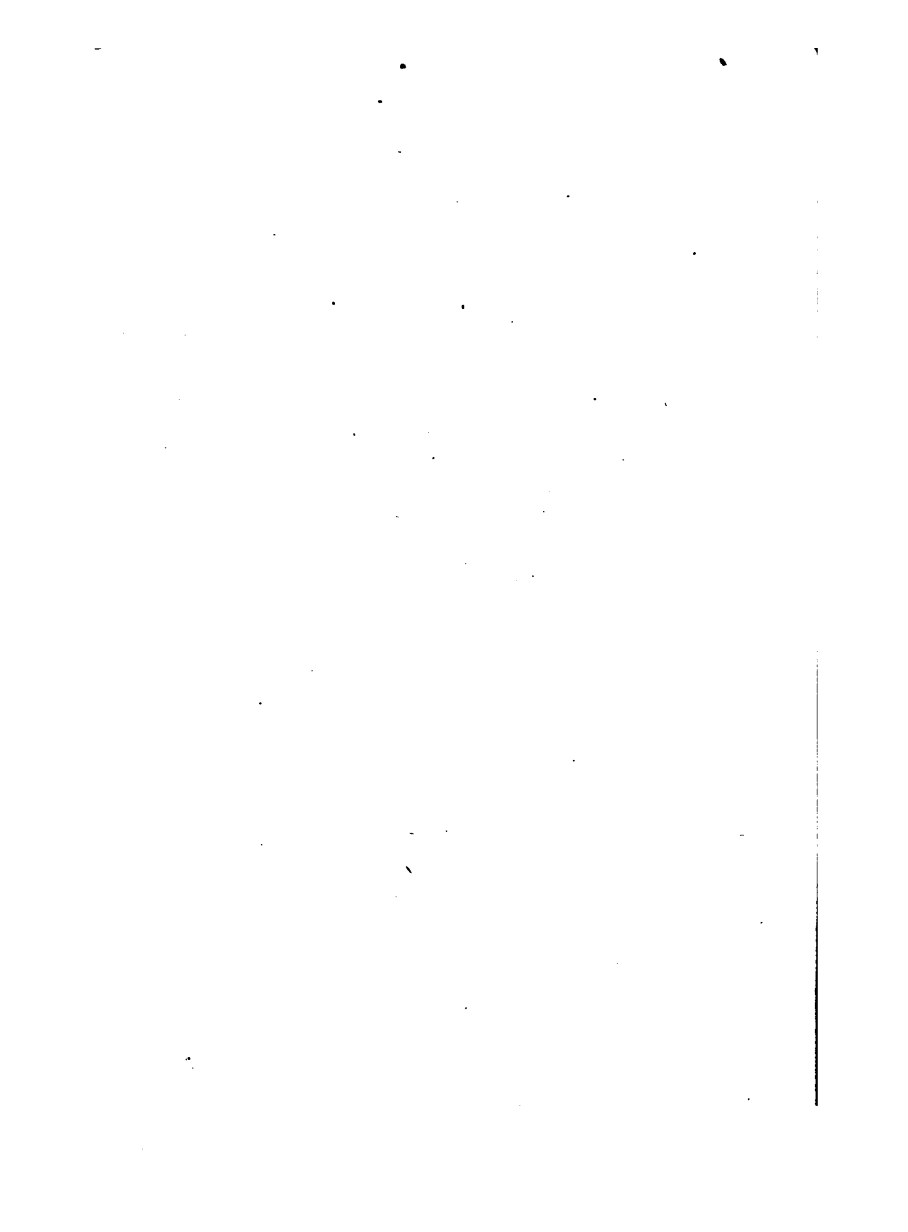
« *O hommes de peu de foi, pourquoi craignez-vous ?... Ayez confiance, j'ai vaincu le monde.* »

FIN

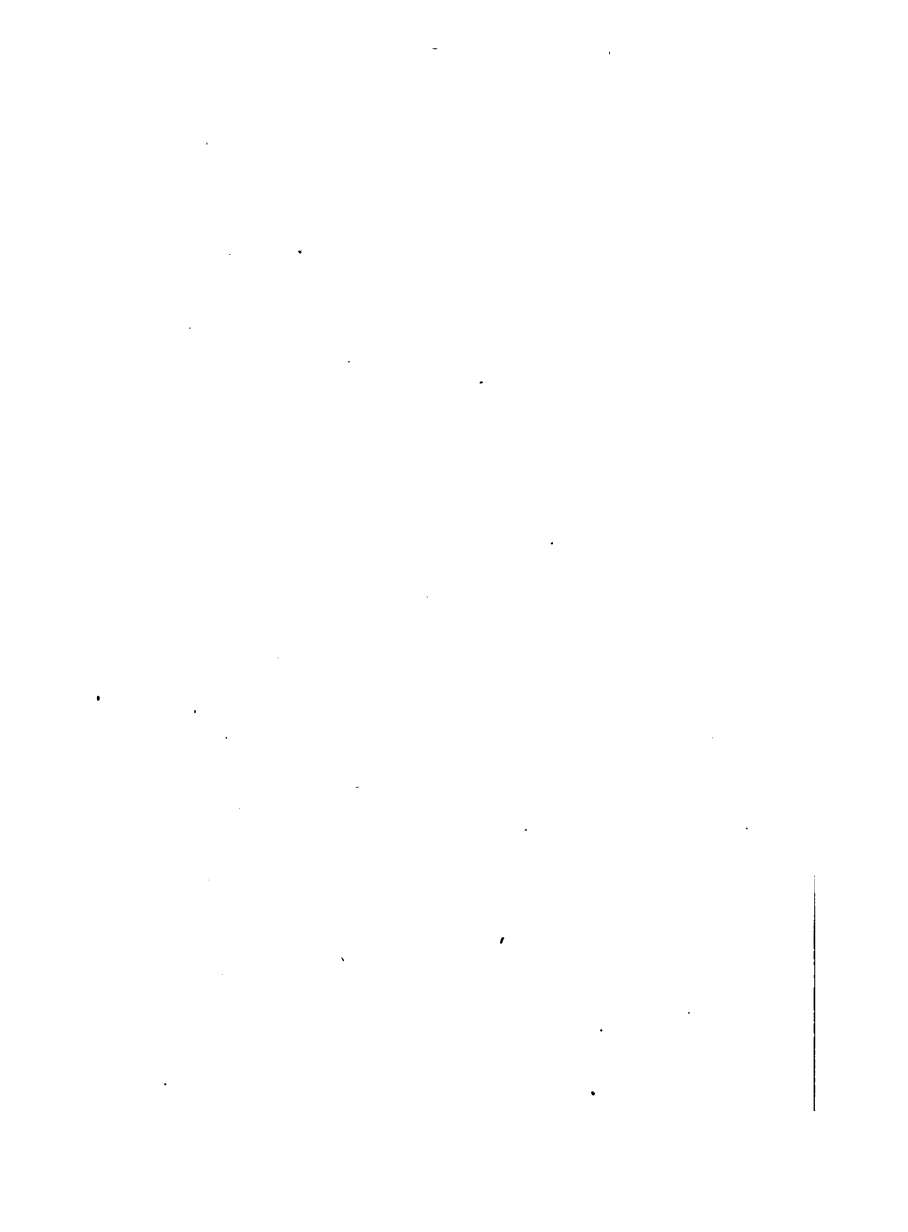
TABLE DES CHAPITRES

	Pages.
INTRODUCTION. —	1 - xx
CHAPITRE I ^{er} . — L'amour du vrai et la sincérité de l'esprit.....	1
— II. — L'amour du bien et la loyauté de la volonté.....	41
— III. — L'amour du beau et la noblesse du cœur.....	72
— IV. — L'amour de l'infini et la sublimité de l'âme.....	90
— V. — La nature et la grâce.....	111
— VI. — Comment la raison a besoin de la foi.....	146
— VII. — Nature et grandeur de la foi.....	178
— VIII. — Les mystères de la foi.....	197
— IX. — Comment la foi a besoin de la raison.....	217
— X. — La foi raisonnée et les obscuran- tistes.....	234
— XI. — La foi libre et les oppresseurs de la pensée.....	259

CHAPITRE XII. — La foi humble et les orgueilleux. .	299
— XIII. — L'avenir et la foi en face de l'esprit moderne.	317
— XIV. — Tentations contre la foi et moyens de résistance.....	349
— XV. — Les grandes objections contemporaines.....	371







1

2

